BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
11 L
10

XXXVIII! A 5.

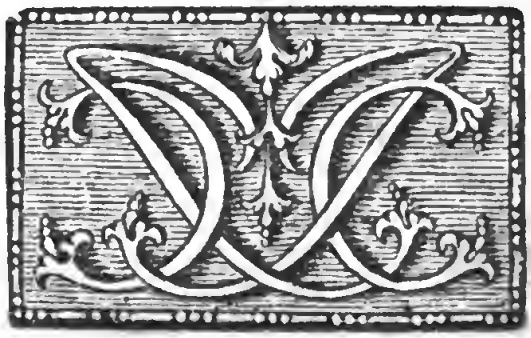
12.1.0.4

12.1.64

TRAITÉ
DE
PRIMEROSE
SUR LES
ERREURS VULGAIRES
DE LA
MEDECINE,
AVEC DES ADDITIONS
Tres-curieuſes.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE

Par M. DE ROSTAGNY *Medecin de la Societé Royale, & de S. A. R. Madame de Guiſe.*



A LYON,
Chez JEAN CERTE, ruë Merciere,
à l'Enſeigne de la Trinité.

M. DC. LXXXIX.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE MARSEILLE.

MONSEIGNEUR,

L'ouvrage que je prens la liberté de presenter à Vôtre Grandeur, n'est qu'une marque du profond respect, que j'ay pour sa Personne, & de la passion violente que

j'ay de le rendre au Public : ce ſont des dépoüilles étrangeres que je conſacre à la Gloire de Vôtre Nom ; qui ne ſont qu'une traduction d'un Livre Anglois, qui merite d'étre entendu de toutes les Nations ; puiſqu'il détruit les Erreurs populaires de la Medecine, dont les moindres fautes ſont ſi dangereuſes. Vous étes accoûtumé, MONSEIGNEUR, à voir dans vôtre Maiſon des dépoüilles étrangeres ; Les actions glorieuſes de vos Ancétres, qui ont défendu tant de fois les intereſts de la Couronne, ont rempli vôtre Maiſon de Trophées, & vous avés joint aux Ennemis qu'ils ont vaincus, la défaite de l'Hereſie, & les Triomphes de la Verité, dés le moment que vous étes ſorti de la premiere Ecole du Monde, pour monter ſur le Siege Epiſcopal d'une Ville, qui eſt la Patrie de

toutes les Nations de l'Europe ; par la facilité & la reputation de ſon Commerce. Vous y faites regner la Paix, le zéle & la Pieté, tandis que Monſieur le Comte Du-Luc, vôtre Frere, digne Imitateur du Courage, de la Valeur, & de la Sageſſe de vos Ayeux, étend les bornes du Royaume, & ſur Mer & ſur Terre, & vient tout recemment de contribuer à la gloire d'une Campagne, qui pour étre la premiere d'un jeune Prince, ne laiſſeroit pas de faire honneur aux plus celebres Conquerans : Car la priſe de Philisbourg, & la ſoûmiſſion du Palatinat aux Armes du digne Fils de LOUIS LE GRAND, ſont, MONSEIGNEUR, les preſages des grandes choſes que ce jeune HEROS fera voir bientôt à toute l'Europe ; tandis que vous en ferés d'utiles, d'éclatantes & d'avantageuſes, pour le bien

de toute l'Egliſe. C'eſt, MONSEIGNEUR dans cette veuë, que toute la Medecine doit donner ſes ſoins à conſerver une vie ſi precieuſe à l'Etat, au Clergé de France, & à la Ville de Marſeille, & pour laquelle je ſacrifierois volontiers une partie de la mienne, étant avec autant d'ardeur que de veneration.

MONSEIGNEUR,

De V. Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-zélé Serviteur,

DE ROSTAGNY.

TABLE
DES LIVRES
ET CHAPITRES
De ces Erreurs vulgaires de la Medecine.

LIVRE PREMIER.

Des Medecins.

CHAP. I. DES *Medecins en general.* page 1.

II. *Des Docteurs en Medecine.* 4.

III. *Des Serviteurs des Medecins & des Apoticaires qui font la Medecine.* 8

IV. *Des Docteurs en Theologie qui exercent la Medecine.* 10

V. *Des femmes qui se mélent d'exercer la Medecine & la Chirurgie.* 19

VI. *Des Charlatans.* 22

VII. *Des Antidotes des Charlatans.* 25

VIII. *Du Baume & de l'Onguent des Charlatans.* 30

IX. *De ceux qui se vantent d'être de la Secte de Paracelse.* 34
X. *Qu'un Medecin ne doit pas ignorer la Chirurgie.* 37
XI. *Savoir s'il est permis à un Medecin de composer luy-même les remedes qu'il ordonne.* 41
XII. *De ceux qui se vantent d'avoir des secrets.* 43
XIII. *Des Medecins qui passent pour être heureux.* 47
XIV. *Des Medecins qui passent pour fort experimentés.* 51
XV. *De plusieurs gens qui examinent les urines, qui tâtent le poux, & qui prescrivent des remedes purgatifs.* 56
XVI. *De ceux qui promettent de guerir facilement le mal venerien.* 59
XVII. *De l'erreur de ceux qui croïent que la Medecine des hommes, differe de celle des brutes.* 63
XVIII. *Que la Medecine est un Art mecanique.* 71
XIX. *Qu'il n'y a point de partie de la Medecine, destinée à la conservation de la santé, distinguée de l'Art de guerir.* 90
XX. *Des Medecins qui attribuent trop aux Astres.* 97

DES CHAPITRES.

LIVRE SECOND.

Des Erreurs touchant certaines maladies, & de leur connoiſſance.

CHAP. I. *Du jugement trompeur des urines.* page 121

II. *De l'impoſſibilité de connoître par les urines, ny le ſexe, ny la groſſeſſe d'une femme.* 130

III. *Réponſe aux raiſons qui ſemblent favoriſer le jugement par les urines.* 136

IV. *Que ce n'eſt pas toûjours une bonne marque quand l'urine devient trouble dans les maladies.* 141

V. *Que la conſomption ne peut étre connuë par les urines.* 144

VI. *De la Conſomption.* 149

VII. *De la Peſte, à ſavoir ſi elle ſe communique.* 156

VIII. *S'il eſt permis de s'abſenter au tems de la peſte.* 161

IX. *De quel genre de mort la Medecine nous peut preſerver.* 163

X. *A ſavoir ſi les fiévres intermitenttes appelées* Agues *par les Anglois, ſont gueriſſables.* 182

XI. *Qu'on ne peut point connoître la chaleur du foye, par celle du creux de la main.* 185

XII. *De ceux qui accuſent le foye de trop de*

chaleur, & l'eſtomac de froideur. 188
XIII. *Que le mary n'eſt pas malade à cauſe de la groſſeſſe de ſa femme.* 191
XIV. *Savoir ſi les Medecins étrangers & qui courent le païs, peuvent connoître le temperament des malades d'un autre Roïaume.* 195
XV. *De ceux qui raportent preſque toutes les maladies au rafroidiſſement.* 199
XVI. *De quelle maniere il faut entendre ce Proverbe, que les mœurs ſuivent le temperament des corps.* 203
XVII. *De ceux qui ſont dans le délire.* 209
XVIII. *Que l'homme n'eſt pas toûjours d'un temperament plus chaud que la femme.* 212
XIX. *De l'accouchement du ſeptiéme, du huitiéme, & de l'onziéme mois.* 217
XX. *De quelle maniere il faut entendre quand on dit, qu'une femme peut concevoir, quoy qu'elle n'ait pas ſes ordinaires.* 223
XXI. *De l'abus des années climateriques.* 231
XXII. *De ceux qui ne mettent aucune difference entre les perſonnes graſſes & les charnües.* 237
XXIII. *Que la petiteſſe du cœur n'eſt ny le ſigne, ny la cauſe d'un grand courage, ou de la hardieſſe.* 239
XXIV. *Du Loup, ou ulcere chancreux.* 242
XXV. *Que la mélancolie n'eſt pas toûjours cauſée par une humeur mélancolique.* 244
XXVI. *De ceux qui tombent dans des extaſes.* 259
XXVII. *Que la raiſon de ceux qui ſont dans*

le délire, n'eſt pas proprement bleſſée. 263

XXVIII. *Des femmes rateleuſes.* 271

XXIX. *Des fiévres qu'on ne ſauroit bien diſtinguer par leurs periodes.* 275

XXX. *De l'erreur de ceux qui croïent que toute fiévre eſt une indiſpoſition chaude.* 281

XXXI. *De certaines fiévres qui peuvent étre ſalutaires.* 285

XXXII. *De l'erreur de ceux qui croïent que toute ſorte de fiévre procede du cœur.* 289

XXXIII. *De la connoiſſance de la peſte, & combien elle eſt difficile & incertaine dans ſon commencement.* 293

XXXIV. *Que les Cometes ne ſont point un ſigne de peſte.* 296

XXXV. *Des maladies qui naiſſent de la débauche, & de la crudité, appelées des Anglois* Surfert. 301

XXXVI. *Que tous ceux qui ſont attaqués d'un profond ſommeil, ou contre-nature, ne ſont pas lethargiques.* 310

XXXVII. *Quelle ſorte d'Epilepſie eſt gueriſſable.* 313

LIVRE TROISIE'ME.

Des fautes qui ſe font dans le regime de vivre, tant des ſains que des malades.

CHAP. I. *De la bonté des Eaux.* page 319

II. *Que l'eau qui paſſe par*

des canaux de plomb, n'eſt pas la plus mauvaiſe. 324

III. *De la neceſſité de changer de linge aux malades.* 32[illegible]

IV. *Du Livre du R. Pere Leſſius Ieſuite, touchant le regime de vivre.* 333

V. *De ceux qui peuvent vivre naturellement pluſieurs mois, & pluſieurs années ſans aucun aliment.* 339

VI. *Du regime leger & peu nourriſſant qu'il faut ordonner aux malades.* 361

VII. *Du tems propre pour nourrir les malades.* 365

VIII. *De ceux qui donnent aux malades mal à propos des boüillons & des orges mondés à minuit, ou le matin.* 371

IX. *De ceux qui ordonnent mal à propos le boüillon d'un vieux Coq pour toute nourriture aux malades.* 375

X. *Si c'eſt mal fait de boire en ſe couchant.* 378

XI. *De ceux qui s'amuſent à mettre de l'Or dans les boüillons des hetiques.* 382

XII. *Du pretendu Or potable des Chymiſtes, & de leurs autres remedes.* 386

XIII. *Du lait propre aux hetiques, quand il eſt délayé avec de l'eau d'orge.* 400

XIV. *De ceux qui ſoûtiennent qu'on ne peut, & qu'on ne doit ſe paſſer de vin.* 402

XV. *De la mauvaiſe coûtume de ceux qui boivent à jeun de la double biere.* 414

XVI. *De ceux qui croïent que toute fiévre provienne de froid, excepté la chaude, & des divers ſentimens ſur les fiévres intermittentes.* 416

DES CHAPITRES.

XVII. *De l'erreur de ceux qui boivent des eaux de vie diſtillées aprés le répas, à deſſein d'aider à la digeſtion.* 433

XVIII. *De ceux qui diſent qu'il eſt bon de boire auſſi chaud que ſon ſang en Eté, & qu'il eſt mal ſain de mettre le vin rafraîchir.* 439

XIX. *De la mauvaiſe coûtume de quelques ſages-Femmes, de ne donner aux accouchées que des boiſſons chaudes.* 444

XX. *De ceux qui craignent trop de ſe faire ſaigner, s'imaginans que la premiere ſauve la vie.* 448

XXI. *De deux erreurs ſur le choix des nourrices.* 455

XXII. *Des boiſſons trop copieuſes & trop fortes, qu'on donne mal à propos aux enfans.* 459

XXIII. *De la mauvaiſe coûtume de pluſieurs qui donnent des alimens ſolides aux enfans, avant qu'ils aïent pouſſé leurs dents.* 462

XXIV. *De la trop frequente ſaignée.* 464

XXV. *De l'utilité qu'il y a de paſſer quelquefois les bornes de la ſobrieté.* 467

XXVI. *De ceux qui n'eſtiment pas un Medecin s'il ne guerit contre leur opinion, & qui attribuent la gloire de la gueriſon à celuy qui vient au declin du mal.* 471

XXVII. *De l'erreur de ceux qui preferent les couvertures rouges aux autres, afin de faire mieux ſortir la petite verole.* 476

XXVIII. *De ceux qui tâchent de ſe défaire de leur mal, dés qu'il commence, à force d'exercice.* 478

TABLE

XXIX. *De quelle maniere on doit entendre, que le défaut de la premiere coction ne ſe corrige point dans la ſeconde.* 479

XXX. *De l'erreur de ceux qui croïent qu'il n'eſt pas beſoin d'avoir un Medecin ordinaire.* 484

XXXI. *Des fautes qui ſe font ſur la varieté, & ſur l'ordre des alimens.* 490

XXXII. *De ceux qui diſent que la repletion du pain, eſt la pire de toutes.* 493

XXXIII. *De l'erreur de ceux qui rejettent l'uſage du poiſſon dans les maladies.* 498

XXXIV. *De l'erreur de ceux qui prennent le froid qu'on reſſent aprés le repas pour un ſigne de ſanté.* 502

XXXV. *D'où vient qu'on doit donner du vin pur à ceux qui ſont fort échaufez, & faire piſſer ceux qui viennent de travailler.* 508

XXXVI. *De l'inutilité des eaux diſtillées de la chair des animaux.* 516

XXXVII. *Des truffes & des huitres qu'on dit rendre les maris plus propres au jeu d'amour.* 518

XXXVIII *De certaines queſtions incommodes qu'on fait aux Medecins, au ſujet des alimens.* 522

XXXIX. *Des tabides qui apprehendent mal à propos l'uſage du lait, à cauſe, diſent-ils, qu'il produit de la pituite.* 528

XL. *De ceux qui jugent de la ſuffiſance & de l'habileté d'un Medecin, par le bon ſuccés qui eſt ſouvent dû au ſeul bonheur.* 531

DES CHAPITRES.

LIVRE QUATRIE'ME.

Des Erreurs populaires touchant l'uſage des remedes.

CHAP. I. *DE ceux qui mépriſent les remedes des Chymiſtes.* page 534

II. *De ceux qui rejettent l'uſage des metaux.* 541

III. *De certains importuns qui calomnient le procedé du Medecin, & des preſomptueux fort nuiſibles aux malades.* 545

IV. *De ceux qui donnent trop aux remedes Chymiques.* 551

V. *De ceux qui changent le remede dés qu'ils voïent que le premier ne guerit pas.* 567

VI. *De ceux qui refuſent de prendre les remedes, à cauſe de leur mauvais goût.* 572

VII. *De ceux qui croient que l'uſage du poiſſon rend les hommes plus propres pour engendrer, & de quelques autres queſtions curieuſes.* 575

VIII. *Des remedes de chaque Païs, ſavoir s'ils peuvent ſuffire.* 582

IX. *De ceux qui apprehendent la ſaignée & la purgation, de peur de s'y accoûtumer.* 593

X. *Du peu d'égard qu'on doit avoir pour les Aſtres, au ſujet de la ſaignée & de la purgation.* 596

XI. *Des obſervations ridicules des faiſeurs d'Almanachs, touchant l'uſage des remedes.* 605

XII. *De quelle maniere on doit entendre l'A-*

phoriſme d'Hippocrate, au ſujet de la purgation, aux jours Caniculaires. 610

XIII. *De la neceſſité qu'il y a de reïterer les purgations.* 617

XIV. *Du peu d'utilité des pilules qu'on prend aprés le ſouper.* 620

XV. *De l'utilité qu'il y a de prendre les medecines tantôt froides, & tantôt chaudes.* 622

XVI. *Du peu de danger qu'il y a de boire froid, le jour qu'on eſt purgé.* 623

XVII. *De ceux qui, paſſé le commencement du Printems, ne veulent plus entendre parler de purgation.* 627

XVIII. *De la neceſſité qu'il y a de prendre medecine, bien qu'on ne mange pas quand on eſt malade.* 630

XIX. *Du jugement favorable qu'on doit porter ſur le vomiſſement d'une medecine, quelque tems aprés l'avoir avalée.* 631

XX. *De ceux qui apprehendent la purgation lorſqu'ils vont ſouvent à la ſelle.* 634

XXI. *De certaines gens qui s'imaginent que les Medecins prolongent les maux, ne faiſant qu'abuſer les malades.* 636

XXII. *Du peu d'apprehenſion qu'on doit avoir de l'uſage des lavemens.* 641

XXIII. *De l'ingratitude des perſonnes qui ont été gueries, envers les Medecins.* 645

XXIV. *Du danger qu'il y a de prendre auſſitôt aprés les vomitifs les* Poſſeta *des Anglois, pour les faire agir.* 653

XXV. *Du peu de danger qu'il y a de ſaigner les vieillards.* 656

XXVI.

XXVI. *De l'indifferent choix des veines du bras.* 659
XXVII. *De l'utilité qu'il y a de meſurer la quantité du ſang par les palettes, plutôt que par les onces, les livres & les poids* 662
XXVIII. *De l'erreur de ceux qui empéchent de boire & de dormir aprés la ſaignée.* 667
XXIX. *Du peu de danger qu'il y a de ſaigner & de purger les femmes groſſes.* 671
XXX. *Des femmes en couche auſquelles conviennent les mêmes remedes qu'on ordonne pour celles qui ſont enceintes.* 676
XXXI. *Des femmes qui uſent des bains afin de devenir groſſes, & des autres qui emploient mille remedes pour ce ſujet.* 679
XXXII. *Que le Mercure pris par la bouche n'eſt point nuiſible.* 693
XXXIII. *Du peu de peril qu'il y a de prendre le Mercure ſans étre preparé.* 698
XXXIV. *Du parfun de la Nicotiane, ou Tabac.* 702
XXXV. *Du bon uſage du Tabac.* 704
XXXVI. *De l'erreur de ceux qui croient que la fumée du Tabac penetre juſqu'au cerveau.* 709
XXXVII. *De ceux qui diſent que la fumée du Tabac eſt un bon preſervatif contre la peſte.* 712
XXXVIII. *De l'uſage trop frequent des cordiaux.* 716
XXXIX. *Des erreurs ſur le Bezoar.* 720
XL. *De la temperature & de la doſe du Bezoar.* 733

XLI. *De la corne de Licorne.* 736
XLII. *De certaines eaux distillées qu'on ordonne mal à propos pour les fiévres.* 746
XLIII. *Des Iuleps & des autres boissons rafraichissantes, dont la dose doit être grande dans les fiévres.* 749
XLIV. *De l'erreur de ceux qui croïent que la pierre qui est dans la vescie, peut se dissoudre par les remedes pris par la bouche.* 753
XLV. *Qu'on ne doit point faire mourir les vers sitôt dans les fiévres.* 756
XLVI. *Qu'on ne doit point ordonner la Canelle aux femmes pour arrêter le flux immoderé de leurs mois, ou de leurs vuidanges.* 759
XLVII. *Du peu de danger qu'il y a de prendre l'opium bien preparé.* 762
XLVIII. *Des somniferes appliqués sur la téte.* 767
XLIX. *Du peu d'efficacité des fomentations faites avec les vesies.* 768
L. *Des petits chiens & des pigeons qu'on applique à la plante des pieds, & sur la téte.* 770
LI. *Des onguens pour les armes, vulgairement nommés, onguens de Sympathie.* 773
LII. *De la gueriſon des écroüelles, qu'on dit ſe faire par l'attouchement du ſeptiéme garçon.* 802
LIII. *De l'opinion erronée de ceux qui veulent qu'on devienne gras par la ſaignée.* 810
LIV. *Que les hemorrhoïdes ne ſont pas toû-*

jours utiles aux mélancoliques. 813
LV. *Du peu de vertu qu'a le ſang de Bouc pour rompre la pierre.* 818
LVI. *Qu'on ne doit point faire avorter, pour procurer la gueriſon aux femmes groſſes.* 820
LVII. *Du peu de profit qu'apportent les injections dans la matrice & dans la veſcie.* 822
LVIII. *Des Taſſes d'Anoimoine.* 824
LIX. *De l'abus des Cauteres.* 834
LX. *De l'abus de pluſieurs remedes.* 838

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

JE soussigné Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris, certifie que j'ay vû & lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre qui a pour Titre, *Traduction du Livre de Primerose, sur les Erreurs vulgaires de la Medecine, par le Sieur de Rostagny*; Il peut être imprimé s'il plaît à Monseigneur d'en donner la permission. De Paris ce 25. Avril 1686.

BACHOT.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Lettres patentes du Roy données à Verſailles le 17. May 1686. ſignées par le Roy en ſon Conſeil, LEFEVRE, & ſcellées du grand Sceau ; il eſt permis à Sieur JEAN DE ROSTAGNY Docteur en Medecine, de faire imprimer par tel Imprimeur & Libraire qu'il voudra choiſir, un Livre ſous le Titre de *Traduction du Livre de Primeroſe, ſur les Erreurs vulgaires de la Medecine*, pendant ſix années, à compter du jour que ledit Live ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois, avec défenſes à tous autres Libraires & Imprimeurs que ceux par luy choiſis de le faire imprimer, vendre, ny debiter d'autre impreſſion que de celle faire par eux, à peine de mil livres d'amande, confiſcation des Exemplaires contrefaits, tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long par ledit Privilege, & aux charges portées par iceluy.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 20. May 1686.
Signé ANGOT, Syndic.

Ledit Sieur DE ROSTAGNY, a cedé ſon droit du preſent Privilege au Sieur JEAN CERTE, Marchand Libraire à Lyon, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 14. Avril 1689.

Les Exemplaires ont été fournis.

LE SENTIMENT DE ZACVTVS

Portugais, écrivant à un de ſes Amis, ſur le Livre de Primeroſe, des Erreurs vulgaires de la Medecine.

J'Ay lû, mon tres-cher Arnaud, l'excellent Livre de l'Illuſtre Primeroſe, qui traite admirablement bien des Erreurs populaires touchant la Medecine. Il eſt plein d'energie : il eſt tres-agreable dans la diverſité de ſes matieres, qui ſont tres-bien ſoûtenuës ; il y a beaucoup à profiter dans la lecture qu'on en fera. Enfin c'eſt un Livre qui merite d'étre écri en caracteres d'or, & digne d'étre toûjours entre les mains des Medecins. Ses raiſonnemens ſont tout ingenieux ; ſes réponſes remplies d'eſprit, & ſes objections faites avec une merveilleuſe ſubtilité. Empreſſez-vous donc, mon cher Arnaud, de le faire mettre ſous la preſſe, & ne differez pas davantage. La Production en eſt trop belle, pour craindre qu'il ne ſoit pas bien receu des honnêtes-gens ; au contraire, les Savans s'en feront honneur, & prendront plaiſir à luy donner rang parmi leurs meilleurs Livres. Je m'aſſure même qu'il fleurira toûjours de plus en plus, ainſi que font les belles roſes : Car il découvre les ignorances & les Erreurs de certains faux Medecins qui ne s'étudient qu'à amaſſer du bien aux dépens de leurs malades ; qui n'ont d'autre ſoin que d'attirer l'eſtime de la populace ig-

norante & groſſiere, par des promeſſes dont on ne voit jamais l'effet. Ces Charlatans ont bien l'inſolence de mal parler contre la pureté & la neceſſité des preceptes de la Medecine, & d'haïr ceux qui donnent du ſecours aux malades avec tout le ſoin qui leur eſt poſſible, qui les traitent avec beaucoup de douceur, & qui les gueriſſent tres-promtement. S'étant donc muni & armé, pour ainſi parler, de la maſſuë d'Hercule, je veux dire, de la methode veritable d'Hippocrate, il terraſſe toute cette troupe d'ignorans, en détruiſant entierement leurs opinions erronées. Il abbat la vaine arrogance de ces demi-Savans : il arrête tout court leur fierté pleine d'envie, & il repouſſe vigoureuſement les efforts orgueilleux de ces inſignes Impoſteurs. Car c'eſt une choſe que je ne puis ſouffrir, que des gens de neant & de la lie du peuple, j'entens des Empiriques ſans aucune ſcience, ſe donnent la qualité de Docteurs, en s'attribuant des prerogatives qui ne leur appartiennent point. De ſorte qu'ils reſſemblent à ces gros matins de Village, qui veulent courir de pas égal avec les levriers, aprés le gibier ; & ils veulent paroître avoir le nez auſſi long que celuy du Rhinoceros ; eux, dis-je, qui ſont auſſi camars que des chévres. Mais n'en diſons pas davantage. Je vous prie ſeulement (puiſque vous étes le zelé defenſeur des beaux Arts) de prendre un ſoin tout particulier que ce preſent

Livre ſoit bien-tôt mis ſous la preſſe, d'où il ſorte tres net, & ſans aucune faute d'impreſſion, pour le rendre public. Car je vous proteſte qu'il ſera receu avec applaudiſſement dans toute nôtre Flandre, dans toute l'Europe, & même dans tout l'Univers. Adieu, & aymés-moy reciproquement. A Amſterdam, le 4. Juin 1639.

ZACUTUS, Portugais.
D. M.

PREFACE

DES ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE

LIVRE PREMIER.

DES MEDECINS.

CHAPITRE I.

Des Medecins en general.

LE nombre des Medecins étant ſi grand, comme nous venons de dire dans la Preface, il faut premierement faire connoître ceux qui ont juſte droit d'exercer la Medecine : car à preſent les Docteurs établis dans les Univerſitez, ne ſont pas les ſeuls qui l'exercent, puiſque leurs domeſtiques s'en mêlent, ainſi que font les Charlatans, les Bateleurs, les

Saltimbanques, & certaines femmelettes qui exercent la Chirurgie ; Nous parlerons de chacun en particulier.

Lib. de art. Hippocrate veut qu'un Medecin ſoit homme de bien, d'un eſprit vif & plein de penetration ; qu'il s'adonne à cet Art dés ſa tendre jeuneſſe, dans un lieu propre & convenable, qui aime le travail ; & ſelon Galien, il doit étre Philoſophe. Le méme Hippocrate écrit qu'un Medecin Philoſophe, eſt égal à Dieu. Tout de méme, dit Ariſtote, qu'on ne doit point exiger dans un Geometre, la connoiſſance d'une ſcience qui ne regarde pas la Geometrie ; ainſi l'on doit conſiderer ſeulement dans un Medecin, la parfaite intelligence qu'il a dans ſon Art. Et voicy la ſource de toutes ces erreurs populaires : Premierement, le peuple appelle quelquefois un Medecin docte & plein d'érudition, celuy qui ſait peut-étre parler un peu Latin, ou qui entend quelque choſe au Grec : ſans faire cas d'un autre qui ſera bien verſé dans ſon Art; & quelques-uns croient que cela ſuffit pour ſoûtenir le caractere de Medecin. J'ay connu un homme il y a quelque-tems, qui ſe ventant d'étre habile dans cet Art, bien qu'il n'en eût qu'une legere teinture, n'a pas laiſſé d'étre crû trés-expert, & de s'acquerir de la reputation, à cauſe de quelque petite connoiſſance qu'il avoit de la Langue Latine. Mais vraiement il s'en faut bien ; car comme dit fort bien Celſe, le Prince des Medecins en la Langue Latine,

Gal. l. pecul. ἰατρὸς φιλόσοφος ἰσόθεος.

les maladies ne ſe gueriſſent pas par l'éloquence. Mais bien que la connoiſſance des Langues, ſerve pour ſurprendre les ignorans, & qu'elle donne entrée pour toutes les autres Sciences; on ne peut toutefois l'acquerir dans ſa perfection, que par un nouveau travail, que par un grand ſoin & qu'avec une belle methode. Il faut donc qu'on juge deſormais, que celui-là merite de paſſer pour veritable Medecin, non pas parce qu'il ſait les Langues, ou quelqu'autre Science, qui n'aura rien de commun avec la Medecine, mais de ce qu'il eſt bien inſtruit dans les preceptes de ce noble Art, & qu'il a bien lû Hippocrate & Galien; qui ſait à fonds l'état des maladies, qui en prévoit toutes les ſuites, & qui connoit parfaitement bien les remedes qui luy ſont propres. Un homme qui ne poſſede pas toutes ces choſes, ou qui ne les connoit que ſuperficiellement, peut-il de bonne foy paſſer pour habile ſans ſa profeſſion? Qui eſt-ce qui ſera capable de faire un juſte diſcernement de toutes ces circonſtances? Car il y a bien de gens qui ſe ſont acquis de la reputation parmi le petit peuple, & que l'on prend pour des perſonnes remarquables par leurs belles connoiſſances, qui cependant n'ont jamais lû ny Hippocrate, ny Galien, qui fuient ordinairement l'étude, & qui ne s'attachent méme, quand ils ont le loiſir, qu'à la lecture de certains petits Livres nouveaux, dignes à peine d'étre lûs. Mais d'autant

qu'il y a beaucoup de Medecins habiles, doctes, ſtudieux, diligens, laborieux, nous n'en dirons pas davantage. Le Poëte Achille a dit de fort bonne grace, que celuy-là eſt bien prudent qui fuit la multitude, pour s'atacher à l'étude.

ὁ χρήσιμ' εἰδὼς ἢ πολλ' εἰδὼς σοφός.

CHAPITRE II.

Des Docteurs en Medecine.

GAlien met deux ſortes de Medecins ignorans, dont les uns ſont ſimplement Empiriques, & les autres qui veulent paſſer pour avoir quelque connoiſſance dans la Philoſophie, & quoique médiocrement dans les choſes naturelles. Il y en a pluſieurs de cette eſpece, leſquels pour s'acquerir une plus grande autorité, vont acheter à peu de frais les honneurs des Univerſitez qu'on appelle Degrés, & ils n'en revienent pas plus ſavans pour cela: J'avouë que les examens & les Actes des Univerſitez obſervez ſelon leur regle, ſagement établies par les Anciens, ſont de ſoy tres-beaux & tres-neceſſaires; mais on y remarque beaucoup de relâchement; puiſqu'on y donne le Bonnet de Docteur à tous ceux qui ſe preſentent, bien qu'ils ne ſachent pas grand choſe: Ce qui fait qu'on voit revenir de certaines Academies ces jeunes Docteurs peu chargez de ſcien-

ce, propres à rien moins qu'à exercer, ou qu'à enſeigner la Medecine. Il reſte peu d'Univerſités exemtes de ces abus, ſi nous en exemtons ſeulement les Academies d'Eſpagne, où, à ce que j'apprens, l'on porte grand reſpect à ceux qui ont fait leur Licence, & qui ont pris le Bonnet. Cette qualité ne donne pas grande autorité dans l'Italie & dans la France; n'étant permis à qui que ce ſoit, quoique Docteur, d'exercer la Medecine, dans les principales Villes, s'il n'a été auparavant approuvé des Magiſtrats, & ſubi l'examen des Medecins de la Ville, dont il s'en rencontre peut-être qui ne ſont pas même Docteurs. De ſorte qu'un homme déja reçû dans quelque Univerſité, ne ſauroit exercer ſa profeſſion dans une autre, à moins qu'il ne s'y faſſe recevoir Docteur tout de nouveau. C'eſt pour cela qu'on a établi fort judicieuſement, ce même ordre dans Londres, qui eſt qu'aucun Docteur Etranger n'y pourra pratiquer la Medecine, s'il n'a été premierement examiné, & approuvé par la Societé des Medecins de la Ville. Car quoi qu'on enſeigne la Medecine dans pluſieurs Academies aſſés exactement, dans la rigueur des Loix, l'on ne laiſſe pas d'apporter beaucoup de negligence dans la reception des nouveaux Docteurs, puiſqu'on en refuſe fort peu. Il ſeroit donc à ſouhaiter, qu'il ne fut permis à perſonne, de prendre ſes Licences, ny recevoir tels honneurs hors de ſon propre Païs,

afin qu'il eût pour témoins de ſa capacité & de ſa ſuffiſance, ſes propres compatriotes, qui peut-étre ſeront obligés de ſe mettre un jour entre leurs mains pour en étre gueris ; ainſi que cela ſe pratique en France, dont nous avons un exemple du celebre Medecin, & tres-fameux Anatomiſte Du-Laurans, qui aprés avoir obtenu par Lettres patentes du Roy, la Chere de Premier Profeſſeur Royal de Montpelier, il n'y pût jamais étre admis, qu'aprés s'étre fait recevoir derechef : Premierement, Bachelier, enſuite Licentié, & enfin Docteur, qu'il n'ût répondu autant de fois aux Queſtions qui luy étoient faites ſur la Medecine, ſelon qu'il eſt porté par les Statuts de cette tres-Celebre Univerſité. La méme choſe arriva à Bourdeaux en la Perſonne de Scaliger, ce prodige de ſcience ; car voulant s'y établir, il fut obligé de quitter la Ville, pour n'avoir pas voulu ſe ſoûmettre à l'examen de ces Medecins ; non qu'il déſaprouva par ce refus, la coûtume tant de l'Univerſité de Bourdeaux, que des autres Academies de France; mais ce qu'il ne voulut point ſe commettre, encor moins expoſer ſa haute reputation, aux Queſtions *Quodlibetaires*, de quelque Medecin peut-étre plus jeune que luy. Ceci ſe verifie par les Lettres que le méme Scaliger écrivoit alors à feu Monſieur Maniald celebre Medecin du méme lieu, & que Monſieur ſon fils, Doyen de cette Univerſité garde encor. Auſſi arrive-il

qu'à faute de n'y pas bien prendre garde, pluſieurs confient leur vie ſi legerement & avec tant de facilité, au premier qui ſe dit Docteur. Je tombe d'accord, que tels honneurs relevent en quelque maniere, la gloire & la reputation d'un homme Docte; mais ils ne luy ſauroient donner le moindre ſurcroit de doctrine; car il ne ſe peut faire que celuy qui n'eſt pas aujourd'huy Docteur, le devienne pour cela tout à coup le lendemain en ſe faiſant recevoir, non plus qu'en ne prenant pas ſes Degrés, il n'en puiſſe étre plus capable que quelqu'autre Docteur. Or comme je n'improuve pas les Conſtitutions des Univerſitez, pour leſquelles j'ay au contraire toute la veneration poſſible, je ne ſaurois neanmoins ny toute perſonne raiſonnable, en approuver tant d'abus.

Car l'on voit quantité de miſerables petits Medecins ignorans dans cet Art, ou qui n'en ont qu'une bien legere teinture, qui aprés avoir acquis par argent le titre de Docteur dans les Academies Etrangeres, ou faiſant du moins ſemblant de les avoir achetez, ils s'en retournent chez eux tous boufis d'orgueil, en ſuite d'un honneur feint, à deſſein de faire une bonne maiſon, cimentée du ſang & des dépoüilles de ſes Concitoyens. Il faut prendre garde, generalement parlant, que le danger eſt bien plus grand pour les malades du côté de tous ces Medecins à demi-ſavans, que de ceux qui ſont tout-à-fait ignorans; car

ceux-là deviennent ſi audacieux, ſi arrogans, & tellement cauſeurs, qu'aprés avoir rompu la tête aux plus habiles, par leur caquet, & les avoir pouſſez à bout, contrarient tous leurs ſentimens, afin que, s'ils ne peuvent pas ſe faire eſtimer plus habiles qu'eux, ils puiſſent du moins marcher du pair. J'ay bien remarqué cette maniere d'agir en quelques-uns, de contredire toûjours à tout ce que les plus ſavans peuvent ordonner, afin d'établir leur reputation en détruiſant celle des autres.

CHAPITRE III.

Des Serviteurs des Medecins, & des Apoticaires qui font la Medecine.

C'Et une erreur aſſés ordinaire, que ceux qui ont été au ſervice de quelque Medecin, bien qu'ils ne ſachent ce que c'eſt qu'étudier, ſe mettent en devoir de pratiquer la Medecine aprés la mort de leur maître, & méme quelquefois avant leur decez, ainſi que j'ay ſouvent remarqué; & tels perſonnages paſſent dans l'eſprit du vulgaire, pour en ſavoir quelque choſe, pour avoir demeuré pluſieurs années à leur ſervice, & pour avoir obſervé

les ſuccez de leurs Ordonnances, appellées receptes, dont ils ont pris des copies. Il en faut dire autant de certains Apoticaires, dont quelque Medecin ſe ſera ſervi long-tems ; mais ces choſes ne ſuffiſent pas pour pouvoir exercer la Medecine, n'étant pas poſſible d'apprendre avec ſi peu de travail un Art ſi long ; parce qu'outre la vivacité d'eſprit qu'Hippocrate demande en celuy qui ſouhaite d'étre Medecin, il veut qu'il commance dés ſa tendre jeuneſſe, dans un lieu propre pour les études, qu'il ſoit laborieux, qu'il ſoit ſous un habile homme, que ce ſoit dans un tems convenable, & qu'enfin il n'oublie rien de toutes les autres choſes qui y peuvent contribuer ; comme ſi vraiement il ne faloit que ſuivre quelque Medecin pour apprendre la Medecine ; ou comme ſi les Medecins auſquels ils ſont à gages, étoient plus habiles que les autres qui ont laiſſé à la poſterité tant de preuves de leur ſavoir & de leur experience. A Dieu ne plaiſe, que je blâme de ce qu'un Ecolier pauvre, mais fort ſtudieux, s'attache au ſervice de quelque Medecin, pour apprendre tout ce qu'il pourra ; mais je dis qu'il eſt abſurde de voir certains affronteurs, & je ne ſçay quelles ames baſſes, qui ont bien la temerité & l'effronterie, de vouloir imiter en tout ceux dont ils étoient cy-devant les valets ; parce que comme il n'y a point de Medecin pour ſavant qu'il ſoit, auquel il ne manque encor quantité de connoiſſan-

ces qui lui ſeroient fort neceſſaires pour arriver à la perfection de ſon Art ; comment eſt-ce, je vous prie, que ces petits perſonnages-là ſe pourroient rendre ſi aiſément bons Medecins ? Et cependant le peuple les ſoûtient & les loüe, ainſi qu'il fait de pluſieurs autres.

CHAPITRE IV.

Des Docteurs en Theologie qui exertent la Medecine.

ENtre les hommes engagez dans l'état Eccleſiaſtique, qui ſe ſont entierement conſacrés à Dieu, & devoüez au ſervice du prochain ; il s'en trouve aſſez qui prennent non ſeulement ſoin des ames de leurs Freres, mais auſſi de leurs corps, avec grande application, avec beaucoup de zéle, & avec un grand lucre, en s'attachant autant qu'ils peuvent à la gueriſon des maladies corporelles, dans les Villes-même où il ne manque pas de Medecins. Je ſay bien que leur procedé n'a pas l'approbation de Meſſieurs les Docteurs en Medecine, ſur tout de ceux qui ont le gain pour but. Mais comme il y a bien de Medecins peu eſtimez dans le monde, qui ne ſouffrent qu'avec peine, ceux qui ſont meilleurs praticiens qu'eux, l'on ne doit pas s'étonner s'ils déſapprouvent la maniere d'agir de ces

Eccleſiaſtiques-là. Ce n'eſt pas là une grande nouveauté ; car Marſile Ficin fameux Interprete de Platon, étoit Medecin & Prêtre ; & il prouve que cela eſt permis, en ce que le motif d'une grande charité convient bien à un bon Prêtre ; c'eſt pourquoi en uniſſant le Sacerdoce à la Medecine, il tend à maintenir une belle ame, dans un corps bien ſein. Que ſi dans ce ſiecle l'on eſt bien aiſe, que les Prêtres s'appliquent non ſeulement à la Theologie, mais encore aux autres Sciences, d'où vient qu'il ne ſera pas permis de lire les bons Livres de Medecine ? Combien en voit-on qui à force de mediter, ont bien ſçû dénoüer les plus épineuſes Queſtions des Loix ? Et pour quelle raiſon leur défendra-on la lecture d'Hippocrate ? Quelqu'un leur pourra objecter, qui eſt-ce qui ſera propre à ces choſes : car cet Art paroît ſi embaraſſant, ſi difficile & ſi long, que perſonne ne le peut bien apprendre, s'il n'y met toute ſon application, vû qu'il demande tout l'homme. C'eſt pourquoy, un Prêtre ſemble étre blâmable, de ce qu'abandonnant avec une grande negligence la Theologie la plus noble & la plus excellente des autres Sciences, au moïen de laquelle il s'eſt acquis un caractere ineffaçable, s'amuſe à donner tout ſon tems à un Art ſi perilleux, ſi difficile & ſi variable : Car par ce moyen, il ne ſaura avoir une parfaite connoiſſance de la Theologie ny de la Medecine. Certes les Theologiens ſont

obligés par plus d'une raiſon, d'exercer leur grande charité envers le prochain : car premierement, les ſoins qu'on donne aux malades, à la gueriſon de leurs maux, n'eſt ny contraire, ny oppoſée à l'étude de la Theologie, non plus qu'à la Predication de la parole de Dieu, puiſque les Apôtres & les premiers Chrétiens, redonnoient la ſanté aux malades, & prêchoient l'Evangile en méme-tems. Et bien que leur maniere de guerir fût miraculeuſe, nous en pouvons pourtant inferer, que bien loin que la cure des maladies repugne de ſoi & de ſa nature au devoir d'un bon Eccleſiaſtique, qu'au contraire, elle y convient admirablement bien : car s'il eſt permis d'aſpirer à la fin, il le ſera pareillement de ſe ſervir des moïens propres pour y parvenir, tels que ſont les medicamens que Dieu a créés à cette fin. Quelqu'un nous repliquera peut-étre, qu'il eſt bien vray qu'une telle gueriſon ne repugne nullement à l'office des Theologiens du côté de la choſe, mais ſeulement à cauſe qu'elle ſuppoſe la connoiſſance d'une autre Science, qui empêche qu'on ne puiſſe vaquer aiſément à la Theologie en méme-tems. A quoy l'on peut répondre, que les eſprits des hommes ſont fort differens entre eux, auſſi bien que les talens que le Ciel leur a départis : & rien n'empêche que les perſonnes doüées d'une grande vivacité, d'une heureuſe memoire, & qui aiment le travail, ne puiſſent appliquer leur eſprit à

tous les deux avec un grand fruit ; tant il eſt vray qu'il y a aujourd'huy fort peu d'Eccleſiaſtiques qui n'aïent joint à leur étude de Theologie quelque autre Science pour laquelle ils avoient de l'inclination & du panchant. Quelques-uns s'attachent aux Mathematiques, quelques autres s'appliquent à l'Aſtrologie, & d'autres enfin aux Loix, ou à quelqu'autre étude de cette nature, ſans qu'on y trouve à redire. La maniere d'agir de quelques Medecins qui n'étudient preſque point, nous fera voir la poſſibilité, qu'il y a d'apprendre l'une & l'autre Diſcipline. Et cependant ils ſouhaittent d'être preferez à un Theologien ſtudieux, pour cela ſeul, qu'ils paſſent dans le monde pour Medecins, ſans en ſavoir la raiſon. Car pendant qu'un Medecin à demi-ſavant, perdra miſerablement ſon tems, ou à ne rien faire, ou à mal faire, ou à joüer, pendant qu'un bon Prêtre s'emploïera tout entier à l'étude de la Medecine ; Qui empêche qu'il ne ſe rende enfin bien habile dans cet Art ? Et ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on voit des Medecins ſe plaire à lire des bons Livres de Theologie. Et vraiement je ne voi pas la raiſon pour laquelle au ſiecle où nous ſommes, où l'abus triomphe preſque par tout, il n'y pourra pas avoir des Theologiens plus capables que de certains Medecins, puiſqu'il y en a pluſieurs entre ceux-cy, ou du moins qui ſe font paſſer pour tels, qui negligent tellement l'étude de la Me-

decine, qu'il n'eſt pas mal-aiſé à ces Eccleſiaſtiques, de les ſurpaſſer dans cet Art, avec un mediocre travail, & d'en apprendre plus qu'ils n'en ont jamais ſeu. Au raport de Volateran, Truſian (appellé communément plus que Commentateur, pour nous avoir laiſſé un Commentaire admirable & plein d'eſprit ſur le Livre de l'Art de Galien) de Medecin ſe fit Chartreux. Si donc quelque Theologien doüé d'un bon eſprit, & fort laborieux, s'eſt acquis aſſez de connoiſſance dans la Medecine pour la mettre en uſage, pour quelle raiſon ne l'exercera-il pas, ſans bleſſer ſa conſcience, à laquelle il faut laiſſer de juger s'ils en ſont capables ou non; car cét là leur affaire. Artée rapporte qu'Arias Montan, enſeignoit la Chirurgie en Eſpagne; Mais ce Païs produit peu de gens ſemblables à ce grand Homme, car je puis dire que je n'ay trouvé juſqu'ici aucun Medecin Eſpagnol (& ſi j'en ay connu beaucoup) qui ſçût bien pratiquer la Medecine, ny qui eût appris la dixiéme partie (pour ne pas dire davantage) de ce qui eſt neceſſaire à un Medecin, ou à un Theologien de ſavoir.

J'ay apris en traduiſant ceci, qu'un Maître Chirurgien dãs Paris, a quité sõ métier pour travailler au Tour, trouvãt moins de riſque à percer une Flute ou un Haubois, que des Cranes avec le Trépan.

Mais bien que la connoiſſance de l'une & de l'autre Science ne ſoit pas impoſſible, elle eſt pourtant bien rare, & la pratique de la Medecine, détourne l'eſprit de l'étude de la Theologie, & reciproquement celuy de l'Ecriture Sainte dérobe tout le tems, ſur tout à ceux qui doivent prê-

cher, ſi bien qu'ils ſont obligez d'interrompre l'exercice de la Medecine. Ce qui me fait dire qu'il eſt beaucoup plus probable, de croire qu'un Theologien ne peut en conſcience la pratiquer, étant engagé & aſſez occupé à la conduite & à la gueriſon des ames. Et tous les exemples cidevant citez, ne ſauroient me faire changer de ſentiment. Je ne nie pas que Marſile ne fut un tres-bel eſprit, mais que ce fut un grand Praticien, l'on n'a qu'à lire le petit Livre de Medecine qu'il a fait, pour voir qu'il n'avoit pas une fort grande connoiſſance de cet Art, ſon eſprit étant plus rempli des ſonges des Platoniciens, que des choſes ſolides & ſerieuſes. Quant à Truſian, il ſe dégoûta à un tel point de la Medecine, qu'il abandonna tout pour ſe faire Religieux. Montanus en fit autant de la Chirurgie. Les Conſtitutions du Concile y ſont bien claires en quantité d'endroits, défendant en general à tous Eccleſiaſtiques, tout negoce capable de les détourner des Offices divins, ſur tout lorſque l'avarice les y engage. Voici ſes propres termes. *Ceux*, dit-il, *qui ſont receus dans l'Egliſe de Dieu, à l'Ordre de Clericature, ne ſe doivent détourner de leur divine adminiſtration, pour aucune affaire ſeculiere, mais plutôt ſe rendre attentifs, nuit & jour aux choſes celeſtes & ſpirituelles : Car*, comme dit l'Ecriture, *tout homme qui combat ſous l'Etendart de Ieſus-Chriſt, ne ſe doit point méler des affaires ſeculieres ; mais plutôt les laiſſer aux Laïques,*

2. p. cauſa 21. q. 3. & diſt. 88.

Extr. tit. 50. l. 3. Decret. c. 3.

Non magnoperè hostis antiqui invidiâ, &c.

qui doivent s'entr'aider les uns les autres. Et au regard de la Medecine, il ne faut pas s'y attacher beaucoup, de peur de se voir séduit par l'envie de nôtre ancien ennemi, qui se transformant en Ange de lumiere, selon sa coûtume, retire un grand nombre de Moines de leur Cloître, soûs un beau prétexte d'aller faire des consultations sur les maladies corporelles de leurs Freres, & soûs l'ombre de pouvoir plus fidélement negocier les affaires de leur Communauté, à dessein d'aller faire des ordonnances, & d'examiner quelques compositions Physiques. Cet abus nous a obligé de faire le present decret, de peur qu'à l'occasion de cette Science, les hommes spirituels ne retournent de rechef dans le tracas des affaires mondaines; il ne sera désormais permis à qui que ce soit, aprés son Vœu de Religion, & sa Profession faite, de sortir de son Convent, soit pour enseigner la Physique, ou les Loix seculieres. Que si nonobstant cette défense expresse, on les voit encor courir de maison en maison, nous voulons qu'on les regarde comme des excommuniez, & que l'on les fuye comme tels, s'ils ne se rendent dans deux mois en leur Cloitre, &c. Où l'on voit qu'il n'est pas permis aux Religieux d'enseigner, ou de pratiquer la Medecine, soûs aucun prétexte specieux de charité & de pieté, & que cela ne se pût faire que par la sugestion du malin Esprit, ennemi juré du genre-humain. Le Decret du Concile de Tours y est encor beaucoup plus exprés raporté dans le méme

C. 10. lieu. *Alexandre nôtre Predecesseur ordonna*

autrefois

autrefois dans le Concile de Tours, contre les Religieux qui ſortent de leurs Cloîtres, pour apprendre les Loix ou la Phyſique, que ſi dans deux mois, ils ne retournoient dans leur Monaſtere, que tout le monde les évitât comme des perſonnes retranchées de l'Egliſe, & qu'on leur refuſât méme de les entendre, voulans ſe juſtifier dans quelques cas dont ils pourroient étre accuſez. Mais étant de retour, ils ſe doivent tenir humblement, les derniers de tous les Freres, principalement dans le Chœur, ſoit à table, ſoit dans le Chapitre, comme par tout ailleurs, & qu'ils ſoient exclus à l'avenir de la promotion aux Charges, ſi ce n'eſt que le S. Siege Apoſtolique uſe envers eux de miſericorde. Or comme quelques-uns de ces Coureurs prenoient toûjours quelque beau pretexte pour leur excuſe, à cauſe des differentes opinions de quelques-uns: Nous voulons deſormais qu'ils encourent effectivement Sentence d'excommunication. Nous voulons & mandons expreſſément, que tous ceci ait ſon entier effet, entant que tels Excommuniez, ont comme tels, encouru les Cenſures Eccleſiaſtiques, qu'ils ſoient dénoncez publiquement dans leurs propres Dioceſes & Chapitres, que dans les autres Dioceſes où ils pourſuivent leurs études. Mais d'autant que nous deſirons ſur tout l'avancement dans la Theologie, afin qu'ayant établi beaucoup de lieux pour y étre enſeignée, elle produiſe pluſieurs Theologiens, afin que la Foy Catholique ſe voye munie d'un rempart inexpugnable, rempli de braves Combatans par la valeur deſquels, elle puiſſe reſiſter à ceux

qui s'élevent contre elle. Nous voulons que nôtre Commandement s'étende juſqu'aux Archidiacres, aux Doyens, aux Prebandiers, aux Prévôts, aux Chantres & aux Clercs, qui font quelque figure dans l'Egliſe, tout de même qu'aux Prêtres, s'ils ne ſe rendent à leur premier devoir dans moins de 60. jours. Et telle eſt nôtre volonté & nôtre commandement, & que ſans aucun appel, le tout ſoit ponctuellement executé. De plus, il eſt abſolument défendu à tout Soûdiacre, & à tout Prêtre d'appliquer le feu, ou de faire quelque inciſion, bien que cette derniere ſoit la plus aiſée dans la Chirurgie, comme eſt celle de ſaigner, &c.

C. 9.

Que ſi le Concile défend des choſes ſi faciles, il n'y a point de doute, qu'il n'y comprenne les plus dangereuſes : mais nos Eccleſiaſtiques qui pratiquent la Medecine avec une temerité indigne de leur état, en impoſant au menu peuple ſoûs le maſque d'une fauſſe charité, mépriſeront ſans doute cette ancienne Cenſure de l'Egliſe. C'eſt pourquoy je les laiſſe au jugement du grand Dieu à qui il faudra un jour qu'ils rendent un compte de leurs paroles & de leurs actions criminelles.

CHAPITRE V.

Des Femmes qui ſe mélent d'exercer la Medecine & la Chirurgie.

DAns l'explication que j'ay à faire touchant les Erreurs populaires, ou du moins de celles qui ſont ordinaires à pluſieurs perſonnes du menu peuple, j'ay crû devoir parler icy en faveur des femmes, tout autant que je pourray, ainſi que je viens de le faire en diſcourant des Eccleſiaſtiques. Et encore que la choſe ne ſoit pas d'une ſi grande importance, il n'eſt pourtant aucun Medecin tant ſoit peu connu, ny Chirurgien qui ne doive avoir quelques bons ſentimens pour un ſexe, qui ſemble n'étre né que pour prendre ſoin des hommes, auſſi bien que pour leur obeïr, & qui s'occupe tout entierement à ſoulager les malades, tant à faire proprement leurs lits, leurs boüillons, leurs conſumez, leurs orges mondez, leur lait d'amandes, que les autres remedes propres à diverſes maladies. Il emploit, dis-je, ſon tems à la Chirurgie, ſur tout pour ce qui regarde les tumeurs & les ulceres. Mais il faut que ce beau Sexe aprenne que ces deux dernieres eſpeces de maladies, demandent une longue experience pour en connoître bien auparavant toutes les differences,

à savoir lorsque l'ulcere est simple, ou quand il est corrosif, accompagné de carie de l'os, ou d'une grande pourriture, ou enfin quand il est d'une si grande malignité, qu'il ronge toutes les parties qui luy sont voisines, ou lorsqu'il est joint à quelque fistule, &c. De plus, la varieté des remedes & des circonstances qui surviennent dans leur cure, rend cet Art fort trompeur, bien incertain, & entierement conjecturable ; & toutes ces circonstances ne pouvant étre connües que par un habile Medecin, ces petites femmes n'ont que faire d'y mettre le nez avec autant de hardiesse, & avec autant de temerité qu'elles font. De plus, elles ont coûtume de tirer leurs remedes ordinaires, de je ne say quels Livres en Langue vulgaire, ou bien de se servir de ceux qui leur sont communiquez, & aprés cela elles s'imaginent d'avoir des remedes rares pour toutes sortes de maux, tandis que Galien dans ses Livres de sa Methode, nous avertit de diversifier les remedes par raport aux personnes, à la partie malade & aux autres circonstances. Car dans quelques-uns le medicament deterſif deviendra suppuratif, comme l'Encens, pendant que dans d'autres personnes le méme remede fera ce que font les carminatifs. Le méme Galien donne l'exemple d'un Chirurgien, qui dans un ulcere où il voïoit une grande putrefaction, n'appliquoit que le Verd-de-gris, comme étant tres-deterſif ; cependant plus il s'en servoit, plus aussi la pourriture s'aug-

mentoit, à cauſe que la violence du remede ſurpaſſoit la grandeur du mal. Et le méme ulcere à la cuiſſe, exige un remede tout different de celui qui eſt dans la poitrine, ou dans quelqu'autre endroit, à cauſe de la nature differente des parties. Or j'accorde volontiers aux femmes la permiſſion d'exercer la Medecine & la Chirurgie, & je crois qu'elles feront bien toutes les deux, pourveu qu'elles ſachent les differences des ulceres, non moins que leurs cauſes, leur vraye methode, le bon uſage des ſuppuratifs, des deterſifs, des âges, des temperamens & des autres circonſtances. Mais comme tant de choſes ne peuvent s'apprendre qu'aprés beaucoup de travail & de veilles, j'auray bien de la peine à me laiſſer perſuader qu'elles puiſſent les bien concevoir, non plus que de tenir tout ce qu'elles promettent. Mais parce qu'un Medecin ne ſe doit mettre guere en peine de ſavoir qui ſont les Medecins, ny combien il y en a qui font ce métier, nous ne parlerons pas davantage des femmes, nous contentans d'avoir fait connoître au peuple les Erreurs dont il eſt tout rempli; c'eſt pourquoy nous ne dirons que fort peu de choſe touchant les autres perſonnes.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAPITRE VI.

Des Charlatans.

IL y a une autre ſorte de gens, qui ſemblent n'étre nés que pour ſervir de riſée dans cet Art, ſe diſant Empiriques, appelez par les Anglois & par les Italiens, *Saltimbanques*, par les François, *Charlatans*. L'un deſquels avoit coûtume d'appeler l'Angleterre ſa bonne mere nourrice. Et c'eſt une choſe merveilleuſe, de voir que quantité de gens ſe montrent ſi prudens dans le choix des Medecins, juſques-là qu'ils n'oſent pas ſe fier à aucun de cette Profeſſion nouvellement arrivez dans leur Ville, qu'aprés un fort long-tems; & cependant ils ne peuvent ſe défendre de s'abandonner d'abord entre les mains d'un Charlatan dés qu'il y a paru, quoy qu'on ſache qu'il n'y doit étre que pour quelques ſemaines. J'ay méme remarqué pluſieurs fois, que bien de gens du menu peuple, ont donné ſouvent avec gaïeté une bonne ſomme à ces fripons, bien que dans la ſuite, étant queſtion de payer les remedes d'un Apoticaire, ou les viſites d'un Medecin, aprés leur gueriſon, ils s'en excuſoient ſur leur pauvreté. Remarqués qu'il y a dans les autres parties de l'Univers, certains hommes ſans aucune reputation, qui ſont

censés indignes de la moindre Charge dans les affaires du Public, encor que leur industrie leur ait fait amasser beaucoup de bien : Il est bien vray que dans l'Angleterre, ces petis Messieurs tandis qu'ils courent d'un côté & d'autre, sont quelquefois autant estimez que les plus fameux Medecins, & l'on les fait passer pour étre d'un certain Corps de Medecine. Il faut savoir en second lieu, que c'est à faux qu'ils prennent la qualité d'Empiriques, puisque les veritables Empiriques du tems passé étoient tres-Doctes, & fort experts dans la connoissance des remedes ; & que Galien reconnoit dans ses Ecrits pour ses Maîtres, lesquels avoient également une parfaite connoissance ; tant des remedes que des preceptes de Medecine, & qui se régloient dans la cure des maladies, sur les signes qui donnoient à connoître l'état present du mal, & sur ceux qui en prognostiquoient le succés, y joignant une certaine methode, ou pour mieux dire, un ordre, sans se mettre en peine de rechercher les causes des maladies, non plus que de raisonner sur les principes de la Medecine, qu'ils n'ignoroient pas, mais ils n'en faisoient aucune estime ; car ils étoient tres-Doctes, s'arrétant sur les experiences des Anciens, ou sur celles qu'ils avoient faites eux-mémes : Si nous avions à present des Empiriques de ce caractere, l'on les pourroit souffrir ; car les Medecins ne rejettent point du tout les remedes Empiriques, vû

qu'ils ſont compris dans l'ordre Dogmatique de la Medecine, quoiqu'ils y ayent ajoûté le raiſonnement, avec la connoiſſance des cauſes des maladies; non à la verité à deſſein de pouvoir guerir abſolument, mais afin de traiter les maladies avec plus de ſureté; au lieu que les Empiriques de nôtre tems, ne ſont rien moins que ce qu'ils veulent paroître, & plus dignes du nom de Batelcurs, que de celui d'Empiriques, puiſque toute leur connoiſſance, ne s'étend pas plus loin qu'à trois ou quatre méchans petis remedes: car s'ils avoient des remedes capables de guerir ou la lepre, ou la goute, ou la fiévre quarte; & ſemblables maladies, nous leur donnerions des éloges qu'ils meriteroient pour telles curations que nous aurions veües. Mais c'eſt une choſe pitoïable de voir qu'en France, en Italie & en Angleterre, l'on ne les trouve fournis que de trois ſortes de remedes, à ſavoir, un Antidote pour les poiſons, un Baume pour les playes, & un Onguent pour la brûlure, auſquels ils ajoûtent par fois une pilule qui ſent bon. Mais pour les autres remedes purgatifs qu'ils vendent bien cher, ce ne ſont bien ſouvent que quelques garde-Boutiques d'Apoticaires, qui les leur ont vendus preſque pour rien. Nous parlerons touchant ces remedes-là aprés avoir donné avis auparavant, que j'en excepte les Chirurgiens Operateurs, qui taillent la Pierre, apelez pas Hipocrate ἐργάτας, & les

Oculiſtes qui abattent la cataracte, ceux qui gueriſſent les deſcentes des boyaux par l'operation, car ils ſont neceſſaires au Public, quoiqu'ils y ait certains Vagabons ou Coureurs dans l'Angleterre, qui oſent ſe vanter de faire telles Operations.

CHAPITRE VII.

Des Antidotes des Charlatans.

LE principal & le plus fameux Antidote des Charlatans, c'eſt celui contre les venins : Et comme ils nous en promettent des éfets merveilleux, je feray premierement voir ſon inutilité : ſecondement ſon abus : troiſiémement ſa facilité. Son inutilité conſiſte en ce que de toutes les maladies auſquelles le corps-humain eſt ſujet, celles des venins ſont les moins frequentes dans ce Royaume, ſoit par leur application exterieure, ou pris par le dedans ; & voila déja le peu de beſoin qu'on en a ; car ſi ces gens-là avoient des remedes aſſurez contre les maladies les plus ordinaires ; comme la lepre & la goute, l'on pourroit les ſouffrir. De plus, il n'eſt aucune partie de la Medecine plus abondante en bons remedes, que celle qui traite des poiſons, l'on n'a qu'à lire les Livres de ceux qui ont recueilli les receptes des

venins, pour ſe voir ſurpris, tant pour leur nombre, que pour leur varieté, tant dans Vvecкers, dans Andernaque, que dans pluſieurs autres qui en ont écrit. Je dis de plus, qu'il n'eſt aucun remede capable de reſiſter à tous les venins ; j'avance même que les contre-poiſons des Charlatans, n'approchent pas de la vertu du lait de Vache pris par la bouche contre l'Arſenic & contre le Sublimé, qui ſont les deux plus reformidables poiſons que nous aïons. On en trouve chez les Apoticaires des bien plus excelens que les leurs, comme la Theriaque de l'Ancien Andromaque, & l'Antidote du celebre Mathiole, dans la compoſition deſquels entrent ordinairement les vertus de preſque tous les ſimples. Enfin, il eſt aiſé à tout Medecin qui ſait bien la matiere medecinale, & la façon de s'en ſervir, d'en compoſer ſur le champ des pareils : Car, remarquez, je vous prie, que tous ces grands contre-poiſons, ne ſe tirent pas de toutes les choſes oppoſées à toute ſorte de venins. Vû que ny le lait, ny le beurre, ny l'huile, & les autres choſes qui reſiſtent contre la malignité de l'Arſenic & des autres venins, n'entrent point dans la compoſition des Antidotes, puiſqu'on les prend de la matiere Medicinale des cordiaux : Car ces ſortes de gens veulent que leurs Antidotes ne ſervent preciſément qu'à défendre le cœur contre la malignité du poiſon, ſans pouvoir empêcher qu'il n'agiſſe & qu'il ne tourmente ; Et ſelon quel-

ques celebres Medecins, le venin de la peſte eſt d'une nature ſi cachée aux hommes, que ſon Antidote leur eſt encor inconnu. Et il y a bien de l'apparence, puiſque tous les remedes qu'on ordonne pour ce mal, tendent tous à fortifier le cœur, afin qu'il puiſſe reſiſter contre la violence de la cauſe maligne. Ce qui prouve aſſez la fauſſeté & l'impoſture de l'Antidote des Charlatans, & qu'il s'en faut bien qu'il ne ſoit univerſel, comme ils veulent le faire croire. Cela ſe verifie encore par le bon marché qu'ils en font ; Car, de grace, comment ces Medecins de Theatre pourroient-ils ſoûtenir de ſi grandes dépenſes, qu'ils ſont obligez de faire, tant pour eux, que pour leur troupe, en courans les Païs, ſi leur Antidote étoit tel qu'il ſeroit neceſſaire, l'aïant vû vendre moy-méme ſeulement que douze deniers monnoye d'Angleterre, auſſi bien que leur Onguent de la brûlure & leur Baume. Or comme ces honnêtes Filoux en donnent beaucoup à garder à la populace, & qu'ils ſe peuvent munir des Antidotes des Apoticaires, avant que d'avaler leurs poiſons, pour découvrir leur fourberie, & la vertu de leur Antidote, gardez un chien durant toute une nuit ſans luy rien donner, ny huile, ny lait, ny rien de gras qui puiſſe éluder la malignité du venin, le lendemain aprés luy avoir fait prendre de l'Arſenic, dites à ces Saltimbanques de lui donner leur Antidote, & vous verrez par experience

la verité que j'avance. J'en dis tout autant des hommes qui font des épreuves ſur eux-mémes, en prenant du poiſon devant tout le monde : mais s'ils vouloient l'avaler avec les conditions que je viens de dire, ſelon le bon éfet que nous en verrions, nous loüerions leur remede : mais je ſay qu'ils ne montent ſur le Theatre pour l'ordinaire qu'aprés midi, & qu'aprés avoir avalé des alimens gras, onctueux, & adouciſſans, du lait, & peut-étre auſſi quelque Antidote : car des alimens, ſur tout le lait, & tout ce qui eſt gras fortifie l'eſtomac, & rend inéficace la vertu des poiſons : aprés quoy ils ont raiſon de prendre ſi hardiment du venin. Ils vomiſſent tôt aprés dés qu'ils ont tiré le rideau, ou dés qu'ils ſont arrivez dans leur chambre. Et voilà comme ils dupent les groſſiers, & que leur Antidote eſt moins que rien.

Leur ſeconde experience & que le peuple admire ſi fort, eſt l'application d'une Vipere ſur leur mammelle gauche, ſans en reſſentir la moindre incommodité, aprés avoir pris de leur contre-poiſon ; Ce qui jette tous les ſpectateurs dans l'étonnement, encor qu'il n'y ait que le ſeul recit de merveilleux, en quoy ils uſent de plus d'une ruſe. Car premiérement ſelon Matthiole, ces Vagabons ſavent pluſieurs methodes pour apprivoiſer les Serpens & Aſpics. Secondement, le Climat d'Angleterre produit tels animaux moins veni-

meux que ceux des Païs chauds. Pour preuve de cela, Galien ſe donnoit bien de garde de prendre des Viperes (pour faire la Theriaque) au plus fort de l'Eté, qui eſt extrémement chaud dans ſon païs, pour étre alors trop dangereuſes & tres-venimeuſes : Et ces ſortes de Serpens dont la piqueure fait mourir de ſoif, ſeront beaucoup moins à craindre dans ce Royaume, où le plus fort de l'Eté n'approche pas de la chaleur du Printemps d'Italie. Troiſiémement, le monde s'abuſe dans la créance qu'il a, que la malignité du venin ſe communique plutôt au cœur, en appliquant un animal venimeux ſur la poitrine, à cauſe de la proximité du cœur ; mais cela eſt faux, car le venin ſe répand dans le cœur par le cours des veines & des arteres : & pour marque de cela, on n'eſt pas plutôt mordu d'une Vipere, que le ſang du corps en devient tout infecté, & que d'ailleurs, il n'y a dans les mammelles que des petites veines, & qui ne peuvent parvenir au cœur qu'aprés divers détours & de tres-longs chemins. Je dis donc qu'il eſt plus probable qu'en appliquant une Vipere aux pieds (tout éloignez qu'ils ſoient) le cœur en ſera plutôt attaqué, & encor plutôt, ſi c'eſt aux bras, qu'en les mettant ſur les mammelles. Ce qui me fait reſſouvenir de l'Hiſtoire de la belle Cleopatre, où Pierre Victor reprend les Peintres, de ce qu'ils repreſentent cette Dame approchant un Aſpic de ſon ſein : car ſe-

ſon Plutarque & Pline, elle l'appliqua ſur ſes bras, c'eſt une verité que Zonaras confirme, diſant qu'il ne parut autre ſigne de mort en Cleopatre, que deux meurtriſſures ſur ſon bras ; & Ceſar méme la fit repreſenter avec un Aſpic pendant au bras dans la Statuë qu'il en fit faire, & qui luy ſervit le jour de ſon Triomphe. Car il y a dans cette partie des veines & des arteres fort conſiderables, qui portent dans peu de tems & directement, le poiſon dans le cœur. Ce qui ne ſe peut faire par celles des mammelles, pour étre trop déliées & trop embarraſſées dans leurs circonvolutions. Il faut attribuer à un plus grand miracle la gueriſon de S. Paul, ſi aprés avoir été mordu au bras d'une Vipere dans l'Iſle de Malte, il n'en reçût aucun mal, que s'il en avoit été ſeulement piqué ſur le ſein ; car il eût eu aſſez de tems pour prendre quelque contre-poiſon, ce qu'il ne pouvoit faire, la Vipere l'aïant mordu au bras.

CHAPITRE VIII.

Du Baume & de l'Onguent des Charlatans.

L'On diroit auſſi à les entendre parler, qu'ils font des merveilles dans la cure des plaïes par le moïen de leur Baume; où il faut

cependant obſerver que ce ne ſont que des ſimples plaïes dont ils viennent à bout, pour la gueriſon deſquelles il n'eſt beſoin que de la réünion des bords, ſans ſuture; auſſi voit-on de là, que leur pretendu Baume ſe trouve ſans effet dans les vieilles plaïes; Et une telle cure n'eſt pas bien difficile; puiſque pour guerir des plaïes ſimples & recentes, la ſeule ligature ſuffit, tandis que d'un autre côté la nature réünit les parties diviſées par l'entremiſe du ſang, comme d'un Baume excelent. Il ſe trouve auſſi un grand nombre de remedes de cette nature chez les Auteurs, mais entre autres Riolan fait mention de deux excelens, & Fabrice parle encor d'un autre qui n'eſt pas d'une moindre vertu, & que l'on peut voir dans leurs écrits. Riolan a écrit avec Fabrice, & cependant Fabrice a eu ce remede d'un Charlatan, & que l'on appele à preſent *l'Huile d'Eſpagne*, qu'on devroit plutôt appeler, *le Baume de Riolan le Pere*, puiſqu'il en a écrit le premier, afin que le peuple ſache qu'il n'y a rien qui doive ſurprendre dans les remedes des Charlatans, ne faiſant rien que les Medecins & les Chirurgiens ne puiſſent mieux faire qu'eux.

Pour leur remede contre la brûlure, il ne conſiſte qu'à une pomade, ou à du beurre lavé dans le vinaigre, avec le Sel de Saturne. Mais parce que quelques-uns d'entr'eux en viennent juſques-là que de laver leurs mains, ou dans l'huile boüillante,

ou bien dans le plomb fondu, il faut auſſi en dire quelque choſe, afin que le menu peuple ne s'imagine que les Medecins ignorent cela. Albert le Grand nous a donné pluſieurs façons de le faire. Premierement, prenez, dit-il, de la cole de poiſſon & de l'alun en égale quantité, faites diſſoudre le tout dans du vinaigre, dont frotez enſuite vos mains, & vous ne ſentirez pas le feu. Secondement, prenez de la chaux, & faites-là diſſoudre dans une décoction de féves, en y ajoûtant quelque peu de mandragore & de la mauve ſauvage, mêlez bien le tout, & frotez avec cela le creux de vôtre main, qui étant devenuë séche, pourra prendre des charbons ardens ſans ſe brûler. Troiſiémement, prenez du ſuc de mauve ſauvage, un blanc d'œuf, de la graine de l'herbe aux puces, de la chaux avec du jus de refort. Mélez le tout avec un blanc d'œuf, faites une onction deſſus vôtre main, laquelle deviendra inſenſible au feu, & ſur laquelle le ſoufre vif enflamé ne fera aucune impreſſion. Et ſelon Cardan, ſi l'on lave ſa main dans ſa propre urine, elle pourra toucher impunément le feu. Il y a encor quantité d'autres remedes, qui par leur ſubſtance lente & froide font, que ny l'huile, ny le plomb fondu, ny les autres choſes ardentes, ne ſauroient endommager, ny faire la moindre impreſſion, à cauſe que toutes ces choſes gliſſent auſſi-tôt : car autrement la brûlure

Pſylli.

s'en

s'en enſuivroit à la fin. Ajoûtons ici l'autorité du celebre Dulaurens. *Ceux*, dit-il, *qui ſans ſe brûler mettent des charbons allumés dans leurs mains, ont coûtume de les froter auparavant avec certains ſucs, & par le moyen deſquels ils ſe défendent de l'ardeur du feu durant quelques tems. Et ſi nous en croyons Pline, il y a une ſi grande vertu dans un blanc d'œuf, que le bois qui en eſt froté devient comme incombuſtible. Il en eſt de méme de l'Alun, dont on auroit froté du bois. C'eſt de quoy nous en fournit un bel exemple Archelaus, General de l'Armée de Mitridate, qui ne pût jamais mettre le feu à une Tour de bois qui appartenoit à Sylla ſon ennemi, qui l'avoit fait froter avec de l'Alun. Les ſucs mucilagineux des mauves, guimauves, de pourpier, & de la mercuriale, reſiſtent merveilleuſement bien contre le feu. Ce qui eſt confirmé par Albert le Grand; quand il dit, ſi vous frotez vos mains avec les ſucs de mauve ſauvage, avec un blanc d'œuf, avec l'Alun dans du vinaigre, vous pourrez toucher le feu ſans nul riſque. Si quelqu'un, pourſuit-il, lave ſes mains avec du vif argent, éteint dans le vinaigre, & un blanc d'œuf, le feu ne luy fera aucun dommage. Et pour faire voir combien ces Impoſteurs en donnent à garder aux plus groſſiers, c'eſt qu'avant que d'avaler leurs poiſons en preſence de toute une populace, ils ne manquent pas de munir ſi bien les tuniques interieures de leur ventricule, en avalant de l'huile & du beurre, ou avec des contre-poiſons, qu'ils ne font que gliſſer ſur les*

L. de Strumis. c. 4.

mémes tuniques, ſans s'y arréter. Et voilà ce que nous en dit Dulaurens. Mais comme ces Hableurs donnent preſque pour rien leurs remedes, & que ceux qui les achetent ne s'en ſervent preſque jamais, & que cela ne porte pas grand préjudice aux Medecins, nous n'en dirons pas davantage.

CHAPITRE IX.

De ceux qui ſe vantent d'étre de la ſecte de Paracelſe.

LEs avis que nous venons de donner, me font reſſouvenir d'avoir vû à Londres, des affiches de certaines gens qui font profeſſion de l'Art de Paracelſe, & qui en méme-tems, promettent de faire pluſieurs effets merveilleux, ſur les belles choſes qu'ils ont appriſes en courant le païs, quoy qu'à la verité un homme doüé d'un peu de genie & qui aime l'étude, n'en puiſſe plus apprendre dans ſon cabinet, en liſant avec aſſiduité les bons Auteurs. Ces ſortes de gens pour mieux cacher leurs ruſes, ſe couvrent du nom de Paracelſe, de qui ils n'ont peut-étre encor lû les écrits; encor moins y ont-t-ils, je crois, compris quelque choſe; car il eſt conſtant qu'aprés Paracelſe, il n'y a eu abſolument aucun parfait Sectateur de ſon

Art. Mais enfin l'on en eſt venu juſques-là, que ces gens veulent paſſer, & ſe ventent d'étre parfaits Chymiſtes. Mais voïons en peu de mots, la difference qui ſe trouve entre l'Art de Paracelſe & celuy de la Chymie. Premierement, celle-cy de ſa nature n'eſt point un Art, mais plutôt une preparation des médicamens, laquelle proprement regarde la Pharmacie, & que c'eſt dans elle ſeule qu'on en doit traiter. La Chymie, dis-je, bien loin d'avoir eu pour Auteur Paracelſe, elle l'a precedé d'un grand nombre de ſiecles : Et ſi elle eſt venuë dans quelque perfection, ç'a été par les ſoins de Raymond Lulle, de Villeneuve & de pluſieurs autres Grands Hommes, dont nous avons des excelens remedes Chymiques, comme Eaux, Quintеſſences, Baumes artificiels, &c. Et cependant ils ſuivoient tous la Methode Galenique, qui ne déſaprouve point du tout la preparation des remedes Chymiques, mais ſeulement les fourberies qui s'y commettent ſous ce nom ſpecieux, par mille Impoſteurs qui ſe couvrent du manteau de Medecin Chymique. Mais bien que la Secte de Paracelſe ſe ſerve ſouvent des remedes Chymiques, elle ne rejette pas pour cela les remedes Galeniques, comme il ſe peut verifier par quantité des écrits du méme Auteur, & méme dans les Ordonnances, où il met en uſage des remedes qui n'ont point paſſé par la Chymie, puiſqu'il les donnoit tous entiers, aprés

les avoir seulement mélez les uns avec les autres. Tant il est vray que dans cette partie de la Medecine, qui est toute destinée pour la preparation des remedes, Paracelse ne paroit pas plutôt affecter un parti qu'un autre ; quoy qu'il soit vray d'ailleurs qu'il fait tous ses efforts pour renverser entierement la Doctrine de Galien, en introduisant une nouvelle Physiologie, dans laquelle il donne d'autres principes surprenans, des étres, de la formation de l'homme & des nouvelles causes des maladies. Et c'est en quoy il fait consister sa Pathologie ; & enfin en formant une nouvelle methode de guerir, dans laquelle pour réüssir, il ne fait aucun scrupule d'emploïer les esprits tenebreux, les paroles & les actions magiques : car selon sa Doctrine, l'on doit procurer la guerison par quelque artifice que se puisse étre, soit par l'entremise des Demons, soit par l'aide des Agens naturels, soit par celuy des remedes Chymiques ou Galeniques. Que Paracelse n'ait été Magicien, l'on n'a qu'à le voir dans plusieurs de ses Ouvrages. Mais comme cet Art est & fort long & tres-difficile, on ne me persuadera jamais, que nos Charlatans soient des veritables Sectateurs de Paracelse. Et je donne avis au Public que les écrits qui courent, sous le nom de Pierre Severin Danois, de Quercetan, &c. ne sont nullement de la nature de ceux de Paracelse, mais plutôt un ramas de certaines fables

pleines de fourberies de quelques Impoſteurs.

CHAPITRE X.

Qu'un Medecin ne doit pas ignorer la Chirurgie.

JE ne ſay pourquoy ny comment, les malades ont plus de confience à un Chirurgien qui ſe méle de faire la Medecine, qu'à un Medecin qui exerce la Chirurgie: car il y a pluſieurs lieux, ſur tout à la campagne, où les Chirurgiens font ordinairement tous les deux : or il eſt aiſé de montrer que la Chirurgie doit étre connuë d'un parfait Medecin. Mais il faut auparavant diſtinguer quel eſt cet Art en luy-méme, ou ſelon l'uſage du ſiecle, ou pour mieux dire, par l'abus de nôtre ſiécle. Je dis donc, qu'il y a trois parties de Medecine pratique, dont l'une guerit par le regime de vivre, la ſeconde par les medicamens, & la troiſiéme par l'operation de la main, appelées la Diete, la Pharmacie, & la Chirurgie. Il n'eſt guére de maladies qui n'aïent beſoin de toutes trois. Par exemple, le traitement de la fiévre chaude, regarde preciſément le Medecin, comme tout le monde ſait, dont le principal remede eſt la ſaignée, qui ſe doit faire par un Chirurgien ; il en eſt de

méme des autres maladies. Les Tumeurs au contraire, & les Ulceres que l'on croit devoir étre traittées ſeulement par les Chirurgiens, ne ſauroient étre gueries, à moins qu'on ait purgé auparavant les corps, & fait obſerver un bon regime aux malades ; & voila la Diete & la Pharmacie emploïées par l'ordre des Medecins, plutôt que par celuy des Chirurgiens. On peut conclurre de là qu'il n'y a aucune maladie interne ou externe, qui ne devienne également l'objet, & de la Chirurgie & de la Medecine, en parlant comme je fais ici, ſelon l'opinion du vulgaire, qui met une grande difference, entre la Medecine & la Chirurgie. D'où l'on peut conclurre qu'à parler juſte, les ſeules operations manuelles conſtituent la qualité de Chirurgien, ainſi que cela ſe pratiquoit autrefois ; bien qu'à preſent cet ordre ſoit tout changé : car nous voïons que la Chirurgie s'attribuë la gloire de pouvoir guerir cinq eſpeces de maladies, à ſavoir, les Tumeurs contre nature, les Playes, les Ulceres, les Luxations & les Fractures, dont les trois premieres ſont à bon droit du reſſort des Medecins, & que c'eſt dans leurs cures que leur Methode rationelle paroit avec plus d'éclat, & Galien luy-méme ne commence-t-il pas ſa methode de traiter, par la cure des Ulceres, pour la finir par celle des Tumeurs. Et encor que les Chirurgiens fiſſent autrefois un Corps à part, & les Medecins le leur auſſi, ils n'en étoient ja-

mais venu juſques-là, que de s'attribuer la gueriſon des maladies externes. Mais que ces ſortes de maux, appartiennent à la contemplation Medecinale, l'on n'a qu'à faire reflexion qu'ils arrivent auſſi bien aux parties externes, qu'aux internes. Il n'eſt point de Tumeur contre nature, qui ne puiſſe arriver dans les parties les plus cachées du corps : Car la phreneſie eſt-elle autre choſe qu'un Phlegmon, ou bien un Eryſipele du cerveau ? La Plevreſie qu'un Phlegmon, ou un Eryſipele de la Plevre ? Le foye & la rate ſont-t-ils pas ſujets aux Phlegmons, aux Eryſipeles, & aux Skirres ? Ne pullule-t-il pas, dis-je, toute ſorte d'Ulceres dans toutes les parties interieures ; mais entre autres, celuy de la poitrine, appelé Phthiſie, ſi frequent parmi les Anglois. Or ceux qui ont fait des Traitez de Chirurgie, expliquent les Ulceres & les Tumeurs, ſans aucune determination de partie, & à moins qu'un Medecin n'ait une methode & une connoiſſance generale pour le traittement des Ulceres & des Tumeurs, & qu'il ne découvre leurs differences, leurs cauſes, leurs ſignes, avec leur prognoſtic, difficilement pourra-t-il procurer la ſanté aux parties internes, lorſqu'elles en ſeront attaquées. Il luy eſt donc de la derniere neceſſité de les connoître : ainſi, ſi à cauſe de ſon érudition & de ſa profonde doctrine, il en a une plus parfaite connoiſſance, que n'en a bien ſouvent un Chirurgien, qui n'eſt point obligé

d'y étre ſi ſavant que luy, pourquoy, je vous prie, le méme Medecin ne pourra-t-il pas pratiquer la Chirurgie de la méme maniere qu'il fait la Medecine, en preſcrivant les remedes propres, & en laiſſant l'application au Chirurgien. Que ſi j'en parle de la ſorte, c'eſt que j'en ay ſujet, puiſqu'il eſt certain que tout ce qui a été écrit ſur la Chirurgie, qui merite nos éloges depuis Hippocrate juſqu'ici, ç'a été toûjours par des celebres Medecins, ſi nous en exceptons quelques Auteurs nouveaux qui tous ne nous ont rien donné que des redites, en nous chantans toûjours la méme chanſon. Oüi, un Medecin doit étre intelligent & fort expert, ſur le Traité qui comprend les operations Chirurgicales, parce qu'aucun Chirurgien ne devroit les exercer ſans l'avis & ſans le conſeil d'un Medecin. Ce qui s'obſerve avec la derniere exactitude, au delà des Païs maritimes. Il y a d'autres endroits, où il n'eſt nullement permis de pratiquer la Chirurgie, ſi l'on n'eſt Docteur en Medecine; coûtume à la verité également bonne & loüable.

CHAPITRE XI.

Savoir s'il eſt permis à un Medecin de compoſer luy-méme les remedes qu'il ordonne.

DE plus, un Medecin eſt obligé d'étre fort expert dans la Pharmacie, qui conſiſte dans le choix, dans la preparation & dans la compoſition des medicamens ſimples ; car il ne ſe rencontre que trop aujourd'huy d'Apoticaires fort peu habiles dans ce Métier, auſſi bien que dans les operations propres à cet Art, & s'ils ne laiſſent pas neanmoins de faire hardiment la Medecine, à cauſe qu'il leur ſemble d'étre quelque choſe, pour avoir fait leur apprentiſſage ſous quelque Maître qui n'en ſavoit pas trop. Mais ce qui les gâte le plus, c'eſt qu'ils ſe ſervent trop temerairement de certaines ordonnances des Medecins qu'ils conſervent dépuis long-tems. Il y a je ne ſay quels Medecins, qui croiroient faire tort à leur eſtime, de preparer eux-mémes leurs remedes ; ſi les Apoticaires s'obligent par un ſerment ſolemnel d'executer leurs ordonnances, c'eſt afin de de les delivrer de cette peine. Cette coûtume a prévalu dépuis le ſiecle de Galien juſqu'au nôtre, & Galien luy-méme 7. *de med. ſecund. locos, c.* 3.

mémi-nit Pä-phyli Phar-macopo-la. Et Horat. in Satyr. 6. Epide.

diſtingue le Medecin, d'avec les Herboriſtes; & d'avec ceux qui ſaignent, qui font des onguens, ou qu'on appele Serviteurs des Medecins. Mais pourtant l'Hiſtoire de Philipe Medecin d'Alexandre le Grand, fait aſſez voir que c'étoit alors l'affaire des Medecins, de compoſer eux-mémes, leurs remedes. Ce qui ſe confirme par les écrits de Galien qui faiſoit luy-méme la Theriaque, Pachius, faiſoit de ſes mains le remede appelé *Hiera*. Horace Augene loüe fort le Medecin qui compoſe luy-méme ſes remedes. Plantius raporte que Fernel ce celebre Medecin de Paris, faiſoit luy-méme les remedes qu'il donnoit aux malades. C'eſt pour cela qu'il faut, comme je crois, diſtinguer & le tems & les lieux: car nous ſavons que Galien faiſant la Medecine à Rome, ne compoſoit pas luy-méme ſes remedes, comme il avoit coûtume de faire à Pergame, parce qu'il y avoit des gens deſtinez pour en faire les preparations. Il eſt vray que dans le ſiecle, où la Medecine commença d'étre en vogue, les Medecins faiſoient l'un & l'autre; mais ſe trouvant accablez par la multitude; ils en laiſſerent le ſoin à leurs Serviteurs, comme font aujourdhuy les Apoticaires, à l'égard de leurs Garçons & de leurs Apprentifs. Et voilà comme inſenſiblement la Profeſſion des Apoticaires s'eſt établie. Rien n'empéche pourtant que les Medecins ne puiſſent, quand il leur plaira, faire eux-mémes la preparation de leurs

remedes. Les exemples que nous avons raportez, auſſi bien que la raiſon, font aſſez voir que ce n'eſt pas au deſſous d'eux; car il eſt certain que les remedes gueriſſent les maladies ſans Medecins, ce que luy ne ſauroit faire ſans eux. Donc la nature des remedes, l'emportera au deſſus de luy, il ne fera par conſequent rien qui ſoit indigne de ſon caractere, en les preparant & en les compoſant, puiſqu'il n'eſt proprement que le fidele Miniſtre de la Nature. Mais parce qu'il faut s'accomoder aux lieux, & donner quelque choſe à la coûtume qui a ſeparé les Apoticaires d'avec les Medecins, aucun d'entr'eux ne doit faire trafic des remedes, ſe contentant d'en preparer quelques-uns pour ſon uſage particulier, en laiſſant les autres aux ſoins & à la conduite des Apoticaires qui ont de la probité.

CHAPITRE XII.

De ceux qui ſe ventent d'avoir des ſecrets.

PUiſqu'il n'y a rien ici bas qui ſoit dans ſa derniere perfection, il ſe peut faire auſſi, que pluſieurs ſe ventent d'avoir quantité de beaux ſecrets, & qu'ils ne veulent dire à qui que ce ſoit; & c'eſt

en quoy ils agiſſent avec bien de prudence, n'étant que des remedes vulgaires. Diſons donc quelque choſe de ces pretendus ſecrets, afin de déſabuſer le monde de ces ſortes de gens qui s'étudient à luy impoſer, en ventant des remedes qu'ils diſent avoir inventez eux-mémes, quoy qu'à la verité ils ſoient connus d'un chacun, & dont neanmoins on a de la peine à en découvrir l'impoſture. Il faut donc conſiderer premierement, qu'il y a trois choſes dans la cure des maladies, à ſavoir, la connoiſſance du mal, la bonne methode & l'uſage des indications, ſans leſquelles l'on ne ſauroit jamais bien faire une juſte application d'aucun remede ; car les medicamens peuvent operer des merveilles entre les mains d'un homme ſage & prudent ; comme au contraire ils ne ſont pas moins à craindre que l'épée entre les mains d'un furieux, appliquez par un impoſteur ; je veux dire qu'ils ſont ſalutaires pour celuy qui en fait un bon uſage, & pernicieux pour ceux qui s'en ſervent mal à propos, à faute de ne connoître ny la nature de la maladie, ny la maniere de la guerir. Secondement, il faut qu'un Medecin ſache la matiere medicinale, auſſi bien que la façon de compoſer les medicamens, pour qu'il puiſſe ſatisfaire aux indications dés qu'il aura découvert la nature du mal. Aïant une parfaite connoiſſance de ces quatre choſes, ſavoir de la maladie, de la methode de traiter, de

la nature des remedes, & la maniere de les composer ; il n'aura que faire de recourir à tous ces prétendus secrets, parce qu'alors il sera capable d'en prescrire d'aussi bons, pour ne pas dire meilleurs, que tous ceux qui font tant de bruit dans le monde. Je me souviens d'avoir lû dans l'Histoire, que le celebre Capivacius étant prié par les Alemans de leur communiquer ses secrets, les renvoïa aussi-tôt à la la lecture de sa pratique, leur disant que c'étoit-là qu'ils les trouveroient, quoy qu'en verité son Livre ne contienne rien en soy de caché, ny de secret. Je me souviens encore d'avoir oüi dire au fameux Varandé, Professeur Royal de Montpelier, que de tous les remedes ceux-là étoient les meilleurs, qui n'étoient nullement secrets, mais fort connus de tout le monde, par les épreuves certaines & par les experiences reïterées qui en avoient été faites. Et voilà qui est bien dit. Mais épluchons un peu à present, quelle est la nature de ces secrets, qui ne peuvent étre tout au plus que simples ou composez. J'avoüe d'abord que nous ne savons pas encor bien toutes les vertus des simples, y en aïant un grand nombre qui nous sont inconnües. Mais si quelqu'un à force de faire des épreuves, a découvert la vertu de quelque remede simple, dont on auroit ignoré jusqu'ici la bonté, il y a de la justice de loüer cette découverte, comme étant un embelissement à l'Art de guerir, comme celuy qui

In Epist. Scholzii.

mit le premier en pratique la vertu vomitive de l'Antimoine, & celuy qui trouva la compoſition & l'éficace de la poudre à Canon ; Celuy auſſi qui mit le premier le Jalap en uſage. Tous ceux-cy, dis-je, pouvoient ſe vanter avec juſtice d'avoir de tres-beaux ſecrets, & quiconque en a de cette force, merite aſſurément des grands éloges : Et ma penſée n'eſt pas qu'on en doive admettre d'autres. Quant aux remedes compoſez de la matiere ordinaire des ſimples, ainſi qu'on a de coûtume de faire, l'on ne les doit pas mettre au rang des ſecrets, encor qu'un Medecin s'en faſſe un uſage particulier, & dont il ne veut pas dire la compoſition ; car tout Medecin ſavant & expert peut, quand bon luy ſemblera, en faire des pareils ſur le champ, avec les mémes drogues, & de la maniere qu'il voudra. Et c'eſt de là que ceux qui s'amuſent à copier les remedes dans les Livres de Medecine, & qu'il ne ſe trouve que trop d'ignorans qui affectent de bien cacher les leurs, de peur qu'en les manifeſtant aux autres, on n'en rit. Et c'eſt pour cela que pluſieurs, tant hommes que femmes, ſur tout dans ce Païs, où l'on ne s'occupe qu'à amaſſer des receptes : Et comme ces ſortes des remedes n'ont rien en ſoy de conſiderable, n'étant d'aucune valeur, & leſquels bien ſouvent ſont venus de quelque Medecin, dont il s'eſt ſervi le premier, & dont il ne faiſoit ny ſecret, ny miſtére. Que s'ils ſont bons, on ne

doit pas pour cela les faire paſſer pour des ſecrets, puis qu'un Medecin ſavant & expert, en peut preparer des ſemblables, & bien ſouvent beaucoup meilleurs par le divers mélange de la matiere medicinale, à peu prés comme nous voïons, que les mots ſe forment des lettres diverſement rangées. Il me ſouvient qu'une perſonne aprés m'avoir fait un grand myſtére d'une ordonnance qu'il diſoit tenir d'un grand Medecin qui étoit mort, me la montra enfin, dont la compoſition impertinente me fit éclater de rire. Elle avoit été faite pour ſa femme, mais en vain, car je luy perſuaday de la mettre entre les mains de l'Apoticaire qui n'en prepareroit que la troiſiéme partie. Ce qu'aïant fait, cette femme en fût ſuffiſamment & abondamment purgée. J'en ay vû encore bien d'autres, qui ſe communiquoient les deſcriptions de la biére purgative, s'imaginant étre meilleures que celles qui ont été ordonnées par les Medecins, mais l'évenement fait voir tout le contraire.

CHAPITRE XIII.

Des Medecins qui paſſent pour étre heureux.

PLuſieurs d'entre ceux qui exercent la Medecine, paſſent dans l'eſprit du

menu peuple pour fort heureux, bien qu'ils ſoient ſouvent peu chargez de Science ; Et certes on a raiſon de dire, que la Fortune rit agréablement à ceux qui ont trouvé le ſecret d'amaſſer des richeſſes & les autres commoditez de la vie, en exerçant un Art qu'ils n'entendoient pas bien. Cela n'empêche pas neanmoins que ceux qui ſe confient à telles gens, ne ſoient malheureux : C'eſt par l'Art que les maux ſe gueriſſent, & point du tout par la Fortune, puiſqu'on n'en peut venir à la parfaite gueriſon, qu'on n'ait auparavant & bien connu la maladie, & fait le veritable prognoſtic. Cela poſé, comment, je vous prie, celuy-là pourra-il jamais rétablir la ſanté, s'il n'a qu'une ſimple & fort legere teinture de la Pathologie & de la Semeiotique, à moins qu'il n'ait deſſein de combatre le mal à la maniere des Andabates, je veux dire à yeux clos. J'avoüe qu'il ſe peut rencontrer certaines maladies tres-aiſées à guerir, que la Nature ſeule peut vaincre, & qui ne laiſſeront pas d'étre chaſſées quoique le Medecin demeure les bras croiſez, en contemplant la méme Nature : Et heureux eſt le Medecin à qui arrive un ſi bon ſuccez. Il arrive quelquefois auſſi, qu'on appele un Medecin juſtement ſur le déclin de la maladie, ou qu'aprés qu'un plus habile homme aura déja ordonné les principaux remedes : Ariſtote appele Fortune la cauſe des choſes qui ſe font par accident. Mais

il

il en faut toûjours venir-là, que les maux ſe gueriſſent par la juſte & legitime application des remedes, laquelle ne dépend nullement du hazart, puiſqu'elle reconnoît pour appui le jugement & la doctrine d'un bon Medecin. Et quiconque en uſe autrement ſans avoir une ſuffiſante connoiſſance de ſon Art, imite en cela les aveugles qui tirent au blanc : car c'eſt un pur hazart quand ils l'atteignent. Mais le pis que j'y trouve, c'eſt qu'aprés telles cures, ces Meſſieurs entreprennent ſouvent aprés, des maladies qui de tres-faciles à guerir, les rendent pires qu'elles n'étoient, par leur méchante methode. Hippocrate a eu raiſon de dire, *que ſi les medicamens, contre les maladies ſont aſſurez, pourquoy recourir à la Fortune ? car autrement tant les remedes, que les choſes qui ne gueriſſent point, aporteront la gueriſon ſi on les applique ſous les bons auſpices de la Fortune.* Mais ce que nous appelons Fortune, me dira quelqu'un, n'eſt rien autre choſe que la divine Providence qui dirige & fait réüſſir les remedes des Medecins, quoique peu ſavans. Mais cela ne ſuffit pas : car quoique toutes ces choſes dépendent abſolument de la benediction du grand Dieu, & que c'eſt de ſa ſeule bonté que nous devons attendre tous nos bons ſuccez ; ſi eſt-ce pourtant qu'il n'opere pas d'ordinaire immediatement, mais par l'uſage & l'application des remedes : car le tres-Haut, dit Salomon, a créé au Ciel la Medecine, avec ordre d'honorer le Medecin docte, homme

Lib. de loc. in hom.

de bien & fidele. Ce qui prouve assez que Dieu n'a pas coûtume de donner sa benediction aux remedes pernicieux, & appliquez mal à propos. Au contraire, si un Medecin bon ou méchant-homme, connoissant bien la nature, tant des remedes que des maladies, & qu'avec cela il ordonne toutes choses en tems & lieu, selon les Loix de l'Art, l'on n'en doit attendre qu'un fort heureux succez ; car c'est la coûtume du Seigneur, de benir les medicamens suivant le pacte qu'il a fait avec la Nature : Et qui agiroit autrement, il faudroit necessairement attribuer à un miracle l'évenement heureux qui s'en seroit ensuivi, en vertu de la Benediction divine, & que Dieu n'auroit pas moins comblé de ses faveurs immediates, puisqu'il auroit fait par sa pure bonté, que les mauvais moïens naturellement incapables d'arriver à une bonne fin, n'auroient pas laissé d'avoir une issuë toute contraire à l'ordre que Dieu a établi dans la Nature. Et quoy que Dieu le puisse faire quand bon luy semblera, il ne fait que fort rarement des miracles de cette nature, selon qu'il est expedient pour sa plus grande gloire. Concluons donc, que c'est plutôt l'opinion des hommes, sur tout de la populace, qui attribuë à la Fortune le recouvrement de la santé, au lieu de croire que cela arrive souvent, de ce que les maladies ne sont point dangereuses de leur nature, bien qu'elles paroissent d'abord pleines de danger, & que d'ailleurs ces pretendus Mede-

cins heureux, ont coûtume de faire les maux beaucoup plus grands qu'ils ne ſont en effet, dans la vuë que ſi les malades en rechapent, ils en aquierent plus de reputation ; & ſi par malheur ils en meurent, ils aïent ſujet de dire aux parens & amis, qu'ils l'avoient bien prédit, & qu'aprés le bruit ſe répande par tout, que les malades ne ſont peris que par la violence extréme du mal, & point du tout par aucune faute du Medecin. Auſſi ordonne-t'on aſſez ſouvent une grande quantité de remedes fort inutiles pour une bien legere maladie, comme ſi elle étoit fort dangereuſe, & tout cela aux dépens du pauvre malade à qui il vaudroit ſouvent mieux de ſouffrir ſon mal ſans y rien faire.

CHAPITRE XIV.

Des Medecins qui paſſent pour fort experimentez.

IL y a auſſi d'autres perſonnages, qui pour ne paſſer dans le monde pour ſavans, ne laiſſent pas d'étre eſtimez, à cauſe de la grande experience qu'ils diſent avoir aquiſe depuis le tems qu'ils font la Medecine. Et voilà le ſeul motif qui porte le menu peuple, d'avoir quelquefois plus de confiance en ceux-ci, quoique ſimples Chirurgiens ou Apoticaires, que

non pas en d'autres plus habiles. L'experience eſt aſſurément fort loüable, tres-utile & tout-à-fait neceſſaire pour tous ceux qui ſe mêlent de la Medecine ; mais il faut en méme-tems tomber d'accord, qu'à moins qu'un homme ne ſoit ſavant, plein d'érudition & de jugement, il ne ſauroit ſe l'aquerir que tres-difficilement. Et pour nous convaincre de cette verité, l'on n'a qu'à conſiderer que ceux qui l'ont exercée les 20. ou 30. années, n'oſeroient ſe venter en conſcience, d'avoir une experience indubitable de quoy que ce ſoit. Or l'experience ſe définit une memoire & une obſervation de quelque choſe qu'on a vû arriver tres-ſouvent de la méme façon. Et c'eſt ainſi qu'on a découvert les facultez de certains medicamens, comme de l'Agaric qui évacuë la pituite, de la Rhubarbe qui purge la bile. Et quoique nous ſoïons redevables à l'expeperience de ces découvertes, elle ne ſuffit pas pour pouvoir guerir : car il faut outre cela l'experience qui conſiſte dans les diverſes natures des maladies, auſſi bien que dans leurs ſignes & dans la bonne methode qu'il faut tenir pour chaſſer le mal. Et c'eſt pour cela ſeul que l'experience deſtituée de doctrine & de raiſonnement, eſt remplie d'incertitude, n'étant tout au plus que conjecturale. Et quand un homme ſaura que la Rhubarbe purge la bile, dequoy luy ſervira cette connoiſſance pour un malade, s'il ne ſait en méme-tems, en quelle eſpece de maladie elle convient, quand & comment,

s'il n'eſt ſavant Medecin & bien expert dans ſon Art. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Hippocrate nous a dit que l'experience eſt perilleuſe, à cauſe de la dignité & de la nobleſſe du corps humain. Tous ceux qui ont écrit de la matiere Medicinale, aſſurent que l'encens r'engendre la chair, & cependant Galien nous enſeigne que ſes vertus ſont differentes ſelon la diverſité des parties des corps, étant un remede ſuppuratif dans une de ſes parties, & deterſif dans une autre. Le méme Auteur nous en fournit l'exemple d'un certain Empirique, qui appliquoit ſur un Ulcere, un emplâtre deterſif; Et comme il aperçût qu'il devenoit tous les jours plus ſale, il s'aviſa d'augmenter la doſe, afin qu'il eût encor plus de vertu : Mais il avoit beau faire, l'Ulcere ſe rendoit de plus en plus rempli de vilainie. Et on ceſſera de s'étonner s'il n'en pouvoit venir à bout, puiſqu'il ignoroit la cauſe d'un ſuccez ſi peu attendu, & qu'il s'arrétoit ſur la ſimple connoiſſance de ſon remede. Qu'on ne s'amuſe donc point à ces Medecins, qui n'aïant fait dans leur jeuneſſe preſque aucunes études, s'occupent entierement à la connoiſſance des remedes, avec un extréme negligence des autres parties de la Medecine. Et l'on peut aſſurer d'eux, qu'ils ne ſeront jamais bien experimentez, vû que l'experience d'un Medecin, s'étend non ſeulement ſur les remedes, mais generalement ſur toutes les choſes qui concernent leur bonne adminiſtration. Il eſt encor conſtant qu'un Me- 1. *Aph.* 6

decin docte & plein d'érudition, aquerra plus d'experience dans une ſeule année, qu'un ignorant pendant tout un ſiecle. Et afin que le monde connoiſſe avec plus de facilité, qu'il n'y a qu'un Medecin intelligent & docte qui puiſſe s'aquerir de l'experience, il n'y a qu'à conſiderer, qu'il n'y a que deux manieres dont cela ſe fait, à ſavoir où par l'Hiſtoire, comme quand nous ajoûtons à l'experience que les autres diſent avoir faite, en ſuivant les mémes choſes qu'ils ont approuvées. Une telle experience ſe peut aquerir dans le cabinet par tous ceux qui liront leurs Livres. La ſeconde eſt celle que nous avons vuë de nos propres yeux, en aquerant par nos propres obſervations, une connoiſſance aſſurée des choſes que nous ignorions ci-devant. La premiere qui s'apprend par le recit d'autruy, ne peut avoir rien de certain, à moins qu'elle ne ſe voïe ſoûtenuë par la ſeconde. Car pour avoir une experience aſſurée, il y a beaucoup de conditions à garder. Premierement, ce n'eſt pas aſſez que la méme choſe s'obſerve une fois ſeulement ; car, comme l'on dit, une hirondele ne fait pas le Printems, de méme que nous venons de dire de l'Encens, qui ne ſe rencontre pas partout capable d'engendrer la chair, mais ſelon la varieté des parties & des temperamens, il produit des effets differens. Secondement, il faut diſtinguer les choſes qui ſont actuellement telles, non moins que celles qui agiſſent par leur propre vertu. Troiſiémement, l'ap-

plication d'un remede ſe doit faire dans un certain individu, d'une telle ou telle eſpece, parce que ce qui ſera d'un grand poiſon à cette eſpece, ſervira d'un aliment loüable à celle-là. Mais comme je parle icy de l'experience, qui s'obſerve ſur le corps humain, je preſupoſe auſſi que c'eſt à luy ſeul, qu'il faut appliquer les remedes. C'eſt donc ſur un corps bien temperé qu'il faut premierement les appliquer, enſuite ſur celuy qui eſt intemperé & enfin ſur un malade. Et voilà comme quoy s'y doit prendre celuy, qui fait des experiences. L'on doit en quatriéme lieu faire attention ſi le mal eſt ſimple, ou compoſé; d'autant que les épreuves s'en doivent faire dans les maladies ſimples, & nullement dans les compoſées. Et voilà la grande neceſſité qu'il y a d'avoir une exacte connoiſſance des maladies: car ſi la fiévre s'y rencontre accompagnée d'obſtructions dans les viſceres, & qu'elle cede à la vertu des remedes; on ignore encore s'ils ſont chauds ou froids, ſi c'eſt la fiévre ou l'obſtruction des entrailles, qui a été la premiere guerie. En cinquiéme lieu, l'on ne doit donner que le medicament dont on a éprouvé l'efficace; car ſa compoſition & ſon mélange alterent ſes forces. L'eſprit de Vitriol eſt tres-chaud, & cependant nous nous en ſervons pour temperer l'ardeur des fiévres, aprés l'avoir mêlé avec d'autres choſes. L'on voit par là que ceux qui décrivent la compoſition des remedes dans les Livres des autres, ne

ſauroient avoir l'experience de la moindre choſe du monde. Sixiémement, l'on doit conſiderer dans les remedes leur ſubſtance, leur quantité, leur qualité, l'âge, le lieu natal, la bonté des mémes remedes & le tems de leur operation, parce que toutes ces choſes apportent une grande alteration à leurs vertus. De tout ce que nous venons de dire, il eſt évident qu'il n'y a que les perſonnes doctes, intelligentes & judicieuſes, capables d'aquerir une veritable experience.

CHAPITRE XV.

De pluſieurs gens qui examinent les urines, qui tâtent le poux, & qui preſcrivent des remedes purgatifs.

APrés avoir diſcouru ſur diverſes ſortes de gens qui ſe mêlent de la Medecine, il eſt important de faire connoître icy l'erreur qui leur eſt commune, dans l'inſpection, des urines dans le batement du poux, & dans l'ordonnance des purgatifs; & il n'eſt pas juſques aux petites femmes, qui ne vueillent étre du métier. Mais auſſi qui pourroit s'empêcher de rire de voir ces têtes coëfées toucher le poux. Où il faut remarquer que ces Medecines de nouvelle im-

preſſion ne diſcernent d'ordinaire qu'une ſeule difference de batement, qui eſt la viteſſe & la lenteur du poux, quoiqu'il y en ait une grande quantité d'autres eſpeces qu'un Medecin eſt obligé de bien examiner, ſavoir eſt les ſimples, les compoſées, les abſoluës, les relatives qui ſe rencontrent dans une & dans pluſieurs pulſations, qui étant examinées ſelon les ſentimens de Galien & des Anciens, il s'en trouveroit plus de deux mille differences. Et nous qui retranchons beaucoup de choſes ſuperflües, nous y en trouvons encor un peu plus de cent. Mais ce n'eſt pas encor aſſez d'en connoître la diverſité, ſi l'on n'y ajoûte auſſi la connoiſſance de chacune en particulier, afin de pouvoir faire un juſte prognoſtic ſur les maladies. Ce n'eſt pas que cela ne ſoit rien difficile : car chaque difference ſe manifeſte d'une maniere qui luy eſt propre, & quiconque l'ignore, ne ſauroit jamais bien connoître par le poux. Et je poſe en fait, que ſi ceux qui s'émancipent de tâter le poux, entendoient faire le ſeul dénombrement des poux, ils en ceſſeroient l'exercice: car les ignorans en ſeroient ſurpris, & ils croiroient que ce ſont des termes de Magie : comme par exemple, *l'Arythmos*, *l'Erythmos*, le *Pararythmos*, le *Meioüros*, dans une & pluſieurs pulſations, le *Capriſans*, *l'imparcitatus*, *l'égal avec inégalité & l'inégal avec égalité*, & bien d'autres differences que je paſſe ſous ſilence, de l'intelligence deſquelles nous parvenons à la connoiſſance des

maladies, & par leſquelles nous faiſons un juſte prognoſtic.

On peut raiſonner de méme ſur les urines dont les differences ſont en grand nombre: car il y en a des ſimples, des compoſées dans la couleur, dans la conſiſtence, dans les choſes qui y ſont contenües, & de qui les cauſes doivent auſſi étre connües. Or toutes ces eſpeces ſont ſi difficiles, qu'à peine les ignorans & les femmelettes y pourront comprendre quelque choſe : Et cependant les uns & les autres ont coûtume de s'ériger en Docteurs, en ordonnant les remedes purgatifs, & les autres choſes concernant cet Art. Je donne avis qu'il n'y a rien de plus aiſé que de faire aller à la ſele, tant par les purgatifs ſimples, que par les compoſés. Il n'y a auſſi que celuy qui ſait bien ſon métier qui puiſſe purger ſelon les regles de l'Art : car les purgatifs étant pour la plûpart contraires à la Nature, ils ne doivent étre ordonnez qu'avec beaucoup de précaution & de prudence. Ceux-là ſe trompent donc groſſierement en loüant, ſans diſtinction, les ſelles cópieuſes & en grand nombre, par quelque maniere que ce ſoit. On peut faire le méme raiſonnement ſur les autres remedes dont il y en a quantité dans les Auteurs. Ce n'eſt pas l'abondance des remedes qui fait un habile Medecin, mais bien la belle & bonne methode, qui préſupoſe qu'il s'eſt beaucoup appliqué & exercé dans la connoiſſance des maladies, dans la diverſité deſquelles il s'eſt aquis une grande experien-

ce, & une veritable methode de les traiter, qui ſont des qualitez que pluſieurs de ces perſonnes n'oſeroient s'attribuër, encor moins les bons Connoiſſeurs lés leur accorderoient-ils. Et plût à Dieu qu'on ne vit pas certaines gens reçûs dans les Univerſitez ſujets à la méme erreur, & à tranſcrire ſi legerement les remedes contenus dans pluſieurs Auteurs nouveaux, pleins d'eſprit & de capacité, principalement ceux dont la methode de traiter eſt fort ingenieuſe, & qui ont donné au Public les obſervations qu'ils ont faites dans leur pratique. Mais je laiſſe cela au jugement d'un ſavant & prudent Medecin. Et ſi je chaſſe les guépes & les frelons lâches & pareſſeux, des ruches des abeilles, je ne prétens parler icy que de ces faux Medecins, qui ne font leurs experiences qu'aux dépens de la vie de ceux qui ſont aſſez malheureux pour tomber entre leurs mains, & qui tâchent, mais en vain, d'imiter les veritables & experts Medecins.

CHAPITRE XVI.

De ceux qui promettent de guerir facilement le mal venerien.

J'Ay crû devoir faire un Chapitre entier concernant le mal vulgairement dit Venerien, & lequel ceux qui en ſont atteints

cachent toûjours, en l'attribuant à d'autres maladies; à cauſe qu'il eſt tres-ſale & honteux, ſuivi de divers & horribles ſymptomes, & dont pluſieurs Auteurs ont fait differens Traittez, par leſquels ils tâchent d'en découvrir la vraïe, la ſûre & la prompte gueriſon. Cependant on a vû courir par le Monde certaines gens qui publient qu'il n'eſt rien de plus aiſé que la cure d'une maladie qui a paru juſqu'ici ſi difficile à tous les Medecins; & pourvû qu'on y apporte la methode propoſée dans leurs affiches, ils ſe font forts de la guerir entierement dans dix ou douze jours, quelque inveterée qu'elle ſoit, ſans qu'il ſoit beſoin que les malades gardent aucun regime de vie, leur laiſſant une entiére liberté de vivre comme ils voudront. Voilà certes une methode bien aiſée & tres-agréable. Combien y a-t-il de Medecins qui paſſent aujourd'huy pour fort peu capables d'apporter aucun remede à ce mal, dont ce traitement ſemble apartenir ſeulement à quelques Chirurgiens, & aux Charlatans, quoiqu'il n'y ait eu que les Medecins qui en aïent trouvé le ſecret, où il eſt beſoin de beaucoup d'induſtrie, tant par les ſudorifiques, que pour les frictions, les parfums, & les autres ſpecifiques de ce mal. Non, que je vueille nier que les Chirurgiens ſavans & experimentez, ne puiſſent la bien guerir, mais je dis que pluſieurs infectez de ce mal, bien loin de guerir entre les mains des ignorans dans cet Art, ils meurent, ou leur mal s'augmente, ou du

moins ils languiſſent le reſte de leur vie ; encor que ceux qui les avoient entrepris, euſſent la meilleure intention du monde. J'ay vû méme quelques perſonnes avoir été traitées pour ce mal, aïant ſouffert les grands remedes, & fourni à des grandes dépenſes, qui cependant n'avoient rien moins que ce mal. Et toute facile à connoître que ſoit cette maladie, j'ay été témoin de l'ignorance de pluſieurs qui ont pris pour mal Venerien, certaines douleurs des membres, de la tête & des autres parties du corps. C'eſt icy où je donne cet avis ſalutaire à ces ſortes de malades. Premierement, de fuir le commerce des femmes débauchées, & enſuite de ſe garder des Impoſteurs, ce mal n'étant pas ſi facile à guerir, dont la malignité eſt ſi grande, que s'il eſt negligé long-tems, il corrompt tellement les entrailles, qu'il attire d'autres maux incurables, & entre autres, la Lepre. J'avoüe bien que ſa cure eſt facile dés le commencement, pourvû que le Medecin y apporte tous les ſoins, & le malade la patience avec l'obeïſſance, y joignant un regime de vivre tres-exact. Un mal n'eſt à la verité que fort leger, quand quelqu'un en vient à bout dans peu de tems, ſans faire garder aucun regime, & permettant au malade de ſe divertir à ſon ordinaire, de ſe promener, &c. Et ſi pourtant les remedes propres à ce mal, ne s'accordent pas avec toute ſorte de genre de vivre, parce que le regime de vie pourroit étre tel de ſa nature, qu'il ſe trouveroit

contraire aux remedes, & qu'il en empêcheroit l'effet. Il faut de plus bien considerer la diversité des temperamens, ainsi qu'il se pratique dans les autres maladies, afin de pouvoir faire un juste choix des remedes qui y sont propres. Et c'est à quoy plusieurs ne prennent pas garde, il ne faut pas s'étonner aussi s'ils y réüssissent si mal. Ceux donc qui en sont atteints, ne doivent se confier qu'aux Medecins bien experts, si ce n'est qu'ils aïent envie de perdre & leur peine & leur argent, dont ils font de plus grandes largesses à ces fripons, qu'ils ne feroient de la moitié à un Medecin docte & fidele. Mais en voila assez, puisque ce n'est point mon dessein de discourir icy sur la methode de traiter cette maladie, non plus que sur les autres, mon but n'étant que de découvrir au commun du peuple ses Erreurs, afin qu'il ait à l'avenir recours au Medecin dans le besoin; encor que je sache qu'il y a souvent plus à craindre du côté du Medecin, que de la violence du mal, & qu'il y a des gens qui s'abandonnent au premier venu qui se dit Medecin. Quant à mon particulier, je me mets fort peu en peine, en écrivant cecy, de savoir qui sont, & combien il y a des Medecins qui s'en mêlent, qu'ils soient savans ou non, puisque cela paroit si indifferent aux malades mêmes, qui seuls s'en devroient mettre en peine, en confiant ce qu'ils ont de plus cher dans la vie à des Medecins de nom seulement, sans s'informer s'ils sont doctes,

ou ignorans, pourvû qu'ils leur entendent dire quelques petits mots de Latin, ils ſeront auſſi-tôt perſuadez qu'ils ſont des grands Docteurs, bien qu'ils ne ſachent pas ſeulement les principes de la Medecine, ſans avoir jamais lû Hippocrate ny Galien. Si les malades, dis-je, ſont ſi peu touchez des dangers qui les menacent, à faute de faire choix d'un habile Medecin, pourquoy les Medecins s'en tourmenteront-ils, deſquels je ne parleray pas davantage dans ce Livre.

CHAPITRE XVII.

De l'Erreur de ceux qui croient que la Medecine des hommes, differe de celle des brutes.

LEs éloges qu'on donne à la Medecine, de ce que le tres Haut l'a creée du Ciel, de ce que Salomon & pluſieurs autres grands Hommes aprés luy, l'ont loüée, pour avoir été deſtinée à la gueriſon du corps de l'homme le plus noble des Animaux. Ces loüanges, dis-je, ſont devenuës ſi communes dans la bouche de tout le monde, que je ſuis obligé de leur donner rang parmi les autres Erreurs populaires, ſans rien diminuer de la neceſſité, de l'utilité, ny de la nobleſſe de cet Art, me contentant de luy faire lever le maſque, ſous lequel il eſt

caché, & luy arracher le plumage emprunté dont il se pare, afin qu'il brille par son propre éclat, & que tout le monde le prenne à l'avenir non pour l'un des sept Arts Liberaux, mais seulement pour le plus excellent des Mecaniques. Et pour faire voir la verité que j'avance, je n'ay qu'à commencer par son sujet. Je dis donc que si le corps-humain a passé jusqu'ici pour son sujet d'un consentement unanime de presque tous les hommes, mais les personnes éclairées, & qui raisonnent juste, trouvent que cela n'est point vray : car puisque la santé, qui est le but de la Medecine, & la maladie qu'elle chasse par la Diete, par la Chirurgie & par la Pharmacie, conviennent aux autres corps, il s'ensuit que tout ce qui est capable de santé, & susceptible de maladie, doit étre également son sujet. Ce n'est donc pas l'homme seul, mais tout animal : Ce n'est pas l'animal seul, mais tout corps vivant ; ny celuy-ci, dis-je, tout seul, mais encor tout corps mixte est capable & de la santé & de la maladie, aussi bien que de la gueriſon. Cette verité se tire de la définition qu'aportent ordinairement les Medecins, tant de la maladie, de la santé, que de la curation : car selon eux, la santé est une disposition d'où procede l'action parfaite, & la maladie, une affection contre nature qui empêche la méme action, selon Galien Prince des Medecins, & la gueriſon est l'expulsion du mal, ou, si vous voulez, une juste application des remedes pour

1. de sanit. tuenda.

guerir

guerir les maladies. Cela ſe fait par les indications. Or l'indication eſt la demonſtration des choſes qu'il faut faire, ou bien la compréhenſion de ce qui aide, & qui ſe joint avec celle qui nuit. On peut voir aiſément que toutes ces choſes ne conviennent pas à l'homme ſeul ; car tout animal, tout corps mixte, ſimilaire ou organique, ſont dits étre ſains, tant qu'ils gardent dans leur entier la conſtitution qui leur eſt naturelle ; & ils ſont cenſez malades dés que cette méme conſtitution eſt pervertie. La Rhubarbe paſſe pour étre ſaine, étant dans ſon entier & qu'elle purge bien, & pour malade quand elle eſt vieille, & ſans vertu. On dit que le vin eſt ſain, tant qu'il conſerve en ſoy ſa propre & duë conſtitution appelée par les Medecins *ad juſtitiam* : mais il paſſe pour malade dés qu'il eſt pouſſé ; & l'on dit qu'il eſt mort, étant devenu aigre. Toutes ces differences ſe reconnoiſſent par les mémes ſymptomes ordinaires aux maladies des animaux, je veux dire par l'action bleſſé, par le changement des qualitez, par la couleur, par l'odeur & par la ſaveur. Si vous vous ſervez de ces mémes marques pour examiner la Rhubarbe, le vin & les choſes ſemblables, vous trouverez qu'elles ne ſont pas ſaines, ſi elles ſont privées de tout ce qui leur eſt naturel. Vous conjecturerez donc que l'action eſt entierement abolie dans le cadavre de la Rubarbe, ou que celle du vin eſt diminuée ou depravée dans ſon corps malade, que toute intem-

perie eſt une maladie des corps ſimilaires, & que c'eſt un mal organique dans les parties qui ſervent aux autres, ſoit dans leur conformation, dans leur nombre & dans leur ſolution de continuité. La playe d'un cheval ne differe point en eſpece de celle de l'homme, aïant les mémes cauſes & les mémes indications pour ſa gueriſon. L'intention generale de la cure, conſiſte dans ſon union qui ſe fait par la nature par l'entremiſe de l'aliment convenable, tant dans l'homme que dans l'animal. Le miniſtere du Medecin eſt également neceſſaire au cheval, au bœuf & à l'homme, dont les intentions neanmoins ſont ſubalternes. Premierement, en arrachant les corps étranges quand il y en trouve. Secondement, en raprochant les parties éloignées. Troiſiémement, en les conſervant dés qu'elles ſont réünies. Quatriémement, en gardant la ſubſtance ou la temperature de la partie. Cinquiémement, en adouciſſant la furie des ſymptomes. La fiévre continuë & l'intermitente, ſont des maladies communes aux chevaux, aux chiens, aux bœufs, comme à l'homme. Leurs remedes ne le ſont pas moins, tels que ſont la ſaignée, les lavemens, les purgatifs compoſez des mémes remedes ſimples, ou compoſez. La Medecine de l'homme n'a rien de ſi propre, que l'Art de guerir les bêtes ne puiſſe s'attribuër. Ce qui a donné ſujet aux Auteurs Anglois qui en ont écrit, de l'appeler *Markham*, en faveur deſquels j'ay compoſé ce Livre, de

méme qu'en a fait un autre Italien, dont j'ay oublié le nom. Ceux qui ont écrit autrefois touchant la Medecine des chevaux, ſe ſervent des mémes remedes avec beaucoup de raiſon ; car les medicamens agiſſent ſur le corps de l'homme, entant qu'il eſt un corps mixte, & point du tout entant qu'homme raiſonnable. Et quand l'homme eſt étranglé ou étoufé dans les eaux, c'eſt toûjours en qualité d'animal qui reſpire neceſſairement. Et s'il eſt brûlé par le feu, s'il ſe convertit en vers, & s'il retourne enfin en terre, & dans les autres Elemens dont il a été compoſé, c'eſt toûjours entant que corps mixte. Mais qui ne voit que l'âne & le canard, ſont ſujets aux mémes accidens ? Galien ne definit-il pas la Medecine, la Science des ſains, des malades & de ceux qui tiennent le milieu des deux : Or ce ne peut étre que les corps, ou les cauſes, ou les ſignes qui conviennent à toute ſorte de corps, principalement à ceux des hommes & des brutes : Ce qui a porté d'autres à la diviſer en Medecine *humaine*, pour guerir l'homme ; en *Paſtorale*, pour remedier aux maladies des brebis, des chevaux & des chévres : en *Champêtre*, propre pour celles des ſemences & des plantes. Et c'eſt tres-à propos, puiſque la Medecine n'eſt ainſi nommée qu'à cauſe qu'elle guerit en donnant des medicamens : qualité qui convient à la Champêtre & à la Paſtorale. Les definitions des corps, les ſignes, les cauſes, la doctrine des fiévres, des temperamens, des

facultez, & des maladies, la methode de traiter par le moïen des contraires, la conſervation par l'uſage des choſes ſemblables; tout cela, dis-je, convient à toutes ſortes de corps, ſoit animez ou inanimez; car ce ſont des principes generaux, qui n'appartiennent en propre, ny aux hommes, ny au reſte des animaux, de la maniere que doivent étre les principes de chaque Art en particulier, ſe devant plutôt rapporter à l'Art commun de guerir, quoy qu'Hippocrate & Galien avec Avicenne, les attribuent & les expliquent, principalement en faveur de l'homme. Ce que j'avance n'eſt pas tant mon ſentiment particulier, que celuy de pluſieurs celebres Philoſophes, comme il ſe verra par leur propre doctrine. Dont le premier eſt Ariſtote, qui dit que de méme qu'il n'y a qu'une Science de chaque genre, de méme doit-on raporter l'étre à une ſeule Science: ainſi tout ce qui eſt ſain, ſe raporte à la ſanté, & tout ce qui eſt capable de gueriſon, regarde preciſément la Medecine: par le raiſonnement duquel tout ce qui eſt ſain, & tout ce qui eſt malade n'a pour but qu'une Science. Le méme écrivant à Alexandre, fait la Medecine univerſelle, poſant pour ſon ſujet tout corps capable d'étre malade, & d'en étre gueri; & il met dans la méme cathegorie non ſeulement les animaux, mais encor les plantes. Les Philoloſophes Zabarella & Picholomini marchant ſur les pas d'Ariſtote leur Maître, blâment les Medecins qui ne

C. 2. l. 4 Metaph.

Cap. 2. Rhet.

reconnoiſſent que le corps humain pour ſujet de la Medecine ; vû que cet Art s'étend fort au delà, & ceux qui en parlent le plus clairement ſont les Medecins mémes, comme fait Galien, aſſurant que le ſujet de la Medecine eſt le corps entant que gueriſſable, dans lequel la ſanté peut étre rétablie, ou duquel elle peut étre chaſſée. Argentier enſeigne qu'il y a une Medecine univerſelle, qui a un ſujet univerſel, à ſavoir ce qui eſt capable & de ſanté & de maladie ; qu'il ſe rencontre auſſi des Medecines particulieres qui ſe déterminent un ſujet particulier, telle qu'eſt celle qui regarde les chevaux,& celle qui nous concerne nous mémes. Mais elles ne different point en eſpeces, ainſi que l'Art qui apprend à guerir les yeux, ne differe point en eſpece de celuy qui donne des remedes pour les pieds, comme remarque fort bien Galien. Citadin défend la méme opinion, en traitant du Livre de l'Art de Galien. Et Truſian appelé plus que Commentateur, ſur le méme Art de Galien, remarque que la définition de la Medecine raportée par Galien dans le méme lieu, & tout le Traité de ſon Livre, ne diſtingue point la Medecine des hommes d'avec celle des chevaux, mais que tout cela convient à la Medecine en general. Pluſieurs Auteurs ont été du méme ſentiment. Il ne faut donc pas s'imaginer que la Medecine de l'homme, ne ſoit qu'une eſpece de l'univerſelle, & qu'elle en ſoit diſtinguée, comme le corps celeſte & le

1. *ad Thraſyb.*

1. *ad Thraſyb.*

C. 23. *l.* 1.

corps mixte, d'avec le naturel, l'homme & la brute d'avec l'animal ; car cela ne ſe peut : par exemple, les Arts ne ſe diſtinguent point entr'eux par la matiere ſur laquelle ils travaillent. Le Selier fait par le méme Art des ſeles avec de la toile d'or, auſſi bien que du drap de laine, ou du cuir, ſans que ces ſeles ou bandes ſoient de differente eſpece. De méme, dis-je, la Medecine des hommes ou celle des brutes, n'eſt qu'une application volontaire de l'Art de guerir, & de ſes preceptes, non moins que de ſes remedes, ſur un ſujet plutôt que ſur un autre. Ce qui ne fait pas une diverſité ſpecifique, ainſi que remarque Galien en parlant des remedes pour les yeux, pour les oreilles, & les autres parties. Quand donc la Medecine ſe diviſe en eſpeces, cela ne ſe fait pas par des ſujets ; car leur varieté n'ôte pas l'unité de l'Art, mais ſeulement par les manieres differentes d'operer : De méme, qu'au ſentiment de quelques-uns, l'Art qui conſerve la ſanté, la Therapeutique, & celle qui fait connoître les maladies & leurs remedes, ſont de differente eſpece ; ainſi la Diete, la Pharmacie & la Chirurgie, ſont des eſpeces de la Therapeutique, ſoit dans les chevaux, ſoit dans les hommes. La Chirurgie qui s'exerce ſur les chevaux, ou ſur les hommes, ne differe nullement d'eſpece, mais ſeulement par certaines circonſtances étrangeres, en ce que les chevaux ſouffrent des remedes beaucoup plus violens, que ne peuvent faire les hommes.

CHAPITRE XVIII.

Que la Medecine eſt un Art mecanique.

ON voit par tout ce que nous venons de dire, (& dont je ne doute aucunement) que la Medecine qui eſt employée pour les hommes, n'eſt pas moins un Art mécanique que celle des brutes, qui n'a jamais été miſe au nombre des Arts Liberaux, par qui que ce ſoit. Tout le monde peut ſe convaincre de cette verité, à ſavoir que du corps de l'homme, qui en eſt le ſujet, il ne ſe pût tirer aucune nobleſſe, non plus que divers Arts qu'on exerce en ſa faveur, n'ont jamais pû paſſer pour Liberaux ou pour nobles, tels que ſont ceux qui apprennent à faire des ſouliers, des habits, des chapeaux, &c. Les operations de la Medecine, nous indiquent la méme verité, puiſqu'en pratiquant la Medecine, on coud, on fait des bandages, on brûle, on prepare des lavemens, on compoſe des purgatifs, on diſſeque, & l'on démembre à la façon des Bouchers. Hippocrate, Galien, & quantité d'autres celebres Medecins, ne preparoient-ils pas eux-mémes leurs potions purgatives, & ne faiſoient-ils pas auſſi de leurs propres mains toutes les operations Chirur-

gicales ? Et l'on n'a que faire de m'objecter qu'aujourd'huy les Medecins ne font plus qu'ordonner les choſes neceſſaires, & qu'ils en laiſſent l'execution aux Apoticaires, & les operations manuelles aux Chirurgiens. Cette objection eſt trop foible, parce que ce qu'on allegue ne provient point de la nature de l'Art, mais c'eſt une marque de la negligence ou de l'orgueil des Medecins. Pour preuve de cette verité, c'eſt qu'un Cordonnier qui ſe contente de donner à faire des ſouliers à ſes apprentifs ou à ſes garçons, ne laiſſe pas de paſſer toûjours pour un Artiſan comme auparavant, & quiconque fait faire un ouvrage par les mains d'autrui, eſt cenſé l'avoir fait par les ſiennes propres. Qui eſt le Medecin qui faiſant de belles cures avec l'aide de l'Apoticaire, ou par le ſecours d'un Chirurgien, voulut qu'on leur en attribuat tout l'honneur & toute la gloire ? Or puiſque les parties de la Medecine, gueriſſent avec l'aide de la Chirurgie & de la Pharmacie, qui ſont l'une & l'autre mécaniques, dequoy perſonne ne diſconvient ; il faut auſſi que l'Art qui opere cela, ou qui eſt cenſé le faire, ſoit auſſi mécanique, quoy qu'en puiſſe dire celuy qui fait travailler. Et pour mieux m'expliquer, il faut remarquer que ce n'eſt point le Medecin qui guerit, mais ſeulement la Nature, ſelon Hippocrate, luy n'étant que ſon aide, par quelques unes de ſes operations, dans leſquelles elle a beſoin de ſon miniſtere, ſoit en ajoûtant, ſoit en dimi-

Natura, ait Hipp. ſunt morborum medicatrices.

nuant & retranchant, auſſi l'appele-t-il un ſuplément & un retranchement ; ce qui fait voir qu'il la définit par ſes operations propres, & point du tout par l'Art d'enſeigner & de commander telles actions : car la Medecine eſt un Art qui opère de luy-méme, en mettant la main à l'œuvre, & point du tout attachée au commandement d'une choſe à faire. On ne peut rien nommer en Medecine qui ne ſoit mécanique ; l'Art méme le plus vil, eſt une habitude effective, avec une vraïe & parfaite raiſon. Et quoy qu'elle préſupoſe les preceptes, & la connoiſſance, qui eſt fort loüable, priſe ſeparément, elle ne ſauroit pourtant rendre un Art liberal qui ne l'eſt pas, comme on peut voir dans le métier des Bouchers, qui ne laiſſe pas d'étre tres-vil & tres-abjet, quoiqu'ils écorchent & qu'ils mettent en pieces tres-adroitement les animaux qu'ils égorgent. Pour quelle raiſon la Medecine ſeroit-elle miſe entre les Arts liberaux, laquelle ſe ſert des mémes inſtrumens & des mémes operations de la main pour parvenir à ſon but ? Il n'y a aucun Art auſſi liberal, qui tire ſon nom de ſa fin. Car tout Art a coûtume de ſe raporter à une bonne fin, qui regarde l'avantage de l'homme, directement, ou du moins indirectement, & cependant il n'en eſt pas noble pour cela, comme l'Art de Cordonnier, de Serrurier, non pas méme celuy de Marchand ou d'Architecte.

μετὰ λόγου ἀληθοῦς.

Si outre la raiſon l'on ſouhaite les autoritez & les témoignages autentiques des Medecins pour confirmer ce que je viens

C. 1. l. 1. *Collig.* d'avancer, il n'y a qu'à lire Averrhoës, lequel cite Ariſtote pour ſoûtenir la même opinion. *Ariſtote*, dit-il, *met l'Art de la Medecine au nombre de ceux qui ſont proprement dits mécaniques.* Mais il s'en explique encor plus clairement ailleurs, où aprés avoir enſeigné que certaines maladies ſe gueriſſent par le ſeul ſecours de la Nature, d'autres par l'Art tout ſeul, d'autres par l'Art & par la la Nature, que le Medecin eſt quelquefois fruſtré de ſon attente, & que la fin de la Medecine, je veux dire la ſanté, ſe doit entendre ſeulement pour le plus ſouvent, à ſavoir ſelon pluſieurs maladies, ſuivant pluſieurs individus, & par raport à diverſes ſaiſons, ou bien plus ſouvent, comme il arrive dans les Arts mécaniques, où l'Artiſte vient quelquefois à bout de ſon deſſein, & quelquefois non, comme il arrive dans l'Agriculture, & dans l'Art de la navigation : C'eſt pourquoy il ajoûte, *I'ay dit dans ſa définition que le Medecine eſt un Art mécanique, & pluſieurs s'en étonnoient, pour n'avoir pas lû ce que j'en avois dit dans le ſecond Livre de ma Phyſique, touchant les Arts mécaniques.* Où il ſemble prouver plus au long, que la Medecine eſt mécanique : mais je n'ay pas ce Livre.

C. 31. l. 7. *eiuſd.* *Collig.*

Saint Thomas eſt dans le même ſentiment, comme auſſi Iſidore, qui demandant pourquoy, l'on ne met pas la Medecine entre les Arts Liberaux, il en rend luy-même la raiſon, *c'eſt à cauſe*, dit-il, *qu'elle ne ſe peut paſſer de tous les Arts Liberaux.* Ce qui eſt

Lib. 4. Origin.

vray ſi l'on l'entend d'un Medecin achevé & parfait : Et quoique cet Art applique toute ces connoiſſances pour une bonne fin, c'eſt toûjours d'une maniere mécanique qu'elle en vient à bout. Cela ſe verifie ſur tout dans cette partie de la Medecine appelée Chirurgie, qui toute ſeule guerit certains maux, dont la Nature ne viendroit jamais à bout, tels que ſont les os démis qu'elle remet, & qui eſt mécanique, du conſentement de tout le monde, laquelle n'a pas moins beſoin de la connoiſſance des Arts Liberaux, que l'autre partie dite par excellence Medecine. Guidon Prince de la Chirurgie, met au rang des Chirurgiens, Hippocrate, Galien, Avicene, Halyabbas, Raſis & Paul Aëce ; & il dit fort bien que juſqu'au tems d'Avicene, les Phyſiciens exerçoient la Chirurgie ; mais qu'aprés, ſoit par la vanité des Medecins, ou par les trop grands ſoins que demande la cure des plaïes, ou bien par le trop grand nombre d'ouvriers, la Chirurgie fût ſeparée de la Medecine, & miſe au nombre des Arts mécaniques, dont les premiers furent Roland, Roger, & les quatre Maîtres qui reſolurent de faire cette ſeparation : Mais pourquoy les operations manuelles rendront-elles cet Art mécanique plutôt dans nôtre ſiecle, qu'au tems paſſé, à raiſon dequoy, les Medecins Anciens ne doivent pas moins étre eſtimez mécaniques que ceux d'aujourd'huy. Mais de grace, voïons les qualitez que Guy de Cauliac demande à un Chirurgien,

que luy-méme appele mécanique : *il faut*, dit-il, *qu'il ſoit homme de lettres, expert, ingenieux, d'un eſprit vif & de bonnes mœurs.* La premiere qualité concerne l'étude de la Philoſophie, tant ſpeculative que pratique ; qu'il ſoit ſavant dans les choſes naturelles & contre-nature, ſur tout dans l'Anatomie, dans la connoiſſance des temperamens, des facultez, des ſix choſes non-naturelles, celles qui ſont contre-nature, les maladies, les cauſes, les ſymptômes, afin qu'il puiſſe preſcrire un regime de vivre aux malades, avec les medicamens neceſſaires. Pourroit-on demander davantage de conditions à un Medecin ? Si donc un ſi grand nombre de belles connoiſſances, n'empêche pas que la Chirurgie ne ſoit miſe au rang des Arts mécaniques, à cauſe qu'il applique toutes ces connoiſſances à la gueriſon du corps par des actions mécaniques, la méme aura lieu à l'égard du Medecin, comme il ſe verifie par nos diſcours précedans. Laurens Joubert, celebre Medecin de ſon tems, eſt contraint de l'avoüer dans ſes Commentaires ſur Guidon. C'eſt par la pratique d'un métier, que l'on devient habile dans ce méme métier, ſelon Galien : Il ſemble de là exiger l'operation de la main dans un Medecin, croïant méme que cela eſt loüable, à cauſe qu'il l'exerce par le moïen de pluſieurs inſtrumens artiſtement travaillez. Mais cela ne ſuffit pas encor, puiſqu'il y a quantité d'Arts mécaniques, dont les outils ne ſont pas faits avec moins d'artifice, mais il

doit paſſer pour tel en cela ſeul, que ſes propres operations ſont mécaniques en ſoy, & nullement nobles, encore que ce ſoit à l'aide des inſtrumens les mieux faits du monde. Cette méme connoiſſance s'étend également ſur le corps humain, & ſur celuy des brutes : Ce qui a porté un Auteur Anglois, d'appeler l'Art de guerir les chevaux *Marka*, dans ce Livre ſi éloquent qu'il en a fait, où il inſere fort judicieuſement un Traité des choſes naturelles, non-naturelles, & contre nature, le jugeant fort utile pour les Medecins qu'il veut inſtruire. Il ne ſert de rien d'alleguer que les Maréchaux ferrans, ſavent à peine la centiéme partie de ce qui ſeroit neceſſaire, & qu'ils n'ont pas méme le tems de lire beaucoup : car cela montre ſeulement l'ignorance des ouvriers en particulier, qui ne veulent pas s'appliquer à la lecture pour apprendre ce qu'il faudroit : De plus il eſt certain que les Anciens Medecins tenoient boutique chez eux, appelée par Hippocrate ἰατρεῖα.

Quoique ces choſes me paroiſſent aſſez manifeſtes, je ne laiſſeray pas d'apporter des raiſons que l'on pourroit m'objecter pour me convaincre du contraire. Premierement, me dira-t-on, les Arts ſont dits Liberaux, entant qu'ils regardent les hommes libres, qui ne ſont nullement obligez de faire la fonction de valet à gage, encor moins celle d'eſclave ; ce qui eſt le propre des Arts mécaniques. Mais ce ne pût étre que l'office d'une perſonne libre & honorable, de rendre la ſanté aux hommes, ſur tout aux

Digitized by Google

Princes, aux Nobles, aux amis, & aux parens, en leur apprenant la maniere avec laquelle ils ſe doivent comporter. Car l'on tombe d'accord, que ce n'eſt point à faire à un homme Noble & de qualité, de coudre, de faire des bandages, des onctions, d'ôter le pus d'une plaïe, d'appliquer le feu, de faire des emplâtres, & choſes ſemblables. Voilà neanmoins une deſcription fort impropre des Arts Liberaux, vû que tout ce qui concerne les hommes libres, ou qui ne leur ſied pas mal de faire, ne doit pas paſſer pour noble : car les plus qualifiez peuvent faire pluſieurs choſes par charité, ou par un divertiſſement honnête, ſans qu'elles ſoient nobles de ſoy, quoique cela parte d'un eſprit tres-noble. Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt lava les pieds à ſes Diſciples, & à ſon exemple, les Papes, les Empereurs, les Rois & les Princes, lavent ceux des pauvres, & une action de cette nature, qui n'a pour but que la charité, l'humilité & les autres vertus Chrétiennes, merite d'étre loüée ; bien qu'elle ſoit en elle-méme baſſe & abjecte, elle eſt pratiquée d'une maniere noble & genereuſe. On en peut dire autant de la Medecine & de ſes parties, je veux dire, de la Chirurgie & de la Pharmacie, qui peuvent étre noblement exercées par des Gentils-hommes. Cela étant, à peine trouvera-t-on dans le monde quelque choſe tant ſoit-elle vile, qu'elle ne devienne honorable. Nous parlons icy des actions conſiderées en elles-mémes, & c'eſt ce

qu'Ariſtote explique admirablement bien dans ſes Livres de la Politique, où il dit qu'il faut que les jeunes gens apprennent les choſes utiles & neceſſaires, & qui ſont dignes d'un eſprit noble; mais il n'approuve pas les Arts mécaniques, qui rendent les corps & l'entendement des hommes nobles, inutiles pour les actions de vertu. Ce n'eſt pas qu'on doive blâmer & accuſer quelqu'un de baſſeſſe, s'il apprend quelque Art mécanique, ſoit par recreation, ſoit par vertu. Le méme Philoſophe nous apprend que les Anciens enſeignoient à la jeuneſſe la Grammaire, qui eſt un des Arts Liberaux, auſſi bien que la Gymnaſtique, la Muſique & la Peinture. La Muſique recrée & delaſſe l'eſprit aprés un long travail, elle fait un honnête divertiſſement, & pour reveiller les ſens, & pour animer les paſſions, laquelle pourtant, ſoit qu'elle s'exerce par la voix ſimple, ou par les inſtrumens, & que le méme Auteur appele *Chirurgicale*, devient ſordide & roturiere délors que c'eſt pour le gain; ce qui n'arrive pas en y gardant la bien-ſeance qui regarde premierement la perſonne, étant plus ſeant aux jeunes gens qu'aux vieux de s'en ſervir, encor moins aux Princes & aux Magiſtrats. Secondement, la maniere, à ſavoir quand elle n'empêche pas de vaquer aux exercices les plus ſerieux, de peur que le corps n'en devienne plus pareſſeux & plus peſant. Troiſiémement, les inſtrumens: car c'eſt indigne d'un homme de qualité, de ſonner du Cors de

chaſſe, de la Trompette, de battre le Tambour, les Timbales, & ſe ſervir d'autres inſtrumens qui ne ſont propres qu'à porter les hommes à la fureur, & qu'il eſt plus avantageux d'entendre, que de s'en ſervir ſoy-méme : Ainſi la Peinture qui ſert à repreſenter les figures des objets, ne doit pas pour cela paſſer pour noble, bien qu'elle ne ſoit pas indigne d'un homme fort honorable. L'exercice des Academies, comme le jeu de Paume & les Armes, quoy qu'ils ne ſoient pas du nombre des Arts Liberaux, ne laiſſent pas d'étre bien-ſeans aux perſonnes libres. Il eſt vray que l'exercice des Gladiateurs eſt entierement au deſſous d'un honnéte homme, parce qu'il rend difforme le corps & qu'il gâte la taille, en le rendant contrefait, & qu'il l'endurcit, & le rend plein de duretez, comme ceux des Portefaix, des Crocheteurs & des Eſclaves. L'on inferera donc delà, que pluſieurs choſes peuvent appartenir à toute ſorte de métier, & qui en peuvent faire partie, que certains ouvriers ne peuvent exercer avec honneur. Il eſt indigne d'un Medecin de donner des lavemens, de piler dans un mortier des medicamens & des drogues ; Et ſi pourtant cette partie de la Medecine ne ſauroit devenir noble, parce qu'il faut faire diſtinction des perſonnes, & il eſt certains exercices que les plus vieux doivent laiſſer aux plus jeunes. L'âge, les richeſſes, la coûtume, & les Loix des Nations, font qu'en chaque Art, les ouvriers paſſent pour un peu

peu plus honorables les uns que les autres, quoique la nature de l'Art demeure toûjours la méme. On peut faire le méme jugement de la Medecine, bien que le Medecin, dis-je, paſſe pour quelque choſe de plus excellent qu'un Maréchal, Medecin des brutes, tant par les Arreſts des Rois, des Princes, que par le conſentement general de tous les hommes, l'on ne ſauroit empêcher que l'Art de guerir ne demeure toûjours dans ſa premiere nature : ainſi met-on entre les Arts Liberaux la chaſſe de bêtes, la chaſſe à l'oiſeau & la péche, ſi tant eſt qu'on les exerce d'une maniere noble ; car autrement ils ne le ſont du tout point de leur nature ; car les Diſciplines liberales ſont celles qui de leur nature forment un honnête homme, telles que la Grammaire, la Rhetorique, la Philoſophie tant ſpeculative que pratique, ſur tout la Prudence civile. Il y en a d'autres qui ne ſient pas mal à un homme noble, quoy qu'elles ne ſoient pas liberales, deſquelles neanmoins il peut ſe ſervir noblement, non en veüe du lucre, mais pour la ſeule vertu, en faveur de la patrie, des parens, des amis, tels que ſont l'art de diſtiler, l'art de peindre, le jardinage, la Magie naturelle, la Medecine, &c. Car il n'importe pas peu, dit Ariſtote, de ſavoir juſqu'où, quand & comment nous devons nous en ſervir. Que dirons nous donc des Medecins qui ont coûtume d'exercer leur Art d'une maniere ſi peu noble & ſi baſſe. Premierement par intereſt. Secondement par

8. *Politicor.*

fraudes & par diverſes piperies, en veüe de quelque gain ſordide & déshonête, en contrefaiſant le devin ſur l'inſpection des urines, en trompant lachement le peuple: mais ils ſe trouvent aprés eux-mémes dupez auſſi finement par le menu peuple qui ſe moque encore d'eux.

De plus, ceux qui veulent que la Medecine ſoit un Art Liberal, (la Chirurgie miſe à part) ſoûtiennent, que ce n'eſt que du côté de la Phyſique qu'elle eſt noble: Ce que nous avons pourtant fait voir étre faux, en ce que tout Art n'eſt nullement different de luy-méme, & cette partie appelée Phyſique, n'eſt que la Philoſophie naturelle, laquelle eſt neceſſaire à la verité au Medecin pour bien guerir, ſans étre une partie de cet Art. Quant aux diſputes que font les Medecins touchant les élemens, les temperamens, les facultez, l'Anatomie, la maladie, la ſanté, les plantes, les animaux, &c. tout cela, dit-il, ne regarde que la Philoſophie, de laquelle Celſe a dit, qu'on avoit joint la Sageſſe à l'Art de la Medecine, non à deſſein de guerir ſimplement, mais afin de le mieux faire. Cependant une telle connoiſſance eſt neceſſaire, tant au Chirurgien, qu'au Medecin des brutes, qui tous les deux pourtant exercent un Art mécanique, ainſi que nous venons de dire. Il eſt inutile qu'on m'objecte, que ces choſes ont été beaucoup mieux expliquées par les Medecins, que par les Philoſophes: car tout ce que les Medecins traittent, ne con-

cerne pas toûjours la Medecine, vû qu'ils peuvent discourir des choses philosophiques, comme quand ils font des discours sur la santé, sur la maladie, sur les parties des animaux ou de l'Anatomie ; tout cela n'est que la Physique naturelle, quoy qu'elle soit d'un grand secours au Medecin. Cette verité se manifeste encor par le méme Aristote qui dit, que le devoir d'un Philosophe qui étudie la nature, est de bien connoître les principes de la santé & de la maladie, tels que sont les qualitez, les temperamens, & semblables, lesquelles selon Avicene, le Medecin doit emprunter du Philosophe naturel. Averroës en dit autant, disant que c'est au Physicien, de fournir au Medecin les causes de la santé & de la maladie ; d'où est venüe cette sentence du Philosophe si bien reçüe de tout le monde, mais si mal entendüe, savoir est, que le Medecin commence par où le Physicien finit ; car le Philosophe ne finit pas dans le Traité des Elemens, d'où les Medecins commencent leur Art ; non pas méme dans le Traité de la santé & de la maladie, puisque les Livres des Plantes & des animaux leur sont posterieurs : d'où vient que la Physiologie, & la Pathologie avec l'Anatomie des Medecins, ne sont pas proprement des Traitez de Medecine, mais de Philosophie, & lesquels il reçoit du Physicien, de qui les conclusions servent de principes dans la Medecine, comme quand on dit que les fluxions & les catarrhes proviennent de

Libro de de sensili.

1. Collectaneorum.

l'intemperie froide du cerveau, qui congele en ſa maniere les vapeurs. Cela regarde, au dire d'Ariſtote, le Livre des cauſes morbifiques, autant que c'eſt à la Science naturelle de diſcourir ſur toutes ces choſes. Or puiſque le Traité de la ſanté & de la maladie, eſt entierement Philoſophique, & dont nous n'avons qu'un fragment qui rend la Philoſophie d'Ariſtote imparfaite. La choſe étant bien conſiderée, il conſte que tout ce que les Medecins traitent touchant les maladies & la ſanté, tant en general qu'en particulier, & dans l'eſpece ſur l'Anatomie, ſur les plantes, ſur les animaux, ſur les mineraux, non moins que ſur leurs vertus, tout cela eſt du reſſort de la Philoſophie; comme ſi au dire d'Ariſtote, c'eſt à faire à la Philoſophie de faire connoître que c'eſt le refroidiſſement des vapeurs dans le cerveau, qui cauſe les fluxions; pour la méme raiſon, elle enſeigne que la fiévre tierce s'engendre de la bile, la quarte de la mélancolie, & ainſi des autres maux qui apartiennent à la méme Philoſophie. Si donc le Philoſophe reprend du Medecin ce qu'il luy avoit donné, ce ſera vray alors qu'il commencera par où le Philoſophe aura fini, à ſavoir dans la connoiſſance des maladies preſentes, dans leur prognoſtic & dans la Therapeutique, qui eſt l'application des mineraux, des vegetaux & des animaux, pour la gueriſon des maladies. Quant à leurs vertus, à leurs parties, &c. elles regardent le Philoſophe,

n'y aïant que la ſeule application qui appartienne au Medecin, autant qu'il rétablit la ſanté. Mais comme il eſt abſolument neceſſaire qu'un Medecin n'ignore rien de toutes ces choſes ; c'eſt pour cela que Galien dans un Livre particulier, veut qu'un Medecin ſoit Philoſophe. Hippocrate pouſſe cela juſqu'à l'impieté, en faiſant le Philoſophe égal à Dieu. La connoiſſance des vertus & des facultez des médicamens, ne regardent pas moins le Philoſophe naturel que les qualitez des Elemens, d'où celles-là dépendent.

D'autres ajoûtent que c'eſt un Art divin inventé par les Dieux, ſur tout par Apollon. C'eſt moy, diſoit-il, qui ay inventé la Medecine, c'eſt moy qui paſſe dans le monde pour le ſouverain Medecin, & que la vertu des plantes Medicinales dépend abſolument de moy. Mais ceci eſt fabuleux, étant de la nature des ſonges creux de la vanité des Païens ; chez qui Vulcain tout Dieu des Armes qu'il étoit, ne paſſoit que pour un Forgeron mécanique. Pour ce qui concerne Podalyre & Machaon, Gentils-hommes dans la guerre de Troïe, l'on ſait qu'ils exerçoient l'un & l'autre Art mécanique. Toute connoiſſance eſt un don du vray Dieu : car c'eſt en faveur des hommes qu'elles ſe terminent ; & ſelon l'Ecriture, les premiers hommes exerçoient des Arts mécaniques comme Tubalcain ; & Bezeleel fut appelé de Dieu pour la conſtruction du Tabernacle, ſi celebre dans l'ancienne Loy

Inventum Medicina meum eſt, opiferque per orbem Dicor ; & herbarum ſubjecta potentia nobis.

pour ſa ſtructure ſi belle ; Ce n'étoit pourtant que par un Art mécanique, quelque loüable qu'il fût, & il n'eſt aucun Art utile qui ne ſoit recommandable, encor qu'il doive ceder à ceux qui ſont plus excellens : car Bezeleel par exemple, avec tout ſon Art & toute ſon adreſſe, ne devoit pas étre comparé à Moïſe, aux Prêtres, & aux Juges de l'ancien Teſtament. On ne doit donc jamais tirer cette concluſion, qu'on doive mettre l'Art de guerir entre les Arts Liberaux, à cauſe qu'il paroit divin, quoy qu'en effet il ne le ſoit nullement.

On prétend tirer une autre preuve convaincante du côté de la ſanté, ſi precieuſe & ſi chere, puiſqu'on ne la ſauroit trop priſer, & que c'eſt un ouvrage tout divin & tout merveilleux, de redonner la ſanté à des gens qui étoient à deux doigts de la mort, & que l'Art mécanique n'y a aucune part, étant l'operation d'un homme libre & preſque divin. Cette raiſon tirée de l'excellence de la ſanté, ne me ſatisfait point ; car il ne s'agit point icy de cela dans l'affaire que nous examinons, mais il eſt queſtion de l'Art, par le moïen duquel elle eſt rétablie ; ce qui ſe fait par des operations mécaniques, comme par les lavemens, par les injections, par les potions, par le trépan, &c. Il n'eſt point d'animaux, à qui ſa propre ſanté ne ſoit fort aimable, & à qui la Nature n'ait donné l'inſtinct pour chercher le remede à leurs maux ; il ne s'enſuit pas de là que l'Art en devienne plus noble :

Le Maréchal rétablit auſſi la ſanté du cheval à qui elle eſt bien precieuſe, auſſi bien qu'à tout autre animal ; & ce n'eſt que dans l'eſpece que la ſanté de l'homme & du cheval different ; la méme ſanté n'étant point un genre, entre l'homme & la brute, mais une dénomination pure & accidentelle, par la varieté des ſujets incapables de donner aucune difference ſpecifique. Or comme la noirceur du Corbeau & d'un Ethiopien, ne different point d'eſpece, de méme l'Art qui guerit l'homme & la brute, ainſi que nous avons dit ci-deſſus. Ajoûtons à toutes ces veritez, que ce n'eſt point le Medecin qui rétablit la ſanté, mais la Nature, de laquelle le Medecin n'eſt que le Miniſtre & le Coadjuteur. Et quoy que ſes operations ſoient quelquefois ſuivies d'une bonne fin qu'il s'étoit propoſée, elle ne rend pas pour cela l'Art plus excelent, comme il a été prouvé par les raiſons precedentes. Il n'eſt rien de plus loüable, que d'aider le prochain par un motif de charité, mais ce n'eſt pourtant que l'office honneſte d'un homme libre, il y a quantité d'actions, comme nous avons dit, que les hommes libres peuvent faire avec honneur, leſquelles conſiderées en ſoy, n'ont rien de recommandable.

Enfin, ils ajoûtent qu'il n'eſt pas poſſible, qu'un Art que l'on ne ſauroit jamais aſſez recompenſer, ne ſoit du nombre des Arts Liberaux, tel qu'eſt celuy de la Medecine ; & d'autres, qui pour appüier leur

raiſonnement, mettent en avant les grandes ſommes d'or & d'argent, que certains Medecins ont reçu pour recompenſe de leurs belles cures. Mais c'eſt en cela que je leur prouve, que non ſeulement la Medecine n'eſt pas noble, mais qu'elle n'eſt pas méme exercée noblement, puiſque c'eſt en vuë d'un gain vil & ſordide à la maniere du reſte des Arts ; Et paſſant plus avant, je dis que ſi le malade a donné à ſon Medecin, tout cet or & cet argent gratuitement, il n'y a rien à dire ; mais ſi le Medecin l'a exigé comme une choſe duë, il en doit faire reſtitution comme d'un bien mal aquis ; car bien ſouvent le lucre de pluſieurs Medecins, ne provient pas tant du recouvrement que de la perte de la ſanté ; Et pour lors, ce que les Medecins reçoivent, doit étre appelé, les droits dûs ſeulement à leur profeſſion.

Il eſt faux que les ſoins & les peines que les Medecins prennent auprés des malades, ſoient d'une ſi grande conſideration, que l'on ne puiſſe jamais ſuffiſamment les priſer, puiſqu'ils reçoivent ſouvent plus qu'ils ne meritent : car, comme nous avons déja dit pluſieurs fois, ce n'eſt point le Medecin qui fait la ſanté, ny ne la rétablit pas étant perduë, ſi ce n'eſt par accident, en ôtant ce qui incommode la Nature & l'empêche d'operer : car c'eſt elle qui acheve dans les maladies la coction des humeurs, les évacuations critiques, & quantité d'autres choſes ſemblables, comme

dans la fiévre chaude aprés la saignée, la purgation, les lavemens, &c. la Nature ainsi aidée & dégagee faisant un effort, elle separe les mauvaises humeurs d'avec les bonnes, & pousse déhors ce qui l'incommode. Aprés cela direz-vous que toutes ces operations sont d'une si grande consideration, qu'on ne puisse pas les recompenser assez dignement. Concluons donc que cet Art n'est point en soy noble : Et quand méme il le seroit, il deviendroit en quelque maniere mécanique par le mauvais usage qu'en font la plûpart des Medecins, qui sont si attachez à l'interest & au gain qu'ils s'en vantent à tout moment, & en vuë duquel ils causent si souvent. Il leur doit donc suffire, que l'Art dont ils font profession, est le plus excelent & le plus noble de tous, & que les peuples le reçoivent pour tel, aprés l'avû autentique des Rois & des Arrests des Cours Souveraines. Qu'un chacun se contente de son sort.

CHAPITRE XIX.

Qu'il n'y a point de partie de Medecine, deſtinée à la conſervation de la ſanté diſtinguée de l'Art de guerir.

PLuſieurs ont crû juſqu'icy à la perſuaſion des Medecins, que la Medecine contient deux parties, dont l'une a pour but la conſervation de la ſanté, & l'autre enſeigne à guerir les maladies preſentes, ou bien à éviter les prochaines ; mais il n'y a rien de plus faux que ce dogme : car cette premiere Partie de Medecine ne ſe trouve en nulle part : J'avoüe que c'eſt l'office de la Medecine de conſerver la ſanté ; mais cela ne ſe fait par aucune partie de la Medecine diſtinguée de la Therapeutique, c'eſt à dire de l'Art de guerir les maux, puiſque les mémes preceptes qui nous apprennent la maniere de conſerver la ſanté, nous enſeignent auſſi celle de la rétablir par les remedes qu'elle nous fournit, afin de prevenir les maux qui ſont ſur le point de nous affliger, puiſque les mémes remedes qui conviennent aux maux qui nous menacent, ſont auſſi propres pour ceux qui ſont preſens.

Galien a été dans le méme doute, dans

le Livre particulier qu'il écrit à Trasibule, où il demande s'il faut rapporter l'Art de conserver la santé à la Medecine, ou bien à la Gymnastique, duquel Livre on peut tirer beaucoup de choses sur nôtre sujet. Premierement, l'on y voit que certains Medecins définissoient la Medecine, l'Art de guerir les malades, & de conserver les sains; Et de cette façon ils établissoient une partie qui conservoit la santé, tandis que d'autres vouloient qu'on ne prit soin que de ceux qui étoient malades; quoy faisant, ils ôtoient la partie conservatrice de la santé. Mais les uns & les autres, selon mon jugement, faisoient mal : car personne, à ce que je croy, un peu bien sensé, ne voudroit nier que la santé ne se conservât par l'Art de la Medecine, quoy qu'elle se pût conserver sans son secours : Mais je soûtiens toûjours qu'il est faux, que la partie de Medecine qui est destinée à la conservation de la santé, soit distinguée de celle qui chasse les maladies, si ce n'est par les degrez d'application, & non par raport aux preceptes. Cela paroit évident, en ce que les indications curatives des maladies, & les conservatrices de la parfaite santé sont les mémes : savoir est, que les contraires se gueriſſent par leurs contraires; & par la loy des contraires, les choses semblables se conservent par leur semblables, ainsi qu'on voit qu'une intemperie chaude, s'entretient par une de méme nature, & qu'au contraire elle est corrigée par une froide :

C'eſt pourquoy, ſelon Hippocrate, le repos, l'eau en boiſſon, & le bain conviennent pour la ſanté dans un temperament chaud. Le méme définit la Medecine, une augmentation & un retranchement, tout l'Art étant compris dans ces deux operations, qui ſont fondées ſur le precedent axiome, que les choſes ſemblables ſe conſervent par leurs ſemblables, une addition par une autre addition; une ſoûtraction par une autre ſoûtraction; comme dans un corps maigre par la purgation, par la ſaignée, par la faim, par la ſoif, par des violents exercices, par les grands ſoins, par les chagrins, & les autres choſes qui jettent dans la phthiſie: Et les contraires ſont gueris par leurs contraires, comme dans le méme temperament dont nous venons de parler, par l'uſage des alimens qui nourriſſent beaucoup, par une vie tranquile, par le repos & ſemblables choſes capables de faire revenir le premier embonpoint. Les mémes indications ſe rencontrent dans une parfaite ſanté. Mais comme il ſe fait dans nôtre corps une perpetuelle diſſipation d'une triple ſubſtance, il eſt conſtant que dans l'eſpace de ſept jours, la ſanté la plus achevée ſera entierement ruïnée, à moins qu'on ne prenne des alimens, & que les excremens ne ſe vuident. Pline a crû qu'un homme ne pouvoit s'abſtenir de tout aliment au delà de ſept jours, ſans mourir. Le grand ſecret de ſe conſerver en ſanté, dit Hippocrate, eſt de ne jamais manger trop, &

d'étre tres-ſouvent dans un travail moderé. Pour à quoy parvenir, on n'a beſoin d'aucun Art de Medecine : car quoique la Nature ſeule ait apris cette leçon aux brutes, elle ne laiſſe pas pourtant d'étre un precepte preſervatif ; & l'indication preſervative ne ſe tire que de la cauſe de la maladie preſente, ou prochaine, & cela apartient à la Therapeutique. Donc la premiere partie de ce precepte eſt, d'empêcher qu'il ne s'engendre des excremens, & de procurer la coction de ceux qui ſont déja faits. La ſeconde eſt de les faire vuider. Le méme Galien avoüe que la cauſe ſalutaire eſt celle qui produit la ſanté ; & il n'y a perſonne qui ne tombe d'accord, que la cauſe qui conſerve la ſanté, ne ſoit auſſi ſalutaire ; ſi donc elle a produit quelque partie de la ſanté, il faut qu'elle ait rétabli en méme-tems quelque petite partie de la ſanté qui étoit perduë, & par ainſi elle a été curative en quelque maniere. II. *Eodem lib.*

Le méme Galien écrit tres-à-propos qu'il n'y a pas beaucoup de biens du corps, & qu'il n'y a pas non plus deux Arts, dont l'un ſoit pour produire ce méme bien, & l'autre pour le conſerver. Et il ajoûte plus bas, qu'il ne ſe trouve dans aucune matiere qu'il y ait un Art pour l'effectuer & pour la produire, & un autre pour la conſerver. Or puiſque, comme je viens de dire, le rétabliſſement de la ſanté dépend de la Therapeutique, il en ſera de méme de ſa conſervation. III.

IV. Galien veut encore *que celuy qui prend ſoin de conſerver la ſanté, s'attache aux choſes dont nos corps ne peuvent abſolument ſe paſſer, telles que ſont l'air, les alimens, &c. qui d'elles-mémes peuvent nuire ou aider, & que c'eſt à faire à un tel Medecin à les bien conſiderer; de ſorte qu'il n'oſe rien innover ſur un corps qui joüit d'une parfaite ſanté, laquelle venant à s'alterer tant ſoit peu, il ſe mettra en devoir de preparer auſſi-tôt au corps ce qui luy manque, avant que le mal s'augmente, ſoit qu'il y ait plethore, ou épuiſement; Et il ordonne que la difference de la reparation ſe faſſe, non en quantité, mais en qualité.*

On voit par là qu'il propoſe deux ſortes de ſanté, dont la premiere eſt dans ſon plus haut point, dans laquelle il ne faut rien innover, n'aïant beſoin d'aucun Art, à cauſe que tout Art, tend à faire quelque ouvrage. Quiconque joüit donc d'une telle ſanté, doit conſiderer ſi elle eſt ſi ferme, qu'elle puiſſe durer autant de tems qu'il en faut pour cuire un chapon à la broche, ou dans ſon eſtomach, afin de la conſerver. Mais qui oſeroit ſe vanter de connoître tous les moïens avec leſquels on peut la conſerver? Galien ne veut pas qu'on y innove la moindre choſe du monde; & neanmoins on ne peut ſe paſſer d'alimens, par l'aide deſquels la diſſipation de la ſubſtance puiſſe étre reparée: mais ils ſont tous diſſemblables; & en cette qualité ils ne ſauroient ſi bien la rétablir, qu'ils

ne l'affoibliſſent en méme-tems. L'Arbre de Vie du Paradis terreſtre pouvoit luy ſeul conſerver exactement une ſanté de cette nature.

La ſeconde eſpece de ſanté que nous avons propoſée ci-deſſus, qui eſt connuë de tout le monde & tres-commune, appartient à la Therapeutique, comme un Art qui ſait la corriger, & dont la difference conſiſte dans la quantité, & point du tout dans la qualité. Cette difference en quantité, ne rend point la nature de l'Art differente, n'étant qu'une pure application des mémes choſes, ſelon le jugement que fait le Medecin ſur differens corps; comme celuy qui aprés avoir ordonné un ſcrupule de Rhubarbe pour un enfant, il en preſcrit deux drachmes pour un homme fait: dira-t-on qu'il agit en cela par divers Arts, ou par differenres parties de ce méme Art? Non certes, puiſque c'eſt en vertu du méme Art: Ainſi l'Art qui conſerve la ſanté, & celui qui chaſſe les maladies, n'étant diſtinguez, ſelon Galien, que dans la quantité, doivent paſſer pour un méme Art, & pour une méme petite partie d'iceluy. Ce n'eſt pas que toutes les choſes propres & neceſſaires pour la gueriſon, ſoient abſolument neceſſaires pour conſerver la ſanté: mais ſeulement que tout ce qui ſert à la conſervation de la ſanté, contient auſſi en ſoy une certaine vertu curative; d'où il compare tres à propos la Medecine à l'Art des Fripiers qui racommo-

dent les habits déchirez, assurant que la conservation de la santé n'est point un genre different de la gueriſon des maladies ; mais que l'Art qui corrige beaucoup & promtement, est appelé Art curatif, & celuy qui ne rétablit que foiblement, conservatif. Galien dans le méme endroit n'aprouve pas Platon, en ce que n'y aïant qu'une seule curation pour le corps, il en fait pourtant mention de deux ; une qu'il appele *Gymnastique*, qui consiste dans les exercices du corps, & l'autre curative. *L'Art*, dit-il, *qui s'occupe à la santé presente du corps, entant qu'il éloigne les choses nuisibles, doit être appelé curatif, & en ce qu'il corrige les grandes intemperies : mais si on le regarde entant qu'il ôte les petits défauts, on le nommera Art conservatif.* Si bien que toute la difference consistera dans le nom, & non dans l'action & dans l'effet. Mais à quoy bon tant de discours ? Nôtre Seigneur Jesus-Christ ne nous a-t-il pas éclairci sur ce sujet, quand il a dit, *que ceux qui se portoient bien n'avoient pas besoin de Medecin.* Et le savant Celse n'a-t-il pas dit, *que l'homme sain, & qui joüit d'une parfaite santé, étant maître de ses actions, ne doit point s'assujettir à aucune Loy de la Medecine.* Il n'y a donc aucun Art qui luy donne des preceptes, *& il n'a besoin dans cet heureux état*, continuë ce méme Auteur, *ny de Medecin, ny de Parfumeur, ny de Baigneur, & il faut au contraire que son genre de vie soit tout different :* une telle personne, dit-il, n'a

besoin

beſoin ny de Medecin, ny de Medecine. Et par ainſi le Poëte avoit raiſon de dire,

Tiphus, ton Art eſt nul, ſi la mer eſt tranquille :
Phœbus, l'homme étant ſain, le tien eſt inutile.

Les Auteurs qui ont écrit touchant la conſervation de la ſanté, n'ont rien dit que l'on ne puiſſe apliquer à ceux qui ſont actuellement malades, ainſi que l'on peut voir dans le Traité des ſix choſes non-naturelles.

CHAPITRE XX.

Des Medecins qui attribuent trop aux Aſtres.

IL n'y a rien aujourd'huy de plus commun tant chez les Medecins, que chez les malades, que de faire des preſages par les Aſtres ſur la nature des maladies, ſur leurs ſignes, ſur leurs cauſes, ſur leurs évenemens, & ſur leur curation, avec tant de faſte & d'audace, qu'ils oſent bien blâmer d'ignorance des perſonnes infiniment beaucoup plus doctes qu'eux, & que tous leurs ſemblables qui ont été, & que tous ceux qui ſont encore en état ; tandis qu'eux-mémes ne ſont que des miſerables ignorans,

puiſque les réponſes qu'ils donnent ſont ſi peu aſſurées, & accompagnées de tant de doute, qu'eux-mémes, dis-je, ſe trouvent ſi ſouvent trompez, & trompent auſſi ſi ſouvent les autres, qu'il n'eſt perſonne qui ne puiſſe aiſément déviner, ou que leur ſcience eſt vaine, ou bien qu'ils l'ignorent entierement. Mais leur effronterie va encore plus avant : car ils pretendent connoître la bonne ou mauvaiſe fortune d'un chacun ; s'il ſera un homme craignant Dieu, ou un impie, chaſte, ou un adultere, prudent ou ſot, mépriſé ou honoré, pauvre ou riche, Evêque ou laïque, enfin de quel genre de mort il finira ; ſi au champ ou en ſa maiſon, de maladie ou par la main d'un bourreau, s'il ſera noïé, & pluſieurs choſes de cette nature, ſur leſquelles ſi vous venez à leur en demander la raiſon, ils demeurent muets comme des poiſſons. Et il eſt encore à voir quelqu'un de ces Aſtrologues qui ait pû prouver que cet Art ſoit veritable, appuié ſur des principes certains & vrais, ou qui aïent quelque probabilité. Je veux leur faire quelques demandes ſur les choſes qui regardent principalement la Medecine, laquelle pourtant on ne ſauroit purger en particulier de toutes ces ſotiſes, qu'en méme tems l'on n'en reconnoiſſe toutes les autres fourberies. Ces Meſſieurs ont ſouvent en bouche ce Proverbe, que leur ſcience n'a pas de plus grands ennemis que les ignorans. Ce qui eſt veritable, de la vraïe ſcience qui eſt fondée ſur des veritables principes, ſur

des raiſons ſolides, & ſur des bonnes concluſions, & non ſur des viſions chimeriques & phantaſtiques des Magiciens & des Caldéens, qui n'ont aucune apparence de raiſon. Ainſi pour refuter la vanité de la Magie, il n'eſt point neceſſaire d'étre Magicien ; outre que pluſieurs tant Anciens que Modernes fort ſavans dans cet Art, l'ont condamnée eux-mémes. Et à peine trouvera-t-on quelqu'un entr'eux qui excelle par deſſus les autres, qui luy ait donné ſon approbation. Alphonſe Roy d'Arragon qui paſſoit pour le plus ſavant Aſtrologue de ſon ſiecle, ne chaſſa-t-il pas de ſa Cour tous ces faiſeurs d'horoſcope. Ces Meſſieurs trouvent icy ce Roy tres-ſavant Aſtrologue, mais ennemi juré de l'Aſtrologie judiciaire. Et de plus, Dieu méme s'eſt declaré leur ennemi en la leur défendant, ce qu'il n'auroit jamais fait, ſi elle étoit bonne & veritable : car n'en aïant pas de beſoin, il ne peut l'avoir fait pour ſon uſage, non plus que pour les Demons, puiſqu'ils y ont été trouvez plus ſouvent menteurs que veritables ; ſi eſt-ce pourtant qu'ils ſont tres-experts dans cette ſcience, ſi tant eſt qu'elle ſoit vraïe. Elle eſt encore deffenduë par les Conciles de l'Egliſe & par les Saints Peres, dont pluſieurs en ont fait le Catalogue.

Mais pour venir au fait, je ſuppoſe premierement, que c'eſt une verité confirmée par l'experience, & tres-bien établie par l'avû des Philoſophes, que les Cieux agiſſent

ſur les choſes d'icy-bas ; & nous voïons que les viciſſitudes des ſaiſons & des generations ſuivent le mouvement du Soleil ; qu'il y a certains Aſtres dont les uns aportent la ſerenité à leur lever, & dont les autres excitent d'horribles tempêtes à leur coucher, & qu'ils ne contribuent pas peu à la naiſſance de certaines maladies, & à la gueriſon des autres ; tout cela ce faiſant non par maniere de commandement, mais par voïe de generation, d'alteration & de corruption, enſuite des changemens qui ont precedé dans l'air & parmi les Elemens : car il eſt conſtant & hors de toute diſpute, que les choſes ſuperieures gouvernent les inferieures, & que de celles dont le mouvement eſt determiné, comme eſt celuy des choſes ſublunaires, elles doivent étre gouvernées par les premieres qui ſont dans un perpetuel mouvement, comme ſont les Aſtres. C'eſt ainſi que le Soleil & l'homme engendrent un autre homme ; c'eſt ainſi que tout ſe conſerve par la lumiere, le mouvement & les influences des Aſtres. Puis donc qu'il eſt vray que les corps ſuperieurs dominent ſur les inferieurs par leur alteration, generation & corruption, & que toutes les maladies ne ſont que des alterations & des corruptions, ou des diſpoſitions precedentes pour la corruption & la mort, elles peuvent provenir des Aſtres. Les maladies ſuivent les ſaiſons de l'année qui dépendent des Cieux ; il y en a auſſi pluſieurs qui ſont cauſées pour avoir demeuré un

Ex 1. Meteor.

trop long-tems au Soleil, comme la fiévre & le mal de tête ; d'autres pour avoir ſouffert le ſerein, tels que ſont les catarrhes ; cependant ces maladies ne ſont point engendrées par les Aſtres, enſuite de quelque vertu naturelle capable de les cauſer, mais par hazart, enſuite des alterations élementaires par l'entremiſe des méteores, telles que ſont les pluïes, les roſées, les vents, les frimas, les gelées ou les extrémes chaleurs : Ainſi la fiévre s'engendre pour avoir été trop long-tems expoſé à la chaleur du Soleil ; les catarrhes pour avoir demeuré au clair de la Lune. Car les Aſtrologues ſuppoſent faux, en diſant qu'il y a des Aſtres malfaiſans, & c'eſt auſſi ſans raiſon qu'ils aſſignent des maladies propres & particulieres à chaque ſigne celeſte en particulier, leſquelles ils font dériver du different aſpect des Aſtres, & leſquelles, comme ils prétendent nous perſuader, on peut connoître long-tems avant qu'elles arrivent. Mais le Ciel ne contenant rien en ſoy que de bienfaiſant & de ſalutaire, il eſt par conſequent exemt de toute malignité. Les Philoſophes ſoûtiennent qu'on ne peut trouver dans les Corps celeſtes aucune corruption, ny aucune mauvaiſe choſe, non pas méme aucune alteration : c'eſt delà auſſi qu'Averroës refute les Aſtronomes qui établiſſent certaines Etoiles bienfaiſantes, d'autres malignes, vû qu'au contraire il n'y en ait pas une qui ne contribuë à nôtre conſervation. Car ſi une ſeule Conſ-

tellation étoit maligne, entant que cauſe naturelle, elle communiqueroit ſans ceſſe ſa malignité à ce qui ſeroit au deſſous d'elle, & les hommes ſeroient expoſez à un grand malheur, d'étre ſoûmis à un ſi puiſſant ennemi auquel ils ne pourroient reſiſter, & qui leur livrât un combat perpetuel, qu'on ne pourroit ny éviter, ny ſurmonter. Et il ne ſert rien de dire que l'effet d'une ſi maligne Conſtellation peut étre empêché par la vertu des autres Aſtres ; comme ſi Dieu avoit mis dans les Cieux les poiſons avec leurs Antidotes. Nous ne nions pas pourtant que les Aſtres n'aïent en ſoy des vertus differentes & contraires, qui ne laiſſent pas d'étre toutes ſalutaires & favorables pour ce Monde ſublunaire ; leſquelles pourtant enſuite des diverſes alterations de l'air, peuvent étre par accident nuiſibles, plus ou moins, par la differente rencontre des qualitez contraires dans certaines ſaiſons, comme il ſe voit que l'air chaud, tout benin & tout ſain qu'il ſoit, ne laiſſe pas de jetter certaines gens dans des maladies particulieres, ſelon Hippocrate, qui dit, *qu'il y a certains temperamens qui ſe portent mieux en Hyver, & d'autres en Eté.* Auſſi nous experimentons que tous les Etez ne ſont ny également chauds, ny galement ſerains ; de méme que les Hyvers ne ſont ny tous froids, ny tous pluvieux. Enfin quelque qualité que les ſaiſons aïent, elles nuiſent toûjours à quelques-uns ; ainſi que nous voïons que les grands changemens

3. *Aphor.* 2.

du chaud & du froid, d'humidité & de ſechereſſe, produiſent des maladies qui ſont d'autant plus dangereuſes que le froid & le chaud ſe rencontrent plus variables dans un même jour. Il n'y a aucun tems de l'année de quelle nature qu'il ſoit, qui ne nuiſe, ou qui ne ſoit utile à quelque temperament. Et ces choſes étant dépendantes des celeſtes, il n'eſt pas difficile à un Aſtrologue de predire par hazart une année malſaine, ou ſalutaire, en conſiderant le concours des Aſtres, bien que l'experience nous faſſe voir, qu'ils s'y trompent le plus ſouvent, en ce qu'aprés nous avoir promis un jour pluvieux, nous le voïons enſuite fort ſerain, & au lieu de la chaleur qu'il nous avoit fait eſperer, nous éprouvons tout le contraire; & au lieu d'une année abondante en maladies dont ils nous avoient menacez, nous voïons tres-peu de malades. Ces choſes arrivent ſi ſouvent, & elles nous ſont ſi ordinaires, qu'elles ſuffiſent pour nous convaincre de l'incertitude de cet Art. Mais il n'y a rien, ce ſemble, de plus abſurde, que de voir ces gens là raporter des maladies & d'autres malheurs qui arrivent en ce bas monde, aux aſpects des Aſtres qui ſont paſſez depuis long-tems. Corneille Gemma attribuë la peſte de l'an 1575. à la Conſtellation qui parut en 1571. & Cardan veut que la Maladie appelée *Lenticulaire* par Fracaſtor, qui fut l'an 1528. ſoit l'effet d'un aſpect de 1524. ce qui ne peut pas étre des cauſes naturelles, puiſque

les effets ne s'en enſuivent jamais, que tandis que les cauſes ſont preſentes ; n'y aïant aucune vray-ſemblance, que ce qui n'a pû s'executer en la preſence de la cauſe, le méme ſe puiſſe faire par la méme cauſe qui n'eſt plus ; quand méme il y auroit alors quelque favorable Conſtellation, & qui peut-étre ne paroîtroit jamais plus, ſi ce n'eſt dans cette grande & fameuſe Année de Platon ; ainſi la conjonction de tels Aſtres ne nous preſage ny les biens ny les maux preſens, mais ſeulement ceux qui arriveront ; ce qui montre que ce n'eſt ny les cauſes naturelles des effets ſuivans, ni les ſignes qui les accompagnent, mais que ce ſont ſeulement des ſignes ſurnaturels, & par conſequent qui ſont au deſſus de l'entendement humain, & que l'on ne peut connoître que par une revelation divine. Si Cardan & Corneille Gemma, avoient pû prédire dans les années paſſées de 1524. & 1571. la peſte qui devoit arriver en 1575. & la maladie *Lenticulaire* de 1528. c'eût été quelque choſe de tres-beau : mais c'eſt vouloir ſe moquer des Lecteurs que de leur vouloir dire, que l'on en a découvert la cauſe aprés que la choſe eſt arrivée, comme nous le veut perſuader Cardan, quand il aſſure qu'il a trouvé la mort de Jeſus-Chriſt, marquée & préfigurée dans les Aſtres, ce qui eſt encore une pure réverie. Il eût donc falu par conſequent, qu'il eût connu le moment de l'Incarnation & la Naiſſance du Verbe Incarné, l'heure & le jour de ſa

Paſſion, laquelle cependant tous nos nouveaux Theologiens aſſurent n'avoir été connuë de perſonne. Les principes de ceux qui tirent l'Horoſcope ſont fort incertains, & neanmoins tous les principes de quelques Sciences que ce ſoit doivent étre connus, ou par ſoy-méme, ou par demonſtration, ou par experience, ou enfin par revelation. Les Caldéens diſoient qu'ils étoient connus par l'experience. Et pour leur faire voir que nous agiſſons de bonne foy, nous leur accordons que cela peut étre touchant les choſes qui dépendent du mouvament reglé des Aſtres, comme le coucher & le lever des Conſtellations, les Eclypſes, les tempêtes de la Mer, & ſemblables : mais ils ne ſauroient jamais déviner au juſte, ny l'évenement des maladies, ny les autres choſes contingentes, ſur leſquelles les Aſtres n'ont aucun aſcendant. D'où eſt-ce qu'ils ont connu qu'il y a dans le Ciel douze maiſons, dont l'une eſt le domicile de la bonne fortune, l'autre celle de la vie, l'autre de la mort, & ainſi des autres : Et qu'il y a dans chacune de ces Maiſons un Seigneur appelé *Almute*, c'eſt à dire une Planette trespuiſſante. Mais cette Planette a-t-elle un maître qui luy commande naturellement, ou ſi cela dépend de la ſituation du Ciel ? On ne peut pas dire que cela ſe faſſe par droit de nature, parce que c'eſt tantôt Saturne, tantôt Jupiter, & tantôt un autre Dominateur ; encore moins, dis-je, par le lieu qu'elle occupe dans le Ciel, parce que

dans un autre tems, une autre Planette pourra dominer dans le méme endroit. Ces Meſſieurs font les Planettes, les unes males, & les autres femelles, ils en font de méme des ſignes, dont les uns ſont appelez Royaux, prognoſticans toute ſorte de biens aux Rois, & les autres tout malheur; qu'il y en a d'autres qui ne promettent rien moins aux ſujets rebelles & de la lie du peuple que la Couronne Royale. Mais qu'ils me diſent, qu'eſt-ce que faiſoient ces ſignes auparavant qu'il y eût des Rois dans le monde. On voit par là que les influences ne s'étendent pas ſeulement juſques ſur les corps naturels, entant que tels (qui toutefois ne leur ſont point ſoûmis que par cette conſideration) mais encore aux accidens imprévûs de la fortune: c'eſt à dire qu'il y a certaines Conſtellations funeſtes aux riches, & d'autres aux pauvres. Tout cela prouve qu'il n'y a ny ſignes naturels, ny cauſes naturelles, & que ſurpaſſant la portée de l'eſprit humain, l'on n'y peut rien connoître que par revelation divine: car ſi ces cauſes étoient naturelles, elles agiroient ſur les corps, entant que naturels, & d'une maniere naturelle; & encore ne pourroient-ils avoir aucune ſcience certaine des vertus des Conſtellations, à faute de ne les connoître toutes: outre que les forces des Aſtres qui leur ſont connus, ne peuvent étre compriſes par aucune experience aſſurée, non plus que par quelque raiſonnement exemt de tromperie. Il n'eſt

point d'homme qui puiſſe jamais découvrir leurs differens aſpects, qui ſouvent ne reviendront point que dans la celebre & grande Année de Platon. Il ne faut pas s'étonner aprés cela du peu de raport qui ſe trouve ſi ſouvent ſur les jugemens qu'ils ont porté touchant une méme choſe, & que les uns & les autres ne nous content que leurs réveries. Il n'eſt pas juſques au Grand Ptolomée, à Haly, à Albumazar, à Cardan, & à pluſieurs autres, qui ne ſoient tous de divers ſentiment ſur un méme aſpect des Aſtres. De ſorte qu'on peut faire divers jugemens touchant les mémes Aſtres, ſuivant les differentes opinions de ceux qui en ont écri. Mais enfin de quelque nature qu'ils puiſſent étre, ils ne peuvent ſavoir le moment auquel quelqu'un a été conçû ou né; encore moins appliquer la ſituation des Conſtellations à ce méme moment. Les femmes mémes ignorent le moment auquel elles ont conçû, & les horloges les plus exactes ne le ſauroient marquer au juſte. Le mouvement du Ciel eſt d'une telle rapidité, qu'en manquant tant ſoit peu dans une ſeule minute d'heure, toute la prediction eſt nulle. Ce qui ſe verifie, en ce que pluſieurs étant nez ſoûs la méme Conſtellation, ont de differentes fins, comme Jacob & Eſaü; Pluſieurs pour prendre naiſſance ſoûs les mémes Aſtres, ne laiſſent pas d'éprouver divers accidens. Jacob & Eſaü, repartent-ils, ne nâquirent pas dans le méme moment, à cauſe du mouvement

trop rapide des Cieux. Mais il s'enſuit de là, que ſi un moment ſi court aporte une ſi grande varieté dans le Ciel, comment connoîtront-ils d'une ſcience certaine, l'inſtant de la nativité & de la conception : car ſi deux jumeaux ne ſont pas cenſez avoir pris naiſſance ſoûs la méme Conſtellation, pour n'avoir pas pû ſortir du corps de leur mere tous deux à la fois ; de méme pouvons nous leur répondre qu'un méme homme ne ſauroit naître ſous la méme Conſtellation, ſur tout dans des accouchemens difficiles : car c'eſt premierement la tête qui paroit, enſuite le col, enfin les pieds ; il faudroit par conſequent aſſigner divers deſtins à chaque membre en particulier.

Et quand méme on leur accorderoit tout cela, il y auroit toûjours lieu de douter, par quels Aſtres ces avantures pourroient étre revelées, puiſque le nombre des enfans qui viennent au monde ſoûs la méme Conſtellation eſt ſi grand, & dont les maladies ſont ſi variables, & la fin de leur vie a ſi peu de conformité, aïans differens eſprits, differens deſirs, & diverſes inclinations ; il s'enſuivroit auſſi que tous ceux qui meurent d'un méme mal, ou qui periſſent dans un méme naufrage dans le méme Vaiſſeau, ou qui ſont tuez dans le méme combat, euſſent pris naiſſance ſoûs la méme Conſtellation ; ce qui n'eſt pas probable : ou bien il faudroit que les Aſtres euſſent tous la méme vertu.

Autrefois chez les Juifs tous ceux de la

famille d'Aaron naiſſoient tous Prêtres, & ceux de la Tribu de Levi étoient tous Clercs, de la façon que nous diſons aujourd'huy ; mais il n'y en avoit aucun Prêtre, ſi deux ou pluſieurs venoient à naître à la méme heure, & ſous la méme Conſtellation, comme il eſt arrivé ſans doute aſſez ſouvent. Car celuy-la ne pouvoit manquer d'étre Prêtre, & l'autre Levite. On peut tirer le méme argument des Tartares de Syrie chez Euſebe. Les Syriens ne commettent ny adultere, ny homicide, ny vol, ne ſe trouvant parmi eux ny femmes débauchées, ny aucune idolatrie. Il eſt permis chez les Perſes de ſe marier avec ſa ſœur, avec ſa mere & avec ſa fille. Ces choſes dépendent tellement de la volonté, des Loix, & de la coûtume, qu'elles ne ſe peuvent attribuer aux Aſtres.

Mais voïons ce qu'en dit Paracelſe dans ſon Livre des cinq Etres, ou cauſes des maladies, dont la premiere fait l'Etre des Aſtres, où il examine premierement leur proprieté, enſuite la vertu par laquelle ils operent. *Les Aſtrologues*, dit tres-élegamment cet Auteur, *croyent que les Aſtres gouvernent nos corps, luy au contraire veut que nous ſoïons regis par nos propres forces. Adam & Eve reçurent dans leur creation une faculté prolifique, qui durera juſques à la fin du Monde ; & poſé le cas qu'il n'y eût aucune Planette, ils ne laiſſeroient pas que de conſerver la méme faculté, d'autant qu'elle ne reſide pas dans la Planette, mais dans la ſemence ; ainſi l'un*

ſeroit mélancolique, l'autre bilieux; les uns ſeroient gens de bien, les autres vicieux, parce que les Aſtres ne peuvent donner la derniere perfection à aucune partie de nôtre corps, étant incapables de cauſer ny le temperament, ny la figure, ny la couleur, ny la moindre proprieté. Et quand la Conſtellation de Saturne n'auroit jamais été, les hommes ne ſeroient pas moins de different temperament. Et la fameuſe Helene n'auroit pas moins été débauchée quand il n'y auroit jamais eu de Planette de Venus; Et Neron tout cruel qu'il étoit, n'étoit pas ſorti de Mars. Nous avoüons bien neanmoins que ſans les Aſtres & les Cieux, rien ne peut ſubſiſter icy bas; car on ne verroit jamais germer les ſemences, ſi elles n'étoient auparavant échauffées par les douces influences du Soleil: ce n'eſt pas qu'il donne quelque force aux ſemences, qu'il n'a pas luy-méme, mais parce que c'eſt luy qui fait, & qui regle les ſaiſons. Il n'en eſt pas de méme de l'homme, car la matrice tient lieu d'Etoile & d'Aſtre; & quand Dieu méme n'auroit creé aucun Soleil, les hommes ne ceſſeroient pas d'engendrer. Ce n'eſt pas que nous puiſſions vivre ſans les Aſtres, puiſque c'eſt d'eux que dépend la chaleur & le froid, comme auſſi la preparation & la digeſtion de toutes les choſes deſquelles nous vivons, n'y aiant que l'homme ſeul qui n'y ſoit point aſſujetti. Et nous n'avons beſoin de toutes ces choſes, qu'entant que nous ne nous pouvons paſſer ny de la chaleur, ny du froid,

ny de boire, ny de manger, & rien plus. Si l'enfant qui eſt né ſous une Planette heureuſe & favorable, vient à avoir un naturel tout contraire, d'où l'aura-t-il reçû, ſi ce n'eſt de celuy qui l'a engendré, dans lequel reſide la vertu de la ſemence. Le méme Paracelſe nie auſſi que la fortune dépende des Aſtres, puiſqu'elle eſt toute dans l'induſtrie d'un chacun. Ce méme Auteur dans ſon ſecond Traité de l'Etre du Venin, par lequel il entend les excremens, dit *qu'encore qu'aucun ne puiſſe étre offenſé dans ſa ſanté par les Aſtres, il n'eſt pas pour cela aſſuré de ſe garantir de l'Etre de leur venin; d'où l'on voit que ces Aſtronomes ſe trompent neceſſairement, qui promettent la ſanté par l'influence des Aſtres, puiſqu'il y a d'autres cauſes capables de détruire la ſanté des corps, non moins que les Conſtellations mémes.*

Toutes ces raiſons ſeroient paſſablement bonnes, ſi elles étoient ſolides. Si on interroge un Aſtronome Caldéen, pour ſavoir ſi un tel malade doit échaper, & qu'il réponde qu'ouy : qu'arrivera-t-il ſi le malade neglige de prendre des remedes, ou qu'il en prenne des mauvais ? Et ſi au contraire il dit qu'il en mourra, qu'arrivera-t-il ſi le malade ſe ſert de tres-bons medicamens, & bien à propos ? Il eſt conſtant que celuy-là mourra, & que celuy-ci échapera. Loin donc d'icy tous ces prognoſtics Caldaïques, fondez ſur les Aſtres qui n'ont rien d'aſſuré. Un Medecin docte & homme de bien, dominera

Sapiens dominabitur Astris.

ſur tous ces prodigieux Corps celeſtes, & les fera mentir : Et à moins qu'ils ne leur attribuent quelque deſtin, ils ſe verront obligez d'avoüer la vanité de leurs predictions. Mais c'eſt à faire à des eſprits foibles de reconnoître un Deſtin ; car en l'admettant, il faut en méme tems détruire la liberté de la volonté, abolir l'uſage des Loix, & les coûtumes. Qu'un faiſeur d'Horoſcope diſe, que Pierre ou Paul ſera tué un tel jour, mais cela n'arrivera pas neceſſairement & infailliblement, & les Aſtres peuvent mentir, ſi l'aſſaſſin peut ne pas tuer celuy-ci dont il eſt queſtion, l'aſſaſſiné pourra auſſi ne pas étre tué. Cette doctrine ôte tout futur contingent à l'égard des cauſes ſecondes : car ſi la cauſe pour laquelle un homme perit de cette maniere là, ou de celle-ci, eſt dans les Aſtres, qui eſt-ce qui dira que c'eſt par hazart que cela eſt arrivé ? Il faudra donc que les Aſtres portent ſi puiſſamment les hommes aux vices & à la mort, qu'ils ne puiſſent faire autrement ; ainſi il faudra que ceux que les Loix obligent à ſuivre la vertu, ſe voyent malgré eux entraînez aux vices par l'impulſion des Aſtres. Hélas ! de combien de crimes faudroit-il accuſer le Ciel, ce qui ne ſe pratique que rarement dans les Villes où le libertinage regne plus ouvertement, comme nous dirons en ſuite. Et de cette maniere la méme Conſtellation nous demontreroit également & en méme-tems, & la vie

&

& la mort. Elle nous prédira la ſanté ſi un malade uſe de bons & ſalutaires remedes ; & elle prognoſtiquera la mort, s'il en prend de contraires ; comme s'il ſe pend par deſeſpoir, ou s'il ſe laiſſe mourir de faim, on n'a que faire d'avoir recours aux Aſtres, un enfant le devineroit ſans eux.

Mais ce qu'ils nous content des Eclypſes, eſt quelque choſe encore de plus ridicule : car ils veulent que l'Eclypſe qui n'eſt point un étre réel, ait en ſoy des qualitez qui durent les mois & les années entieres, aprés méme qu'elle eſt paſſée, ce qui eſt contre la nature de toutes les cauſes naturelles d'icy bas. Mais d'où eſt-ce qu'ils ont puiſé telles réveries, que l'Eclypſe laiſſe aprés elle des forces capables de durer ſi long-tems aprés ? car ſi cela étoit connu par ſoy-méme, tout le monde le ſauroit, perſonne ne l'a jamais pû faire voir en quel endroit que ce ſoit : Outre que l'on l'auroit appuyé de quelque bonne raiſon, & les Aſtrologues s'accorderoient mieux entre eux qu'ils ne font, tant ſur le ſujet que nous traitons, que dans les limites des Maiſons, & dans les proprietez qu'ils leur aſſignent. Nous ſavons auſſi qu'il n'y a eu là deſſus jamais aucune revelation : Que s'il nous répondent qu'oüy, qu'ils nous diſent en quel endroit, quand, & à qui tout cela a été revelé. Il ne leur reſte que la ſeule experience, qui eſt tres-incertaine, puiſ-

qu'ils y ſont trompez eux-mémes, & qu'ils trompent ſi ſouvent les autres. L'éclypſe ſe fait toûjours de la méme façon, ſans preſager pourtant la méme choſe, ce qui eſt une preuve que cela ne ſe fait point entant qu'Eclypſe, mais à raiſon de quelqu'autre choſe qui ſe trouve joint avec elle : or comme cet adjoint ne retient pas une telle vertu de l'Eclypſe, mais que c'eſt plutôt l'Eclypſe qui opere par ſon moïen, & par ainſi elle ne ſera d'aucune conſideration. Ils nous répondent qu'autant d'heures que l'Eclypſe de Lune dure, autant de mois auſſi ſon efficace dure ; mais les heures n'étant qu'une pure invention des hommes, elles ne ſont rien de réel dans le Ciel. Mais qui eſt cette puiſſance qui ôte de l'Eclypſe ſa vertu pendant tant de mois ? Cela ne ſe peut faire qu'en deux façons : car ou elle perit d'elle-méme, ou bien elle eſt éteinte par ſon contraire. L'Eclypſe n'a pour tout contraire que la lumiere, laquelle n'eſt pas plutôt retournée vers la Lune pour l'éclairer, qu'elle diſparoit avec ſes forces, à moins que les tenebres ne prévalent par accident au deſſus de la lumiere, par le moïen de laquelle le Ciel gouverne tout ce qu'il y a icy bas, & point du tout par les Eclypſes. Joint qu'il ſe rencontre toûjours plus de force & plus de vertu dans la propre cauſe que dans ſon effet. Et s'il faut qu'il y en ait quelqu'une dans l'Eclypſe de Lune qui dépende abſo-

lument de l'ombre de la Terre, il y auroit ſans doute plus de force dans cette méme ombre, que non pas dans l'Eclypſe méme; ce que perſonne, à mon avis, ne croira jamais. Et ſi cela étoit, il faudroit attribuer à l'ombre de la Terre, qui revient toures les nuits, des qualitez étonnantes, & que nous avons ignorez juſques à preſent. Mais ce qu'il y a de plus mauvais, c'eſt que les effets des Eclypſes ne commencent point qu'aprés le troiſiéme ou quatriéme mois que la méme Eclypſe eſt diſſipée. Ce qui fait voir évidemment, que la méme Eclypſe n'eſt ny la cauſe, ny le ſigne des choſes qui s'en enſuivent; & encore moins les marques & les aſpects qui s'y trouvoient joints. Or ſi toutes ces choſes ne ſont point des cauſes naturelles, ny méme des ſignes qui y ſont annexez, elles doivent étre ſurnaturelles, comme l'Arc-en-Ciel qui n'eſt pas un ſigne naturel, quoy qu'il ſoit quelque choſe de naturel.

Gellius dit fort à propos que Phavorinus a obſervé qu'entre toutes les choſes que Meſſieurs les Aſtrologues avancent, il ſe trouve tout au moins mille fauſſetez, pour une verité: Et ſi eux-mémes ſe trouvent courts ſi ſouvent dans la prediction des Meteores, comment pourront-ils nous predire au juſte les choſes qui dépendent de la volonté changeante des hommes? Un homme qui s'eſt precipité dans une grande maladie

pour avoir trop bû, il pouvoit ſe conſerver en ſanté vivant ſobrement : car ſelon l'axiome ordinaire des Philoſophes, les mémes choſes qui concourent à l'étre, concourent auſſi pour le faire connoître. Or non ſeulement les Aſtres concourent en faveur de l'étre, mais encore les cauſes plus particulieres ; car le Ciel n'eſt qu'une cauſe univerſelle & indeterminée.

Les faiſeurs d'Horoſcope ne ſauroient jamais avoir une parfaite connoiſſance des cauſes particulieres ; car les proprietez ſpecifiques & individuelles de chaque choſe, ont une cauſe particuliere ; comme ſi deux enfans venoient au monde dans le méme moment, l'un d'une femme infectée de la lepre, & l'autre d'une mere bien ſaine ; celuy-là ſera ſujet à la lepre, & celuy-ci ſera fort ſain. Si donc ces gens-là ne peuvent pas connoître les diſpoſitions corporelles par la contemplation des Aſtres ; comment connoîtront-ils les choſes contingentes qui dépendent, non d'une cauſe univerſelle, mais ſeulement de la volonté qui les determine ?

Mais puiſque les Corps celeſtes ne ſont pas les principes ou les cauſes de l'entendement, ny de la volonté, en ce que l'ame raiſonnable ne leur eſt point du tout aſſujettie, ny ne dépend aucunement d'eux. Le vouloir & l'élection ne ſont nullement naturelles, pour n'étre ny neceſſaires ny

determinées à une même choſe ; & on voit ordinairement que les choſes qui ſont naturelles ſe font bien ; au lieu que nos choix ſe trouvent ſouvent tres-mal faits : Que ſi elles dépendoient des Aſtres, il s'enſuivroit de là qu'ils ſeroient les auteurs & les cauſes de nos mauvaiſes actions, & qu'ils ne ſembleroient étre créez que pour nôtre ruïne.

Un Caldéen, par exemple, a predit qu'il y aura une guerre civile dans quelque Royaume ; il n'y a perſonne qui n'en puiſſe dire autant ſans conſulter les Aſtres, ſur cela ſeul qu'il ſaura que le peuple de ce Païs-là ſera porté à la ſedition par les intrigues de ſes Chefs ; s'il voit que les Miniſtres, & autres perſonnes publiques & d'autorité la fomentent, & ſi l'on luy donne avis, qu'il y a d'autres perſonnes qui tâchent d'apaiſer cette revolte, &c. Au contraire, il predira une paix prochaine, s'il s'aperçoit que les peuples ſont fort diſpoſez à obeïr aux Loix du Royaume, & que chacun commence déja à s'appliquer à ſa profeſſion & à ſes propres affaires, ſans ſe plus embaraſſer des intrigues ſecrettes, &c. Or il eſt conſtant que que ſi la populace devient ſeditieuſe & rebelle, cela dépend de la volonté perverſe des particuliers, & non point des Aſtres ; car ſon pouvoir s'étend auſſi loin que ſon devoir. Et comme chacun devoit & pouvoit demeurer en ſa maiſon, auſſi

devoit-il le faire pour ſe conſerver la paix. Toutes ces mutineries ſeditieuſes n'arrivent que par une perſuaſion morale, & non par une action naturelle des Etoiles : car autrement les hommes ſeroient ſi fortement pouſſez aux vices & aux meurtres, qu'il ne ſeroit pas en leur pouvoir de les éviter ; & c'eſt de là qu'il s'enſuivroit par une neceſſité inévitable, que la volonté ſeroit forcée à mille crimes par la violence des cauſes univerſelles. Et on en viendroit à ce point d'impieté, que de faire Dieu Auteur des pechez, s'il eſt vray qu'il ait creé tous ces beaux Luminaires, à deſſein de faire p'utôt pancher les hommes à toute ſorte de méchantes actions, que du côté de la vertu ; comme ſi le Ciel n'étoit fait que pour y deliberer, & pour y concerter des crimes & des rebellions contre les Etats & les Royaumes, & autre mille méchancetez qui ſe doivent commettre ſur la Terre. Et ſi cela a lieu, Dieu tout bon & tout ſage qu'il eſt tromperoit tout le genre-humain, en voulant obliger les hommes à obeïr à ſes Loix, & de ſuivre la vertu, tandis que d'un autre côté, il les porte aux vices par un ſecret mouvement des Aſtres.

Je dis donc que l'Aſtrologue qui predit les choſes futures ne dit rien de certain, parce que cela eſt indépendant des Aſtres, & leſquels à raiſon de leurs pro-

pres cauſes peuvent également étre & n'étre pas, comme celuy qui au lieu de la Guerre prediroit la Paix, en feroit tout autant. Celuy qui ne voit pas dans les Cieux la determination de la volonté, ne ſauroit rien voir d'où il puiſſe predire quelque choſe de certain. On peut raiſonner ſur les autres cauſes ſecondes de la méme maniere : & à moins qu'elles ne ſoient determinées par les Aſtres, toute prediction ne ſera qu'incertaine : au contraire ce qui eſt determiné par un autre eſt neceſſaire, & non contingent, ny caſuel. De plus tout ce qu'on nous dit des reſſemblances, eſt plein d'abſurdités ; car il n'y a aucune figure au Ciel, & on en peut s'imaginer & en feindre de telles que l'on voudra ; comme au lieu de la figure d'un Lion, on y pourroit peindre celle d'un Porceau.

Concluons donc & diſons que les Cieux n'étant qu'une cauſe univerſelle, ils ne peuvent determiner les effets ſinguliers. De là vient auſſi que de quelque Conſtitution que ſoit le Ciel, d'un oiſeau il ſe fait toûjours un oiſeau, & un homme d'un homme. Nous parlerons encore plus amplement de ces matieres, dans le quatriéme Livre. *Annoncez*, dit Dieu dans le Prophete Iſaïe, *les choſes qui doivent arriver, & nous vous croirons pour des Dieux.* *Il n'y a aucun Dieu avant moy, ny qui ſoit ſemblable à moy, qui puiſſe annoncer depuis* Cap. 4. Cap. 46.

le commencement juſqu'à la fin, les choſes qui n'ont pas été faites. L'Ecriture Sainte eſt remplie de ſemblables paſſages, & ainſi nous n'en dirons pas davantage.

DES

DES ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE.

LIVRE SECOND.

Des Erreurs touchant certaines Maladies, & de leur connoissance.

CHAPITRE I.

Du jugement trompeur des Urines.

IL est tems que nous détruisions une Erreur qui est si ordinaire aujourd'huy, & qui nous a donné d'abord occasion d'en parler dans quelques chapitres : car à peine celuy-là passe-il pour Medecin, qui ne peut pas connoître par l'inspection des urines, les maladies & toutes leurs circonstances, n'y ayant pas même jusqu'aux

Medecins qui ne fomentent la méme erreur avec un peu trop de foibleſſe : Cette coûtume étoit autrefois en grande vogue parmi les Sectateurs des Medecins Arabes, & elle ne l'étoit pas moins en France, du tems de Valeſcus & de Gordon. Plantius raporte dans la vie de Fernel, que ce fameux Medecin avoit coûtume de conſiderer les urines qu'on luy apportoit dans Paris, bien qu'il en condamne l'abus luy méme, & qu'il reprenne ceux qui à la maniere des Dévins, s'amuſent à predire beaucoup de choſes ſur les maladies des perſonnes abſentes, par la ſeule inſpection de leurs urines. Il ne faut que lire le Livre de Gordon, touchant les ſupercheries des urines, pour ſavoir combien il eſt aiſé à un Medecin d'impoſer au peuple,& comme quoy il faut ſe donner de garde de ces petites fineſſes. Les Alemans en ſont aujourd'huy encor tellement infatuez, qu'ils forcent leurs Medecins malgré eux, d'examiner leurs urines ; & il y en a pluſieurs parmi eux, qui condamnent fortement une telle coûtume : mais entr'autres Heurnius, Foreſtus & Sennert. Fuchſius va bien encore plus avant, lors qu'il appele Anes, Impoſteurs & beûveurs d'urine, tous ces contemplatifs d'urines, qui ne meritent pas qu'aucun Medecin honorable diſpute, ny conſulte avec eux, puiſqu'ils font plus de cas du gain ſordide provenant des urines,que de la verité méme. Il eſt vray qu'aujourd'huy les Medecins tant de France que ceux d'Italie, ſe ſont défaits à la fin de cette coûtume importune de déviner par les excremens.

ἀροπόσαι

Quelqu'un dira qu'ils ſont mal : car premierement, l'urine n'eſt qu'une ſeroſité des humeurs qui ſont dans les veines : or les humeurs deviennent les cauſes de pluſieurs maladies, donc l'urine donnera à connoître les maladies. A quoy je répons que les maladies ne ſont point dans les veines, mais elles ſont toutes dans la ſubſtance des parties ; donc l'urine n'indiquera tout au plus que les cauſes des maladies : mais d'une méme cauſe s'engendrent pluſieurs maladies, par exemple de la bile la fiévre chaude, la phreneſie, la jauniſſe, toute ſorte d'eryſipeles & de dartes. Que l'on preſente à quelqu'uns de ces Inſpecteurs de l'urine fort bilieuſe, pour voir s'il pourra déviner de laquelle de toutes ces maladies le malade eſt atteint ; il tirera peut-étre de là une conjectu e que la bile domine.

Secondement. Comme la méme urine peut paroître la méme, ainſi que nous avons dit, tant dans divers maux, que dans differens malades ; de méme elle paroit differente dans un méme malade, & elle ſe change ſi fort tous les jours, que ſi aujourd'huy l'on preſente au Medecin l'urine d'un malade, & que le lendemain l'on faſſe la méme choſe, à peine pourra-t-il aſſurer que ce ſoit l'urine de la méme maladie, s'il ne le connoit d'ailleurs. Mais je dis bien plus, car l'urine ſe trouve d'une couleur au commencement de l'accez differente de celle de ſon augmentation, & celle-ci de l'autre qui eſt lâchée dans le fort de la maladie.

Troiſiémement. L'urine peut paroître la méme dans des maladies contraires, bien qu'elles dépendent des cauſes entierement diverſes & oppoſées, par exemple qu'un pretendu connoiſſeur d'urine nous diſe en voïant une urine blanche & bien claire, ſi celuy qui la rendu eſt ſain, ou malade : car il arrive tous les jours, que les perſonnes les plus ſaines en láchent de ſemblable, aprés avoir bû beaucoup de vin ou de la biere. Un homme peut étre atteint d'une fiévre chaude avec phrenefie, par le tranſport de la bile au cerveau ; il peut étre travaillé d'une diabete & impuiſſance de retenir ſon eau, ſoit par une obſtruction des viſceres, ou par la debilité du foye, ou du ventricule, ou par la pierre, ou par d'autres maux : Or laquelle de ces maladies accuſera-t-il avec ſes conjectures ? Jugera-t-il bien que la phrenefie eſt une intemperie froide : rien n'empêche auſſi que l'urine bileuſe, ne s'engendre dans les maladies pituiteuſes, en ſuite de l'obſtruction du conduit qui ſert à porter la bile vers les inteſtins.

Quatriémement. Les maladies dont la cauſe n'eſt point contenuë dans les veines, ne peuvent étre connües par les urines : car il y a quantité de maladies durant leſquelles les urines ne ſont point changées, comme ſont les externes, les luxations, l'âpreté des parties, leur poliſſure, & méme la fiévre quarte, toute maladie interne qu'elle eſt, bien qu'elle ſoit engendrée, d'une humeur mélancolique, elle ne montre dans les urines aucuns ſignes de ſa preſence, ſoit dans l'accez,

In ſua praxi c. de feb. quartana Cõment. in Avic.

soit aprés icelluy, au raport d'Arculanus. Le celebre Gilbert Medecin Anglois, & le tres-savant Richar, ont avoüé ingenument n'avoir jamais pû connoître la fiévre quarte par les urines, non plus que l'epilepsie & la grosseſſe des femmes. Plût à Dieu que les Medecins de nôtre tems fussent d'aussi bonne foy. Voicy les propres paroles du fameux Medecin Arculanus, dans le siecle duquel la coûtume de déviner par les urines étoit extrémement en vogue. *Ie ne croy pas*, dit-il, *qu'on puisse connoître par les seules urines la fiévre quarte, à cause du grand raport qu'il se trouve entre elle & la fiévre quotidiene, dans l'urine, sur tout au commencement. Gilbert Anglois a été dans la méme opinion, en reprenant certains ignorans, mais grands parleurs, qui se ventent de connoître toute sorte de maladies, par les urines, ainsi que font encor à presen plusieurs Medecins de Lombardie, dont il y en a qui ne sont que des bouffons, en disant qu'il n'y a aucun mal qu'ils ne puissent connoître par les urines, & méme la fiévre putride; mais il se trouve à la fin qu'ils y comprennent fort peu de chose, aprés qu'on l'a leur a presentée, & qu'ils y ont consideré tous les signes. Le tres-savant & tres-habile Richard, voïant ces hableurs & causeurs, dans le jugement des urines, si éloquens en babil, mais si pitoïables & si muets en raisonnement, les reprend de cette maniere. Certains jaseurs & arrogans vont au delà des bornes de leur devoir, qui changent la doctrine avec les regles que j'ay trouvées, mais je prends Dieu à témoin,*

4. *can. fen.* 1. *tr.* 20. *c.* 65.

Dans son beau Traité des urines, dont la doctrine est singuliere & incomparable.

& tout ce que Ciel contient de Bienheureux, que je n'ay ſçû découvrir juſqu'à preſent aucune connoiſſance certaine, par le moïen de l'urine ſeule, touchant la groſſeſſe des femmes, l'epilepſie, ou la fiévre quarte, quelque peine que je me ſois donnée, & quelque artifice que j'y ait apporté: il y a de la tromperie & de l'équivoque dans une telle inſpection. Tout cela convient à la verité, au tems où nous ſommes, aïant vû moy-méme aſſez ſouvent des Medecins avoir ordonné tout le contraire en voïant le malade, de ce qu'ils avoient jugé auparavant, en contemplant l'urine. Mais qui pis eſt, une troupe de fripons qui exercent impudemment la Medecine, étant appelez vers malades, par les urines deſquels ils avoient fort bien expliquez le mal, ont changé non ſeulement de ſentiment, mais ils n'ont ſçû jamais en reconnoître la cauſe veritable, quoiqu'ils euſſent devant leurs yeux & les malades & leurs urines.

Cinquiémement. Les urines ſe trouvent alterées par les viandes, par les boiſſons, par les exercices, par l'air, par le ſommeil, par les veilles, & par d'autres choſes differentes qui rendent la connoiſſance preſente du mal fort conjecturale : Et c'eſt de là qu'Avicene ne veut pas qu'on regarde l'urine paſſé ſix heures, & quelques autres, aprés deux heures : ainſi combien lourdement ſe trompent ceux qui ont cette temerité de juger des maladies ſur les urines qu'on leur apporte de pluſieurs lieux ; cela fait que ceux qui n'étant point Medecins

pour mieux tromper le peuple, promettent beaucoup plus que les plus habiles Medecins n'oseroient faire. Je n'en peus pas méme excepter les Apoticaires, ny les Chirurgiens qui font les Medecins, qui devroient étre les plus integres du monde.

Sixiémement, Galien enseigne fort à propos qu'on ne pût tirer aucun signe des urines qui nous presage avec certitude ny la phreneſie, ny les maladies de la tête : car cette ferosité nous indique les mauvaises disposition du foye, des reins, & de la vessie. Quant aux maladies du cerveau, il y a d'autres signes & d'autres symptomes. Actuarius neanmoins nous donne avis qu'on peut avoir connoissance par le moïen des urines, des indisposition du cerveau, du foye, du col, de la poitrine & méme des membres. Et selon Hippocrate, les urines qui ressemblent à celles des chevaux font connoître les douleurs de tête. Les Medecins nous apprennent aussi que les excremens de tout le corps se portant dans les inteſtins & dans la vessie, peuvent changer les urines : ainsi la pituite coulant de la tête en bas, les rend pleines d'écume : Et le méme Auteur croit qu'à force de pisser, l'on peut étre délivré des tranchées & des douleurs des hypocondres. Mais cela ne regarde que le prognostic : car il n'est pas possible que ces douleurs du ventre puissent étre connües par les urines. Le subtil Argentier se moque avec raison d'Actuarius de ce qu'il tâchoit de tirer des signes par les urines,

2. *Prorhet. sex.* 2.

4. *Aph.* 73.

pour connoître les maladies du cerveau, de la poitrine & des membres ; car bien que les excremens de tout le corps, puiſſent s'évacuer par la veſſie, cela n'arrive pas neanmoins toûjours ; car méme pluſieurs parties fort indiſpoſées n'apportent aucun changement à l'urine ; Outre que les excremens ſont ſeulement les cauſes des maladies, & point du tout les maladies mémes. Galien nous donne la ſolution de ce qu'on peut dire ſur la douleur de tête & ſur la phreneſie, quand il nous dit, que les ſignes de la phreneſie ſont ceux qui ſe rencontrent toûjours & dans les ſeules urines, & qui tantôt s'y trouvent à la verité toûjours, mais non pas dans les ſeules, tantôt ny toûjours, ny dans elles ſeules, mais on les y remarque quelquefois, & aprés on ne les y voit plus, mais ils y ſurviennent. Par où il veut nous faire voir, comme il n'y a aucuns ſignes de la phreneſie ny dans les urines, ny dans les ſelles, ny dans les crachats, non plus que dans les vomiſſemens : Car ny les urines troublées, ny celles qui contiennent dans leur milieu certains nuages ſuſpendus, ny les écumeuſes n'indiquent pas toûjours & ſurément les maladies ſuſdites ; car elles peuvent provenir auſſi par d'autres cauſes. Et ſi quelquefois elles ne nous marquent quelque choſe de ces maux, cela ſe fait conjointement avec les autres ſignes, parce que les precedentes indiſpoſitions peuvent étre ſans ces urines là. D'où l'on peut conclure

Ad text. 4. ſect. 1. prorhet.

clurre que les ſignes qui ne ſont pas toûjours preſens à la maladie, ny dans elle ſeule, ne peuvent donner aucune indication du mal. Or telles ſont les urines; car ſelon Galien, ce n'eſt que par hazart qu'elles nous découvrent le délire, par la vuë d'un ſang plus rempli d'air, & non proprement & par ſoy; Et par ainſi ce que nous avons dit des urines, n'a rien de commun avec la phreneſie, ne ſervant qu'à faire ſavoir ſi le malade eſt en danger ou non. Galien dit dans plus d'un endroit, que les excremens ſont les indices de la partie affligée, & de l'eſpece du mal; à ſavoir les ſelles pour le bas ventre; les crachats pour la poitrine; la morve des narines pour le cerveau; les urines pour le foye & pour les veines; c'eſt à dire de la coction qui ſe doit faire dans ces mémes parties, mais rarement les indices des mémes maladies. De là il s'enſuit qu'aucune maladie ne peut étre indiquée par les urines, par exemple la plevreſie ſe fait connoître par la douleur de côté, par la fiévre, par le poux dur & ſerré, par la difficulté de la reſpiration & par la toux, ſans avoir beſoin de recourir aux urines ny aux crachats; car ces deux derniers y ſurvenant, en marquent tout au plus, & la cauſe & l'évenement que l'on a déja reconnu par le moïen d'autres ſignes. Or bien que ny la plevreſie, ny la phreneſie ne puiſſent étre connües par les urines, toutefois ſi elles paroiſſent fort changées, c'eſt un mauvais ſigne; car elles *Loco citato.*

nous ſignifient que non ſeulement les parties vitales & animales ſouffrent, mais auſſi les naturelles. Car le danger du malade eſt d'autant plus grand, qu'il y a plus de parties attaquées : De plus, l'urine montre quelquefois s'il y a de la fiévre jointe avec l'autre mal, ou non, ſelon la doctrine de Galien. Dans les indiſpoſitions, dit-il, du ventre où il n'y a point de fiévre, il faut conſiderer les ſeuls excremens des ſelles ; & la fiévre y étant, il faudra examiner auſſi les urines, non pas à deſſein de connoître le mal, mais ſeulement pour en prédire l'évenement entant qu'il eſt déja connu.

2. de Criſib. c. 7.

CHAPITRE II.

De l'impoſſibilité de connoître par les urines, ny le ſexe, ny la groſſeſſe d'une femme.

CEux qui preſentent les urines aux Medecins, les prient ſouvent de leur dire, ſi c'eſt d'un homme ou d'une femme, & ſi elle eſt groſſe ou non. C'eſt une choſe merveilleuſe, combien finement quelques-uns impoſent au peuple dans un tel rencontre. Mais je feray voir clairement qu'on ne ſauroit connoître par là ny la difference du ſexe, ny la groſſeſſe ; bien qu'autre ſoit l'urine du jeune, autre celle du vieux, autre

celle de l'homme, & autre celle de la femme, elles ne different que dans la couleur & dans la conſiſtance, leſquelles pouvant étre changées par d'autres choſes, un Medecin ne ſauroit preciſément juger par là ſi c'eſt d'homme ou de femme: car une femme bilieuſe, aprés avoir fait de l'exercice, & avoir mangé des viandes chaudes, a coûtume de rendre des urines plus colorées que celles d'un homme phlegmatique : Et par la méme raiſon une femme qui a la fiévre, ou quelqu'autre maladie, changera ſans faute ſon urine ſelon la nature de ſon mal. Quiconque donc a aſſez de temerité que de faire profeſſion de déviner par ces ſeroſitez, comme je vous prie, diſcernera-t-il, le ſexe, en ignorant le temperament de ceux dont il examine les urines ? Si donc l'on compare un homme ſain avec une femme ſaine, un bilieux avec une bilieuſe, un homme malade avec une femme qui le ſoit auſſi, & que rien d'externe ne leur ſurvienne capable d'y apporter du changement, peut-étre pourra-t-on diſcerner en quelque maniere l'urine d'une femme d'avec celle d'un homme ; mais autrement point du tout, d'autant que le Medecin ne ſait le plus ſouvent d'où l'on la luy a apportée. Et c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce qu'en écrivent les Medecins, touchant la difference de l'urine d'un homme d'avec celle d'une femme ; & ſi les hommes ſont dits plus chauds, & adonnez à des exercices continuels, auſſi rendent-ils des urines plus claires, plus

colorées & moins chargées d'excremens ; au lieu que les femmes à cauſe de leur temperament plus froid, font des urines plus pâles & plus pleines de lie & de ſediment. *La couleur obſcure*, dit Fernel, *& qui tire ſur le blanc, eſt non ſeulement un indice de crudité, mais encor du ſexe.* Mais une telle couleur peut encore ſe rencontrer dans un homme d'un temperament tres-chaud, par les cauſes qui alterent les urines ; C'eſt pour cela qu'il n'y a rien de certain dans leur inſpection, & c'eſt être temeraire que de porter des jugemens ſur ces excremens.

Le doute eſt plus grand touchant la groſſeſſe des femmes, deſquelles pour cela ſeul ont coûtume de preſenter leurs urines aux Medecins. Avicene enſeigne qu'on peut la connoître par le ſediment ſemblable au coton cardé, & par d'autres conditions ; mais comme l'experience y repugne, on doit rejeter cette methode : il n'eſt pas neceſſaire qu'il y ait du ſediment dans l'urine de chaque femme, mais ſeulement dans celle qui eſt bien cuite.

Premierement, Hippocrate qui a exactement recherché les ſignes de la conception, n'a jamais fait mention des urines.

Secondement, l'urine ne ſe change point par la groſſeſſe, mais par la ſeule ſuppreſſion des menſtrües : c'eſt de là qu'il faut avoüer que les urines peuvent recevoir de l'alteration par le reflus du ſang & des excremens vers les veines : mais un tel changement peut paroître dans les urines des

pucelles, enſuite du ſang menſtrüel arrêté, & même dans toutes les maladies cauſées par la même ſuppreſſion, non moins que dans les obſtructions des autres viſceres; ainſi l'urine ne ſauroit indiquer rien de propre ny de particulier. Nous voïons quelquefois des urines nullement colorées, ainſi qu'il arrive tres-ſouvent dans les obſtructions, tantôt elles ſont fort colorées, & tantôt elles reſſemblent à celles des perſonnes ſaines, lors même que la femme eſt groſſe; quelquefois elles ſont claires, quelquefois auſſi elles ſont plus épaiſſes, & telles que l'on peut remarquer dans les autres indiſpoſitions. Que ſi la femme tombe malade, ſon urine ſe change ſi fort par la violence du mal, que s'il y avoit quelques ſignes capables de marquer la groſſeſſe, ils diſparoîtroient tous.

Troiſiémement, Hippocrate fait voir qu'il n'eſt pas ſi aiſé de connoître la groſſeſſe, & qui aprés en avoir apporté un grand nombre de ſignes probables, les rejette comme moins certains, pour recourir aux marques empiriques. *Si vous voulez ſavoir*, dit-il, *ſi une femme a conçû, donnez-luy à boire du vin mielé, avant qu'elle s'endorme; Et s'il luy ſurvient des tranchées, elle a conçû, autrement elle n'eſt point groſſe.* Et dans un autre endroit. *Broïez*, dit-il, *de l'anis en poudre avec du miel, & aprés y avoir mélé de l'eau, donnez-luy le tout à boire avant qu'elle s'endorme; & ſi aprés elle reſſent des tranchées au nombril, ſachez qu'elle eſt enceinte,* *Aph. 41. l. 5.* *Lib. de ſteril.*

au defaut dequoy, il n'y a rien. Il faut tomber d'accord aprés cela, qu'il eſt bien difficile de connoître la groſſeſſe auparavant que l'enfant ſe remuë, puiſque cet Homme divin ſe voit obligé de recourir à ces ſignes empiriques, aprés en avoir eſſaïé pluſieurs autres.

Combien ceux-là révent-ils, qui aſſurent qu'on peut aiſément prédire la conception par les urines. Avenzoar celebre Medecin entre les Arabes, raporte de luy-méme comme il ſe trompa en ſa propre femme, quoy qu'il eût examiné ſes urines, & qu'il eût en ſon pouvoir les autres marques, à la faveur deſquels il pouvoit connoître ſa groſſeſſe, ſi ſa connoiſſance étoit ſi facile. Saxonia dit, que les Medecins l'avoient crû une maſſe de chair lorſqu'il étoit encor dans le ventre de ſa mere, laquelle ne pût jamais avorter aprés un grand nombre de médicamens qu'elle avoit pris à ce deſſein par leurs ordonnances. Les Auteurs qui ont nouvellement écrit ſur les maladies des femmes ſont de méme ſentiment.

Il faut ajoûter à cela une Hiſtoire fabuleuſe qui m'a été racontée par des perſonnes dignes de foy, comme une verité. Une ſervante aprés avoir répandu par hazart l'urine de ſa maîtreſſe qu'elle portoit à un Medecin, de quoy étant fort en peine, & voïant dans ſon chemin une vache piſſer, elle preſente ſa fiole ſous la queuë de cette vache, & la porte au Medecin, qui aprés l'avoir examinée, dit que la malade mangeoit trop

d'herbes. Voilà certes un tour d'eſprit qu'on ne peut aſſez loüer d'avoir pû déviner cela : mais je dis que c'eſt un pur conte, parce que j'ay oüy raconter la méme choſe de pluſieurs Medecins, outre qu'on n'attribuë jamais cela à un Medecin qui eſt encore envie, mais toûjours à un certain Medecin mort, qui n'a plus ſon pareil. O Dieu que le monde eſt ſot ! car il n'y a perſonne dans le monde, ny l'on n'a jamais pû faire un juſte diſcernement, entre l'urine des chevaux & l'urine des hommes. *Si l'urine*, dit Hippocrate, *eſt ſemblable en quelque maniere à celle des chevaux, le malade ſouffre quelque mal de tête, ou bien il eſt ſur le point d'y reſſentir de la douleur.* Par où ce grand Maître ſemble nous vouloir marquer, que l'homme peut rendre de l'urine qui aura du raport à celle des brutes, tant en couleur qu'en conſiſtance : d'où vient qu'on a été en peine juſqu'à preſent, pour trouver les moïens de diſtinguer les autres liqueurs d'avec les urines des hommes. *Aph. 70. l. 4.*

Je ſay fort bien les regles qu'Avicene & quelques autres Medecins nous ont laiſſées pour en pouvoir faire le diſcernement ; mais elles ſe trouvent toutes fauſſes & incertaines. Il n'eſt rien de moins difficile que de tromper le plus habile Medecin, en luy preſentant diverſes urines, & differentes liqueurs. Concluons que ſi l'homme peut faire de l'urine qui approche de celle des brutes, qui ſera le Medecin aſſez habile pour faire la difference entre l'une &

l'autre, s'il ignore d'où l'on la luy aura apportée.

CHAPITRE III.

Réponse aux raisons qui semblent favoriser le jugement par les urines.

CEux qui approuvent avec trop d'opiniâtreté l'Art de juger assurément par les urines, se servent de l'autorité & des raisons d'Hercule de Saxe, Medecin tres-savant autrefois parmi les Italiens, qui semble avoir favorisé tant soit peu la connoissance par les urines : car il veut que par icelles l'on puisse connoître non seulement les causes des maladies, mais encor leurs idées, leur grandeur, leur malignité, ou leur sureté, tant dans leur genre que dans leur espece ; l'opinion duquel je m'en vay expliquer en peu de mots.

Premierement, les urines, dit-il, montrent évidemment les maladies causées par l'intemperie, tant sans matiere qu'avec la matiere. L'intemperie chaude immaterielle est, ou universelle ou particuliere à quelque partie, laquelle est tantôt accompagnée de fiévre, & tantôt elle ne l'est point. Cette intemperie chaude commune, se fait connoître par les urines rougeâtres, roussatres,

vertes, noires & graiſſeuſes, par les hypoſtaſes pleines de petits atômes, par des petits corps reſſemblant à du ſon, ou à des petites écailles & par des urines acres. Mais cependant ces choſes-là ne nous montrent point l'intemperie ſans matiere ; car l'urine n'a aucune de ces couleurs, ſi ce n'eſt par le mélange des humeurs. Ce qui eſt confirmé par Galien, quand il dit, que dans la fiévre ephemere, les urines paroiſſent un peu rouges par le mélange de la bile. De plus ces choſes ne font voir ſeulement l'intemperie chaude qu'en general, ſans aucune de ſes eſpeces, parce que l'intemperie chaude peut étre ou une fiévre ſynoque, ou chaude, ou tierce ; ce peut étre encor ou un phlegmon, ou un eryſipele ſur quelque partie. Les mémes Sectateurs publient, que par les mémes urines, l'intemperie chaude des parties ſe peut connoître. Qu'eſt-ce donc qu'un dévineur d'urine nous pourra prédire ? ſi les urines donnent des indications du mal en general, & point du tout en particulier, pourquoy connoîtra-il par leur inſpection plutôt la chaleur des reins, que celle du foye, ou de tout le corps ?

1. *Ad Glauc. c. 2. & 3. Meth. c. 2. & 10. de Criſib. c. 12.*

Secondement, il objecte que l'urine étant la ſeroſité des humeurs diſtribuées dans la ſubſtance des parties, entraîne avec ſoy en s'en éloignant, les excrémens de ces mémes parties, & ainſi elle pourra donner à connoître leurs indiſpoſitions. A quoy je répons que l'alteration de la ſeroſité eſt ſi changeante, qu'il n'eſt pas poſſible de bien

connoître laquelle de ces parties, eſt alterée preciſément ; outre que les excremens de pluſieurs parties ſont de méme nature, & à moins que les choſes contenües dans les urines, ne ſoient bien extraordinaires, comme le pus, la ſanie & la ſubſtance de certaines parties, cette ſeroſité ne nous fera connoître rien de particulier. Et meme quand tout cela s'y rencontreroit, s'il n'y ſurvient d'autres ſignes, à peine pourrons nous connoître d'où ces excremens ſe ſont écoulez, ſi ce n'eſt que la veſſie ſoit mal diſpoſée, ainſi que nous le font voir les petites peaux ſemblables à du ſon.

Troiſiémement, il nous apprend, ſelon mon avis, une choſe bien vaine, je veux dire la maniere de diſtinguer la ſeroſité du foye, d'avec celle des veines, comme ſi veritablement le foye avoit quelque ſeroſité toute particuliere, ou ſi celle des veines ne ſe faiſoit pas premierement dans le méme foye. Or il veut qu'on le connoiſſe & par la quantité, & par la ſubſtance, parce que la ſeroſité des veines eſt plus abondante & plus groſſiere que celle du foye : Ce qui eſt pourtant faux, parce que l'abondance de l'urine provient de l'abondance de la matiere humide qu'on prend, qui paſſe par le foye avant que de venir dans les veines. Et parce que l'urine ſurpaſſe en quantité la boiſſon qu'on a priſe, il faut neceſſairement qu'il s'y mêle quelqu'autre choſe.

Quatriémement, il dit que Galien veut que l'on regarde les urines, & dans la Pleyre-

ſie, & dans les maladies du poûmon. Mais nous avons dit cy-deſſus, que l'inſpection des urines ne peut ſervir dans ces ſortes de maux, qui pour en connoître l'iſſuë, & nullement leur état preſent. Il en faut dire autant de l'intemperie froide, qui en general peut étre connuë par l'urine, ainſi que nous l'avoüons, mais jamais dans ſon eſpece : car par exemple dans l'impuiſſance de retenir ſon urine, dans le commancement des accez, dans la cachexie, dans l'hydropiſie, dans la lethargie & dans les autres indiſpoſitions, les urines quelques cruës qu'elles puiſſent étre, ne ſauroient démontrer les maladies de ces parties-la plutôt que de celles-cy. Il ajoûte mal à propos qu'on peut découvrir par l'urine l'intemperie froide de la matrice, laquelle par ſa proximité luy communique ſa qualité. Mais pourquoy, je vous prie, la crudité de l'urine ſe devra-t-elle plutôt raporter à la matrice qu'au foye ? Et ſi l'urine deſcend dans la veſſie fort colorée par quelque cauſe échauffante, la matrice quoique froide ne luy ôtera pas ſa couleur qu'elle a reçû par le mélange de la bile. Et bien que l'uterus fort échauffé puiſſe peut-étre donner quelque couleur à l'urine, il ne ſauroit neanmoins étant froid ôter la couleur que la ſeroſité a contractée ailleurs.

Cinquiémement, il dit que les humeurs peuvent deſcendre dans la veſſie de toutes les parties, & qu'il s'enſuit de là qu'elle découvrira leurs indiſpoſitions. A tout cela

je répons, premierement, que les humeurs appelées ſecondes, ne deſcendent point que dans une colliquation du corps. Secondement, que les humeurs étant une fois échapées des vaiſſeaux, rarement retournent-elles dans les urines, mais elles ſont expulſées dans l'habitude du corps.

J'avoüe, dira-t-il, que la matiere de la ſueur eſt la méme que celle de l'urine, mais que la matiere de la ſueur eſt hors des veines; ce qui fait qu'au défaut de la ſueur, il ſe fait un grand amas d'urine, & que la ſeroſité retourne dans les veines. Ce qui n'eſt pourtant pas vray, que la matiere de la ſueur ſoit hors des veines, ſi ce n'eſt au tems que nous ſuons actuellement & du tout point quand nous ſommes ſeulement prêts à ſuër : or perſonne ne ſouffre aucune ſueur ſpontanée, s'il n'eſt malade : Et quand méme les humeurs retourneroient dans les veines, elles ne pourroient faire voir les indiſpoſitions particulieres des parties, comme quand l'urine ſort purulente, elle marque bien que le pus en ſort; mais que ce ſoit de la poitrine ou d'ailleurs, ce ne ſera pas par l'urine, mais plutôt par les autres ſignes de la partie malade.

Il s'apuïe enfin ſur l'autorité d'Avicene qui écrit qu'une marque certaine de la goute, c'eſt quand il y a dans l'urine une matiére épaiſſe & viſqueuſe. Ce qui eſt encor tres-faux, puis qu'une telle humeur épaiſſe peut provenir d'ailleurs. Mais en voilà bien aſſez.

CHAPITRE IV.

Que ce n'eſt pas toûjours une bonne marque quand l'urine dé-vient trouble dans les maladies.

IL n'y a rien de plus ordinaire, que d'oüir dire au peuple qu'il a bonne eſperance du malade, dés qu'il a vû que ſon urine, de claire qu'elle étoit, eſt devenuë trouble; ce qui n'eſt pourtant pas toûjours vray, puis qu'au contraire, ce peut étre un un mauvais ſigne. Où il faut remarquer, ou que les urines demeurent auſſi claires qu'elles ont été renduës, ou qu'elles deviennent troubles, en perdant en ſuite la tranſparance qu'elles avoient en ſortant du corps, ou qu'étant renduës troubles, elles ne ſe changent point, ou qu'elles deviennent claires d'elles-mémes, ſoit en les approchant du feu, ſoit par la ſeparation de la plus groſſe matiere qui deſcend au fonds du verre. Il y auroit quantité de choſes à dire ſur les cauſes de ces urines; mais ce n'eſt pas icy le lieu d'en parler. L'urine la meilleure de toutes, eſt celle dont la couleur & la conſiſtance ſont dans la mediocrité, & plus elle s'en éloigne, plus auſſi eſt-elle mauvaiſe. Or c'eſt une marque de crudité quand elle eſt plus ſubtile qu'à l'or-

dinaire : pour celle qui eſt renduë claire, & qui devient aprés trouble, ce peut étre un preſage d'une maladie prochaine dans les perſonnes ſaines, en ce qu'elle eſt une marque de l'humeur cruë, que la chaleur naturelle tâche de cuire, & c'eſt de là qu'elle eſt renduë claire ; mais elle n'a pas plutôt perdu ſa chaleur & ſes eſprits, qu'elle ſe trouble ; car la chaleur rend toutes choſes égales ; mais elle marque dans les malades l'augmentation du mal, ſur tout ſi la ſubſtance, la couleur, & tous les autres ſignes ſont mauvais. Et ſi une telle urine donne de l'aprehenſion à ceux qui ſe portent bien, comment, je vous prie, pourra-t-elle ſignifier la coction dans les malades. Lors qu'un homme ſain tombe malade, ſon urine ne devient pas pour cela neceſſairement plus ſubtile que la naturelle, & aprés plus épaiſſe & trouble ; mais elle ſe broüille plutôt dés le commancement, qui eſt une marque certaine d'une maladie prochaine. Il s'enſuit donc que le trouble & la confuſion dans les urines ne marque jamais rien de bon : car l'urine qui de claire qu'elle étoit au commancement, acquiert une mediocrité, ne préſupoſe pas qu'il faille qu'elle ait été trouble auparavant ; car la tenuë approche plus de la mediocre que de la trouble. Si donc l'urine jaune & tenuë, devient rouſſe, épaiſſe & trouble, au lieu d'une coction, elle marque quelque danger, à cauſe de l'augmentation de la pourriture, ainſi qu'a tres-bien obſervé Montan.

Ceux-là donc ſe trompent qui prennent pour une bonne marque les urines troubles & épaiſſes, à cauſe qu'ils s'imaginent que c'eſt la matiere qui faiſoit les obſtructions qui ſort avec les humeurs morbifiques. J'avouë bien que cela arrive quelquefois dans la pierre, dans les évacuations critiques, & par la violence des medicamens; mais quand cela ſort ſans diminuer le mal, il préſage une maladie rebelle, & dont l'humeur n'eſt pas encore cuite; car toute coction rend les urines fort claires, & de toutes les pires, ce ſont celles qui viennent troubles & qui ne s'éclairciſſent point, à cauſe de la grande agitation des humeurs dans les veines, & du grand combat qui ſe fait entre la nature & le mal. Et l'on voit dans les obſervations d'Hippocrate, qu'elles préſagent le mal de tête, le délire, la convulſion, & méme la mort. Polyphante aprés avoir rendu ſes urines de cette nature, perdit l'eſprit, & enfin il mourut dans les convulſions. *7. Epid.*

CHAPITRE V.

Que la conſomption ne peut étre connuë par les urines.

LA plûpart de ceux qui portent des urines aux Medecins, ont coûtume de leur demander ſi le malade n'eſt point travaillé de quelque conſomption ; en quoy ils errent en deux manieres.

Premierement, en ce qu'ils ne font point de diſtinction entre la vraïe conſomption, & les autres affections contre-nature, appelant conſomption toute ſorte d'extenuation du corps, de quelque cauſe qu'elle puiſſe provenir, ainſi que nous dirons cy-aprés.

Secondement, parce qu'on ne peut connoître par les urines ny l'ulcere des poûmons, ny la fiévre hetique, qui ſont à proprement parler, ce qu'on appele conſomption. Galien ny Hippocrate, ne ſe ſont jamais aviſez de tirer aucuns ſignes des urines pour connoître ces maladies là. La raiſon eſt qu'on ne ſauroit prendre aucun ſigne ny propre, ny inſeparable de la conſomption, ſoit du côté de la ſubſtance, de la couleur ou des excremens contenus en icelles, les urines n'étant que la ſeroſité des humeurs qui ſont enfermées dans les veines, & c'eſt de la diverſité des humeurs

que

que dépend le changement des urines. Mais dans les phthiſiques les poûmons ſont les premiers attaquez, & en ſuite le corps tout entier, comme il arrive dans les hetiques. Nous avons fait remarquer cy-devant, que c'eſt par les crachats, & non point par les urines que l'on connoît les maladies des poûmons. Et bien que nous puiſſions tirer quelque utilité de l'inſpection des urines, elles ne peuvent neanmoins ſervir tout au plus que pour le prognoſtic, & point du tout pour en découvrir le mal : car ſi elles paroiſſent de petite conſiſtance, elles en augmentent le danger.

Mais les Arabes, dites-vous, ont appelé ces urines graiſſeuſes & huileuſes, & pluſieurs Medecins de nôtre tems ſuivent leur methode, quoique differens entr'eux, ainſi que pour l'ordinaire ils avoüent, que dans le commencement de la fiévre hetique, l'on ne peut rien dire de certain par les urines, mais dans la ſuite, l'humidité adipeuſe ſe ſe conſumant, elles paroiſſent telles que nous avons dites. Au reſte Alexandre Tralian ne dit mot des urines graiſſeuſes, mais bien des ſubtiles, enflamées & crües ; car comme les coctions ſe font par le moïen des parties ſolides, dés que celles-cy ſe portent mal, les urines ne ſauroient avoir une coction loüable, mais elles ſont teniües, ardentes & plus crües, telles qu'il ſe voit dans l'intemperie chaude & ſeche.

On ne ſauroit peurtant conclurre de là, qu'un Medecin puiſſe connoître par cette

ſeroſité la fiévre hetique, ſans voir le malade, parce que les mémes urines paroiſſent ſemblables dans d'autres indiſpoſitions ; & cela peut arriver par diverſes cauſes : c'eſt pourquoy elles n'indiquent rien de certain, s'il n'intervient d'autres ſignes. Il en faut dire autant des urines oleagineuſes, ſur leſquelles il y auroit beaucoup de choſes à dire, puis que ce nom ſe prend differemment chez Galien, & chez les autres Medecins. On entend toutefois icy celles où la graiſſe ſurnage, & qu'Hippocrate dit étre mauvaiſes,

2. *Prog. texu 35.* *S'il ſurnage*, dit-il, *de la graiſſe ſemblable aux toiles d'aragnées, c'eſt un méchant ſigne ; car c'eſt un indice aſſuré que le corps ſe fond.* Mais que telles urines n'indiquent aucune conſomption, cela ſe prouve en ce que les perſonnes les plus ſaines rendent ſouvent des urines de méme nature, ainſi que nous

4. *De ſanit. tuenda.* l'apprend Galien : car puiſque la graiſſe & l'huile s'engendrent d'un ſang bien cuit, il n'y a pas lieu de s'étonner d'en voir quelque petite portion ſur les urines ſemblable à celle qu'on remarque d'ordinaire ſur les boüillons refroidis. De plus, cela peut arriver, de ce qu'étant couché ſur le dos, la graiſſe des reins ſe ſeroit fonduë par leur chaleur. Ces deux accidens ſont aſſez ordinaires, & il eſt peu de gens qui ne puiſſent remarquer en eux-mémes de ſemblables urines. Pour ce que c'eſt de celles qui ſe font par les cauſes contre-nature dans les fiévres chaudes & malignes, que nous appelons ſynectiques, elles ſe voïent rarement dans

la conſomption & dans la fiévre ethique, dans leſquelles cette colliquation ne paroit point, à cauſe que les humeurs ſont diſſipées par l'inſenſible tranſpiration. Et c'eſt ce qui a obligé Galien de mettre cette difference entre les fiévres ſyntectiques & les ethiques ; parce que ce qui ſe fond dans celles-cy, s'exhale en maniere de vapeur ; mais dans celles-là, il s'écoule dans le ventre : car la chaleur de la fiévre ethique eſt ſi petite & ſi douce, que ceux qui en ſont atteints, à peine peuvent-ils s'appercevoir d'étre malades ; tant il eſt vray que ny Hippocrate, ny Galien, ny tout ce qu'il y a eu de Medecins dans les ſiecles paſſez, qui ont fait des obſervations ſur les urines, n'ont jamais attribué celles-là aux ethiques, mais ſeulement aux fiévres ardentes & peſtilentielles. Que s'il s'écoule quelque peu de graiſſe, dans les fiévres hetiques, c'eſt une marque aſſurée que quelqu'autre fiévre eſt compliquée avec l'hetique, à ſavoir ou maligne, ou chaude ; mais alors le mal eſt extrémement pernicieux. Dans le tems que j'écris cecy, je traite un hetique qui n'a jamais rendu aucune urine graſſe, ny huileuſe, laquelle cependant j'ay remarqué plus d'une fois dans pluſieurs perſonnes fort ſaines. Et quand mémes nous accorderions que telles urines paroiſſent dans ces ſortes de malades, toutefois parce qu'elles peuvent provenir de diverſes cauſes, comment un Medecin pourra-t-il bien connoître le mal à la ſeule inſpection de l'u-

10. *Meth. c. ultim.*

rine, n'aïant peut-étre jamais connu le malade.

Mais c'eſt aſſez avoir parlé du jugement incertain que l'on tire des urines ; j'ajoûteray ſeulement icy, que l'Univerſité de Medecine de Londres a ſagement fait deffenſe à tout Medecin de faire profeſſion de déviner par les urines. Voicy ſes propres termes.

C'eſt une choſe ridicule & ſotte, de vouloir deviner à la maniere des dévins & des interpretes des ſonges, quelque choſe de certain & de ſolide par la ſeule inſpection des urines, ſoit touchant la nature & le genre des maladies, ſoit de l'état & de la condition de ceux qui en ſont atteints. C'eſt pour cela que nous donnons avis à tous les Medecins, de s'y comporter à l'avenir plus prudemment, & avec plus de circonſpection qu'ils n'ont pas fait juſqu'à preſent, au moins pour la plûpart. C'eſt pour ce ſujet auſſi que nous deffendons à tous ceux qui exercent la Medecine, de ne rien ordonner touchant la Medecine à ces ſortes d'Idiots, & à toutes ces femmelettes qui leur portent les pots de chambre des malades, s'ils ne les ont auparavant bien connu & bien examinez, ou du moins s'ils ne ſe ſont faits pleinement inſtruire ſur toute la maladie par ceux-là mémes qui leur ſont venus demander leur avis, & ſur toutes les circonſtances. Quoy faiſant ils ſoûtiendront mieux la dignité de Medecin, & c'eſt par là auſſi que nous trouverons plus à propos, & avec plus de ſeureté les remedes qui peuvent ſervir aux perſonnes qui ſont dangereuſement malades.

CHAPITRE VI.

De la conſomption.

LA conſomption eſt trop familiere & trop reformidable dans ce païs, pour n'en pas dire mon ſentiment en peu de mots. Ce mal n'eſt pas aſſez bien connu, puiſque le peuple comprend ſoûs ce nom toute ſorte d'extenuation des corps. Mais il faut remarquer, que ſi nous retenons la ſignification generale de ce terme, il n'y aura preſque aucun mal auquel la ſuſdite conſomption ne puiſſe ſucceder : Et c'eſt en quoy le peuple ſe trompe en parlant d'icelle, comme d'une maladie differente des autres : car ce n'eſt nullement une maladie, mais un accident qui ſuccede à pluſieurs autres maladies, ſur tout quand elles durent longtems. Or comme la ſubſtance de nos corps déperit ſans ceſſe, auſſi eſt-il beſoin d'alimens pour la reparer, à faute de quoy la vertu de la chaleur naturelle, & celle des viſceres deſtinez à la coction, étant fort affoiblie, le corps ne peut étre bien nourri, & tombe neceſſairement dans une extréme maigreur.

Voicy donc comment ceſte conſomption arrive.

Premierement, par les cauſes externes, telles que ſont un air brûlant, le manque-

ment de nourriture, les ſoins, les chagrins, les veilles & les exceſſives évacuations.

Secondement, par l'âge avancé dans le maraſme ordinaire à la vieilleſſe : car la chaleur naturelle étant devenuë languiſſante dans les vieillards, & leur humide radical étant conſommé, leur perte en eſt irreparable.

Troiſiémement. Il y a certaines gens à qui cette maigreur eſt naturelle, comme ſont ceux dont le temperament eſt chaud & ſec, leſquels deviennent extenuez par les cauſes qui deſſechent & qui reſolvent, & telles gens vivent plus long-tems, que ceux qui ſont fort gras. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui ſont gros & gras naturellement, meurent plutôt que les maigres.* Ce qui doit neanmoins s'entendre de ceux qui le ſont par excez, dont les veines ſont petites, & qui ont peu de ſang.

2. Aph. 44.

Quatriémement. La conſomption ſuit les fiévres chaudes, dont la violence abſorbe les humeurs capables de nourrir, & conſume par ſa chaleur exceſſive la propre ſubſtance du corps. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui meurent d'une fiévre chaude, periſſent tous par la ſechereſſe, laquelle commence premierement par l'extremité des membres, par les mains, par les pieds, & enfin par les parties les plus ſeches.* Et ſelon quelques Auteurs, on a trouvé tout le ſang du corps conſommé, ainſi que l'écrit Argentier, d'un nommé Medicés, Gouverneur de la Forteresſe de Pize, dans le corps duquel il ne ſe

1. de Morb.

Ad c. 2. lib. 1. ad Glaucon.

trouva pas une ſeule goute de ſang aprés ſa mort. Et quoy que le malade n'en meure pas, le corps ne laiſſe pas pour cela de s'extenuer par une fiévre chaude. Et c'eſt à cette ſeule conſideration qu'Hippocrate ordonne une nourriture rafraîchiſſante & humectante, afin d'empêcher ce deſſechement cauſé par la fiévre. C'eſt à quoy auſſi l'on doit raporter les fiévres dites colliquatives. *Aph. 15. l. 1.*

Cinquiémement. Elle peut ſuivre les indiſpoſitions de la rate & les tumeurs, ſelon Hippocrate, Galien & Averroës, qui tous diſent que lors que la rate eſt fort groſſe, le corps devient maigre. Ce qui donna ſujet à un Empereur, de comparer ce viſcere au Tréſor Royal : car comme le Fiſc épuiſe les richeſſes du peuple ; de méme la rate groſſe abſorbe la meilleure ſubſtance du corps. Il en faudroit dire autant du foye & des autres viſceres, de qui les mauvaiſes diſpoſitions font ſecher tout le corps. L'hydropiſie aſcite ou tympanite, ſuccedent ſouvent à la dureté de la rate, dans laquelle maladie on remarque ordinairement un abdomen fort tendu, & pourtant avec une grande maigreur des parties ſuperieures, qui approche fort de la phthiſie, cauſée par la privation d'un bon ſang. Auſſi j'ay vû moy-méme des hydropiques que le vulgaire eſtimoit malades de conſomption ; & de vray une maladie en produit facilement une autre : car, comme nous avons dit, la maigreur & l'exterieur du corps ne ſont nullement des maladies de ce genre là, *L. de loc. in hom. 2. De facult. natur. c. ult. 4. Colligi. c. 6.*

mais accidentelles, provenant de pluſieurs cauſes tant internes, qu'externes. Il ne faut donc point faire paſſer une maigreur ordinaire pour une conſomption, cauſée par quelque indiſpoſition.

Mais pour parler encore plus particulierement ſur cette matiere, je dis ſixiémement que la conſomption ſe prend premierement pour la fiévre hetique, durant laquelle la ſubſtance du corps ſe détruit & ſe conſume : car dans cette fiévre, la chaleur paroit d'abord fort douce & moderée au toucher, enſuite elle ſe fait reſſentir acre & mordicante ; & quoique le malade ne s'aperçoive ny de ſa fiévre, ny de ſon mal, il ne laiſſe pas toutefois de reſſentir que ſes forces s'en vont tous les jours en diminuant peu à peu.

Septiémement. Ce nom convient à l'atrophie, qui eſt auſſi la ſource de pluſieurs maladies differentes, & l'on peut en general entendre par atrophie toute ſorte d'extenuation & deſſechement du corps. Mais en particulier elle eſt bien plus proprement dite conſomption, quand ce n'eſt ny à faute d'alimens que le corps ſe diminuë ainſi, ny par les évacuations exceſſives, ny par la violence des autres cauſes externes, ny par la vehemence d'une maladie aiguë, ny par aucune fiévre hetique, non pas méme par la phthiſie, mais quand le corps ſe nourrit lentement & peu à peu, bien que le malade prenne de bons alimens, ou parce que les parties n'attirent pas leur nourriture, ou

parce que la coction ne s'en fait pas bien, ou enfin de ce que les excremens n'en ſont pas ſuffiſamment expulſez, encor que la plûpart de ceux qui ont écrit de l'athrophie, l'attribuent à toutes les cauſes capables d'amaigrir.

Huitiémement. Enfin on doit entendre plus proprement ſous le nom de conſomption la phthiſie, qui eſt accompagnée d'un ulcere dans le poûmon, avec une fiévre lente & continuelle qui conſume toute la ſubſtance du corps. C'eſt une maladie d'autant plus déplorable, que la curation en eſt tres-difficile, pour ne pas dire impoſſible. Et principalement pour trois raiſons que Galien raporte. Dont la premiere eſt que l'ulcere ne ſe peut guerir que par l'évacuation du pus; mais comme ce n'eſt qu'en touſſant qu'il en ſort, le méme ulcere s'augmente par les efforts de la toux. *5. Meth & 4. de loc affect.*

La ſeconde, en ce que la vertu des remedes, ne peut parvenir juſqu'aux poûmons, qu'aprés avoir été fort affoiblie; car elle ſe perd dans le ventricule, dans le foye, dans la veine cave, & dans les détours des autres paſſages.

La troiſiéme, parce que le répos eſt abſolument neceſſaire pour la curation de l'ulcere du poûmon; & il faut que les poûmons ſoient dans un continuel mouvement. Outre que ces ulceres ne ſont jamais ſans fiévre, qui demande des remedes rafraîchiſſans & humectans, & l'ulcere des deſiccatifs. Car toute la curation des ulceres conſiſte à deſſecher.

3. *Epidem.* 1. *de differ. Febr. c.* 2. Il faut encor remarquer que cette maladie eſt contagieuſe, ainſi qu'ont obſervez Hippocrate, Galien & quantité d'autres Auteurs, & c'eſt ce qui en augmente le peril. Et afin que le vulgaire ne s'y trompe pas, je luy donne avis, que ce mal n'eſt pas beaucoup à craindre dans les enfans, ny dans les perſonnes âgées : car ſelon les regles d'Hippocrate. *La phthiſie arrive ſur tout dans les âges qui ſont depuis* 18. *juſqu'à* 35. *Les jeunes gens ſont ſujets aux crachemens de ſang, & à la phthiſie :* A cauſe qu'ils abondent en grande quantité de ſang boüillant & bilieux, que leur corps ont pris déja leur accroiſſement, ce qui fait que par l'abondance & par la chaleur de leur ſang fort chaud, & par leur pituite ſalée provenante de la bile, leurs vaiſſeaux ſe trouvent rongez & rompus : le même accident arrive auſſi par les exercices violens, & par les excez dans le manger. Cela arrive rarement aux enfans & aux vieillards : à ceux-là, à cauſe de leur chaleur naturelle exempte de toute acrimonie, & toute vaporeuſe, à moins que la conformation naturelle de leurs corps ne panchent vers ce mal, ou que la communication de quelqu'autre phthiſique ne les y precipite : comme à ceux-cy, à cauſe que dans un corps caſſé de vieilleſſe, l'abondance & la chaleur des humeurs, ſont en moindre quantité.

5. *Aphor.* 9.

3. *Aphor.* 29.

Ce qui fait bien voir l'erreur de Celſe, qui en traduiſant cet Aphoriſme, au lieu de 18. il met 12. mais c'eſt peut-être par la faute

de l'Imprimeur qui la mis pour le 18. ſelon la remarque de Mercurial. Avicene ne s'eſt pas moins trompé quand il a voulu que la phthiſie arrivoit principalement aux perſonnes âgées, ſi ce n'eſt qu'il entende parler du maraſme de la vieilleſſe, qui arrive preſque à tous, à cauſe du grand âge, & point du tout à cauſe de l'ulcere du poûmon. Or bien qu'ils ſoient ſujets à des catharres & à des rhumes, qui les accompagnent juſqu'au tombeau, l'humeur n'eſt pas pourtant capable d'ulcerer le poûmon par ſon acreté. Celuy donc qui n'a pas contracté ce mal dans ſa jeuneſſe, n'a que faire de l'apprehender dans ſa vieilleſſe, à cauſe de ſon temperament. Ce n'eſt pas que je nie qu'il ne puiſſe arriver d'ailleurs, comme enſuite d'une plevreſie, de la peripneumonie, de l'empyeme, & par d'autes maladies, ſans la participation de la propre conſtitution de l'âge avancé.

J'ay crû y devoir ajoûter toutes ces circonſtances, afin que ſi quelque perſonne du commun vient à interroger le Medecin pour ſavoir de luy ſi un tel malade eſt attaqué du mal de conſomption, il ſache diſtinguer ſes diverſes eſpeces, & ſes exceptions, ſans craindre ny pour les vieux, ny pour les jeunes celle qui en fait la principale difference. Je ſay que Celſe met la cachexie entre les eſpeces de la maladie hetique, dans laquelle étant, le corps devient plutôt enflé que de ſe deſſecher. Et je crois que nous trouverons cela étre vray,

ſi nous conſiderons attentivement la choſe dans ſa propre ſource. Neanmoins comme la vuë ſemble nous faire voir plutôt tout le contraire, j'ay bien voulu encore obmettre cette ſorte d'atrophie : Que ſi j'euſſe ajoûté icy toutes les cauſes de ces maladies, avec leurs ſignes diagnoſtics & prognoſtics, avec la metode de les traiter (que cela ſoit dit une fois pour toutes) ce Livre deviendroit trop gros, & je ne crois pas qu'il en ſoit de beſoin, aïant reſolu d'écrire ſeulement des Erreurs vulgaires, & non pas une pratique. On pourra conſulter là-deſſus les Medecins Doctes & de probité.

CHAPITRE VII.

De la peſte, à ſavoir ſi elle ſe communique.

IL y a certaines gens chagrins & opiniâtres entierement, à la mode des Stoïciens, dont les uns voudroient qu'on crût qu'il n'y a dans la peſte aucune infection, & par conſequent rien à craindre ; d'autres qui admettent bien la contagion, mais ils penſent que c'eſt un crime à un Chrêtien d'apprehender ou de fuïr ce mal. Nous avons contre les premiers l'experience confirmée par l'autorité des Grands Hommes,

qui assurent tous que la peste se communique. Et certes ce n'est point une veritable peste quand elle est sans contagion ; car bien qu'il y ait certains maux qui donnent la mort aussi bien que la peste, ils ne doivent point être pris pour la peste, à moins qu'ils ne se communiquent, mais seulement pour des maladies malignes & pestilentielles sans peste : La gale, toute maladie legere qu'elle soit, la tegne, la lepre, la rage, la phthisie, l'ophthalmie, & la verole, infectent ceux qui les approchent : & pourquoy non pas plûtôt la peste ? Et si elle n'étoit contagieuse, comment pourroit-elle passer d'une ville à l'autre ; c'est ce qui arrive neanmoins souvent sans aucune corruption precedente de l'air.

Galien, Hippocrate & les Anciens n'ont fait, à la verité, nulle mention bien claire de la contagion, si est-ce pourtant que Thucydide raporte que la peste dont il fait la description, fut fort contagieuse, ce qui l'obligea de dire qu'il conseilloit de prendre la fuite de bonne heure, & de ne revenir que fort long-tems aprés. Galien profitant de cet avis, sortit de Rome, ne se croïant pas en seureté parmi ceux qui en étoient atteints, ensuite des observations qu'il en avoit faites : Car comme nous ne saurions vivre sans respirer l'air du lieu où nous sommes, il n'y a point d'autre meilleur secret pour éviter ce mal, que de s'enfuïr fort loin des infectez, dans quelque lieu où l'air y est tres-bon, & d'où l'on ne se retirera que fort tard.

1. de diff. Febr. 2.

On ne doit donc point s'arrêter aux raiſons qu'apporte Petrus Salius, quoique d'ailleurs tres-ſavant, pour prouver que la peſte n'eſt pas toûjours contagieuſe. Premierement, de ce que Galien & Hippocrate, non plus que les autres Anciens, n'en ont point parlé ; encor moins l'ont-ils apprehendée. Secondement, en ce que les Turcs & d'autres Nations avec eux, croïoient qu'il y a de la cruauté & de l'inhumanité de fuir la converſation dès peſtiferez. Troiſiémement, vû que bien de gens qui converſent avec les peſtiferez, n'en deviennent nullement malades. Toutes ces raiſons, dis-je, ne prouvent pas aſſez : car il eſt conſtant, par ce que nous venons de dire que Galien & Thucydide avoient reconnu la force qu'a ce mal de communiquer ſon infection. J'avouë bien que ces deux grands Hommes n'en examinerent jamais exactement la nature, ny la maniere avec laquelle elle ſe communique. Ariſtote méme n'en a dit que fort peu de choſe & aſſez obſcurement, non plus que Galien qui n'en parle point clairement. A quoy je répons que les Anciens ne pouvant tout ſavoir, ont laiſſé à la poſterité beaucoup de choſes à ajoûter à leurs connoiſſances, auſſi bien qu'un grand nombre d'autres à mieux expliquer. L'exemple des Turcs ne doit non plus nous faire changer de ſentiment, puiſque ces infidelles ſont heureux dans leur égarement, ne craignant point du tout la mort, quoique la peſte

In Problematis. De differ. Febr.

ſoit le plus grand de tous les maux. Il arrive auſſi que toutes les fois que cette maladie court parmi eux, elle fait de ſi étranges ravages que les hommes en meurent quelquefois dans une ſeule ville juſqu'à cent mille.

Ce qui me paroit le plus fort contre nous, c'eſt de voir pluſieurs perſonnes ſortir ſains & ſaufs de la compagnie des peſtiferez, qui en fuſſent peris, ſi la peſte avoit aſſez de malignité pour ſe communiquer. Mais vraïement ſi tant de miliers d'hommes emportez par la peſte, avec des familles entierement éteintes, revenoient par un privilege ſpecial, avec combien de facilité refuteroient-ils l'opinion du petit nombre qui reſteroit en vie.

Il y a trois choſes neceſſaires pour qu'une action s'imprime. Premierement il faut que l'agent domine ſur le ſujet ; la diſpoſition du ſujet, un tems convenable, parce que rien n'agit dans l'inſtant ; or l'agent ne ſauroit dominer ſi avec ſa vertu efficace, il ne s'y trouve encor dans une quantité convenable : car les venins les plus violens n'agiſſent qu'inefficacement pris en petite quantité, & une étincelle de feu ne ſauroit beaucoup brûler. La preparation du ſujet qui reçoit, eſt ou manifeſte, ou cachée par une proprieté qui luy eſt naturelle ; c'étoit par la méme raiſon que les Marſes & les Pſylles ne recevoient aucun mal de la piqueure des ſerpens, & que le feu n'eût pas aſſez de force pour brûler le doit de Pyrrhus.

Et voila ce qui fait auſſi que certaines gens ſe ſont conſervez dans une entiere ſanté au milieu de la plus cruelle peſte ; au lieu que d'autres s'en trouvent auſſi-tôt attaquez dans la moindre occaſion. C'eſt par la même vertu occulte que ce qui eſt poiſon pour une perſonne, ſe trouve ſalutaire pour une autre, à qui il ſert de medicament, & quelquefois d'aliment. Mais comme les natures different entr'elles, & qu'il y en a de toutes les manieres, il s'en rencontre qui ſont aiſément ſurmontées & qui en ſouffrent d'abord, & d'autres au contraire n'en reçoivent du dommage que fort difficilement, aucune cauſe ne pouvant agir ſans diſpoſition du ſujet qui reçoit : car autrement il faudroit que tous ceux qui demeurent long-tems expoſez aux mémes raïons du Soleil tombaſſent également dans la fiévre, ou qu'ils en fuſſent alterez. Un corps, dit Hippocrate, differe d'un autre corps ; une nature d'une autre nature, & un temperament d'un autre temperament : c'eſt pourquoy les mémes choſes ne ſont ny profitables ny nuiſibles à tous. Il faut ajoûter encore à tout cela un regime de vivre moderé, un corps bien ſain, exempt de la corruption des humeurs, dont les pores ſoient ouverts, qu'il ſoit plutôt ſec qu'humide, plutôt froid que chaud. C'eſt de là enfin que Pline a remarqué, que les vieillards ſont plus rarement attaquez de ce mal que les enfans, à cauſe de la froideur de leur corps, ſur tout s'ils ſont moderez tant dans leurs alimens que dans leurs exercices.

1. de flatib.

Lib. 7. c. 50.

CHAPI

CHAPITRE VIII.

S'il eſt permis de s'abſenter au tems de la peſte.

IL reſtoit de ſavoir s'il eſt permis de s'enfuïr pour l'éviter, quelque contagieuſe que ſoit la peſte : les Turcs ne s'en mettent nullement en peine, parce qu'ils croïent que Dieu a deſtiné à un chacun ſon genre de mort dont il ne ſauroit s'exemter ; de ſorte que celuy qui doit mourir à la guerre, ne peut perir de la peſte. Voila l'opinion vaine de ces Infideles, dont quelques Chrêtiens ſont aujourd'huy obſedez. Je laiſſe à examiner aux Theologiens avec plus de ſoin, à ſavoir ſi les Magiſtrats, les Peres de famille, les enfans, & ceux qui de droit naturel ou civil ſont dévoüez au ſervice du Public, peuvent changer de lieu, & pour combien de tems, me contentant d'ajoûter que des Saints Perſonnages ont paru craindre la mort ; Car perſonne n'a jamais haï ſa chair. L'Ecriture nous apprend qu'Elie & Moïſe prirent la fuite pour éviter la mort : Abraham aima mieux riſquer l'honneur de ſa femme dans la Cour de Pharaon que d'expoſer ſa propre vie au peril. Et de vray, il n'y a aucun danger qu'on ne doive éviter. Il eſt permis, & méme neceſſaire de ſe ga-

Proſper Alpinus l. 1. de Medicin. Ægypt.

Selon S. Paul.

rantir de la famine, bien que Dieu nous l'envoye en punition de nos crimes ; & tout homme qui s'expoſe dans un danger évident, eſt coupable de ſa propre mort. Qui eſt-ce qui ne fuïra pas devant ſes ennemis qui le pourſuivent ? Qui ſeroit aſſez fou pour ſe laiſſer brûler de gaïeté de cœur ? Qui eſt le ſot qui ne ſe ſauveroit à la nage au milieu d'un naufrage s'il le peut. Et parce que les grands froids de l'hivet ſont des châtimens de Dieu, eſt-ce que perſonne ne devra s'en garantir, ſoit par les habits, ou par le feu, non plus qu'un homme bleſſé ou malade implorer le ſecours du Medecin ? Or puiſque Dieu nous promet pour marque de ſa Benediction, une tres-longue vie, il nous ſera par conſequent permis de la preſerver de tout peril évident par toutes les manieres dont on pourra s'aviſer. Si la raiſon a été donnée à l'homme, c'eſt afin qu'il ſe ſerve avec jugement & avec diſcretion des moïens que Dieu a établis & créez pour cét effet, ſans attendre du ſecours immediatement de Dieu. Qui eſt l'homme prudent & ſage, qui ſe jettera à corps perdu à la gueule d'un Lion rugiſſant, au lieu d'éviter la mort ou par la fuite, ou autrement. Or la peſte eſt comparée par Galien à une bête feroce & cruelle, laquelle dépeuple ſouvent les villes entieres. C'eſt pourquoy autant que la condition d'un chacun le pourra permettre commodément, perſonne ne doit ſe laiſſer perſuader qu'il faille reſter parmi les peſtiferez. Et je vois bien de gens auſſi

Lib. de Theriaca ad Piſon.

qui ſuivent ſagement mon conſeil, negligeant la pieté temeraire de quelques-uns. Et quand on dit qu'un Chrêtien ne doit point craindre la mort, cela ſe doit entendre qu'il ne faut point qu'il perde courage par l'apprehenſion de la mort, encor moins commettre aucun peché pour ne pas perdre la vie, & qu'il ne doit point enfin ſe jetter dans le deſeſpoir, lorſqu'il voit que la mort luy eſt inévitable. C'eſt pour cela qu'Hippocrate dit, que le remede le plus aſſuré eſt, *de s'enfuïr promtement, & bien loin, & de ne retourner que fort tard.* Ce n'eſt pas à dire pour cela, que tout le monde doive quitter; car il faut qu'il y ait des gens établis pour avoir ſoin des malades. Quant à ceux qui ne ſont pas libres, ils doivent ſe précautionner, ſoit par les Antidotes, ſoit en purifiant l'air, comme en allumant des feux, ou autrement.

CHAPITRE IX.

De quel genre de mort la Medecine nous peut preſerver.

LEs Turcs, comme nous avons dit au Chapitre precedent, ſont ſi hardis, qu'ils ſe jettent à corps perdu à travers toutes ſortes de perils, perſuadez qu'ils ſont qu'un chacun d'eux ne peut perir que de la ma- *Ex proſpero Alpino.*

niere qui luy a été deſtinée, ſoit par la faim, ſoit dans la guerre, ſoit ſous les eaux, ſoit par la main du bourreau, ſoit par la maladie, ſoit par le grand âge. Il ſe trouve auſſi parmi nous certains ſuperſtitieux, auſquels j'ay ſouvent oüi dire que le nombre des jours d'un chacun eſt tellement determiné, qu'il luy eſt impoſſible de vivre davantage ; & ſi par malheur quelqu'un vient à mourir par la faute des Medecins, ou de ceux qui le ſervent, ils ne manquent pas dabord de les excuſer, allègant qu'il eſt impoſſible de ſauver celuy que Dieu appele à ſoy ; tant il vray que leurs diſcours confirment leur ſentiment, qui tout abſurde qu'il eſt, ne laiſſe pas de favoriſer beaucoup certains petits & miſerables Medecins, qui entreprennent à tort & à travers la cure des maladies ſans aucune connoiſſance, Si cela eſt, on ne doit plus ſe mettre en peine de faire choix ny des Medecins, ny des remedes, étant fort indifferent à un malade de confier ſa vie à un ignorant, ou à un habile Medecin, à un homme experimenté, ou bien à un apprentif, puis qu'il doit neceſſairement mourir, encor que ſa mort arrive par l'ignorance de ces demi-Medecins, ou par la temerité des aſſiſtans, ou par quelqu'autre malheur, Dieu étant le Souverain Maître, peut faire tout ce qui luy plaît ; mais parce qu'il a coûtume d'operer par le moïen des cauſes ſecondes, & par l'entremiſe des moïens qu'il a établi luy-méme, il eſt certain que quiconque

refuſera de s'en ſervir, avancera le tems de ſa mort : car ceux qui ſe pendent par deſeſpoir, qui s'empoiſonnent eux-mémes, ou qui ſortent de la vie par quelqu'autre voïe, abregent leurs jours qui pouvoient durer plus long-tems. Ce n'eſt pas que la Medecine puiſſe promettre de faire vivre toûjours, parce qu'il faut enfin mourir, ſuivant l'ordre établi par l'Auteur de la Nature, qui n'a fait les principes de nôtre corps paſſibles, qu'à deſſein qu'il ſe trouvat vaincu un jour tant par les cauſes internes, que par les externes. Cependant cela n'excuſe pas un Medecin ſi quelqu'un meurt par ſa faute, dont le devoir eſt de détourner les cauſes qui menacent nôtre vie, de peur qu'elle ne finiſſe avant ſon tems, & avant une parfaite vieilleſſe. Et qui eſt-ce qui ne ſait que le méme corps qui ſe voit ébranlé, ſecoüé & languiſſant par la violence du mal, ſe trouve rétabli par le moïen des bons remedes, & qui ſuccombe à la fin, en negligeant les medicamens, ou par leur uſage importun. Quelqu'un ignore-t-il qu'un homme ne puiſſe étre bleſſé ſoit par hazart, ou autrement, & qu'il en mourra infailliblement, à moins qu'il ne ſoit bien traité, qui ſans cela eût vécu plus long-tems ? Il y a une certaine mort naturelle, laquelle à cauſe de l'épuiſement des principes de la vie ſuccede à l'extréme vieilleſſe, à laquelle Dieu a ſoûmis toute creature, & qu'il eſt impoſſible à aucun Art de détourner ; & les termes de la vie étans differens, à cauſe

de la varieté des temperamens & des autres cauſes, font que les uns vivent plus long-tems, d'autres avec plus de ſanté, & d'autres au contraire vieilliſſent plus tard, & d'autres plutôt, & tous cependant ne laiſſent pas de mourir dans le tems ordonné par la nature ; ainſi que nous voïons que la flâme de la lampe s'éteint dez que l'huile eſt conſommée ; car c'eſt-là l'ordre des choſes naturelles, & ſelon Ariſtote, tout le tems & la vie ſe meſure par un circuit perpetuel, qui eſt auſſi le ſentiment de tous les Philoſophes & de tous les Medecins. Il y a une autre mort violente & precipitée, cauſée par les fiévres, par un nombre innombrable d'autres maladies, & par divers accidens, qu'un Medecin prudent, expert & fidele peut empêcher ; & il fera ſi bien par l'application legitime des bons remedes, qu'il rapellera la vie qui étoit ſur le point de s'éteindre. Et n'eſt-ce pas retarder la mort, & prolonger par conſequent la méme vie, que de tirer un malade d'une maladie dangereuſe ? Car l'eſquinancie, l'apoplexie, la plevreſie, la fiévre peſtilentielle, & les autres maladies aiguës, peuvent naturellement apporter la mort par leur violence, ſi on ne leur oppoſe de bons remedes. Car qu'apelez-vous prevenir les maladies, ſinon retarder la vieilleſſe & la mort qui s'en enſuit ? Combien y ait de choſes differentes qui corrompent nôtre chaleur naturelle, comme le mauvais regime de vivre, l'yvrognerie, la diſete, les veilles, les cha-

2. De generat. & corrupt. c. 10.

grins, les inquietudes & les ſoins continuels, qui font vieillir avant le tems? Mais on peut remedier à tous ces inconveniens par un regime bien reglé qui empêchera que la ſubſtance de nôtre corps, ne ſe diſſipe ſi promtement, & qu'elle parvienne au contraire juſqu'à l'extréme vieilleſſe, les termes de laquelle ſont naturellement determinez, mais dont la connoiſſance eſt reſervée à Dieu ſeul, leſquels peuvent à la verité étre anticipez par diverſes cauſes. Mais auſſi, mettant à part toutes les cauſes capables d'alterer la chaleur naturelle, ils ne peuvent auſſi étre prolongez au delà, & une telle mort ſe voit rarement dans un extrême degré de vieilleſſe. Car où eſt l'homme, je vous prie, qui a toûjours mené une vie aſſez reglée, auquel l'uſage des ſix choſes que les Medecins appelent non-naturelles, n'ait jamais apporté aucun dommage : car ceux, dit Galien, qui ne gardent pas un bon regime, meurent avant l'ordre établi de la Nature. *6. De ſanit. tuenda.*

Cette opinion eſt combattuë par quelques-uns, & entr'autres par Paracelſe qui enſeigne, *que l'homme étant un abregé du grand Monde, a ſon firmament & ſon Ciel, & auquel a été marqué par avance dez ſa naiſſance, le tems fixé de ſa courſe, comme celuy qui poſe une horloge d'eau, connoit juſques où elle doit aller. Si un enfant meurt dans dix heures, ſes planetes acheve:t leurs courſes ny plus ny moins, que s'il devoit vivre cent ans, & le terme d'un homme qui eſt parvenu à ſa* *L. de ente naturali.*

centiéme année, n'a pas été different, quoy que plus tard, de celuy d'un enfant qui n'a vécu qu'une heure. Et de cette maniere il faut qu'un tel enfant parcoure tous les âges pendant quelque peu d'heures. Et voilà auſſi tout l'Art de la Medecine renverſé, ou du moins rendu inutile. Que dira-t-il auſſi des maladies qui emportent un homme au tombeau, ſans leſquelles il eût vécu plus longtems. C'eſt en vain que Paracelſe nous raporte l'exemple de l'horloge d'eau; car comme elle peut étre briſée ou démontée au milieu de ſa courſe, de méme la vie de l'homme peut étre ſouvent interrompuë.

Mais laiſſons ces obſcuritez & ces broüilleries de Paracelſe, pour venir à une queſtion plus importante touchant le Deſtin, reconnu par les Philoſophes Stoïciens, & par les Turcs, comme nous avons vû dans les deux derniers Chapitres precedens, & méme de pluſieurs Theologiens, qui ſont pourtant beaucoup differens entr'eux ſur ce point. Les uns veulent donc que Dieu a arrêté une fois, de toute Eternité par ſon conſeil immuable, quand & de quel genre de mort un chacun doit mourir, & ainſi ils font la volonté de Dieu, la cauſe neceſſitante des choſes; de ſorte que par une neceſſité indiſpenſable, ceux-là joüiſſent de la vie, & ceux-cy ceſſent de vivre avant leur tems. Ceſarius raporte que Louys Langrave, homme d'une vie fort débordée, étant ſolicité par des Religieux de rentrer

en luy-méme avant quelque mort imprévuë, avoit coûtume de s'en excuſer, diſant, le jour de mon trépas étant venu, je mourray aſſurément, & quoy que je puiſſe faire, il me faudra paſſer par-là : Et il raiſonnoit de méme ſur le ſalut de ſon ame. Si je ſuis predeſtiné, diſoit-il, je ſeray infailliblement ſauvé, ſans que tous mes pechez y puiſſent mettre obſtacle ; & ſi je ſuis reprouvé ; toutes mes bonnes œuvres ne m'y ſerviront de rien. Mais étant tombé malade, il implore le ſecours d'un Medecin qui luy repartit, c'eſt en vain, Monſieur, que vous m'appelez ; car ſi l'heure de vôtre mort eſt venuë, je ne ſaurois vous aider ; & ſi elle n'eſt pas encor arrivée, vous n'avez que faire de mes remedes. Et de cette maniere ce ſage Medecin le refuta ſans replique.

Ces deux queſtions ſont tellement unies entr'elles, qu'à peine peut-on en expliquer l'une ſans l'autre. Mais laiſſons celle qui regarde le ſalut de l'ame, pour parler de celle de la ſanté corporelle.

D'autres veulent qu'un chacun de nous aporte en naiſſant ce principe invariable de vie & de mort, ce qui eſt une opinion erronée, comme nous avons vû : car pluſieurs periſſent par des maladies & par une mort violente, qui euſſent pû vivre plus longtems. Si quelqu'un meurt à force d'yvrogner, dirons nous que Dieu avoit deſtiné cet excez de vin, comme un moïen de ſa perte. Il nous avertit du contraire par ſon Prophete. *Les hommes*, dit-il, *qui aiment à répandre* *Pſal.* 54.

le ſang & à fourber, ne vivront pas la moitié
Pſ. 32. *qu'ils auroient fait.* Et par Job. *Le méchant*
perira avant que les jours de ſa vie ſoient
17. 1. *achevez.* Et ailleurs. *Mon eſprit*, dit-il, *diminuera, & mes jours ſeront abregez.* Dieu promet une longue vie à ceux qui aiment & qui honorent leurs parens, & ils conſeille aux nouveaux mariez de n'aller pas à la guerre, de peur qu'ils n'y periſſent par hazard. Nous ſignifiant par là qu'ils peuvent éviter le deſtin & le danger. Le méme Dieu condamne quiconque ſe tuë ſoy-méme. Ezechiel étant ſur le point d'expirer, il luy prolongea ſa vie de quinze ans. Le peuple Hebreu mourut dans le deſert pour avoir murmuré contre Dieu. *En élevant ma main, j'ay dit que je vous mettrois en poſſeſſion de la terre promiſe.*

C'eſt une choſe ſurprenante de voir combien les plus ſavans ſe trouvent embarraſſez en voulant répondre à ces paſſages. Quant au Pſalme 54. & au paſſage de Job. L'un d'eux répond que ces choſes ſe diſent ſeulement ſelon l'opinion des hommes, mais qu'aſſurément tous arrivent au terme que Dieu leur a aſſigné, quoique pourtant celuy qui a été emporté ou par le poiſon, ou pour n'avoir été bien traité, ou par quelque coup mortel, eût pû vivre en effet plus long-tems.

Quant à la promeſſe que Dieu fait aux enfans qui ont du reſpect pour leurs pere & mere, de leur prolonger la vie, le méme répond que Dieu begaïe avec nous, &

que ſous le mot de *prolonger*, il faut entendre ſeulement que le Ciel les rendra heureux par une vie longue & tranquille, laquelle dépend du decret immuable de Dieu, & qu'ainſi rien ne peut étre ajoûté au nombre de leurs années pour l'honneur porté à leurs parens : ce qui eſt abſolument contre le ſens des paroles de l'Ecriture Sainte. Car ſi Dieu begaïe & ne ſe fait pas entendre clairement à ceux qui ne ſont pas capables d'entendre ce qui leur dit, de la maniere qu'il le leur propoſe ; & ſi Dieu, dis-je, ne veut pas, ſelon cet Auteur, que nous concevions ce decret abſolu, pourquoy donc les Interpretes ſe mettent-ils ſi fort en peine de nous l'inculquer, ſi nous ne pouvons, ny ne devons le comprendre ? Mais au contraire, je ſoûtiens qu'il n'y a rien de plus clair que ces paroles, puiſqu'à peine ont-elles beſoin d'interprete, & qui que ce ſoit n'eſt obligé de leur donner un autre ſens que celuy qui nous eſt annoncé par les mémes paroles : veut principalement que cela s'accorde bien avec la raiſon. Et ſi toutes choſes ſe gouvernent par un tel decret, à quoy bon les promeſſes, les recompenſes, les peines, les châtimens & toutes les exhortations ?

Quant à ce qui concerne Ezechiel à qui Dieu prolongea la vie de quinze années, il repart qu'à la verité Dieu l'avoit menacé de la mort ſous condition, s'il ne changeoit de vie, mais que toutefois le méme eſpace de tems avoit été deſigné de toute éternité

par un decret divin inviolable, qui avoit été ſeulement manifeſté par un Prophete & par la penitence : Et ainſi quoique les jours du Roy Ezechiel luy euſſent paru, comme à tout le monde, avoir été prolongez, ils ne le furent pas en effet.

Quelqu'un pourroit conclurre de là que Dieu avoit abſolument arreſté une telle longueur de vie. Ce qui eſt pourtant faux, & quand méme il n'auroit pas fait penitence, il n'auroit pas moins vécu pour cela, & qu'il ne ſeroit pas mort de cette maladie. Ce qui eſt contraire à la lettre de ce Chapitre. Et ſi Dieu l'avoit abſolument reſolu, ſans nulle ſuppoſition, pourquoy auroit-il fait mettre en uſage les remedes ?

Ceſſez de croire humains, que d'un ſeul de nos jours
Dieu vïeille par nos vœux en prolonger le cours.

C'eſt ainſi que raiſonnoit un Poëte Païen.

Quant à la mort du peuple Juif dans le deſert, un autre Docteur répond que Dieu en promettant la Terre de Chanaam aux deſcendans du Patriarche Abraham, la promeſſe ne s'étendoit point à tous en particulier, & que par conſequent Dieu n'avoit revoqué ny ſon premier deſſein, ny ſa promeſſe, parce qu'il ne s'eſt jamais expliqué là deſſus, qu'un chacun d'eux dût étre participant d'un tel bienfait, ſe contentant de les faire reſſouvenir de ce qu'il avoit fait

eſperer à leurs peres. Et parce que Dieu eſt immuable, il n'avoit garde d'avoir arreſté de leur donner une eſperance qu'ils joüiroient de cette nouvelle Terre.

Cette opinion eſt encor oppoſée au texte de l'Écriture cy-devant cité ; d'autant que Dieu avoit promis l'actuelle poſſeſſion de ce païs là à ceux qu'il avoit retirez de la ſervitude d'Egypte, qui n'en furent privez enſuite que par leur faute, ſelon le Prophete Roy : Et n'étoit-il pas plus veritable de dire que Dieu avoit bien fait deſſein de leur donner cette Terre, mais ſous certaine condition. Perſonne ne croit que Dieu ſoit ſujet au changement, ny que les hommes puiſſent jamais empêcher l'effet d'aucun de ſes decrets. Mais il eſt faux que Dieu ait jamais fait un decret ſi abſolu, ſans avoir en vuë les remedes appliquez par les Medecins, mais plutôt conditionnel, c'eſt à dire qu'un homme vivra s'il ſe ſert des moïens propres, ſinon il mourra ; car autrement il ſeroit fort inutile de fuir les perils : Et c'eſt de là auſſi que quelques-uns apportent une méchante diſtinction, diſant qu'autre eſt le decret éternel, comme cauſe immuable de toutes choſes, & autre la Sentence divine prononcée par la bouche des Prophetes ; comme ſi vrayement Dieu propoſoit quelque choſe de feint oppoſé à ſon conſeil, & qu'il exhorta à la pratique des vertus auſſi bien qu'à la penitence, ceux-là méme qu'il auroit reſolu de perdre abſolument. *Pſal. 94.*

Un autre ajoûte qu'encor que l'homme ignore le conſeil d'en-haut ; il ne doit pas negliger les moïens : En quoy il a raiſon ; car Dieu nous conſeille & nous commande de nous ſervir legitimement des moïens propres & convenables, & que nous conſerſervions nôtre vie par les viandes, par les boiſſons, & par les remedes, & que nous ne la perdions pas par nôtre vanité, ou par nôtre ſotiſe : Mais ſelon le decret divin irrevocable, ne ſuffiroit-il pas de connoître en general cet axiome, Dieu a reſolu certainement toutes choſes, pour conclurre enſuite, il faut donc negliger toute ſorte de remedes. Comment peut-on determiner avec certitude la fin pour l'aquiſition de laquelle les moïens ne s'y rapportent que par hazart ; d'autant que ſi les mémes moïens ſont auſſi neceſſairement determinez, Dieu ſera la cauſe & l'auteur de tous les pechez du monde. Par exemple, s'il a arrêté qu'un maître doive étre aſſaſſiné en trahiſon par quelqu'un de ſes valets, & qu'il ait méme ordonné qu'on le poignardât, ou qu'on luy donnât du poiſon, il s'enſuivra que Dieu ſera la cauſe prochaine du crime de cet homme deteſtable ; ce qu'à Dieu ne plaiſe.

Quelque autre nous répondra que Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt ſe ſouvint bien de l'heure de ſa mort. Mais qu'eſt-ce que cela veut dire ? ſi ce n'eſt qu'il ſe remit en memoire l'heure qu'il s'étoit deſtinée avec Dieu ſon Pere, par une pure volonté de

ſon bon plaiſir, vû qu'il pouvoit vivre plus long-tems, ſelon ſa nature. Et pour preuve de cette verité, il aſſura qu'il étoit en ſa puiſſance de demander, s'il vouloit, à Dieu ſon Pere pluſieurs Legions d'Anges pour le deffendre contre les meurtriers de ſa vie ; mais qu'il n'en vouloit rien faire, pour que l'Ecriture s'accomplit. De méme il ne tint qu'à luy de perdre plutôt ſa vie, mais il éluda tous les efforts des Juifs toutes les fois qu'il voulut ; mais l'heure qu'il s'étoit preſcrite étant venuë, il ne voulut plus empêcher ſes ennemis de le faire mourir. Il le pouvoit neanmoins. C'eſt dônc en vain qu'on apporte cet exemple.

D'autres diſent que le Deſtin eſt mobile & immobile ſous divers raports ; qu'à raiſon de la preſcience infaillible de Dieu, ce decret eſt une neceſſité abſoluë, je veux dire, d'une neceſſité de conſequence, & non du conſequent, mais qu'il eſt mobile par raport aux cauſes ſecondes. Et voilà juſtement ce que nous voulons, parce que les cauſes ſecondes ſont des moïens pour parvenir à la fin qui n'eſt que le but où tendent tous les moïens, comme la ſanté l'eſt à l'égard des remedes ; ces cauſes ſecondes ſont muables de ſoy, ainſi que l'on parle, donc la fin qui s'en enſuit eſt muable, & par conſequent nullement arreſtée par aucun decret irrevocable. J'avouë que la preſcience eſt infaillible, mais que le decret eſt conditionnel en plu-

ſieurs choſes, comme nous dirons plus bas.

C. 5. l. de Interpr. Quelqu'un nous objectera, que toute contradiction eſt en partie vraïe, & en partie fauſſe determinément : car rien ne peut étre & n'étre pas en méme tems, ſelon Ariſtote, & ſelon les Stoïciens de ſon tems : cela eſt vray de ce qui arrive à preſent, & point du tout du futur contingent ; parce que tout ce qui exiſte dans le tems, eſt neceſſairement, & non quand il n'eſt contenu que dans ſes cauſes contingentes, par exemple, Benhadad mourra demain, ou il ne mourra pas : aucune partie de cette propoſition n'eſt determinée vraïe, à ſavoir il reviendra bien de ſa maladie, mais il ne laiſſera pas d'en mourir par la malice de ſon ſerviteur. Ce qui peut étre faux, n'y aïant nulle neceſſité, puiſque cela dépandoit de la volonté de Hazaël.

Il y a grande difference entre une choſe connuë pour certaine & predite de Dieu, & une autre qui n'eſt certaine que dans ſes cauſes qui peuvent étre & n'étre pas, & dans les cauſes libres avant qu'elles ſoient determinées dans le tems preſent : De méme toutes choſes ſont connües de Dieu à cauſe de ſon infinie connoiſſance, entant qu'elles ſont neceſſaires, ou entant qu'elles ſont preſentes, lequel voit à découvert la determination de toutes les cauſes d'icy bas. C'eſt de là auſſi qu'il regarde le dernier periode de la vie qui eſt à venir, en ce qu'il a une parfaite connoiſſance du

du concours des cauſes ſecondes comme preſentes & determinées, ſelon toutes leurs circonſtances. Toutes ces choſes étant ainſi poſées dans le tems preſent, l'effet en devient neceſſaire. Mais la diſtinction eſt bien plus grande entre le preſent & le futur : car la propoſition du tems preſent s'apuïe ſur le concours actuel de toutes les cauſes ; au lieu que la propoſition du futur n'eſt fondée que ſur leur contingence, ou incertitude ; Ainſi ce qui a été connu long-tems auparavant, ſera bien à la verité, non à cauſe qu'il a été prévû ; mais au contraire, il a été connu devant, parce qu'il doit neceſſairement arriver, par l'hypoteſe du concours de toutes les cauſes que Dieu a connu avec certitude & infailliblement. Si je ſay qu'il y a un treſor dans un champ, & que je m'aperçoive qu'un homme y foüille bien profondement, je conjecture de là qu'aſſurément il le trouvera. Le vray & le neceſſaire ſont deux differentes choſes dans differens tems, comme Benhadad mourra demain, c'étoit une verité, mais non pas une neceſſité ; ſi ce n'eſt par raport à la prévision des cauſes contingentes determinées, laquelle determination a pû & dû étre faite autrement.

Mais ſi telles énonciations ſur l'avenir, me direz-vous, ne ſont point preciſément veritables, il s'enſuit qu'elles ne ſont nullement ny vraïes, ny fauſſes, ny en acte, ny en puiſſance ; parce que la puiſſance n'eſt point délors qu'elle ne peut paſſer

dans l'acte : Or une puiſſance de cette nature ne peut jamais étre reduite en acte. Mais il faut nier tout cela, d'autant que la puiſſance qui dépend des cauſes libres peut ſe reduire en acte, comme il a pû étre vray que Benhadad ne mourroit pas demain, mais dez qu'une cauſe a été une fois determinée dans le tems preſent, elle n'eſt plus contingente, mais neceſſaire ; & ce raiſonnement n'eſt qu'un pur ſophiſme, *à dicto ſecundum quid ad dictum ſimpliciter.* Quoy qu'un enfant ait la puiſſance de parler, il ne le ſauroit faire cependant tant qu'il ſera dans l'enfance ; Ce n'eſt pas dire pour cela que cette méme puiſſance luy ait été donnée en vain. On peut faire le méme raiſonnement ſur la mort des hommes qui arrive ou à faute de ne prendre pas des remedes, ou par l'uſage de ceux qui ſont mauvais & pernicieux.

Il ne s'enſuit pas de là que Dieu ait reſolu par un decret abſolu qu'un tel homme mourroit, mais ſeulement par ſuppoſition, & qu'enſuite du concours prévû de toutes ces cauſes, il ne ſe pouvoit faire qu'il ne mourût, encor qu'il eût pû s'en garantir par le bon uſage des remedes ſalutaires. Et Ezechias à qui Dieu accorda 15. ans de vie, n'étoit pas immortel durant tout ce tems-là, puiſqu'il pouvoit perir ou par la faim, ou par la malice des ſiens, aïant le méme ſort que pluſieurs autres bons Rois.

A toutes ces raiſons convainquantes j'ajoûte qu'il y a des choſes qui arrivent neceſſairement, comme l'homme d'étre ani-

mal, le Soleil & les planettes, ſe lever & ſe coucher : qu'il en eſt d'autres qui n'arrivent que caſuellement, pouvant étre & n'étre pas, par exemple, demain quelqu'un peut écrire, & n'écrire pas. Or ces choſes ſont de trois ſortes, dont les unes arrivent ainſi pour l'ordinaire, comme à l'homme de naître tout entier, & non à la maniere des monſtres ; les autres rarement, comme de trouver quelque bonne ſomme d'argent en foüillant la terre ; & les troiſiémes également, comme d'étre aſſis, ou de ne l'étre pas, parce que cela dépend de la volonté. Il y a ordinairement plus d'affirmation dans les premieres, plus de negation dans les ſecondes, & autant d'affirmation que de negation dans les troiſiémes. Entre les propoſitions univerſelles contradictoires, il y en a toûjours une dans chaque tems qui ſe trouve vraïe, & l'autre fauſſe, ainſi que dans les particulieres s'il s'agit de quelque choſe neceſſaire ou impoſſible, de méme que dans les contingentes quand il s'agit d'une choſe preſente ou paſſée ; au lieu que de celle de l'avenir, l'une ou l'autre propoſition eſt vraïe ou fauſſe, ſans qu'aucune le ſoit definitivement, par exemple, Pierre écrira demain ou il n'écrira pas, parce que la choſe eſt ſi incertaine, qu'elle peut arriver & n'arriver pas ; & n'eſt-il pas vray que ſi les choſes n'arrivoient & n'étoient conduites que par une certaine neceſſité abſoluë, vainement feroit-on des exhortations, en vain donneroit-on des bons avis, que ce ſeroit à tort

que l'on preſcriroit des Loix, que l'on propoſeroit des recompenſes, que l'on établiroit des ſupplices, & que l'on preſenteroit des remedes à nos maux, tant de la part de Dieu, que de celle des hommes, & qu'enfin il ſeroit inutile de faire quelque choſe, ou de l'éviter, à deſſein d'acquerir ce que l'on voudroit, non pas méme de travailler pour avoir dequoy vivre, ny d'emploïer les remedes, afin de recouvrer ſa premiere ſanté; & quiconque ôte la liberté dans ces choſes là, il renverſe de toute neceſſité, tout jugement, toute raiſon, & l'experience méme. Et l'on ne doit point s'imaginer que le concours que Dieu donne aux cauſes ſecondes, ôte la contingence des choſes, parce qu'il concourt de la méme maniere qu'elles doivent arriver; ou bien qu'en concourant avec les choſes naturelles, elles ſont rendües naturelles; avec les volontaires, elles deviennent volontaires. Ainſi Dieu prévoit les choſes futures de la méme maniere qu'elles doivent arriver, les neceſſaires d'une maniere neceſſaire, & les contingentes d'une maniere caſuelle. C'eſt ainſi, dis-je, qu'il avoit connu que Hezaël & Judas prendroient le parti de la trahiſon, ſans qu'on puiſſe dire, que ce crime ſoit émané de la connoiſſance divine; car il a été entierement volontaire. Les choſes neanmoins qui ſont caſuelles, conſiderées en elles-mémes, peuvent devenir certaines & neceſſaires dans l'hypotheſe, & ſous condition. Si Dieu ne connoiſſoit les choſes contingentes entant

que caſuelles, ſa connoiſſance ne ſeroit pas aſſurée, ny méme conforme à la choſe qu'il connoîtroit.

On peut conclurre de tout ce que deſſus, que la vie de l'homme n'eſt pas ſi fort aſſujettie aux loix du Deſtin, qu'elle ne puiſſe étre prolongée par le ſecours de la Medecine, & que le malade ne ſoit obligé d'avoir recours à ſon Medecin, de peur d'étre homicide de ſoy-méme; car l'on peut retarder le trépas en reſiſtant aux cauſes qui engendrent la pourriture, en conſervant l'humide radical, & l'empêchant de ſe conſumer ſi vite, & par d'autres divers moïens.

[Selon Platon & Ariſtote, Herodique homme de Lettres, vécut cent ans par artifice & par un grand regime de vivre, quoy qu'il fut le plus maladif de ſon tems. Galien aſſure avoir ſi bien corrigé ſon infirmité naturelle, qu'à peine fut-il malade durant qu'il s'appliqua à la Medecine, & puiſqu'il eſt vray que la vie peut s'abreger par diverſes fautes; on doit auſſi conclurre qu'elle peut ſe prolonger par un bon regime & par des bons remedes. L'Art de Medecine, dit Avicene, n'exempte pas de la mort, non plus qu'elle ne peut conduire toute ſorte de perſonnes juſqu'à cent ans ou plus, mais il empêche la pourriture, & défend l'humide radical, afin qu'il dure plus long-tems. Or ces ſecondes choſes ſont au pouvoir de cet Art, donc il peut prolonger la vie juſqu'au tems qui eſt dû au temperament d'un

chacun. La gueriſon des heriques nous prouve aſſez que la chaleur naturelle & l'humide radical peuvent étre reparez & rendus plus vigoureux par nôtre Art, par les bains, &c. Ainſi met-on de l'eau dans les lampes avec de l'huile, afin que celle-cy reſiſte plus long-tems, à la voracité de la flamme. On dit que Democrite le rieur étant prié par ſes domeſtiques, de prolonger ſa vie juſqu'aprés que les Fêtes Theſmophories fuſſent paſſées, de peur que toute ſa maiſon ne fut en duëil, il le leur accorda, en conſervant ſa vie par le moïen de l'odeur du miel, ou ſelon d'autres, en flairant du pain chaud.]

CHAPITRE X.

A ſavoir ſi les fiévres intermitentes appelées Agues *par les Anglois, ſont gueriſſables.*

IL y a bien de gens qui croïent qu'il n'y a point de remede pour ces fiévres intermitentes, dont la malignité élude tout l'Art de la Medecine. Mais comme l'experience fait voir le contraire par les cures que les Medecins en font tous les jours, je ne m'étendray pas beaucoup ſur cette matiere. Je
4. *Aph.* 59. dis donc qu'elles dépendent de pluſieurs & diverſes humeurs, comme bilieuſes, pitui-

teuſes & mélancoliques, & il n'eſt pas bien difficile de guerir les fiévres purement bilieuſes, ſelon Hippocrate, quand il dit, *La fiévre purement tierce ſe termine tout le plus tard le 7. jour.* Il s'enſuit de là qu'elle peut être plutôt guerie par les remedes appliquez en tems & lieu. Et la raiſon ſeule nous convainc de cette verité; car puiſque les autres maladies engendrées par les autres humeurs reçoivent gueriſon, pourquoy non les fiévres intermitentes? Une ſeule choſe abuſe le menu peuple, qui eſt de voir quelques fiévres chroniques & qui durent long-tems, telles que ſont les tierces bâtardes & les quartes: Mais cela n'ôte pas la poſſibilité d'en venir à bout, puiſque l'on les a vuës ſouvent gueries, quoique non pas toûjours dans tous les malades; car autrement il faudroit dire que toutes les fiévres continües ſeroient pernicieuſes, de cela ſeul que quelqu'un en ſeroit mort. Ce n'eſt pas ſans raiſon que certains Medecins diviſent les maladies *en ſalutaires*, qui ſe terminent naturellement à l'avantage des malades, comme la fiévre d'un jour: *en continües & incurables*, par exemple, la lepre; & *en douteuſes*, qui tantôt ſe trouvent gueries, & tantôt elles cauſent la mort; au nombre deſquelles l'on peut mettre auſſi les intermitentes, qui reçoivent une plus promte gueriſon en certaines perſonnes, & une plus longue en d'autres. Et il ne faut pas s'imaginer que toutes les maladies de méme eſpece aïent toûjours le méme tems & la 4. *Aph.* 59.

méme iſſuë, puiſqu'on obſerve que les unes finiſſent plutôt, & les autres plus tard; dont les unes reçoivent la gueriſon, & les autres emportent dans l'autre monde, ſuivant la differente diſpoſition de l'humeur peccante dans ſa quantité, dans ſon épaiſſeur, dans ſa viſcoſité, dans ſa malignité, par raport à l'habitude, au temperament & aux forces du malade; eu égard auſſi à la ſaiſon de l'année, au climat, à la temperature de l'air, au regime de vivre, à la conſtitution des parties nobles, à l'adreſſe & habileté des Medecins & aux autres circonſtances que je
4. *Aph.* 43. me reſerve d'expliquer ailleurs. Hippocrate n'écrit-il pas, *que de quelque maniere que les fiévres donnent du relâche, elles ne ſont point dangereuſes.* Elles peuvent donc étre gueries par quelque Medecin ſage & habile, encor que par hazart elles puiſſent devenir incurables, enſuite des remedes donnez à contre-tems par des mal-habiles. Ainſi *les fiévres*
2. *Aph.* 25. *quartes en Eté ſont dites courtes, & celles de l'Automne longues, ſur tout quand elles ont atteint le commencement de l'Hyver.* Si donc pluſieurs maux demeurent incurables en certaines gens pour des cauſes differentes, il ne faut pas croire que cela vienne de leur nature: encor moins doit-on conclurre que c'eſt un grand déshonneur à la Medecine de ne pouvoir guerir certains maux, de qui la violence ou la malignité élude la vertu des meilleurs medicamens; non que je veüeille dire qu'il faille ſe fier aux beaux diſcours de certains petits Medecins de

nom, pleins d'orgueil, *qui éprouvent toutes choſes ſans crainte, & qui aprés avoir fait eſperer des merveilles, ne font rien de ce qu'ils ont promis.* Et ſi par hazart ils viennent à bout de quelque maladie difficile qu'ils ne connoiſſent pas aſſez, par quelque remede douteux, il n'y aura point de langue aſſez éloquente pour publier la gloire d'un tel miracle, ny ne ſe trouvera recompenſe aſſez digne d'une telle cure. Que ſi la gueriſon ne s'en enſuit pas, ils ne manquent point d'en rejetter toute la faute à la negligence ou du malade, ou des gardes, enfin ou à l'opiniâtreté du méme malade, mais jamais ſur eux-mémes.

CHAPITRE XI.

Que l'on ne peut point connoître la chaleur du foye, par celle du creux de la main.

C'Eſt une coûtume aſſez ordinaire à pluſieurs, de croire par la chaleur qu'ils reſſentent dans le creux de la main, que leur foye eſt atteint d'une intemperie contre-nature. Ce qui n'eſt pas toutefois bien ſeur, quoy qu'en puiſſent dire certains Medecins: car pourquoy y auroit-il plus de ſympathie entre le foye & les mains, qu'avec quelqu'autre partie du corps? J'avouë que Galien *In Arte parva.*

dit, que l'habitude du corps devient chaude, lorſque le foye eſt échaufé, à moins que le cœur n'empêche cette communication; & que tout le corps s'échaufe auſſi par le moïen du cœur, ſi le foye n'y met obſtacle. Mais on ne peut attribuer cela aux mains ſeules. De plus cette chaleur extraordinaire devra plutôt proceder du cœur que du foye, à cauſe qu'il fournit à tout le corps des eſprits plus chauds, & du ſang plus boüillant.

Lib. 1. adverſ. Lycum. Galien prouve encor qu'il n'y a aucune communication des mains avec le ventricule, parce qu'il n'y a que de trois ſortes de ſympathie; la premiere, par la proximité, la ſeconde par la ſocieté de fonction, & la troiſiéme par la communication des vaiſſeaux. Laquelle des trois peut-on appliquer aux mains & au foye? puiſqu'il n'y a nulle proximité entre ces parties là, non pas méme la moindre ſocieté dans leur employ. Donc s'il y a quelque ſympathie ce ſera de la troiſiéme eſpece, je veux dire par la communication des vaiſſeaux. Mais qui ne ſait que les vaiſſeaux qui prennent leur origine du foye ſe répandent non ſeulement aux mains, mais encor par tout le corps. Il ſe trouve dans les mains outre les veines, des arteres qui raportent du cœur une chaleur plus grande. On ne doit donc pas inferer par les mains chaudes, que la chaleur vienne plutôt du foye que du cœur. Joint que la chalcur du foye continuë, ou du moins elle dure plus long-tems, au lieu que l'ardeur du creux des mains eſt paſſagere, laquelle

paroit aujourd'huy,& diſparoit demain. Enfin d'autres Auteurs attribuent cela à la rate, pourveu qu'elle ſe porte en haut, ainſi qu'ils diſent ; car ſi elle panche d'avantage en bas, elle marque la chaleur des parties inferieures. J'avouë encore qu'Avicene prétend connoître la grandeur du foye, & ſa chaleur, par la longueur des doigts ; mais Averroës s'en mocque auſſi fort agréablement, lequel écrivant à un de ſes amis, voicy comme il en parle. *L'homme que tu ſais, prétend que les doits courts ſont des marques de la petiteſſe du foye, mais il fait voir qu'il n'a pas bien connu où réſidoit la vertu informante, laquelle il n'a conſiderée que dans les matieres, mais laiſſons errer cet homme avec les autres.* Et voila ce qu'en dit Averroës qui n'a pas crû qu'on pût tirer des mains aucuns ſignes de la temperature de la conformation du foye, n'y aïant pas plus grande, ny plus particuliere ſympathie entre ces parties là, qu'entre les autres. Pour plus grande preuve de cette verité, Galien expliquant les ſignes du foye échaufé ne dit pas un ſeul mot du ſigne prétendu des mains, non plus que le reſte des Auteurs Grecs, comme Aëce, Eginete & les autres. Argentier, me direz-vous, réprend Galien d'avoir obmis ce méme ſigne. J'en tombe d'accord ; mais d'autres le deffendent avec plus de juſtice, en traittant ce ſigne comme quelque choſe de fabuleux & d'inventé à plaiſir ; vû que non ſeulement les mains, mais encor tout le corps devient

ἀνάῤῥοσις, κατάῤῥοσις. *6. epid. ſ. 2. text. 32.*

Fen. 13. lib. 3. tract. 1. cap. 3.

4. Collig. c. 4.

In Arte parva.

Com. ad pradict. locum Art. Med.

neceſſairement chaud, & enfin la chaleur des mains, bien loin d'être permanante, elle eſt inconſtante & incertaine.

CHAPITRE XII.

De ceux qui accuſent le foye de trop de chaleur, & l'eſtomac de froideur.

C'Eſt une choſe aſſez ordinaire & commune, que d'entendre pluſieurs perſonnes ſe plaindre de la chaleur de leur foye & de la froideur de leur eſtomac, enſuite des cruditez & des ventoſitez qu'ils diſent y reſſentir, & quelquefois avec certaines ardeurs dans tout le corps, ſur le viſage, aux mains & aux pieds. Mais j'ay à leur donner avis,

Premierement. Que l'eſtomac eſt d'un temperament froid, à cauſe que c'eſt une partie ſpermatique, membraneuſe, privée de ſang & blanche, mais c'eſt être ridicule de croire que le foye luy nuiſe par ſa chaleur. Car Galien nous apprend que l'eſtomac a été environné par la ſage Nature de viſceres chauds, afin qu'il pût plus aiſément faire ſes fonctions. Le foye eſt donc placé entre la rate, l'omentum & l'inteſtin colon, dont il eſt entouré pour qu'il puiſſe

tirer de la chaleur, ainſi qu'un chauderon placé entre pluſieurs feux. Ce qui a fait croire au docte Riolan, qu'il n'eſt nullement probable que la chaleur du ventricule puiſſe étre diminuée par celle du foye, qu'au contraire elle en eſt plutôt augmentée.

Secondement. On doit remarquer que ces mémes ſymptomes ſurviennent ſouvent aux perſonnes bien ſaines, & de qui les entrailles ſont d'un temperament chaud, mais qui ne gardent pas un bon regime de vivre. Par exemple, en beuvant par excez ou du vin ou de la biere, il s'engendre beaucoup de cruditez dans le ventre; d'où naiſſent des fluctuations, des raports, des enflures & des crachats; parce qu'il eſt fort ordinaire de voir des maladies froides s'engendrer d'une quantité exceſſive de boiſſon échauffante, leſquelles n'arrivent pas tant de l'intemperie de la partie, que par les fautes de ceux qui ſe rempliſſent de vin. Cependant un foye trop échauffé attire premierement les eſprits plus ſubtils des boiſſons, d'où il s'enflame & fournit en méme tems à tout le corps un ſang trop boüillant; & c'eſt ce qui trompe alors les malades, leur ſemblant reſſentir en méme-tems, & de la crudité dans leur eſtomac, & de l'ardeur dans le reſte du corps, & qu'ils accuſent mal à propos leurs parties d'une intemperie contraire, au lieu de s'en prendre à leurs débauches. Et s'ils menoient une vie plus reglée, ou qu'ils ſe moderaſſent un peu mieux en beuvant, ils ne reſ-

ſentiroient pas tant d'incommoditez.

Maladie frequente en Angleterre.

Troiſiémement. Il y a de certaines gens qui ſouffrent les mémes indiſpoſitions, quelques ſobres qu'elles ſoient, comme les hypocondriaques, dont les entrailles ſont échauffées, deſſechées & pleines d'obſtructions, dont la ſource eſt le méme déreglement du boire & du manger : Or en ceux-cy le ventricule ne devient pas plus froid à cauſe du voiſinage des hypocondres trop chauds, mais plutôt de ce qu'une grande quantité d'humeurs mélancoliques & venteuſes, eſt envoïée dans le ventricule, qui troublent la coction des alimens, ce qui fait qu'il ſemble aux malades d'avoir l'eſtomac plus froid qu'il n'eſt effectivement. Les Medecins demandent de là la cauſe pourquoy les hypocondriaques étant atteints d'une intemperie chaude, ſe trouvent ſi pleins de cruditez & de ventoſitez. Et encor que quelques Medecins l'attribuent à la froideur du ventricule, il vaut mieux la raporter, ainſi que nous avons dit, aux mauvaiſes humeurs qui corrompent l'œconomie du méme ventricule, d'où naiſſent les cruditez non ſeulement aigres provenant de froideur, mais encor les raports qui ſentent le brûlé qui ſont des vrais indices d'un excez de chaleur, ſur tout aprés des alimens brûlez, comme des œufs fricaſſez & choſes ſemblables. Ce qui a donné ſujet à quelqu'un de dire fort à propos, que dans la mélancolie hypocondriaque, on y remarque pluſieurs

ſymptomes froids, bien que la cauſe en ſoit chaude.

CHAPITRE XIII.

Que le mary n'eſt pas malade à cauſe de la groſſeſſe de ſa femme.

ENtre quantité d'Erreurs celle-cy me ſemble la plus ridicule, qui eſt de vouloir que le mary ſoit atteint des mémes ſymptomes dont la femme enceinte a coûtume d'étre affligée, ce que pluſieurs pretendent étre confirmé par l'experience. Je voïois autrefois un Febricitant de qui l'urine étoit enflamée & troublée, qui ne connoiſſoit autre cauſe de ſon mal que la groſſeſſe de ſa femme. J'ay oüy dire que cela s'obſervoit en Angleterre [& au Breſil, où les maris ſe tiennent dans leurs lits durant les premiers jours des couches de leurs femmes, où ils ſe font bien traiter, afin, diſent-ils, de reparer leurs forces épuiſées par la naiſſance de leurs enfans, tandis que leurs femmes travaillent comme auparavant. Et aprés avoir lavé leurs enfans dans l'eau froide, coupé leur nombril avec une pierre, dans une foreſt, elles le font cuire avec l'arriere-faix, & en font grande chere, au raport de Piſon dans ſon Hiſtoire des Indes Occidentales.]

Il eſt conſtant que les femmes groſſes ſont ordinairement travaillées par divers accidens dans les premiers mois de leur groſſeſſe, celles principalement de qui les corps ſont cacochymes & remplis d'impureté ; ce qui ſe manifeſte par la retention de leurs ordinaires : car comme la nature a coûtume de ſe ſervir de cette voïe, tant pour purger le ſang ſuperflu, que pour expulſer les excremens & les humeurs gâtées, leſquelles s'y arrétent auſſi-tôt que ce méme ſang menſtrual ceſſe de fluer : Et parce qu'au commencement de la conception, le fœtus n'a beſoin que d'une tres-petite quantité de ſang pour ſa nourriture, ce qui en reſte ſe corromp, ou il s'écoule dans les parties nobles, ou du moins il y envoit des vapeurs infectées qui cauſent tous les ſymptomes ſuſdits dans le ventricule, aux viſceres, à l'abdomen, à la tête & par tout le corps : je veux dire le vomiſſement, le dégoût de la viande, l'envie de manger du charbon, du plâtre & pluſieurs autres vilenies, & c'eſt de là que naiſſent encor les tranchées, les vertiges, &c. Mais puiſque le mary n'a point en ſoy-méme les cauſes de tous ces accidens, n'y aïant que ſa femme, il faut par conſequent qu'elle ſeule en puiſſe étre malade. Et ſi par hazart le mary ſe trouve malade au tems que ſa femme eſt groſſe, ce n'eſt pas qu'elle luy ait donné ſon mal, cela pouvant provenir de quelque corruption particuliere de ſon propre corps. Par exemple, en écrivant cecy il pleût, direz-vous que

que la pluïe eſt cauſe de mon écriture, ou que mon écriture eſt la cauſe de la pluïe? Cela ſeroit ridicule. Ce n'eſt pas une nouveauté que de voir en méme-tems le mary & la femme malades. Mais j'oſe dire que c'eſt une choſe bien étrange & juſqu'icy inconnuë, que la groſſeſſe ſoit un mal contagieux, & qu'il n'y ait que les hommes ſeuls capables d'en étre infectez, encor que la Nature les ait exemptez de ce travail à l'excluſion des autres femmes. De plus, on a obſervé que tels ſymptomes n'arrivent pas à toutes les femmes, ou du moins que chaque femme en particulier ne les a pas tous, & que ſouvent la femme étant dans une parfaite ſanté, le mary ſe porte mal, bien qu'il ſoit éloigné d'elle de pluſieurs lieües. Que ſon indiſpoſition provient de la groſſeſſe de ſa femme, d'où vient qu'elle joüit en méme-tems d'une ſi bonne ſanté : car c'eſt l'ordinaire de la Nature, que ſes cauſes naturelles agiſſent plutôt ſur les ſujets proches que ſur les éloignez. Et c'eſt pour cela auſſi que la femme porte en ſoy-méme ces humeurs vicieuſes, elle devra par conſequent s'en voir plutôt & plus griévement affligée. Je ſay qu'on peut dire quelque choſe ſur la ſympathie, ſur l'antipathie, ſur l'attouchement, ſur l'enſorcellement & ſur d'autres contes fabuleux. Mais ſi cela étoit ainſi, pourquoy les pucelles & les veuves ſi ſujettes à ces ſymptomes par la ſuppreſſion de leurs ordinaires, ne communiquent-elles pas à ceux qui mangent & qui

couchent avec elles, ou à ceux qui converſent avec elles ſi familierement. Et il n'eſt pas poſſible que la cauſe étant la méme, elles ne puiſſent avoir de la ſympathie avec quelques-uns de ceux-là. Or pour qu'un mal ſe puiſſe prendre par l'attouchement & par la proximité, non ſeulement l'éficace & la vertu de l'agent y ſont requiſes, mais encor la diſpoſition & l'analogie dans le ſujet. Mais qui ne croira qu'une autre femme ne ſoit plus propre pour recevoir, & pour ſupporter les accidens ordinaires de la groſſeſſe que les hommes, ſachant qu'elles ont été toutes créées pour la propagation du genre-humain. Et ſi cela avoit lieu, ce ſeroit aux femmes principalement de ſe donner de garde les unes des autres. A toutes ces veritez ajoûtons qu'il ſe peut faire qu'une fille aïant les pâles couleurs, ou quelqu'autre grand mal, ſera mariée avec un homme auquel elle ne pourra communiquer le moindre mal du monde, quoy qu'elle ne ſoit pas reglée. Pour quelle raiſon donc le pauvre mary devra-t-il étre malade dez que la femme ſera devenuë enceinte, n'y aïant autre cauſe nouvelle de ſon mal que la ſeule ſuppreſſion de ſes menſtrües. Les hommes ſeroient bien malheureux s'il faloit qu'ils fuſſent les ſeuls malades, toutes les fois que leurs femmes ne ſeroient pas reglées, comme s'ils n'avoient pas aſſez d'autres ſujets de chagrins dans leur ménage. Mais comme cette erreur n'eſt appuïée que ſur le raport d'autruy, je n'en diray pas

davantage. Laiſſons cependant dire aux Poëtes que Jupiter a porté Baccus dans ſa cuiſſe, & Pallas dans ſon cerveau, car c'eſt leur métier que de mentir.

CHAPITRE XIV.

Savoir ſi les Medecins étrangers & qui courent le païs, peuvent connoître le temperament des malades d'un autre Royaume.

C'Eſt de la derniere importance de bien connoître le temperament des malades, puiſque cela ſert merveilleuſement pour la connoiſſance & pour la cure des maladies; mais comme cela demande un traité & long & difficile, je me contente à preſent d'y ajoûter ſeulement que pluſieurs croyent que les Medecins étrangers ne ſauroient connoître le temperament des hommes d'un autre païs, comme les François à l'égard des Anglois. Ce qui repugne aſſurément à la Medecine, dont les preceptes ſont generaux, & qui peuvent étre facilement appliquez à toute ſorte de climat, d'autant que tout Art ne regarde que les choſes univerſelles, & non les ſingulieres. Et c'eſt pour ce ſujet que la Medecine ſe pratique bien dans ce Royaume ſelon les preceptes d'Hippocrate

& de Galien, & quiconque en aura une parfaite connoiſſance, ne ſera pas fort en peine de ſavoir la diverſité des hommes par raport à leurs âges, à leurs païs & à la differente conſtitution de l'air. Sur quoy Hippocrate a compoſé un Livre tres-docte, touchant *l'air, les eaux & les lieux* : car en quelque endroit qu'on puiſſe enſeigner la Medecine, elle apprend les ſignes qui ſe tirent des païs, tant pour la connoiſſance des maladies, pour leur évenement, que pour les indications que nous fournit la diverſité des lieux, ſoit pour ordonner un bon regime de vivre, & ſoit pour ordonner les ſaignées & les purgations convenables, ou pour faire les autres choſes neceſſaires. Ce que l'Art ne permettroit pas de faire, ſi le méme Art n'approprioit ſes preceptes qu'à un ſeul lieu particulier. Galien né & élevé dans la Grece, pratiquoit la Medecine dans Rome ; & à ce ſujet Hippocrate dit que ſa doctrine peut étre appliquée à chaque region ſoit-elle chaude ou froide, comme à la Lybie, à Delos, à la Sythie, &c. Il n'y a pas juſqu'aux Arabes qui n'aient emprunté des Grecs les preceptes de cet Art, qui ne different point des Galeniſtes que nous ſuivons indifferemment. Les Rois d'Eſpagne & de Portugal, ont fort prudemment ordonné par leurs Edits, que par toutes les Terres des Indes où ils dominent, on y pratiqueroit la Medecine de la méme maniere qu'on la pratique dans l'Europe, ſelon la doctrine d'Hippocrate & de Galien.

3. Prognoſt.

Je ſay qu'il y auroit beaucoup de choſes à dire ſur la varieté de la temperature que les païs communiquent à ceux qui y demeurent, n'y aïant point de Royaume où il ne ſe trouve une grande diverſité d'habitans, ſelon la differente ſituation des climats, ſelon la nature du terroir, ſelon les vents qui y regnent, &c. pour la connoiſſance deſquelles l'Art de Medecine fournit les raiſons neceſſaires ; & enfin dans quelque Royaume que ce puiſſe étre, ſans en excepter les Septentrionaux, on voit des hommes de toute ſorte de temperament, chauds, froids, bilieux, pituiteux, ſanguins & mélancoliques. Un certain Chirurgien qui faiſoit la Medecine ſans autorité, & aſſez ignorant pour ne donner aucune jalouſie, avoit coûtume de dire qu'il n'étoit pas poſſible que les Medecins de France puiſſent bien connoître la nature & la conſtitution des Anglois ; & luy allant demander un jour quelle étoit cette pretenduë conſtitution Angloiſe, qui faiſoit differer un Anglois d'avec un François, & par quels ſignes la connoiſſoit-il, puiſqu'il ſe trouvoit par tout des hommes de toute ſorte de temperament. Et comme ces choſes ne peuvent étre connües par un Medecin ſavant, il il ne faut pas s'étonner ſi ces Medecins indignes du caractere qu'ils s'attribuent, n'en ſauroient donner la raiſon : Car la choſe n'eſt pas ſi aiſée à concevoir, puiſque Galien luy méme ſe promettoit d'aller du pair avec Eſculape, s'il pouvoit connoître parfaite-

ment le temperament de ſes malades. J'ajoûteray à preſent ce qu'on dit vulgairement, que peu de perſonnes connoiſſoient comme il faut les temperamens de diverſes Nations: vû que tous les hommes en particulier ont le leur propre, & qu'ils different entr'eux à peu prez comme leurs viſages, & leſquels ils tirent des principes de leur formation. Ils ne ſauroient donc avoir quelque choſe de commun qui puiſſe convenir à tous. C'eſt pourquoy il n'y a ſeulement qu'une certaine coûtume & inclination naturelle qui nous fait pancher vers nôtre chere Patrie, pour y reſpirer l'air natal, & y mener ſon premier genre de vivre, à laquelle nous nous accoûtumons peu à peu, ſans que nous changions pour cela nôtre temperament propre, & que nous tenons de nos pere & mere. Ce qui eſt cauſe que quelques-uns ſe portent mieux dans leur air natal, quoique mal ſain, que dans un païs étranger. Avicene écrit qu'un Indien fort ſain tomberoit malade dans l'Eſclavonie : Bien que ce ne ſoit pas à une regle generale, il ſe peut faire neanmoins qu'un Anglois ſe portera mieux dans l'Eſpagne, & un François dans l'Angleterre.

CHAPITRE XV.

De ceux qui raportent preſque toutes les maladies au rafroidiſſement.

C'Eſt une choſe aſſez ordinaire de voir qu'on n'eſt pas plutôt tombé malade, ou que l'on ſe porte moins bien, d'en accuſer le froid du dehors contre lequel l'on ne s'eſt pas precautionné. Et certes une telle negligence peut étre ſouvent la cauſe de quantité de maladies. Car nous attirons continuellement l'air, tant par l'inſpiration que par la tranſpiration, lequel nous communique ſes qualitez telles qu'elles ſont. Et il ne peut que nuire beaucoup, ſi étant froid il ſaiſit quelqu'un tout en ſueur : car alors les pores tous ouverts ſe reſſerrant, arrêtent la ſortie des évaporations dans les corps pleins d'impureté, d'où naiſſent facilement les fiévres à quelques gens ; à d'autres des douleurs, des laſſitudes, des difficultez pour la reſpiration, & quelquefois une plévreſie formée ; les bronches des poûmons deviennent tellement rudes par la qualité froide de l'air, qu'à peine le poûmon ſe peut-il dilater, d'où s'enſuit la ruption de ſes vaiſſeaux, & ceux des autres parties, dont le ſang s'étant porté dans quelque capacité, s'y pourrit & s'y corrompt, d'où

naiſſent des fâcheux ſymptomes.

Il faut pourtant donner quelques avis là-deſſus.

Premierement. Tous ceux qui accuſent cette cauſe ne ſont pas malades pour cela, parce que les cauſes externes des maladies ſont bien en plus grand nombre, & bien de differente nature, & l'on voit tres-ſouvent des perſonnes qui paſſent leur vie dans un air froid, ſans en étre tant ſoit peu incommodez, & cependant les mémes ſe plaindront du froid dans les chaleurs de l'Eté, & que pour s'étre bien couverts, ils n'ont pas laiſſé d'en étre incommodez & mémes malades. On peut faire le méme raiſonnement ſur les autres cauſes externes des maladies. Il arrive tous les jours que dans une méme Ville pluſieurs reſpireront le méme air, qui feront les mémes exercices, & qui meneront le méme genre de vie, qui tous neanmoins étant tombez malades, leurs maladies ſeront toutes de differente nature. Et ſi quelqu'un de ceux-cy aſſure que ſon mal ne vient que pour avoir trop bû ou trop mangé, il ſe trouvera peut-étre avoir fait cent fois les mémes excez auparavant, ſans aucune incommodité. On peut dire la méme choſe de l'air froid, & du trop grand travail, & on a lieu de s'étonner de ce qu'aprés avoir ſouvent reſpiré le méme air froid ſans en étre incommodé, & eſſuïé le méme travail ſans danger, il tombe malade cette fois. Auſſi voïons-nous ſouvent qu'on accuſe le dernier aliment ou l'exercice

qu'on a fait un peu devant la maladie, ou le dernier froid qu'on a ſouffert, à peu prez comme l'on croit que le dernier remede qu'on a pris, à luy ſeul operé la ſanté. Où il faut noter que ces cauſes ſont dites externes & incapables de pouvoir toûjours & en tous tems alterer le corps, mais ſeulement quand il y a en dedans quelque diſpoſition cachée, & quelque appareil morbifique qui eſt ſuſcité à l'arrivée de ces mémes cauſes.

Secondement. Il faut ſavoir que ces cauſes externes ne ſont pas permanentes, tandis que leurs impreſſions, je veux dire les maladies ſuſcitées par les cauſes internes, demeurent opiniâtrement dans le corps. Ce qui prouve que la recherche des cauſes externes n'eſt pas toûjours neceſſaire pour connoître & pour guerir les maladies, mais ſeulement celle des internes qui provoquent & entretiennent le mal. Pour preuve de cette verité, c'eſt que nous remarquons que le mal aura commencé par un air froid, & qu'encore que la temperature de l'air vienne à changer là-deſſus, le mal ne laiſſe pas de perſiſter & de ſe rendre fort difficile à guerir.

Cela m'oblige de donner un troiſiéme avis qui eſt, qu'il ne faut point meſurer les remedes par la nature des cauſes externes, puiſqu'elles n'indiquent rien ; car il faudroit que les choſes chaudes fuſſent toûjours utiles & commodes à ceux à qui le froid a été la cauſe primitive de leur mal, ce qui

ne ſe trouve pas toûjours vray : car bien ſouvent les choſes rafraîchiſſantes ſont les ſeules qui ſoulagent. L'air froid, comme nous avons dit, engendre ſouvent des fiévres les plus ardentes, ainſi que font les bains trop froids, en bouchant les pores des corps, & en empêchant leurs fuliginoſitez de ſortir déhors, d'où le ſang s'enflame : Or ſi dans un tel rencontre le vulgaire vient à combatre le mal par des remedes chauds, ſelon ſa coûtume, bien loin de diminüer le mal, il l'augmentera de beaucoup. Dans un tel cas les rafraîchiſſans internes conviennent fort, mais entr'autres, ſelon Galien, ſouvent la ſaignée eſt un tres-bon remede dans la fiévre ephemere, ſi elle provient de l'obſtruction de la peau, de peur que la pourriture ne s'en enſuive ; & bien que la cauſe externe ſoit de ſa nature froide, l'interne à laquelle on dirige toute la curation, eſt bien ſouvent chaude, ou bien elle devient telle par la fermentation des ſeuls excremens fuligineux.

8. Meth.

CHAPITRE XVI.

De quelle maniere il faut entendre ce Proverbe, que les mœurs suivent le temperament des corps.

TOut ce que j'ay dit sur les jugemens des Astres & sur le Destin, me remet en memoire une erreur fort commune, qui est que les mœurs de l'esprit suivent le temperament du corps. On appele un homme colere celuy qui s'emporte aisément, dont le temperament est chaud & sec. Un triste & mélancolique qui est froid, sec, &c. Cette opinion a quelque probabilité, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait veritable. Surquoy Galien a fait un Livre tres-élegant, quoique petit, dans lequel il demande la cause pourquoy les uns sont timides, les autres hardis, les uns insatiables, les autres sobres; ceux-là honteux & ceux-cy impudens, &c. concluant de là que la nature de l'ame ou le temperament n'est pas le méme chez tous les hommes; parce que si elle ne differoit point, tous les hommes agiroient de la méme sorte, & les mémes causes produiroient en eux les mémes maladies. A quoy l'experience quotidiene est contraire, l'on voit des hommes devenir foux par ce trop grand amas de bile jaune dans

le cerveau, & ils tombent dans la manie; par l'abondance de l'atrabile, dans la lethargie, par l'uſage exceſſif des refrigeratifs, avec perte de la memoire & de la connoiſſance. Ainſi voit-on que la ciguë fait perdre l'eſprit; que le vin chaſſe l'ennuy & le chagrin, n'y aïant pas méme juſqu'au temperament moïen qui ne ſoit capable de changer, non ſeulement les fonctions de l'ame, mais encor la ſeparer du corps par ſon excez. Le divin Platon attribuë auſſi la folie à la trop grande humidité du cerveau; & l'intelligence à ſa ſechereſſe. Et ſelon Heraclite, un eſprit éclairé & tres-ſage provient de la ſechereſſe, & au dire du méme Philoſophe, perſonne n'eſt méchant de ſon bon gré, ſa malice dépendant de la dépravation de ſon corps. Ce qui fait dire encor à Platon, qu'on ne doit point tant blâmer les actions peu honnêtes. Hippocrate veut que les peuples du Nord, & ceux qui habitent les montagnes ſoient fort ruſtiques dans leurs mœurs, & qu'au contraire les Aſiatiques ſoient plus doux, plus traitables, plus agiſſans, mais plus delicats, à cauſe de la temperature de l'Aſie; parce qu'une region differe d'une autre par ſon climat. Ce qui oblige Platon de deffendre le vin aux enfans avant l'âge de douze ans, de peur qu'il ne les échauffe trop, & qu'ils n'en deviennent trop furieux. Nous obſervons auſſi un naturel bien different entre les enfans nez de mémes parens, élevez par les mémes Precepteurs, & nourris des mé-

Lib. de aëre, aqu. & loc.

més viandes. Or comme il en eſt peu qui ſoient naturellement enclins à la vertu, il faut raporter la malice des méchans ou à leur temperament, qui aprés avoir commancé dans le ſein de leur mere, s'augmente enſuite, & s'entretient par les alimens & par d'autres cauſes.

Toutes les Nations ſont cenſées avoir de l'inclination à certains vices particuliers. A peine trouve-t-on une Ville dans l'Italie, non pas méme une ſeule Nation dans tout le Monde, à qui l'on ne donne quelques epithetes & ſobriquets, vrais ou faux, qui expriment naïvement certains vices dont une Province en raille une autre, quoique bien ſouvent ces peuples ne ſoient pas exempts des mémes défauts qu'ils imputent aux autres. Et l'on croit que cela provient de la diverſe temperature des Païs. Il y a de certaines perſonnes qui demeurent inſenſibles, aprés avoir reçû mille injures, au lieu que d'autres à la premiere occaſion ſe laiſſent aller à des êtranges emportemens, à cauſe du boüillonnement du ſang au tour du cœur. Il arrive bien plus; car quelques-uns ſe mettent en colere & plus aiſément dans certain tems, & aprés avoir pris certains alimens. Les veilles & la faim excitent la bile. Les humeurs s'irritent & s'éfarouchent à force de jeûner, & elles ſe calment au contraire par la douceur des alimens. Il en eſt d'autres qui craignent les choſes les plus aſſurées; & l'union qui eſt entre l'ame & le corps eſt ſi étroite, que

l'un ſuit avec facilité l'inclination de l'autre, & ainſi le corps ſouffre du côté de l'ame, & l'ame reciproquement de la part du corps. L'experience nous fait voir que le corps amaigrit par l'amour, par l'envie, par la colere, & par ſemblables autres paſſions. Et ce qui eſt bien plus ſurprenant, c'eſt que pluſieurs ſont morts par un excez de joye, entr'autres un Senateur Romain étant à table dans une ſale baſſe, vit entrer un Aſne qui s'en approchant ſe mit à porter ſa gueule vers un grand plat de figues fraîches, ce Senateur ſe prît tellement à rire, qu'en diſant à ſes valets, *donnez-luy donc à boire*, il expirât. Agelle raporte que Diagoras de Rhode, voïant dans un méme jour couronner ſes trois fils, ſon cœur ſe dilata & s'épanoüit ſi extraordinairement qu'il rendit l'ame parmy ſes tendres baiſers & ſes embraſſemens paternels. Un corps adonné à l'yvrognerie produit des mœurs rudes & brutales ; La triſteſſe, dit Salomon, deſſeche les os. Le méme Sage deffend aux Juges & aux Princes de boire du vin. Platon fit en ſuite le méme. Les Grecs croïoient que tous les Scytes étoient fous, de ſorte qu'à leur dire, il n'y eût jamais que le Philoſophe Anacharſis de Sage. Les mémes faiſoient paſſer pour ſots les Abderitains, pendant qu'ils donnoient des loüanges exceſſives à leurs Atheniens. Il y a pluſieurs paſſages dans Ariſtote, qui confirment cette opinion, outre pluſieurs autres Auteurs ; & c'eſt de là qu'on a tiré les fondemens de

2 de partib. animalium.

l'Art de déviner par la phyſionomie.

Mais pour faire voir que cette opinion ne répond pas entiérement à l'experience, il n'y a qu'à conſiderer que le changement qui ſe fait dans le raiſonnement, dans la coûtume, dans l'éducation & dans les mœurs des hommes. Et ſi tant eſt que le Sage ne puiſſe dominer ſur ſes paſſions, en vain fait-on des exhortations, des menaces. C'eſt à tort qu'on punit & qu'on recompenſe.

L'Ire eſt une fureur qui nous traite en eſclaves,
Sitôt que la raiſon, la ſouffre ſans entraves.

Cela étant, dis-je, on ne pourroit loüer la vertu, ny condamner le vice : car on ne blâme jamais les Viperes pour leur venin, puiſque cela leur eſt naturel ; & s'il en faut dire autant des hommes méchans, qu'à cauſe de quelques vices qui leurs ſont naturels, adieu l'étude de la Philoſophie, adieu la la liberté de la volonté, mais qui pis eſt, adieu l'immortalité de l'ame méme, ſi chez nous l'eſprit n'eſt que le temperament, qui en dépend abſolument, & ſi nos mœurs ſuivent inceſſamment nôtre naturel. Cependant nous obſervons le contraire, lorſque la raiſon combat puiſſamment contre les paſſions de l'apetit. *Ie vois bien*, dit un Ancien, *des actions meilleures que celles que je fais, & que j'approuve fort, & ſi je ne laiſſe pas de ſuivre les plus mauvaiſes.* Or la Nature ne ſe combat pas elle-méme, encor

moins ſe ſurmonte-t-elle ny par une méme faculté, ny par une méme action. Qui eſt-ce qui ne ſe moqueroit d'un Legiſlateur qui deffendroit aux animaux d'avoir faim, comme aux Scorpions d'étre venimeux ?

Toutefois il y a quelque choſe de vray dans la premiere opinion, ſi l'on l'entend des inclinations qui ſont comme des ſemanees, tant des vertus que des vices : mais les actions & les habitudes qui les ſuivent peuvent étre évitées par les inſtructions, par l'étude, par la converſation, & par les remedes de la Medecine : car il eſt faux que le temperament ſoit la cauſe égale de toutes les actions humaines, n'étant pas méme la cauſe ſans laquelle rien ne ſe fait, ainſi qu'on dit en Philoſophie, puiſqu'on peut exercer les mémes actions malgré l'inclination du propre temperament ; car elles ſuivront le jugement & le choix, comme une cauſe plus puiſſante & ſuperieure. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait certaines qui ſont les effets du temperament que l'on a, ſans pouvoir étre corrigées par la raiſon, non pas méme par l'étude ny par la familiere converſation, comme le délire, la folie, la fureur, ainſi que nous dirons dans un autre Chapitre. A quoy l'on peut neanmoins répondre, que ce ne ſont ny des paſſions, ny des mœurs, mais ſeulement des actions bleſſées & certaines maladies. On dit ordinairement que les premiers mouvemens ſont hors de nôtre puiſſance, à cauſe qu'ils previennent le jugement de nôtre

nôtre raiſon, quoy qu'on puiſſe empêcher par la converſation, par la familiarité & par l'éducation, qu'ils ne nous ſurprennent tout à coup.

CHAPITRE XVII.

De ceux qui ſont dans le délire.

LE peuple ne croit pas qu'aucun ſoit dans le délire, à moins qu'il ne luy entende dire ou faire des choſes abſurdes ſans aucune liaiſon, ou impertinentes & ſottes. En quoy il ſe trompe en deux manieres.

Premierement. En ce qu'un homme peut étre dans le délire, ſans dire mot, & étre en méme-tems dans la phreneſie.

Secondement. Qu'un autre peut étre dans un délire, & raiſonner pertinemment de toutes choſes. Quant à la premiere, nous ſavons par experience qu'il y a trois ſortes de délires, dont le premier conſiſte dans la ſeule penſée, le ſecond dans les paroles, & babillant plus qu'à leur ordinaire, ſans aucune eſpece de raiſon; le troiſiéme conſiſte dans les paroles & dans les actions. C'eſt cette ſorte de délire dont étoit travaillé Antipheron, qui s'imaginoit voir ſon portrait en l'air armé de toutes pieces, de l'extravagance duquel Ariſtote parle dans ſon Livre de la Memoire. Celuy-là, dis-je,

quoy qu'il ſe promenât, ou qu'il ſe tînt dans le ſilence, étoit toûjours dans ſa folie. Galien reconnût ſon délire ; car étant couché, il ramaſſoit des petits fétus & des petits flocons de laine, ce qui n'empêcha pas qu'il n'oüit dire à ſes amis ces paroles. *Voïez comme il cherche des fétus, & comme il arrache les poils de ſa couverture. Et moy*, repartit Galien en rompant ſon ſilence, *je vous prie mes amis, de prendre garde que je ne tombe dans la phreneſie.*

Il y a encor une autre ſorte de délire accompagné de fiévre & d'un grand aſſoupiſſement, appelé par les Medecins *Typhomanie*, ou *Lethargophreneſie* ; & ceux qui en ſont atteints, leur délire n'eſt que dans leur imagination, ſans faire paroître au dehors l'égarement de leur eſprit, ny par leurs paroles, ny par leurs actions, & tels malades paroiſſent dans l'eſprit du vulgaire pour des gens ſeulement aſſoupis, & non pour étre dans le délire. Il ſe rencontre auſſi une autre ſorte de phreneſie, durant laquelle le cerveau étant abrevé de beaucoup d'humeurs bilieuſes, les malades ſe remüent fort doucement, ou point du tout, & quoiqu'ils ne ſemblent pas étre attaquez d'aucun délire, ils ne laiſſent pas que d'étre phrenetiques, laquelle eſt appelée par Galien *phreneſie hetique*, où il obſerve que ce délire-cy eſt fort frequent, quand le malade paroit aux aſſiſtans fort tranquile, & qu'il ſemble méme dormir ; en quoy ſe trompent auſſi les Medecins, qui ne connoiſ-

Com. in ſentent. 33 lib. primi prorhetic. Hippoc.

ſent pas aſſez ces malades-là.

Cet Auteur obſerve encor l'erreur de ſon ſiecle qui dure encor à preſent, en ceux qui croïent ſeulement phrenetiques, ceux qui ſe tourmentent comme des furieux, ou qui crient tant qu'ils peuvent. Et cette ſorte de délire eſt fort dangereuſe, bien que ceux qui ſervent les malades, conçoivent une bonne eſperance, & une bonne iſſuë du mal, enſuite du ſommeil naturel dans lequel ils penſoient, mais à faux, que le malade étoit detenu.

Je donne encor cet avis ſalutaire au Public, qui eſt qu'un homme eſt cenſé phrenetique & hors de ſon bon ſens, qui peut bien raiſonner de toutes choſes, mais ſans ſuite, contre ſa coûtume : *C'eſt un mauvais ſigne*, dit Hippocrate, *que la réponſe arrogante d'un homme doux & modeſte.* On en peut dire autant du babil extraordinaire, & de la repetition frequente ſur la méme choſe, de l'oubli, des veilles, des frequens crachats, &c. bien que le malade nous paroiſſe d'ailleurs parler, & raiſonner pertinemment de toutes les choſes qui ſe preſentent, comme on peut voir dans Hippocrate & dans Galien.

Sentent. 51. coacæ. prænot.

CHAPITRE XVIII.

Que l'homme n'eſt pas toûjours d'un temperament plus chaud que la femme.

LEs principaux ſignes qui ſervent à diſtinguer le ſexe, ſe prennent de la conception, de l'accouchement & de l'éducation de l'enfant : car les femmes ont ſouvent des qualitez qui ſurpaſſent celles des hommes, ou du moins elles ne leur doivent ceder en rien, comme on peut remarquer dans les oiſeaux de proye. Et encore que tous les Peripateticiens preferent dans le genre-humain, les mâles aux femelles, le divin Platon n'a pas laiſſé de dire, que les hommes & les femmes étoient nés également propres pour les mémes emplois, la Nature aïant accordé à tous les deux, des organes pour des actions qui leur ſont communes : Il faut donc dire qu'Ariſtote a erré quand il a voulu perſuader, que toutes les femmes étoient des monſtres ; car ſoit que nous examinons l'utilité qu'elles apportent en concevant & en élevant leur fruit, ſoit que nous conſiderions leur grand nombre, nous trouverons que la generation de la femme a été la premiere dans l'intention de la Nature, laquelle n'eſt autre que l'ordre

7. de Legib.

que Dieu a établi en créant le monde ; & c'eſt pour cela auſſi qu'elle leur a donné des parties toutes particulieres pour la conception, qu'elle a denié aux hommes, & au moïen deſquelles elles ſont tantôt ſaines, & tantôt malades ; & ces parties ſont la matrice & les mammelles qui ſont deſtinées pour la conception & pour la nourriture.

Ceux-là ſe ſont encor fort trompez qui veulent que les femmes ne different des hommes, que par la differente ſituation des parties, en ce que celles-là les ont en dedans, & ceux-cy les ont en dehors : car non ſeulement la conformation des parties fait voir la grande difference qu'il y a, mais auſſi la faculté diverſe du mâle & de la femele nous montre que leurs parties ſont pareillement differentes, dans leſquelles reſident telles facultez.

Il ſemble pourtant, ſuivant la plus commune opinion, que l'homme eſt toûjours plus chaud que la femme ; ce qui eſt conſtant, tant par la maniere d'engendrer que par les autres actions. Et Galien ne dit-il pas que les femmes ſont compoſées des principes froids & humides, & que les alimens qui ont les mémes qualitez les font croître, & qu'enfin elles s'appliquent à des occupations, & à des exercices bien plus doux que ne ſont pas ceux des hommes. Et Hippocrate veut que la ſemence dont les mâles ſont formez a plus de force, & que celle dont les femelles ſont engendrées eſt plus

foible. Ariſtote dit, que ceux qui ſont trop jeunes & trop âgez n'engendrent que des filles, à cauſe de la froideur de leur ſemence, ſur tout s'ils uſent des alimens fort froids. Que les mâles ſont plutôt formez & organiſez, & les filles plus tard, à cauſe du peu de force de la ſemence, & que les garçons ſont engendrez dans le côté droit, & les filles dans le gauche ; & qu'il n'y a pas méme juſqu'au lait d'une femme acouchée d'une fille qui ne ſoit plus froid, que celuy d'une autre qui aura fait un garçon : Au contraire la barbe, la largeur des veines, la dureté, & choſes ſemblables rendent un grand témoignage de la chaleur des mâles, dont les actions principales du mouvement & du ſentiment, ont coûtume d'étre plus vigoureuſes ; leur poux plus vehement, leur voix plus forte, & plus groſſe, leur courage plus grand, & leur ſemence plus efficace. Ils concluent de tout cela, que l'homme en general eſt plus chaud & plus ſec que la femme, ſi ce n'eſt par hazart que la femme ne change ſon temperament naturel, par un regime de vivre échauffant, & par des exercices frequens.

On peut neanmoins dire que cela n'eſt pas toûjours vray : car il eſt évident qu'il y a des femmes d'un temperament plus chaud que certains hommes, ce qui ſe verifie par la largeur de leurs veines, par la pulſation plus vehemente de leurs arteres, par la vigueur de leur corps & de la maigreur, par

là noirceur & par la dureté de leur peau, par l'abondance de leurs cheveux, par la solidité & par la constance de leur esprit, par l'agilité du mouvement, par le ton de voix rude, & par quantité d'autres indices d'une grande chaleur, & qu'il se trouve, dis-je, tout le contraire en certains hommes, comme une poitrine étroite, un corps sans poil, la peau déliée & blanche, de la timidité, de la paresse, & je ne say quelle bassesse d'esprit, avec des vaisseaux fort petits, &c. Mais de grace, n'y a-t-il pas des femmes bilieuses & des hommes pituiteux? Direz-vous que la pituite d'un homme est plus chaude que la bile d'une femme.

Il est donc constant que les raisons qu'on apporte pour prouver que le mâle est plus chaud que la femelle sont foibles. Il est faux aussi que les femmes soient toûjours engendrées d'une semence plus froide : Et si cela étoit, pourquoy ces femmes extraordinaires que le vulgaire nomme homaces, ne sont-elles pas nées hommes, & que les hommes efeminez n'ont-ils pas été des femmes, puisque celles-là ont été formées d'une semence plus chaude, & ceux-cy d'une plus froide? Et il n'est pas toûjours assuré que tous les mâles soient formez dans le côté droit, & les femelles au côté gauche : car selon l'avû d'Hippocrate, les mâles se sont trouvez plus d'une fois situez dans les parties gauches.

Viragines.

Lib. de superfœtatione.

Il reste donc de savoir d'où vient qu'on fait consister toute la difference des deux

ſexes dans les parties de la generation, vû que le reſte des parties eſt entierement ſemblable, n'y aïant que les ſeules genitales qui aïent un appareil d'organes particulier. On découvre par-là que la Nature a eu intention d'engendrer également le mâle & la femelle, puiſque dans chaque eſpece d'animal parfait, la generation ne ſe peut faire ſans la participation de la femme. Il n'eſt non plus veritable que les corps des mâles ſoient plutôt organiſez, & qu'ils ſe meuvent plutôt que ceux des femelles. Cette incertitude paroit dans le tems de l'accouchement qui eſt le méme tant au mâle qu'à la femele, ſans diſtinction, & les autres prerogatives des mâles cy-deſſus raportées, ſe rencontrent aux uns & aux autres, tantôt vraïes & tantôt fauſſes.

Un certain Auteur compare une femme bilieuſe avec un homme bilieux, la phlegmatique avec un pituiteux, & ainſi dans tout genre, l'homme l'emportera ſur la femme, à l'égard de la chaleur, le pituiteux ſur la phlegmatique, le bilieux ſur la bilieuſe: Mais cela n'eſt qu'une pure réverie, on n'a qu'à recourir à l'experience qui nous rendra ſavans ſur cette matiere, puiſqu'il y a indifferemment des hommes plus chauds & plus froids les uns que les autres.

CHAPITRE XIX.

De l'accouchement du ſeptiéme, du huitiéme & de l'onziéme mois.

LE fœtus aïant aquis ſon entiere perfection dans la matrice, je veux dire, étant aſſez robuſte & charnu, n'eſt pas plutôt devenu plus grand & plus chaud, qu'il affecte d'en ſortir, afin de joüir plus librement & plus abondamment de la douceur de l'air externe, & d'un aliment plus convenable, tandis que d'un autre côté la matrice ſe trouvant ſurchargée, & par le poids du fœtus, & par les excremens copieux, tâche de ſe décharger de ſon fardeau. Où il faut admirer la puiſſance du Createur qu'on ne ſauroit jamais aſſez admirer, encor moins exprimer. Nous ne parlerons icy que du tems de l'accouchement qui n'a aucune certitude parmi tous les hommes. Car s'il en faut croire aux Hiſtoires, il s'eſt vû des enfans de cinq mois, qui n'ont pas laiſſé que de vivre long-tems en bonne ſanté. Cardan en fait mention de deux, & Valeſius encor plus digne de foy que luy, aſſure avoir vû une fille âgée de douze ans, qui n'étoit que de cinq mois. Quant au ſeptiéme, les Hiſtoires en ſont pleines ; cela arrive ſouvent en France auſſi bien que chez les autres

C. 18. de ſacra Philoſophia.

Nations, & moy-méme en ay vû un grand nombre de ſept mois fort robuſtes & fort bien diſpoſez. Hippocrate veut qu'aucun enfant ne puiſſe vivre s'il naît au huitiéme mois. Mais Ariſtote, Pline & quelqu'autres Auteurs en exemtent l'Egypte, à cauſe de la douceur de l'air, & de la fertilité du Terroir. D'autres y ajoûtent l'Iſle de Naxon, l'une de celles des Cyclades dans la Mer Ægée, où l'on tient que les femmes acouchent le huitiéme mois, qui fut la Patrie du Dieu Baccus. Mais Pline & Varron, raportent que la méme choſe arrive en Italie, & ſelon d'autres, dans l'Iſle de Chypre auſſi. Pour le neuviéme, cela eſt frequent & ordinaire. Quant à ceux qu'on dit naître le dixiéme, le onziéme & au delà, non ſeulement Hippocrate, & Ariſtote, mais encor quantité d'Hiſtoriens modernes nous aſſurent étre veritable. Pline nous a laiſſé un fait digne d'admiration, lequel proteſte que *Veſtilia femme de C. Herditus, & enſuite de Pomponius, & en troiſiéme Noces laiſſée d'Orfitus, Illuſtres Cytoïens, mit au monde le ſeptiéme mois Sempronius, le onziéme Suillius Rufus, le ſeptiéme Corbulon, & le huitiéme Ceſonie.* Et on voit par là que pas-un de ces quatre enfans là n'eſt venu dans le mois qui eſt ordinaire aux autres. Le peuple attribuë cela à l'erreur des femmes ſur le tems de leur groſſeſſe, aïant crû étre groſſes un mois ou deux avant qu'elles euſſent conçû ; & quoique cela puiſſe arriver quelquefois, ce n'eſt pas à dire qu'elles ſe

trompent toûjours. J'ay vû certaines femmes qui diſoient avoir ſenti remuer leur enfant durant huit mois, & au delà, & il n'eſt pas probable qu'elles ſe ſoient trompées. On établit trois tems de l'acouchement, par raport au tems du mouvement du fœtus : de ſorte que ſi le fœtus ſe trouve formé le trentiéme, il remuëra le ſoixantiéme, & les cent quatre-vingt jours étant accomplis, il naîtra au commencement du ſeptiéme. Etant au contraire formé le cinquantiéme, il remuëra le centiéme, & ſortira aprés trois-cent jours dans le dixiéme mois. Bien que cette proportion ait en ſoy beaucoup d'incertitude, il eſt ſeur que quantité de femmes ne s'aperçoivent que fort tard du mouvement du fœtus, & ſi elles ne laiſſent pas de les mettre au monde au tems ordinaire. Car le mouvement plus promt ou plus tard, dépend de la plus grande, ou de la moindre agilité & vigueur de l'enfant. A peine trouvera-t-on pour l'ordinaire quelqu'un qui puiſſe vivre avant le ſeptiéme mois, à cauſe qu'alors les parties ne ſont pas ſuffiſamment acrües, ny fortifiées, mais ſe trouvant dans ſa perfection le ſeptiéme, il peut naître heureuſement ſur la fin d'iceluy & vivre long-tems enſuite : car la conformation & l'acouchement peuvent étre anticipez ou retardez, ſelon que la chaleur & les forces ſont grandes ou petites, & ſuivant auſſi que la ſemence eſt loüable ou non. Je dis neanmoins qu'un enfant de ſept mois ne vivra point, ſi tant

eſt qu'il deût aller juſqu'au neuviéme : car en ce cas il meriteroit plutôt d'étre mis entre les avortemens. Ciceron écrivant à l'un de ſes amis luy parle ainſi, *Tullia ma femme*, dit-il, *eſt accouchée d'un garçon de ſept mois.*

Pour le huitiéme mois, Hippocrate & Ariſtote nient qu'un enfant puiſſe vivre. Ce qui ne me paroit pourtant pas impoſſible, attendu la varieté du temperament des corps humains ; & ſi quelques-uns prennent naiſſance le ſeptiéme & le dixiéme, & pourquoy non dans le huitiéme ? Ceux qui ſe trouvent plutôt formez, naiſſent auſſi plus vîte, comme d'autres plus tard. Ceux qui approuvent la proportion de cy-deſſus, ne peuvent nier un heureux acouchement le huitiéme mois : car au dire d'Hippocrate, il peut étre formé le quarantiéme jour, & ſe mouvoir par conſequent le huitante, pour naître enfin le deux cent-quarantiéme dans le huitiéme mois. Il eſt vray que cet Auteur voulant rendre raiſon pourquoy telles naiſſances ſont malheureuſes ; c'eſt à cauſe, dit-il, que le fœtus ſe trouve affoibli enſuite des vains efforts qu'il a fait pour ſortir déhors au ſeptiéme mois, & c'eſt pour cela que la mere venant à le mettre au monde, & luy ne pouvant ſuporter ces deux differens travaux, il meurt neceſſairement. Mais cette raiſon me paroit bien frivole, puiſqu'il ſupoſe icy fort mal, que toute ſorte de fœtus tâche de ſe mettre en liberté le

ſeptiéme mois, ce qui n'eſt pas certain, vû que tous n'ont pas leur entiere perfection dans ce tems là : que s'il l'avoit, & qu'alors il affecta de ſortir ſans en pouvoir venir à bout à cauſe de ſa débilité, ou pour d'autres cauſes, il ne ſauroit plus naturellement étre contenu dans la matrice pendant deux ou trois mois, il s'affoibliroit au contraire tous les jours de plus en plus, ſans pouvoir recouvrer ſes premieres forces, comme Hippocrate l'a crû mal à propos ; il deviendroit plutôt plus infirme dans ce tems-là, n'aïant plus ny aſſez de lieu pour ſe contenir, ny aſſez d'aliment pour ſe nourrir, ny enfin aſſez de reſpiration. Et ſi ces trois incommoditez ne s'étoient rencontrées dans le ſeptiéme mois, il n'auroit jamais affecté de voir le jour ſi-tôt. Il vaut mieux dire que les femmes peuvent enfanter auſſi bien dans le huitiéme comme dans le neuviéme, & je ne doute nullement qu'il n'y ait quantité de ces ſortes d'acouchemens ; mais il faut croire qu'en cela les meres ſe ſont abuſées, leſquelles avoient tous les ſignes probables d'une groſſeſſe. Qui eſt celuy qui voudroit ſi facilement croire que la Nature agiſſe autrement dans l'Iſle de Naxo, & dans l'Egypte, que dans les autres parties de l'Univers ; & que là les hommes & les femmes ſe marient & engendrent d'une maniere toute particuliere, & telle que la Nature n'a pas accordée aux Peuples du Pole Arctique & Antarctique. Pour les autres mois, nous en avons

touché quelque choſe cy-deſſus.

Il ne nous reſte donc plus qu'à conclurre avec Pline & avec pluſieurs autres Auteurs, qu'il n'y a aucun tems limité ny certain pour l'acouchement des femmes ; car il ſe trouve des gens qui le font aller dépuis le ſeptiéme juſqu'à l'onziéme, & méme juſqu'au quatorziéme, mais cela arrive rarement.

[Nous voïons que le four cuit plus promtement les pains plus petits & plus minces ; qu'une Perdris eſt plutôt rôtie, qu'une piece de bœuf par un méme feu ; les fruits d'un méme arbre ſe trouvent meurs en divers tems, ſelon qu'ils tournent vers le Soleil, qui ſelon ſon élevation journaliere de degré en degré, ou ſelon ſon abaiſſement, ils ſe meuriſſent : De méme la matrice & tout le corps de la mere agiſſent à l'endroit de l'enfant. L'homme eſt ſouvent la cauſe du promt ou tard acouchement, & méme incertain, lors qu'il retourne à ſa femme déja groſſe, en quoy il ne fait que gâter la beſogne, comme qui remuëroit la terre quelques jours aprés que les graines commencent à germer, auſquelles il faut du tems aprés pour reprendre racine, afin de vivre & profiter tout de nouveau. Ainſi l'enfant qui aura été plus ſecoüé naîtra plus tard, le mauvais regime de la mere en peut étre auſſi la cauſe, comme ſes exceſſifs mouvemens, ou ſa trop grande pareſſe : Les paſſions de ſon ame, les plus violentes peuvent la faire avorter, comme une grande

affliction & langueur, la faire acoucher aprés l'onziéme mois, ſur tout ſi elle eſt d'un temperament fort froid ; car l'enfant eſt un fruit qui étant fait de ſemence, ſe meurit dans la matrice, comme dans une gouſſe qui s'ouvre quand il eſt meur & tout preſt à tomber. De plus, les enfans de grande corpulance, demandent un plus long ſéjour que les autres pour leur maturité.]

CHAPITRE XX.

De quelle maniere il faut entendre quand on dit qu'une femme peut concevoir, quoy qu'elle n'ait pas ſes ordinaires.

LEs filles & les femmes ſont ſujettes à un certain écoulement de ſang, que la Nature a dénié aux femelles du reſte des animaux, parce que ſelon l'opinion vulgaire des Medecins, il ſe convertit en écailles, en plumes, en poils, & s'exhale à travers les pores, de leurs corps par leurs divers mouvemens. Bien que pourtant les mâles ne ſont pas moins revêtus d'écailles, de plumes & de poils que leurs femelles. Il n'y a donc que la ſeule femme ſujette à cette perte, à cauſe qu'elle fatigue moins, qu'elle

mene une vie ſedentaire dans ſa maiſon, & de qui le temperament eſt d'engendrer plus de ſang qu'il ne s'en peut reſoudre par la trop grande débilité de ſa chaleur naturelle, auſſi bien que de ſa maniere de vivre; & on apele ce ſang menſtrual, de ce qu'il a coûtume de couler tous les mois, au défaut duquel elle ne ſe porte pas bien; & ſelon le temperament le naturel & l'éducation des femmes, il paroit aux unes plutôt, & aux autres plus tard: il ſort dans quelques unes avec impetuoſité avant douze ans, à cauſe de la grandeur des vaiſſeaux, de la molleſſe de la chair, & de la grande quantité de ſang. Mais le méme flux ne commance que la dixhuitiéme année à celles qui ſont maîgres, qui ont peu de ſang, & de qui les vaiſſeaux ſont fort étroits; de méme l'éducation qui n'inſpire que la chaſteté, fait retarder les mois, comme la laſcive & impudique les provoque: car c'eſt alors qu'elles deſirent le mâle, que leur ſein groſſit, & que la voix leur devient plus groſſe. Il ſurvient dans le méme âge des hemorragies aux garçons, comme aux jeunes filles leurs fleurs: Il s'en eſt trouvé auſſi qui les ont eües à onze ans, au raport des Hiſtoires: il s'eſt vû des filles groſſes à dix ans, & ſelon d'autres à huit, ſur tout dans le Breſil. Le tems de l'évacuation eſt fort variable, bien loin d'avoir une régle certaine: & en voicy la raiſon: c'eſt qu'un âge differe d'une autre âge, & une nature d'une autre nature. Lors donc que le ſang vient à regorger,

regorger, les menſtrües commencent, & ce méme ſang eſt tantôt bien cuit, tantôt plus crud & blanchâtre, & ceſſent ordinairement dans la quarante-cinquiéme, quelquefois plutôt, mais guére au de là de quarante-cinq ans. De méme il ne dure pas moins aux unes de trois jours, & aux autres ſept, tout au plus. Et ce qui eſt au deſſous, ou au deſſus de ce tems là, n'eſt pas naturel, parce que la ſage Nature agit toûjours ſelon les Loix que le Souverain Createur luy a une fois preſcrites, à moins qu'elle ne ſoit alterée, & dans l'impuiſſance de le faire: car encor qu'elle ſouhaite de ſe décharger tous les mois de ce fardeau, les voïes ne ſe trouvent pas pour cela également libres, & la nature du ſang auſſi bien que ſa quantité, n'eſt pas non plus toûjours la méme. Et c'eſt ce qui oblige la méme Nature de ne pouvoir garder toûjours le méme ordre, ſe contentant de faire telles évacuations pour l'ordinaire tous les mois, & quelquefois tous les trois mois ſeulement, ſuivant la differente conſtitution des individus: car elle a coûtume de le retenir dans le corps juſqu'à-ce qu'il piquote par ſa quantité, ou par ſa qualité: Et c'eſt de là que ſelon le vice du ſang ou des vaiſſeaux, elle retarde ou anticipe, ou enfin, elle évacuë contre l'ordre acoûtumé. On ne ſauroit non plus determiner la quantité, à cauſe des temperamens differens, & des divers genres de vie; & tout ce qu'on peut faire, c'eſt de le meſurer par le ſoulage-

ment que la femme en reçoit, ſi tant eſt qu'elle en demeure plus vigoureuſe, gaïe & moins débile. Hippocrate fait monter ordinairement à deux ſetiers, ou à deux chopines meſure d'Athenes, le ſang qui ſort durant l'eſpace de trois jours, afin que par cette regle nous en puiſſions connoître les excez & les défauts.

Les Anciens ont crû que ce ſang contient quelque choſe de mauvais, ſe fondant ſur l'incommodité où ſe trouvent les femmes, lorſqu'il coule. Pline, Collumelle, Solin, Ælian, & Fernel, entre les Auteurs modernes, & quelques autres attribuent beaucoup de malignité à cette humeur, & c'eſt ce qui obligea Moïſe & d'autres Legiſlateurs, d'interdire de la compagnie des hommes les femmes pendant qu'elles avoient leurs ordinaires, de peur qu'elles ne les infectaſſent & polluaſſent. Mais à preſent les Medecins, étant déſabuſez de cette erreur, eſtiment au contraire que par une telle évacuation, les femmes ſe trouvent garanties de quantité de maladies, entr'autres de la goute, des écroüelles, des parotides, des éryſipeles, des furoncles, des bubons, &c. n'y aïant que la ſeule quantité capable de nuire. Et Hippocrate que nous venons de citer, veut que la couleur ſoit ſemblable au ſang d'une victime dépuis peu égorgée; c'eſt à dire qu'il ſoit d'un beau rouge, & qu'il ſe fige promtement. La Nature l'a dû faire tel, puiſqu'il eſt le ſecond principe de nôtre generation. Et c'eſt

auſſi de là que ce méme ſang ſert d'aliment au fœtus, & que les nourriſſes ceſſent d'étre réglées, tandis qu'elles donnent à téter ; car le lait n'eſt que la plus pure portion du ſang : & c'eſt pour cela qu'il ne faut pas s'étonner, ſi les enfans étant compoſez des plus purs principes, ſurpaſſent en chaleur ceux qui les ont engendrez, ainſi voit on que les vieillars font des enfans plus robuſtes qu'eux-mémes.

Quant aux mauvaiſes qualitez qu'on aſſigne au ſang menſtrual, elles proviennent de la pourriture qui s'en eſt faite, & point du tout de ſa propre nature, parce que plus une choſe eſt pure, plus auſſi ſa corruption eſt grande lorſqu'elle vient à ſe gâter. Et c'eſt ce qui a coûtume d'arriver dans la putrefaction du corps humain. Or comme la Nature ne fait pas le dépos de ce ſang tout à coup, mais peu à peu, il peut enfin ſe corrompre dans l'eſpace d'un mois ; car il eſt fort ſuſceptible d'alteration, ſur tout dans les perſonnes dont les corps ſont cacochimes, ou atteintes de quelque fâcheuſe maladie ; mais étant pur, entier, & bien ſain dans le reſte du ſexe, il ſe change en un aliment propre & loüable dans celles qui ſont groſſes, pour ſervir d'aliment à leurs enfans ; & dans celles qui ne le ſont pas, pour ſortir dehors tous les mois, s'il a quelque mauvaiſe qualité, elle provient d'avoir croupi un peu trop long-tems.

Mais on a vû certaines femmes qui n'ont

jamais eu un tel benefice de nature, dont les unes n'ont pas laiſſé de concevoir quelquefois, & les autres nullement, dont les unes, dis-je, s'en trouvent fort bien, & les autres fort mal ; à toutes leſquelles l'action de l'Uterus a ceſſé. Il ſemble étre impoſſible qu'une femme puiſſe concevoir ſans une telle évacuation : car s'il eſt vray que ce ſang ſoit deſtiné de la Nature, pour la formation & pour la nourriture de l'enfant ; comment, je vous prie, celle qui en eſt privée pourra-elle concevoir ? A quoy on peut repartir que les femelles des brutes n'ont jamais leurs mois, & ſi elles ne laiſſent pas de faire des petits, & plus ſouvent que les femmes, & en plus grand nombre. Qu'il y a de plus diverſes hiſtoires des femmes à qui la méme choſe eſt arrivée. Et le celebre Rondelet raporte d'une femme, qu'il dit avoir vuë à Montauban, qui acoucha douze fois en ſa vie, ſans avoir eu une ſeule fois ſes ordinaires. *Nous ne diſons pas*, dit Guinerius, *que les mois ſont retenus dans une femme lorſqu'elle n'en a point, ſoit par ſa trop grande chaleur, ou par ſa ſechereſſe naturelle : mais nous parlons plus proprement en diſant qu'elle en eſt privée, & c'eſt de là ſeul, que l'on peut faire le prognoſtic ſur la ſterilité d'une telle perſonne, & Iacques de Forlive illuſtre Interprete de Medecine, nous fait voir clairement qu'une femme pour n'avoir pas ſes mois, ne laiſſe pas d'étre capable de concevoir. Et j'ay moy-méme traité une fille groſſe qui ne ſavoit ce que c'étoit*

C. 2. de affectibus matricis.

Super 1. primi ſcilicet canon. Avicennæ.

d'avoir une telle perte. Et une autre qui dans plusieurs couches, n'a jamais vû ses mois qu'au tems qu'elle mettoit son enfant au monde. Mais c'étoit là plutôt ses vuidanges que non pas ses ordinaires. Mais voicy ce que dit le méme Jacques de Forlive cité par Guinerius. *Vn homme*, dit-il, *apelé Marsille de Sainte Sophie tres-digne de foy, m'a assuré avoir vû la fille de Papias qui étoit grosse, âgée precisément de 8. ans, & un autre nommé Gentil, confesse aussi avoir vû une femme qui n'en eût jamais, & qui ne laissa pas de devenir grosse plusieurs fois, & d'acoucher heureusement.* Il y a plusieurs autres Histoires sur ce méme sujet dans les Auteurs. *La conception*, dit Aristote, *arrive naturellement aux femmes ensuite de leurs menstrües; & celles qui en sont privées sont la plûpart steriles; ce n'est pas aussi que quelques-unes ne puissent engendrer sans un tel benefice, à savoir lorsqu'il reste autant d'humeurs qu'il en demeure ordinairement à celles qui en sort purgées: & bien que ce ne soit dans une telle quantité capable de couler, toutefois il en reste en dedans assez pour servir à la generation.* Voilà le sentiment d'Aristote qui n'a pas entierement expliqué la chose: car nous savons que les femmes fort âgées, n'ont plus leurs purgations, & ne peuvent plus concevoir, bien qu'elles aïent chez-elles autant de sang que les jeunes aprés l'écoulement de leurs mois. Et afin que personne ne s'y trompe, il me semble qu'il faut l'expliquer ainsi: à savoir qu'une femme qui a naturellement ses

7. de Histor. animalium. c. 2.

menſtrües, ou qu'elle a du moins les qualitez requiſes pour les avoir bien-tôt, elle ne ſauroit engendrer, ſi elle ne les a actuellement. Je veux dire qu'elle n'ait un âge competant dont les vieilles ſuſdites ſont privées, & les trop jeunes, au tour de la matrice deſquelles il ne s'eſt amaſſé aucun ſang. Le ſecond empêchement des mois, c'eſt l'obſtruction qui ſe rencontre en pluſieurs qui les rend inhabiles pour la conception, à faute de matiere pour la generation, & d'aliment pour le fœtus : car à moins qu'une telle obſtruction ne ceſſe, elles ſeront toûjours ſteriles. Et c'eſt dans ce ſens là que l'opinion vulgaire ſe trouvera vraïe. Il y en a d'autres qui de leur naturel n'ont jamais leur mois, & qui pourtant ne laiſſent pas de concevoir, s'il s'amaſſe en elles autant de ſang qu'il en reſte à celles qui viennent de les avoir. Et en voicy la raiſon ; c'eſt qu'un tel défaut ne provient point de quelque obſtruction, mais plutôt d'autres cauſes differentes ; Et parce qu'il n'y a dans les conduits, ny obſtruction, ny aucun empêchement, il ſe fait une affluence de ſang ſuffiſante pour nourrir l'embrion, comme il arrive aux femelles des brutes, qui deviennent pleines ſans le ſecours des mois dont elles ſont toûjours privées, qui neanmoins deviendroient ſteriles, ſi les orifices de leurs vaiſſeaux devenoient bouchez. On peut faire le méme raiſonnement ſur les jeunes filles, qu'on dit avoir conçû ſans avoir eu encor leurs ordi-

naires ; car elles ſe ſont trouvées avoir aſſez de ſang avec leurs vaiſſeaux libres en méme-tems : d'où vient auſſi que celles qui ont les pâles couleurs, difficilement peuvent-elles concevoir juſqu'à-ce que ces obſtructions là commencent à s'ouvrir, dont elles ſont enfin gueries, enſuite de la grande évacuation qui arrive ordinairement au tems de leurs couches.

CHAPITRE XXI.

De l'abus des années climateriques.

CEtte erreur n'eſt pas ſeulement de nôtre tems, puiſqu'elle a toûjours préoccupé l'eſprit des hommes les plus anciens ; & s'il n'y a eu que fort peu de gens qui aïent oſé faire voir ſa fauſſeté, la veneration qu'on a eu pour l'antiquité en a été la ſeule cauſe. Et il ne faut que l'experience journaliere pour en découvrir toute la vanité. Car il eſt ſeur que diverſes perſonnes meurent en tous âges depuis l'enfance juſqu'à l'extrême vieilleſſe, & s'il arrive que quelqu'un meure âgé de ſoixante-trois ans qui eſt l'an principal des climateriques, & qui eſt le ſeul reconnu de pluſieurs, il ne faut pas attribuer ſa mort à la fatalité de cette année, mais bien à d'autres cauſes par la violence deſquelles le méme pouvoit mourir auſſi bien devant qu'aprés, & celuy

qui a passé cette année là, n'est pas pour cela assuré pour l'année suivante, à moins qu'il ne se précautionne tout autant qu'il vient de faire contre les causes morbifiques, soit internes, soit externes.

Nul ne dira jamais, j'ay le pouvoir en main,
De disposer du temps, & d'attendre à demain.

En verité, quand je considere attentivement les causes par lesquelles quelqu'un peut mourir ou être malade, je n'en trouve pas une seule qui doive être raportée plutôt à cette année qu'à une autre.

Il y a deux sortes de morts, dont l'une arrive dans une extrême vieillesse, ce qui est fort rare : Or on ne peut pas dire que l'année soixante-trois en soit la cause, ou quelqu'autre climaterique, parce qu'il y a quantité de gens de même âge, qui ne meurent pas dans ces années là : & si la mort arrive à quelques-uns, ce n'est nullement à raison de cette même année : car puisqu'une telle mort provient par la consomption entiere de l'humide radical ; d'où il appert que la vie a un periode variable selon la diversité de la complexion, puisqu'elle manque aux uns plutôt, & aux autres plus tard. La seconde mort est precedée par des maladies, étant plus frequente que la premiere : car rarement voit-on mourir quelqu'un d'une autre maniere, & de qui la

cauſe n'eſt point du tout cette pretenduë année climaterique : quand il y a quelque année mal ſaine, pourquoy la ſera-t-elle plutôt à celuy-cy qu'à celuy-là ? Vû que l'année entant qu'année, n'eſt nullement une cauſe morbifique ; car elle ne manqueroit jamais de l'étre, puiſqu'il n'eſt nulle année qui ne ſoit pour quelques-uns la huitante-trois. Il eſt encor moins probable qu'un homme à raiſon de ſon âge, ſoit dans cette année là plus enclin à tomber dans une maladie perilleuſe, & méme funeſte que dans l'année prochaine : car il y a cent experiences du contraire, aïant moy-méme exactement obſervé durant pluſieurs années, que quantité de gens aprés avoir échapé la mort dans ce pretendu an fatal, ſont morts de maladie les uns l'année ſuivante, & les autres deux ans aprés. Et de bonne foy ſi cette année en qualité de climaterique cauſoit les maladies, il faudroit qu'elle eût la méme malignité tous les ans, parce qu'il n'eſt point d'année qui ne ſoit climaterique à l'égard de quelques-uns, & par conſequent il faudroit dire que tous les ans auroient les mémes forces, ce qui eſt abſurde. Or comme il y a des années fort ſaines, & d'autres tres-mal ſaines, ſi la diſpoſition ſe trouve cette année plus grande pour les maladies dangereuſes, je m'étonne comment pluſieurs qui ſe portent bien tombent malades, & qui cependant le ſeront les années ſuivantes qui ne ſont pas climateriques, & méme

qu'ils en mourront s'ils ſont mal traittez. La ſaiſon de l'hiver eſt fort dangereuſe pour les vieilles gens, elle peut étre moins rude cette année-cy, & l'année qui vient elle pourra leur étre difficile à paſſer : dans la premiere, tous ceux qui auront atteint l'an climaterique s'en porteront bien mieux, aprés laquelle ils ſe trouveront fort mal l'hiver ſuivant. Plus une perſonne eſt âgée, plus devient-elle auſſi debile tous les jours, & moins propre à ſoûtenir les aſſauts des maladies de la vieilleſſe : ainſi un homme âgé de ſoixante-quatre ans ou plus, courira plus de riſque durant ſa maladie qu'un autre de ſoixante-trois. Donc puiſque perſonne ne devient malade plutôt dans cette année là que dans la ſuivante, ſoit à raiſon de la méme année comme telle, ny à raiſon des cauſes morbifiques, internes ou externes, on peut dire, à bien prendre la choſe, que ce n'eſt qu'un conte, ou qu'une vaine invention, d'autant qu'il n'eſt point d'année qui ne puiſſe abonder en maladies, de quelque âge que les hommes puiſſent étre. Et je ne ſaurois trouver la raiſon pourquoy l'an ſoixante-trois, ne pourra étre également ſalutaire, tant à Pierre qu'à Paul, quoique plus jeune : celuy-cy peut étre malade cette année par la foibleſſe de ſon temperament, tandis que l'autre plus âgé joüira d'une parfaite ſanté ; cependant le contraire devroit arriver s'il y avoit quelque vertu ſecrette dans la pretenduë année ſoixante-trois. Sur quoy il faut remarquer qu'on omet toû-

jours dans le dénombrement des années, les neuf mois que le fœtus demeure caché dans le ſein de ſa mere, & ſi neanmoins les cauſes naturelles, commencent à ſe remüer dez le commencement de la conception, leſquelles nous conduiſent inſenſiblement dans l'âge decrepit, & de là au trépas : de ſorte que l'an climaterique ſe trouve paſſé, lors méme qu'on tremble d'étre encor au milieu, ainſi que Ceſar Auguſte étoit déja hors de ce peril, qu'il apprehendoit dans le tems méme qu'il croïoit d'y étre encor. Il me ſemble que c'eſt encor une grande ſuperſtition de ceux qui obſervent les jours heureux ou malheureux avant que de ſe mettre en chemin, ou que d'entreprendre quelque affaire, comme auſſi de faire attention à certaines fêtes, durant leſquelles venant à pleuvoir ou le Soleil ſe montrant, il ſe promettent une ſterilité. Sur quoy les bonnes gens diſent en Proverbe :

Si le Soleil paroît le jour de Chandeleur,
La glace qui le ſuit éloigne ſa chaleur.

Si Sol ſplendeſcat Maria purificante, Major erit glacies poſt feſtum quàm fuit ante.

Mais neanmoins comme cette Fête arrive pour l'ordinaire en divers tems, ſoit en Eſpagne, ſoit en France, ſoit en Italie, ſoit en Angleterre, où j'ay oüy conter ce méme Proverbe, ceux qui raportent ces aſcendans là aux nombres, ne paroiſſent pas bien expliquer de quel nombre ils doivent faire choix. L'an ſoixante-trois eſt perilleux, diſent-ils, à cauſe qu'il eſt compoſé de neuf fois ſept, & moy je pourrois

dire auſſi qu'il eſt fait de neuf ſeptenaires, & de cette maniere, tant le neuf que le ſept ſera climaterique. Mais par quelle raiſon ne ſait-on pas au vray pourquoy les trois ne ſont pas auſſi bien climateriques que les neuf & les ſept, Valeſius fait le 81. climaterique pour étre compoſé de neuf neuvaines; ainſi ſelon cet Auteur, la vertu ſera attribuée au ſept, & non au neuf. Et moy je dis pareillement, que le dixiéme ſera climaterique, puiſque ſelon eux, le 90. eſt compoſé de dix fois neuf. A quoy je repars encor qu'il eſt auſſi bien compoſé de neuf fois dix, ainſi pourrons-nous dire, & plus aiſément & avec plus de verité, que toutes les années ſeront climateriques, en ce que nous avançons toûjours inſenſiblement vers la mort, & l'année aprés celle-cy, nous en ſerons plus proches que nous ne ſommes à preſent. Mais enfin il eſt conſtant qu'il n'en eſt aucune qui ait en ſoy quelque choſe de plus particulier, que non pas une autre, & que l'un & l'autre peut étre vray par les raiſons cy-deſſus alleguées. Et ces pretendües années climateriques ſont ſi incertaines dans leur ſupputation, qu'il n'eſt perſonne qui ne puiſſe voir aiſément, que chaque année peut étre climaterique non moins que la ſeptiéme & la neuviéme.

CHAPITRE XXII.

De ceux qui ne mettent aucune difference entre les perſonnes graſſes & les charnües.

CE n'eſt pas ſans fondement, que pluſieurs croïent que les perſonnes graſſes ont moins de ſang que les maigres, & qui par conſequent ſupportent avec moins de facilité la ſaignée, les vaiſſeaux des repletes & graſſes étant étroits & contenant peu de ſang, la demandent encor moins. Mais il faut diſtinguer icy les gras d'avec les charnus, parce que tous ceux-là n'ont pas les veines menües, puiſqu'il y en a qui ont en méme-tems, & des grandes veines & une grande abondance de chair jointe avec beaucoup de graiſſe; & c'eſt ce qu'on appele habitude du corps, & ἐυσαρκὸς, ſelon les Grecs, laquelle croiſſant outre meſure, eſt nommée corps d'athlete, à cauſe qu'autrefois les Luiteurs ſe procuroient un tel embonpoint par le moïen des alimens fort nourriſſans; & c'eſt ces ſortes de gens qu'Hippocrate veut que l'on dégage par la ſaignée fort promtement, de peur qu'ils ne ſuffoquent enſuite de l'exceſſive abondance d'humeurs. On conſidere la conſtitution du corps dans la groſſeur ou dans la maigreur

1. *Aph.* 3.

de la ſubſtance charnuë, à raiſon de laquelle quelques-uns ſont gros & les autres menus; d'autres ſont quarrez comme les athletes, & l'on en voit à tout bout de champ qui mangent avec avidité, & de qui l'eſtomac cuit parfaitement bien les alimens, d'où provient grande abondance de ſang, ſans laiſſer de devenir fort gras; pluſieurs d'entr'eux ſont fort robuſtes, à moins que leurs forces ne ſe trouvent accablées & opprimées ſous leur graiſſe, & que leur reſpiration n'en devienne plus difficile, & cet excez de ſanté s'appele bonne habitude, une excelente conſtitution du corps & la parfaite ſanté, dans laquelle toutes les actions ſe trouvent dans leur force, & une parfaite ſymmetrie entre la chair & tout le reſte du corps. Mais ceuxqui ont des petites veines, ne laiſſent pas d'étre plus gras, quoique moins abondans en ſang, auſquels les ſaignées ſont dangereuſes, bien que l'experience nous aſſure de cette verité que j'ay voulu ſeulement ajoûter icy, parce que j'en ay vû pluſieurs fort replets qui ne vouloient ſouffrir aucune ſaignée, allegant qu'ils étoient gras, bien que d'ailleurs ils fuſſent plethoriques, & qu'ils fuſſent en danger de leur vie par l'extrême abondance de ſang. La fiévre ſynoque, dit Galien, n'attaque que ceux à qui le ſang abonde, qui ſont charnus, potelez, & dont l'habitude du corps eſt ferme, épaiſſe & ſolide, & qui ſont d'un temperament chaud, ſoit par leur âge, ſoit de leur naturel, ou par leur maniere de vivre,

& auſquels il ordonne une ſaignée ſi copieuſe, que la défaillance de cœur s'en enſuive, ſans vouloir pourtant qu'on touche les maigres, encor qu'ils abondent en ſang, beaucoup moins encor ceux qui ſont froids, ou par leur temperament, ou à raiſon de leur âge.

CHAPITRE XXIII.

Que la petiteſſe du cœur n'eſt ny le ſigne, ny la cauſe d'un grand courage, ou de la hardieſſe.

PErſonne, que je ſache, n'a encor revoqué en doute que la grandeur du courage ne provienne de la chaleur du cœur : car l'audace & la promtitude d'agir ſont miſes entre les ſignes de la chaleur de ce noble viſcere : On y joint la vigueur du poux, & la grandeur de la reſpiration, auſſi bien que la largeur de la poitrine & celle des arteres : Or toutes ces choſes ne peuvent étre telles à moins que les vaiſſeaux ne ſoient fort grands : car le poux ne ſauroit étre grand dans une petite artere, non plus que dans un petit cœur, & la reſpiration ne pourra étre que fort mediocre, ſi la poitrine n'eſt fort grande ; c'eſt à dire qu'entre les hommes de méme taille, celuy qui aura la poitrine & les arteres plus am-

ples, & un poux plus vigoureux, aura plus de cœur, & ſera plus brave & plus hardi qu'un autre. Le cœur eſt à l'égard de la poitrine, comme la cauſe finale & efficiente : comme finale, dis-je, en ce qu'un grand cœur a beſoin d'une grande dilatation à laquelle doit être proportionnée la poitrine large, & au contraire : car elle n'a été ainſi faite que pour contenir & deffendre le cœur. Quant à l'efficiente, c'eſt à cauſe qu'elle fournit la chaleur qui travaille à la generation : Or plus la chaleur eſt grande, plus auſſi à-t-elle coûtume de dilater & d'amplifier, ainſi que remarque fort à propos Gentilis. La grandeur des parties ſuit ordinairement la force de la faculté formatrice, & l'abondance de la matiere, & la méme formatrice ce ſert de la chaleur dont la principale influence procede du cœur. Cette partie forme les autres, afin qu'elles puiſſent ſervir commodément aux plus nobles ; d'où vient que celles-cy étant chaudes, elle les agrandit en leur fourniſſant des vaiſſeaux fort amples : une telle amplitude donc a été faite, afin que les vaiſſeaux puiſſent ſervir à ces parties plus chaudes. Et il eſt probable que le cœur & le reſte des autres viſceres ſont de méme nature : Une groſſe tête eſt preferable à une petite, pourveu que ſa groſſeur vienne de la force de la vertu naturelle qui a pû ſi bien former une grande quantité de matiere. Cela ſe découvre par la figure bien proportionnée, à ſavoir

In tertium lib. Avicennæ.

quand

quand le col eſt fort, & que tout le genre nerveux eſt robuſte, ſolide, & en bon état, & s'il n'y a rien à redire ſur les traits du viſage, ny ſur tout le corps. On doit auſſi examiner la méme choſe dans le cœur, & voir ſi la conformation de la poitrine & des autres parties eſt commode & loüable ; un foye chaud a auſſi des veines plus grandes, & celuy qui eſt froid plus petites. Ceux dont le foye eſt grand, ont coûtume de manger beaucoup, & de faire une grande quantité de ſang. On peut dire la méme choſe des teſticules, & des autres parties, pourveu que toutes choſes ſoient proportionnées & bien diſpoſées, & qu'elles n'excedent point la meſure qui eſt duë au reſte du corps. La force de la chaleur naturelle éclate & paroit davantage dans la formation des plus grandes parties que dans les petites. Les animaux, dit Ariſtote, de qui le cœur eſt grand, ſont timides, & ceux au contraire qui l'ont petit, ſont courageux, tels que ſont le liévre, le rat & le cerf. Mais il ne faut point, ce me ſemble, faire comparaiſon d'un animal avec un autre de diverſe eſpece ; mais ſeulement avec ceux de la méme : ainſi il eſt à croire que dans chaque eſpece, ceux-là ſont plus hardis dont le cœur eſt plus grand, comme on remarque dans la race des chiens, dans celle des liévres, des lapins, &c. Un liévre paroit au chien auſſi bien qu'à nous plein de timidité, mais il eſt ſeur qu'ils

L. 3. de partibus animalium c. 4.

s'entrebattent avec beaucoup d'animosité & de ferocité, ainsi que font les cocqs qui ne savent alors ce que c'est que timidité. Le cœur de l'homme est à proportion plus grand en masse que celuy du reste des animaux, de méme que son cerveau & son foye, au raport de quelques Anatomistes. Et si l'opinion vulgaire avoit lieu, il faudroit que l'homme fut un animal tres-timide, ce qui n'est pas toutefois vray ; mais au contraire son grand esprit ne vient que de ce qu'il a le cerveau fort ample ; & s'il a beaucoup de courage & de hardiesse, c'est qu'il est pourvû d'un grand cœur. Ce n'est pas que je pretende entendre icy toute sorte d'emportement de colere qui s'apaise aisément, & qui peut étre le partage d'un petit cœur, mais bien une vertu heroïque, à savoir la magnanimité, la force, & semblables qualitez qui l'accompagnent incessamment, & qui appartiennent à l'appetit irascible, dont le cœur est le propre siege.

CHAPITRE XXIV.

Du loup, ou ulcere chancreux.

IL se trouve des gens assez simples pour croire qu'il s'engendre dans les ulceres sur tout ceux des jambes, un certain anima-

de qui la faim ne peut étre appaiſée que par la chair des poulets, des poules & de veau, & qu'ils appellent *Loup*, à cauſe de ſa voracité. J'avouë bien qu'il s'engendre dans certains ulceres des vers par la putrefaction des excremens, à ſavoir dans ceux qui ſont pourris, ſales, ou negligez, par une grande cacochimie de la partie, ou parce que l'humeur amaſſée dans l'ulcere n'a aucune tranſpiration. Or on n'a que faire de leur preſenter de la chair, ſoit pour leur accroiſſement, ſoit pour les adoucir, mais il les faut plutôt faire mourir par l'application des choſes ameres, deſſicatives & deterſives. Il y a de plus certains ulceres fort malins & corroſifs engendrez d'une bile noire, qui s'étendent par contagion de la ſanie juſqu'à la chair, enſuite aux parties moles, aux veines, aux arteres, aux nerfs, enfin juſqu'aux os mémes, qu'ils rongent. On appele ces ulceres aux jambes loups, & ſur le viſage, *noli me tangere*, non qu'il y ait là aucun animal, qui mourroit plutôt par la malignité de l'humeur, mais c'eſt que la méme ſanie, acre & corroſive conſume la partie comme feroit un animal carnacier. Il eſt appelé par quelques-uns *Phagedene*, *& Eſtiomene*, encor que quelques autres y mettent quelque difference. Il eſt des ulceres chancreux, ſales & horribles à voir, & qui peuvent étre nommez *noli me tangere*, en quelque partie qu'ils ſe rencontrent, parce qu'à peine peuvent-ils recevoir aucune cure. Gui de Cauliac & quelqu'autres appliquent

deſſus la chair de poules fraîchement tuées, à deſſein d'adoucir la malignité de l'humeur, & parce que le vulgaire croit qu'elle eſt devorée, quoiqu'elle ne devienne que puante, & nullement conſumée, il apele cela *un loup*, mais il pouvoit luy donner auſſi bien le nom de renard, ou de chien.

CHAPITRE XXV.

Que la melancolie n'eſt pas toûjours cauſee par une humeur melancolique.

LA melancolie ne ſe prend pas icy pour une humeur, mais pour une maladie engendrée d'une humeur melancolique : Et parce que pluſieurs penſent que cette humeur eſt la ſeule cauſe de ce mal, toutes leurs ordonnances ne tendent qu'à la corriger. Ils l'appelent un délire ſans fiévre, quand il y a tout enſemble, & de la crainte, & de la triſteſſe ſans cauſe manifeſte. Cette maladie eſt longue, opiniâtre & ſurprenante dans ſa varieté, & dans ſa multiplicité. Nous avons pourtant quantité d'indices qui nous font connoître que cette humeur, ny ſes exhalaiſons n'en ſont nullement la cauſe ; car nous voïons que ceux qui ſont tourmentez par ce ſymptome,

n'ont ſouvent aucuns ſignes d'une telle humeur dominante ; & qui plus eſt, tous les hommes de quelque temperament qu'ils ſoient, en peuvent être par-fois atteints par la ſeule intemperie ou du cerveau, ou des eſprits. Hippocrate en raportant les ſignes de cette maladie ne fait mention que de la crainte & de la triſteſſe, quand il nous dit, *Si la crainte & la triſteſſe durent long-tems, c'eſt une marque de melancolie.* Par où l'on voit qu'il omet le délire, & avec raiſon ; car telles gens ne ſont pas toûjours dans le délire. Nous en voïons d'autres pleins de triſteſſe, & qui craignent les choſes les plus aſſurées, bien qu'ils ne délirent que ſur une ſeule choſe, ce qui montre que leur crainte ne procede point dutout de l'objet autour duquel l'entendement s'égare. Et certes il n'eſt pas neceſſaire que le délire ſuive la crainte & la triſteſſe, ou que ces deux paſſions ſuivent ce ſymptome. Il eſt ordinaire de voir des femmes accablées de triſteſſe & de crainte par leur faute, ſans neanmoins aucun délire, bien qu'elles viennent quelquefois juſqu'à un tel excez de chagrin & d'ennuy, qu'elles ſe donneroient le coup de la mort ſi l'on leur laiſſoit faire, portées à un tel excez par la ſeule violente crainte de l'objet qui les épouvente. L'humeur melancolique n'eſt pas toûjours requiſe pour cela, le ſeul temperament y pouvant ſuffire, & les vieillards ne ſont ſi craintifs, que par un tel temperament, ſans qu'ils radotent pour cela. Autre choſe, c'eſt d'être

6. Aph. 23.

en délire, & autre d'étre toûjours saisi de peur : car le délire peut étre sans crainte, & reciproquement la crainte sans délire. Tous les vieillards sont plus timides, plus avares, & plus chiches qu'ils n'étoient eux-mémes dans leur jeunesse, non seulement à cause du grand nombre d'experiences qu'ils ont des affaires, mais aussi par le changement de leur temperament. Ceux-là sont de leur naturel timides, qui ont le cœur & le cerveau froid & sec ; car cette melancolie est une passion du cœur ; pour preuve de cela, c'est que tous ceux qui sont dans le duëil, ressentent tout leur chagrin & tout leur souci autour d'iceluy, tout de méme que ceux qui par quelque sujet manifeste, se laissent aller & s'abandonnent à une extréme tristesse, parce que toutes les passions violentes attaquent pour l'ordinaire le cœur.

Comm. in 9. Almanzor. Matthieu de Ferrare appuïé de l'autorité de Rhasis, veut que les pensées fortes qui durent long-tems, jettent les hommes dans cette passion, sans qu'il intervienne aucun changement réel dans la complexion ordinaire, & qu'ils deviennent tristes quand ils ne peuvent venir à bout des choses dont leur imagination a été occupée. On voit assez souvent qu'aprés que les Medecins ont fatigué sans aucun succez ny amandement ces sortes de melancoliques, & par leurs purgations & par plusieurs autres remedes, le seul changement de leur imagination leur a procuré

la ſanté quelque-tems aprés. Sur quoy Aëce raporte qu'un Medecin appelé Philotime, guerit un homme qui s'étoit perſuadé d'étre ſans tête, en luy mettant deſſus un bonnet de plomb. Tralian raconte autrement cette hiſtoire, & dit que Philodote Medecin traittant un homme qui s'imaginoit avoir été decolé à cauſe de ſa tirannie, il le guerit en luy appliquant tout d'un coup ſur ſa tête un gros bonnet de plomb, & alors en reſſentant ſa peſanteur, il crût avoir recouvert ſa tête, dequoy il eût une extrême joïe, & par ce moïen il ſe trouva delivré de cette penſée chimerique, & ſans avoir beſoin ny d'aucune purgation, ny de preparation des humeurs melancoliques, on vid diſparoître auſſi-tôt & ſa triſteſſe & ſa crainte, avec ſa fauſſe imagination, auſquelles ſucceda la joïe; ce qui n'auroit pû ſe faire s'il y avoit eu alors cette humeur gluante & difficile à ſurmonter, qu'on tient étre la cauſe de ce mal.

Une certaine femme s'imaginant d'avoir avalé un ſerpent, fit appeler ſon Medecin qui connoiſſant ſon extravagance, & luy donnant un petit vomitif, fit mettre adroitement un ſerpent dans ce qu'elle avoit jetté par la bouche, ce qu'aïant aperçû, d'une grande triſteſſe elle paſſa dans une grande joïe.

Une autre s'étant abandonnée à un excez de melancolie, cauſée par la trop longue abſence de ſon mary, s'en trouva tout à coup delivrée par la joïe qu'elle eût de le

voir de retour au tems qu'elle y penſoit le moins, ſans autre remede, ainſi que Traliau l'explique plus au long.

Un autre malade à qui on avoit fait banqueroute s'abandonna à un tel excez de deſeſpoir & de triſteſſe, qu'il en quittoit le boire & le manger : en vain luy donne-t-on des remedes, en vain les Prêtres luy crient de ſonger à ſa conſcience, & à faire des actes de bon Chrêtien, il ne répond mot, on diroit qu'il eſt prêt à rendre l'ame : mais voicy que ſon Medecin s'aviſe de luy crier, Monſieur, Monſieur ; le Banqueroutier eſt pris, & mon argent ? répond-il : alors on fit aporter des ſacs d'argent qu'on répend ſur ſa table, au bruit duquel il s'éveille, & dit, contons ſi tout y eſt, je veux voir.

Il y a un grand nombre de ſemblables hiſtoires, par leſquelles nous apprenons qu'il n'eſt pas toûjours bon de tourmenter ces melancoliques-là par des remedes qui nuiſent au corps, ſans apporter aucun ſoulagement à l'eſprit, d'autant que la cauſe cachée n'eſt pas toûjours dans les humeurs, mais ſeulement dans l'intemperie, ou dans les eſprits, qui étant aſſoûpis, ou du moins fort éloignez du cœur & du cerveau, le mal ceſſe : Car il n'y a que les mêmes eſprits qui puiſſent obeïr à ces ſortes de mouvemens ſi promts. L'intemperie ne peut ſi-tôt étre corrigée, ny l'humeur rebelle ſi vite évacuée, encore moins perdre en un moment la malignité de ſa nature, ſur

tout quand le mal eſt une fois inveteré par la longueur du tems. Or puiſque l'experience nous fait voir que les melancoliques raiſonnent fort juſte, nonobſtant toute leur crainte & toute leur triſteſſe ; il eſt ſeur que la melancolie ne contribuë rien au diſcours, mais bien la pureté des eſprits. Selon Rhaſis, *un homme peut être quelquefois atteint de la melancolie, & avoir en même-tems dans ſon corps de fort bonnes humeurs, & dans cet état il n'a beſoin d'aucun remede purgatif, à ſavoir quand il penſe à quelque choſe, avec beaucoup d'attention & d'application, & duquel l'imagination n'eſt pas plutôt changée, qu'il parle & raiſonne auſſi bien qu'il faiſoit avant ſa mélancolie.* Et ſelon Avicene, ce mal peut ſe faire par la ſeule intemperie ſans matiere.

In 1. Continentis.

A quoy il faut ajoûter que le demon ſe mêle ſouvent dans les maladies de cette nature, qui élude toute la vertu des remedes. Ce qui obligeoit les anciens Medecins de croire qu'il y avoit dans cette humeur, ou pour mieux dire, dans cette maladie, je ne ſay quoy de divin. Rhaſis & Tralian aſſurent avoir vû predire des choſes à venir à des melancoliques. Et Avicene remarque que ces atrabilaires font quelquefois des choſes ſi ſurprenantes, que le vulgaire les prend pour des poſſedez. Gaynerius fait mention d'un certain païſan melancolique, qui avoit coûtume de faire des vers toutes les fois que la Lune étoit ſous les raïons du Soleil dans le même degré, & paſſé ce tems

là, il ne disoit pas un seul mot durant deux ou trois jours, jusqu'à une nouvelle combustion de la Lune. Et ce qui surprend le plus, c'est que ce même païsan n'avoit jamais apris à lire. Gentilis nous assure la même chose dans la Question des Enchantemens, & sur certaines choses que l'on pend au col. C'est une chose assez fameuse & connuë, d'entendre raisonner sur le champ plusieurs hommes & plusieurs femmes sur les sciences, sans jamais avoir étudié. Combien a-t-on vû de nôtre temps des hommes doctes & éclairez, qui ont refusé de condamner certains hommes qui couroient de nuit comme des loups cerviers, & certaines fameletes qui passoient pour sorcieres, attribuant la depravation de leur faculté imaginative à la malignité de leur humeur melancolique, qui leur imprimoit quantité de choses vaines & pleines de menterie. Mais on feint icy que l'ame humaine, sur tout celle de ce Païsan, est plus puissante que le demon même : car si le demon n'avoit pas apris à faire des vers, & à parler les Langues étrangeres, il ne pourroit jamais les dire sur le champ, n'étant pas possible que cet Ange de tenebres soit né Poëte dans l'instant de sa creation, & qu'il ait bien seu tous les idiomes dont nous nous servons à present, & tous les noms des herbes avec leurs vertus. Il est constant au contraire que le Diable a ignoré beaucoup de choses, dont il a fait ensuite la découverte par la seule experience & par le raisonne-

ment. Plutarque obſerve que les vers d'Apollon, étoient ſi méchans & ſi rudes, qu'ils n'approchoient pas de ceux d'Homere & d'Heſiode. Or bien que pluſieurs Enchanteurs puiſſent étre atteints de melancolie (ce qui n'eſt pas pourtant neceſſaire) & qui ne laiſſent pas de parler les Langues étrangeres, & de predire les choſes futures. Cela ne ſe peut faire ſans le ſecours du bon ou du mauvais Ange : car comment pourroient-ils avoir dans ſa bouche ce qui n'a jamais été dans leur entendement : & comme quoy ſeroit dans leur eſprit ce qui n'eſt jamais tombé dans leur ſens : car ſi cela étoit vray, il faudroit que la phantaiſie depravée l'emportât ſur celle qui eſt bien ſaine & bien entiere : il faudroit, dis-je, que les humeurs peccantes & les intemperies rendiſſent l'homme plus parfait, contre l'ordre de la Nature, ce qui eſt ridicule. *Lib. de defectu oraculor. Scythia.*

Toutefois le même Guaynier, le plus Docte de ſon ſiecle pretend que cela eſt poſſible par les principes qu'il établit.

Premierement. *Que les ames ſont toutes égales.* Ce qui eſt bien vray quant à la perfection de leur ſubſtance, mais nullement neceſſaire de l'accidentelle, telle qu'eſt la connoiſſance de cecy ou de cela, laquelle a pû étre plus grande dans une ame que dans une autre.

Secondement. *Que nôtre ſcience n'eſt qu'une reminiſcence.* Ce qui eſt faux : ſi toutefois la choſe étoit ainſi, il ne s'en

ſuivroit pas de là, que la connoiſſance de toutes les ames en particulier fut égale, mais il tombe dans l'hereſie, en voulant que les ames ſoient créées avant la formation des corps. Ariſtote aproche plus de la verité, en comparant l'ame à une table raſe.

Troiſiémement. *Que dans le méme inſtant que l'ame eſt infuſe dans le corps, il y a une Etoile qui y preſide, & qui luy communique ſes proprietez, à moins qu'il n'intervienne quelque empéchement d'ailleurs, ſelon Ptolomée. Et ſi cela n'étoit ainſi, on ne verroit pas la raiſon pour laquelle un homme auroit plutôt de l'inclination pour une ſience que pour une autre. Et Avicene embraſſe ſi fort cette opinion, qu'il veut que par une telle influence, il ſe trouve par fois quelque ame qui acquiere une telle proprieté, par le moïen de laquelle elle puiſſe produire des effets ſemblables à ceux que cette méme Etoile eſt capable de produire, par exemple d'un homme ſain, le rendre malade, ou de malade le faire bien porter, comme auſſi de produire des neges & des pluïes, &c.*

Par où il ſuppoſe qu'une telle conſtellation eſt pourvuë d'une connoiſſance qu'elle communique à l'ame ſur laquelle elle preſide. Mais ſi cela eſt ainſi, d'où vient donc un grand nombre de fous, & tant d'ignorans diſperſez par tout le Monde ? Et d'où provient une ſi grande varieté d'opinions, & d'avis ? Si les Etoiles qui preſident à nôtre conception ſont ſi ſavantes, pourquoy ſont-elles ſi éloignées les unes des

autres en opinions, auſquelles nous ſommes aſſujettis, & que nous fomentons. Oſeroit-on dire que le ſouverain Createur de l'Univers qui eſt la verité même, ait voulu, ou qu'il ait commandé que telles opinions pleines de fauſſetés & d'impoſtures, fuſſent répandües dans nos eſprits & dans nos ames. C'eſt une impieté de ſe l'imaginer, comme une folie de le croire. C'eſt une choſe merveilleuſe de voir que tant d'hommes ſoient reduits à un tel point d'impuiſſance, que de ne pouvoir imiter les vertus admirables de l'Etoile, ſous la puiſſance de laquelle ils ſont nez. Aucun homme n'a pris encor naiſſance à laquelle n'ait preſidé quelque Aſtre auſſibien qu'à ſa conception.

Quatriémement. Il ſuppoſe, *que l'ame intellectuelle dépoüillée de tout corps, entend toutes choſes ſans avoir beſoin de raiſonner, n'aïant aucuns organes qui l'empéchent. Il veut que dans l'extaſe durant laquelle les ſens ſont liez, elle conçoit toutes choſes ſans raiſonnement, puiſqu'elle ſe trouve auſſi libre que ſi elle étoit ſeparée du corps.*

Toutes ces choſes ſont fauſſes, non moins que de dire que l'ame entendroit toutes choſes ſans raiſonner; & quand même elle le pourroit faire, il ne s'enſuit pas de là qu'elle peut connoître les choſes que les Anges même ne ſauroient concevoir, ſi elles ne leur ſont revelées; beaucoup moins pourra l'ame avoir connoiſſance dans ſon corps de quelque choſe, par ſa propre vertu quelque extaſiée qu'elle puiſſe étre.

Cinquiémement. *Il ſuppoſe que l'Etoile qui preſide à l'ame, luy influë plus parfaitement ſes lumieres lors que ſes ſens ſont aſſoupis, que quand ils ſont libres, à cauſe de la moindre reſiſtance d'alors, & qu'en ce tems-là la ſcience vers laquelle l'Etoile incline eſt imprimée plus intimement dans l'ame.*

Cette ſuppoſition eſt pleine de folie, tant parce que l'ame entant que détachée de la maſſe du corps, n'eſt point aſſujettie à l'influence des Aſtres qui ſont des corps, elle étant un eſprit, & l'influence des Etoiles n'étant que corporelle, & jamais aucune ame ne ſera devant ny aprés la mort ſous la puiſſance des Anges, ny ſous la domination d'aucune choſe inanimée, telle qu'eſt l'Etoile, non pas méme ſoûs celle de l'intelligence qui la conduit. Il faudroit donc luy attribuer plus de vertu qu'à ſon bon Ange, ny qu'aux autres bien-heureux Eſprits qui luy ſont aſſociez, par le miniſtere deſquels, perſonne, que je ſache, n'a encor été rendu ſavant ſans ſa propre induſtrie.

Il conclud déslors tres-mal, *qu'un melancolique ignorant peut devenir tres-docte, quoiqu'il n'ait jamais rien apris de perſonne.* Certes les Juifs n'ont jamais eu de plus mauvais ſentimens des Apôtres, en les accuſant d'yvrognerie, que ce Chrêtien-icy, qui les a pris pour des melancoliques, & pour des réveurs, & capables de pouvoir parler diverſes Langues par la force de cette humeur. Mais comme la choſe eſtoit

miraculeuſe, il eſt évident que rien de ſemblable ne pouvoit proceder ny de l'humeur melancolique, ny de l'Eroile qui preſidoit, qu'un Aſtre qui n'eſt pas ſavant, ny capable de proferer une ſeule parole, ne ſauroit jamais communiquer la connoiſſance des Langues étrangeres. Il n'eſt pas vray qu'il le voulut quand méme il le pourroit, quelque animé qu'il puiſſe paſſer dans l'eſprit de quelques-uns. Et voilà les fondemens de cette fauſſe opinion propoſée par Gentilis, par Guaynerius, & par quelques autres. Il n'y a nul doute que perſonne ne peut parler une Langue étrangere qu'il n'aura jamais appriſe, ſans le ſecours ou divin comme les Apôtres & les Prophetes, ou des demons, ainſi que les autres perſonnes.

Les Plaroniciens veulent que les demons font des deſcentes dans nos ames, & c'eſt ce que les Anciens appeloient Euriclées & Pythons, qui entrans dedans les corps des hommes, ſe ſervoient de leurs voix pour predire, ainſi que l'a crû toute l'Antiquité, comme l'explique fort au long Plutarque: Ciceron & Ptolomée artribuent les predictions des choſes futures à leurs faux Dieux. *Anoncés*, dit Iſaïe, *les choſes à venir, & alors nous dirons que vous êtes des Dieux.* Comment un melancolique pourra-t-il propheriſer par la vertu de cette humeur noire, les choſes que les Demons méme ne ſauroient predire auparavant que de les avoir connues par quelque revelation.

De def. Auora culor.

Agrippa Magicien raporte qu'un certain idiot fut tellement illuminé par le Rabin Johanam, qu'il interpreta devant le peuple plusieurs mysteres de la Loy, tout ignorant & tout grossier qu'il fut auparavant. Le méme Agrippa avouë aprés que tout cela s'étoit fait par l'Art magique, par l'entremise de certains gâteaux sacrez, où étoit écrit les noms des Anges, c'est à dire, que le Demon prêchoit le peuple par l'organe de ce rustique : car telles choses étonnantes s'operent par le moïen des mauvais Anges, qui trouvans un cerveau foible & indisposé, prennent cette occasion pour imprimer diverses especes dans la phantesie, & ensuite se servant des organes du corps, il ne leur est pas mal-aisé de parler des Langues differentes & étrangeres, & de predire les choses qui doivent arriver, bien qu'elles soient fausses pour l'ordinaire : car le malin Esprit n'a pas coûtume de tenter, si ce n'est rarement, les hommes forts & magnanimes, & il s'adresse plutôt à des femmelettes & à des idiots, ausquels il fait croire tout ce qu'il veut, ou à des méchans, ou bien à des ignorans qu'il trompe aisément. Un Medecin aïant donc à traitter ces sortes de gens, inutilement leur ordonnera-t-il des remedes, à dessein de purger la melancolie, & quelque chose qu'il fasse, il ne leur servira de rien, à moins que le Demon ne cesse d'agir & le malade en restera fort fatigué, sans que les remedes puissent agir sur son corps, ny produire aucun effet.

Il

Il y a une autre eſpece de melancolie qui ne tire point ſon origine de cette humeur, & c'eſt l'amour, auquel ſont ſujets les hommes de toute ſorte de temperament, ſur tout les ſanguins, & ceux qui ſont travaillez d'une intemperie chaude dans les parties de la generation : Ainſi les melancoliques n'en ſont pas les ſeuls attaquez, puiſqu'au contraire ils ſont plus rarement & moins fatiguez par ces objets-là. Et il eſt évident qu'une telle humeur n'en eſt point la cauſe, parce que cette paſſion s'attaque à toute ſorte d'humeur, & elle peut ſe rencontrer par tout, quelque humeur dominante qu'il y ait ; joint qu'il s'attaque à ceux dont les humeurs ſont de la meilleure conſtitution du monde, quels qu'ils puiſſent étre par la ſeule apprehenſion de l'objet aimable. Et rarement ceux qui ſont malades enſuite de la corruption ou de la pourriture de leurs humeurs, tels que ſont les febricitans, mais d'ailleurs fort ſains & gueriſſables par la ſeule poſſeſſion de l'objet aimé, ſans avoir beſoin ny de l'éllebore, ny d'autres évacuations.

S'il arrive que le corps devienne aprés malade par une longue application de la phanteſie bleſſée, c'eſt une marque que cette folie a precedé le mal, & que celuy-cy dépend de celle-là, & celle-là nullement de la maladie. On tirera plus d'utilité dans un tel accident d'une vie laborieuſe, des exhortations, des diſciplines, que de la Boutique des Apoticaires.

Otez l'oiſiveté, mere de tous les vices,
Cupidon ſe verra, ſans Arc & ſans nourrices.

Autremẽt maladie Erotique.

Je n'ay vû perſonne malade veritablement du mal d'amour. J'en ay bien vû qui ſe ſont empoiſonnez ; j'en ay connu d'autres malades ſeulement d'eſprit, & point du tout du corps. Ce mal n'eſt qu'une penſée continuelle ſur la perſonne aimée, jointe à un deſir moderé d'en joüir, à l'occaſion de laquelle l'on neglige toutes les autres affaires. L'amour ne maîtriſe pas ſi fort les vieillards en qui l'humeur melancolique domine, comme elle fait les jeunes gens, charneux, oiſifs & vivans dans les delices. Quant aux melancoliques ils n'en ſont pas beaucoup tourmentez. Tout ce qui eſt propre à chaſſer la melancolie, augmente l'amour, comme l'oiſiveté, les ris, le ſommeil, les promenades agreables, un regime de vivre loüable, conſiſtant dans l'uſage des bonnes viandes & des boiſſons delicieuſes. Les choſes contraires à cette paſſion ſont la colere, la triſteſſe, la crainte, le travail, la ſaignée ; toutes choſes, dis-je, qui entretiennent les melancoliques, excepté les moralitez de cy-deſſus, qui ſeules ſervent tres-ſouvent plus que tout le reſte.

CHAPITRE XXVI.

De ceux qui tombent dans des extaſes.

ON peut auſſi ajoûter à ce que nous venons de dire, ceux qui ſont dans des extaſes, leſquelles peuvent arriver aux perſonnes de toute ſorte de temperament. L'extaſe chez les Philoſophes eſt quand quelque choſe degenere de ſa propre nature, comme lorſque les enfans n'ont en ſoy aucune des bonnes inclinations de leurs pere & mere, lorſque le vin ſe tourne en vinaigre, ou que le bon grain degenere en yvraïe, & enfin la perte entiere de toute ſorte de ſubſtance.

Elle ſe prend chez les Auteurs ſacrez, pour un grand étonnement & pour une grande crainte, comme dans Saint Luc de tous ceux qui virent le Paralytique gueri par JESUS-CHRIST, *Stupor cæpit omnes*, & dans Saint Marc en la perſonne des femmes devotes qui furent ſaiſies de crainte & d'étonnement, étant arrivées au Sepulchre où ſon Corps ſacré avoit été mis. *Tremor & ſtupor ipſas apprehendit.* Car bien ſouvent une fraïeur inopinée fait autant d'impreſſion ſur l'ame, que la phreneſie, ſur tout dans les enfans, dans les femmes & dans *Chap. 5.*

toutes les perſonnes foibles.

Selon S. Thomas, l'Extaſe n'eſt autre choſe qu'un raviſſement au deſſus de ſoy-méme, dont la cauſe eſt

Premierement, une vertu divine, comme quand quelqu'un eſt élevé par le ſaint Eſprit à la contemplation des choſes celeſtes, avec l'abſtraction & la privation des ſenſibles, tel que fut le raviſſement de ſaint Paul, des Prophetes & de pluſieurs autres Saints, au moien duquel Dieu s'inſinuë à leur entendement, leur faiſant voir les choſes qu'il luy plaît, par une certaine divine repretentation, ce que l'entendement apercevant, il ſe forme une image des choſes veües.

Secondement. L'artifice du demon, en liant les ſens exterieurs, ſoit en bouchant les voies par où les eſprits animaux ſe portent du cerveau aux cinq Sens, ſoit en retirant les mémes eſprits, vers le ſens commun où il les arrête tout court, ſans leur permettre de paſſer juſqu'aux organes des ſens externes, dont les fonctions ſont ſi fort empêchées, que le corps vivant ne paroit plus qu'un cadavre, telle eſt l'extaſe des Magiciens, des Sorciers, leſquels ne bougeant d'un méme lieu dans leur aſſoupiſſement, s'imaginent enſuite d'avoir parcouru pluſieurs Païs : Telle étoit l'extaſe d'un certain Philoſophe dont parle Herodote, aprés laquelle il aſſuroit avoir vû pluſieurs Royaumes, où il avoit apris quantité de choſes qu'il ne ſavoit pas. Bodin

fait le même narré d'un ſoldat, dont l'ame étant ſortie du corps ſous la forme d'une belete, couroit par les campagnes ; mais s'étant trouvée ſur le bord d'un petit ruiſſeau ſans le pouvoir franchir ; un ſoldat alors touché de compaſſion luy fit un pont de ſon épée ſur lequel elle paſſa, & quelques heures aprés s'en retournant, elle rentra dans ſon corps, & enfin le ſoldat ne fut pas plutôt éveillé qu'il racontoit les merveilles qu'il avoit veües, & comme il avoit paſſé & repaſſé ſur un pont de fer. Cette viſion étoit indubitablement du Demon, qui s'étoit ſervi du profond ſommeil de cet homme, afin de luy fournir une matiere à des ſonges, en repreſentant à ſon imagination des choſes qu'il croïoit aprés fauſſement avoir faites. Pline dit que les ennemis d'Harmotime appelez Cantarides, luy brûlerent le corps, & que par ce moïen ſon ame revenant pour y rentrer, fut privée de ſon étuy. D'autres font le méme conte des ames des Pilapiens, leſquelles quittoient leurs corps durant trois jours, au bout deſquels elles revenoient chargées de mille nouvelles. Sur tout ce que deſſus l'on peut demander ſi l'ame ſe ſepare du corps dans l'extaſe, comme l'aſſure Bodin, mû à cela par quantité d'exemples & d'autoritez qu'il raporte. En quoy il ſe trompe fort, puis qu'elle ne ſe fait que par l'entremiſe de la Magie, ſans que l'ame ſe ſepare jamais de ſon corps : ce qui ne ſe peut faire ſans que la mort s'en enſuive, qui n'eſt autre choſe

l. 2. de Damonomania.

que la réelle ſeparation de l'ame d'avec le corps. Or ſi elle intervient, qui eſt-ce qui pourra la remettre dans ſon corps, ſi ce n'eſt Dieu, qui par ſa toute-puiſſance peut la ſeparer par le raviſſement, en y conſervant les diſpoſitions convenables pour la
12. *Cor.* recevoir derechef dans le corps. L'Apôtre S. Paul avouë ne ſavoir ſi ſon ame fût ſeparée de ſon corps ou non, dans ſon raviſſement. Donc ceux-là ſe trompent fort qui ne ſavent pas diſtinguer l'extaſe veritable & divine, d'avec la fauſſe & diabolique, croïant que l'ame ſort du corps dans celle-cy, pour aller d'un côté & d'autre.

Troiſiémement. L'Extaſe ſe fait par une cauſe corporelle, je veux dire par le vice des humeurs, ainſi qu'il arrive à ceux qui ſouffrent par foibleſſe quelque alienation d'eſprit; & c'eſt de là que S. Thomas l'appelle Extaſe morbifique, laquelle eſt de deux ſortes ſelon Hippocrate: premierement, en general elle ſe prend pour toute émotion ſoudaine & violente, telle qu'eſt le trouble qui precede la criſe, qui n'eſt autre choſe que le changement du corps malade ou en mieux, ou en pis. Et c'eſt encor en ce ſens qu'il faut entendre le méme Hippocrate, lorſqu'il dit que l'extaſe guerit la folie, quand l'humeur qui occupoit le cerveau eſt tranſportée au bas ventre. Et ſi nous conſultons Galien, il nous dira que l'extaſe marque un violent trouble d'eſprit, qui n'eſt autre qu'un acroiſſement de melancolie & du mal, & point du tout d'une hu-

meur plus farouche, telle qui ſe peut rencontrer dans les excez des paſſions, comme dans l'amour. D'autres veulent avec plus de raiſon, que ce ſoit comme une abſtraction de l'ame, ou une forte application de l'entendement, à cauſe de la profonde contemplation ſur la choſe imaginée. Et ceux qui ſont en cet état, ne doivent pas toûjours paſſer pour des maniaques & pour des furieux, n'étant pas méme inceſſamment dans le délire. D'autres paſſent encor plus avant, l'attribuant à une forte contemplation des choſes tres-ſublimes, où il ſemble que l'ame ſe ſepare de ſon corps, comme en font foy les Hiſtoires, touchant Pytagore, Zoroaſtre, Hermete, & S. Auguſtin raconte d'un certain qui demeuroit comme mort, & qui n'avoit aucun ſentiment, ſoit qu'on le coupât, ou qu'on le brulât.

CHAPITRE XXVII.

Que la raiſon de ceux qui ſont dans le délire, n'eſt pas proprement bleſſée.

LA liaiſon qui eſt entre l'eſprit & le corps, eſt d'une telle nature que l'ame ſouffre par les mouvemens du corps; & reciproquement le corps ſe corrompt par les paſſions de l'ame, comme nous voïons

amaigrir, & deſſecher les amoureux & les envieux. Diagoras Rhodien mourut par un excez de joïe. L'ame devient toute troublée dans les émotions du corps : ainſi dans l'yvreſſe les actions les plus honêtes, & les mieux reglées ſe trouvent changées, & dans les maladies aigües & dans pluſieurs autres, l'ame tombe dans le délire ; & il eſt des tems que l'entendement tache bien de corriger ſon égarement ; mais la violence du mal l'empêche d'appeler la raiſon à ſon ſecours. Or nous remarquons que dans le délire, l'imagination ou le raiſonnement eſt bleſſé, & quelquefois toutes les deux enſemble ; nous voïons, dis-je, certains melancoliques parfaitement bien raiſonner ſur les mémes choſes, dont leur imagination eſt frapée, comme celuy qui s'imaginoit d'étre Roy, ne laiſſoit pas de raiſonner juſte ſur la maniere de regner, & ſur la plus delicate Politique. Le Medecin Theophile ne s'égaroit pas en jugeant qu'il faloit chaſſer de ſa chambre les Muſiciens qu'il croïoit y entendre chanter ; & celuy qui ſe trouva gueri aprés qu'on luy eût mis ſur ſa tête un bonnet de plomb, n'avoit point du tout la raiſon bleſſée, puiſque par la charge & par la peſenteur qu'il ſentoit, il infera qu'il avoit encor ſa tête. Galien nous fournit encor un exemple du raiſonnement depravé d'un homme qui jettoit par terre des Vaſes, en les nommant tous par leurs noms ; mais ſa raiſon s'égaroit en jugeant qu'il faloit les jetter par

la fenêtre, par où il jetta à la fin auſſi un enfant.

Quant aux premiers, quelques-uns veulent que leur raiſon ſoit auſſi bleſſée, en ce qu'ils donnent leur conſentement à la fauſſe imagination qu'ils ont conçuë d'une choſe qui les épouvante, & qui les oblige méme à ſe donner la mort. Mais je peus conclurre par le méme raiſonnement, que leur raiſon demeure dans ſon entier : car s'ils jugent ſainement des choſes qui les épouvantent, leur raiſonnement eſt ſans doute juſte, quoy qu'ils jugent des choſes tout autrement qu'elles ne ſont en elles-mémes : Car l'intellect ne conçoit pas d'abord les choſes, mais il contemple les images de la phantaiſie, laquelle étant bleſſée, la raiſon ne peut tirer qu'une méchante concluſion par raport à ces mémes choſes, laquelle ſera pourtant bonne, eu égard aux phantômes, comme ce Theophile dont nous venons de parler, qui n'avoit pas la raiſon alterée, mais ſeulement l'imagination, lors qu'il penſoit qu'il y eût des joüeurs de flute chez luy : car il concluoit fort bien de la fauſſe imagination qu'il faloit les mettre dehors par l'incommodité qu'il en recevoit, ou plutôt comme dit Horace, en racontant une ſemblable hiſtoire, il vouloit qu'on les retint, parce qu'ils luy donnoient du plaiſir. Si donc le raiſonnement s'égare envers les choſes, cela arrive par le vice de la ſeule phantaiſie qui les repreſente mal à l'entendement : ainſi ſi les

yeux de ceux qui ont la jaunisse repreſentent au ſens commun, ou à la phanteſie les objets jaunes, l'erreur ſe trouvera dans les yeux, & nullement dans le ſens commun.

Mais ſi l'on me demande d'où vient que la raiſon demeurant bien ſaine, ne corrige pas les égaremens de la méme phanteſie. Je répondray que l'entendement connoit toutes les erreurs de cette faculté, & tantôt il ne s'en aperçoit pas. Il en peut avoir connoiſſance, dis-je, & les rectifier par le moyen de la memoire dés qu'il viendra à bien connoître le contraire de la choſe imaginée, à l'aide des autres eſpeces conſervées dans la méme memoire, à peu prés qu'un homme qui a des vertiges, qui croit que tout ce qu'il voit tourne en rond, de qui l'entendement pourra aiſément corriger cette erreur, dés qu'il connoîtra que toutes ces choſes ſont fixes & immobiles. En quoy il a abſolument beſoin de la memoire, non moins que lorſqu'elles ſont ſi changeantes qu'elles peuvent étre, telles à preſent, ce qu'elles n'étoient pas cy-devant, comme dans l'exemple de Theophile, qui s'imaginoit entendre des chanteurs & des joüeurs d'inſtrumens. Et parce que cela étoit poſſible, ſa raiſon préocupée ne pouvoit pas ſe defaire d'une telle mépriſe; auſſi étoit-il neceſſaire que la raiſon y donnat les mains, n'ayant aucuns autres phantômes par la contemplatió deſquels elle put corriger cet égarement. Ce n'eſt pas neanmoins que la

raiſon n'en puiſſe étre en quelque maniere alterée. Celuy qui s'imaginoit n'avoir point de tête, ou qu'il étoit mort, n'avoit que la ſeule imagination bleſſée, bien qu'il donnat ſon conſentement à cette fauſſe opinion, parce que la choſe étoit poſſible. Et ſi ces ſortes des malades en furent gueris, ce ne fut pas premierement, par la force du raiſonnement, mais plutôt à l'aide de la phantaiſie, en fourniſſant des eſpeces toutes contraires à celles de l'entendement. Celuy-là en reſſentant la peſanteur du bonnet de plomb, & celuy-cy par l'exemple feint des morts qui mangeoient. Hé bien, dit-il, puiſque les morts mangent, il faut que j'en faſſe autant que ceux qui le ſoient comme moy, de qui la raiſon s'eſt trouvée guerie par la méme maniere qu'elle avoit été offenſée, je veus dire par les fauſſes eſpeces. S'il s'offre à l'eſprit quelque objet contraire aux notions communes que nous avons dans l'intellect, & auquel il acquieſce, alors la raiſon eſt entierement gâtée.

J'avouë que quelqu'un pourra bien concevoir les autres choſes qui ne repugnent point à la raiſon, ou du moins qui ne peuvent étre connües des autres hommes intelligens, & y donner leur conſentement ſans aucun défaut de la raiſon, comme Théophile qui n'avoit pas le raiſonnement dépravé, puiſque ce n'étoit ny impoſſible, ny une choſe qui repugnât à la raiſon qu'il y eut chez luy des joüeurs de flutes; Et c'eſt de là qu'il prétoit ſon conſentement à

une telle imagination ; de même qu'en fit Galien, qui entendant dire à ſes amis, *Voyez-vous comme il ramaſſe les petits fétus, & de quelle maniere il arrache les flocons de laine de ſa couverture*, parce qu'étant experimenté dans l'Art de Medecine, il connoiſſoit fort bien que c'étoit des ſignes d'une prochaine phreneſie, auſſi corrigea-t-il auſſi-tôt l'égarement de la phanteſie. Ce qui le porta à prier ſes amis de bien prendre garde à luy, de peur qu'il ne tombât dans la phreneſie. Cependant la raiſon de quelque ignorant dans cet Art, auroit ſuivi ſans doute une telle imagination dépravée, qui ſe trouva corrigée par Galien tres-experimenté.

Aëce raporte une Hiſtoire d'un Philoſophe mordu d'un chien enragé, auquel aïant preſenté de l'eau pour boire, il luy ſembloit d'y voir des chiens. Mais parce qu'il étoit tres-habile-homme, il ne laiſſa pas d'avaler la même boiſſon par la force de ſon raiſonnement, en diſant, *Hé ! quel raport y a-t-il entre un chien & le bain ?* Un ignorant ſe fut laiſſé aller à ce que ſon imagination luy repreſentoit, & n'eût pas manqué de rejetter le remede. Celuy qui connoiſſoit bien les Vaſes qu'il jettoit auſſi bien que l'enfant, ne fit rien que pluſieurs temeraires & quantité de gens crueis, n'aïent fait pour s'en divertir, ſans nulle offenſe du côté de leur raiſon. Et ſi ce fat, s'applaudiſſoit & ſe congratuloit ſoy-même de ſa pretenduë Royauté, pluſieurs gens de guerre en ont

fait bien de pire. Il ne faut donc pas accuſer la raiſon d'une perſonne, à moins qu'il ne s'y rencontre des choſes contraires aux notions communes, deſquelles s'il vient à avoir une claire connoiſſance, & dont il ſoit bien perſuadé ; car alors ſa raiſon doit étre cenſée bleſſée. On peut dire la méme choſe ſi elles repugnent à la ſcience dont l'eſprit de l'homme docte eſt imbu : car ſi ſa raiſon, étoit en ce tems-là bien ſaine, elle corrigeroit les défauts de l'imagination ; mais ſi quelqu'un ignore entierement les choſes qui luy ſont preſentées, ou qu'elles luy ſoient indifferentes, & qu'elles ne repugnent aux notions communes de ſon eſprit, il peut ſe les imaginer, & ſa raiſon peut ſans s'égarer ſuivre ſon imagination. Par exemple, ſi des objets que tout le monde ſait étre blancs, comme eſt la nege, paroiſſent jaunes à celuy qui a la jauniſſe, & que ſa raiſon les accepte pour tels, il n'y a point de doute qu'il y a de l'erreur, parce qu'il ſait d'ailleurs que la nege eſt blanche. Mais ſi davanture il s'offroit aux yeux d'un icterique des choſes nouvelles qu'il n'eût jamais veües, ou qui n'euſſent aucune couleur aſſurée, & qu'il les creût jaunes, il faudroit dire alors que l'erreur n'eſt ny dans le raiſonnement, ny dans la phantaiſie, mais ſeulement dans les yeux, à cauſe qu'ils ne peuvent ſe détromper de cette mépriſe à faute d'experience, ou par l'abſence des eſpeces oppoſées. Si donc l'imagination de celuy qui eſt dans le délire eſt toûjours dé-

pravée, & quelquefois auſſi la raiſon, cela arrive par accident, comme nous venons de le faire voir par des exemples. Car il ne laiſſe pas de raiſonner ſur les objets qu'il ne conçoit pas bien, ny plus ny moins que celuy qui croïoit étre mort, jugeoit qu'il ne devoit plus manger, parce qu'il avoit oüi dire que les morts ne mangeoient point: De méme que cet autre qui s'imaginoit étre de verre, craignoit avec raiſon d'étre touché des hommes, & de toutes les choſes dures, de peur d'étre caſſé. Et celuy qui penſoit étre du beurre, fuïoit la chaleur, de crainte qu'il avoit de ſe fondre. L'intellect ſpeculatif par lequel nous nions ou affirmons, nous connoiſſons le vray ou le faux, peut étre deçû dans la connoiſſance directe, mais jamais dans celle ſur qui il ſe refléchit, s'il ſe rencontre des eſpeces dans la memoire par leſquelles il peut revenir de ſes égaremens, non plus que l'intellect pratique qui s'occupe ſur les choſes qu'il faut faire, qu'il faut éviter, ou qu'il faut ſuivre, en deliberant, en conſultant, comme il ſe voit dans les exemples de cy-deſſus. Car dans iceux l'intellect ſpeculatif s'étoit trompé en concevant les objets autrement qu'ils n'étoient, comme dans celuy qui crût étre du verre ou du beurre, qui n'avoit pas les images de ſa phanteſie contraires, à moins que de les découvrir par la force du raiſonnement. Ce que tout le monde ne ſauroit faire. Ce qui n'arriveroit pas du côté de l'intellect pratique, puiſque bien

loin de ſe méprendre, ils inferoient fort bien, celuy-là qu'il faloit fuir rencontre des choſes ſolides pour ne ſe voir briſé, & celuy-cy de ne ſe pas aprocher de la chaleur de peur de ſe fondre. Cela fait voir que l'intellect peut bien ſe tromper, mais nullement étre bleſſé.

CHAPITRE XXVIII.

Des femmes rateleuſes.

ON voit ſouvent des femmes ſe plaindre à tort du mal de rate, au lieu d'en accuſer leur matrice. Pour preuve de cette verité, c'eſt que les hommes ne ſont point du tout ſujets à ce genre de mal, quoiqu'ils n'aïent pas moins de rate qu'elles. Les maladies de ce viſcere communes à l'un & à l'autre ſexe ſont l'intemperie, les obſtructions, les inflammations, les ſkirres, les ulceres, les pourritures : & c'eſt de là d'où provienment une ſi grande foule de ſymptomes. Mais celles qui ſe plaignent de la rate affectent d'avoir un autre mal, duquel les hommes ſont toûjours exempts, ſans ſavoir que c'eſt le mal de mere. J'ay vû des Medecins qui n'en ſavoient pas faire la diſtinction.

Par les affections hyſteriques, il ne faut pas ſeulement entendre les ſymptomes qui arrivent dans la matrice, mais encor dans

les autres parties, au ſujet de la ſympathie qu'elles ont avec elle ; car la matrice a je ne ſay quelle correſpondance avec les autres parties, ſur tout avec celles qui ſont contenües dans l'abdomen, auſquelles elle eſt attachée par le moyen des veines, des arteres, des nerfs, des membranes, des ligamens ; & c'eſt de là que s'exhalent vers ces parties-là des vapeurs malignes à cauſe du vice du ſang, de la ſemence & des autres humeurs qui cauſent dans le cerveau & dans la tête, les douleurs, les epilepſies & les délires, dans le cœur les chagrins, les ſyncopes, la triſteſſe, les difficultez de la reſpiration, & quelquefois les deſeſpoirs, & enfin dans la poitrine des piquantes douleurs, ainſi que pluſieurs autres ſymptomes differens dans le reſte des parties. Car il y a une merveilleuſe ſympathie entre la rate & la matrice par l'entremiſe des arteres, d'où procedent les affections hypocondriaques, les bruits, les douleurs & les tranchées dans le ventre. Et cette communication eſt ſi frequente & ſi familiere, qu'il y a pluſieurs femmes qui diſent étre fort ſujettes aux vapeurs de rate, quoique ce ſoit de leur matrice. Et il n'eſt pas fort aiſé de diſcerner ces ſortes d'indiſpoſitions, puiſqu'elles ſont tres-ſouvent compliquées, & qu'une en attire une autre. Car ſi c'eſt la rate qui ait donné commencement au mal, il en communique ordinairement le levain à la matrice ; & que ſi au contraire la cauſe du mal ſe manifeſte d'abort dans la matrice, difficilement

cilement la rate demeurera-t-elle ſaine : Et entre tous les viſceres, il n'en eſt point qui en ſoit plus incommodé que celuy-cy. Ce qui eſt cauſe que les femmes qui ont été privées de leurs mois, deviennent enfin hypocondriaques dans leur vieilleſſe ; & quantité d'entr'elles qui ne ſont malades que par la ſuffocation de leur matrice, paſſent pour des hypocondriaques, par le reflux des mauvaiſes humeurs vers leur rate ; & les plus avancées dans l'âge en ſont plus aiſément attaquées durant leurs paroxiſmes. Celles qui ſont d'untemperament plus chaud, & qui dans leur jeuneſſe n'étoient pas bien reglées, reſſentent dans leur côté gauche une certaine douleur qui s'étend juſqu'aux mammelles, & juſqu'au col ; & c'eſt ce qui les rend penſives & triſtes, paroiſſant ſur leur viſage une certaine rougeur par la chaleur du ſang qui diſparoit auſſi-tôt. De plus, elles ſe trouvent incommodées par des frequens raports fort facheux, aïant de la peine à reſpirer, jointe à une dureté de ventre qui ne fait qu'irriter davantage leur mal. Elles ſe ſentent ſoulagées en flairant des choſes de mauvaiſe odeur, & au contraire, les bonnes & agreables leur ſont nuiſibles. Et quoique ce mal ne ſoit pas dangereux, il ne laiſſe pas d'étre difficile à guerir, comme ſont toutes les affections hypocondriaques ; & partant il eſt plus de femmes que d'hommes ſujettes aux maladies de cette nature, ſur tout quand elles ne ſe ſont nourries qu'avec des mauvais alimens qui ne ſervent

qu'à accumuler un ſang groſſier & brûlé.

A tout ce que deſſus il faut ajoûter une autre erreur de certaines femmes qui ne peuvent croire qu'une autre ſoit hyſterique, à moins qu'elle ne ſouffre quelque ſuffocation de matrice ; car un tel ſymptome n'eſt qu'une eſpece du mal de mere, & il n'y a nul doute que la ſuffocation peut étre ſans les autres, & les autres ſans la ſuffocation, & quelquefois elles ſont compliquées enſemble, ſe ſuccedant par fois les unes aux autres. La ſuffocation, dis-je, en eſt une plus legere qui cauſe à la malade une certaine oppreſſion de poitrine avec un certain petit bruit & rugiſſement dans le ventre, & quelquefois elle ne laiſſe pas de tomber dans une défaillance legere, ſans preſque aucun changement dans ſon poux, au lieu qu'une cauſe plus violente, a coûtume d'ôter preſqu'entierement la reſpiration, avec danger que la femme ne tombe dans la ſuffocation, & qu'une vapeur maligne venant à piquoter les membranes du cerveau, elle ne la faſſe tomber dans une fureur uterine, avec un grand babil, & une grande colere, jointe à des grandes inquietudes : D'autrefois elle jette dans des aſſoupiſſemens & dans la léthargie, où tombant par terre toute étonnée, elle demeure privée de ſentiment & de mouvement avec la reſpiration ſi peu ſenſible, qu'on diroit qu'elle eſt tout-à-fait morte, quoy qu'elle en revienne ſouvent.

CHAPITRE XXIX.

Des fiévres qu'on ne ſauroit bien diſtinguer par leurs periodes.

ENtre toutes les erreurs celle-cy eſt la plus ordinaire, non ſeulement parmi le peuple, mais encor parmi quelques Medecins qui ne ſauroient connoître une fiévre bilieuſe, que par ſon retour periodique de trois en trois jours, la quarte que par celuy de quatre en quatre jours, la pituiteuſe que par le ſien de tous les jours. Ce qui ne s'accorde nullement ny à l'experience, ny aux decrets des anciens Medecins, non plus qu'au bon raiſonnement. Cependant c'eſt de là qu'on forme une queſtion fort inutile, quoique la plus difficile qu'on puiſſe trouver dans le Medecine : car quand on demande d'où procedent les periodes ſi reglez des fiévres ? Les uns veulent que ce ſoit la Lune, les autres la nature de la chaleur naturelle, d'autres en attribuent la cauſe à la qualité de ces mémes humeurs, comme la nature de la bile eſt de ſe mouvoir de trois en trois jours, la pituite tous les jours, & la melancolie tous les quatre jours. Ce qui ſe peut auſſi aiſément nier, qu'affirmer, de méme qu'il n'y a rien de plus faux que cela, puiſque tous les retours periodiques

ſe peuvent faire par toute ſorte d'humeur, parce qu'on découvre tres-ſouvent les marques de la bile & de la pituite dans la fiévre quarte ; Et il ne faut qu'avoir bien conſideré la connexion & la ſuite des cauſes tant internes qu'externes, pour nous convaincre que c'eſt une humeur bien differente de celle qui répond au modele. Combien de fois a-t-on vû des fiévres quartes dans des hommes ſanguins, dont les ſymptomes ne faiſoient voir aucune marque de bile noire, tandis que d'un autre côté on obſervoit dans les fiévres tierces des indices aſſurez de la melancolie ? Combien de gens, dis-je, ſe ſont trouvez gueris de la fiévre quarte, enſuite du vomiſſement de la pituite ? d'où l'on peut vray-ſemblablement inferer qu'elle en étoit la ſeule cauſe, bien qu'il ne ſoit pas neceſſaire, que les excremens produits des viandes répondent aux temperamens des parties, & que par conſequent la fiévre quarte ſe peut trouver dans une perſonne ſanguine, quoique ſa gueriſon prouve aſſez qu'elle ſe peut engendrer d'une autre humeur communement appelée melancolie ; car telle eſt la nature de la cauſe contenante, de qui l'effet ceſſe auſſi-tôt qu'elle méme eſt détruite. Il eſt donc vray que l'humeur bilieuſe ou pituiteuſe, n'eſt pas plutôt dehors que la fiévre quarte ceſſe, qui pourra douter que ces mémes humeurs n'en aïent été l'unique cauſe ? Les enfans en ſont fort ſouvent atteints, laquelle eſt cependant fort éloignée de leur naturel, ſelon l'opinion

commune, touchant les qualitez de l'humeur melancolique, laquelle étant une humeur froide & ſeche, & les enfans d'un naturel chaud & humide.

Or comme les mœurs ne répondent pas toûjours juſte au temperament des parties, Galien défend en pluſieurs endroits, de juger de la temperature des parties, par les excremens : par exemple, les vieillards abondent en pituite, & s'ils ſont d'un temperament ſec, en ce que pour l'ordinaire les humeurs ne retiennent pas moins la nature de la cauſe materielle, ou des alimens, que celle de la cauſe efficiente qui eſt la cauſe du temperament. Ce qui fait que les enfans prenant de la nourriture pour l'ordinaire à contre-tems & ſans nul ordre, ſoit du lait, du fruit, ſoit d'autres alimens plus froids, ont coûtume d'amaſſer dans leur corps beaucoup de cruditez qui venant à ſe putrefier, peuvent produire des fiévres tierces batardes & des quartes. On a auſſi obſervé plus d'une fois que les fiévres quartes ſe ſont changées en tierce, ce qui ne ſe peut faire par le ſeul changement de l'humeur, puiſque la melancolie ne ſe peut tourner en bile : Mais qui plus eſt, la méme humeur qui ſe trouvoit dans le corps au mois dernier, n'y eſt plus en pareille quantité dans ce mois-cy, ny celle qui eſt dans l'accez d'aujourd'huy, ne ſera pas dans celuy de demain, d'autant qu'il ſe fait une continuelle diſſipation d'humeur chez nous, ou qu'elles ſe convertiſſent en la ſubſtance

de nos corps par la nutrition, ou bien s'étant rendus excrementitielles, elles ſont expulſées comme inutiles par la nature. Ce qui a fait croire à pluſieurs que toute l'humeur contenuë dans nos corps, ſe conſume & ſe repare dans quarante jours. L'anticipation & le retardement des paroxiſmes ſemblent nous convaincre de la méme verité; car les accés avancent quand les humeurs ſont plus ſubtiles & en plus grande quantité; au contraire ils retardent, étant plus groſſieres & en moindre quantité. Pourquoy donc ces cauſes s'étant ainſi augmentées, il ne ſe fera pas une anticipation, ou bien un retardement aſſez conſiderable, pour qu'elles ſoient toutes déreglées dans leur retour periodique? Car s'il eſt vray que la melancolie ſoit capable d'engendrer des fiévres qui viennent de cinq en cinq jours, de ſix en ſix, ou de ſept en ſept, & méme au de là, à cauſe du peu de matiere, ou de ſon épaiſſeur: par la méme raiſon pourquoy n'attribuëra-t-on pas à la pituite le retour du troiſiéme ou du quatriéme jour, & celuy de tous les jours à la quantité, & à la ſubtilité de la bile, & le quatriéme à la bile jaune, comme étant plus épaiſſe & en moindre quantité? Et c'eſt de cette maniere que les Medecins veulent que la fiévre Epiale revienne tous les quatre jours, laquelle pourtant naît de la pituite vitrée. D'autres jugent avec plus de raiſon, que ces periodes procedent de l'amas des humeurs; de ſorte qu'elle ſe fera reſſentir

tous les jours, toutes les fois que l'humeur ſera ſi acruë, qu'elle obligera la nature en la piquotant de la chaſſer tous les jours; & c'eſt auſſi la grande quantité d'humeurs qui rend les accez plus longs. Ce ſera la fiévre tierce s'il y a moins d'humeurs; & ce ſera enfin la quarte là où il y en aura encore moins. Si la bile qu'on dit étre la cauſe des accez de trois en trois jours, vient à s'augmenter, elle anticipe le temps de quelques heures, & pourquoy venant à s'acumuler extraordinairement, n'aprochera-t-elle pas de la nature de la quotidiene ou de la quarte, par le concours des cauſes contraires? C'eſt ce que nous experimentons dans l'expulſion des excremens par les ſelles dans les hommes bien ſains, & qui venant à changer leur maniere de vie, leur ventre change auſſi, & dont le genre de vie eſt bien reglé, qui vont reglément tous les jours à la garderobe aux mémes heures. On doit dire la méme choſe des ordinaires des femmes, qui viennent quelquefois plus ſouvent dans un méme mois, & ils retardent auſſi quelquefois: Car il eſt tres-faux qu'il y ait de la certitude dans les retours des periodes, vû qu'il n'y a rien de ſi incertain & de ſi variable, & que ce n'eſt rien qu'une marque d'une maladie difficile, quand la fiévre ne manque jamais de revenir à la méme heure, à cauſe qu'alors la matiére des accez eſt fixe & immobile, & la nature trop foible, & les voïes empêchées; Dans le ſiecle d'Hippocrate, de Galien & d'Avicene, c'étoit 4. *Aph.* 30.

une grande erreur que de croire qu'on peut connoître la nature de l'humeur par les periodes des fiévres.

Quant à la quotidiene, preſque tous les Auteurs avoüent qu'il s'y trompent : car Fernel & les autres veulent que la pituite ne devienne que fort rarement la cauſe de cette fiévre, encor que cette humeur ſoit fort familiere ; pour celle qui revient tous les jours, c'eſt une double tierce qui s'engendre par conſequent de la bile. Avicene ſe moque de ceux qui ne la conſiderent que par ſon paroxiſme : Et au Chapitre de la fiévre quarte, il raporte que ſelon quelques-uns, elle ne ſe fait pas de la melancolie, ce qui eſt vray-ſemblable. Averroës a écrit qu'il n'eſt pas neceſſaire que toutes les fiévres qui viennent tous les trois jours ſoient produites de la bile, & Galien ſe rit de Theſſale, qui attendoit le troiſiéme jour pour connoître ſi c'étoit la tierce. Et moy j'ajoûteray icy l'autorité d'Holier, qui enſeigne que la fiévre quarte eſt engendrée de la pituite, qui ne cede nullement en épaiſſeur & en reſiſtance à la bile noire. Telles fiévres, dit-il, avec bien de raiſon, ſe forment ou par le vice du foye qui brûle le ſang, ou par celuy de la rate, à faute d'attirer & de purger la méme bile noire, ou par la foibleſſe de l'eſtomac qui n'engendre plus qu'une humeur cruë, qui au dire d'Ariſtote, peut cauſer la fiévre quarte. D'où vient, ſelon le méme Auteur, que les enfans y ſont fort ſujets par la crudité des

Cap. de Tertiana.

4 Colliget c.28.

humeurs. Et cette doctrine, continuë le méme Holier, ne repugne pas à celle des Grecs, ny à celle des Arabes : car la pituite étant d'une conſiſtance fort épaiſſe & en petite quantité, eſt capable de faire des retours de quatre en quatre jours, ou méme de moins frequens.

CHAPITRE XXX.

De l'erreur de ceux qui croïent que toute fiévre eſt une indiſpoſition chaude.

ENcor que la fiévre tire ſon nom de l'ardeur, & qu'elle ſoit méme appelée un feu, quand elle eſt trop violente, & qu'il faille auſſi avoüer qu'il n'en eſt aucune ſans chaleur ; l'experience neanmoins nous fait connoître évidemment que la chaleur de pluſieurs fiévres, qui paſſe pour la cauſe de ce que ſouffrent les malades, eſt ſouvent plus foible que la chaleur naturelle. Je vay raporter quelques fiévres où cela arrive.

Premierement. Telles ſont les fiévres malignes & peſtilentes, dans leſquelles la chaleur n'eſt ny acre, ny violente, mais au contraire fort douce & fort agreable ; les poulx ne different point de ceux qui ſe portent bien, ne paroiſſant pas aucunement

changés. Ce qui ne ſe pourroit faire ſi cette chaleur étrangere l'emportoit ſur la mediocrité de la naturelle. J'avouë bien que les ſymptomes les plus fâcheux s'augmentent au delà du naturel, & de l'eſpece de la fiévre, comme les inquietudes, les palpitations, les ſyncopes & les délires, mais c'eſt la ſeule qualité veneneuſe & maligne qui fatigue les malades, & nullement la putrefaction, non plus que l'ardeur de la chaleur. Les urines ne paroiſſent pas beaucoup changées, reſſemblant fort à celles des perſonnes les plus ſaines.

Secondement. Les fiévres hetiques dans leſquelles la chaleur a coûtume d'étre moindre que dans le tems de la ſanté, juſques-là que les malades ne s'aperçoivent ny de leur fiévre, ny de leur chaleur, parce qu'elle eſt extrêmement petite, & on la reconnoît telle au toucher. Que ſi le malade reconnoît qu'il eſt dans la fiévre, on peut alors ſoupçonner quelque fiévre dans les humeurs, ou l'inflammation de quelque viſcere.

Troiſiémement. Il eſt des fiévres lentes qui ne ſont point hetiques, où les malades peuvent à peine s'en apercevoir, qui ſe font ou par l'obſtruction des entrailles engendrées des humeurs lentes & épaiſſes, detenües dans quelqu'un des viſceres, ou dans le meſentere. Telles humeurs venant à ſe corrompre, cauſent des fiévres qui ne fatiguent point les malades par aucun ſymptome fâcheux, mais elles ſont de longue

durée. On remarque pourtant, quelques ſignes de pourriture dans les urines, tandis que le poulx n'eſt ni grand, ni fort, mais inégal, & que leurs forces ſe détruiſent peu à peu & inſenſiblement.

Quatriémement. Il eſt d'une autre ſorte de fiévres que l'Interprete d'Avicene appele *Latica*, durant leſquelles non plus que dans les hetiques, ceux qui en ſont atteints ne s'aperçoivent du tout point de leur mal, quoique d'ailleurs ils s'affoibliſſent tous les jours, & qu'ils en deviennent ſecs.

Cinquiémement. Il y a les fiévres des lethargiques qui ſont lentes & continuës, accompagnées d'un poulx rare, mol & languiſſant.

Sixiémement. Il y a les fiévres propres aux filles qui ſont travaillées du mal d'amour, vulgairement dit *Chloroſis*, ou pâles couleurs.

Septiémement. Il y a les fiévres pituiteuſes ou quotidienes dans leſquelles la chaleur eſt debile & vaporeuſe, & comme ſuffoquée dans les humeurs, avec des urines cruës, blanches, aqueuſes & ſubtiles, du moins dans le commencement avec un pouls petit, foible, & peu frequent, à cauſe que la chaleur ſe trouvant comme étouffée par l'amas des humeurs, elle ne peut agir librement, & ſe manifeſter au dehors; ce qui fait que l'artere étant embarraſſée par l'abondance de l'humeur, ne peut aiſément ſe dilater, ni ſe reſerrer. Il en eſt de même de la faculté qui demeure auſſi comme aſ-

ſoupie, le malade n'étant preſſé d'aucune chaleur n'a pas grand beſoin de rafraichiſſement. On met dans la même categorie les fiévres nocturnes, & celles qui ne viennent que de jour, appellées *Epiales*, dans leſquelles la froideur ſe fait plutôt reſſentir que la chaleur, & les fiévres de certains vieillards qu'Avicenne appele *enſevelies*.

Huitiémement. Il y a les fiévres ſyncopales, auſquelles les Arabes donnent le nom d'*humerouſes*, qui ſont ſuivies ordinairement de ſyncopes par le trop d'amas d'humeurs cruës & pourries dans le ventricule, leſquelles rendent le poulx tres-petit, rare, tardif, obſcur & inégal. Or toutes ces ſortes de fiévres ſe gueriſſent par des remedes chauds capables d'exciter la chaleur, & de la faire agir avec toute ſa vigueur, laquelle étant une fois rétablie fait ceſſer ces fiévres là, & l'on peut dire qu'elles ſont dangereuſes, en ce que cela ne ſe peut faire bien commodément; de ſorte qu'elles ſe forment plutôt par une chaleur oppreſſée ou fort affoiblie, que par aucun excez de chaleur.

Neuviémement. Il reſte enfin les fiévres lentes engendrées de la pourriture contenuë dans les entrailles, d'où s'élevent des vapeurs malignes juſques au cœur, ces fiévres ſont continuës, auſſi douces & auſſi lentes que les hetiques, & qui paſſent même pour hetiques dans l'eſprit de pluſieurs. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler à fonds.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

De certaines fiévres qui peuvent être ſalutaires.

LE petit peuple a certains proverbes qui pour être le plus ſouvent erronez, ne laiſſent pas de meriter qu'on les examine. On dit donc, que la fiévre intermittente dans le printems eſt ſi ſaine, qu'elle vaut une medecine de Roy, voulant inſinuer par là que ce mal eſt fort ſalutaire. Et de fait, ſelon Hippocrate la fiévre intermittente n'eſt nullement dangereuſe. *Toute fiévre*, dit-il, *qui donnera du relachement, n'aura aucune ſuite fâcheuſe.* Toutes les autres maladies ſont auſſi fort aiſées à guerir dans le printems, durant lequel quantité d'humeurs pituiteuſes faites & amaſſées pendant l'hyver commencent à ſe remuër & à ſe fondre par la chaleur externe de l'air. Et ce n'eſt que par accident que ces corps cacochymes tombent dans des maladies en cette ſaiſon. Or ſi la fiévre intermittente n'eſt pas alors beaucoup facheuſe, elle ne ſert qu'à cuire, qu'à corriger, & qu'à chaſſer ces humeurs phlegmatiques & groſſieres. Galien en dit autant de la fiévre quarte, laquelle, ſelon Hippocrate, guerit des grandes maladies, telles que ſont l'epilepſie, la convulſion, la lepre, les tâ-

4. Aphor. 43.

ches blanches répanduës ſur tout le corps. Et la raiſon qu'il en donne eſt que la cure de ces maladies-là, conſiſte dans la coction & dans l'expulſion. Or la fiévre quarte a ces deux qualitez : car elle cuit par ſa chaleur étrangere, & elle chaſſe par le moyen de ſes tremblemens, & par les friſſons, qui ébranlent tous les membres, l'humeur eſt jettée dehors. A plus forte raiſon le pourra-on dire de la fiévre tierce, qui eſt de ſa nature ſalutaire & point du tout dangereuſe, & qui ſe termine au ſeptiéme accez tout au plus, ne paſſant pas même quelquefois le ſeptiéme. Elle eſt appelée par Galien fiévre tres-ſimple. L'experience nous fait toucher au doigt, que certaines fiévres apportent ſouvent plus d'utilité pour quelques actions, que du dommage ; à ſavoir à celles qui ſont embarraſſées par les humeurs cruës, & par les ventoſitez qui deviennent attenuées, inciſées & diſſipées à l'arrivée de la chaleur de la fiévre. *La fiévre ſurvenant à celui qui ſouffre beaucoup du côté du foye, le délivre entierement de ſa douleur. Un homme yvre venant à perdre tout à coup la parole, meurt dans les convulſions, à moins que la fiévre ne le prenne. Celuy qui eſt attaqué par la convulſion, ou par la diſtention des nerfs, il s'en voit garanti à l'arrivée de la fiévre.* Parce que ces fiévres conſomment & abſorbent l'humidité ſuperfluë, & cuiſent en partie la froideur qui ſont les deux intentions que les Medecins ont dans leur remedes, ſuivant Galien. Ce n'eſt pas à dire qu'il faille pour cela rejetter les

5. Aphor. 70.

4 Aphor. 59.

7. Aphor. 52.

5. Aphor. 5.

4 Aphor. 57.

In Comment. hujus Aphor.

remedes dans la saison du Printems quand cette maladie arrive : outre que bien souvent la chaleur fiévreuse toute seule ne peut achever la coction, encor moins l'expulsion qu'elle a commencée, qui toutes deux ont besoin de l'aide des remedes evacuatifs, tant parce que l'humeur peut étre si abondante & si corrompuë qu'elle s'enflamera & s'augmentera par la chaleur, au lieu de s'adoucir. Or bien que toute maladie tende toûjours à détruire la nature ; il y en peut pourtant avoir quelqu'une qui par accident luy sera de quelque utilité, comme le Printems qui tout sain qu'il est, ne laisse pas de precipiter par accident ces hommes dans des maladies.

Mais quelqu'un objectera la definition que les Ecoles donnent à la fiévre, je veux dire, une chaleur étrangere & contre-nature, qui blesse les actions : Or la coction & l'evacuation étant des actions naturelles, qui doivent passer pour blessées, suivant cette definition, il s'ensuivra qu'aucune fiévre ne pourra jamais servir de rien, puisque la chaleur, par le moyen de laquelle chaque partie fait ses operations, se trouve vitiée. Et cependant nous voyons par ce qu'il vient d'étre dit, que certaines actions en retirent plus d'utilité que de dommage.

Il est fort facile de répondre, que toutes les actions ne sont pas offensées considerablemét dans la même fiévre, & qu'il suffit qu'il y en ait quelques-unes de châque genre. L'offense des actions convient aux fiévres pri-

ſes en general, & nullement conſiderées chacune à part, d'autant qu'il eſt des actions opposées comme les abolies & les augmentées, qui ne ſauroient étre bleſſées toutes à la fois dans une même fiévre. Mais conſiderons tous ces genres des fiévres priſes collectivement, & nous trouverons qu'il n'eſt aucune action qui ne puiſſe étre bleſſée par quelque fiévre; à ſavoir, tantôt par celle-là, & tantôt par celle-cy, ſelon ſa nature, ſa cauſe, ou la partie malade; & ainſi il y a certaines actions qui deviennent plus fortes par une fiévre, au lieu que d'autres ſe détraquent à l'arrivée d'une autre; les unes cauſent les veilles, & les autres ramenent le ſommeil, &c. Il n'eſt pas non plus neceſſaire que les propoſitions qui entrent dans quelque definition conviennent à toutes les choſes contenuës & priſes ſeparément, comme quand on dit, que toutes choſes appetent le bien, cela ſe doit entendre ſeulement du bien en commun, & point du tout en particulier. Et lors,qu'on dit, les principes ſont ceux qui ne ſont faits ny d'eux-mêmes, ny par d'autres, mais que c'eſt par eux que toutes choſes ſe font. Cette definition ne peut convenir à pas un de tous les principes ſpecialement pris, mais ſeulement en general, comme nous venons de rapporter. Il faut dire la même choſe de la definition de la fiévre, c'eſt une verité à laquelle jamais aucun Interprete ne s'eſt aviſé d'y faire reflexion.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXII.

De l'erreur de ceux qui croïent que toute ſorte de fiévre procede du cœur.

NOus venons de faire voir aſſez clairement, que la fiévre n'eſt pas toûjours une chaleur immoderée, n'étant dans pluſieurs que la chaleur naturelle, corrompuë par une qualité maligne, oppreſſée & gemiſſante ſoûs le poids des humeurs, ou enfin comme enſevelie par la caducité. Combien donc ceux-là ſe trompent lourdement, qui pretendent que toute cette chaleur proviene du cœur; & encor que le même cœur ne puiſſe ſe garentir de la fiévre quand tout le reſte du corps en eſt atteint, ce n'eſt pas à dire pour cela qu'il en ſoit l'origine. Cependant c'eſt une opinion receuë de tout le monde qu'il n'y a point de fiévre ſans que le cœur n'en ſoit attaqué; d'autant qu'il eſt la ſource de la chaleur naturelle, qui de là ſe répand par tout le corps, dont le changement n'eſt autre que la chaleur fiévreuſe. Mais ceux qui ſont dans un tel ſentiment devroient remarquer que les humeurs entant qu'accompagnées de la douce chaleur naturelle peuvent acquerir un ſurcroit de chaleur, ou de pourriture dans d'autres parties plutôt que dans le cœur. Cette chaleur eſt une qualité active dont la coûtume eſt de

donner des marques de ſa violence à la premiere partie qu'elle touche, ſans attendre qu'elle ait paſſé par le cœur. Il n'y a pas moins de fauſſeté de dire, que comme la chaleur ſe trouve fort temperée dans le cœur, que là auſſi par conſequent ſe doive rencontrer ſon intemperie. A quoy repugne toutesfois l'experience, puiſque bien ſouvent la chaleur contre-nature eſt jointe avec beaucoup de mediocrité dans le ventricule, & peut-étre dans le cœur même. Galien & Avicenne ſont forcez d'avoüer cette verité, en prenant de ſi grandes precautions dans les fiévres ſynoques & chaudes, au ſujet de la boiſſon d'eau froide qu'ils appellent ἀγονιστικὸν, comme un remede tout propre pour combatre & pour ſurmonter cette ſorte de fiévre, dont les effets ſe font reſſentir premierement à l'eſtomac, & puis au cœur, qui, comme, au dire des Phyſiciens, eſt le premier vivant, il eſt auſſi le dernier mourant, & ainſi il ne ſauroit communiquer la mort au reſte des parties, leſquelles au contraire étant les premieres privées de la vie, comme dans la gangrene; portent la fiévre premierement juſqu'au cœur, & luy communiquent à la fin la même gangrene, à moins qu'elles ne ſoient coupées au plutôt ſi faire ſe peut. Cela fait voir que le cœur redouble ſa chaleur dans ces ſortes de maladies, mais il ne doit point étre cenſé le principe de la fiévre : car il y a deux choſes à conſiderer dans la fiévre, je veux dire la chaleur étrangere, fâcheuſe & inſupportable, à

la naturelle, & ſon épanchement dans toute l'habitude du corps. Or ſi le cœur n'eſt pas le principe d'aucune de ces deux choſes, c'eſt à tort qu'on le fait l'origine de la fiévre. Et comment en pourroit-il en être le principe & l'auteur, ſi la chaleur de la fiévre ne s'y engendre point du tout d'abord, & qu'il la reçoive d'ailleurs. Car il eſt ſeur que dans les fiévres putrides continuës dont la cauſe eſt contenuë dans les grands vaiſſeaux, tout le corps devient extrêmement chaud, à cauſe de la pourriture engendrée dans les veines, laquelle ne tire point ſon origine du cœur, mais bien des cauſes qui corrompent les humeurs en tout autre lieu que dans le cœur, je veux dire, dans les viſceres, ou dans les veines qui luy ſervent de canal pour ſe répandre ſur les plus petites parties du corps par où les vaiſſeaux ſe diſperſent.

Avicenne n'a pas mal rencontré quand il a dit, que la chaleur de la fiévre s'écoule & ſe communique bien avant par le moyen des veines avec le ſang qu'elles contienent, & rien n'empéche que le cœur ne s'échauffe aiſément par la chaleur du même ſang, pour étre un viſcere tres-chaud de ſa nature, & qui s'enflame promtement de ſa nature par le flux & reflux continuel de ce méme ſang qui boüillonne, ce qui l'oblige de renvoyer par ſes arteres, pour ainſi dire, avec uſure, la même ardeur fiévreuſe qu'il a receuë d'ailleurs, ſans neanmoins en étre ny l'origine, ny le principe, ne faiſant que compatir au

reſte des parties, de ce qu'il eſt attaqué par les cauſes contre-nature enſuite d'une loy qui luy eſt commune avec tout le corps. Ainſi le foye étant gâté dans l'hydropiſie anaſarque, la froideur qui en provient ſe communique à tout le corps, ſans que le cœur s'en puiſſe exemter, comme nous le font connoître les poulx tardifs & rares, ſans que perſonne ſe ſoit encor avisé d'accuſer le cœur comme la cauſe de cette hydropiſie, mais toûjours le foye. De plus, il n'eſt pas preſque poſſible de croire, que tandis que l'animal joüit d'une pleine ſanté, que la chaleur produite d'une matiere putride puiſſe ſe porter au cœur, & de là ſe répandre par tout le corps, puiſqu'il ne peut ſouffrir impunément la preſence de l'humeur gâtée, non pas même celle de la bile, ou de quelqu'autre humeur nuiſible. Concluons donc que la pourriture provient d'ailleurs que du cœur, & qu'il n'eſt luy-même en aucune maniere le principe de la chaleur de la fiévre.

CHAPITRE XXXIII.

De la connoiſſance de la Peſte, & combien elle eſt difficile & incertaine dans ſon commencement.

IL faut premierement diſtinguer la Peſte d'avec la fiévre peſtilentielle : car les Medecins enſeignent qu'il y a des fiévres peſtilentielles ſans peſte, qui ſont ſeulement pour l'ordinaire malignes, & pernicieuſes pour ceux qui les ont, & different de la peſte, en ce qu'elle eſt epidemique & populaire, prenant ſa naiſſance de la corruption de l'air, ou de quelque cauſe commune ; au lieu que celles-là s'engendrent du vice interne des humeurs, ſans qu'elles puiſſent infecter toute ſorte de perſonnes ; d'autant que les humeurs de nos corps peuvent venir à un tel point de corruption, qu'étant dégenerées en venins, elles tuënt à la maniere de la peſte ; veu que les mêmes maux peuvent arriver, & par un venin mortel, comme par le vice des humeurs gâtées dans nos corps : Sur quoy je ne m'arrêteray pas davantage aprés la reſolution que j'ay priſe de ne parler icy que de l'incertitude des ſignes dans cette maladie, dont la difficulté dépend de ſa nature qui eſt extrémement variable par ſes cauſes, non moins que par

la complication, & par la diverſité des ſymptomes. Ce mal eſt quelquefois accompagné de fiévre, & quelquesfois non; tantôt ſuivi de pourriture, & tantôt il en eſt exemt; aujourd'huy eſcorté d'une foule d'horribles ſymptomes, & demain il en eſt ſi bien délivré, qu'à peine les aſſiſtans mêmes peuvent-ils s'apercercevoir de leur indiſpoſition, juſqu'à ce qu'ils rendent l'ame tout ſubitement. Et ſelon Galien la peſte n'eſt point un certain genre de maladie, puis qu'elle peut étre appliquée à toutes celles qui ſont epidemiques, & qui s'attaquent au public, dont pluſieurs en meurent, & qui ſont contagieux : Car la peſtilence eſt plutôt une des conditions du mal, que le mal même, puiſqu'il peut convenir à pluſieurs pourvû qu'il s'y rencontre de la malignité & de la contagion pernicieuſe. Cela étant, ce n'eſt pas merveille s'il s'enſuit de la varieté de la nature du mal tant de ſymptomes differens, de ſorte qu'on a bien de la peine au commencement à connoître s'ils ſont des avant-coureurs de la peſte, ou non, à cauſe qu'ils ſont communs à pluſieurs autres maladies, telles que ſont les veilles, les delires, les aſſoupiſſemens, les bleſſures, les convulſions, les tremblemens, les inquietudes, les douleurs d'eſtomac, les vomiſſemens, les flux de ventre, les maux de cœur, les bubons, les parotides, les Charbons, les ebullitions de diverſe nature. Telles marques, dis-je, ſoit qu'on les conſidere toutes enſemble, ou ſeparément, ne

peuvent nous convaincre de la preſence de la peſte ; car il ne ſe voit que trop de charbons & de bubons ſans cette maladie, laquelle peut ſe rencontrer ſans tels ſymptomes & ſans pluſieurs autres, ſelon la differente nature de la fiévre qui eſt jointe avec la peſte. Il y a une hiſtoire bien remarquable ſur ce ſujet qui arriva chez les Venitiens, dont on compoſa pluſieurs livres, mais entr'autres le celebre Mercurial. Ce fut donc en 1575. qu'une peſte tres-furieuſe fit de grands ravages dans Veniſe & dans Padoüe, cependant on fût en doute pendant dix-huit mois, ſi c'étoit veritablement la peſte, ou non ; les uns l'aſſeurant, & les autres le niant. Les raiſons de part & d'autre étoient fort probables ; mais on reconnut enfin par l'experience que c'étoit une peſte. Les charbons non plus que les bubons ne ſont pas toûjours inſeparables de la peſte, ny même les puſtules & les tâches : car bien ſouvent les malades meurent avant qu'elles paroiſſent, la nature n'aïant pas aſſez de force pour les pouſſer en dehors. Et l'on voit plus d'une fois que ce n'eſt qu'aprés la mort que ces tâches ſe montrent. Et quand même elles ſe manifeſtent tandis que l'homme eſt encor envie, ce n'eſt pas un ſigne pour cela de la peſte, mais ſeulement d'une maladie maligne. Si bien que dans ce rencontre la Medecine eſt tout-à-fait conjecturale.

CHAPITRE XXXIV.

Que les Cometes ne ſont point un ſigne de peſte.

C'Et une opinion reçûë preſque de tout le monde, que le Comete eſt une conſtellation digne d'admiration, & tout à fait extraordinaire, qui preſage de grands maux & de grandes mortalitez aux hommes. Les Politiques n'attendent de là que des guerres & des ſeditions : Les Theologiens, que des grands changemens dans la Religion & des nouvelles hereſies. Les Matelots, que des vents & que des tempêtes : Les Laboureurs, que de la ſterilité, & la famine : Et les Medecins qu'une furieuſe peſte.

Lors qu'il paroit un Comete
Chacun chez ſoy fait le Prophete,
Le Pilote craint l'ouragan,
Et le Bourgeois le patapan.

Non impunè vident populi, ſed crine minacinuntiat aut ratibus ventos, aut urbibus hoſtes.

Les Cometes ne peuvent donner aucun ſigne certain de tous ces évenemens là, parce que leurs cauſes ne ſe trouvent en nulle part, ou ſi ce ſont des ſignes, ils ſont produits par miracle, dont Dieu veut ſe ſervir ; étant donc extraordinaires, ils nous indiquent qu'il faut en attendre quelque choſe

de ſurprenant, mais rien du tout d'aſſuré, n'y aïant que l'evenement qui nous puiſſe faire connoître ce que c'eſt. Et l'on ne voit que trop ſouvent des guerres, des Princes mourir, des Hereſiarques s'élever, des tempêtes ſur mer, des vents renverſer des maiſons, des ſterilitez & des peſtes horribles qui ravagent les Provinces entieres, ſans qu'il ait paru dans le Ciel aucun Comete avant l'arrivée de tous ces malheurs. Scaliger remarque fort judicieuſement qu'il a paru pluſieurs Cometes qui pourtant n'ont été ſuivis d'aucune mortalité extraordinaire, auſſi ne ſont-ils pas des ſignes naturels, ny par conſequent capables de nous ſignifier plutôt la peſte que les guerres, non plus que ſurnaturels : car (excepté l'Arc-en-Ciel,) Dieu ne nous a revelé quoy que ce ſoit de ces ſignes pretendus.

Il n'eſt pas bien difficile de prouver, que les Cometes ne ſont ny les cauſes, ny les ſignes de la peſte.

La premiere raiſon ſe tire de leur formation. Les mixtes finiſſent en deux manieres, ou par la pourriture, ou par la combuſtion : celle-là provient d'humidité, & celle-cy de la ſechereſſe ; d'où il arrive que les mixtes qui ſe pourriſſent ne ſauroient être brûlez, avant que d'être bien deſſechés, & ils reſiſteront auſſi long-tems au feu, qu'il y a de l'humidité en eux. Selon l'opinion commune, la fiévre peſtilentielle procede de la pourriture, ſoit de l'air même, ou des choſes qui s'y trouvent mélées, & le

Comete au contraire eſt produit des exhalaiſons embrasées : or la pourriture & la combuſtion étant diametralement opposées, il faudra auſſi que le Comete & la peſte ſoient en ſoy contraires, & par conſequent l'une ne pourra étre la cauſe de l'autre.

c. 7. lib. 1. meteor.

Secondement. Selon Ariſtote, les effets des Cometes ſont de deux ſortes, à ſavoir, la production des ſechereſſes & des vents : celles-là ſont contraires à la pourriture, & par conſequent à la fiévre peſtilentiele, au dire d'Hippocrate, les ſaiſons ſeches ſont plus ſaines que les humides, & moins pernicieuſes & moins mortelles. Or c'eſt durant les Cometes qu'il arrive des grandes ſechereſſes ; elles ſont donc tres-ſalutaires, & point du tout peſtilentieles, qui ſont tres-pernicieuſes. Les vents par leur ſoufle empéchent auſſi la peſte, en rendant l'air par leur agitation beaucoup plus pur, en diſſipant les ſemances de la contagion. Le tems peſtilentiel eſt ainſi décrit par Hippocrate. L'année eſt auſtrale, pluvieuſe, durant laquelle il ne ſoufle aucun vent. Il eſt de deux ſortes de conſtitution Auſtrale ; dans l'une regnent les vents de midy, & on reſſent dans l'autre une chaleur étoufante, ſans qu'aucun ſoufle rafraichiſſe l'air, ſi ce n'eſt fort rarement.

Senten. 15. 43.

3. Epid.

1. de Theriaca ad Piſonem.

Troiſiémement. Tout le monde ſait l'action d'Hippocrate, loüée ſi fort par Galien, qui pour éteindre la peſte qui couroit déja de l'Ethiopie vers la Grece, ne fit qu'allumer une tres-grande quantité de feux. Or

ſi le feu tout ſeul a bien pû diſſiper les ſemences de la peſte confuſément mélée dans l'air, avec combien plus de facilité le Comete tout embrasé pourroit produire le méme effet, entant qu'il deſſeche puiſſamment, comme nous venons de dire.

Il y a neanmoins certains Auteurs qui s'éforcent de faire connoître de la maniere que le Comete peut étre un aſſuré prognoſtic de la peſte, & comment il a peut cauſer.

Gentilis dit, qu'il faut entendre que ces feux outre leur apparition, ſont joints à une grande quantité d'exhalaiſons; outre qu'il y peut avoir dans l'air une grande abondance de vapeurs, qui ne pouvant étre diſſipées ont coûtume d'échaufer, & c'eſt d'où viennent les exhalaiſons qui forment les Cometes, tandis que les autres vapeurs reſtent dans l'air, qui deviennent la matiere de la peſte. Mais il n'y a aucune neceſſité que ces choſes ſoient de la ſorte: car s'il peut y avoir dans l'air une grande abondance de vapeurs durant l'apparition des Comete, il ſe peut faire auſſi qu'il n'y en aura aucune, outre que les Cometes apportent avec ſoy des ſechereſſes capables de diſſiper les vapeurs répanduës dans le même air.

Selon d'autres, les Cometes cauſent des ſterilitez & amenent la famine, d'où ſe fait enſuite la peſte. Donc cet Aſtre errant ne preſage proprement aucune maladie peſtiferée, mais la famine ſeulement. De plus, on

a vû quantité de Cometes qui ont été ſuivis d'une tres-belle recolte, témoin celuicy qui vient de paroître ſi long-tems dans toute l'Europe pour ſa prodigieuſe grandeur & longueur, puiſqu'on n'a jamais vû tant de grains, ny ſi grande abondance de fruits, ny même ſi peu de maladies en France.

Il en eſt d'autres qui ont pris un autre détour, qui eſt que durant que leur embraſement ſe ralentit, & qu'ils s'éteignent, il ſe répand une vapeur corrompuë & maligne dans l'air, comme nous le voyons à peu prés dans l'extinction de la flame d'une lampe, d'une chandelle, ou des charbons, dont les vapeurs & la fumée ſont ſi inſupportables, ſi nuiſibles, & bien ſouvent mortelles. Ajoûtant que dans la formation du Comete l'air ſe trouve confondu avec une grande abondance d'exhalaiſons infectées d'une qualité veneneuſe, qui contenant en ſoy une matiere minerale & nitreuſe, ne retiennent pas peu d'acrimonie & de malignité. Et comme elles ſortent des cavernes & des lieux ſoûterrains, elles infectent d'abord l'air & enſuite le cœur, par la pourriture qu'elles ont contractées dans ces mêmes antres.

Mais je puis nier toutes ces raiſons avec autant de facilité que ces Meſſieurs les avancent. Car, de grace, d'où ſavent-ils que ces exhalaiſons & ces halaines ſont metalliques, acres, nitreuſes, malignes, & veneneuſes, puiſqu'il eſt ſeur qu'il y a eu pluſieurs Cometes ſans nulle peſte, & quan-

tité de peſtes ſans qu'aucun Comete les ait precedées. Donc puiſque l'experience nous fait voit que l'un & l'autre arrive tres-ſouvent, on peut conclurre de là, que pour faire un bon prognoſtic on n'a que faire de recourir à ces ſortes de Conſtellations. Nous ſavons de plus, que pluſieurs ont été vûs dans le Ciel au deſſus de la Lune qui n'étoient point compoſez de la matiere ſublunaire, n'étant pas ſuffiſante pour les engendrer ny former, la ſignification deſquelles (ſi tant eſt qu'il y en ait quelqu'une) ne peut étre naturelle.

CHAPITRE XXXV.

Des maladies qui naiſſent de la débauche & de la crudité appelées des Anglois Surfert.

CEs ſortes de maux ne ſont que trop communs, & quoy qu'il y ait des gens qui les content preſque pour rien, ils ne laiſſent pas d'étre ſouvent facheux & pleins de peril, dont la gueriſon eſt enſuite tres-difficile. Et je m'étonne que les Auteurs en aïent parlé ſi legerement : car c'eſt de là que ſe forment & que naiſſent les fiévres, les douleurs de tête, les morts ſubites, & autres diverſes maladies, comme les obſtructions, les intemperies, les debilitez du cer-

veau & des nerfs, les paralyſies & les convulſions, ſelon la nature & le divers temperament des beuveurs, & ſuivant que la débauche eſt exceſſive, ou mediocre. L'excez, ſoit du vin, ſoit de la double biere, ſoit de l'Hydromel ou du Medon, tel qu'on en boit dans la Ruſſie, ou dans la Moſcovie, engendre quantité de vapeurs chaudes & acres qui piquotent le cerveau avec ſes meninges, ou petites membranes, & quelquefois auſſi elle pouſſe en haut une grande abondance d'humeurs chaudes, principalement quand la tête eſt naturellement chaude : car ces ſortes de boiſſons étant chaudes par leur temperature, & d'une ſubſtance ſubtile elles montent aiſément en haut, & ne manquent pas de penetrer par tour, en s'imbibant même juſques dans la ſubſtance des nerfs. Et c'eſt de là, que le corps ſe trouve diverſement incommodé par ces vapeurs & par ces cruditez, mais principalement les parties nerveuſes s'en trouvent les premieres affoiblies. Galien appelle cette indiſpoſition *Crapule*, du nom general, à ſavoir, toute incommodité qui ſurvient à la tête pour avoir trop bû, ou du vin, ou de la biere trop violente, comme en Angleterre, & dans les païs Septentrionaux, du Medon ou de l'Hydromel dans la Ruſſie, dans la Moſcovie & dans la Dalmarie. Quelques-uns mettent pourtant une grande difference entre la Crapule & l'yvreſſe, en ce que celle-cy provient de la vapeur chaude & ſubtile du vin, ou autre ſemblable boiſſon, tandis

Com. ad Aphor. 5. l. 5.

Crapula eſt omnis capitis noxa ex vino facta.

ἀπὸ τῦ κάρηνον πάλλεσθαι, quod eſt caput concuti.

que cette liqueur eſt encor dans l'eſtomac & dans le corps, & que la Crapule eſt la crudité engendrée de l'yvreſſe du jour precedent, qui oblige l'yvrogne à vomir & décharger ſon eſtomac, outre les autres ſymptomes facheux dont il eſt fatigué. Il y a auſſi d'autres choſes qui enyvrent, comme la graine du coco du Levant, le ciclame, ou pain de pourceau, ſelon Cardan, & l'yvraye, non moins que les narcotiques, comme la mandragore, l'opium, le juſquiame, &c. qui n'étant pas dans l'uſage ordinaire, on ne doit proprement appeler yvreſſe que celle qui eſt causée par le vin & par les autres boiſſons qui ſont en uſage; Le vin qui enyvre le moins eſt le ſubtil, *l'oligophoron* des Grecs, celui qui eſt groſſier & aſtringent, le doux & le mouſt, à cauſe qu'ils rempliſſent & raſſaſient facilement, & par conſequent on en boit moins, parce qu'étant épais ils ont de la peine à penetrer, & entant que doux, ſont attirez du foye avec avidité, ce qui eſt cauſe de ſon peu de ſejour dans l'eſtomac, & par conſequent ils enyvrent moins. Mais cela vient plutôt de la moindre quantité des eſprits qu'ils contiennent; car ſi on vient à les diſtiller on n'en pourra tirer que fort peu d'eſprit de vin, ſur tout, ſi c'eſt du nouveau & du moût. Il s'en trouve qui s'enyvrent auſſitôt, ſoit à cauſe de leur tête trop foible pour pouvoir cuire & digerer les vapeurs narcotiques du vin, ou parce qu'elle eſt chaude & humide : car en cette qualité elle s'en

Petit, & qui ne porte pas l'eau.

remplit avec facilité ; ceux auſſi donc l'eſtomac eſt chaud, qui s'en trouvent de même plus promtement gueris, à cauſe de la facile diſſipation de ces mémes vapeurs.

L'yvrognerie eſt ſuivie d'autres ſymptomes bien differens, dont les plus facheux ſont, ſelon Avicene, l'intemperie du foye, en diſſipant la chaleur. La debilité du cerveau & des nerfs. La convulſion, ou retirement des nerfs. La paralyſie, & la mort ſubite, outre mille autres maladies qui ſuivent ces excés. Le vin pris par excés remplit la tête de vapeurs, & il trouble en même tems l'eſprit ; il s'aigrit dans l'eſtomac à cauſe de la crudité ; d'où vient que les nerfs en étant piquotez la paralyſie s'en enſuit. Et en pouſſant les humeurs cruës dans les membres, il engendre la goute, & jette dans de grands aſſoupiſſemens par ſa vertu narcotique, ainſi que fait l'eſprit de vin, dont le ſommeil eſt quelquefois perpetuel. Les accidens ſont divers, ſelon la varieté des corps, en ce que le vin s'accorde au temperament d'un chacun, dont les uns en ſont plus plaiſans & plus facetieux, les autres plus aſſoupis, d'autres quereleux & plus furieux.

Dont la cauſe, ainſi que je viens de dire, ſe doit rapporter à la varieté des temperamens & des humeurs qui dominent dans les corps : Car les ſanguins ne ſont que railler, que rire, & que badiner, aprés avoir bien bû : Les bilieux & qui panchent vers l'atrabile, en devienent furieux comme des lions, n'aimant que les querelles les bateries :

ries : Les phlegmatiques en demeurent tous hebetez, & fort pareſſeux, n'aimant qu'à dormir : Les melancoliques en paroiſſent d'abord triſtes, & puis un peu plus gais, dés que l'humeur eſt devenuë un peu plus échauffée, mais ils paroiſſent à la fin triſtes, chagrins & tous abatus. Et ſi les vaiſſeaux ſpermatiques ſe trouvent alors remplis de ſemence, ils ne ceſſent de parler d'amourettes, mais ils en deviennent comme impuiſſans, ſans vigueur & ſans force. Il n'y a point d'homme plus propre au jeu d'amour que celuy qui eſt ſobre, & qui fait grande chere, il l'emporte toûjours ſur celuy qui ſe remplit de vin. Le vin & les autres boiſſons, excitent les veilles en ceux dont le ventricule eſt froid & le cerveau chaud, dans leſquels le vin s'aigrit, d'où s'élevent des vapeurs acides qui piquotant les membranes & le cerveau empêchent de dormir ; de même que ceux qui ont l'eſtomac chaud & ſec, à cauſe qu'ils ſouffrent de grandes douleurs de tête, par le piquotement des vapeurs mordicantes. Le même vin cauſe l'aſſoupiſſement en ceux qui ont le ventricule chaud & humide, à cauſe des douces vapeurs montées au cerveau qui cauſent le ſommeil, peut-être pourroit-on aporter d'autres cauſes probables. Les objets leur ſemblent auſſi étre doubles, à cauſe du mouvement indeterminé & déreglé des vapeurs, tant parce que les muſcles devenus trop humectez ne peuvent plus tenir fermées les yeux, mais les laiſſent tous égarez, & ils

voïent moins clair les objets qui ſont loin, à cauſe que les eſprits ſont devenus tenebreux ; tout de même que ces perſonnes ne font plus que begaïer par la trop grande humidité des nerfs qui ſoûtiennent leur langue, & c'eſt auſſi ce qui fait le begaïement des enfans dont la langue eſt mole ; Et ils ſont moins timides, plus hardis, & plus imprudens, parce qu'ils ſe jettent aveuglément ſur les objets qu'ils rencontrent, ſans les conſiderer aucunement, comme ils devroient, à cauſe que leurs eſprits ſont devenus plus petillans : mais leur yvreſſe n'eſt pas plutôt acruë, qu'ils oublient toutes choſes, & ſe laiſſent tomber enſuite de la debilité de leurs muſcles qui ne peuvent plus ſoûtenir leurs corps, & que le cerveau commence à défaillir par l'abondance des humeurs dont il eſt opprimé. Ariſtote a
5. *Proble.* diſcouru beaucoup ſur ce ſujet. Et ſelon
5. *Aph.* 5. Hippocrate, *Si un homme, pris de vin, vient à perdre la parole, il meurt dans les convulſions, à moins que la fiévre ne luy ſurvienne, ou qu'il ne recouvre la parole dans la même heure qu'il a coûtume de ſe voir delivré de ſon yvreſſe.* Ce qui nous marque une grande obſtruction, qui à moins qu'elle ne ceſſe, ou à l'arrivée de la fiévre, ou dans trois ou quatre jours, tout au plus, dans lequel eſpace toute yvreſſe ceſſe ordinairement, les convulſions s'en enſuivent par la repletion des nerfs, & la mort même, laquelle les ſurprend quelquefois, quand on y penſe le moins, ſans qu'aucune convulſion precede.

Les cruditez qui naiſſent des viandes, ne ſont pas moins dangereuſes que celles qui ſont cauſées du vin, dont le corps ſe trouve incommodé ou par leur abondance, ou par leur chaleur, ou enfin par leur corruption. Par leur chaleur, dis-je, comme les oignons, les épiceries, le vin violent, &c. Elles ſe font auſſi quelquefois de la pourriture des alimens, de laquelle s'élevant des vapeurs échauffées, enflamment les eſprits en ſe mêlant avec eux, & le reſte du corps enſuite. Les Medecins appelent une telle crudité, brûlée & puante, & les Interpretes des Auteurs Arabes, *une repletion nauſeative.* Il y en a une autre acide que les choſes froides, ou les alimens aigres & verds ont engendrée : Elle ſe fait donc de la repletion des viandes, qui à faute d'être auparavant bien changées, bien mélangées, & bien cuites, ſe corrompent, ſur tout quand elles ſont acres ou faciles à ſe gâter, ou même déja corrompües, & qu'elle ſe trouve dans l'eſtomac, dans les inteſtins, & dans les premieres voïes du corps, ou répanduë par tout le corps. Si elle ſe rencontre dans la premiere region, elle fait élargir le ventricule, & les hypocondres, d'où naiſſent les tumeurs, les enfleures, les bruits des inteſtins, les ſeles frequentes & venteuſes, les tranchées, les piquotemens, les rots, les nauſées & les douleurs de tête : Et ſi elle reſte long-tems dans l'eſtomac, & qu'elle paſſe de là juſqu'au foye, & dans les veines, elle y cauſe la fiévre putride, en-

ſuite de la corruption qu'elle a communiquée aux humeurs, accompagnée d'une laſſitude ſpontanée, qui s'augmente plus le lendemain que le jour precedant, ſuivie des urines crües & troubles, legerement teintes, avec un certain tremblement, avec un ſommeil peſant & fâcheux. Alors, dis-je, le teint du viſage ſe change en une couleur pâle, plombée & livide; Et par ces ſignes j'ay découvert pluſieurs fois les fautes de mes malades, à qui ceux qui les ſervent donnent occaſion à tous ces accidens, lors qu'ils les accablent de viandes & de boiſſons à contre-tems, ſans épargner même les enfans nouveaux-nés, dans l'opinion qu'ils ont que rien ne peut étre corroboratif, ny beaucoup nourriſſant, s'il n'eſt pris tres-ſouvent, & tout cela à la honte & à la confuſion des Medecins, non moins qu'au grand prejudice des malades. Ce qu'aïant fort ſouvent reconnu moy-même, je n'ay jamais pû gagner ſur l'eſprit de ceux qui ſervent les malades, qu'ils quittaſſent une ſi pernicieuſe coûtume. Une crudité de cette nature apporte à la fin une tres-dangereuſe fiévre putride.

De la pareſſe du ventre & de l'impureté des vaiſſeaux, nait la confuſion de toutes choſes en nous, dit Hippocrate, duquel il y a encore une ſentence fort remarquable dans le Livre des Vents. *Les ventoſitez arrivent lorſque quelqu'un prend plus de nourriture qu'il n'en peut ſuporter dans ſon eſtomac, & qu'il ne fait aucun exercice, & qui d'un autre côté ſe*

nourrit de plusieurs & divers alimens. Car les choſes diſſemblables excitent des troubles : celles-cy ſe cuiſant plutôt, & celles-là plus tard, ſur tout quand avec l'abondance des alimens, les ventoſitez s'inſinuent dedans en grande quantité, comme il ſe voit par les raports, deſquels il s'éleve des vens auſſi-tôt que les veſicules ſont crevées. Le corps donc ſe trouvant fort plein, ſoit par les alimens, ſoit par les vapeurs venteuſes qui en proviennent en ſuite du reſſerrement du ventre, & les alimens étant retenus dans le ventre, les vents courent par tout, & donnent du rafroidiſſement aux parties remplies de ſang, d'où s'enſuit le tremblement par tout le corps, qui s'augmente d'autant plus, que les vents ſont en plus grande abondance, & qu'il y a plus de froideur. Il reſte donc de perſuader tout le monde, que les excez du boire & du manger étant ſi pleins de peril, & bien ſouvent ſi difficiles à guerir, on doit vivre plus ſobrement. Je ne parle pas de cette temperance ſi reglée qui ne ſouffre pas le moindre petit excez : car, comme nous avons dit, & nous dirons encore en ſon lieu, *Une perſonne qui ſe porte bien, ne doit point s'aſſujettir aux Loix ſeveres de la Medecine.*

CHAPITRE XXXVI.

Que tous ceux qui ſont attaquez d'un profond ſommeil, ou contre-nature, ne ſont pas lethargiques.

COmme cette Erreur n'eſt pas des plus conſiderables, auſſi n'eſt-elle pas difficile à expliquer : car ſous le nom de Lethargie le vulgaire comprend toutes les indiſpoſitions qui jettent dans l'aſſoupiſſement. Les Medecins au contraire ont coûtume de les diſtinguer : car il y a quantité de diſpoſitions ſoporeuſes, qui detiennent les hommes dans un ſommeil plus profond qu'à l'ordinaire. Et ce n'eſt pas grande merveille que le vulgaire s'y trompe, puiſque les anciens Auteurs Latins ſous le nom de *Veterne*, y comprenoient toute ſorte d'aſſoupiſſement. Il n'eſt pas même juſqu'au Poëte Horace, qui ſoûs le nom de Lethargie n'ait entendu indifferemment toute indiſpoſition de cette nature. Or afin que le peuple en comprenne bien les differences, il doit ſavoir qu'il eſt de deux ſortes de profond ſommeil, le ſommeil naturel & contre-nature. Celuy-là devient plus profond qu'à l'ordinaire enſuite des grandes fatigues, où aprés des longues veilles cauſées par les fiévres ; ſa longueur n'eſt que fort avantageuſe aux

febricitans & à ceux qui ſont encor en bas âge ; mais celuy-cy eſt produit par des cauſes contre-nature. On a de la peine à en delivrer ceux qui en ſont atteints, parce que bien ſouvent il reſiſte à la vertu des remedes, en nuiſant plus qu'il ne profite au corps, comme la Lethargie, le *Coma*, le *Cataphora*, le *Caros*, l'Apoplexie ; & ſemblables qui retiennent les hommes dans un ſommeil plus long & plus fâcheux. Or la Lethargie eſt bien un aſſoupiſſement, mais il eſt avec la fiévre, ou délire, & avec un oubli de toutes choſes ; au lieu que les autres indiſpoſitions aſſoupiſſantes, ſont pour l'ordinaire exemtes de fiévre & de délire ; ainſi le nom de *Cathaphore*, eſt quelquefois commun à toutes les affections qui jettent dans l'aſſoupiſſement ; ſi bien qu'il comprend auſſi la Lethargie. C'eſt ce qui a porté Paul Eginete, & Aëce celebres Medecins, de définir la Lethargie par la Cataphore, & ailleurs chez Hippocrate & chez les autres Auteurs, elle ſe prend pour le *Coma*, qui n'eſt autre qu'un penchant, & qu'une envie de dormir, ſoit que les malades dorment ou non, & ce deſir de dormir eſt quelquefois ſans effet, & s'appele *Coma ſans ſommeil* ; d'autrefois leur ſommeil eſt profond & ſuivi dautres maladies, comme de la phreneſie, des fiévres pituiteuſes & ſanguines. On attribuë auſſi ce nom à ceux dont le cerveau eſt froid & humide, quoique bien ſains d'ailleurs, & ceux qui ſont dans l'yvreſſe, de qui le cerveau eſt travaillé &

accablé par quantité de vapeurs ; ou bien cela arrive par les vapeurs du ſang qui boüillonne, leſquelles offenſent par leur preſence le cerveau. *Caros* ſignifie un ſommeil tres-profond de quelque maniere qu'il arrive ; mais c'eſt proprement un ſommeil tres-preſſant, dans lequel le malade demeure privé de ſentiment & de mouvement, n'aïant que la ſeule reſpiration libre, & le plus ſouvent ſans fiévre, où l'imagination, la raiſon, & la memoire ſont entierement perdües. Leur aſſoupiſſement eſt d'une telle force, qu'on ne peut éveiller le malade ny par les ligatures les plus ſerrées, ny en les pinçant, ny pour arracher leurs cheveux & leurs poils, ny à force de crier, ny par le ſon & le bruit des trompettes & des tambours : en quoy il differe de la Lethargie, parce que les Lethargiques s'éveillent quand on les pince, & qu'ils répondent quand on les interroge, encor qu'ils retombent auſſi-tôt à leur premier aſſoûpiſſement, même avec la fiévre qui ne ſe rencontre pas dans le *Caros*, bien que celuy-cy puiſſe étre par accident avec la fiévre, mais cela ne luy eſt point naturel ; au lieu que la fiévre eſt la compagne inſeparable de la Lethargie, étant l'un de ſes ſignes pathognoniques. Toutes ces ſortes de maux ſont mauvais & dangereux, & qu'il faut bien diſtinguer : car pouvant ſe faire par pluſieurs & diverſes cauſes, ils ont auſſi differens prognoſtics, divers evenemens ; & la Lethargie peut degenerer en convulſion, &

même peut-être en apoplexie, qui étant forte, ne manque pas de donner la mort, & si elle est mediocre, on la voit presque toûjours suivie de la paralysie.

CHAPITRE XXXVII.

Quelle sorte d'Epilepsie est guerissable.

ENtre quantité de maladies que les Charlatans & les Saltimbanques entreprennent de guerir, l'Epilepsie en est une ; mais en promettant beaucoup, ils ne tiennent que fort peu, parce qu'ils ignorent de quelle sorte d'Epilepsie on peut esperer la guerison, & de laquelle il n'y a point d'esperance à attendre. On appele ce mal *Sacré*, à cause de sa grandeur, comme on dit la mer sacrée, l'os sacré, c'est à dire grand ; ou parce que cette maladie est horrible & à craindre, à peu prés comme dit le Poëte, *Auri sacra fames.* O ! faim insatiable de l'or : ou bien de ce qu'il est dit divin, pour avoir été envoïé de Dieu, ou du Demon, comme le Lunatique de l'Evangile qui étoit tourmenté du Demon.

Hippocrate & Galien désapprouvent ces sortes d'épitetes, puisque ce mal n'a rien en soy de plus grand, ny de plus extraordinaire que les autres, étant de même nature

qu'eux ; & il n'a été ainſi appelé par les Charlatans, qu'afin de ſe mettre à couvert de leur ignorance, quand ils ne le pouvoient guerir. Il ne faut pas neanmoins nier qu'on ne le puiſſe appeler *Sacré* & divin, ſoit parce que les Demons en peuvent étre les Auteurs, ou bien les hommes méchans.

Quelques-uns croïent que la Lune en eſt l'auteur, ainſi que l'écrit Aretée ; ou parce qu'il y a quelque choſe de caché qui agit par je ne ſay quelle proprieté de toute la ſubſtance, ou bien une petite vapeur maligne & veneneuſe, qui excite par ſa ſympathie l'Epilepſie. Et comment, je vous prie, pourroit-elle cauſer de ſi horribles ſymptomes ſi elle n'agiſſoit par la qualité de toute la ſubſtance. Et bien qu'il y ait une tres-grande vertu dans le moindre de quantité, ils n'agiſſent pourtant par aucune vertu ny par aucune force manifeſte, mais occulte, ainſi que fait le venin d'un chien enragé, d'un ſcorpion, & la morſure des phalanges, qui ſont certaines araignées dont la piqueure eſt mortelle ; & telle eſt la vertu de cette petite exhalaiſon interne qui montant tantôt des extremitez, tantôt des viſceres au cerveau ; elle jette les malades dans des convulſions épileptiques. L'Epilepſie eſt donc une convulſion, ou un certain mouvement convulſif (ce qui ne doit pas étre attribué à toute ſorte de mouvement) mais qui eſt accompagné d'une privation d'eſprit & de tous les ſens ; que ſi cette privation n'eſt pas entiere, elle eſt

du moins tres-conſiderable, & qui retourne dans un certain tems ; c'eſt pourquoy les diverſes agitations des membres qui arrivent dans certaines maladies, ne doivent pas paſſer pour Epilepſie.

Mais pour que le vulgaire connoiſſe bien les erreurs auſquelles il eſt ſujet, je luy donne avis que cette maladie s'engendre ou par idiopathie, ou par ſympathie, ſur tout de l'eſtomac, ou de la matrice, ou bien de quelque partie determinée du corps, comme des cuiſſes, des doits des pieds ou des mains, d'où cette vapeur inperceptible s'éleve juſqu'au cerveau qui en eſt irrité. C'eſt une ſorte de maladie variable & tout-à-fait ſurprenante, pleine de terreur dans ces accez, dont un ſeul ſuffit quelquefois pour tuër le malade. Et quoy que le malade ſe precautionne tant qu'il peut, afin de ſoûtenir tous les aſſauts de ce mal, il ne laiſſe pas de paſſer ſa vie avec langueur parmi les puanteurs, les ignominies & les ſouffrances dont on ne revient guere : elle s'attaque aux enfans, aux jeunes gens qui s'en trouvent quelquefois delivrez dés qu'ils ſont plus avancez en âge ; mais quand une fois il eſt inveteré, il n'y a ny Medecin, ny changement d'âge capable de le guerir ; car il dure autant que le malade vit.

Ce mal, dis-je, trouble ſi fort la rai-

ſon, que les malades en deviennent à la fin entierement hebetez, ſelon la remarque d'Aretée. Il eſt de longue durée, & dont les accez ſont tres-violens, ſur tout aux enfans, à cauſe de la foibleſſe de leurs nerfs, ainſi que toute ſorte de convulſion. Il n'en eſt aucune eſpece dont la cure ne ſoit difficile, quoiqu'elle puiſſe ceſſer aux plus jeunes dans le tems qu'ils commencent à faire les actions maritales aprés avoir eſſuïé la violence des paroxiſmes, & aux filles quand leurs mois commencent à paroître, s'il n'y a d'ailleur quelque empêchement par leur faute. Elle peut finir à l'âge de vingt-cinq ans, ſelon Hippocrate par le changement de l'âge, du lieu, du tems & du regime : L'experience neanmoins nous fait voir que l'âge bien ſouvent n'y ſert de rien, car ſi c'eſt de la pituite que provient ce mal, il peut étre gueri au tems que le corps devient ſec ; ce ne peut étre auſſi que l'idiopatique, puiſque l'Epilepſie ſympathique ne reçoit point de gueriſon par le changement de l'âge, & elle n'eſt pas incurable aprés la vingt-cinquiéme année. Elle ſurvient aux enfans, ou de leur naiſſance par leur mauvaiſe temperature qui peut ſe corriger avec le tems, & par le changement de l'âge. Ce qui a fait penſer à quelques Medecins qu'on ne doit appliquer aucuns remedes aux enfans epileptiques hors de l'accez,

à cauſe qu'il ſe guerit de ſoy-même, à meſure qu'ils avancent dans l'âge, ou bien ils demeurent incurables. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui deviennent epileptiques avant la puberté, reçoivent du changement, mais quand c'eſt aprés vingt-cinq ans, ils meurent d'ordinaire avec leur mal.* Ce qui a porté Paul Eginete fameux Medecin à deffendre qu'on n'entreprenne de guerir les enfans, ſe contentant d'un bon regime de vivre, juſqu'à-ce qu'ils ſoient plus âgez. Mais c'eſt une erreur de ce fier toûjours à un tel changement; c'eſt pourquoy il eſt bon de ſe ſervir des remedes, non ſeulement dans le paroxiſme, mais encor dans l'intervale de deux accez, afin de corriger les intemperies. Que ſi elle ne ceſſe tout le plus tard à la vingt-cinquiéme année, elle eſt incurable: Mais ſi les fautes commiſes dans le regime en ſont la ſeule cauſe, on peut la voir entierement guerie par le ſecours d'un bon genre de vivre. Et quand c'eſt par idiopathie, il n'y a nulle eſperance aprés la vingt-cinquiéme année. Le celebre Gordon avouë ingenuëment, que de tous les epileptiques qu'il a traittez, il n'en a vû aucun de gueri hormis les enfans, & ceux dont la cauſe de leur mal provenoit des mauvais alimens, & auſquels il ne duroit pas bien du tems. 7. Aph. lib. 5.

C'eſt agir ſans raiſon, que d'ajoûter foy à ceux qui promettent de guerir tou-

te ſorte d'Epilepſie, n'y aïant que celle qui ſe fait par ſympathie qui ſoit curable, pourveu qu'elle ne ſoit pas de long-tems. Mais, *qui vult decipi decipiatur.*

DES

DES

ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE.

LIVRE TROISIEME.

Des fautes qui ſe font dans le regime de vivre, tant des ſains que des malades.

CHAPITRE I.

De la bonté des Eaux.

HIppocrate, Galien, Avicene & les autres Anciens Medecins, recommandent ſi fort la boiſſon de l'eau, qu'aprés la ſaignée elle doit aller du pair avec les meilleurs remedes pour la gueriſon des fiévres chaudes, & dont Pluſieurs Nations ſe ſervent pour leur bre-

vage ordinaire. Cela n'empêche pas que beaucoup de perſonnes ne l'abhorrent preſque autant que du poiſon, tels que ſont la plûpart des Anglois, des Bretons, des Alemans, des Suedois & des Moſcovites, allegans pour leur raiſon ſa crudité & ſon épaiſſeur, à cauſe du froid plus violent, en ces Royaumes-là qu'en France, qu'en Eſpagne & que dans les autres Païs Meridionaux, où les Eaux ſont ſalutaires. Et certes chacun doit étre curieux & ſoigneux de la bonté des Eaux, dont la meilleure ſe peut connoître par l'odeur, par la chaleur, par le goût, par la liberté des hypocondres, par la facile reception du froid & du chaud; de ſorte que celle-là de toutes eſt la meilleure qui paroit à la veuë auſſi claire & auſſi nette que l'eau de roche, ſans aucun goût ny odeur, & qui eſt outre cela tres-legere & tres-ſubtile, ſe diſtribuant facilement par les hypocondres. L'eau, dit Galien, ſert à étancher la ſoif, à temperer l'ardeur des entrailles, à délaïer les alimens dans l'eſtomac, non moins qu'à les mêler les uns avec les autres, & de là les conduire dans les parties du corps, ſans qu'elle ſoit pour cela propre pour les nourrir, à faute de ne pouvoir ny ſe cuire, ny s'épaiſſir, ny humecter les parties ſolides. Et quand Hippocrate dit que l'eau nourrit toutes choſes par toutes choſes, ce n'eſt pas qu'elle repare la ſubſtance, mais ſeulement en ſervant de vehicule aux alimens. Elle n'a non plus aucune ſubſtance par laquelle elle

C. 5. l. 4. de uſu partium, & Comment. ad Aph. 3. lib. 4.

1. de diæta.

elle puiſſe nourrir ; mais c'eſt à cauſe qu'en humectant les parties, elle empéche la diſſipation de la ſubſtance, & que le corps ne ſe deſſeche avant le tems ; & ſi elle appaiſe la faim, ce n'eſt nullement par la nourriture qu'elle apporte, mais bien en emouſſant par ſa quantité ſuperfluë le ſentiment de la faim, qu'on reſſent dans l'eſtomac ; non qu'elle repare, dis-je, l'écoulement de la ſubſtance humide, mais elle ne fait que l'empécher, en arroſant, & aydant aux alimens pour ſe changer en nôtre ſubſtance. Dioſcoride dit, qu'elle eſt douce, non qu'elle le ſoit en effet, mais de ce qu'elle n'a en ſoy aucune ſaveur, quoy que neanmoins les beuveurs d'eau y en trouvent ; & c'eſt ce que j'ay éprouvé moy-même durant quatorze ou quinze ans que je n'ay bû autre boiſſon.

Mais comme on peut trouver dans les païs les plus froids de l'eau qui ait les bonnes qualitez dont nous venons de parler ; ceux-là ſe trompent fort qui blâment generalement toutes les eaux de leur patrie. Leur erreur vient de ce qu'ils eſtiment l'eau bonne ou méchante par raport au froid du Païs qui la rend tres-froide, & par conſequent cruë & peu capable de ſe cuire, appellée par Hipocrate ἀτέραμνον, c'eſt à dire, indomtable. Ce qui n'eſt pas pourtant vray-ſemblable : Car ce n'eſt nullement du Soleil que l'eau emprunte ſa bonté ou ſa crudité ; veu qu'il ne ſauroit luy communiquer ſa chaleur juſques dans les entrailles de la terre, puis qu'à peine peut-il nous échaufer nous-mê-

mes dans nos maiſons ; Et les appartemens ſoûterrains & les ſales baſſes nous convainquent de cette verité, veu que ces lieux ſont plus froids dans le plus fort de l'été. Que ſi le Soleil n'en eſt point la cauſe, les parties du Monde le ſeront encor moins, leſquelles ne deviennent chaudes que ſelon la proximité, ou ſuivant la ſituation plus éloignée. D'autres en accuſent avec plus de raiſon la chaleur ou le froid ſoûterrain ; car ſi la chaleur de la terre eſt douce, l'eau en ſort bien cuite ; mais s'il s'y rencontre des incendies, elle en rejaillit ou chaude, ou tiede : ſi bien que de toutes les parties du Monde peut couler toute ſorte d'eau, ſur tout, ſi l'on la puiſe de la ſource même, avant qu'elle ſoit alterée par le froid de l'air. Ajoûtons-y encor la maniere de ſa tranſcolation : car celle-là eſt plus claire, non de ce qu'elle regarde le Soleil levant ou couchant, le Septentrion ou le Midy, mais qui eſt beaucoup mieux coulée, puis que c'eſt un corps ſimple de ſa nature, lequel à moins d'être gâté par le mélange impur de quelque choſe étrangere, il ſe trouvera également bon par toute la Terre. C'eſt pourquoy celle-là ſera de toutes la meilleure qui aura été la plus épurée par la tranſcolation qui s'en ſera faite, & qui l'aura renduë dans le plus haut point d'integrité par l'éloignement de tout mélange étranger. Mais comme c'eſt par la tranſcolation que tout cela s'acheve, il ne faut pas douter qu'il n'y puiſſe avoir par tout & de bonne

& de méchantes eaux, ſelon que la tranſcolation ſe fait bien ou mal. Cet ouvrage dépend entierement de la nature de la terre.

Cette erreur en fait naître une autre qui eſt que les Braſſeurs ne font boüillir que fort peu de tems la biere ſimple faite avec une eau aſſez impure, n'étant pas poſſible qu'elle puiſſe étre corrigée par une ebulition ſi legere, ny perdre ſa crudité; & c'eſt de là que naiſſent les incommoditez que les Auteurs attribuent aux eaux trop cruës, pour étre trop groſſieres, & de ce qu'elles apportent de la peſanteur au ventre, de ce qu'elles croupiſſent trop long-tems dans les entrailles, de ce qu'elles engendrent des fluctuations, de ce qu'elles ſe corrompent aiſément, & enfin de ce qu'elles ne ſervent pas aſſez bien à la nature au ſujet de la diſtribution des alimens, laquelle a beſoin d'une boiſſon tres-legere & fort facile à couler. Ceux-là font encor bien pis qui ont coûtume de la boire fraichement tirée, ainſi que font pluſieurs dans les regions Septentrionales d'Angleterre & des autres Païs tirant vers le Nord : car elle n'eſt alors ny agreable au goût, ny bonne pour la ſanté du corps, à cauſe qu'elle devient peſante dans les hypocondres par l'abondance de ſon ſediment, capable de produire des obſtructions. La meilleure ſera donc la mediocre, bien cuite & fort purifiée.

CHAPITRE II.

Que l'eau qui paſſe par des canaux de plomb n'eſt pas la plus mauvaiſe.

PLuſieurs Villes conſiderables n'ayant pas de bonnes eaux pour boire, ſont obligées d'en faire venir de fort loin par divers canaux, ſoit de bois, de pierre, ou du plomb. Ces eaux, dis-je, ſont meilleures que celles qu'on tire tres-rarement des puits peu frequentez; mais l'une & l'autre ſont inferieures à celles qu'on puiſe au pied d'une fontaine, à cauſe que la chaleur du Soleil n'y peut jamais atteindre.

l. 8. c. 7.

Les tuyaux de terre & de bois conſervent les eaux dans leur pureté; bien eſt-il que les metalliques ne ſont pas ſi bons, auſſi les Anciens les ont-ils rejettez, au rapport de Vitruve. Ceux de plomb paſſent pour dangereux à cauſe de la ceruſe qui y nait, qu'on dit étre nuiſible aux corps, par l'exemple des plombiez qui en deviennent tout malades, ou du moins fort pâles. Galien même n'improuve-il pas l'eau qui a paſſé à travers des canaux de plomb, dans l'opinion qu'il a que certaines racleures ou excremens du plomb ſe mélans parmi l'eau, cauſent des dyſenteries; & c'eſt pour la même raiſon qu'il ne ſe ſervoit jamais de vaiſſeau

7. *De medic. ſecundum locos, ſive partes.*

d'étain pour conſerver ſes medicamens, ſachant que les Potiers ont coûtume de le falſifier, en y mélant du plomb : Et c'eſt pour ce ſujet auſſi que nos Anciens fuyoient les tuyaux de plomb. L'experience neanmoins a fait connoître dans ce ſiecle tout le contraire, puiſque les Alemans, les François, les Holandois & un grand nombre d'autres Nations s'en ſervent à preſent fort bien, ſans la moindre incommodité : Car l'eau n'a pas aſſez de force pour détacher la ceruſe du plomb, n'y aïant que les eſprits acides & acres, capables de le faire par leur vertu, ainſi que ceux qui ſe trouvent dans les ſucs de limon, de berberis & dans le vinaigre : je conclus de là qu'à moins que les eaux ne ſe trouvent imbuës des eſprits vitrioliques, ou d'autres liqueurs acres & corroſives, elles ne détacheront jamais la ceruſe. Or il y a une fort grande difference entre les ouvriers qui travaillent à la fuſion & à la fonte du plomb, & qui hument ſes vapeurs & ſes fumées, qui les rendent enſuite malades, & l'eau froide qui congele plutôt le plomb, que d'en faire ſortir quelque choſe. En quoy certes Galien paroit avoir été trop ſuperſtitieux en l'accuſant de cauſer la dyſenterie. Que ſi cela eſt arrivé quelquefois, la cauſe en provenoit du vice des eaux, & point du tout des conduits de plomb. J'avoüe que les vaiſſeaux d'étain ne ſont point propres pour y conſerver les

medicamens, qui étant acres ou aigres pour la plûpart, ou bien aïant d'autres qualitez, ſoit naturellement, ou par la fermentation, gâtent quelquefois l'étain. Par la même raiſon, les vaiſſeaux de plomb ſont moins propres pour ſervir aux diſtillations, d'autant qu'il ſe détache beaucoup de plomb, & par la violence du feu, & par les liqueurs differentes des herbes, qui ſe méle aprés dans les choſes diſtillées; au lieu que l'eau pure & ſimple, telle que nous ſuppoſons étre, tranſportée par ces tuyaux-là, eſt exempte de ces qualitez ſuſpectes: ainſi voyons-nous quantité de gens de guerre porter fort long-tems dans leurs corps des bales de plomb ſans incommodité. Or encor que l'on doive à leur défaut preferer les canaux de terre à tous les autres, toutefois on peut ſe ſervir avec beaucoup d'utilité de ceux de plomb. Quant à ceux d'airain, il eſt dangereux de s'en ſervir, à cauſe du verd, & qui y vient naturellement, qui étant entrené par l'eau, ronge les inteſtins.

CHAPITRE III.

De la neceſſité de changer de linge aux malades.

LE menu peuple croiroit faire un grand crime que de changer ſouvent de linge aux malades, parce qu'à leur dire, ce ſeroit les rendre plus foibles. Cette erreur groſſiere a été découverte & blâmée par Hollier & par Rondelet du tems qu'ils vivoient, ſans neanmoins en dire les raiſons. Ils ordonnent ſeulement de changer de linge plus ſouvent qu'on n'a de coûtume. Je dis donc, que nôtre chaleur naturelle, comme le principal inſtrument de toutes nos actions, ceſſe d'operer dans nous, afin de preparer une nourriture propre à nos corps, en cuiſant les humeurs, & ſeparant les bonnes des mauvaiſes; celles-là pour ſervir d'aliment aux parties, & celles-cy pour en être rejettées vers pluſieurs receptacles en qualité d'excremens, dont il y en a de deux ſortes, je veux dire, groſſiers & ſubtils. Laiſſons ceux-là pour nous attacher à ceux-cy, qui ne ſont autres que des vapeurs ou fumées qui s'élevent des matieres ſur leſquelles nôtre chaleur agit, & dont la legereté les fait aller du centre à la circonference. Or le principal & plus neceſſaire uſage de la peau

Hollerius c. de feb. ard. Rondeletius c. de feb. Synoch.

eſt de recevoir ces petites ſuperfluitez qui luy ſont envoyées de toutes parts, leſquelles paſſant à travers ſes pores, ſe diſſipent dans l'air, n'y reſtant que la portion la plus épaiſſe & plus gluante, qui s'embarraſſant dans les paſſages, ſe change en poil avec le temps : Et c'eſt delà que proviennent les ſueurs & les fuliginoſitez viſqueuſes qui noirciſſent nos chemiſes, ou qui engraiſſent nos autres habits. Ceux dont la chaleur naturelle eſt forte & piquante, abondent en ces ſortes d'excremens. Et parce que la ſechereſſe de leurs corps brûle plus que la chaleur humide, elle convertit la matiere en ſueur & en vapeur. Et quoy que la chaleur moite des enfans en faſſe reſoudre davantage, ce n'eſt neanmoins qu'une exhalaiſon douce, temperée & ſi ſubtile qu'elle s'envole auſſi vîte que les vapeurs qui s'élevent de l'eau chaude. On ſait que le bois rend un feu plus ardent que la chaleur de l'eau, & qu'il jette une fumée ſi épaiſſe, qu'elle ſe convertit en partie en une groſſe ſuie, tandis que ſa ſubſtance ſe change en charbons, & enfin les charbons en cendres. Telles ſuperfluitez, dis-je, ont du raport aux excremens de l'âge viril ; les femmes & les enfans en ont beaucoup moins, à cauſe de leur molleſſe & delicateſſe ; ce qui empéche qu'ils ne ſentent le bouquin, lors qu'ils ſont échauffez, une telle puanteur provenant des excremens qui ſe trouvent copieux en été dans les hommes, aprés leur adoleſcence. Si donc la chaleur ſeche pro-

duit un ſi grand amas de ſuïe (qui n'eſt autre qu'une vapeur noire, graſſe & puante) les fiévres de même ſont fort propres à l'augmenter. Auſſi voyons-nous que les chemiſes & les draps des febricitans en deviennent ſi-tôt ſales, à cauſe que leur mal n'eſt qu'un changement de la chaleur naturelle en une étrangere qui eſt chaude & ſeche. Or il eſt bien meilleur pour la ſanté que ces exhalaiſons ſoient dehors que dedans. C'eſt pourquoy la ſage Nature chaſſe auſſi-tôt cette puanteur, qu'elle s'y eſt formée, à deſſein d'en purifier davantage le ſang, à quoy ſervent les deux mouvemens qu'elle a donnez aux arteres, l'un ſervant à expulſer dehors les ſuperfluitez par leur reſſerrement, & l'autre pour attirer un air frais au moyen de ſa dilatation : car rien ne conſerve tant la chaleur naturelle que l'expulſion des fuliginoſitez capables de l'étoufer, & que le mouvement libre du ſang où elle reſide. Y aïant donc neceſſité de vuider ces excremens pour conſerver la pureté des humeurs & des eſpris, on doit prendre ſoin de tenir les pores du corps ouverts & bien nets, de peur qu'il ne s'y faſſe des obſtructions, à quoy ſervent merveilleuſement bien les fricțions & les bains dont ſe ſervoient tous les jours les Anciens tant Grecs que Romains, qui n'avoient pas l'uſage du linge. De plus, il faut que tout ce qui envelope ou entoure nôtre corps, ſoit linge ou étoffe, ſoit bien net, de peur que les mêmes excremens & ordures qui s'y ſont attachées en ſortant

du corps n'y rentrent par l'ouverture des arteres qui attirent indiferemment tout ce qui ſe preſente ; & ce n'eſt que par leur reſerrement qu'elles ont rejetté ces immondices; & ſi on les laiſſe toûjours auprés d'elles, il n'y a point de doute qu'elles ne les ſuccent, leur coûtume étant d'attirer l'air d'alentour bon ou mauvais, agreable ou puant, ſain ou infecté. Ce qui nous fait voir la neceſſité qu'il y a de changer ſouvent de linge aprés avoir ſué, de peur que l'humeur ſuperfluë ne rentre dans le corps d'où elle a été déja chaſſée. Ceux-là ne ſont-ils, pas bien mal-aviſez qui ſachant l'utilité qu'il y a que ces impuretez ſoient chaſſées & pouſſées dehors, les laiſſent cependant croupir ſur la peau, d'où elles peuvent étre aiſément attirées. Il eſt, dis-je, tout évident, que ces immondices corrompent par leur qualité puante l'air renfermé entre nos linges & nos corps. Et pour faire voir que les arteres en ſe dilatant attirent à ſoy l'air, tel qu'il s'y rencontre, & qu'elles introduiſent en méme-tems confuſément tout ce qu'il trouve mélé de plus ſubtil, on n'a qu'à ſe mettre tout nud en ſortant des étuves, dans un lieu plein de pouſſiere agitée, & on ne manquera pas de ſentir ſur tout ſon corps quelque choſe de piquant, comme des épingles ou des aiguilles ; tout cela provenant des petits atomes de la poudre que les arteres attirent par les pores forts ouverts en ſuçant l'air. Il faut donc avoir grand ſoin que l'air qui nous environne ſoit bien con-

ditionné, aïant communication avec nôtre chaleur naturelle, & ſervant de nourriture à nos eſprits. Or eſt-il, que l'air qui eſt adherant aux linges ou drapeaux ſales, ne peut étre bien net; il faut donc l'empécher de rentrer en dedans, de peur de quelque choſe de pire, & ce ſera par le linge blanc & qui ſente bon, dont l'odeur odoriferante ſe communiquant à l'air qui nous touche, rend nos eſprits plus gays & plus purs, qui ſe plaiſent aux bonnes odeurs, & qui en ſont fortifiés & rétablis. Pour preuve de cette verité, on n'a pas plutôt pris du linge blanc, & d'autres habits, qu'on ſe reſſent tout réjoüy, comme ſi cela renouvelloit la chaleur naturelle, & nos eſprits que l'infection tenoit comme aſſoupis, étonnez, confus, broüillez, malades, & tous troublez, parce qu'étant en quelque maniere d'une nature divine & celeſte, ils doivent avoir de la pureté & de la clarté, afin de mieux faire leur fonction, & montrer leur puiſſance. Je m'étonne donc de la ridicule opinion du vulgaire, qui n'oſe faire changer de linge aux malades, aimant mieux les laiſſer croupir dans l'ordure & dans la vilainie. Mais cette façon de faire ne vient-elle pas du malentendu de quelque Medecin qui auroit d'avanture défendu de remuër ſi ſouvent ceux qui ont la fiévre durant leurs accez, de peur qu'ils ne ſe morfondiſſent, & que de là les bonnes gens auroient jugé que le linge blanc leur ſeroit dommageable; mais, ô erreur, cruelle & pernicieuſe aux pauvres malades!

puiſque rien ne contribuë ſi fort pour le recouvrement d'une ſanté parfaite que la propreté & les bonnes ſenteurs, & même rafraichiſſantes, comme celle des violetes, des roſes, & autres qu'on aime, ces choſes augmentant les forces & la chaleur naturelle. Je dis donc, que ſi faire ſe pouvoit, il ſeroit avantageux de changer autant de fois de linge & de chemiſe, que l'on les fait lever pour faire leurs lits, quoy faiſant la fiévre en ſeroit plutôt guerie, & le mal plus aisé à ſupporter. Et ſi l'on eſt ſi ſoigneux de purger les mauvaiſes humeurs par les medecines capables d'éteindre l'ardeur de la fiévre; pourquoy ne ſera-on pas auſſi curieux de nettoyer & d'expulſer les fumées & les excremens ſubtils qui entretiennent la même chaleur étrangere. On ne doutera plus de la verité que je dis, ſi l'on conſidere qu'une perſonne qui ne ſe ſentira aucun mal, tombera quelquefois dans une violente fiévre, pour avoir couché dans des draps d'un febricitant pour peu de diſpoſition qu'il en ait. La raiſon eſt, qu'alors les arteres en attirant l'air, introduiſent dans les corps la mauvaiſe qualité des excremens pourris qui étoient attachez aux linges, laquelle imprime ſa malignité à la chaleur naturelle, laquelle ſe tourne en fiévreuſe. Et ſi cela arrive à celui qui ſe portoit bien, pourquoy ne ſeroit-il pas auſſi nuiſible à celuy-là même qui les a ſalis en entretenant du moins le même mal, en empéchant la tranſpiration qui ne fait qu'aug-

menter la chaleur de la fiévre. Toutes choſes, dit Hippocrate, doivent étre propres & bien nettes auprés des malades. Galien conſeille de faire tout ce qu'on peut pour que la tranſpiration ſoit libre, à faute de quoy les plus ſains tombent dans des fiévres chaudes, & les malades empirent. Il eſt donc tems que l'on change de façon de faire en ſe défaiſant d'une erreur ſi groſſiere & ſi pernicieuſe que celle-là, & qu'à l'avenir on ne laiſſe plus les malades, comme enſevelis dans leurs ordures, ainſi que des cochons, qui les rendent ſi chagrins, leſquels on doit au contraire traiter fort doucement, & les tenir encor plus netes que ceux qui ſe portent bien, afin qu'ils puiſſent ſupporter avec plus de patience leur mal accompagné de ſi fâcheux ſymptomes.

CHAPITRE IV.

Du Livre du R. Pere Leſſius Ieſuite, touchant le Regime de vivre.

LE R. Pere Leſſius de la Compagnie de Jesus, homme d'une grande erudition, a composé un livre plein d'eloquence à la verité, par lequel il tache de preſcrire & meſurer ſi au juſte la maniere de vivre d'un chacun en particulier, qu'il pretend que douze onces d'aliment ſolide, & quatorze onces de boiſſon luy doivent ſuffire, & que

quiconque obſervera bien cette regle, ne doit refuſer aucune ſorte d'aliment, de quelle ſorte qu'il ſoit, & que ce ſera le moyen de ne tomber dans aucune maladie, ny par la plenitude, ny par la cacochymie, & qu'il peut s'aſſurer d'avoir toûjours le corps ſain & vigoureux avec l'eſprit gay. J'avoüe que tout cela eſt vray en general touchant la ſobrieté : car ſelon Hippocrate, le *grand ſecret de ſanté conſiſte dans la ſobrieté & dans l'exercice moderé.* Mais quant à la quantité pretenduë tant ſur la viande, que ſur la boiſſon de cet Auteur, je ne voy pas qu'elle s'accorde, ny qu'elle convienne aux ſentimens des Medecins. On ne ſauroit jamais bien preſcrire la même quantité d'alimens à tous les hommes, laquelle doit étre plus grande ou plus petite, ſelon la diverſité des tems, des lieux, du genre des alimens, des exercices du travail & du temperament de celuy qui mange. Ce bon Pere ſemble plutôt avoir voulu accommoder ce regime de vivre aux ſeuls Religieux : on doit donner plus d'alimens en hyver qu'en été, parce qu'en hyver, dit Hippocrate, *les ventres ſon plus chauds, & les nuits plus longues.* Or comme un corps differe d'un autre corps, & une nature d'un autre, que les regions, les ſaiſons & les âges different entr'elles, & qu'il y a une ſi grande varieté parmi les alimens, il eſt impoſſible d'aſſigner une meſure certaine : Il eſt des alimens d'un tres-bon ſuc dont vne mediocre quantité ſuffit, & d'autres au contraire qui nourriſſent peu, &

6. *Epidemior. ſect. 4. Aph. 20.*

1. *Apho 15.*

qu'il en faut par conſequent donner davantage. Ce qui a fait dire fort judicieuſement à Hippocrate, qu'on ne peut connoître ny la meſure, ny le poids, ny le nombre, & qu'il n'y a aucune autre certitude que la nature du corps. Galien ne s'éloigne pas de ce ſentiment, quand il dit, qu'il faut donner des alimens en telle quantité, que l'eſtomac n'en ſoit point incommodé. Le même Hippocrate écrit encor ailleurs, que le regime de vivre fort leger eſt plus dangereux aux perſonnes ſaines, que celui qui eſt plus copieux & plus nourriſſant. Le celebre Celſe eſt de ce ſentiment, quand il conſeille de prendre des alimens plutôt deux fois le jour qu'une ſeule, & manger toûjours beaucoup, pourvû que l'eſtomac le puiſſe bien digerer. Le même Auteur veut qu'une perſonne qui ſe porte bien, & qui eſt toute à ſoy ne doit point s'aſſujetir à aucunes loix de la Medecine, & qu'il peut quelquefois ſe mieux regaler qu'à ſon ordinaire.

Lib. de vict. Medic.

2. Apho. 21.

1. Aphor. 5.

c. 1. lib. 1.

Le manger & le boire ſont indiquez par les forces d'un chacun, comme les forces indiquent la conſervation de l'individu : or un tel genre de vivre, bien loin de conſerver les mêmes forces, il les diminuë & épuiſe la chaleur naturelle. Les Medecins établiſſent trois ſortes de diete ; celle qui eſt legere, qui affoiblit les forces ; la mediocre, qui les conſerve ; & celle qui eſt plus copieuſe, qui les augmente. Or la diete legere & exacte n'eſt jamais pour les per-

ſonnes ſaines, mais ſeulement pour les malades : car comme *les alimens fortifient ceux qui ſont ſains, de même augmentent-ils le mal à ceux qui ſont déja malades. Plus vous nourrirez*, pourſuit Hippocrate, *les corps impurs, plus auſſi leur apporterez-vous de dommage. Il faut toûjours conſerver les forces de la nature en ceux qui ſe portent bien, & même les augmenter par les alimens, ſans jamais les affoiblir ; or ce ſont les alimens copieux qui donnent de l'accroiſſement aux forces, que les mediocres les maintiennent, & qu'enfin les legers les diminuent. C'eſt donc ceux-cy qu'il faut toûjours fuir dans une ſanté parfaite. Quant à l'un des deux autres, ſoit qu'il nourriſſe plus, ou qu'il correſponde mieux au rétabliſſement des forces, ou à leur conſervation, ainſi qu'il convient ſelon que l'état preſent paroîtra l'exercer,* comme Galien l'enſeigne. Combien a-on vû, direz-vous, des Saints Peres qui ſont parvenus à l'âge de cent ans aprés des jûnes continuels & par une extreme abſtinence tant du boire que du manger. Le docte Mercurial attribuë cela plutôt à un miracle qu'à aucune cauſe naturelle, & c'eſt ce que le R. Pere Leſſius nie, enſeignant que la choſe, eſt poſſible naturellement. Un tel regime de vivre engendre une fort petite quantité d'eſpris qui ont & moins de vivacité, & moins d'agilité, rendant le corps moins propre à ſupporter les injures de l'air, auſſi bien que les maux : *Car là où eſt la faim*, dit Hippocrate, *il ne faut pas ſonger à travailler.* Une telle maniere de vie pourroit poſſible étro propre

7. *Aphor.* 65.

2. *Aphor.* 10.

Cõment. ad Aph. 4. *lib.* 1.

ad Apho. 4. *lib.* 2.

2. *Aphor* 16.

propre pour ceux dont les corps ſont humides, qui y ſont accoûtumés, aux vieilles gens, ou qui menent une vie abſorbée dans la contemplation, parce *que la faim deſſeche. Les perſonnes âgées ſupportent avec facilité la faim*, dit encor Hippocrate. Or bien que j'approuve fort le livre de ce Docteur de la Societé, & que je l'eſtime tres-commode pour les Religieux qui paſſent leur vie dans la contemplation des choſes celeſtes, il eſt moins propre pour le reſte des hommes du monde en general : on peut apprendre ſeulement de là que la ſobrieté eſt une vertu extrémement loüable, & tres-profitable pour l'entretien de la ſanté du corps & de l'eſprit, non moins que pour s'empécher de tomber malade.

7. Aphor. 59.

1. Aphor. 13.

Il eſt de certaines perſonnes qui obſervent trop rigoureuſement le precepte d'Hippocrate, qui porte de ne ſe point charger d'alimens ; mais il faut icy conſiderer premierement, quelle eſt la nature de l'aliment : Secondement, quel eſt le temperament de celuy qui prend ſa refection : Troiſiémemét, quelle eſt ſa profeſſion. Quatriémement, la conſtitution de l'année & celle de l'air. Or ſi les alimens ſont difficiles à ſe cuire, ou s'ils ont en ſoy quelque mauvaiſe qualité, il ſera tres-utile dans un tel cas de ne point trop remplir ſon eſtomac, quoy qu'il faille accorder quelque choſe à la coûtume & au bon goût des alimens : De même ſi l'eſtomac eſt trop froid, parce qu'en cette qualité il a coûtume de deſirer plus d'ali-

mens qu'il n'en peut cuire, il faut bien ſe donner de garde de luy donner tout ce qu'il demande. Le contraire ſe peut remarquer dans celui dont l'eſtomac eſt plus chaud, qui cuit mieux qu'il ne deſire Quant aux temperez, il faut qu'ils en prennent autant qu'il leur en eſt neceſſaire pour appaiſer leur faim, & qu'ils s'accoûtument à ne manger que lors que la faim les preſſe : Ils doivent neanmoins prendre garde qu'en rempliſſant & chargeant trop leur eſtomac, ils ne le fatiguent trop, & ne l'accablent : & pour dire tout en un mot, la même quantité de viande ne convient pas également à ceux qui menent une vie ſedentaire, & à ceux qui ſont toûjours dans l'exercice : car ceux-cy, parce qu'ils digerent mieux, peuvent ſans peril faire de grands repas. On ne doit pas avoir moins d'égard à la ſaiſon & à la
1. *Aphor.* 15. temperature de l'air : car Hippocrate veut qu'on donne & qu'on mange davantage en hyver : que ſi les forces viennent à en recevoir de l'incommodité, on peut les rétablir par la diete, par le ſommeil, & par le repos. Que ſi tout cela ne ſuffit pas encor, il n'y a qu'à recourir au vomiſſement.

CHAPITRE V.

De ceux qui peuvent vivre naturellement pluſieurs mois, & pluſieurs années ſans aucun aliment.

Chapitre ajoûté.

POur répondre au ſavant Mercurial, je dis qu'il y a des gens qui peuvent vivre naturellement, je ne dis pas pluſieurs jours, pluſieurs ſemaines, mais mêmes pluſieurs mois & pluſieurs années. Je ne veux pour cela que l'autorité & la raiſon.

Premierement. Hippocrate aſſure qu'on peut jeûner huit jours tous entiers ſans mourir. Pline dit en avoir vû qui ſont allez juſqu'au onziéme jour : certains vieillars proteſtent encor aujourd'huy avoir vû autrefois dans Avignon, un homme âgé de ſoixante-ans, qui ne mangeoit, ny ne beuvoit que tous les ſix jours, & quelquefois il paſſoit les dix & bien ſouvent au delà. Albert le Grand écrit avoir vû une femme qui paſſoit bien vingt jours, & même trente ſans aucune nourriture. Il aſſure encor avoir obſervé un homme melancolique, qui vêquit ſept ſemaines, en ne beuvant qu'un peu d'eau de deux jours l'un. La Tante de Timon, au raport d'Athenée, avoit coûtume de s'aller cacher tous les ans dans une caverne à la maniere des Ourſes, où

elle paſſoit deux mois ſans boire ny manger. Il eſt vray qu'au bout de ce tems on la trouvoit méconnoiſſable & à demi-morte. Quelques graves Auteurs raportent avoir vû en Eſpagne, une fille qui étoit parvenuë à l'âge de vingt-deux ans, ſans prendre autre nourriture que de l'eau toute pure. D'autres aſſurent la même choſe, d'une fille débauchée en Languedoc, qui demeura trois ans ſans manger. Et ſelon des Auteurs dignes de foy, il y en eût une autre dans Spire en Allemagne, qui vêquit auſſi trois ans en aſſez bonne ſanté, ne vivant que de l'air qu'elle reſpiroit. Et Rondelet dit avoir été témoin d'une autre, qui parvint à l'âge de dix ans, ſans prendre aucun aliment, qui étant mariée quelques années aprés, eût des enfans bien ſains & fort beaux. Bocace nous fait mention d'une femme d'Allemagnequi véquit trente-ans ſans manger.Le celebre Conciliateur fait le recit d'une femme de Normandie, qui demeura dix-huit ans ſans manger, & d'une autre qui dura trente-ſix ans de la même maniere. Mais ce qui me ſemble encor bien plus ſurprenant, c'eſt qu'au raport de Hermolao Barbaro, le Pape Leon X. & pluſieurs Princes, firent obſerver ſous bonne & fidele garde, un Prêtre dans Rome qu'on diſoit ne manger ny boire. Et en effet, on le garda à veuë d'œil durant pluſieurs années, ſans luy avoir vû avaller quoique ce fût, & qu'il paſſa de la ſorte quarante-ans. Tous ces exemples ſemblent n'étre que pures fadaiſes & que des chime-

rès : Et encor que l'autorité des hommes graves & dignes de foy, ſoit d'un grand poids, cela ne ſuffit pas à moins qu'il n'y ait de bonnes & ſolides raiſons pour la confirmer. Tâchons-donc de le faire, en diſant premierement, qu'il eſt ſeur que tout corps vivant ſoit animal ou vegetal, ne vivent qu'à l'aide de leur chaleur naturelle, par laquelle ils appetent des alimens & les cuiſent, leſquels leur ſervent aprés à les nourrir, à les ſoûtenir, à les faire croître, & à les porter enfin à l'accouplement pour engendrer leur ſemblable. Tous les Philoſophes aprés Ariſtote, ont defini la vie par la chaleur naturelle dans l'humide, & la mort par ſon extinction, laquelle pour petite qu'elle ſoit dans un corps, elle ne laiſſe pas de joüir de la vie, & de produire des actions par raport à ſa foibleſſe. La même chaleur ſe nourrit d'une humeur graſſe & aërée, qui toute inviſible qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'étre attachée dans la ſubſtance des parties ſimilaires. Et voilà la premiere & principale humeur qui eſt commune à tout ce qui a vie, dans laquelle reſident d'abord les eſprits étroitement unis à la même chaleur; de ſorte que ny l'eſprit, ny la chaleur ne ſauroient durer long-tems, ſans le ſecours de ladite humeur. La vie donc & la durée des choſes animées conſiſtent dans l'étroite alliance de la chaleur & de l'humide radical : celle-là étant la cauſe efficiente de toutes les actions, & celuy-cy luy ſervant de pâture ; & plus il eſt copieux,

doux & agreable, quoique gras, huileux & gluant, plus long-tems auſſi les animaux & les vegetaux vivent-ils, parce qu'aïant toutes ces qualitez, il reſiſte davantage à ladite chaleur qui en conſume toûjours quelque peu. Ce qui fait que les corps des vivans ſe diminuent ſans ceſſe, & que les animaux meurent à la fin par une fatale neceſſité, parce qu'il n'y a aucun ſecret capable de reparer dans la même qualité, la diſſipation que fait la chaleur naturelle ſur la même humidité radicale. J'avouë bien que les alimens reparent la ſubſtance charnuë dans la même quantité, mais jamais l'humide primitif & radical, qui tire ſon origine des propres principes de nôtre generation, auſquels on ne ſauroit ajoûter une pareille choſe. La chaleur naturelle aïant donc abſorbé l'humide radical, ſe trouve luy-même épuiſé en conſumant ſa propre pâture, à peu prés comme le feu d'une lampe, en diſſipant l'huile qui ſert pour ſon entretient.

Nôtre mort étant ainſi inévitable, il reſte que nous la retardions autant que faire ſe pourra, afin de prolonger nos jours; à quoy ſerviront les bons alimens capables de fournir quelque humidité benigne & agreable pour arroſer l'humidité primitive, pour qu'elle reſiſte davantage à la voracité de ſa chaleur, en émouſſant ſon activité, & que par ce moïen la vie en puiſſe être prolongée. C'eſt pour cette fin que la nature a donné dés le commencement, tant aux ani-

maux qu'aux plantes, certaines vertus qui les portent à la recherche continuelle des choſes dont elles ont beſoin : car tout ce qui a vie dans la nature, deſire naturellement ſa conſervation : auſſi n'a-t-on eu jamais affaire de ſe mettre en peine pour aprendre à manger, à boire & à reſpirer, à aucun animal, qui eſt une marque certaine que l'uſage des alimens eſt neceſſaire, à tout ce qui jouit du benefice de la vie, de peur que l'humide radical ne ſoit ſi-tôt abſorbé, & que la mort ne s'en enſuive. On peut inferer de là que ceux dont la chaleur eſt foible, n'ont pas grand beſoin de manger beaucoup, parce qu'elle n'a pas aſſez d'activité, pour conſumer l'humidité aërée qui le conſerve, à peu prés comme un petit feu qui ne ſauroit brûler ſi l'on le charge trop de bois, non plus qu'un fort grand durer long-tems ſans s'éteindre, à faute de matiere combuſtible qui luy ſert de pâture. *Les vieillars*, dit Hippocrate, *ſuportent aiſément la faim, ceux enſuite qui ſont dans la virilité, aprés ceux-cy les adoleſcens, mais le moins de tous ſont les enfans, ceux principalement dont l'eſprit eſt vif & le corps vigoureux.* 1. Aph. 13.
Ces derniers, dis-je, ont beſoin de manger beaucoup à cauſe de leur acroiſſement, & de la grande abondance de leur chaleur naturelle, qui ſans cela détruiroit la propre ſubſtance de leurs corps : les vieillars au contraire n'ont que faire de beaucoup d'alimens, dont l'abondance exceſſive les ſuffoqueroit, ainſi que la trop grande quantité

d'huile miſe tout à coup dans une lampe, éteindroit ſa flamme, dont la regle certaine ſe prend de l'apetit qui ſuit la neceſſité naturelle des alimens. Si bien que ceux qui en ont plus de beſoin, & plus frequemment, ſont ceux-là même de qui l'envie de manger eſt, & plus grande & plus frequente : Il en eſt tout au contraire des autres qui n'en ont point, ou peu, ou moins ſouvent ; car il ne leur en faut donner que fort peu & de loin à loin. Les païſans, comme vignerons, laboureurs, artiſans & autres gens qui travaillent beaucoup de leurs corps tout le long du jour, ſont obligez de ſe bien nourrir, en faiſant quatre ou cinq repas pour apaiſer la faim qui les preſſe, cauſée par le grand exercice qui a rendu la chaleur naturelle, & plus acre & plus devorante : auſſi voit-on que l'Egliſe exemte du jeûne toutes perſonnes de fatigue, les enfans, les vieillars, de qui la ſanté ſe trouveroit alterée s'ils jeûnoient. Galien ne veut pas que les bilieux mangent ſouvent, de peur qu'ils ne tombent dans des fiévres aigües, dont la coûtume eſt de ſe changer enſuite en hetiques, & enfin dans le maraſme : De tous les temperamens les ſanguins ſuportent la faim plus long-tems, & avec plus de facilité, parce qu'il ſe trouve en eux plus d'humeur ſubſtantifique & alimentaire ; outre que leur chaleur eſt plus ralentie par l'humidité ; & c'eſt ce qui les rend tous pareſſeux, lents, flaſques & aſſoupis, ſans ſe plaire à aucun exercice, devenant à la

ſin phlegmatiques, & ils ſe mettent à table à l'heure du repas ſeulement par coûtume, ſans reſſentir en ſoy la moindre neceſſité : & on les voit demeurer toûjours les mêmes, à moins qu'ils ne fatiguent, afin d'exciter & de reveiller leur chaleur, pour qu'elle diſſipe les humeurs ſuperfluës qui émouſſent la pointe de l'apetit de chaque petite partie du corps.

Les vieilles gens ſuportent le jeûne longtems, ſoit à cauſe de la debilité de leur chaleur naturelle, ſoit par la trop grande abondance des excremens pituiteux, ſur leſquels elle agit avec tant de peine, & avec ſi peu d'éficacité, qu'elle diſſipe fort peu de la maſſe corporelle, en devenant abatus, peſans, & tout-à-fait incapables d'aucuns exercices, & par conſequent ſans avoir neceſſité que de fort peu d'alimens. Or la même choſe arrive à ceux dont le temperament aproche de celuy de ces perſonnes fort âgées, comme ceux qui ſont froids & humides, ſoit par leur complexion naturelle, ou par leur maniere de vivre n'ont aucun apétit, & il ne faut que fort peu de choſe pour les raſſaſier, à faute de chaleur capable d'en conſumer davantage. Et voilà la raiſon pour laquelle les bêtes qui ſont privées de ſang, auſquelles le froid eſt ſi nuiſible pour leur peu de chaleur, ſe tiennent cachées tout l'hiver ſans manger, ſans laiſſer cependant de vivre dans ces lieux ſoûterrains & chauds. Et voilà ce que l'experience nous aprend, à laquelle s'accorde

auſſi la raiſon : car ſi les alimens ne ſont neceſſaires que pour reparer la perte qui ſe fait tous les jours, & que pour retarder la conſomption de l'humide radical ; ceux en qui rien ne s'écoule par la trop grande debilité, au moins pour quelque tems, n'ont à faire d'aucune nourriture. Or les ſerpens, les lezards, & pluſieurs autres de cette nature étant d'un temperament froid, leur chaleur debile ne ſe diſſipe gueres, ſur tout durant tout l'hyver quand elle eſt extrémement languiſſante par l'aproche du froid, durant lequel il ne ſe fait en eux preſque aucune diſſipation, par l'empêchement que leur peau y met par ſon épaiſſeur, & par la conſtipation que le froid luy aporte. Alors, dis-je, tous les excremens fuligineux ſuſcitez par leur chaleur languiſſante s'amaſſent autour du cuir, lequel devenu à la fin plus ſec & plus rude, ſe détache de la peau interne ſans aucune douleur ; Et c'eſt ce qu'on appele *la dépoüille des ſerpens*, laquelle ils quittent au milieu du Printems ou ſur ſa fin. Aprés quoy le Soleil remontant ſur nôtre horiſon réveille leur chaleur engourdie, & commencent à ſe remuër & reprendre leur premiere agilité : car c'eſt la chaleur qui eſt l'auteur du mouvement. Les ſerpens, dit Vitruve, ſe remüent d'une maniere terrible, auſſi-tôt que le Soleil a par ſa chaleur épuiſé la froideur de leur humidité excrementeuſe. Ceux qui creuſent bien avant dans la terre durant les plus petits jours d'Hyver, rencontrent quelquefois des

loirs, des ſerpens, & des marmotes, qui ne remüent ny pied ny pate, & que l'on diroit étre privées de vie, n'étant toutefois que comme enſevelies dans un profond ſommeil, & ſi elles ne laiſſent pas de devenir graſſes par la coction qui ſe fait de leur humeur pituiteuſe, de quoy Martial nous rend témoignage parlant du loir,

En Hyver plus je dors,
Et plus j'engraiſſe alors:
Mon répas n'étant rien,
Sinon de dormir bien.

Il y a auſſi de grands animaux qui peuvent ſe paſſer d'alimens, comme le crocodil d'une grandeur prodigieuſe, & que l'on dit croître autant qu'il vit, lequel paſſe toûjours quatre mois entiers dans ſa caverne ſans manger : L'Ours en fait de même durant tout l'Hyver. Cela prouve aſſez que les vieillars pleins de phlegme & de pituite, n'ont pas beaucoup d'apetit, ny beſoin d'une grande quantité d'alimens. Et pourquoy ceux dans leſquels ce feu naturel & interieur ne ſe diſſipe point, auroient-ils beſoin d'une nouvelle ? Et ſi leur chaleur languiſſante vient à conſumer quelque choſe, & qu'il y ait une matiere ſuffiſante pour luy reſiſter & pour l'ocuper, l'homme non plus que l'animal ne reſſentiront aucune inanition ny neceſſité de manger, qu'aprés un fort long-tems. De plus la debilité de la chaleur n'eſt pas la ſeule qui rend l'abſti-

nance aisée à suporter, mais encor l'humeur superfluë sur laquelle elle est ocupée; car la même faculté qui conduit l'aliment de tous côtez à dessein d'en arroser les parties, d'en abrever l'humeur alimentaire, est quelquefois aussi la cause de l'amas des excremens acumulés dans nos corps, qui émoussent la pointe & l'acrimonie de ladite chaleur, & en se livrant soy-même pour sa nourriture, l'empêche de se repaître de l'aliment substantifique.

Pour preuve de cette verité, quand l'estomac est farci de pituite, on n'a que de l'aversion pour les viandes, bien loin d'avoir quelque apetit, à moins que cette même pituite ne tirant sur l'acide ou sur le salé, n'excite la faim. Mais faut-il manger ou non, me demanderez vous? A quoy je répons qu'il n'est pas toûjours bon de s'abstenir des alimens, parce qu'il se peut faire que tandis que l'estomac est rassasié, les autres parties souffrent & languissent à faute de nourriture: outre que les bons alimens sont comme une douce rosée au ventricule, échauffé ou piquoté par l'acrimonie des humeurs. Ce ne seroit pas pourtant mal fait de vuider auparavant l'estomac par quelque petit purgatif, de peur que les alimens ne se corrompent. Il est bien vray que si toutes les autres parties du corps étoient remplies de la même humeur phlegmatique aussi bien que l'estomac, elles n'apeteroient ny n'auroient non plus besoin d'alimens, vû que la même humeur excrementeuse

ſuffiroit pour ocuper la chaleur naturelle. C'eſt ce qui arrive aux vieillars, & à quelques autres d'un temperament froid, comme certaines femmes. La raiſon eſt que leur chaleur languiſſante ne pouvant cuire, ny digerer les alimens que la nature a diſtribué à chaque partie, laiſſe par tout quantité de cruditez ; telles humeurs pituiteuſes ſont doüées & propres pour entretenir cette chaleur contenuë dans les veines où elle les cuit à loiſir, & puis elle les convertit dans un ſang loüable. Car ſelon l'Ecole, le phlegme, n'eſt autre qu'un ſang moins cuit qui devenu plus rectifié, ſervira de nourriture aux parties, bien loin de détourner la chaleur de ſon ouvrage par des alimens reiterez. Il vaudra mieux pour ces ſortes de gens de jeûner. *Ceux*, dit Hippocrate, *qui ont les chairs humides, doivent endurer la faim,* parce que leur chaleur ſe plaît davantage à s'ocuper à cuire les humeurs quelques crües qu'elles ſoient, que des alimens nouvellement pris, parce que la viande eſt beaucoup plus éloignée de la forme du ſang & de la nature des parties, que n'eſt la pituite douce & inſipide, luy étant plus aiſé de reduire dans ſa derniere perfection une humeur déja élaborée, que la viande encor terreſtre & indigeſte : à faute dequoy les viandes données à contre-tems ne font que ſe corrompre ; d'où procedent les œdemes, les ſkyrres, les poirreaux, les loupes, les nodoſitez, &c. Et s'il arrive que l'eſtomac devienne vuide & affamé, tandis que les autres parties ſe

7. *Aph.* 59.

trouvent raſſaſiées ; alors il ſera bon de donner quelque purgatif, afin de les décharger des humeurs excrementeuſes dont elles ſont farcies, de peur que la chaleur naturelle ne ſoit acablée par leur trop grande affluence. Que ſi au contraire tant l'eſtomac que le reſte du corps, ſont pleins des humeurs pituiteuſes, ſans reſſentir aucun apetit, à cauſe que la chaleur naturelle eſt ocupée à la coction d'une grande quantité de matiere : En ce cas, dis-je, l'on s'abſtiendra de toute ſorte d'aliment, n'y aïant pour lors aucune neceſſité, puiſque la chaleur affoiblie eſt aſſez embarraſſée à faire ſes fonctions ordinaires, ſans s'en détourner, & pendant qu'elle joüit agreablement d'une autre, je veux dire de la douce pituite. Et voilà déja d'où vient que telles perſonnes n'ont pas bien de la peine à paſſer les quatre, les cinq & les ſix jours ſans manger, & même davantage : car il n'eſt point beſoin de prendre des nouveaux alimens, quand tout le corps regorge d'humeurs froides & mal-aiſées à étre diſſipées, & pour l'ordinaire on n'a de l'apetit qu'aprés que la premiere viande eſt conſumée. Auſſi à-t-on alors du dégoût & de l'averſion pour les alimens qui font rebondir l'orifice ſuperieur l'eſtomac, qui eſt un indice aſſuré du peu de beſoin de la Nature, laquelle nous a donné l'apetit, ſans que perſonne le luy ait apris, tant pour la quantité, pour la qualité, que pour l'heure du manger.

La raiſon étant donc confirmée avec l'ex-

perience, que l'on peut vivre pluſieurs jours ſans alimens ; & bien loin d'encourir aucun prejudice des forces ny de la ſanté, on peut prevenir les maladies qui nous menacent, ou bien ſe guerir par le même moïen de celles qui nous affligent actuellement, parce qu'il n'y a pas gens plus menacez que les plethoriques, ſur tout ſi vous continuez à leur donner des alimens tout de nouveau ; parce qu'il eſt bien force alors qu'il ſe faſſe par tout des obſtructions, & qu'à faute d'air les humeurs ſe corrompent. Et c'eſt ce qu'Hippocrate confirme quand il dit : *Plus vous donnerez des alimens aux corps impurs, plus auſſi leur nuirez vous.* 2. *Aph.* 10.

On fait recit d'une fille Allemande, qui par un jeûne aſſidu de trois ans ſe guerit d'une grande maladie cauſée par une extrême cacochymie dont l'humeur étoit douce, benigne & lente, aimant l'oiſiveté, & preſque toûjours endormie. Et pour preuve qu'elle étoit pleine d'une pituite groſſiere & viſqueuſe, c'eſt qu'elle paroiſſoit toute couverte de puſtules & de gâle ; laquelle enfin commença d'avoir faim, lorſqu'aprés un ſi long jeûne, toutes ces méchantes humeurs eurent été conſumées, aprés quoy elle reprit ſa premiere ſanté. Les gens d'eſprit ne trouveront pas cela fort abſurde, n'aïant pas de la peine à comprendre que non ſeulement cela ſe peut faire, mais encor que cela ſe fait effectivement ſans riſque.

Je ne doute pas que bien de perſonnes ne trouvent cette propoſition un peu dure,

de leur vouloir perſuader que l'action de la chaleur naturelle puiſſe continuer deux ans, & même davantage dans la conſomption des humeurs qui ſe ſont une fois amaſſées dans un corps phlegmatique. J'eſpere pourtant convaincre le Lecteur de cette verité, s'il ſe donne encor la peine de jetter les yeux ſur ce qui nous reſte à dire.

Quand le corps ſe trouve abrevé d'une humeur cruë capable de raſſaſier agreablement toutes les parties, il n'a que faire de long-tems d'autre nourriture ; mais au contraire étant en petite quantité, elle eſt bien plutôt abſorbée, & l'apetit en revient auſſi plutôt.

Cette verité ainſi poſée, qui eſt-ce qui doutera que ſi une fois l'humeur n'eſt pas ſeulement abondante, mais encore épaiſſe & viſqueuſe, qu'on ne puiſſe vivre plus long-tems, à proportion, ſans y ajoûter aucun autre aliment, & même davantage : ſi avec cela la chaleur eſt petite, foible & languiſſante, ou de ſa nature, ou par accident : car en ce cas elle pourra diſſiper moins d'humeurs, à l'action de laquelle ces mêmes humeurs reſiſteront plus opiniâtrement. La chaleur naturelle eſt bien moindre & plus debile dans les vieillars, dans une fille & dans un Moine, à cauſe de l'âge, du ſexe & de la vie ſedentaire, & leurs humeurs acumulées, peuvent étre ſi gluantes & ſi copieuſes, que leur chaleur naturelle n'en ſera pas moins agreablement entretenuë de leur aproche, que d'un autre aliment

aliment pris depuis peu : Et cela dure autant qu'on luy fournit d'humeur en abondance, ſur laquelle la chaleur debile n'agit que foiblement, à raiſon de ſa viſquoſité & de ſa froideur. Et comme la ſalamandre jettée dans le feu a de la peine d'y étre brûlée par la reſiſtance qu'aporte l'humeur froide, épaiſſe & blanche comme le lait dont tout ſon corps eſt plein, au lieu de ſang, qui éteint quelquefois le feu lors qu'il eſt petit : de même ceux qui paſſent les mois & les années entieres ſans aucun aliment, doivent abonder en ſemblable matiere. Il ne faut non plus douter que le cameleon ne ſoit du même temperament, ſi ce qu'on en dit eſt veritable, à ſavoir que luy ſeul entre le reſte des animaux, ne vit que de l'air qu'il attire avec ſa gueule toûjours beante. On aſſure que dans certains païs chauds on voit des hommes ſans bouche, ne vivans que de la ſeule exhalaiſon, & des ſeules vapeurs attirées par leurs nez. Il s'en trouve d'autres dans ces mêmes regions de petite taille, dont l'eſtomac eſt ſi delicat, qu'ils ne vivent preſque d'autre choſe que des ſeules odeurs qui flairent par tout où ils paſſent. Cela provient peut-étre de ce que la nature du lieu reduit en odeur preſque tous les ſucs des herbes, des graines & des fruits mols, comme la même nature reſout par la chaleur en eſprits les humeurs des corps des hommes. Cela étant ainſi je ne voy pas pourquoy ces hommes là ne ſe pourront pas nourrir des ſeules vapeurs odoriferantes,

puiſqu'un ſemblable ſe nourrit par ſon ſemblable ; au lieu que ceux qu'on a vû en Europe ſans manger & ſans boire, ont été trouvez aprés leur mort pleins d'un ſuc froid & viſqueux.

On peut ajoûter aux ſuſdites conditions, le reſſerrement des pores de la peau, qui n'eſt pas d'un moindre poids au ſujet que nous traitons : Car Alexande Benivent dit avoir remarqué qu'un certain homme qui jûna quarante jours continuels à Veniſe, avoit les membres froids, pleins d'un phlegme groſſier & crud, & de qui les pores du corps étoient reſſerrez.

Mais paſſons des animaux aux plantes, & nous y verrons l'ail, l'oignon, & le froment, qui ne laiſſent pas de vivre & de germer pluſieurs mois aprés qu'on les a tirez de la terre qui leur fourniſſoit d'aliment ; & c'eſt à cauſe de leur humeur groſſiere & abondante capable de reſiſter vigoureuſement à la flétriſſure & à la ſechereſſe, & & d'entretenir la chaleur naturelle, même ſans avoir beſoin d'aucune humeur nouvellement receuë. C'eſt ainſi que la joubarbe, l'aloës, le telephion arrachées de terre & ſuſpenduës en l'air, vivent fort longtems ſans nulle nourriture, parce que ces herbes ont un jus viſqueux en abondance, de qui les feüilles tres-épaiſſes ſont abreuvées. Or quel beſoin auroient-elles qu'on leur donna une nourriture tout de nouveau, puiſqu'elles ſont raſſaſiées d'un ſuc ſi gluant, qu'à peine peut il étre abſorbé par les grandes cha-

leurs. Et ſi quelqu'un trouve à redire de ce que je compare les plantes aux animaux, pour appuyer la poſſibilité de la longue abſtinance, je leur repliqueray qu'il eſt beaucoup plus difficile aux plantes de vivre longtems privées de toute nourriture, qu'aux animaux : Car pour quelle raiſon les plantes ſont-elles toûjours attachées à leurs racines, ſi ce n'eſt afin d'attirer inceſſamment du ſuc dont elles ont beſoin à tous les momens. La nature a donné du mouvement aux animaux, parce qu'ils n'avoient beſoin de prendre de la nourriture que dans certains intervalles. Nous voyons auſſi certains animaux privez de toute nourriture, & vivre du moins quelques jours, au lieu que preſque toutes les plantes ſe flétriſſent dés qu'elles manquent d'aliment. Les ſimples herbes ſur tout, entre leſquelles, celles qui ont beaucoup d'humeur, & de qui la ſubſtance eſt ſerrée & épaiſſe durent plus aprés étre arrachées, parce qu'elles retiennent encor une portion de l'humeur gluante dans laquelle leur ame vegetale eſt conſervée, qui ſuffit pour pluſieurs jours. Ainſi voyons-nous que les branches de quantité d'arbres ſe conſervent toutes fraiches longtems aprés étre coupées, comme celles du buis, du cypres, du houx, &c.

C'eſt de la même maniere que les parties tronquées des inſectes ſautillent & vivent quelques heures aprés leur ſeparation, à cauſe de leur humeur tenace & difficile à diſſiper, qui arrête leur ame vegetale, enve-

lopée & embarraſſée dans cette viſquoſité, de peur qu'elle ne s'évanoüiſſe ſi-tôt. Il en eſt de même des bêtes privées de ſang qui peuvent vivre pluſieurs jours, & pluſieurs mois ſans nourriture.

Je concluds donc aprés de ſi évidentes preuves, que la vie ſe peut conſerver ſans manger, autant de temps que la chaleur vitale ſera occupée à conſumer l'abondance des humeurs groſſieres & gluantes amaſſées dans un corps froid, dont la marque eſt qu'il n'a aucun appetit. C'eſt l'experience qui la premiere nous a appris cette verité, enſuite le raiſonnement, par le paralelle qu'on fait de pluſieurs choſes ſemblables.

Et voilà comme des principes les plus vulgaires on parvient à la claire connoiſſance d'une verité qui paroiſſoit d'abord abſurde & inſoûtenable. En quoy j'ay imité la maniere d'agir des Geometres qui ne parlent au commencement que des ſimples lignes, des points, des ſuperficies, des quarrez, des angles, des cercles, &c. mais tôt aprés ils déduiſent ſi adroitement une choſe d'une autre, qu'ils en ſavent tirer des conſequences neceſſaires, & conduiſent leurs diſciples comme par la main juſqu'à meſurer la grandeur des Cieux, la diſtance des Aſtres, la maniere que ſe font les éclypſes, & autres choſes fort cachées à nos ſens. J'en dis de même d'un ſavant Phyſicien, lequel ſachant de ſcience certaine les principes & les cauſes de toutes choſes, peut aiſément

affirmer des propoſitions qui paroiſſoient paradoxes auparavant, & les prouver tant par le ſens que par l'uſage.

OBIECTION.

Il me ſemble d'abord entendre deux ſortes de perſonnes qui s'élevent contre tout ce que je viens de dire, à ſavoir ceux qui ne ſont ny Medecins, ny Phyſiciens, quoique d'ailleurs, gens ſimples & remplis de pieté, comme le menu peuple, & les autres qui ne s'apliquent point à l'examen de chaque choſe : & enfin ceux qui ont coûtume de blâmer & de calomnier malicieuſement les choſes du monde les plus vraïes. Je laiſſe ces ames baſſes & ces langues de ſerpent pour répondre aux juſtes demandes des premiers avec toute la douceur & ſincerité qu'il me ſera poſſible. Les quarante jours entiers, me dira-t-on, que N. Seigneur Jeſus-Chriſt a jeûné, ainſi qu'ont fait Elie & Moïſe, ne paſſeront donc plus pour miracles, ſi par quelque cauſe naturelle on peut ſe paſſer de nourriture, non ſeulement pluſieurs mois, mais encore pluſieurs ans. J'avouë que cela ſeroit vray ſi la Sainte Ecriture ne nous aprenoit que telles abſtinances étoient au deſſus des forces de la nature, accordées neanmoins par privilege à des hommes bien ſains, & qui joüiſſoient d'une parfaite ſanté, de qui le Ciel ſoûtint divinement l'infirmité humaine pour un tems : ſi bien que leur condition devint

alors bien differente de celle du commun des hommes ; au lieu que les longs jeûnes que l'experience ou les Hiſtoires profanes nous propoſent, ç'a été naturellement dans des corps mal ſains, & tous remplis d'un ſuc épais & froid, qui a été ſuffiſant d'occuper la chaleur naturelle, & de nourrir un tres-long-tems, ainſi que nous l'avons dit. Et combien voïons-nous de malades qui n'ont aucun apetit, à cauſe que leur eſtomac eſt plein de méchantes humeurs, & qui ne mangent pas le quart durant toute une ſemaine, de ce qu'ils avoient acoûtumé de manger dans un ſeul répas dans leur parfaite ſanté. Je puis dire en avoir vû vivre plus de huit mois, à ne prendre qu'une demi écuelée de boüillon par jour, & ſi encore ils ne l'avoient pas plutôt avalé qu'ils le vomiſſoient : Mais j'oſe bien avancer que c'eſt un pur miracle, & qui par conſequent il excede les bornes que Dieu a preſcrites à la Nature, qu'une perſonne bien ſaine de corps & d'eſprit, puiſſe paſſer trois ou quatre jours ſans alimens, ny ſans avoir faim. Combien ſeroit-il plus admirable que la même perſonne jeûna quarante jours, ſans avoir le moindre apetit ny pour la viande, ny pour le brevage, ny plus ny moins, que les Eſprits celeſtes. Toute l'Egliſe Chrêtienne & ortodoxe, croit que Jeſus-Chriſt avoit un corps extrémement temperé & pur, quoiqu'il fût ſujet aux maladies entant que vray-Homme. La même Egliſe reconnoît auſſi que Moïſe & Elie étoient par-

faitement ſains au tems qu'ils jeûnerent, & par conſequent incapables de ſoûtenir une ſi longue abſtinance ſans miracle. D'où il s'enſuit qu'on eſtime à bon droit de grands miracles, par leſquels l'autorité de ces Prophetes & de Jeſus-Chriſt fût établie. Or ce n'eſt pas une choſe bien nouvelle que tels effets arrivent par l'ordre des choſes que Dieu a preſcrit, comme un prodige à la Nature, par ſa toute-puiſſance, & par ſa bonté contre les Loix ordinaires des choſes ſublunaires. La difference qu'il y a entre la gueriſon des maladies que les Saints operent, & celle des Medecins eſt, que ceux-là rétabliſſent la ſanté perduë par leur ſeule parole, ou avec leur ſeul attouchement, en détruiſant les propres cauſes morbifiques, par la vertu divine qui force la Nature à luy obeïr : & ceux-cy en oppoſant aux cauſes naturelles d'autres cauſes ſemblables, quoique contraires, par le ſecours deſquelles ſi la vertu que le Createur a donnée aux remedes ſe rencontre plus puiſſante, & qu'il n'en détourne pas l'éficacité, alors la cauſe du mal ſe trouve abolie. Quand Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt gueric le flux de ſang inveteré de cette femme, dont parle l'Evangile, par le ſeul attouchement de la frange de ſa robe, ce fût par ſa vertu divine, & point du tout par la Medecine, encor qu'il en ſoit luy-même l'auteur, & qu'il ait creé par ſa pure bonté tout ce qui entre dans les remedes.

J'ay donc raiſon d'aſſurer que l'humeur

phlegmatique étant plus abondante qu'à l'ordinaire, peut faire auſſi aiſément ſupporter le jeûne par l'ordre naturel chez certains malades, que ceux dont nous venons de faire mention qui joüiſſoient d'une entiere ſanté, ſans laiſſer pour cela de s'abſtenir de toute ſorte d'alimens pendant quarante jours. Il y a une infinité d'autres miracles qui ſurpaſſent nôtre entendement auſſi bien que les forces de la nature, & de tout art humain, telle qu'eſt la gueriſon d'un aveugle né, la reſurrection des morts à demi pourris, de chaſſer les eſprits malins du corps des hommes, & ſemblables qui confirment l'autorité toute-puiſſante de Dieu. Ce n'eſt pas à dire que les choſes ſurprenantes qui arrivent, bien que rarement, par certaine loy de la Nature, improuvent les veritables miracles, ny qu'ils diminuent encor moins leur certitude; & que bien loin que celuy-là aille contre les ſentimens de la Foy Catholique, en examinant les cauſes de tels évenemens, qu'il confirme plutôt la verité de ceux qui ſont vrais & authentiques. Car c'eſt couper chemin en même-tems aux impoſtures, aux piperies & aux hypocriſies de tous ces fripons & faux devots, qui abuſent la populace ignorante ſous le maſque de pieté, à faute de ne ſavoir que telles choſes peuvent étre produites de leur intemperie froide, & enſuite d'une grande abondance de pituite. Car ſi une perſonne mal-ſaine & remplie de phlegme, ſe mettoit en tête de contrefaire le ſaint ou le Prophete inſpiré

de Dieu, dans combien d'erreurs & d'impietez precipiteroit-il de gens ? N'a-t'on pas vû de nos jours une fille à Troye en Champagne qui paſſoit pour un prodige de ſainteté par la renommée de ſon jeûne continuel, vers laquelle tout le monde accouroit, qui ſe trouva une veritable impoſture & une pure hypocriſie, tant du côté de cette fripone, que de la part de ſes parens qui agiſſoient par une ſordide avarice. Je ne dis rien du Purgatoire de ſaint Patrice qui a tant abusé de monde : C'eſt à l'Egliſe Univerſelle à juger des vrais miracles, & à ſes enfans de les croire, & de les reverer, pour la verification deſquels les Docteurs Catholiques ne feront pas mal de conſulter les habiles Medecins dans les rencontres au ſujet de la poſſibilité des jeûnes extraordinaires.

CHAPITRE VI.

Du regime leger & peu nourriſſant qu'il faut ordonner aux malades.

LE grand Hippocrate nous a fort ſagement averti qu'à moins que le malade & ceux qui ſe tiennent proche de luy ne faſſent de leur côté bien leur devoir, ainſi que le Medecin, les remedes n'auront pas grand effet, ſur tout, ſi ceux qui ſervent le mala- *1. Aphor. 1.*

de omettent ou donnent à contre-tems ſes choſes que le Medecin aura tres-prudemment ordonnées; ou ſi à ſon inſceu ils s'émancipent de luy faire quelque choſe qui luy ſera enſuite nuiſible. Nous ne parlerons donc en ce chapitre que de ceux qui le ſervent. Or la coûtume de ces femmes qui gardent les malades, auſſi bien que les parens & les amis, eſt de leur donner beaucoup de nourriture, tres-ſouvent, afin, diſent-ils, de ſoûtenir leurs forces, dans la crainte qu'ils ont toûjours qu'ils ne meurent de faim. Il faut avoüer que leur intention eſt fort bonne, puiſque de leur integrité dépend la conſervation de l'homme. Mais quoy que le regime de vivre ait pour but principal de maintenir leurs forces en leur entier, il ne laiſſe pas que de guerir par accident, en ce qu'il doit avoir des qualitez contraires au mal & à ſa cauſe. Telles gens ont coûtume de faire des fautes, principalement ſur la quantité, ſur la qualité & ſur le tems, qui ſont les trois choſes où doivent ſe terminer les circonſtances, tant des alimens que des remedes.

Il faut remarquer quant à leur quantité, que les malades ont dans eux-mêmes des cauſes morbifiques qui violentent leurs forces, parce qu'encor que les alimens de leur nature, conſervent les forces, ils ne ſont pour cela capables de ſurmonter les cauſes productrices du mal. Ce qui fait que ſouvent la maladie rejette un aliment que les mêmes forces demandent.

Plus vous nourrirez les corps impurs, dit Hippocrate, *plus auſſi leur nuirez-vous.* C'eſt à quoy doivent prendre garde tous ceux qui en voulant ſecourir avec empreſſement leurs malades, ils ne les faſſent mourir, en faiſant tout ſelon leur caprice, ſans conſiderer ſi le Medecin l'a ainſi ordonné ou défendu. C'eſt une choſe fort ordinaire aux malades, ſur tout aux febricitans à qui l'on donne des gardes, d'avoir de l'averſion & du dégoût pour les alimens, à cauſe des humeurs impures, dont leur eſtomac regorge, par l'attouchement deſquelles, dit Galien, la nourriture ſe corromt, & ainſi il ſe fait un nouveau ſurcrois de mauvaiſes humeurs, ſans que leurs qualitez ſe puiſſent corriger. Cela fait, que bien loin de voir leurs forces augmenter, qu'au contraire elles empirent: car ſelon le même Auteur, le corps ne ſe nourrit pas preciſément des choſes qu'on prend, mais par celles qui étant une fois dans l'eſtomac, reçoivent une coction & une diſtribution loüable. Ce qui ne ſçauroit ſe faire chez les malades, à cauſe que leur eſtomac eſt trop affoibli pour pouvoir les bien cuire, de qui toute l'œconomie ſe detraque & ſe corromt par l'abondance & par le contact des humeurs viciées, & par ce moyen il en fomente la cauſe morbifique. C'eſt ce qui a obligé Hippocrate d'avancer, *Que ſi quelqu'un s'aviſe de donner des alimens à un febricitant, ce ne ſera qu'un ſurcroit de mal pour luy, comme au contraire, une nouvelle augmentation de force pour un autre qui*

2. *Aph.* 10.

In Comment. preced. Aphoriſm.

7. *Aphor.* 65.

l. de victu acutor.

eſt en pleine ſanté. On faiſoit auſſi bien des fautes au tems d'Hippocrate ſur le regime de vivre, comme dans le nôtre, ainſi qu'il s'en plaint luy-même. Suivant donc ſon conſeil, il vaut mieux uſer d'un regime leger, qui pouvant ſuffire aux perſonnes ſaines, comme nous avons dit au Chapitre quatriéme, à plus forte raiſon devra-il étre ſuffiſant aux malades. De là il s'enſuit, qu'il ne leur faut pas donner plus d'alimens que leurs forces ne peuvent ſupporter.

1. Aph. 7. Il eſt encor neceſſaire d'examiner la nature des maladies: car il en eſt des longues, où il faut nourrir davantage: il en eſt auſſi des violentes, auſquelles un genre de vivre plus leger eſt extrémement profitable, comme nous l'apprend le même Hippocrate: *Aph. 8.* *Quand le mal eſt tres-aigu*, dit-il, *il eſt auſſitôt dans ſa plus grande vigueur, & alors il faut prendre tres-peu d'alimens: mais quand cela n'eſt point, & qu'on en peut prendre davantage: Il eſt bon de ſe nourrir autant que la maladie eſt plus moderée de ſa violence. Le mal étant parvenu*, continüe-il, *à ſa plus grande violence, l'on ne doit manquer d'uſer d'une maniere de vivre tres-ſevere: car il ne faut pas*, dit Galien, *détourner la nature de la coction des humeurs, pour la faire vaquer à celle des alimens.* Or puiſque la quantité des alimens doit étre eſtimée par la vigueur des forces & par la nature du mal, & que de plus les mêmes alimens donnés en tems & lieu ſervent d'un tres-excellent remede, les domeſtiques ne doivent pas les preſenter

In Commentar. hujus Aphor.

aux malades, ſi hors de ſaiſon, ſur tout les femmes, qui apprehendent toûjours qu'ils ne meurent de faim. Ce n'eſt pas que je les deſapprouve entierement, par le moyen deſquels les forces ſe conſervent ; mais j'ay bien voulu inſinuër dans ce chapitre que leur quantité, & la maniere de s'en ſervir ne doivent étre preſcrites que par l'avis des habiles Medecins.

CHAPITRE VIII.

Du tems propre pour nourrir les malades.

ON doit conſulter le Medecin pour ſavoir de luy en quel tems il faut donner des alimens aux malades, à faute de quoy le malade pourroit bien s'en trouver fort mal, ainſi qu'il arrive aſſés ſouvent par l'imprudence des femmes dont la coûtume eſt de preſenter aux malades des alimens lors qu'ils n'en ont point du tout beſoin. Où il faut qu'on ſache qu'il eſt bon de s'en abſtenir entierement dans les accez, ſelon Hippocrate, lors qu'il dit, *que l'on doit jeûner dans les paroxiſmes : car c'eſt*, dit-il, *augmenter le mal que prendre de la nourriture. Et que ceux qui ont des fiévres intermittentes doivent s'abſtenir des alimens dans l'accez. Il faut*, continuë-il, *ſe bien garder de rien donner à* 1. *Aphor.* 11. & 19.

ceux qui ont des accés de fois à autre, encor moins les en preſſer, mais ſeulement diminuër la nourriture avant les criſes. En quoy peut-étre, au tems d'Hippocrate on ne faiſoit pas moins de fautes qu'apreſent, où il y a peu de gens qui ne nourriſſent ſans aucune diſtinction de tems leurs malades. Or nôtre Auteur ne défend pas ſeulement de donner de la nourriture dans le paroxyſme, mais encor de les en preſſer, parce que la coûtume de pluſieurs eſt de les tourmenter ſur ce ſujet, ſans ſavoir qu'en ce même tems la nature étant occupée à combattre le mal, ne peut bien cuire les alimens dont la crudité augmente enſuite le mal auſſi bien que ſes ſymptomes.

4. *Auctor.* Les incommodités, continuë le même Hippocrate, qui ſuccedent à la nourriture donnée à contre-tems ſont premierement, la ſuffocation de la chaleur naturelle, parce que l'humeur morbifique rentrant dans les entrailles durant l'accez, appeſantit encor plus la même chaleur aprés la nourriture. Secondement, l'accroiſſement & la longueur des paroxyſmes & de la maladie; n'étant pas poſſible que la matiere morbifique & les alimens puiſſent étre bien cuits enſemble, & ſoûmis à la nature; d'où procede neceſſairement l'amas des excremens qui ne font enſuite que produire des inflamations, des ardeurs vehementes, & une foule d'accidens, en rendant le mal pire qu'il n'étoit.

Mais comme il y a un certain cas où il eſt non ſeulement permis, mais même fort

neceſſaire de nourrir les malades dans leur accez, je veux dire, lors qu'ils ſont d'un temperament fort chaud & fort ſec, & de qui l'orifice ſuperieur du ventricule eſt debile, avec un ſentiment fort exquis & ſenſible ; de ſorte que la moindre humeur les bleſſe, & qui les menace de quelque dangereuſe ſyncope ; alors, dis-je, les alimens capables de fortifier de l'eſtomac ſeront fort propres, au dire de Galien, qui raporte l'hiſtoire d'un certain jeune-homme qui travaillé d'une fiévre tierce durant l'été, tomboit en ſyncope dés qu'il ne prenoit pas de la nourriture dans ſon accez. J'avoüe qu'un tel cas eſt bien rare, & qu'il demande beaucoup de prudence & de jugement dans un Medecin, qu'il ſurpaſſe la portée du vulgaire, qui ne doit rien faire dans un tel rencontre ſans bon conſeil. Je n'ay avancé toutes ces choſes qu'afin que l'on ſonge ſerieuſement à ne ſe point ſervir des certains remedes indifferemment, puiſqu'il n'y a qu'un habile Medecin capable de les mettre en pratique, quelques familiers qu'ils paroiſſent pour un chacun ; parce qu'il y a en eux quantité de circonſtances dignes de reflexion, qui ſont ignorées de la plûpart de ceux qui ont la temerité de faire la Medecine, dont le principal ſoin eſt de s'aquerir de la reputation dans le monde, & de plaire au menu peuple, non moins que de paroître fort ſoigneux des forces des malades, dont la conſervation ne dépend pas neanmoins des beaux diſcours, mais bien

10. Method. c. 3.

de l'application propre & convenable des remedes.

Qu'on ſe reſſouvienne donc de n'étre pas toûjours complaiſans aux malades, ſur tout quand ils demandent des choſes qui leur ſeroient nuiſibles. *Il eſt bon*, dit Hippocrate, *d'avoir de la complaiſance pour les malades dans les choſes qui peuvent ſervir à la bonne coction des viandes & de la boiſſon. Il ne leur faut faire voir que des choſes agreables, ny leur toucher que des delicates & moles, incapables de les bleſſers & facile, à ſe reparer, comme de preſenter de l'eau fraiche quand il en eſt tems,* &c. *On peut*, dit Avicenne, *accorder aux malades ce qu'ils demandent, pourvû qu'ils n'en reçoivent aucune incommodité. Les viandes & les boiſſons*, dit Hippocrate, *un peu moins bonnes, mais d'un meilleur goût, ſont preferables à celles qui ſont meilleures, mais moins agreables.* Par où il accorde non les alimens mauvais, mais ſeulement ceux qui ſont moins méchans, moyenant que les malades y prennent du plaiſir en les mangeant, & il les prefere aux autres pour qui ils ont de l'averſion, & leſquels l'on ne doit jamais leur preſenter. Ainſi Galien conſentoit que ceux qui avoient la fiévre goûtaſſent un peu de fruits. Or comme je n'approuve pas les Medecins ſi ſeveres, je ne ſaurois non plus donner mon ſuffrage aux trop indulgens, comme étoit autrefois Aſclepiade dans Rome, de qui la complaiſance étoit ſi grande, qu'il accordoit aux malades les bains, le vin, la chair des animaux, & tout ce qu'ils trouvoient

6. *Ep.* 5. 4. *text.* 7.

Fen tert. 1.

2. *Apho.* 38.

1. *ad Glaucon.*

trouvoient bon, ou qu'ils desiroient. C'est par cet admirable artifice qu'il s'attiroit l'aprobation & gagnoit les esprits de tout le monde, quoy que ce fut à la ruine d'un grand nombre de malades.

On peut de ce que dessus remarquer une autre erreur, qui est que dans les fiévres intermitentes lors que les malades commencent à ressentir du froid par tout leur corps, ils s'amusent à boire des liqueurs actuellement chaudes, & qui échaufent beaucoup, à dessein de chasser le froid qui les incommode. Ce qui repugne à l'autorité d'Hippocrate & de tout ce qu'il y a de Medecins tant anciens que modernes, qui ordonnent de s'en abstenir durant les accez, & qui persuadent de retrancher du boire & du manger : ce qui oblige Hippocrate d'ordonner l'abstinence tant des boüillons, que de la boisson tandis qu'il y a du froid aux pieds, parce que la boisson, sur tout la chaude, a plus de disposition à se corrompre, & par consequent plus capable d'aigrir & d'augmenter la chaleur de la fiévre. Il vaut donc mieux de ne rien prendre du tout dans le commencement jusqu'à ce que les pieds aïent commencé à ressentir de la chaleur, ainsi que le veut le méme Hippocrate, alors on peut donner quelque chose, pourvû que ce soit d'une telle nature qu'il ne soit prejudiciable au mal, ainsi que le sont ces breuvages chauds. 1. Acut. tor.

[Dans le plus fort de la chaleur, dit Galien, on doit faire prendre une grande quan-

tité d'eau froide aux malades, afin d'amortir l'ardeur de la fiévre ardente & dans les fiévres synoques. Or l'état d'un accez répond à celuy d'une continuë, & quel danger y a-t'il de boire un grand trait lors que l'accez eſt en ſa vigueur ? Il eſt de la fiévre à peu prés comme d'un feu allumé qui s'éteint plutôt ſi l'on y jette une grande quantité d'eau : Et pour preuve que la froide deſaltere plus & qu'elle provoque la ſueur, on n'a qu'à en avaler quand on a bien chaud, & qu'on eſt fort preſsé de la ſoif, & l'on ſe verra & deſalteré, & tout le front couvert de ſueur, fut-il en hyver. Or puiſqu'il y a du profit & du plaiſir à boire frais, l'on ne doit point manquer d'en donner aux malades une ou deux fois ſelon la longueur ou la brieveté du paroxyſme. Le vulgaire a cela de mauvais entre autres erreurs, que comme tout luy paroit ſuſpect à cauſe de ſon ignorance, en craignant même dans les choſes les plus ſeures, auſſi ne ſauroit-il accorder le moindre petit plaiſir aux malades, en craignant de leur étre trop complaiſans, s'ils faiſoient leur volonté, comme ſi elle étoit toûjours déraiſonnable.]

CHAPITRE VIII.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui donnent aux malades mal à propos des boüillons & des orges mondez à minuit, ou le matin.

ON incommode ſouvent les malades en leur donnant ſur la minuit ou dés le grand matin un orge mondé, ou des boüillons qu'ils prennent à contre-cœur : auſſi voit-on que bien loin de leur étre de quelque profit, ils n'en reçoivent que de l'incommodité, au lieu que ſi l'on n'avoit pas interrompu leur ſommeil, ils s'en ſeroient beaucoup mieux trouvez. Et voilà comme le vulgaire manque en deux manieres, premierement, en refuſant la boiſſon aux malades, & ſecondement, en les preſſant de prendre de la nourriture à contre-tems. Il eſt bien vray qu'il n'y a rien de ſi bien ordonné dont on ne puiſſe aiſément abuſer, ſur tout dans les choſes qui plaiſent en quelque maniere, & principalement dans les alimens qui plaiſent autant au peuple que les drogues luy ſemblent odieuſes, non moins que tout ce qui vient de chez l'Apoticaire, le ſucre prés, auſſi bien que l'hypocras, les biſcuits, les maquarrons, les confitures & les autres petites friandiſes. De quoy je ne

m'étonne point, puiſqu'il eſt tres-naturel d'aimer les choſes qui flatent nos ſens, & d'haborrer les medicamens comme ennemis de nôtre nature; & s'ils luy étoient familiers & amis, ils ceſſeroient d'étre tels en ſe convertiſſant en nôtre ſubſtance, aprés avoir été ſurmontez par nôtre chaleur naturelle : Non que je vueille blâmer une telle averſion née avec nous, mais ſeulement ceux qui ſont ſi fort les delicats, qu'ils voudroient qu'on les guerit avec des orges mondez, & avec des ſimples boüillons, ſans ſe voir obligez d'en faire un bon uſage ; Car aprés avoir pris un orge mondé en ſe levant, ils veulent dîner & ſouper à leur ordinaire en ſe rempliſſant de viande. On donne ces ſortes d'alimens pour trois raiſons à minuit ou le matin.

Premierement. Pour ceux qui manquent d'apetit dans leurs repas, ſur tout à ſouper, & auſquels on eſt obligé de donner de la nourriture durant la nuit ou le matin en ſuivant.

Secondement. A ceux qui relevent de quelque grande maladie, qui deviennent preſque inſatiables, dont l'eſtomac infirme ne peut ſuffiſamment digerer une ſi grande abondance d'alimens ; c'eſt pourquoy on leur en donne peu & ſouvent, de peur qu'il ne s'engendre des cruditez, & qu'il ne s'en enſuive une rechute : Et d'autant que l'on digere moins la nuit que le jour, à cauſe du ſommeil, on ne leur permet qu'un ſouper tres-leger, qui ſe recompenſe aprés par un boüillon bien nourriſſant au matin. Et pour

faire voir que le ſommeil retarde la coction, il ne faut que conſiderer que du dîner au ſouper, il n'y a d'ordinaire que huit heures, & du ſouper au dîner enſuivant, il s'en conte ſeize, ſans qu'on ait plus de faim aprés leſdites huit heures, ſupoſé même que ces deux répas ſoient égaux en quantité & en qualité, tant pour le boire que pour le manger. Cependant toute la difference qu'il y a, c'eſt que l'un de ces répas eſt ſuivi de la nuit & du ſommeil, & l'autre non.

Troiſiémement. C'eſt à deſſein d'alterer ou de preparer un corps delicat par ce moïen; je veux dire le rafraîchir, l'humecter, afin d'inciſer & d'atenüer les humeurs, & qu'en debouchant les paſſages, les faire couler, comme auſſi faciliter le paſſage des pierres & du gravier des reins, provoquer les ſueurs, les menſtrües & les autres petites immondices, ſans étre obligé de mettre en uſage les remedes les plus violens. Sur quoy on voit une infinité de perſonnes dans les mois d'Avril & de May, ſur tout en Provence, Languedoc & Gaſcogne, qui uſeront d'orges mondez & de boüillons. Mais c'eſt avec ſi peu de diſcretion, & avec ſi peu de methode, qu'elles en reçoivent plus de mal que du bien; en ce qu'ils ne veulent rien rabatre de leur repas acoûtumez, parce qu'en mangeant à leur ordinaire, leur eſtomac ne ſe trouve pas encor vuide le lendemain matin, & par conſequent le boüillon y rencontrant des matieres crües, elles en deviennent encore plus crües, & s'y arreſte

avec elles ; afin de ſe digerer juſqu'à l'arrivée du dîner. Et voilà la ſource des deſordres & des cruditez. Et c'eſt encor bien pis quand le boüillon eſt fait avec des herbes ou avec des racines aperitives, inciſives, atenuantes & purgatives : car il pouſſe & jette le ſouper encor crud dans les veines & dans les arteres, où ſe forment des obſtructions qui cauſent enſuite des catarrhes, des fiévres & autres maux innombrables. Et ſi les humeurs crües viennent à croupir quelquetems dans l'eſtomac & dans les inteſtins, elles y engendrent la colique, des tranchées, des ventoſitez brüiantes, des dégoûts, des maux de cœur, des vomiſſemens, &c. En voilà aſſez pour perſuader ceux qui voudront uſer de boüillons alteratifs & de l'orge mondé, à ſouper legerement, afin que l'eſtomac ſe trouve vuide au tems qu'on prendra les boüillons ou l'orge mondé. Et même quand on dîneroit un peu moins que de coûtume, on ſe garantira de tout accident fâcheux. J'en dis autant des medecines, des apozemes, des juleps, & autres remedes aperitifs. On dit en proverbe, que le jour d'une medecine eſt une grande fête, qui porte jeûne & vigile : en quoy ceux-là ſe trompent en mangeant & en beuvant à leur ſouhait, dans l'eſperance que la medecine emportera toutes les ſuperfluités, parce qu'ils ne reçoivent pas grande utilité de leurs remedes, & quelquefois beaucoup de dommage par le mélange des alimens à demi-cuits avec les medicamens alteratifs qui les

entrainent avant le tems. Il vaut donc mieux prendre les choſes ſeparément ſans mêler la nourriture avec les drogues.

CHAPITRE IX.

De ceux qui ordonnent mal à propos le boüillon d'un vieux coq pour toute nourriture aux malades.

TOut le monde convient qu'il ne faut preſcrire aux malades que des alimens aiſez à ſe cuire, d'un bon ſuc, & faciles à nourrir ; C'eſt pour ce ſujet qu'on prepare de la gelée, des conſumez, & des reſtaurans. Mais ce que j'y trouve à redire, c'eſt qu'on emploïe ſouvent des viandes moins propres, comme entr'autres d'un vieux coq, quoique gras, de la coction duquel on prepare un boüillon pour le malade. Cette erreur provient à faute de n'entendre bien les ordonnances des anciens Medecins, qui font de grands éloges de la decoction d'un vieux coq. Dioſcoride eſt celuy qui en parle le premier, & de qui font mention ceux qui ſont venus aprés, & qui ont voulu le mettre en uſage : mais leur deſſein n'a jamais été de nourrir ; car toutes les chairs des vieux animaux ſont difficiles à cuire : outre qu'elles n'engendrent qu'un ſuc groſſier, ne contenant en ſoy aucune ſubſtance aſſez loüa-

ble, ny aſſez nourriſſante, & par conſequent fort peu propres aux malades à qui il ne faut jamais riẽn preſenter qui ne ſoit de facile digeſtion, & qui ne faſſe un bon chyle.

Lib. 2. cap. 43. Dioſcoride s'en explique luy-même. *Le bouillon*, dit-il, *d'un vieux coq rend le ventre libre & pouſſe en dehors les humeurs crües & épaiſſes, avec la bile noire & les raclures des boyaux. Il eſt utile aux longues fiévres, aux aſthmatiques, aux goutes & aux enflures de l'eſtomac.* Il enſeigne encor la maniere de le preparer. Ga-

11. Simpl. lien écrit que le boüillon des poules a la vertu de reſſerrer le ventre, comme celuy des vieux coqs de le lâcher. Où il eſt bon d'avertir de ne donner les boüillons de poule à ceux qui viennent prendre medecine, juſqu'aprés l'operation entiere; car bien qu'il nourriſſe, il ne laiſſe pas de retarder les ſeles, au lieu que celuy d'un jeune coq fournit une bonne nourriture, en temperant même les humeurs; & il eſt d'une grande utilité aux malades. On lit dans les anciens exemplaires de Dioſcoride, & dans d'autres, outre la verſion de Ruel ſelon Marthiole, que le boüillon d'un vieux coq ſe donne principalement pour temperer les humeurs viciées, & on le prepare ſimplement contre les ardeurs de l'eſto-

Cap. 23. de ſimplicibus purgant. mac. Mais Meſué declare fort bien cela, qui aprés avoir mis au nombre des meilleurs alimens la chair des poulets & des jeunes poules, il ajoûte ſelon l'interpretation de Sylvius. *Mais la chair*, dit-il, *des vieux coqs eſt nitreuſe & ſalée, elle eſt plus propre à ſervir de medicament que de nourriture, ſur*

sont le jus qu'on en tire, principalement celuy des coqs rouges, dont le mouvement eſt fort prompt, dont le coit eſt ardent, & de qui le courage eſt grand & opiniâtre au combat, & qui ne ſont ny gras ny maigres : & plus ils ſont agez, plus auſſi ſont-ils propres pour ſervir de medicamens, au ſentiment de Galien. Vn boüillon de cette nature eſt chaud, à cauſe de ſa ſubſtance nitreuſe : il lave, il netoïe, il atenuë, il expulſe les vens, étant cuit avec la graine d'anis ou de carote ſauvage, avec le polypode & le ſel gemme, il apaiſe la douleur du ventricule, du colum, des flancs, des reins, provenant des viſcoſitez : Il dégage les obſtructions, il purge la pituite avec le turbith & le ſafran ſauvage ; ce qui fait qu'il convient aux douleurs de la goute qui en proviennent. Par tous ces paſſages il eſt évident qu'un vieux coq ne doit ſervir qu'aux choſes qui concernent la Medecine, & point du tout pour nourrir : c'eſt pourquoy on fera mieux à l'avenir de ſe ſervir ſeulement des jeunes coqs, afin d'en faire des boüillons nourriſſans : car c'eſt une choſe aſſurée, ſelon Hippocrate & Galien, & tout ce qu'il y a de Medecins, que les chairs des animaux fort agez ne ſont point propres à nourrir. Ce qui nous oblige auſſi de tirer la concluſion, qu'ils conviennent moins aux malades.

CHAPITRE X.

Chapitre ajoûté.

Si c'eſt mal fait de boire en ſe couchant.

C'Eſt une coûtume chez les perſonnes de qualité d'avoir toûjours dans leur chambre pendant la nuit, le vin de la collation, dont les uns s'en abſtiennent, & les autres en prennent quelquefois; & d'autres enfin en font un ordinaire avant que de ſe mettre au lit, portez à cela plus par habitude que par neceſſité. Il y a en Provence & en Languedoc un proverbe qui porte, que qui ſe couche avec ſoif, ſe leve en ſanté; à quoy ſemble s'accorder Hippocrate diſant, 5. *Aphor.* 27. *Que ceux qui dans la nuit ſont preſſez par la ſoif s'en trouveront tres-bien de dormir là-deſſus, ſans rien prendre.* Ce qu'on peut interpreter de ceux qui s'éveillent avec ſoif, & non des autres qui ſe trouvent alterez avant que de s'aler coucher, parce qu'il vaut mieux, ce ſemble, s'empêcher de boire durant la nuit & au premier réveil, qu'avant le ſommeil. Pour moy je ne déſaprouve point le procedé de ceux qui boivent le ſoir, quand c'eſt par une longue habitude, ainſi que j'ay vû faire à pluſieurs, vû que c'eſt un tyran que la coûtume, qui a bien ſouvent plus de pou-

voir ſur nous, que la Nature même, encor que le gouvernement de celle-cy ſoit legitime, & que celle-là ne l'ait que par uſurpation : Et cependant il ne faut pas mépriſer la coûtume, puiſqu'elle eſt devenuë une ſeconde Nature : joint qu'au dire de Galien, ceux qui s'accoûtument à quelque choſe, font ordinairement choix des choſes convenables à leur naturel, en rejettant auſſi-tôt les choſes pour leſquelles ils ont de l'averſion. Ce n'eſt pas qu'il ne s'en trouve qui perſeverent dans leurs mauvaiſes coûtumes, vaincus par le plaiſir, & par la douceur qui les entraîne, ou pour ne reſſentir encore les incommoditez qu'elles portent aprés elles. Mais il y en a plus de ceux-là que de ceux-cy. *Il n'y a perſonne*, dit-il, *ſi ſtupide qui ſe ſentant fort incommodé en beuvant de l'eau froide, vüeille continuer à en boire.* Mais il y a, me direz-vous, bien peu de gens qui aïent aſſez de reſolution pour commander à leurs apetits déreglez, ne croïant pas étre obligez de s'abſtenir des choſes qu'on ſait étre par experience nuiſibles à la ſanté, ſi un Medecin ne les deffend. Mais hélas, il aura encor bien de la peine à le leur perſuader. J'oſe bien avancer que toute perſonne ſage & temperante, pourra aiſément ſans ſe flater, ſe former elle-même un regime ſalutaire, tant pour la qualité, que pour la quantité des alimens, &c. beaucoup plus ſeur que du plus ſavant Medecin du monde, en ne faiſant

reflexion que ſur ſes propres experiences & obſervations. Et ſi elle ne le peut, elle n'a pas grand eſprit, pour ne pas dire, qu'elle eſt une bête, ſur tout aïant paſſé trente-ans, une telle habitude peut étre profitable à ceux qui y prennent du plaiſir : car Hippocrate veut que le boire & le manger un peu pires, mais d'ailleurs tant ſoit peu plus agreables, ſoient toûjours preferez à tous autres contraires ; y aïant ſur tout trois ou quatre heures du ſouper au coucher ; car alors la digeſtion eſt à moitié faite. Ce ne ſera donc pas mal fait de prendre un peu de vin qui s'accommode fort bien avec ce qui eſt à demi cuit, le vin n'aïant pas beſoin d'un long ſejour pour étre digeré, veu qu'il ſe change aiſément & qu'il ſert pour achever la coction des viandes : Et bien loin de retarder le chyle, qui eſt déja bien avancé, il ſe trouvera auſſi-tôt preſt à ſortir de l'eſtomac que luy, en luy ſervant même beaucoup pour le faire penetrer plus promtement juſqu'au foye. Auſſi les plus éclairez en uſent de la ſorte, à deſſein d'aider la diſtribution de la nourriture, & pour que le foye en devienne plus humecté. Ce qui les y confirme, c'eſt qu'ils en repoſent mieux pour l'ordinaire, comme auſſi plus tranquilement, à cauſe d'une douce vapeur du vin qui monte au cerveau, l'humecte doucement. Et ſi quelqu'un n'approuve pas une telle coûtume, étant qu'elle engendre de la crudité, & qu'elle interrompt la coction

2. Aphor. 38.

que l'eſtomac a déja bien avancé, je répons qu'il n'en eſt pas du boire, ſur tout du vin, comme de quelqu'autre choſe, la digeſtion de laquelle exigeroit un long-tems, ou qui épaiſſiroit davantage le chyle, qui pour cela pourroit reſter plus long-tems, & le rendre moins propre pour être diſtribué: car le vin qu'on boit fait le même effet que l'eau qu'on ajoûte à une autre choſe trop épaiſſe, laquelle brûleroit dans le pot ſans cela. Les habiles Cuiſiniers pour interrompre ſa cuite, ont grand ſoin de la détremper avec du boüillon chaud, ou avec de l'eau boüillante, à quoy répond le vin qui par ſa chaleur naturelle entretient & fait mieux continuer la digeſtion, & bien loin qu'une telle interruption ſoit de longue durée, ou préjudiciable, elle ſe recommance plus aiſément, & s'acheve plus heureuſement: Et enſuite l'eſtomac ſe vuide mieux quand ſon chyle eſt plus liquide, duquel le foye joüit plus à ſon aiſe. On peut conclurre de là, qu'une telle colation convient mieux & eſt plus ſaine à ceux qui boivent fort peu durant leur répas, principalement au ſouper. Et quoy qu'ils mangent bien, ils ne ſont pas pour cela fort alterez. Non que je vüeille introduire une telle coûtume par mes raiſons, parce qu'un chacun doit par ſa propre experience connoître ce qu'il luy eſt utile ou dommageable, & d'étre Medecin de ſoy-même. Je conſeilleray plutôt de boire trois ou quatre fois durant les répas, à proportion des alimens qu'on mange, mon

deſſein n'étant que faire voir que ceux qui ont telle habitude, y ſont fondez par quelque raiſon, & ils le peuvent continuer s'ils y ſont habituez dés leur enfance : Mais je ne voudrois point approuver qu'on beut de l'eau en ſe mettant au lit, ſur tout les filles & les femmes trop ſujettes à leurs appetits & à leur fanteſie, dont les unes avalent par coûtume, deux ou trois grands verres d'eau froide avant que de ſe coucher ; car cela gâte & debilite leur eſtomac, & fait des obſtructions dans leur foye & dans leur rate, d'où naiſſent les pâles couleurs, la courte haleine, le battement de cœur, la ſuffocation de matrice, & à quelques-unes, la ſterilité.

CHAPITRE XI.

De ceux qui s'amuſent à mettre de l'or dans les boüillons des hetiques.

C'Eſt une coûtume fort familiere à bien des gens, d'ajoûter de l'or aux boüillons des malades, & ſur tout des hetiques, & de ceux qui ſont reduits à la derniere maigreur. Ce que je tiens pour fort inutile, quoique à mon avis, il ne ſoit ny nuiſible, ny pernicieux. Javoüe qu'il n'y a pas peu de diſpute entre les Medecins ſur les vertus de l'or; car les plus habiles d'entr'eux aſſeurent étre

un excellent remede pour les maladies du cœur, & qu'il réjoüit la veüe, qu'il a une vertu ſpecifique contre la palpitation, contre les ſyncopes, contre la lepre, & contre l'epilepſie; & que le même métail étant éteint dans du vin remedie aux douleurs de la rate, & aux mélancoliques, qu'il empéche la pourriture. *Il y a dans l'or*, dit Avicenne, *des proprietez cachées contraires aux venins: & ſi un enfant en venant au monde tient de l'or dans ſa bouche, il ne craindra point le demon: ſi une femme groſſe en boit, elle n'accouchera point avant terme.* Le même Auteur met l'or entre l'argent & le hyacinthe, aſſeurant qu'il eſt plus efficace que l'argent, mais inferieur au hyacinthe, dont la limeure entre dans les medecines contre la mélancolie. Enſuite il ajoûte que l'argent eſt froid & ſec en quelque maniere, & de qui les effets répondent à ceux du hyacinte, ſi ce n'eſt qu'il eſt plus debile: car il attribuë à ce dernier la vertu de réjoüir le cœur, & de le fortifier, en reſiſtant contre les venins qui ſont des qualitez qui ſortent du même hyacinte, ainſi que la proprieté d'atirer le fer, émané de la pierre d'aiman, qui ne peut étre ny diſſous, ny ſurmonté par nôtre chaleur naturelle, à l'exemple des vegetaux, parce que, dit-il, ſa ſubſtance ne le ſouffre pas, la chaleur naturelle ne ſervant que pour aider ſa penetration. Fernel le recommande fort, de ce qu'il ne participe nullement à la malignité des metaux. Et Paracelſe pretend qu'il peut guerir toutes

Fen 1. cap. 7.

Lib. de medic. cordialib.

les maladies, juſqu'à la goute & la lepre, ſi l'on s'en ſert. Pluſieurs Medecins de nôtre tems en diſent de même. Et c'eſt pour ce ſujet qu'ils font entrer ce metal dans la compoſition de pluſieurs medicamens. Mais il en eſt d'autres qui nient toutes ces choſes: & entr'autres Antoine Muſa, Braſſavole, André Baccius de Thermis, Fallope, Eraſte, Rondelet, Duret & quantité d'autres fameux. Samnarole prefere l'eau de vie à tout l'or du monde pour la ſanté, à cauſe qu'elle ſe tire d'un vegetable qui eſt un cardiaque familier à la nature-humaine.

Je ne veux pas me mêler icy de la diſpute de ces Meſſieurs, bien que l'or paroiſſe un remede excellent & confortatif, & qui étant mis dans les boüillons ſoit innocent, ne laiſſe pas d'étre innutile, puiſque rien ne ſe diſſout de ſa ſubſtance pour étre trop compacte, & qu'il ne ſe mêle point du tout avec la liqueur, ſi ce n'eſt quelques ordures, n'y aïant ny feu, ny ébulition capable de la diſſoudre: outre que l'or ne nous étant pas naturel, ne ſauroit étre ſurmonté par nôtre chaleur naturelle, & par conſequent étre changé en nôtre ſang, non plus que de reparer la perte des eſprits, étant ſi éloigné de nôtre nature; encore moins ſe convertir en nôtre propre ſubſtance, parce que la ſubſtance des metaux luy eſt ſi opoſée, de quelque maniere qu'on les prepare, qu'ils ne deviendront jamais alimens, ny par conſequent l'or ne pourra guerir ny la lepre, ny la fiévre hetique, ny la phthiſie, ny

ny pas une des maladies provenant d'inanition, leſquelles ont bien plutôt beſoin du remplacement & de l'application de quelque bonne ſubſtance, que d'aucune ſimple alteration, & telle qu'aucun metal ne pourra jamais fournir. Or comme les hetiques ne demandent pas tant d'étre fortifiez par une ſeule qualité, que d'étre rétablis par quelque humeur ſubſtantifique, en vain fait-on boüillir de l'or dans leurs boüillons, vû qu'il eſt incapable de reparer la perte qui s'eſt faite de l'humide radical, à faute de ne pouvoir ſe transformer en aliment, & qu'il eſt enſuite rendu tel avec les excremens, ſans la moindre diminution de ſon poids qu'il avoit été mis en decoction, ou qu'il avoit été avalé.

Ces raiſons neanmoins ne ſont pas ſuffiſantes pour luy ôter la vertu cardiaque qu'il pourroit avoir contre les venins, & contre les maladies melancoliques, ſans neanmoins qu'il en ait aucune propre pour nourrir.

Il n'y a pas bien long-tems que le bon homme Sennert, ſe laiſſa duper par un Charlatan d'Allemagne, lequel avoit dit qu'une poule qui ſeroit engraiſſée durant un mois avec des füeilles d'or, ne manqueroit pas de les convertir ſi parfaitement en ſa propre ſubſtance, que l'on pourroit voir dans ſa poitrine trois lignes d'or auſſi pur & auſſi bien tirées, comme ſi un Orfévre les y avoit introduites. Voilà certes une maniere de nourrir fort extraordinaire, de voir qu'un

In præfat. lib. de conſenſ. & diſſen. Chymic. cum Galenic.

aliment qu'on aura pris retienne tellement ſa nature, qu'il ne ſoit nullement changé, même aprés la troiſiéme coction, (ce qui eſt tout-à-fait contraire à la nature de la perſonne nourrie) & que cependant il paſſe en ſa propre ſubſtance. Mais ceux qui en ont fait l'eſſay, peuvent rendre témoignage de la fauſſeté de cette experience, ainſi que l'avouë le celebre Lauremberg de ſoy-même, ſous lequel j'ay étudié en Philoſophie à Montauban. Mais ce n'eſt pas là la ſeule fourberie de certains Chymiques impoſteurs, dont la coûtume eſt d'ajoûter mille fauſſetez à une ſeule veritable experience qu'ils auront peut-étre vû faire, & de publier les proprietez de pluſieurs choſes qui ne ſont point.

In Examine Aphoriſmorum Angeli ſala.

CHAPITRE XII.

Chapitre ajoûté.

Du pretendu Or potable des Chymiſtes & de leurs autres remedes.

LA Secte de Paracelſe nous étourdit les oreilles par le recit de ſes perles, de ſes yeux d'écreviſſe, de ſa poudre de licorne, & d'autres ſemblables petites choſes, mais ſur tout de ſon Or potable, qui n'eſt autre choſe, ſi l'on veut l'en croire, qu'un abregé de toutes les eſſences, par la vertu & par la proprieté duquel nos eſprits ſont

exemts de toute corruption, que les forces s'augmentent & ſe conſervent, que la gaïeté & l'embonpoint s'aquierent, & qu'enfin les hommes caduc rajeuniſſent aprés s'étre dépoüillez de leur vieilleſſe, ainſi que fait un vieux ſerpent en quittant ſa vieille peau. Outre que ce même Or peut également prevenir les maladies, & retarder le deſtin du trépas, en prolongeant la vie au delà du terme que Dieu leur a preſcrit. C'eſt à quoy je veux aporter toute la diligence poſſible, afin d'examiner s'il s'y trouvera quelque vraïe-ſemblance, ou ſi ce ne ſont que des pures fables, ou que de pitoïables reveries. Moins y a-t-il de gens ſages, plus auſſi ſe trouve-t-il des hommes qui croïent trop aiſément. Il faut avoüer que la plûpart des Riches ſont perſuadez que l'or, l'argent & les pierreries, ont dautant plus de vertu & d'efficace contre les maladies, qu'elles ſont d'un plus haut prix. Mais pour ne pas faire des repetitions ſur les tromperies de ces fourbes qui pour un gain ſordide, ont inventé de tout tems ces ſortes de remedes, & qu'ils en inventent encor tous les jours pour les mettre en pratique, ſans faire aucun ſcrupule de vendre bien cherement l'huile de geroſles mixtioné, avec quelques petites bagatelles, & au lieu de la veritable liqueur des pierres precieuſes, ils ne donnent rien moins que du camfre delayé dans du vin diſtilé. On devroit ſe mettre dans la tête pour une bonne fois, que l'Art ne ſauroit jamais venir à bout de ſi bien preparer ny

l'or, ny l'argent, non plus que le reſte des metaux, le corail, les perles, ny les pierres precieuſes, afin de fortifier nos forces, en fortifiant ſur tout & deffendant le cœur, comme étant la forteresſe & le donjon, tant de la chaleur naturelle, que le principe de la vie. Voïons donc ſi je ne pourray pas convaincre mon Lecteur de cette verité.

Pour peu qu'une perſonne ait de connoiſſance des principes de la Medecine, il ne ſauroit ignorer que les forces & tout l'embonpoint de nos corps, ne ſe maintiennent que par le moïen d'une parfaite ſanté, qui les rend ſains par la vertu d'une choſe, & vigoureux par la proprieté & par l'aproche d'une autre; & qu'il faut par conſequent que la bonne grace, le teint vermeil, la beauté & la vigueur fleuriſſent & s'augmentent, pour ainſi dire, par la preſence d'une ſanté achevée, de laquelle l'on ne les ſauroit ſeparer. Quel moïen donc, je vous prie, qu'une qualité contraire puiſſe avoir aſſez d'éficacité pour rétablir un corps tout détraqué & extrémement alteré. Mais diſons plutôt, qu'étant & trop foible & trop languiſſant, il ſe recréera & ſe trouvera mieux par l'uſage d'un aliment convenable & proportionné : car il ſera toûjours vray de dire, que cela ſeul eſt propre au corps qui luy eſt fort ſemblable, tant en qualité qu'en ſubſtance. Mais pour l'or tout Roy des metaux qu'il ſoit, peut bien recréer & réjoüir les yeux & l'eſprit des avares quand ils le voïent & le touchent, & encor plus lorſ-

qu'ils le tiennent ſerré dans leurs coffres: mais de croire qu'il ait en ſoy la moindre vertu de reparer & de retenir les forces, c'eſt une chimere. Qu'ainſi ne ſoit, on n'a qu'à avoir tant ſoit peu d'eſprit & un grain de bon ſens, pour connoître & pour étre perſuadé que l'or n'aïant en ſoy ny la nature d'aliment pur, ny la proprieté d'un remede ſincere, il ne ſauroit fournir au corps un ſang pur, d'où ſe forment les eſprits, comme une matiere tres-propre par la vertu de laquelle toutes les autres parties ſe ſoûtiennent; encor moins pourra-t-il netoïer & purifier les impuretez & les immondices de nos corps par qui nos eſprits ſe trouvent ſouvent infectez, d'où les parties mêmes en ſouffrent aprés.

L'experience de tous les ſiecles paſſez leur devroit ſuffire pour les obliger à ne mettre au nombre des alimens leur Or, non plus que les autres metaux & les mineraux: les Hiſtoriens nous font ſouvent la deſcription de quantité de villes aſſiegées & reduites aux dernieres extremitez à faute de vivres, mais il n'y en a eu jamais un ſeul qui diſe avoir vû ou entendu dire que les riches ſe fuſſent garantis de la faim & de la mort durant ces grandes miſeres, par exemple celuy de la Rochelle, où l'or n'y manquoit pas, ſans qu'il put ſervir de rien à ceux qui en avoient, ſi ce n'eſt quand ils en pouvoient acheter quelque choſe bonne à manger. Je ne croy pas non plus qu'on puiſſe aſſigner le moindre raport ny reſſemblance,

entre la nature de nos corps, & celle de tous les metaux, laquelle cependant doit étre telle ; qu'il n'y a que les ſeules choſes qui ont eu vie, ou qui du moins ont été tirées des parties du vivant, capables de nous nourrir, & que méme toute ſorte de plantes, ny toute eſpece d'animaux avec toutes leurs parties, ne ſont pas propres à nous ſervir de nourriture.

Or ſi tant eſt que tout ce qui a vie n'eſt pas entierement bon pour ſuſtanter la vie, bien qu'il aproche de nôtre nature ; combien peu, je vous prie, les metaux ſeront-ils propres pour ſa conſervation ? Eux, dis-je, qui n'ont aucun raport avec nôtre vie. C'eſt inutilement qu'on ſe tourmente & qu'on s'inquiete pour chercher, on ne trouvera jamais rien dans la vaſte étenduë de l'Univers, qui ſoit plus compoſé que nos corps, leſquels ſe forment, naiſſent, s'augmentent, & prennent leur juſte acroiſſement par le mélange des corps mixtes dont ils ſont proprement le but & la fin, & qu'ils tiennent le lieu le plus honorable & le premier entre toutes les choſes mixtes ; tandis que les metaux ſe forment tout au contraire par une fort legere & tres-ſimple mixtion des Elemens. De plus leur dureté & leur ſechereſſe naturelle les empêche de ſe fondre de la maniere qu'il faudroit, non plus que de ſe cuire & ſe convertir en un ſang liquide. Mais qui plus eſt, ſi nous experimentons toûjours que nous ne ſaurions nous nourrir avec des branches d'arbres,

de qui toutefois la temperature ne s'éloigne pas bien fort de la nôtre, puiſque leurs fruits nous ſont ſi agreables, non plus que des os & des ligamens des corps des animaux, qui ſervent pourtant à entretenir nôtre vie, à cauſe qu'il n'y a que les ſeuls alimens mols & humides qui nous puiſſent convenir. Que dirons nous donc de l'uſage des metaux, dont la nature eſt infiniment éloignée de la nôtre. C'eſt une choſe étrange de voir certaines gens aſſez ridicules pour donner le nom de liqueur molle aux metaux fondus : ils parleroient bien plus juſte en les appelant fluides & coulans, puiſqu'ils ne contiennent en ſoy rien d'humide, & qu'ils ne ſauroient pas même ſe rendre fluides ſans le ſecours de leur menſtruë, ainſi qu'ils diſent. Qui ſeroit aſſez habile Cuiſinier pour aprêter les metaux & les ſervir à un malade pour ſon dîner, ou pour ſon ſouper ? D'ailleurs ſi telles liqueurs ne peuvent retourner en leur premiere forme metallique, quand ils ſont une fois diſſous, qui eſt-ce qui les voudra prendre encor pour des metaux ? Que s'ils me repartent qu'ils reprennent leur premiere forme & leur ancienne nature de metal, ainſi que fait l'Or potable, il faudra dire neceſſairement qu'il ſe forme des metaux dans nos veines, au lieu d'un ſang loüable. Aprés quoy n'aurons-nous pas tout ſujet de craindre, que nous aïant communiqué leurs qualitez, nous ne devenions des hommes aïant des corps de fer & d'argent, comme autant de Midas, mais raiſon-

nons au ſujet des eſprits & diſons, que s'ils perdent leur nature, ils nous deviennent inutiles ; & que ſi davanture ils les retiennent, ils ne ſauroient qu'être tres-pernicieux par leur frequente cauteriſation, comme il arrive à ceux de la bile, du miel, & à ceux du vin enſuite des diſtilations reïterées.

Mais pour revenir à nôtre Or, je dis que s'ils n'arrive aucun dechet conſervant toûjcurs ſa forme, ſa matiere & ſon poids, il eſt fort à preſumer qu'il ne perd rien non plus de ſa ſubſtance. Et encor qu'il ſoit reduit en liqueur afin d'être plus aiſément avalé, il eſt tout-à-fait incapable de coction, de douceur & de bonté. Que ceux donc qui ont des yeux & de l'entendement, conſiderent combien ſottement les donneurs d'Or potable veulent & s'efforcent de nous prouver que cet or potable eſt excellent contre toute ſorte de corruption.

Mais pour qu'une choſe nous puiſſe garantir de la corruption, il faut que ce ſoit ou en nous nourriſſant, ou en nous environnant comme fait le vinaigre, ou quelqu'autre choſe froide & ſeche, ou enfin en conſumant l'humeur ſuperfluë, à l'exemple du ſel. Or le vinaigre, ny le ſel ne le peuvent faire, à cauſe que qui que ce ſoit n'en ſauroit prendre une aſſez grande quantité qu'il faudroit pour en venir à bout. Il reſte donc qu'il n'y a que cela ſeul qui nous nourrit, & capable de ſe changer en nôtre ſubſtance, qui ait la proprieté de nous de-

livrer & de nous défendre de toute corruption, en ôtant les causes qui la produisent.

Que si on s'opiniâtre à dire qu'il nourrit effectivement, il faut donc qu'il se transforme en la substance propre de la personne nourrie ; mais il cessera alors d'être or pour devenir de la chair, & le corps de l'animal sera par ce moïen bien plus fort que le metail, même lequel sera forcé de luy ceder dans un tel changement, & de cette maniere l'or sera sujet à la même corruption, ne pouvant jamais se nourrir d'une chose inalterable, & hors des atteintes de la corruption & de toute pourriture. Car il y a bien de la contrarieté de vouloir qu'une même chose puisse étre nourrie sans étre gâtée par la putrefaction. Et pour dire en un mot, l'or pur & tout seul ne sauroit ny changer nos corps, ny en étre reciproquement changé ; ainsi c'est en vain qu'on veut nous le faire prendre.

Quant à l'essence du même or, pour me servir de leur propre terme, elle ne vaut guére mieux, à raison de sa chaleur brûlante & destructive qu'elle a contractée par le mélange & dans l'application des choses si mordicantes & si devorantes, que plusieurs Chymistes n'en ont osé donner, encor moins en prendre eux-mêmes. On a vû beaucoup de celebres Medecins qui ont donné des Traittez au Public, par lesquels ils prouvent que l'essence de l'or engendroit la lepre, aprés avoir brûlé le foye & le sang ; & c'est

à la verité pour cela qu'on n'oseroit faire prendre une seule petite gout de cette essence, si ce n'est dans quelque liqueur dont la dose soit mille fois plus grande, pour que sa vertu nuisible & corrosive en soit corrigée.

Au reste le Magistere de perles, des yeux d'écrevisses, de corail, des pierres precieuses, &c. n'ont pas plus de vertu pour fortifier que l'Or potable pour l'acrimonie du sel, de vinaigre qui leur demeure ; & que les uns ny les autres n'aprochent pas de la bonté des poudres preparées, selon l'usage ordinaire & adoucies avec soin sur la pierre de porphire.

Ce n'est pas une moindre folie d'atribuer de la vertu & de la force au musc, à l'ambre gris, au safran, aprés avoir été preparez par l'Art Chymique, puisqu'ils ont assez d'éficace dans leur propre nature, qui leur a communiqué de tres-grandes forces & de belles qualitez sous un petit volume. Mais en fasse l'essay qui voudra, pour voir si l'aliment assaisonné de safran entier n'a pas davantage & de vertu & de saveur que son extrait.

Pour revenir à nos metaux, je dis qu'encore que tout ce qui se trouve sur la terre soit de quelque valeur, ou de quelque usage aux hommes, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit propre à manger ou à guerir. Les pierres sont fort propres pour broïer & pour écraser les grains, ou pour bâtir des maisons : & dés qu'un Medecin les met en

uſage, au lieu de bons remedes, on peut l'appeler Medecin des pierres, ne trompant pas tant des hommes que des pierres. Au tems certes que la Medecine nourrice des Grecs fleuriſſoit plus par ſa pudeur naturelle, & par le prudent uſage des choſes, que par le nombre & par l'apareil des remedes, la ſanté des hommes étoit moins alterée & plus ferme par un regime de vie fort ſimple & fort mediocre, lors, dis-je, que le nombre des Cuiſiniers & des ragoûts étoit fort petit, & que l'on pratiquoit par tout la frugalité : Mais dés qu'elle s'eſt trouvée corrompuë à l'arrivée des fables & des imaginations des Arabes, & que les hommes commencerent à ſe ſentir acablez d'une infinité de maladies, enſuite de leur vie pleine de luxe & d'yvrognerie, & qu'ils ſe virent obligez de mettre la ſanté au nombre des choſes les plus delicieuſes, voilà auſſi-tôt venir une troupe de trompeurs, de hableurs & de Charlatans qui dreſſerent de grandes Boutiques remplies de pierres, d'excremens, & d'ordures que la mer avoit jettées ſur ſes rivages, avec pluſieurs fiantes de divers animaux, non moins que leurs poils, leurs ongles, leurs dents, & enfin un prodigieux amas de vetilles auſſi propres pour la gueriſon des maladies, que le ſont les balieures d'une maiſon. Leur avarice ne s'arreſta pas encor là ; car comme elle eſt l'enfant de la luxure, elle les porta à déchirer les entrailles de la terre, en l'accuſant avec injuſtice d'être trop peu fertile & trop ingrate. C'eſt

de ces profondes cavernes où les manes ſe tiennent cachées, que tous ces Impoſteurs tirent leurs metaux, leur fer vray boutefeu des temeraires ; l'or & l'argent veritables pertes de la vie des hommes. Pourquoy ira-t-on deſormais juſqu'au centre de la terre afin d'avoir dequoy ſe purger ? A quoy bon ſe donner tant de travail & tant de peine, aprés ces ſortes de compoſitions ſi vantées par les Soufleurs qui paſſent leur vie dans les fourneaux, à l'exemple de certaines beſtioles d'Egypte. Ces remedes qui portent le nom ſpecieux d'or, n'en ont jamais reçû la moindre portion, & ils ne s'en ſervent que comme d'un filet pour atraper l'argent des ſots, ſans que les malades en ſoient pour cela plus ſoulagez, encor qu'ils euſſent conçû une ferme eſperance de guerir promtement par l'adreſſe de ces nouveaux Medecins, même dans leurs maladies les plus incurables.

Si nous en croïons aux Chymiſtes, l'or le plus excellent de tous les metaux ſe fait du ſouffre & du mercure, ou pour mieux dire, de la concretion de la plus pure exhalaiſon & de la plus noble vapeur de la terre. On peut l'appeler la production du Soleil, comme il en eſt la veritable image : il peut même paſſer pour le Soleil de la terre, à moins que nous ne l'appelions avec plus juſte titre, l'auteur & le maître de tous les maux & de toutes les méchancetez qui ſe commettent ſous le Soleil, depuis que les choſes deſtinées pour l'uſage ſeul de la vie

ſe ſont tournées à ſa ruïne. Ce même or, dis-je, devroit étre banni du commerce des hommes comme un ſcelerat, ou du moins de la pratique de la bonne & veritable Medecine. On vient à bout de tout à force d'or & d'argent, ſans toutefois augmenter le moins du monde les forces du corps, non plus que de le delivrer de la moindre de ſes incommoditez, à cauſe de ſon temperament opoſé, de ſa dureté, de ſa peſanteur, de ſon épaiſſeur & de ſa ſolidité. Toutes ſes qualitez, dis-je, le rendent incapable tant d'alterer nos corps, que d'en étre alteré luy-méme. Paracelſe a beau jaſer avec ſa noire troupe, que l'or ſe peut tranſmuër à l'aide des fourneaux & de la vertu infernale de l'eau regale : mais nous ne leur en croirons jamais, tant que nous verrons que l'or gardera toûjours ſa propre nature : qu'ils le broïent, qu'ils le ſeparent, & qu'ils le diminuent tant qu'il leur plaira, ils le trouveront toûjours indiſſoluble. Et par quel moïen pourroit-il réjoüir le cœur des malades ? Mais non, je me reprens : car il réjoüit en effet lorſque les riches le donnent à pleines mains aux Empiriques, dont la vuë & la poſſeſſion cauſe une grande joïe à leur cœur. Mais je puis bien douter s'il ſe peut prendre ſans beaucoup de peril, & même s'il ſe peut rendre potable, ſon temperament chaud & ſec combat directement nôtre chaleur naturelle & nôtre humide radical, qui ſe conſervent dans une grande mediocrité de chaleur & d'humidité. Ne diroit-on pas que ceux-là

ont perdu & le ſens & le jugement de s'imaginer qu'ils pourront par le moïen de leur or, racheter leur ame quand elle ſera ſur le point de ſe ſeparer de leur corps, comme ſi vraïement elle pouvoit étre arreſtée avec autant de facilité par des chaînes d'or, que l'on retient un oiſeau avec un filet attaché à l'un de ſes pieds. Ceux-là, encor une fois, ne ſont-ils pas groſſiers, & mille fois plus ſtupides que l'or même & que les brutes, de confier ainſi leur vie entre les mains de ces miſerables Souffleurs qui leur impoſent ſi impunément, en leur faiſant à croire qu'il n'y a aucune maladie qu'ils ne gueriſſent par la vertu de leur or, pendant qu'ils ſe pourroient faire plus ſurement traiter, & dont ils recevroient beaucoup plus de ſoulagement par un bon regime de vie, & par les autres ſecours que la Medecine methodique preſcrit, & qu'elle applique par les mains d'un homme experimenté.

L'Art Galenique a bien de meilleurs preceptes : car quelqu'un, par exemple, eſt-il attaqué d'une hydropiſie qui le fait languir, laquelle par le poids de ſes eaux s'en va dans peu de jours éteindre les reſtes de ſa chaleur naturelle : on n'a qu'à vuider la ſeroſité qui l'a engendrée, ſi tant eſt que les forces le permettent, & en cas qu'elle ne ſoit trop inveterée, on n'a qu'à fortifier le foye & le voilà gueri. Quelqu'autre eſt-il dans une exceſſive melancolie, & dans de frequentes défaillances de cœur ? On n'a qu'à abatre cette nuée épaiſſe des vapeurs, & qu'à dimi-

nuer le poids des humeurs qui forment ces tempêtes, & le malade ne tardera pas d'en recevoir du ſoulagement & d'avoir de la gaieté. Un corps ſe trouve-t-il tout en feu par l'ardeur de la fiévre qui n'eſt qu'une chaleur étrangere ? On n'a qu'à le temperer, & qu'à l'humecter ſelon les bonnes regles de la Medecine pour l'en guerir en peu de tems. Eſt-il en danger de perdre la vie par la peſte qui deſole & ravage tout ? On n'a qu'à l'éloigner de la ſource & de l'origine de la pourriture, en le ſecourant par les cardiaques (je n'entens pas ceux des Chymiſtes faits avec de l'or & les pierres precieuſes) mais ceux qui ont des qualitez amies du cœur, comme le bon vin, les bons alimens & autres de cette nature. Si quelque lepreux demande du ſecours, & que vous n'oſiez luy promettre la gueriſon voïant ſon mal incurable, un vendeur de fumée luy fera ſerment qu'il le tirera de là avec ſon or. Mais il mentira comme un arracheur de dens, & le malade voïant ſa bourſe vuidée au grand profit du Souffleur, ſans qu'il en ſoit plus ſoulagé par l'inutilité de ſes remedes, ne fera que plaindre l'argent que ce maître hableur luy aura excroqué, & deviendra à l'avenir beaucoup plus aviſé pour ne plus ſe fier ſi temerairement à ces Medecins de neige.

CHAPITRE XIII.

Du lait propre aux hetiques, quand il eſt delaïé avec de l'eau d'orge.

LE lait étant un des principaux remedes contre la phthiſie, ainſi que nous avons déja dit, m'oblige d'en parler encore, en diſant qu'il ſurpaſſe en vertu tout l'or du monde, parce qu'il nourrit, qu'il rafraîchit, & qu'il ſert même à conſolider les plaïes, outre qu'il eſt d'une grande utilité pour pluſieurs autres maux, pourvû qu'on le prenne avec toutes les precautions neceſſaires. A quoy doit prendre garde le Medecin, de peur qu'il ne porte plus de prejudice que de profit, à cauſe qu'il ſe corromt facilement dans l'eſtomac, cauſant aux uns des raports puants; s'aigriſſant dans les autres, & ſe caillant auſſi quelquefois dans leur eſtomac. Mais pour empêcher qu'il ne s'aigriſſe, il n'y a qu'à y mêler un peu de miel ou du ſucre, en le faiſant tant ſoit peu boüillir : car c'eſt la froideur du ventricule qui en eſt la cauſe, au lieu que ſa trop grande chaleur le fait tourner en rots dégoutans, qui ſont les effets de la corruption du même lait. Mais en ce cas il eſt bon d'y mêler beaucoup d'eau d'orge, ou du moins d'eau commune;

commune, ce que le menu peuple n'approuve pas, quoique les plus celebres d'entre les Medecins approuvent ce mélange, & ceux qui en ont reçû de grandes utilitez ; auſſi tempere-t-elle cette grande ardeur, ne diminuant en rien de la bonté du même lait, & qu'elle eſt d'un grand ſecours aux hetiques & aux tabides. Le lait de vache ſur tout, en humectant & en rafraîchiſſant, & dont l'uſage eſt aujourd'huy ſi frequent. Hippocrate avoit coûtume de donner du même lait de vache avec une ſixiéme partie d'eau, tant à cauſe qu'il eſt trop épais & trop gras de ſa nature, que parce qu'il ſe tourne aiſément en raports. Et il appuie ſa methode par l'exemple de Pythocle qui ne donnoit jamais du lait à ſes malades, qu'il ne fût delaïé avec beaucoup d'eau. Et c'eſt pour la même raiſon qu'Avicene & pluſieurs autres anciens Medecins ôtoient le beurre du lait avant que de le faire prendre ; parce qu'étant rendu plus ſereux il rafraîchit davantage. Et ſi Galien recommande ſi fort le lait d'aneſſe, c'eſt qu'il eſt tenu, coulant & ſereux, n'aïant que fort peu de beurre & de fromage, & par conſequent tres-propre à corriger la ſechereſſe, & à temperer la chaleur exceſſive, & à faute du lait d'aneſſe, il faudra reduire celuy de vache dans la même temperature, & en la même conſiſtance que celuy d'aneſſe, en y mélant de l'eau, comme étant le meilleur moïen qu'on puiſſe avoir. C'eſt ce qui a été remarqué, tant par les anciens que par les nouveaux Medecins, comme Gordon,

7. *Epid.*

5. *Epid. text.* 56.

Cap. de phthiſi, & febre hectica.

Joubert & Hollier. *Si vous avez*, dit ce dernier, *des raports mauvais, on n'a qu'à faire boüillir un peu d'eau avec du lait.* Et ſi tout le monde ſuivoit ſon conſeil, les malades en recevroient plus de profit qu'il n'en reſſentent.

CHAPITRE XIV.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui ſoûtiennent qu'on ne peut, & qu'on ne doit ſe paſſer du vin.

LE vin eſt ſans contredit un fort bon aliment, puiſqu'il fait un ſang loüable, qu'il ſert à mieux digerer les alimens, qu'il repare promtement les eſprits, qu'il ſuſcite la chaleur naturelle, & qu'il luy donne plus de vigueur, qu'il entretient & fomente l'humide radical, qu'il aide à l'expulſion des excremens liquides tant par les ſueurs, que par les urines, diſſipant en fumée les plus ſubtils par l'inſenſible tranſpiration; il n'y a nul doute, dis-je, que le vin ne ſoit beaucoup profitable à ceux qui en uſent avec moderation & bien à propos. Au contraire ſi on en abuſe en le prenant plus par delice que par neceſſité, il devient la ſource de mille maux, tant pour le corps que pour l'eſprit, en engendrant des cruditez, des phlegmes, des froidures, des obſtructions,

& plusieurs autres incommoditez entierement contraires aux qualitez du vin. Les yvrognes nous convainquent de cette verité, étant pour l'ordinaire fort sujets à des catarrhes, au mal caduc, à l'apoplexie, à l'engourdissement, à la paralysie, au tremblement, aux convulsions, aux goutes froides, aux hydropisies, & à une vie courte, à peu prés comme à certains jeunes arbres fruitiers au pied desquels on met de la chaux vive, laquelle à la verité leur fait porter promtement beaucoup de fruits, en les faisant croître plus vite qu'à leur ordinaire, & en faisant monter avec precipitation leur seve & leur sel ; mais ils meurent aussi trois ou quatre ans aprés, ensuite du dessechement de leurs racines & de l'épuisement de leurs forces. Il faut donc boire du vin avec moderation, chacun selon sa portée, & suivant le besoin qu'il en peut avoir.

Vinum largius sumptum jecoris tẽperiem labefactat, accenso vel extincto calore, capiti, sensibus & nervis infestum est vaporũ copia, excrementorum congerie, fluxione & ratio-

Premierement. On n'en doit point donnes aux enfans, de peur de nuire à leur santé, en augmentant leur chaleur & leur humidité qui sont assez grandes alors, parce que c'est jetter de l'huile dans le feu que leur donner à boire du vin ; lequel outre qu'il remplit leur tête de quantité de vapeurs qui causent un boüillonnement dans leur cerveau, il affoiblit leur esprit. On peut leur en accorder tant soit peu aprés la dix-huitiéme année, mais davantage aux filles qu'aux garçons, contre l'opinion du vulgaire, en le leur augmentant peu à peu ; parce qu'autrement il leur trouble la raison,

ne ſubſtantiæ penetrantis Avicenas.

il les étourdit & les rend tous furieux, en les portant à la colere, à la luxure & à toute ſorte de lubricité : car encore qu'il entre fort doucement lors qu'on l'avale, & qu'il flate le goût, il ne laiſſe pas de mordre enſuite à ſa maniere, ainſi qu'un ſerpent. Cette liqueur eſt extrémement propre pour les vieillars à qui il fait le même bien que le lait aux enfans. Auſſi Platon avoit coûtume de dire que Dieu l'avoit donné aux hommes comme un remede ſouverain contre la rigueur, & contre les chagrins de la vieilleſſe. O la ſalutaire medecine ! qui ſemble les faire rajeunir, leur faiſant oublier leurs ennuis, & tous leurs ſoupçons, compagnes inſeparables du triſte hyver de la vieilleſſe. Et comme le feu ramolit le fer & le rend malleable, de même le bon vin les fait devenir plus traitables & plus doux, en adouciſſant leur naturel rude revêche.

Vinum ingreditur blandè, ſed in novissimo mordebit ut coluber, & ſicut regulus venena diffundet. Prov. 24

On peut conclurre de là, que le vin n'eſt pas ſi abſolument neceſſaire que pluſieurs ne s'en puiſſent bien paſſer, tant en pleine ſanté que dans leur maladie ; ceux-là ſur tout qui ſont d'un temperament chaud & encor jeunes, & qui ne ſont déja que trop emportez ; j'oſe même avancer qu'on peut vivre commodément en bonne ſanté, & venir juſqu'au point de vieillir en tout âge, en tout lieu & en toute ſaiſon, ſans boire du vin. Pour preuve de cette verité il n'y a qu'à conſiderer attentivement qu'entre les quatre parties du Monde nôtre Europe eſt ſi petite, au dire des Coſmographes, par

Si vis te reddere ſanum, Parce mero. Schol. Salern.

raport aux trois autres, que si l'Univers n'étoit qu'une ville comme Paris, toute l'Europe n'y pourroit avoir de sa part qu'une ou deux maisons tout au plus, tout le reste demeurant partagé entre l'Asie, l'Afrique & l'Amerique. Or on doit convenir que ce n'est qu'en Europe où se boit le plus de vin, & qu'il ne croit point de vignes dans les autres Païs; & que s'il s'en trouve, il y est expressément deffendu aux habitans par la loy de Mahomet, dont la fausse Religion s'est si fort étenduë, que tous les Chrêtiens ensemble, ne font qu'une petite poignée de gens auprés d'eux. Ils s'en abstiennent donc tous, si ce n'est en cachete, sans en être ny moins sains, ny plus foibles, ny plus delicats, bien au contraire pour signifier la force de quelqu'un on a coûtume de dire, il est fort comme un Turc. Ces mêmes Infideles ne cedent aux Chrêtiens ny en adresse, ny en agilité, ny en vivacité, ny en aucune autre qualité naturelle, tant du corps que de l'esprit, pour ne pas dire qu'ils les surpassent bien souvent, & qu'ils proviennent pour l'ordinaire à une plus longue & plus saine vieillesse,

J'avouë, me dira quelqu'un, que l'Afrique & l'Amerique sont trop chaudes pour l'usage du vin, mais qu'il n'en est pas de même dans les païs froids & temperez, où l'on ne sauroit bien vivre sans une telle boisson. A quoy je répons qu'une grande partie de l'Asie est extrêmement temperée, & sous un climat fort doux au raport des plus

ſavans Geographes, & de ceux qui en ont fait le voïage ; & que les terres du Septentrion ſont ſi fort gelées qu'on n'y voit ny vignes, ny vin, ſans que pour cela on laiſſe d'y vivre ſainement.

Mais pour ne ſortir de nôtre Europe, combien y a-t-il de gens qui n'en ont jamais bû, & d'autres qui en boivent fort peu ; & cependant & les uns & les autres joüiſſent d'une parfaite ſanté, comme dans les Regions du Nort, où l'on n'y voit jamais aucun raiſin, & pour le vin qu'on y tranſporte, il eſt ſi cher que les pauvres gens n'en goûtent qu'aux bonnes Fêtes, ſe contentant de la biere, de la cervoiſie, du cidre, du poiré, du pomé, & d'autres boiſſons artificielles, ſoit par le moien des grains ou des fruits, & elles n'en vivent pas moins pour cela que les plus commodes, & elles en deviennent quelquefois & plus ſaines & plus robuſtes. Et ceux qui habitent la haute-Provence & les montagnes du Languedoc, où il n'y a jamais de vignes, les païſans ne boivent que de l'eau pure, auſſi les voit-on plus rarement malades que ceux qui demeurent dans le plat païs & qui ne s'en font pas faute. On peut mettre au nombre de ceux-là, ceux qui ont naturellement de l'averſion pour le vin, & ceux qui l'ont quitté pour ſe conſerver en meilleure ſanté, afin déviter les rhumes, les catarrhes, la goute, avec la plûpart des filles. De ſorte qu'en partageant le Monde en mille parties, le nombre des beuveurs de vin ſe trouvera ſi petit, qu'à

peine en rencontrerons-nous dix qui en uſent, ſur dix mille qui ne ſavent ce que c'eſt. Toutefois le vulgaire, & ſur tout les païſans font un tel cas de cette boiſſon qu'ils ne croiroient pas pouvoir vivre ſans elle, ſains ou malades : Et c'eſt pour cela qu'ils en veulent ſans ceſſe, même dans leur fiévre chaude : Et ſi le Medecin le leur deffend de peur qu'elle ne s'augmente, en redoublant leur alteration déja exceſſive, & qu'il ne s'enſuive quelque douleur de tête inſuportable, ou que les reins ne viennent à s'échauffer, ou qu'enfin les malades ne tombent dans quelque phreneſie ; ces bonnes gens s'imaginent qu'il les veut mettre fort bas & les affoiblir, afin de prolonger leur mal, dans l'opinion où ils ſont, qu'il n'y a que le vin capable de ſoûtenir leurs forces : Et c'eſt pour cela qu'ils en veulent du meilleur.

Un certain Gentil-homme montagnard voulant prouver qu'il faloit neceſſairement qu'il bût du vin dans ſa fiévre continuë, jointe à une plevreſie, alleguoit que le vin avoit pris ſon nom de vie. Et aprés avoir refuté ſon erreur ! Hé comment eſt-il poſſible, ajoûtoit-il, que cette liqueur ſi douce, ſi bonne & ſi agreable à tout le monde, même aux plus inconnus, pût me faire du mal ; à moy ſur tout qui l'ay tant aimée & ſi fort recherchée toute ma vie ; il faudroit qu'elle fût bien méchante & bien malicieuſe pour me nuire, elle qui paſſe pour ſi bienfaiſante dans l'eſprit de tous ceux que je connois.

Voilà les beaux & ſolides raiſonnemens que tiennent les plus habiles d'entre les idiots, accoûtumez à ſuivre leurs apetits ſenſuels & brutaux. Il en eſt d'autres qui croïent ſimplement en tirer de l'utilité, ſans étre pouſſez à cela par aucun plaiſir, en aïant même autant d'averſion que d'une medecine amere : telles gens meritent aſſurément par leur naïveté d'étre retirées de leur erreur. Qu'elles ſachent donc que les Medecins deffendent le vin aux malades avec raiſon, lorſqu'ils ſentent quelque chaleur extraordinaire par tout leur corps, ou dans quelqu'un de leurs viſceres, ou autre partie ; & s'ils s'en plaignent comme s'ils étoient dans un feu, pourquoy leur devra-t-on accorder du vin qui ne fera qu'augmenter l'incendie, ſur tout s'il y a quelque fiévre ? Mais on le trempe ſi fort, me dira-t-on, qu'il n'a aucun goût de vin ? Mais dequoy ſert-il donc, je vous prie, ſi l'eau luy ôte toute ſa force ? C'eſt parce qu'il corrige, dites-vous, la crudité de l'eau, ſans laiſſer de réjoüir le cœur & de ſoûtenir les forces. Il faut donc que ce peu de vin retienne ſa nature à proportion de ſa quantité, & qu'il pourra nuire par conſequent en quelque maniere. C'eſt parler à toute rigueur & non en Medecin doux, humain, & ami de la nature.

Outre ces conſiderations on doit avoir égart à la coûtume, à l'âge & au deſir démeſuré des malades, en ſe reſſouvenant toûjours de la ſentence d'Hippocrate, portant

2. *Aph.* 38.

que le boire & le manger un peu pires, mais plus agreables, doivent étre preferez aux alimens un peu meilleurs, mais d'ailleurs plus desagreables. Il donnoit luy-méme dans les maladies aigües jointes à une fiévre continuë du petit vin appelé *oligophore*, lequel nous pouvons imiter en mélant tant soit peu du nôtre dans beaucoup d'eau. Je dis bien davantage, un verre plein d'eau avec la sixiéme partie de bon vin, désaltere mieux en rafraîchissant & en humectant, que l'eau toute pure, ainsi que Galien le dit de l'oxycrat, pour ceux qui sont fort pressez de la soif, à cause que l'un & l'autre servent de vehicule à l'eau, qui penetre par tout par la pointe tant du vin que du vinaigre; ce qu'elle ne pourroit faire toute seule par sa crudité & par sa lenteur naturelle. Je suis si fort persuadé de cette verité, que si je n'aprehendois qu'on en abusa, je permettrois à plusieurs malades d'en boire de cette maniere, sur tout à ceux qui en auroient une grande envie; & je suis seur, qu'ils en recevroient de l'utilité: Mais si on leur en permet un demi doigt aujourd'huy, ils en voudront un doigt tout entier le lendemain, & à la fin deux ou trois, outre le reproche qu'on nous feroit de nôtre procedé, par le moindre accident qui surviendroit du côté du mal, & qu'on ne manqueroit pas d'atribuer à ces deux ou trois goutes de vin. Ainsi les Medecins auront toûjours raison d'en deffendre l'usage modique; & il vaut bien mieux que les malades souffrent quel-

que petite choſe, que d'expoſer leur honneur & leur reputation à la calomnie des imprudens qui abuſent ordinairement des choſes qui leur ſont agreables, à l'inçû de leur Medecin, ainſi que je l'experimentay dernierement auprés de S. Sulpice, en la perſonne d'un jeune homme atteint d'une grande fiévre, à qui ſa garde luy faiſoit avaler une pinte de vin tous les jours, pour une petite goute que je luy avois permis; auſſi n'en fut-il pas trop bon marchand. Il vaut donc mieux fortifier leur debilité par des bons boüillons, par des petits potages bien legers, par des conſomez, coulis ou preſſis, par des boüillons de veau, de poulet, par des œufs frais & molets, &c. qui nourriſſent bien davantage qu'un peu de vin qui aide à la verité beaucoup à la digeſtion & à la diſtribution des alimens, outre qu'il recrée & réjoüit le cœur, qu'il fait mieux dormir, & qui deſaltere plus que l'eau mélée avec les ſyrops, étant bien trempé, comme je viens de dire. Je conſeille donc aux malades, & à tous ceux qui les approchent d'en uſer ſi diſcrettement qu'il ne reſſente du tout point le vin, bien loin d'en boire à la dérobée : car en voulant tromper les Medecins, ils ſe tromperont eux-mêmes. N'eſt-ce pas une faute bien grande, que tandis que les Medecins font leur poſſible pour retirer le bois qui brûle, en éteignant les charbons alumez, & en coupant chemin à l'embraſement, eux-mêmes y verſent de l'huile d'un autre côté. C'eſt afin,

me dira-t-on, de les fortifier dans leur debilité & dans leur langueur. Mais comment, je vous prie, pourra-t-on donner de la force, ſi ce qui les affoiblit n'eſt autre choſe que leur même chaleur augmentée par celle du vin. Et pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire reflexion que les chaleurs de l'Eté, que le bain chaud, & que les étuves rendent nos corps abatus, lâches, flaſques & foibles, auſſi bien que quand il fait un tems vain. La fiévre n'en fait pas moins, & plus par ſa ſimple qualité, que par le poids des humeurs gâtées. Que ſi pour cela ils ne veulent écouter nos raiſons, je les prie du moins de profiter des avis que la ſage Nature leur fournit toute muete qu'elle paroiſſe : car l'eſtomac ne ſe trouve pas plutôt ſurchargé, que voila l'apetit perdu, marquant par là qu'il faut ceſſer d'y mettre des nouveaux alimens, juſqu'à-ce que ceux qui y ſont en ſoient dehors. Je dis de même lorſque le vin nous paroit amer, ou de quelqu'autre mauvais goût, ainſi que les febricitans l'experimentent, c'eſt une marque évidente que la même boiſſon ne peut être profitable au corps, parce que la ſage Nature a donné une je ne ſay quelle connoiſſance à l'eſtomac & à ſon orifice ſuperieur (qu'on appele abuſivement le cœur, à l'imitation des anciens Grecs) des choſes qui nous conviennent, avec l'apetit qui nous en avertit, afin qu'étant inſtruits par ſon inſtinct, nous puiſſions nous conduire ſagement en le ſuivant, ſoit en ſanté, ſoit dans la maladie. Et c'eſt ce que nous de-

vrions faire, ſi nous n'étions plus intemperans que les bêtes qui ſe laiſſent conduire à l'inſtinct de la Nature. On s'abſtiendra donc du vin dés qu'on le trouvera mauvais, & on en pourra uſer avec moderation quand on le trouvera bon ; ſi ce n'eſt dans les catarrhes, dans les goutes, dans les rhumes, de peur que la chaleur ne vienne à fondre & ſubtiliſer les humeurs, & qu'elles coulent aprés plus aiſément ſur les parties à travers ces conduits, élargis par la même qualité de cette boiſſon qui eſt de ſoy ſi penetrante, qu'on la ſent quelquefois juſqu'au bout des ongles, ſi-tôt qu'on l'a avalée ; ainſi rencontrant dans ſon chemin des humeurs groſſieres, peſantes & difficiles à ſe mouvoir, les pouſſe, les agite, & les rend fluides par ſa chaleur. C'eſt pourquoy les catarrheux, ceux qui ſont ſujets à la goûte, & aux rhumes, s'en doivent paſſer. Je conſeillerois plutôt aux derniers, de faire bien chauffer un demiſtier de gros vin ſur la cendre chaude, où aïant un quarteron de ſucre, & enſuite l'avaler un peu chaud ; car alors il n'eſt plus capable de nuire, parce que tous les eſprits ſouffreux s'étant exhalez, ne peut que ſervir d'un baume excelent à la poitrine. Et ſi nous ſemblons rudes aux malades, en leur deffendant les choſes qui leur ſont contraires, on n'a qu'à s'en prendre à leurs infirmitez, qui nous obligent de leur étre ſi peu complaiſans. Et ce nous eſt plutôt une peine qu'un plaiſir de les traiter un peu rudement. Et comme leurs maladies nous font connoître par leur ſignes

ce que nous devons faire, nous leur en donnons auſſi nos avis, à moins q'ils ne ſoient bien aiſes que nous donnions des armes à leurs ennemis, pour s'en voir abbatus.

Concluons donc de tout ce que deſſus, que le vin n'eſt pas d'une neceſſité ſi abſoluë aux hommes qu'ils ne puiſſent bien s'en paſſer, tant ſains que malades, à l'exemple d'une infinité de gens qui n'en ont jamais goûté ſans aucun prejudice de leur ſanté. C'eſt donc, dis-je, une grande erreur de ne vouloir pas le quitter quand il nuit, bien loin de fortifier. On peut faire diverſes boiſſons pour les delicats, comme l'hipocras d'eau, appellé bouchet, la clairette, l'eau de coriandre, & pour les pauvres, de la ptiſane, de l'hydromel aqueux, & non vineux, ſemblable à la malvoiſie en odeur & en force, qui n'excite pas moins les fluxions que le vin, l'aqueux eſt proprement ce qu'on appelle melicrat, & le vineux l'hydromel, ſelon Dioſcoride.

Mais pour convaincre entierement mon Lecteur, que le vin n'eſt pas tel qu'il le pourroit croire, je n'ay qu'à luy donner l'exemple de deux perſonnes qui auront dîné ou ſoupé enſemble, & ſe ſeront remplis dans un feſtin, dont l'un aura bû du vin, & l'autre de l'eau: qu'on interroge & qu'on examine, dis-je, tous les deux le lendemain matin, & on trouvera que celuy qui aura bû du vin aura reſſenti toute le nuit des aigreurs, des indigeſtions accompagnées de veilles, de vomiſſemens, & des maux de tête, avec un viſage

pâle ; au lieu que celuy qui n'aura bû que de l'eau, comme font d'ordinaire les filles, aura reposé à merveille, & ſe portera fort bien, & aura un fort bon viſage.

CHAPITRE XV.

De la mauvaiſe coûtume de ceux qui boivent à jeun de la double biere.

C'Eſt une coûtume aſſez ordinaire à pluſieurs que de faire apporter à leur réveil de la double biere, ou du vin ; je ſay que bien des Medecins qui n'approuvent nullement une telle habitude, à cauſe qu'une telle humectation affoiblit la force de l'eſtomac en le relâchant & l'affoibliſſant, & que c'eſt de là que provient l'abondance des cruditez dont le corps ſe remplit enſuite: Pour moy je ne deſapprouve pas abſolument cela, parce que la boiſſon du matin (pourvû que ce ne ſoit de la double biere) aide à la diſtribution des alimens, non moins qu'à purger le ventricule & à le laver, ainſi que l'on dit tres-bien : outre qu'elle tempere la chaleur naturelle & qu'elle humecte le corps, en empéchant même la formation de la pierre. Et ſi les Medecins tant anciens que modernes ordonnent quantité de boüillons au beurre frais avec les mauves, la cicorée ſauvage, & choſes ſemblables, afin d'adoucir

l'ardeur des reins, pour qu'elle raiſon ne pourra-t'on pas boire de la ſimple biere, comme moins violente, & dont la vertu eſt de rafraichir, d'humecter, & de déboucher les conduits. Mais je ne voudrois point du tout que l'on beut à jeun (ſur tout quand l'eſtomac eſt vuide) de la double biere, ny d'aucune autre boiſſon violente, parce qu'en affoibliſſant & en piquotant les parties nerveuſes, elles peuvent cauſer les fluxion aux jointures, que l'on nomme goutte, l'inflamation des entrailles, & d'autres fâcheuſes maladies; à cauſe, dis-je, de la ſubtilité & de la promte penetration de telles liqueurs dont les parties ſpiritueuſes s'inſinuent dans les nerfs. Ce qui fait auſſi que tous ces beuveurs intemperans & indiſcrets ſont preſque tous affligés de la goute, auſquels on doit abſolument défendre le vin. Ce n'eſt pas qu'il ne faille conſiderer la diverſité des naturels: car ceux qui ſont d'un temperament plus humide, ont moins beſoin de boire, & par conſequent ils ne doivent nullement prendre aucune boiſſon à jeun; ne la permettant qu'à ceux qui ſont d'un temperament ſec; encor ce ne doit étre que fort peu à la fois, de peur que leurs parties nerveuſes ne s'en trouvent offensées & deſſechées trop promtement. Galien nous confirme cette verité. *Si quelqu'un*, dit-il, *s'amuſe à boire abondamment du vin avant que de prendre d'autres alimens, il tombera dans des convulſions & dans des delires.* Et ailleurs, il met entre les cauſes qui engendrent la gou-

Com. ad Aph. 21. lib. 2.

te la coûtume de boire du vin trop fort à jeun. *Les vins violens*, dit-il, *offenſent en tres-peu de tems la ſubſtance des nerfs auſſi bien que fait le coit.* Plutarque diſputant s'il eſt poſſible qu'il s'engendre des nouvelles maladies, il dit qu'oüy : Et il en rapporte la ſeule cauſe aux boiſſons trop violentes que pluſieurs ont coûtume de boire avant que de manger. Il en eſt de même de la double biere qui peut encor faire plus de mal. Et comme je ne deſapprouve point l'uſage de la petite biere, quoy qu'elle ne convienne pas à toute ſorte de gens, je conſeille fort de s'abſtenir de la double comme plus violente, de peur qu'elle ne fourniſſe de matiere à pluſieurs autres maux. Galien perſuade fort à Diodore Grammerien de prendre le matin du pain trempé dans du vin : Et ceux-là ſont eſtimez prudens par Plutarque qui prennent du pain ſec tous les matins pour leur déjeuner.

Com. Aph. 25. lib. 6.

In Sympoſiacis.

8. Sympoſiacor.

Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XVI.

De ceux qui croïent que toute fiévre provienne du froid, excepté la chaude, & des divers ſentimens ſur les fiévres intermittentes.

L'Uſage du vin dont on abuſe dans les fiévres, n'eſt pas ſeulement fondé ſur la foibleſſe

foibleſſe des forces des malades, comme nous venons de le faire voir, mais encor ſur l'opinion qu'on a que toute fiévre eſt causée du froid. La cauſe de cette erreur eſt, à mon avis, de ce que le menu peuple qui ne voit pas plus loin que ſon nez, remarque que toutes les fiévres intermittentes commencent pour l'ordinaire par un friſſon ou tremblement, & ils s'imaginent toûjours que c'eſt parce qu'ils ſont morfondus, & que la froideur étant enfermée dans le corps, en doit être chaſſée par toute ſorte de chaleur, entant qu'un contraire en pouſſe un autre : de ſorte que ſi aprés l'accés vous demandés à ces malades, s'il a duré longtems, ils vous répondront, une heure, ou deux, ne contant pour rien toute la chaleur qui ſuccede à leur froid. Et c'eſt de là qu'ils s'étudient à le chaſſer par tous les moyens dont ils peuvent s'aviſer, ſoit en ſe faiſant mettre aux pieds des briques ou des tuiles preſque toutes rouges, ſoit en beuvant du vin tout pur, & du plus violent, ſoit en prenant des boüillons pleins d'épiceries, du ſafran, du fromage fort vieux & du plus piquant, & bien ſouvent du poivre, afin, diſent-ils, de ſurmonter le froid & de provoquer, bon gré, mal gré, la ſueur; comme ſi vrayement leur mal conſiſtoit dans une humeur figée ou glacée, & qu'il falut neceſſairement faire fondre & convertir en eau. Ainſi dés qu'il commencent à ſentir la chaleur, ils croïent que la fiévre eſt paſſée, & qu'il n'y a plus que la ſueur à at-

tendre. Mais les plus aviſez d'entr'eux ſouffrent avec patience un grand tas de couvertures durant leur chaleur, à deſſein, diſent-ils, de preſſer l'humeur à peu prés comme on fait une éponge en la preſſant avec les doigts, ſe perſuadant enſuite que la chaleur qui ſuccede à leur friſſon eſt un de leur ſoin, & des couvertures les unes ſur les autres; & que ce n'eſt que par ce moyen que le froid de la fiévre a été ſurmonté, lequel ils tiennent pour le mal le plus eſſentiel; tandis que d'un autre côté ils entretiennent la même chaleur brûlante tout autant qu'ils peuvent juſqu'à ce qu'ils ſuent. Je ne m'étonne donc pas s'ils mettent en uſage les épiceries, attendu leur opinion erronée. Or qu'ils apprennent donc pour une bonne fois que l'eſſence de la fiévre conſiſte dans la chaleur, & que le froid ou friſſon n'en eſt que l'avant-coureur. Mais pour leur faire mieux comprendre ce que je dis, ils doivent apprendre, que la peau de nos corps eſt naturellement percée d'une infinité de petits trous imperceptibles, dont les uns donnent paſſage à la ſueur, & les autres ſont occupés par les petits poils. C'eſt ainſi que l'Auteur de la Nature l'a diſpoſée, afin de donner un libre paſſage aux fumées excitées par la chaleur naturelle dont elle ſe trouveroit étoufée, de même qu'on voit le feu s'éteindre à faute d'air. Ces fumées reſſemblent à peu prés à la ſuïe, étant noires, graſſes, d'une matiere brûlée, mais comme inviſibles par leur ſubtilité, leſquelles néanmoins ſe ren-

dent assez sensibles en s'entassant les unes sur les autres en nos habits, & principalement sur nos chemises qui deviennent noires, sales & fort grasses. Aussi voit-on que les mains de ceux qui n'ont pas des gans, sont plus rudes & plus noires en Hyver qu'en Eté, par la retention des excremens, à cause que les pores de la peau se trouvent alors resserrez par le froid auquel elles sont exposées. Tous ces petits troux ne servent donc qu'à donner libre passage aux fumées, aux vapeurs & aux exhalaisons qui s'élevent de l'action de la chaleur naturelle, qui ne cesse d'agir tant que nous vivons, sur les alimens & sur les humeurs, afin de les rendre propres pour nourrir les parties: Et si d'avanture ces mêmes conduits viennent à se boucher, ou à se resserrer, jusqu'au point que cette espece de suïe ne puisse s'exhaler, la même chaleur devient acre, piquante, forte & extrémement brûlante, à peu prés comme la braise cachée soûs la cendre qui s'étouffe & s'éteint à la fin à faute d'air, par l'accablement des fuliginositez. Or ensuite d'un grand travail, la chaleur augmentée échauffant les humeurs, excite & pousse dehors une prodigieuse quãtité d'exhalaisons dont les plus humides se convertissent en sueur, & les plus seches en fumée: C'est alors, dis-je, qu'il est necessaire que ces petits troux soient ouverts, ainsi que ceux d'un crible bien fin, lesquels venant à étre surpris & bouchez à l'arrivée du froid, augmenteront l'échauffement déja

conçû & permanant, & qui changera la chaleur naturelle de douce & benigne qu'elle étoit, en un feu capable de corrompre les humeurs du corps de toutes les meilleures. D'où naîtra le fiévre continuë appelée chaude par le menu peuple, qui dure quelques jours ſans le moindre relâche, enſuite du deſordre imprimé aux humeurs, même aprés l'éloignement de ſa cauſe : car les fuliginoſitez ne ſont pas plutôt entaſſées les unes ſur les autres, qu'elles demandent d'étre vuidées, & le ſang demande de ſon côté d'étre rafraîchi. Quelquefois auſſi la matiere corrompuë du feu alumé aprés une grande conſtipation ſe diſſipe dans un ſeul accez de fiévre qui ſe termine par une ſueur qui recommance quelque-tems aprés, par une nouvelle corruption & inflammation d'humeurs cauſée par un certain empyreume, ou levain & veſtige que la chaleur fiévreuſe y avoit laiſſé ; c'eſt ce qui fait les fiévres intermittentes de douze heures, d'un jour ou de deux, qui ne manquent d'avoir leur retour accoûtumé, juſqu'à-ce que la mauvaiſe qualité imprimée au cœur par le premier échauffement, ſoit entierement abolie.

Et voilà comme quoy le froid exterieur engendre les fiévres accompagnées de beaucoup de chaleur, dont l'impreſſion dure long-tems ; & ce n'eſt que par accident qu'un contraire nait de ſon contraire, parce que le froid reſſerrant le cuir, empêche la tranſpiration qui ſeule doit entretenir la cha-

leur naturelle dans la juſte mediocrité.

Qu'on ceſſe donc de croire que la fiévre eſt une maladie froide, de ce qu'elle peut provenir du froid, d'autant plus qu'il y a quantité d'autres cauſes que le peuple a pour ſuſpectes avec raiſon, & qu'il met entre celles qui donnent occaſion à la fiévre, par exemple, certaines viandes mauvaiſes, la colere, la triſteſſe, les vers & l'ardeur du Soleil, &c. qu'on ne ſauroit jamais attribuer au pretendu morfondement du vulgaire. Joignons à tout ce que deſſus les crudirez, les obſtructions, les pourritures, les abſcez internes, la chaleur alterante de l'air, le mouvement exceſſif, les trop longues veilles, & bien d'autres cauſes internes inconnües au peuple, qui ne ſont pas moins dangereuſes, & leſquelles ſont reduites à toutes au point d'engendrer beaucoup d'exhalaiſons, en corrompant les bonnes humeurs à force d'échauffer le ſang, les eſprits, ou les parties ſolides. Et c'eſt cette chaleur pernicieuſe en quoy conſiſte l'eſſence de la fiévre, laquelle ne doit point paſſer pour froide, comme quelques-uns ſe l'imaginent; de cela ſeul que le froid exterieur en eſt quelquefois la cauſe, puiſque nous la voïons le plus ſouvent ſe former par un autre moïen.

Mais comment eſt-il poſſible, me direz-vous, que la maladie étant chaude, ſoit avec du froid, avec friſſon, & avec un tel tremblement par tout le corps, juſqu'à cliqueter des dents. Et voicy une autre pierre

d'achopemẽt pour les idiots, qui à faute de ne connoître l'origine d'un tel accident ſi étrange, ils s'y arreſtent & le croïant plus fâcheux que tout le reſte, luy donnent le nom de fiévre : à qui je m'envay apprendre la cauſe d'un tel accident, pour les empêcher de faire de ſi lourdes fautes.

Je dis donc que le commun des Medecins tient que la qualité des fiévres intermittentes, n'a pas plutôt corrompu l'humeur contenuë dans les vaiſſeaux, que la Nature ne la pouvant ſouffrir, excite les veines à la jetter comme ſon ennemi par diverſes ſecouſſes ſur les chairs, ſur les nerfs, dans les peaux, dans les membranes, & pardeſſus les autres parties ſenſibles : Or cette matiere eſt ſi rude, ſi âpre & ſi cuiſante, & enfin ſon mouvement ſi roide, qu'elle ne peut que cauſer de la douleur aux parties par où elle paſſe. Et c'eſt alors qu'il ſemble aux febricitans qu'on les pique, qu'on les déchire, & qu'on les écorche interieurement. Ces bonnes gens ne doivent pas trouver étrange qu'une telle matiere devenuë chaude par ſa corruption ou autrement, excite le friſſon ou le tremblement, puiſque l'eau boüillante toute ſeule jettée tout à coup ſur un corps nud, le fait trembler auſſi bien que la froide ; les petites étincelles de feu & la piqueure d'une épingle font également retirer tout le corps ; ainſi les parties ſenſibles piquotées & irritées par l'humeur cuiſante & fort échauffée, ſecoüent & ébranlent tout le corps, lorſque ſes parties ſont

tous leurs efforts pour se délivrer de l'ennemi qui les incommode. Et c'est de là que commence le bâillement, l'extension, & le retirement des membres & la toux, comme des avant-coureurs du paroxisme, qui dure aprés tels accidens, jusqu'à-ce que la matiere soit consommée & dissipée en sueur, ou en fumée : car le froid ne dure que pendant que l'humeur est poussée avec violence d'un lieu dans un autre, & au tems qu'elle commance à se corrompre davantage dans les lieux étroits, ou jusqu'à-ce que les membres se soient accoûtumez à les souffrir : Et quand la mariere est plus enflamée, sa chaleur se communique par tout le corps au moïen des arteres, & à l'aide des esprits aprés avoir gagné le cœur : un tel desordre va toûjours en s'augmentant jusqu'à l'extrême corruption de l'humeur dont nous parlons, qui à force de se subtiliser, se perd enfin, partie insensiblement, & partie évidemment dans le declin de l'accez. Vous voïez-bien par là que la fiévre intermittente ne provient que d'une humeur gâtée & corrompuë par la chaleur de la fiévre, dont l'accez dure jusqu'à-ce qu'elle soit consumée, le frisson n'étant que son avant-coureur ; de sorte que c'est une grande erreur de prendre l'accident pour l'essence du mal, ou si vous voulez, l'éclair pour le tonnerre, l'accessoire pour le principal, & l'ombre pour le corps. Le nom de fiévre ne tire pas son étimologie de la froideur, mais bien du boüillonnement & de l'ardeur, selon les Latins ;

& ſuivant les Grecs, du feu. Qu'on ne s'amuſe donc plus deſormais de donner la gehene au corps inutilement, en faiſant empirer le mal à force de donner du vin pur, des épiceries, & un grand nombre de couvertures, dans la creance qu'on a que tout le mal procede du froid, & qu'il n'y a qu'à provoquer la ſueur. On donne à la fiévre continuë le nom de fiévre chaude, comme s'il y en avoit de froides. Et ſi vous me demandez la raiſon, pour laquelle les continües n'ont point de tremblement. Je vous répondray que toute l'Ecole de la Medecine tient que la matiere corrompuë étant toute dans les veines, n'en peut ſortir pour ſe jetter ſur les parties ſenſibles, ſi ce n'eſt par fois vers le declin, qui eſt auſſi accompagné de fremiſſement. Et ſi quelque Curieux m'interroge, pourquoy les fiévres intermittentes ont leur retour à même heure, les unes tous les jours, les autres de deux en deux jours, & quelqu'autres une fois en trois jours. Je diray que ſelon le commun des Medecins, nôtre corps aïant beſoin de quatre diverſes humeurs pour la nourriture de ſes differentes parties, engendre plus d'une que de l'autre, par raport à ſon beſoin; de ſorte qu'il faut beaucoup de ſang, moins de phlegme, mais plus que de bile, & davantage de celle-cy, que de melancolie. Or s'il arrive que le phlegme pourriſſe par la force de la chaleur fiévreuſe, l'accez reviendra tous les jours, à cauſe que le même phlegme s'engendre en grande abondance &

Non ſola excremẽti copia, ſed alia quædam

en peu de tems. Il y a moins de bile dans nos corps, & moins encor de melancolie, pour que les accez reviennent ſi-tôt ; comme il faut plus de tems pour en acumuler davantage. Et pour me faire mieux entendre au vulgaire, je ſuppoſe que tous les accez requierent une once de matiere, & que telle qui avoit excité le premier paroxiſme, ſe trouve déja conſommée, que le ſecond accez ne peut retourner à moins qu'il n'y ait un nouvel amas de matiere, en telle proportion, qu'elle ſoit capable d'irriter la Nature, à ſavoir une once entiere ; car la demi, ny les trois quarts, ne ſauroient prendre feu ; le phlegme devient ſi copieux dans l'eſpace de ſix heures, qu'à peine la Nature en peut-elle venir à bout dans un jour, & il faut plus de trente-heures pour engendrer une once de bile requiſe aux accez de la fiévre tierce, & deux jours tout au moins pour renouveller ce peu d'humeur melancolique, capable de cauſer la quarte ; parce qu'on croit que les humeurs ne ſe gâtent & ne deviennent fiévreuſes que peu à peu, & que durant l'intermiſſion il ſe corromt de l'amas qui s'eſt fait dépuis long-tems dans le corps, tout autant qu'il en eſt neceſſaire pour former un accez, à moins qu'il ne s'en engendre recemment quelqu'autre tout depravé, pendant les tréves des mêmes accez : de ſorte que ſi nôtre once ſe rencontre toûjours prête à même heure, la fiévre ne manquera pas de revenir au même-tems, & dont la cure ſera fort difficile,

vis major neceſſariò unũquemque humorem ordine, certaque regula ciet ac impellit. Hæc autem propria eſt contractæ putredinis qualitatisve natura, atque cõditio, quæ omnem corporis ſtatum naturalem immutat. Quid, quæſo, vetat, cõcurrentibus cauſis omnibus illis efficientibus, tam multam flavam bilem atramve quotidie cumulari, ut

naturam quotidie ſtimulet circuitumque moveat.

ſelon Hippocrate. Que ſi elle retarde ou anticipe, c'eſt à cauſe que nôtre corps eſt ſujet à mille changemens par les choſes que nous faiſons, que nous vuidons, que nous avalons, ou que nous y appliquons ; ſi bien que la ſimple quarte peut par un grand deſordre devenir double ou triple, quand il s'engendre un grand amas de bile noire, qu'il y en ait une once entiere tous les deux jours, ainſi que dans la tierce, ou chaque jour, comme dans la quotidiene.

Je ne m'étendray pas ſur les queſtions qu'on fait dans les Ecoles de Medecine ſur leur retour. Selon les nouveaux Auteurs, la fiévre eſt un levain qui ſubſiſte ſans que les humeurs pechent ny en froid, ny en chaud, ny en humide, ny en ſechereſſe, n'étant qu'un ſang qui ſe dilate, & qui boût dans les vaiſſeaux. Quelques-uns ont comparé cette fermentation à celle qui ſe fait tous les ans dans les eaux du Nil qui cauſe ſon debordement, n'étant autre choſe que des eſprits nitreux qui ſe fermentent, vû qu'il n'y pleut jamais non plus que dans ſes environs qui pourroient groſſir ce Fleuve. Et c'eſt ainſi, diſent-ils, que le ſang ſe fermente dans nos veines, qu'il y boût, qu'il s'y meut, & qu'étant dilaté, par la force du cœur, les eſprits devenus alors agitez, & comme tous en fureur, ébranlent toute la machine du corps, d'où viennent les friſſons, & enſuite la chaleur. De même dés qu'un certain acide domine en nos corps, tout y fermente, tout y boût, tant les eſprits

que les humeurs. Et voilà ce qui cauſe la fiévre, ſans autre vice des mêmes humeurs; & par conſequent, ajoûtent-ils, on n'a que faire de ſaigner à deſſein de rafraîchir, ainſi que les Galeniſtes le pretendent. Ils raportent encor l'exemple de l'eolipile, de qui l'eau renfermée ne ſe rafroidit point du tout en ſe diminuant. Ils mettent encor en avant l'airain ſoufflant, qui fait voir que la liqueur qui s'y trouve renfermée, s'échauffe plutôt que de ſe rafroidir quand elle devient en moindre quantité; & cet air ou ce ſouffle redouble, & s'irrite davantage, ne pouvant trouver ſon repos qu'aprés la conſomption de ſa cauſe;

Du ſentiment fiévreux, on tranche ainſi le cours,
Il ceſſe avec le ſang, le ſang avec nos jours.

On tient que la China-china conſiſte dans ſes qualitez, c'eſt à dire dans ſon aſprêté, dans ſon amertume, & dans ſa chaleur; c'eſt par celle-cy principalement qu'il cuit les humeurs, en diſſipant ce qui y eſt nuiſible, comme c'eſt par celles-là qu'il combat l'acide qui cauſe les fiévres. L'áprêté & l'amertume de la petite centaurée aproche un peu celle du China, qui a toûjours paſſé pour un febrifuge.

Selon d'autres Auteurs le principal effet des febrifuges amers, aſtringens & ſtyptiques, eſt la réünion des propres parties du

ſang diviſées & écartées par les eſprits animaux effarouchez, ou par des matieres heterogenes & ſurabondantes.

D'autres veulent que la même écorce gueriſſe la fiévre par la vertu qu'elle a de precipiter le levain fiévreux.

D'autres pretendent que c'eſt en fixant & coagulant l'humeur de la fiévre, à peu prés comme l'Alkali qui arrête le mouvement d'un ſel acide : car en effet le propre de ce remede eſt de raſſembler, de raprocher & de réünir les parties du liquide dans lequel il eſt mêlé, toutes les fois qu'il eſt reduit de puiſſance en acte par des diſpoſitions neceſſaires.

Il y a, ſelon d'autres, deux cauſes immediates de la fermentation du ſang. La premiere eſt la trop grande quantité, ou le mouvement des eſprits qui peut étre excité par l'ardeur du Soleil, par l'exercice violent, par les veilles, par les jeûnes, par les alimens chauds & fort ſpiritueux, par les émotions de l'ame. Et c'eſt de là que naiſſent toutes les fiévres ephemeres & ſynoques ſimples, qui ſont les plus legeres, & que la ſeule tranſpiration libre peut guerir.

Rerum non miſcibilium mixtio.

La ſeconde eſt le mélange des corpuſcules irreguliers & fermentatifs, qui confondant l'ordre & la liaiſon des parties du ſang, y mettent la ſedition, & dépravent ſon mouvement ; & de ces corps les uns ne ſont qu'une ſimple fermentation, pouvant à la fin étre regis & domtez par la Nature ; & les autres étant malins & vene-

neux ſont des coagulations, des diſſolutions, des colliquations dans la maſſe du ſang, ſans pouvoir étre rectifiez en aucune maniere. De ces premiers naiſſent toutes les fiévres intermittentes, erratiques, intrantes & continües, appelées ſubintrantes; & des ſecondes ſe forment les ardentes, les peſtilentielles, les malignes, & les pourprées.

D'autres eſtiment avec Hippocrate, que les premieres qualitez ne ſont nullement la cauſe des maladies, mais bien d'autres plus agiſſantes, que le même Auteur appele vertus, à cauſe de l'éficace qu'elles ont dans leur action; je veux dire l'aigre, l'amer, le ſalé, & l'inſipide, dont la moderation & la juſte proportion conſervent la ſanté, comme leur immoderation & diſproportion engendre la maladie.

Que ſi le chaud, pourſuit-il, agit quelquefois au dedans de nous, ce n'eſt pas comme tel, mais entant qu'il eſt chaud & amer, ou qu'il eſt chaud & ſalé, ou aigre & chaud, aïant des effets tous contraires, ſelon qu'il eſt diverſement conjoint avec ces differentes facultez. Il en eſt de même du froid, quand il eſt joint aux mêmes qualitez, & qu'ainſi on ne peut remedier aux excez du chaud ou du froid, par le chaud ou par le froid. C'eſt pourquoy le commencement des rhumes & des fluxions, les humeurs qui en ſont les auteurs, ont coûtume d'étre ſalées, ſubtiles & acres, excitant par leur acrimonie de l'ardeur, de l'inflamation, &

par fois des ulceres sur lēs parties où elles se jettent. Une telle ardeur, & les autres accidens cessent ensuite quand le rhume se meurit, & point du tout par aucun changement qu'il se fasse du chaud ou du froid; mais le rhume étant causé par la seule chaleur, ou par le froid seul, sans aucun mélange de qualité étrangere, se guerit aisément par la nature toute seule, sans avoir besoin d'aucun autre remede.

Ceux qui cherchent la verité (nous disent d'autres) doivent savoir que toutes les fois que les esprits qui sont la cause des mouvemens, reçoivent un esprit étranger, ou un levain & une semance étrangere, la Nature exclud toûjours cet esprit soüillé, de la communication de la vie : or cet esprit impur ou cette semance étrangere, n'est pas moins disposée à passer aux parties éloignées que vers celles du voisinage, comme il se remarque dans la goute.

Le levain differe de la semance en ce que le levain est une odeur de mois, laquelle dispose la masse au changement, & la semance est une substance qui contient déja l'esprit de vie : Le levain est l'image de la chose avec une connoissance dispositive de ce qu'elle doit faire, de là vient qu'une chose ne se change point en une autre sans levain & sans semance. Ce qui n'aïant pas été connu, on attribuë toutes choses à des simples chaleurs : C'est pourquoy la gueriſon de plusieurs malades est demeurée desesperée, parce qu'on ne travail-

le qu'à corriger les qualitez premieres du chaud, du froid, du ſec & de l'humide, où on s'eſt ſeulement attaché à ôter quelques humeurs ſuppoſées, ſans conſiderer que toutes les maladies ont du venin, ou de la malignité, ſoit à l'égard de tout le corps, ou de la partie qu'elles affligent. Et encor que le levain ne ſe communique pas aux autres parties, il ne laiſſe pas d'imprimer une odeur de levain dans la partie même où il ſéjourne. D'où vient que l'on guerit ſouvent par les odeurs, & qu'on ôte promtement l'infection de la peſte par le parfum : car l'odeur ſimboliſe avec le levain ; ainſi cette odeur contient la ſemance des changemens. D'où on peut inferer que la vertu des mixtes provient des odeurs ou des levains : C'eſt de là que n'aïant pas pris garde au levain des ſemances, non plus qu'au levain particulier de chaque partie, ny aux vertus qui leur ſont communiquées, toute la force de la Nature eſt reſtée inconnuë, & l'erreur a prévalu ; car on a fauſſement raporté toute l'efficacité de la Nature à des fables, & à des contrarietez qui ſe rencontrent entre le chaud & le froid.

Les levains vivifians étant les auteurs de toutes les coctions qui ſe font en nous-mêmes, nous ne vieilliſſons que par la défaillance des mêmes levains, & non pas par la conſomption de l'humide radical. On avoit crû que la chaleur pa-

turelle agiſſant ſur le méme humide le conſumoit peu à peu, & que la mort s'en enſuivoit aprés : mais au contraire, c'eſt la chaleur naturelle qui conſerve ledit humide radical, & qui le perfectionne, bien loin de le conſumer, puiſque cette chaleur eſt une proprieté eſſentielle de la Nature, & que les proprietez ne ſauroient détruire la même Nature. Nous voions que les poiſſons vivent ſans chaleur naturelle, & s'ils ne laiſſent pas d'étre ſujets à la mort comme les autres animaux. Que ſi cette chaleur étoit cauſe de la vieilleſſe & de la mort, les mêmes poiſſons ne mourroient jamais, parce que la lumiere & les eſprits qui leur donnent la vie, ont de l'analogie avec la lumiere de la Lune qui eſt toûjours froide, lors même que cette lumiere eſt ramaſſée dans un miroir ardent, ſuivant l'experience de Vanhelmon, auſſi a-t-elle coûtume de dominer ſur les eaux & ſur les poiſſons, ainſi que l'experience & la raiſon le juſtifient.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

De l'erreur de ceux qui boivent des eaux de vie diſtillées aprés le repas; à deſſein d'aider à la digeſtion.

IL n'y a pas peu de gens, qui aprés avoir mangé des viandes de difficile coction, comme la chair de ſanglier, de cerf, de bœuf, des poiſſons, & des viandes ſalées, ou d'autres alimens aiſés à ſe corrompre, tels que ſont les fruits printaniers, ont coûtume d'avaler des eaux diſtillées les plus violentes, par exemple de l'eau de vie, de canele, ou roſſolis, & autres de cette nature, afin que leur eſtomac puiſſe les mieux cuire. Ce qui ne ſe peut faire ſans quelque prejudice de la ſanté, parce que comme les ſuſdits alimens ſolides ne ſe peuvent cuire pour l'ordinaire, qu'aprés un aſſez long eſpace de tems, ſe trouvent entraînez dans les veines à moitié cuits, par la vertu penetrante & coulante de ces ſortes d'eaux diſtillées. Et voilà ce qui engendre tant de cruditez & d'obſtructions. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les Medecins deffendent l'uſage des diuretiques au tems du repas, ou auſſi-tôt aprés, de peur qu'ils n'entraînent la crudité de l'eſtomac vers les conduits de l'urine, & que le mal n'en devienne pire.

Ils ſont les mêmes deffenſes au ſujet des diuretiques, lorſque l'humeur corrompuë eſt en trop grande abondance, ou qu'elle ſe trouve nichée dans les premieres veines avant qu'on ſe ſoit purgé ; car autrement il eſt fort à craindre qu'il ne ſe faſſe dans les canaux de l'urine, ou dans les viſceres des obſtructions, ou que celles qui y ſont déja ne s'augmentent. Il n'y a pas moins à craindre des eaux, qu'on prend pour faciliter la coction à cauſe de leur grande vertu penetrante, ainſi qu'il a été remarqué par pluſieurs Medecins. Rondelet fait le recit de l'eau pour la paralyſie, qu'il veut qu'on prenne lors que l'eſtomac eſt vuide. *Les choſes*, dit-il, *qui ſont beaucoup chaudes & inciſives doivent étre priſes à jeun, & aprés la purgation de l'eſtomac, & ſe garder bien de les méler avec les alimens, qui en ſeroient entraînez avec eux à demi-cuits, où ils donneroient lieu aux obſtructions.* Le même Auteur raporte les hiſtoires de deux Medecins dont le premier, *voulant provoquer les mois par l'uſage des aperitifs, & par celuy des ſirops attenuatifs, ne manqua pas de jetter la malade dans une paralyſie, à cauſe que ces humeurs crües & glutineuſes qui étoient arrêtées dans les paſſages des conduits, furent portées par la force de tels medicamens juſques dans les parties, & de là s'étant fourrées dans les nerfs, la paralyſie s'en enſuivit. Et le ſecond qui voulant guerir une fille des pâles couleurs par la méme methode, la fit auſſi tomber dans une paralyſie ſur les cuiſſes.* De quoy il parle encor tres-

Cap. de paralyſi.

Cap. 31.

clairement ailleurs : *Qu'on avalle*, dit-il, *des choſes fort échaufantes l'eſtomac, & qui aïent la vertu de chaſſer les vents, & on en verra les effets : car on peut prendre trois ou quatre heures avant le repas, des choſes qui échauffent & qui expulſent les ventoſités, pourvû que le foye ne ſoit pas extremement en chaleur, comme le diatrion pipereon, diacym. dianiſ. arom. roſ. diagalanga, &c. Telles choſes*, dit-il, *ne ſe doivent point donner ny devant, ny immediatement aprés le repas ; car par leur trop grande chaleur & par leur ſubtilité pouſſeroient auſſi-tôt l'aliment à demi-cuit dans les premieres voyes. On voit de là combien eſt grande l'erreur de ceux qui donnent au ſortir de table des poudres extremement chaudes, qui ne devroient l'étre que fort mediocrement.* Il y a bien des Auteurs qui ne deſaprouvent pas qu'on prenne avant le repas les choſes qui aident à la digeſtion, comme Riolan, Gordon, & Fuchſius. Ces eaux paroiſſent d'abord fort agreables & fort ſalutaires, mais elles ne manquent pas de nuire ſi on en uſe ſouvent. Savanarole un des plus celebres Medecins de ſon ſiecle, raporte une hiſtoire de François Gonzague Marquis de Mantoüe, lequel uſant par l'ordre des Medecins, de l'eau de vie, afin de guerir la debilité de ſon eſtomac, en devint ſi foible, que tous les alimens qu'il prenoit ſe tournoient en vents. Et bien luy dit de n'uſer plus que d'un bon regime de vivre dans les choſes non naturelles ; car il n'auroit pas manqué de crever.

Cap. de palpitatione.

In praxi, Cap. de crudita-te.

Sect. 2. cap. 2. Le ſavant Rubeus a fort bien remarqué, que ceux-là ſont encor bien pis, qui boivent ces ſortes d'eaux, lors qu'ils reſſentent des grandes peſanteurs d'eſtomac pour s'étre remplis le jour de devant, parce que c'eſt de là que naiſſent les paralyſies, les tremblemens & quantité d'autres incommodités: car étant d'une ſubſtance ſubtile & fort penetrante, elles attirent auſſi-tôt à la tête les plus legeres parties des humeurs, qui s'inſinuant dans les principes des nerfs, cauſent les paralyſies, les tremblemens, & quelquefois les apoplexies. Ce qui oblige le même Auteur à en diſſuader l'uſage lorſque l'eſtomac eſt plein de crudité; ſi ce n'eſt tout au moins trois heures avant les alimens, j'en puis dire de même des autres remedes propres à la digeſtion.

Aëce eſt dans le même ſentiment, lors qu'il fait la deſcription des remedes contre la crudité. *Aprés le repas*, dit-il, *que l'on ne prenne jamais ces ſortes de digeſtifs, ny aucun autre medicament dont la vertu ſoit de penetrer avec beaucoup de vehemence: car il y a toûjours avec iceluy quelque choſe des alimens cruds, qui ſe digerant & ſe diſtribuant, engendrent des obſtructions. On peut s'en ſervir aprés les frictions du matin deux heures avant l'exercice & le bain.* Et voilà ce qu'en dit Aëce. Et ce que nous avons dit des alimens de difficile digeſtion, peut s'appliquer à ceux qui ſont faciles à ſe corrompre, comme les fruits printaniers, parce que ce n'eſt pas une petite faute de prendre aprés iceux ces ſortes

Lib. 3 Sermon. 1. cap. 24.

Lacor. cõmuni, l. 2. c. 7.

de breuvages chauds & aperitifs ; ainſi que l'explique fort bien Valeriola, diſant, *Aprés avoir mangé des fruits ou des alimens mauvais, on doit bien ſe garder de boire beaucoup, principalement du vin un peu fort ; car il eſt cauſe qu'un tel aliment paſſe avec rapidité dans les vaiſſeaux ſans étre cuit, où il ſe pourrit, & contracte une mauvaiſe qualité. Si l'on eſt preſſé de boire*, ajoûte-il, *enſuite d'un mechant aliment, ſur tout aprés les fruits, j'eſtime étre plus ſain de boire de l'eau que du vin, de peur qu'il ne s'enſuive quelque chaleur & quelque ebulition, & que l'aliment ne paſſe trop vîte dans les viſceres, & qu'il ne ſe faſſe de la pourriture, des obſtructions, des crudités & quelque corruption. Voilà ce que le vin bû peut faire.*

Ceux-là ne font pas moins de faute lors qu'ils prennent ces ſortes d'eaux diſtilées auſſi-tôt qu'ils s'apperçoivent qu'il y a des vents dans leur eſtomac ou quelque crudité, afin d'échaufer & de fortifier leur ventre. Je ne doute pas qu'ils n'en reſſentent d'abord quelque petit ſoulagement lors que ces eaux donnent quelque chaleur à l'orifice de leur eſtomac, mais penetrant avec facilité juſqu'aux viſceres par la ſubtilité de leur ſubſtance, elles augmentent leur intemperie, ce qui donne des nouveaux acroiſſemens à la maladie ; & plus ils en boivent, plus auſſi leur ventricule ſe refroidit & s'affoiblit, veu que tant s'enfaut que les choſes trop échaufantes donnent de la chaleur &

de la vigueur à l'eſtomac, elles le refroidiſſent plutôt par leur rarefaction, ou en retirant la chaleur dn centre vers la circonferance, comme dit Rondelet. Sur quoy Mercatus avertit de ne nous ſervir qu'avec beaucoup de precaution des remedes aidant à la digeſtion, ou qui chaſſent les vents. Nous ne nous trompons pas peu ſouvent, dit-il ; car en voulant guerir nos malades des ventoſitez qui les gonflent trop, nous leur faiſons beaucoup de mal. En quoy il faut bien prendre garde, ſur tout en ceux dont les hypocondres ſont remplis de vents, & de qui les entrailles ſont trop échaufées, tandis que leur eſtomac paroit plus froid. Mais pourquoy donc, me dira quelqu'un, les Medecins ordonnent-ils du poivre groſſierement pilé ? & que Aëce recommande ſi fort l'abſynte dans ces ventoſitez hypocondriaques ? Je réponds avec Aimé de Portugal, que le poivre ſeulement concaſſé apporte du ſoulagement en fortifiant le ventre, & que ne pouvant penetrer juſqu'au foye, ne ſauroit échaufer, non plus qu'aucune autre partie des viſceres : outre que ſa chaleur s'éteint dés qu'il eſt arrivé dans les premieres voyes, ſans pouvoir aller plus loin ; il deterge & nettoye enfin les humeurs acres qu'il pouſſe enſuite en dehors, & l'abſynte, dit-il, y ſert de beaucoup, puis que, ſelon Galien, il reſſerre l'eſtomac, & que ce n'eſt pas aux humeurs pituiteuſes, mais aux bilieuſes, qui entretiennent ce

Cap. de palpitatione.

mal, qu'il apporte de l'utilité, par ſa vertu deterſive, en les pouſſant & par les ſelles & par les urines.

CHAPITRE XVIII.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui diſent qu'il eſt bon de boire auſſi chaud que ſon ſang en Eté, & qu'il eſt mal ſain de mettre le vin rafraichir.

LA plûpart des opinions vulgaires ſont ſoûtenuës par des vieilles gens qui pour avoir vécu long-tems, ont vû beaucoup de de choſes, & ſe croïent en droit de reformer le monde, en rangeant les autres à leur maniere d'agir, ſans nulle diſtinction d'âge, de tems, ny de temperament. Et comme ils ſont devenus frilleux, ils voudroient qu'un chacun s'habilla & ſe couvrit auſſi fort qu'eux, en s'abſtenant de quantité de choſes nuiſibles à leur perſonne, comme de ne pas boire frais en Eté, alleguant que c'eſt une maxime ſalutaire de boire auſſi chaud que ſon ſang. Une telle boiſſon convient fort à ces perſonnes-là dont le ſang & le reſte de leur corps étant devenus froids par l'âge, n'ont pas beſoin d'étre rafroidis davantage ; mais un jeune-homme qui a le ſang boüillant ne ſe trouveroit point de-

ſalteré en beuvant auſſi chaud qu'eux, non pas même s'il prenoit quelque boiſſon auſſi tiede qu'eſt le ſang temperé, ce qui échaufe ou deſſeche naturellement. Comment voudriez-vous donc étancher la ſoif, à moins qu'on n'en prenne quelqu'une bien fraîche & fort humectante. L'experience fait aſſez connoître que plus on boit chaud, & moins devient-on deſalteré ; car c'eſt toûjours à recommancer à boire. Et pour faire voir l'abſurdité de leur propoſition, c'eſt que s'il étoit bien ſain de boire auſſi chaud que ſon ſang, il faudroit de neceſſité qu'eux mêmes beuſſent bien plus frais que les jeunes, puiſqu'ils ont le ſang plus froid, ce qui eſt ridicule.

Il y a d'autres gens qui croïent étre bien fondez en approuvant la ſeule coûtume de boire le vin frais, tel qu'il ſort de la cave, ou du tonneau, & l'eau comme elle vient de la fontaine ou du puits : mais ny l'un ny l'autre ne ſont naceſſaires, ſi on vient à les mettre rafraîchir, ſi bien qu'il faudra que nous dépandions abſolument de la diſpoſition des caves, des celiers, des puits & des fontaines ; car ceux qui les auront fraîches auront le plaiſir de boire frais & avec delice, tandis que les autres ſeront dans le chagrin de n'oſer mettre rafraîchir leur boiſſon pour ſe conſerver en ſanté. Mais qu'importe que le breuvage ſoit frais ou par l'air qui le penetre, ou par l'eau où on l'a mis, ou par la glace, ou par la neige, ſi l'eau ſortant du puits, de la fontai-

ne, de la citerne, ou de la riviere n'eſt pas mal ſaine par ſa froideur naturelle, comment pourroit-elle rendre pire le vin lorſqu'on l'y mettra rafraîchir ? J'avouë bien qu'il n'aura pas ſi bon goût, mais il ne perdra pas pour cela rien de ſa bonté, vû que le rafraîchiſſement ne luy peut apporter aucune mauvaiſe qualité. Ce n'eſt donc que la ſeule froideur qu'on condamne. Mais ne trouve-on pas du vin rafraîchi, qui eſt moins froid qu'un autre ſortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et pourquoy ne crie-t-on pas encor davantage de ce qu'on boit ſi froid en Hyver & quand il glace ? Eſt-il poſſible de boire ſi froid en Eté qu'il glace les dents, & qui empêche quelquefois de boire un verre tout d'un trait, ny autant d'eau & de vin qu'on voudroit bien. Cependant qui que ce ſoit ne déſaprouve un tel procedé, au contraire la plûpart trouve mauvais de ce qu'on chauffe le vin ou l'eau durant l'Hyver : Et pour quelle raiſon ne boirions-nous pas frais & copieuſement durant les brûlantes chaleurs de l'Eté où nos corps ſont ſi boüillans, & tellement deſſechez, afin de reſiſter à l'intemperature de l'air, qui tourne les humeurs douces & temperées en ameres, telles que ſont la bile, d'où procedent les fiévres tierces & chaudes, les dyſſenteries & autres maladies qui regnent en Eté. Les apetits qui ſont naturels, plutôt que recherchez, ſont plus ſelon la nature qui veut

qu'on reſiſte au froid par la chaleur, & à la chaleur par ſon contraire ; à faute de quoy les ſaiſons de l'année ont coûtume de nous cauſer mille maux par leur intemperie, & par l'alteration de l'air qu'on peut prevenir, par le bon uſage des choſes que Dieu nous a données. N'eſt-ce pas par une grande providence de l'auteur de la Nature que les puits, les fontaines & les caves ſont plus fraîches en Eté, & plus chaudes en Hyver ; & quiconque n'a pas une telle commodité, ne doit-il pas ſe la procurer par artifice. Eſt-ce en vain que la Nature produit des fruits humides & froids plutôt en Eté qu'en Hyver, durant lequel le vin commence tout à propos d'être en ſa force pour nous armer contre le froid. Les fueillages nous deffendent par leurs ombrages de l'ardeur du Soleil durant l'Eté : Et comme ils ne nous ſerviroient de rien en Hyver, l'Auteur de la Nature ne l'a pas ordonné auſſi : mais ceux qui manquent d'ombrages en Eté à faute de bocages, de berceaux, d'allées couvertes, de treilles, &c. font-ils un grand mal de ſe procurer de l'ombre & de la fraîcheur par leur adreſſe. Et comme c'eſt à la verité une choſe fort profitable de ſe ſervir durant l'Eté des choſes rafraîchiſſantes, & en Hyver de celles qui échauffent, ſelon que la raiſon & le bon ſens nous le dictent, & ſuivant que les perſonnes ſages & experimentées nous le conſeillent ; il n'eſt pas moins avantageux d'em-

ploïer tout ce qui a les qualitez requiſes pour y contribuer.

Mais à quoy bon de s'arreſter plus longtems à combatre des erreurs auſſi groſſieres que celles-là ? Il n'eſt perſonne qui trouve mauvais qu'on mange des ceriſes, des prunes, des figues, des raiſins, des melons, &c. auſſi-tôt qu'on les a cüeillis durant le plus fort de l'Eté, & aux jours caniculaires, & qu'elle n'aprouve quand on les met rafraîchir, les uns dans la cave, les autres dans l'eau fraiche : Et ſi on convient de cela au ſujet des fruits, pourquoy n'en devra-t-on pas faire de même ſur la boiſſon, à deſſein de ſe deſalterer & de ſe rafraîchir ? On peut toutefois tenir pour ſuſpect la coûtume de mettre dans le vin de la glace ou de la nege, & de tremper les bouteilles dans l'eau où on amis du ſalpetre, quoique moins dangereux : mais quel danger de mettre rafraîchir & tremper les bouteilles dans l'eau ſimple & bonne à boire ? Quel riſque, dis-je, peut-on encourir de faire ſuſpendre le vin & l'eau dans un puits ſans qu'ils touchent ſon eau ? Mais une telle boiſſon, me dira quelqu'un, me donne la colique : hé bien, il n'a qu'à s'en abſtenir ; & même s'il veut de celle qui eſt naturellement fraîche, & il agira en perſonne ſage & prudente, en évitant ce qui luy eſt contraire, & en laiſſant auſſi vivre les autres à leur mode ; car autrement il faudroit que le fromage fut interdit de la table de tous les hommes, à cauſe qu'il nuit aux graveleux,

& que tout le monde s'abſtint du vin pour étre nuiſible aux gouteux. Y a-t-il rien de plus injuſte & de plus tyrannique que de vouloir aſſujettir à ſes apetits & à ſes ſentimens, tous ceux qui ſont de differente complexion : que ces bonnes gens ceſſent deſormais d'improuver les boiſſons fraîches pour temperer l'ardeur du Soleil, & qu'elles boivent, ſi bon leur ſemble, auſſi chaud que leur ſang, puiſque nous ſavons par experience, que depuis qu'on a introduit l'uſage des glacieres les hommes vivent beaucoup plus qu'auparavant.

CHAPITRE XIX.

De la mauvaiſe coûtume de quelques ſages femmes, de ne donner aux accouchées que des boiſſons chaudes.

ON entend la plûpart des femmes en couche ſe plaindre d'une grande ſoif & d'une ardeur exceſſive, parce que c'eſt une coûtume reçuë enſuite d'une mauvaiſe obſervation, de ne leur rien donner de rafraîchiſſant, mais ſeulement des boiſſons chaudes & qui peuvent échauffer, comme le vin actuellement chaud, qu'on aura fait boüillir avec des aromates ; l'eau de canele

& ſemblables, à deſſein de fortifier : car tout le ſoin des aſſiſtans eſt d'avoir recours à ces ſortes de fortifians, de peur auſſi que le froid ne leur nuiſe en leur donnant des tranchées, à quoy les nouvelles accouchées ſont fort ſujettes. Cela n'empêche pas que cette coûtume erronée, ne leur ſoit ſouvent pernicieuſe & toûjours fort ennüieuſe ; les conſtitutions des femmes en couche ſont differentes : car les unes portent en ſoy la cauſe de leur mal, de qui les humeurs morbifiques devenant agitées par le travail de l'accouchement, leur aportent diverſes maladies, au lieu que quantité d'autres ſont dans peu de tems rétablies, à cauſe qu'elles ont en elles-mêmes un grand fonds de ſanté, qui n'a pû être alterée par aucun fâcheux ſymptome. Or ces ſortes de boiſſons fortes & chaudes ſont fort prejudiciables aux premieres, en échauffant leurs entrailles, ſans pouvoir corriger l'impureté de leurs humeurs qui en deviennent & plus impures & plus échauffées, & enſuite plus corrompües. Elles le ſont encor aux dernieres qui ſe porteroient d'ailleurs fort bien, leſquelles cependant tombent quelquefois dans des fiévres, & dans d'autres maux par ces mêmes breuvages. Or quoique je n'aprouve pas les boiſſons fort froides, mais celles ſeulement qui ſont tiedes, je ne ſaurois non plus donner mon approbation aux chaudes, pour les raiſons de cy-deſſus. Et certes ſi lorſqu'il y a de la fiévre, les Medecins ont grand ſoin d'ordonner des ſyrops

rafraîchiſſans, & capables de s'opoſer à l'intemperie contraire, quel mal y auroit-il de preſcrire des boiſſons de cette nature. Combien de fois les Medecins ont-ils fait prendre aux accouchés des boiſſons temperées & un peu froides, lorſqu'elles ſe plaignoient d'une extrême chaleur avec une exceſſive alteration, & dont elles ſe ſont trouvées fort bien ? Combien plus utilement ſeront-elles emploïées en faveur de celles qui auront la fiévre ? Ceux-là ne font pas mieux qui leur donnent quantité d'alimens & qui nourriſſent beaucoup, parce que dabord leur nourriture doit étre legere & peu à la fois, à la maniere de ceux qui ont reçû de grandes plaïes, & de qui la nature affoiblie ne ſauroit conſumer une ſi grande quantité de viande. Hippocrate ne nous enſeigne-t-il pas qu'il faut bien ſe garder de ſe remplir d'alimens auſſi-tôt aprés une évacuation conſiderable ; car il eſt à craindre que les humeurs excrementicielles ne ſe multiplient, que la fiévre ne s'en enſuive & qu'il ne ſurvienne d'autres ſymptomes. Qu'on ſoit donc plus reſervé au ſujet de leur nourriture, les faiſant contenter de boüillons juſqu'à-ce qu'il n'y ait plus rien à craindre du côté de la fiévre, ny du côté des ſymptomes, & que leurs vuidanges ſoient finies, aprés quoy elles pourront paſſer doucement d'une petite nourriture à une plus grande, & de la ſorte elles reprendront en toute ſureté leur premier embonpoint avec leurs forces accoûtumées. Cette erreur a été aperçuë

par tous ceux qui ont écrit sur les maladies des femmes. *Ce n'a été qu'avec beaucoup de chagrin*, dit Roderic de Castre, *de me voir obligé à tolerer ces sortes de femmes qui gouvernent les nouvelles accouchées, qui se mettent dans la tête qu'on ne peut faire rien de bon, à moins qu'on ne les rempliſſe de viande & de vin : car elles ont je ne ſay quelles maximes pernicieuſes pour ces pauvres femmes en couche, qui leur tiennent lieu de Loix & de Statuts les plus ſacrez du monde ; dont un Medecin prudent ſe doit moquer, en ordonnant & pourvoïant aux choſes qui leur ſont neceſſaires.* Lib. 4. cap. 1.

Pierre Salius a blâmé la même erreur commune par toute l'Italie. *C'eſt une erreur*, dit-il, *au ſujet de la nourriture ordinaire, preſque à toutes les femmes qui eſtiment qu'on doit dabort rétablir par de tres-bons alimens les accouchées : elles leur donnent auſſi-tôt aprés leur delivrance des bons chapons, aprés leur en avoir fait avaler le boüillon, & enſuite elles en viennent aux aromates & au bon vin vieux, à moins que quelque femme prudente n'y prenne garde, ou qu'on appele vitement quelque habile Medecin pour empêcher des fautes ſi conſiderables.* Cet Auteur deffend donc l'uſage de la viande, du vin, des aromates & de choſes ſemblables capables de donner la fiévre, ou de l'augmenter.

CHAPITRE XX.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui craignent trop de ſe faire ſaigner, s'imaginant que la premiere ſauve la vie.

PUiſque le ſang eſt le treſor de la Nature, l'aliment des eſprits, & le conſervateur de la chaleur naturelle, on a grande raiſon de le conſerver bien cherement ; mais on doit auſſi remarquer deux choſes. Premierement, qu'il ſoit bien pur & net de toute immondice. Secondement, qu'il ne ſoit en trop grande abondance, quoique d'ailleurs tres-bon, parce qu'étant gâté, il nuit beaucoup plus qu'il ne profite au corps, & pechant en quantité, il met les veines au hazard de ſe rompre, comme la chaleur naturelle de s'étouffer : ainſi de peur de quelque mort ſubite, il eſt bon d'en vuider une partie, afin de faire place à celuy qui ſe fait tous les jours par des nouveaux alimens : Et lorſqu'il eſt devenu extrémement échauffé par quelque fiévre ou autrement, & dont le malade pourroit pericliter, à moins qu'on ne luy donne de l'air, il faut alors faire avec la lancette ſur les veines, ce que les vignerons pratiquent à l'égard des tonneaux pleins de vin nouveau, qui creveroient s'ils n'y faiſoient un petit trou audeſſus

audeſſus pour donner iſſuë aux fumées tartareuſes. Et quand le même ſang eſt corrompu conſiderablement, on en doit vuider une portion par la ſaignée, avant que toute la maſſe ſoit entierement gâtée, afin que la purgation puiſſe plus aiſément netoïer le reſte, en ſeparant le pur de l'impur, & en penetrant mieux tous les endroits où les humeurs peccantes ſe tiennent cachées. Il ne faut donc pas tant crier contre la ſaignée comme ennemie de la Nature, ainſi que faiſoit autrefois Eraſiſtrate, en appelant meurtriers ceux qui la conſeilloient, puiſqu'un grand nombre de maladies provenant des cauſe ſuſdites, ne ſauroient étre gueries ſans le ſecours de la ſaignée. Quand on a une fiévre violente, le viſage enflamé, les veines enflées, & une grande oppreſſion, la ſaignée n'eſt-elle pas alors fort neceſſaire? Si quelqu'un ſe trouve ſurpris & preſque étranglé d'une ſquinance, ou qu'il ſe ſente comme ſuffoquer par quelque inflammation des poûmons, ou par quelque vraïe plevreſie, y a-t-il quelque remede en ce cas preſſant ny plus promt, ny d'un plus grand ſecours que la ſaignée, laquelle convient generalement à toute maladie cauſée par l'abondance du bon ou du mauvais ſang. Je ne ſaurois voir ſans étonnement pluſieurs qui aimeront mieux prendre dix ou douze medecines que de ſouffrir une ſeule ſaignée, qui ſuffiroit pour les dégager du peril qui les menace, & pour les maintenir en ſanté, puiſqu'elle eſt autant commode qu'aiſée à

faire, puiſqu'on eſt toûjours le maître pour tirer du ſang tant & ſi peu qu'on veut, ſelon le beſoin, & laquelle on peut reïterer, de peur d'affoiblir le malade ; au lieu qu'une medecine n'eſt pas plutôt avalée, qu'il n'eſt plus en nôtre pouvoir de l'arrêter, lorſqu'elle vuide trop abondamment & avec trop de violence, outre les maux de cœur, les oppreſſions d'eſtomac, les tranchées, les douleurs de tête, &c. Quant à la ſaignée la Nature pouſſe déhors le mauvais ſang, en ſe retenant le meilleur. Et quand celuy qui ſort eſt beau, c'eſt une marque qu'il pechoit en quantité, & que celuy qui reſte eſt encor meilleur. La Nature elle-même nous a apris ce remede ſouverain, en évacuant tous les mois les humeurs ſuperflües aux filles & aux femmes, qui ſans une telle évacuation ne ſauroient, generalement parlant, joüir d'une parfaite ſanté. C'eſt une pure réverie, de croire que le ſang menſtrual ſoit chaſſé comme un excrement entierement gâté & pernicieux, vû que les enfans en ſont bien nourris dans le ventre de leur mere : car pour quelle raiſon ſeroit-il arrêté durant leur groſſeſſe, ne pouvant étre mis dehors ſans toucher au fœtus : c'eſt par les veines du col de la matrice qu'il ſe purge, en celles qui ont encor plus de ſang que leur fruit n'en peut conſumer. Pline raconte que les herbes touchées par le ſang menſtrual meurent, & que le fruit tombe des arbres, quand les femmes ou filles qui ont leurs mois y dorment deſſous : que

l'yvoire en perd ſa blancheur, & l'acier ſon tranchant : que les chiens deviennent enragez aprés en avoir avalé, & de qui les morſures ſont alors mortelles. D'autres diſent que le ſang des ladres n'eſt pas pire que ces mêmes menſtrues. Mais tout le monde ſait que Pline eſt fort ſujet à caution, & qui a merité le ſurnom de menteur ; & s'il diſoit vray, il faudroit que ce ſexe ſouffrit des plus étranges maux qu'il n'a pas lorſqu'il n'eſt pas réglé : outre que les enfans en ſeroient tres-mal nourris. Ce n'eſt donc qu'en quantité qu'il peche, ou tout au plus en crudité. Le ſang qui ſort des hemorrhoïdes eſt bien ſouvent plus mauvais que le ſang menſtrual, puiſqu'il eſt impur & fort groſſier, provenant de la bile noire, la pire de toutes les humeurs, laquelle étant répanduë ſur la terre la fait boüillir & fermenter, à la maniere du vinaigre le plus violent. Et voilà des effets que la Nature opere d'elle-même au grand avantage du corps humain, qui nous fait aſſez connoître que nous la devons imiter dans nos beſoins lorſqu'elle ne peut operer. Mais que dira-t-on de ce qu'elle chaſſe bien ſouvent une portion du ſang non corrompu, afin de dégager les veines exceſſivement remplies, & ſoulager ainſi tout le corps d'une grande peſanteur. Et c'eſt ce qui arrive dans l'hemorrhagie du nez. Hé quoy, ſerons nous moins raiſonnables que les brutes, qui ſuivant le ſeul inſtinct de la Nature, ſavent remedier à leurs maux ? témoin

les chiens & les chats, qui pour ſe guerir de quelque conſtipation, s'en vont dés le grand matin manger des herbes encore moüillées de la roſée : témoin encor l'hyppopotame qui ſe ſentant trop replet, s'en va chercher des roſeaux fraîchement taillez, & apuïant ſa cuiſe ſur le plus pointu d'iceux, il en ouvre ſa veine, & ſe décharge de cette maniere, de peur de tomber malade ; La chevre n'en fait pas moins, laquelle ſe ſentant la vuë trouble, court apuïer doucement ſon œil ſur un jonc pointu, & fait ainſi ſortir une petite partie du ſang qui luy cauſoit cette incommodité ou ſuffuſion.

Et ſi on m'objecte qu'on a vû mourir pluſieurs perſonnes nonobſtant la ſaignée, je répons qu'il y a quantité de maladies incurables contre leſquelles il n'y a aucun remede, & qu'elles n'en ſeroient pas moins mortes quand elles ne l'auroient pas été.

Qu'on n'atribuë donc plus à l'avenir la mort à la ſaignée, de ce qu'elle en a été ſuivie, parce qu'il faudroit dire auſſi que les gens meurent pour avoir dîné, ſoupé, ou dormi ; de ce qu'elles ſont quelquefois mortes aprés avoir joüé. Si un homme mouroit dans le tems qu'on le ſaigne, il y auroit grande aparance que ce remede ne luy étoit pas propre, ou que le Chirurgien auroit manqué d'adreſſe ou de bon-heur. Dans les choſes neanmoins incertaines il faut plutôt ſuſpendre ſon jugement, ſans blâmer ny accuſer ſi legerement le Medecin qui l'a ainſi ordonné, & croire que c'eſt par la grandeur

& par la malignité du mal que le malade a été emporté. Je tombe bien d'accord qu'on ſaigne ſouvent mal à propos, & que les Medecins peu habiles & peu ſavans y font des lourdes fautes, à quoy les habiles n'y ſauroient que faire. Et il ne faut pas pour cela que le vulgaire blâme indifferemment tous les Medecins. J'en ay vû d'autres qui refuſent de ſe faire ſaigner, de peur de s'y accoûtumer, reſervant la ſaignée pour quelque preſſant beſoin, & quand il y a danger de mort, dans l'opinion qu'ils ont que la premiere ſaignée ſauve infailliblement la vie. Et ils ont à la verité grande raiſon, puiſqu'on ne meurt jamais de la premiere ; car ſi on expiroit de celle-là, on ne ſeroit plus ſaigné, & par conſequent une telle ſaignée ne ſeroit pas proprement dite premiere, mais bien l'unique, puiſque le mot de premier eſt relatif au ſecond & aux autres qui viennent aprés. Mais de dire que la premiere garantiſſe de la mort, c'eſt une erreur fort groſſiere : car on voit tous les jours mourir des hommes par divers accidens, à qui la premiere ſaignée n'a pû remedier, tandis que d'un autre côté mille perſonnes ſe tirent de tres-grandes maladies en ſe faiſant tirer du ſang plus d'une fois. Cette opinion eſt trop dommageable, vû que les maux étant petits au commencement, les malades les negligent ſi fort qu'ils refuſent la ſaignée dans les premiers jours, pour la reſerver dans une extrême neceſſité, que l'occaſion pour y remedier leur échape, parce qu'elle paſſe auſſi

vîte qu'un oiſeau, au dire d'Hippocrate. Et quand le malade preſſé de ſon mal commance à y conſentir, il n'en eſt plus tems. Pource qui eſt de la coûtume de ſe faire ſaigner, lorſque la neceſſité le demande, bien loin de nous nuire, elle nous eſt au contraire d'une grande utilité, parce que celuy qui y eſt habitué, & a ſuffiſamment des forces, ſuportera mieux ce remede qu'un autre, comme on voit que les maux ordinaires & accoûtumez ſont moins fâcheux, & ſelon Hippocrate, ceux qui ſont accoûtumez aux travaux, quoique foibles & vieux, les ſuportent avec plus de facilité que les plus robuſtes, & que les plus jeunes. On ne doit donc point mépriſer la premiere ſaignée; encor moins le peuple doit-il tenir pour ſuſpecte la ſaignée en general, quand un Medecin ſage & ſavant l'a ainſi ordonnée; puiſque c'eſt la Nature toute ſage, & qui ne fait que ſuivre l'ordre de ſon Createur, qui nous l'a apris, comme le remede du monde le plus aiſé, le plus ſeur & fort utile pour pluſieurs maladies. Je ſay encor qu'il y a des gens empiriques qui ſe récrient contre la ſaignée, diſant qu'on tire du corps le plus pur, & qui eſt le même que nous avions dans nôtre enfance; comme s'il ne ſe faiſoit pas du ſang tous les jours des alimens qu'on prend. Si ces Meſſieurs n'avoient leur drogues à debiter, ils ne tiendroient pas ce langage. Je trouve leur opinion ſi groſſiere & ſi puerile, que je ne veux pas daigner d'y répondre davantage.

CHAPITRE XXI.

De deux erreurs ſur le choix des nourrices.

LEs femmes de qualité qui ne veulent pas ſe donner la peine de nourrir leurs enfans, refuſent ſouvent à la perſuaſion des Medecins, (s'il n'y a quelque neceſſité bien preſſante) les nourrices de qui le lait eſt vieux, je veux dire qui nourriſſent depuis un an ou deux, étant perſuadées qu'une telle nourriture ne peut étre bien ſaine à un enfant nouveau né. Une telle perſuaſion les porte ſouvent à donner la preference à une nourrice qui donne à têter depuis peu de mois, quoique âgée, plutôt qu'à une autre plus jeune, mais qui donne la mamelle avant celle-là. Je croy pour moy, que tous ceux-là ſe trompent fort, qui penſent qu'il y a quelque lait vieux, puiſqu'il eſt ſeur que les mamelles des nourrices en fourniſſent tous les jours de nouveau & tout frais par les nouveaux alimens. Suppoſé donc qu'une nourrice ſoit jeune, de bonnes mœurs, d'un bon temperament, qui ne prend que des alimens d'un bon ſuc, & faciles à digerer, & qui s'abſtient de la compagnie de ſon mary, il importe peu en ce cas qu'elle ait nourri peu, ou long-tems;

car comme le lait conserve la nature de la cause materielle & efficiente, & qu'il n'y a que ces deux causes capables de le produire, il n'y a nul doute qu'une telle femme ne fourniſſe toûjours & en tout tems un tres-bon lait, tant qu'elle ſera bien temperée, de bonne vie, bien morigenée, bien nourrie, & ſans ſe laiſſer emporter par la colere, ny s'atriſter par la melancolie. En voicy la raiſon : c'eſt que la nature du lait ſuit immanquablement la nature du ſang dont il eſt fait : Or un bon ſang n'engendre jamais qu'un bon lait, ſur tout dans un corps bien conſtitué & nourri avec des bons alimens ; n'étant pas poſſible qu'il ſe faſſe un lait peu loüable, & mauvais, d'un ſang bon & bien conditionné, tant que tout ſera bien reglé en dedans, ſans craindre que l'action d'alaiter puiſſe y aporter de l'alteration, encore moins de le corrompre, parce que la Nature ne fait jamais rien de mal, & elle agiroit en maratre à l'égard des petits enfans, ſi leur lait ſe rendoit tous les jours plus mauvais, à force de tirer le têton de leurs nourrices. Il n'en faut pour cela que conſulter l'experience qui nous fait voir évidemment que les garçons ou filles des femmes de baſſe condition, qui ne regardent pas de ſi prés ſur le choix du lait, ſe trouvent fort bien nourris & de tres-bonne conſtitution : donc lorſqu'il s'agira du choix de quelque nourrice, il n'y aura qu'à conſiderer ſon temperament, ſon embonpoint & ſon âge, parce que ne trouvant rien à redire

en ces trois choſes, elle n'aura qu'à garder un bon regime pour fournir à ſon petit du lait abondamment toûjours bon & toûjours nouveau, puiſqu'il s'en fait tous les jours auſſi-tôt aprés avoir mangé, aïant les mêmes cauſes de ſa generation, auſſi bien quatre ou cinq ans aprés comme dans le premier mois.

L'autre erreur n'eſt pas moins ſuperſtitieuſe que puerile, dans laquelle tombe non ſeulement le menu peuple, mais encor certains Medecins qui s'arrêtent trop ſcrupuleuſement à demander ſi c'eſt mâle ou femele, dont la nourrice s'eſt accouchée, voulant que le lait de celle qui a fait un garçon ſoit plus propre pour une fille, & qu'au contraire le lait d'une autre qui a mis au monde une femelle conviene mieux à un mâle, à cauſe, diſent-ils, que le lait de celle qui a engendré un garçon étant plus chaud, eſt plus propre, par conſequent pour une fille de qui la temperature eſt plus froide, qui a beſoin d'étre un peu échaufée & excitée; & reciproquement comme un mâle eſt plus chaud, il a beſoin auſſi du lait d'une femme qui ait enfanté une femelle, pour que ſa chaleur en ſoit temperée. Mais qui ne voit que tout cela eſt faux: car premierement, c'eſt mal ſuppoſer, que la femele ſoit toûjours plus froide que le mâle, puiſque l'experience nous convainc qu'il y a certaines femmes d'un temperament plus chaud que bien d'hommes, & l'on ne ſauroit aſſeurer ſans mentir qu'une femme bilieuſe ſoit plus froi-

de qu'un homme pituiteux : Verité que nous avons demontrée ailleurs par des bonnes raiſons ; & quand même nous leur accorderions cela, nôtre opinion ſubſiſteroit toûjours dans toute ſa force.

Secondement, ils ſuppoſent fort mal que la temperature du lait ſe change par l'action de l'enfant qui tire le teton avec ſa petite langue : car comme nous l'avons déja dit, puiſque le lait retient la nature de la cauſe efficiente & des alimens dont il ſe fait, qu'eſt-ce qu'un petit enfant pourra faire pour qu'il y ait de l'alteration ? veu qu'en ſuçant cette douce liqueur, il ne ſauroit par le ſeul attouchement apporter aucun changement à la bonne conſtitution de ſa nourrice, non plus qu'à la temperature des alimens dont elle ſe ſert.

Mais peut-étre quelqu'un s'aviſera de dire que tandis que l'enfant eſt enfermé dans le ventre de ſa mere, il ne manque pas de luy communiquer ſon temperament chaud quand c'eſt un garçon, ou ſa froideur ſi c'eſt une fille. Mais je trouve cela encor fort douteux : car il faudroit au contraire qu'une fille échaufât plutôt la mere, puiſqu'il eſt ſeur que les enfans ſont toûjours d'un temperament plus chaud que les adultes ; outre que nous ſavons combien il eſt mal-aiſé de changer la conſtitution naturelle, ny par le long uſage des remedes, ou des alimens, qu'elle ne reprenne aiſément ſon premier état, & ne voyons-nous pas que la femme retient aprés ſes couches la même tempera-

ture qu'elle avoit auparavant, ſans qu'il luy reſte la moindre marque du temperament qu'elle pourroit avoir contracté du côté de ſon fruit. Et quand même il luy en demeureroit quelque veſtige, il ne manqueroit pas de ſe corriger & de s'abolir par ſucceſſion de tems, & par l'uſage de divers alimens. Il eſt donc plus ſeur de bien examiner la bonne conſtitution de la nourrice, comme auſſi la nature des alimens dont elle ſe nourrit, ſans s'amuſer à conſiderer celle de ſon enfant.

CHAPITRE XXII.

Des boiſſons trop copieuſes & trop fortes qu'on donne mal à propos aux enfans.

IL eſt certain qu'il ſe commet quantité de fautes au ſujet de l'education des enfans, leſquelles ſont la ſource de tant & de ſi fâcheuſes maladies, & de la mort de tant de monde, où le mauvais regime y a bonne part. J'ay vû pluſieurs fois des perſonnes qui donnent du vin & de la biere la plus forte aux enfans ſans aucune retenuë, ce qui leur eſt cependant fort prejudiciable & contre les ordonnances & le ſentiment des anciens Medecins. Galien dit, qu'il ne peut accorder du vin aux enfans qu'aprés leur

l. 1. & 5. de ſanit. tuend.

quatorziéme année, parce qu'étant trop chaud & trop humectãt il remplit le cerveau de vapeurs, dont le corps & l'eſprit ſe trouvent enſuite également offenſez. Le celebre Paul Eginete leur refuſe cette liqueur juſqu'à l'âge de vingt-un an, à cauſe qu'il a la vertu d'échaufer, de deſſecher, de precipiter dans la colere & dans la luxure, joint qu'envoïant grande abondance d'exhalaiſons à la tête, il affoiblit le principe des nerfs. Et voilà ce qui les rend ſi ſujets enſuite aux convulſions, à la goute, & aux autres maladies des nerfs; à cauſe auſſi qu'il bouleverſe & altere les viſceres, mais ſur tout le foye, qu'il détruit, la bonne conſtitution du cerveau, qu'il apporte beaucoup de foibleſſe à tous les nerfs, qu'il jette dans des maladies froides, & tout cela plutôt à l'égard des enfans qui ont encor les nerfs trop foibles.

2. de legib. Le divin Platon a fait un decret portant défenſe de donner du vin aux mêmes enfans, de peur qu'il ne les rende furieux, qu'il ne les faſſe devenir hebetez, ou qu'il ne leur trouble la cervelle. Or comm'ils ſont dans cet âge d'un temperament tout boüillant & tout de feu, ils ont beſoin d'un genre de vivre propre à les humecter & à les temperer, de peur que par l'uſage frequent de ce breuvage bachique & deſſechant, ils ne vieilliſſent avant le temps, & que par l'élevation des vapeurs acres vers le cerveau, il ne s'enſuive des convulſions & d'autres fâcheuſes ma-

Vinum & adoleſcentia duplex incendiũ voluptatis. Quid oleum flamma adjicimus?

ladies tant du cerveau que des nerfs. Que ſi quelque neceſſité nous oblige de leur en donner, ce doit étre en petite quantité & bien trempé, ſuivant le conſeil d'Hippocrate.

Quid ardenti corpuſculo fomenta ignium miniſtramus ? Epiſt. ad Euſtochium

[*Le vin & la jeuneſſe*, dit S. Jerôme, *eſt une double incendie de la volupté : Pourquoy jetter de l'huile dans la flamme ? pourquoy*, continuë-il, *fourniſſons-nous à la jeuneſſe en luy donnant du vin, des alumettes pour allumer davantage le feu dont leur petit corps petille déja ?*

Frigidiore potu temperandus eſt puerorum victus, ne ipſorum calor efferveſcat qui in dies magis intenditur.

Le regime des enfans doit étre temperé par une boiſſon froide, de peur que leur chaleur naturelle ne prenne un nouveau accroiſſement d'ardeur. Elle dis-je, qui va tous les jours s'augmentant de ſoy-même. Il n'y a point de boiſſon plus propre pour un âge tout de feu que l'eau pure, ou tout au plus quelque petit vin mélé avec beaucoup d'eau.]

Aqua fervida convenit ægri aut certe vinum non ardens & aqua dilutum. 1. de vict. acutor. text. 23.

Je dis la même choſe de la double biere, dont l'uſage n'apporte pas moins de mal que le vin, tant à cauſe de ſon épaiſſeur, que de ſes eſprits plus impurs, n'y aïant tout au plus que la biere ſimple, douce, & bien cuite qui ſoit propre aux enfans, laquelle on peut leur accorder en forme de remede, afin de temperer leur intemperie, d'aider à la diſtribution de leurs humeurs, de rendre les pores de leurs corps plus ouverts, & de les faire bien uriner.

CHAPITRE XIII.

De la mauvaiſe coûtume de pluſieurs qui donnent des alimens ſolides aux enfans avant qu'ils aïent pouſſé leurs dents.

ON remarque encore ſouvent que pluſieurs perſonnes donnent aux enfans qui ſont encore à la mammelle de la viande, & d'autres alimens ſolides, difficiles à digerer, ce qui leur eſt également nuiſible, ſur tout avant leurs dents ; la ſage Nature, dit Galien, a coûtume de donner les premieres dents aux enfans lors qu'elle voit qu'ils ont beſoin d'une nourriture plus ſolide ; & c'eſt ce que le même Auteur explique fort elegamment, lors qu'il dit, qu'on ne leur doit donner que du lait tant que leurs gencives ſont toutes nuës : Et en effet, les viandes ſolides ſe cuiſent mal alors dans leurs petits eſtomacs qui en deviennent appeſantis & oppreſſés, & le lait qu'ils tirent de leurs nourrices, venant à ſe corrompre par le mélange de ces ſortes d'alimens, envoït des fumées acres vers leurs bouches, qui piquotant leurs gencives tendres, les font crier & les rendent méchans, comme on dit. La raiſon en eſt claire : car la Nature ne manquant jamais aux choſes neceſſaires ; elle

Gal. 7. l. 15. de uſu partium. 1. de ſanit. tuenda, c. 10.

n'eût pas refusé à ces petits enfans des instrumens propres pour mâcher, s'ils avoient eu besoin de ces sortes de viandes : or comme elle les leur dénie pour quelques mois, c'est un signe évident qu'ils n'ont à faire que d'une nourriture liquide, mais sur tout le lait : aussi la Nature l'a-t-elle fourni presque à tous les animaux, comme l'aliment de tous le plus familier. Qu'on se contente donc de leur donner du lait durant les premiers mois, & lors qu'ils seront un peu plus grands, & il n'y aura nul danger de leur donner de la boüillie, ainsi qu'il se pratique en plusieurs Royaumes & Provinces, excepté l'Angleterre, dans la Provence & dans le Languedoc, on leur donne du pain boüilli au lieu de boüillie, en mettant dans un petit pot de terre un demistier d'eau, une petite pinsée de sel, & quatre ou cinq petites tranches de pain blanc qu'on fait boüillir à moitié, aprés quoy on le retire du feu, en y mettant deux ou trois petits filets d'huile d'olives vierge.

Donc aussi-tôt que leurs premieres dents auront poussé dehors, on n'aura qu'à les accoûtumer doucement à macher, leur donnant de la viande bien hachée avec de la mie de pain ; afin qu'aprés avoir pilé le tout avec leurs petites dents, ils l'avalent peu à peu. Mais il faut alors prendre garde qu'il y ait du moins une heure qu'ils n'aïent pris le teton, afin d'empécher que le lait mélangé avec les autres alimens dans leurs estomacs ne s'y corrompe par un trop long sejour. Il ne manque pas de bons Auteurs qui disent

avoir obſervé que les enfans ſont fort peu attaquez des vers tandis qu'ils ne vivent que du lait, ce que je ne veux ny aſſurer, ny nier.

Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XXIV.

De la trop frequente ſaignée.

ON voit certaines gens qui pour peu de mal qu'ils reſſentent, ſe font auſſi-tôt ſaigner; & il ne ſe trouve que trop je ne ſay quels Maîtres Chirurgiens ignorans qui ont aſſez de temerité de le leur conſeiller, & d'executer à tout bout de champs eux-mêmes leurs ordonnances, au lieu d'en laiſſer le ſoin aux Medecins & aux habiles Chirurgiens, qui n'ignorent pas qu'il y a deux conditions requiſes pour ſaigner bien à propos; je veux dire, les forces du malade, & la grandeur de ſon mal preſent ou à venir. Il n'eſt rien de plus prejudiciable pour la ſanté que les ſaignées indiſcretes ſans nul beſoin, ſur tout aux perſonnes bilieuſes, delicates, & ſobres, parce que s'ils viennent à étre malades, & qu'il faille leur tirer du ſang, ils n'en ſauroiét ſouffrir l'operation par manque de forces, dont leur corps eſt épuiſé par la perte d'une bonne partie de leur chaleur naturelle & de leurs eſprits, enſuite des ſaignées precedentes. Ce qui fait que leur corps s'étant refroidi, les actions & les operations naturelles

relles ſe font moins heureuſement. Sur quoy Galien diſoit, qu'il n'étoit pas bon de ſaigner pluſieurs fois dans une année, encor moins de faire des grandes évacuations. Le grand Celſe conſeille fort de ne pas employer en pleine ſanté les remedes propres pour les maladies; ainſi en tems de paix on ſe doit bien garder de conſumer ny gâter les proviſions & les munitions de guerre, de peur d'en avoir faute dans le beſoin. Le ſang n'eſt rien que le treſor de la nature dont on ne doit faire aucune évacuation qu'à deſſein de conſerver celui qui reſte, comme quand le mal eſt ſi violent qu'il fait mourir. C'eſt de la ſorte à peu prés que les Marchands ſurpris de quelque horrible tempête ſe reſolvent de jetter en Mer une bonne partie de leurs marchandiſes, afin qu'en déchargeant leurs vaiſſeaux, ils puiſſent ſauver leurs perſonnes. La ſeule repletion, & abondance de ſang ne ſont pas toûjours ſuffiſantes pour perſuader la ſaignée, s'il n'y a quelque accident fâcheux à craindre: car, ainſi que Galien dit, un corps replet, mais bien ſain, ſe garantit de la maladie par le bain reïteré, par l'abſtinence, par quelque petit flux de ventre, par des frequentes frictions, ou par le ſeul exercice. Il n'eſt pas toûjours à propos d'ouvrir la veine pour une ſimple chaleur de foye, l'uſage des choſes froides y convenant mieux que ce remede; ainſi on ne doit pas ſaigner indifferemment toutes ſortes de perſonnes, ny en toute ſaiſon, ny en tout païs, ſans faire diſtinction entre les forces

épuisées, & celles qui ſont oppreſſées : Et c'eſt ce que les Barbiers non plus que le peuple ne ſauroit bien comprendre. De plus, les perſonnes maigres de qui les vaiſſeaux ſont plus grands, ſont plus ſanguines que les graſſes, qui par conſequent ſuportent avec bien moins d'incommodité que celles-cy dans les païs froids, les hommes mangent beaucoup plus de viande, & boivent bien davantage du vin : Et comme ils abondent en ſang, auſſi ſuportent-ils mieux la ſaignée que ceux des Païs chauds : Par exemple, les Pariſiens & les Normans beaucoup plus aiſément que ny les Languedociens, ny les Provenceaux, parce que la grande chaleur externe diſſout l'union de leurs forces, & rend leurs corps languiſſans, en diſſipant la ſubſtance naturelle, ſans donner le tems aux humeurs de s'amaſſer. C'eſt ce qui eſt cauſe de la petiteſſe & de la foibleſſe de ceux qui habitent les regions chaudes, & qui ſont par conſequent incapables d'endurer d'extraordinaires ſaignées, telles que ſont les copieuſes & les reiterées. Quant à la ſaiſon, ſi c'eſt par precaution, le printems eſt extrêmement propre, à cauſe qu'alors le ſang abonde, & que les forces ſont augmentées par la bonne temperature de l'air ; mais la neceſſité y étant, toute ſaiſon y eſt bonne, pourvû qu'on en tire moins en Eté : Et c'eſt icy où les Empyriques ſe trompent, dont la coûtume indiſcrete eſt de ſaigner dans les fiévres chaudes durant les plus grandes chaleurs de l'Eté. Je diray pour conclu-

sion qu'il ne faut pas moins de jugement & de prudence pour bien ordonner la saignée que la purgation, veu que celle-cy affoiblit moins le corps que celle-là, quand la vertu du remede purgatif & les forces du malade sont bien connuës, & les humeurs bien preparées; donc les fautes qu'on y peut faire ne sont pas de si grande importance que celles de la saignée, aussi faut-il y aporter tous les soins possibles. Galien en comprenoit bien l'importance, puisqu'il privoit les enfans de l'evacuation du sang par les veines, à qui cependant il permettoit la purgation: Qu'on n'abuse donc plus d'un si souverain remede, & que ceux qui se font souvent saigner, comme par gaïeté de cœur, en cessent le trop frequent usage. Les Magistrats des Provinces devroient interdire à tous Barbiers d'executer ce qu'ils conseillent sans l'avis des Medecins.

CHAPITRE XXV.

De l'utilité qu'il y a de passer quelquefois les bornes de la sobrieté.

Propter crapulã multi obierunt; qui autẽ abstinens est, adjiciet vitam. Eccles.

Vinum sanè potare mul-

JE ne pretends pas m'ériger icy en défenseur del'yvrognerie pour laquelle j'ay tant d'aversion, & que j'approuveray au contraire toûjours la sobrieté, comme une vertu digne d'un honnête homme: car je say dans combien de

tum malum eſt Theognis. maux ce vice jette pour l'ordinaire le corps & l'eſprit des hommes : Je ne ſaurois non plus approuver la coûtume des Anciens, qui ont crû étre fort utile au corps que de s'enyvrer une fois le mois. Je ne donneray ſeulement avis qu'il eſt de certains cas où il eſt fort bon de manger & de boire plus que de coûtume par l'avis des Medecins. L'yvrognerie ordinaire, qui n'eſt que trop familiere à pluſieurs, quoy que fort loüée des anciens Grecs, grands amateurs des pots & des verres, ne laiſſe pas d'étre dangereuſe & digne d'étre miſe au nombre des cauſes morbifiques. Ce n'eſt pas de celle-là dont j'entends parler icy, mais bien de l'uſage extraordinaire du vin qu'on juge utile pour la gueriſon des maladies. Ariſtote demandant la raiſon pour laquelle un malade ſe trouve gueri enſuite de quelque grand excez : il la donne luy-même dans ſes Problemes. Ce qui a donné lieu à pluſieurs de croire & d'écrire que la fiévre quarte ſe pouvoit guerir à force de boire du vin pur ; & c'eſt ce que l'experience confirme quelquefois, parce qu'il ſe trouve de la contrarieté entre les cauſes des maladies & leurs remedes ; ce qui fait que par l'excés de l'un, l'autre peut étre reduit dans une bonne temperature. Le celebre Aymé de Portugal en donne auſſi une autre bonne raiſon, qui eſt que la nature ſe ſentant excitée pouſſe dehors ſa matiere déja cuite par le vomiſſement, par les ſueurs, & par les ſelles. La faim canine, dit nôtre Hippocrate, s'appaiſe en beuvant du vin

1. *Problc.* 2.

2. *Aph.* 21.

put, qu'il appelle θώρηξιν, ce qui signifie tantôt un seul verre de vin bien violent, & tantôt boire coup sur coup, jusqu'à s'enyvrer. Galien dit dans son Commentaire avoir fait passer cette même faim aprés avoir fait bien boire du vin ; & c'est delà que ce mot a été tiré, à cause de la chaleur que cette boisson communique à toute la poitrine. Aussi l'histoire nous apprend que le courage du vaillant Caton ne se manifestoit jamais davantage qu'aprés en avoir bû du meilleur. ἀκρεθώρακες, sont ceux qui ont beaucoup porté de santez dans les festins, sans en avoir neanmoins encor perdu ny la memoire, ny la raison, non plus que le discernement. Saint Clement d'Alexandrie veut bien par indulgence que les vieillards Chrêtiens boivent du vin, pourvû qu'ils ne passent les bornes de la sobrieté. Hippocrate veut par le precedent Aphorisme, qu'on boive un peu davantage du vin pur & du meilleur, qui par sa chaleur guerit la faim provenant d'une cause froide, en reparant les forces & rétablissant les esprits. Et ailleurs il en dit autant de la strangurie & de la dysurie, ou difficulté d'uriner, y apportant pour remede la saignée & la boisson du vin, pourvû que ces incommoditez la proviennent d'une intemperie froide, des vents, ou de quelque obstruction. Paul Eginete recommande la même boisson en assez grande quantité dans plus d'un endroit de ses écrits, pour la cure de plusieurs maladies, à cause qu'il provoque la sueur, & fait uriner.

2. Pædag.

7. Aphor. 48.

Mais cette methode, me dira quelqu'un, eſt également contre les bonnes mœurs, & opposée aux loix du Chriſtianiſme. A quoy je répons, que ce n'eſt point l'yvrognerie ny l'excez que je recommande, & que ce n'eſt que par accident que cela arrive, par la differente nature de celuy qui boit : car le Medecin aïant ordonné une bouteille de vin à deux malades atteints d'une même maladie, & que l'un des deux en devienne incommodé, le Medecin n'en eſt pas l'auteur, & cela n'eſt que par hazard, puiſqu'il ſe rencontre certains hommes à qui deux ou trois verres de vin ſuffiſent pour les enyvrer, & d'autres au contraire, ne le ſauroient étre qu'aprés un tres-grand nombre de verres. Ce n'eſt donc point le deſſein du Medecin de commander de s'enyvrer, bien qu'il conſeille quelquefois à ſes malades de boire un peu plus qu'à leur ordinaire. De plus, tout le monde tombe d'accord que c'eſt l'office du Medecin de preſcrire & le remede, & ſa doſe. Que ſi on peut ſe ſervir legitimement & ſans peché d'un medicament, il s'enſuit qu'on pourra en prendre ſa juſte quantité ſans offence : car ſans cela, il ne ſerviroit de rien.

La plûpart des Allemans ont coûtume de dire que pour ſe bien porter il faut s'enyvrer une fois tous les mois ; & j'ay connu un homme qui ſe ſentant conſtipé & un peu indiſposé, il prenoit deux ou trois de ſes amis avec qui aprés avoir fait une petite débauche, il n'avoit que faire ni de Chirur-

gien, ny de Medecin, encore moins d'Apoticaire, parce qu'il luy prenoit un si grand cours de ventre & un vomissement si copieux, qu'il se trouvoit fort bien purgé. Mais c'est s'exposer un peu trop à quelque chose de plus facheux, & il vaut mieux donner son argent aux Medecins, qu'aux Cabaretiers, pour se purger avec seureté. Mais pour revenir à nôtre liqueur, il me semble que celuy-là, est à couvert de tout peché, qui met en usage ce simple remede, n'aïant en veüe que le seul recouvrement de la santé, & point du tout le plaisir qu'il y a à boire. C'est là le sentiment du fameux Caietan, & de Gregoire de Valence. *Ad quæst. 150. in secundam secundæ.*

CHAPITRE XXVI.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui n'estiment pas un Medecin s'il ne guerit contre leur opinion, & qui attribuent la gloire de la gueriſon à celuy qui vient au declin du mal.

COmme il n'est rien de plus injuste qu'un ignorant, aussi n'y a-il rien de plus ingrat que luy, à cause que l'ignorance aveugle si fort les hommes, qu'ils savent même mauvais gré d'un bienfait receu, & qu'ils se tiennent souvent obligez du contraire.

Le petit peuple eſt un juge ſi peu raiſonnable dans la cure des maladies, qu'il fait peu de cas du Medecin qui ne guerir contre toute eſperance, & plus promtement qu'on n'avoit crû : car ſans cela, ils attribuent le tout aux efforts de la nature, allegans que la jeuneſſe du malade y a bien ſervy ; que c'eſt aux bons boüillons, aux potages excellens, aux coulis, aux reſtaurans, & aux ſervices que les gardes luy ont rendu, que l'on doit le recouvrement de ſa ſanté, & que le Medecin n'y a pas fait grande choſe. On aura même quelquefois aſſez d'éfronterie pour dire qu'il a fait plus de mal que de bien, puis qu'il auroit plutôt gueri ſi on ne luy avoit rien fait, & autres ſots diſcours : Que ſi au contraire quelque malade qu'on tenoit pour mort, en revient, & que le Medecin n'ait pas diſcontinué de le voir, en luy faiſant toûjours quelque petite choſe, bien ou mal, l'on eſtime qu'il a tres-bien fait, & que c'eſt la plus belle cure du monde. Quelques-uns diſent même que c'eſt un miracle de l'avoir retiré du tombeau, auquel toute la maiſon l'avoit condamné. On en peut dire autant des grandes douleurs de teſte, des douleurs cuiſantes des yeux, des oreilles, de la colique, de la nefretique, de la goute, &c. car ſi les remedes ne les ôtent ou ne les diminuent promtement, on n'en fait aucun cas : Et on dit qu'il faloit bien vrayement que le mal s'en allât à la fin comme il étoit venu, encor que ce ſoit par la vertu de tels remedes que toutes ces douleurs ont ceſſé, quoy

que non si promtement que le Medecin l'auroit bien voulu, à cause qu'il leur faut du tems pour operer aussi bien qu'à toutes les autres choses naturelles. Y a-il rien de plus actif que le feu, cependant vous passerez pour ridicule si vous pretendez qu'il reduise en cendre dans un instant quelque grosse buche verte, ou qu'il fonde du cuivre; & pour fou, si vous l'accusez de ne rien faire tandis qu'il agit tout autant qu'il peut, suivant la disposition de sa matiere. Le peuple grossier & impatient voudroit qu'on changeât de remede à toute heure, afin de guerir plutôt, qui est la chose du monde la plus impertinente, à laquelle le sage & prudent Medecin doit s'opposer vigoureusement, sur tout s'il est tel qu'il faut, pour chasser le mal, quoy qu'il n'opere pas si vîte qu'il souhaiteroit bien, suivant le conseil du divin Hippocrate, quand il dit, *Si un remede ne reüssit pas selon la raison, à celuy qui fait toutes choses par un juste raisonnement, il ne doit pas passer de ce remede à un autre, tandis que ce qui a semblé bon dés le commencement continuë.* 2. *Aphor.* 52. Ce n'est pas qu'on ne puisse ordonner quelqu'autre medicament de la même matiere medecinale, sous une autre forme, afin de contenter le malade ou les assistans.

Mais voicy une autre erreur assez ordinaire, qui est qu'on attribuë toute la gloire de la guerison au dernier remede qu'on a fait, bien qu'il ne soit point different en vertu des autres qu'on a employé auparavant, qui ont presque tout fait: de même quand un arbre

la gloire de l'avoir ſauvé, tandis qu'on ne ſe reſſouvient pas ſeulement de ſes Confreres, pour n'avoir rien fait qui vaille, à leur avis; ſans conſiderer que dans le plus fort du mal tout eſt tellement bouleverſé dans nos corps par nos inquietudes, par nos veilles, par nos craintes, par nos reveries, par la ſoif brûlante, par les douleurs intolerables, & par mille autres accidens, que le vulgaire croit alors que tout eſt perdu. Si bien qu'un nouveau Medecin arrivant là-deſſus, & que le malade meure, on ne manque pas de s'en prendre au premier Medecin qui l'aura traité, qui au contraire aprés l'aſſaut de tous les ſymptomes, le mal diminuë par un effort de bon temperament, aydé des bons remedes ordonnez par le premier Medecin, ce ſera toûjours le dernier venu Docteur ou Charlatan qui ſera proné par tous ceux de la maiſon pour l'avoir tiré d'affaire. Et voilà comme quoy on paye d'ingratitude ceux qui ont eu plus de peine, & qui ont le plus fait pour la gueriſon: quoy que ſi quelqu'un merite d'étre excusé, c'eſt aſſeurément plutôt le menu peuple que certains Medecins preſomptueux & pleins de vanité, qui s'attribuent inceſſamment toute la gloire, quoy qu'ils ſachent fort bien qu'elle ne leur eſt pas deüe, parce qu'étant venus ſur la fin du mal, ils n'ont fait que conſiderer avec joye le fruit du labeur d'autruy, ou le bon effort de la nature.

CHAPITRE XXVII.

De l'erreur de ceux qui preferent les couvertures rouges aux autres, afin de faire mieux ſortir la petite verole.

TOus les Medecins tiennent conſtamment qu'il faut aider le mouvement de la Nature quand elle pouſſe les humeurs vers la ſuperficie du corps, dans la petite verole, & dans la rougeole : Et c'eſt ce que les plus ignorans d'entre le peuple ſavent naturellement. Il faut donc éviter avec grand ſoin l'air froid, de peur que les mêmes humeurs qui ont paru n'y rentrent ; ce qui porte pluſieurs à donner aux malades des couvertures rouges, dans l'opinion où ils ſont que ces ſortes d'étofes ont une vertu toute particuliere d'attirer le ſang, à cauſe de la reſſemblance de leur couleur. Quelques-uns croïent que c'eſt du moins par la force de l'imagination que cela ſe fait à l'avantage du malade. Et quoy que quantité de Medecins faſſent la même choſe que le peuple, je croy qu'il y a de la ſuperſtition en cela ; d'autant que la couleur rouge ne peut operer, ſi ce n'eſt que par accident, en ce qu'elle meût la veüe & la phanteſie, laquelle étant enſuite ébranlée par la reſſemblance qui ſe

rencontre entre les deux couleurs, attire en dehors le ſang. Mais ſi cela étoit vray, il n'y auroit qu'à expoſer devant les yeux des malades, cette même couleur, à cauſe que telles couvertures ou étofes rouges ne peuvent fraper la veüe, étant appliquées contre la chair durant la nuit, & entre deux linceuls.

Secondement, les couvertures rouges n'attirent en dehors les humeurs qu'entant qu'elles échaufent le corps, qu'elles ouvrent les pores, & qu'elles le défendent de l'air externe. Et c'eſt ce que peuvent faire les étofes ou couvertures de toute ſorte de couleur; mais ſur tout les blanches.

Troiſiémement, Aymé de Portugal, Valeſius, & un aſſez bon nombre d'autres Medecins, en approuvant telles couvertures rouges pour s'accommoder à la coûtume du vulgaire, conſeillent fort de ne les faire toucher au corps, à cauſe qu'elles ont en ſoy quelque vertu aſtringente qui leur eſt reſtée de la teinture & du mélange de l'alun. Et bien que je ne les deſapprouve nullement, je ne laiſſe pas de croire qu'il eſt inutile de preferer la couleur rouge: mais qui plus eſt j'approuverois bien plutôt de toutes, les plus blanches, parce que c'eſt le propre de la couleur blanche d'écarter çà & là la veüe, & faiſant ſortir ces eſprits en dehors, cauſe par neceſſité une certaine ebulition ſur la peau.

CHAPITRE XXVII.

De ceux qui tâchent de ſe défaire de leur mal, dés qu'il commence, à force d'exercice.

ON voit bien de gens qui ſe trouvant un peu indiſpoſez, ne manquent pas de faire tous leurs efforts, afin de chaſſer leur maladie dans ſon commencement par des promenades, par des exercices, & par d'autres travaux plus penibles.

Tu ne cede malis, ſed contra audentio.

Ne cedez point aux maux, imitant les Ceſars,
Qui la tête baiſſée, affrontoient les hazars.

Si cela leur reüſſit quelquefois, elles s'en trouvent ſouvent bien mal, à moins que la cauſe de leur maladie ne ſoit tres-legere, parce que l'exercice eſt ennuyeux, & même nuiſible aux malades, par l'agitation des humeurs morbifiques. Hippocrate raporte qu'un nommé *Prodicus* prodigoit la vie des febricitans à force de les faire marcher, de les faire luiter, & de leur faire appliquer des fomentations ſeches πεπόδιοις, en quoy il eſt repris du même Auteur, luy prouvant *que la fiévre a pour ennemis la faim, la luite, les longues promenades, les courſes, & les frictions, d'où provenoient la rougeur ſur les vei-*

6. Epid. ſect. 3. text. 23.

nes, la pâleur & les petites douleurs de côté. Platon attribuë à Herodique la maniere de se promener par periodes; Asclepiade vouloit aussi qu'on se fit porter au commencement d'une fiévre chaude, qui est blâmé par Celse. *Cet homme-là a cru*, dit-il, *qu'il falloit abatre les forces des malades par le travail, par les veilles, par une grande clarté, par une extreme soif, sans leur permettre seulement de rincer leur bouche dans les premiers jours.* Donc il ne fait pas toûjours bon de combattre son mal par ces sortes d'exercices, car on s'en trouve ordinairement plus mal.

In principio Phedri.

l.4. c. 4. & 15.

CHAPITRE XXIX.

De quelle maniere on doit entendre, que le défaut de la premiere coction ne se corrige point dans la seconde.

DE la paresse du ventre, & de l'impureté des vaisseaux, s'ensuit la confusion & le bouleversement de toute l'œconomie du corps, dit Hippocrate. La paresse γάρωσις, n'est autre que l'imbecilité de la coction naturelle, parce qu'on dit avoir le ventre paresseux, quand il n'opere pas selon sa coûtume: or on peut dire que l'operation de chaque partie naturelle a acquis sa derniere perfection, lors que leur temperament & leur composition ne sont nullement alterez; si bien que se-

6. Epid. sect. 3. sententia 1.

lon que l'intemperie eſt diverſe, la pareſſe eſt differente : car la froide engendre un chyle crud, & la chaude en produit un tout corrompû ; une telle debilité eſt ſuivie de l'impureté des vaiſſeaux, contractée par la coction vitiée du ſang, à cauſe de la diſpoſition depravée de l'aliment receu dans l'eſtomac. Et voilà ce qui a donné lieu au proverbe qui dit, *que les vices de la premiere coction ne ſe reparent point dans la ſeconde.* Or comme le vaiſſeaux ſe rempliſſent d'un ſang impur, ils ne peuvent que devenir fort impurs eux-mêmes, en contenant beaucoup d'impureté qui s'augmente tous les jours. Et voilà ce qui met la confuſion par tout, je veux dire, de la nutrition depravée dans toutes les parties, de laquelle provient la cakexie ou la mauvaiſe habitude, & du ſang impur & gâté toutes les maladies.

Mais comme nous voyons quantité de gens qui pour étre fort déreglez dans leur regime de vivre, ne laiſſent pas de vieillir & de faire ſouvent un ſang tres-loüable, comme il paroit par leurs ſaignées, j'eſtime étre de mon devoir de détruire une erreur qui voudroit nous perſuader que les fautes faites dans la premiere coction ne ſe peuvent jamais corriger dans la ſuivante.

Dans les choſes où il y a de la ſubordination, il ſemble que la premiere étant corrompuë, celles qui ſuivent le doivent devenir, & qu'aprés que la plus forte étant une fois gâtée, il eſt probable que la plus foible ne ſauroit reſiſter à ſa corruption : or il

emble

ſemble que le ventricule eſt plus vigoureux que le foye, en ce qu'il agit contre un objet ſolide & crud, & le foye autour du chyle déja cuit & attenué, & lequel il ſepare par ſon attraction de la matiere plus terreſtre. Toutefois cette opinion n'eſt pas toûjours conforme à la verité, puiſque ce qui eſt plus noble corrige ce qui l'eſt le moins: or l'action du foye eſt plus noble que celle du ventricule, & ſelon Galien, l'action de celui-cy n'eſt pas abſolument neceſſaire, mais ſeulement quand on mange des alimens plus ſolides que ne ſont ny les boüillons, ny le lait, & autres choſes ſemblables, qui, ce ſemble, n'ont pas abſolument beſoin de la premiere coction; d'où il s'enſuit que ſi la premiere coction de ces alimens-là peut étre ſupplée par la ſeconde, à plus forte raiſon étant devenuë plus debile pourra-elle étre corrigée par la même. Pluſieurs hypocondriaques accuſent ſur tout leur eſtomac de froideur, & leur foye de chaleur. Si donc en ceux-cy le foye eſt plus robuſte que leur eſtomac, pourquoy n'acheveroit-il pas de cuire la viande que l'eſtomac n'auroit qu'imparfaitement aſſujeti, n'aïant encor qu'un petit commancement de coction. Nous ſavons par experience que l'aliment ſe change dans la bouche tant par le mélange de la ſalive, que par la chaleur de la bouche, & que par le contact de la tunique commune, & à la bouche, & au ventricule; étant, dis-je, encor certain que la coction déja commencée dans la bouche s'acheve dans le ventri-

cule. Et pourquoy le foye n'achevera-il pas celle du même ventricule ? Il y a certaines gens de qui l'eſtomac cuira mieux les alimens plus ſolides & plus groſſiers, que les plus delicats, comme la chair de bœuf plutôt que celle des faiſans, ny des poulets, & même que les œufs, le lait, les boüillons, & le miel, pour quelle raiſon le foye n'en feroit-il autant, & que d'un chyle bien conditionné quelqu'un n'en faſſe un ſang acre; & qu'au contraire d'un plus crud & plus épais, un ſang tres-bon & fort temperé, & par ce moyen non ſeulement la coction ſe corrigera, mais encore elle aquerra plus de perfection, puiſqu'il y a même proportion du foye au ventricule qui ſe trouve entre le ventricule & l'aliment externe. Et ſi quelques eſtomacs digerent mieux les viandes plus groſſieres que les delicates, pourquoy ne ſe trouvera-il pas quelque foye qui perfectionne mieux le chyle plus crud qu'un autre mieux conditionné.

Il faut donc diſtinguer & dire, que le défaut de la coction eſt ou grand, ou petit, qu'elle eſt complete ou incomplete, diminuée ou depravée, & que les alimens ſont de facile ou de difficile digeſtion. Ceux qui ſont faciles à ſe cuire comme le lait, le vin, les boüillons, le miel, &c. quand ils ceſſeroient de ſe cuire dans l'eſtomac, ils pourroient ſe cuire parfaitement dans le foye : de là vient auſſi que certaines gens n'ont pas plutôt pris quelque nourriture qu'ils ſe ſentent auſſi-tôt & plus forts & plus gais, à cauſe qu'un foye épuiſé

a coûtume d'attirer auſſi-tôt les parties ſubtiles des alimens qu'il acheve de cuire par ſa chaleur, ſans les laiſſer plus long-tems dans l'eſtomac. Quant au petites fautes qui ſe font dans les alimens plus groſſiers & dans la premiere qualité, & dont la coction, ne ſoit que diminuée, elles ſe peuvent corriger dans la coction ſuivante, ſupposé que les parties dont l'office eſt d'achever cette coction, ſoient bien ſaines, pourvû auſſi que les choſes externes n'y mettent aucun empéchement. Que ſi la coction eſt depravée, & l'aliment corrompu, elle ne ſauroit étre renduë meilleure par la ſuivante, à moins que le vice ne fut fort petit; en ce cas elle pourroit recevoir quelque amandement, ſelon le degré de corruption plus grand ou plus petit. En voicy la raiſon: c'eſt que tout ce qui s'engendre retient la nature de la cauſe materiele; & que tout agent agit ſur un obiet proportionné, ſans que jamais la forme puiſſe étre introduite que dans une matiere diſposée; le ventricule & le foye étant des parties differentes, & agiſſant ſur divers objets, y introduiſent differentes formes: mais ſi le défaut n'étoit qu'à l'égard de la qualité, une coction pourroit ſuppléer au défaut de l'autre; ainſi voit-on le miel ſe tourner en bile dans le corps des jeunes gens, & en tres-bon ſang dans les vieillards; & pour l'ordinaire il ſe fait un plus grand amas d'excremens ſi les alimens qui ſe preſentent à la ſeconde coction, pour s'y achever, ne ſont pas bien cuits.

Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XXX.

De l'erreur de ceux qui croïent qu'il n'eſt pas beſoin d'avoir un Medecin ordinaire.

LE vulgaire ſe trompe encor beaucoup, quand il penſe que plus il y a de Medecins auprés d'un malade, plus auſſi en doit-il recevoir du ſecours. Ainſi que dans la guerre, où plus le nombre de ſoldats eſt grand, plutôt vient-on à bout des ennemis. J'avoüe bien que pluſieurs Medecins bien d'accord & bien unis entre-eux, n'en font qu'un; mais comme il eſt mal-aiſé de rencontrer un certain nombre de Docteurs qui ſoient de même ſentiment dans les particularitez, la multitude en eſt bien ſouvent dommageable. Témoin cet Empereur, qui dit en mourant, *Ie meurs*, dit-il, *par le grand nombre des Medecins*. Ce n'eſt pas que je blâme qu'on appelle en conſultation des plus doctes & des plus experimentez, dans des choſes d'importance, pourvû qu'il n'y ait qu'un Medecin ordinaire pour executer leur reſultat, & pour conduire le malade, & qui par ſa prudence puiſſe ajoûter, diminuër, changer, avancer, retarder, diſpenſer, inventer, & ordonner chaque choſe, ſelon qu'il verra étre neceſſaire avec beau-

coup de discretion, & suivant que le requerra l'état variable du malade, parce qu'autrement ce seront des consultes fort infructueuses. Au tems que les uns se reposeront sur les autres, ou qu'ils disputeront avec chaleur sur une vetille, ils laisseront passer des occasions favorables dont le malade en patira, au lieu d'en retirer du soulagement. Ainsi que j'ay vû que pendant que les Medecins disputoient sur la maladie d'un malade, en Grec & en Latin, ce pauvre malheureux mouroit en François; & en écrivant cecy, au lieu d'executer le resultat d'une consultation sur la maladie d'un homme chez Monsieur Berrier dans Paris, qui avoit receu le Saint Viatique & l'Extreme-Onction: Je luy fis prendre un remede sudorifique, au lieu de la saignée, & cinq ou six heures aprés il se trouva sans fiévre, sans crachement de sang, sans oppression, & quatre jours, aprés entierement gueri. J'en usay de la sorte, parce que je le vis trop foible pour pouvoir suporter la saignée, outre qu'elle auroit interrompu le cours de la Nature qui se declata dix heures aprés par un commencement de crise qui demandoit d'étre aidée & fortifiée. Ainsi le divin Hippocrate a eu raison de dire que l'occasion de faire quelque chose de bien, est soudaine par les changemens continuels qui se font chez nous. Je dis de plus, que lors qu'on s'attend aux Medecins qui doivent étre de la consultation, & qui courent par la ville, il 1. *Aphor.* 1.

arrivera plus d'une fois qu'on ne les pourra faire joindre à la même heure : car quand l'un ſera au rendés-vous, l'autre en ſera bien éloigné, étant occupé auprés de quelque malade, ou bien dans quelqu'autre conſultation, & tandis que celui-cy ſera attendu ailleurs, il s'ennuyera ſi fort qu'il n'aura pas plutôt vû entrer l'un de ſes Confreres qu'il le preſſera d'expedier promtement, & de cette maniere ny l'un ny l'autre, ne ſe donneront le loiſir de traiter à fonds la maladie, & ils laiſſeront le malade preſque en même état qu'auparavant, heureux s'il ſe trouve bien du peu qu'ils auront reſolu à la hâte, & qu'ils luy auront dit de faire. On feroit donc bien mieux d'appeler deux ou trois Medecins dés le commencement du mal, afin de voir ce qu'il y auroit à faire, aprés quoy retenir celuy d'entr'eux que l'on aimeroit mieux pour le voir ſouvent, & d'avoir l'œil ſur luy, afin que ſurvenant des nouveaux ſymptomes, il puiſſe les adoucir, ou les arrêter ; & en cas que le mal s'opiniâtre, & qu'une maladie ſe complique avec une autre, il change de methode & de remedes, en donnant même avis aux parens de la neceſſité qu'il y a de faire quelque nouvelle conſultation qui ſera d'autant plus avantageuſe au malade, que ſon Medecin ordinaire inſtruira plus à fonds ſes confreres de l'état de ſon mal, de ſon temperament & des autres circonſtances.

Je finiray ce chapitre par les paroles de

l'Ecriture ſainte par la bouche du Sage, diſant, *N'attendez pas que vous ſoyez malade pour avoir chez vous un Medecin & les medicamens neceſſaires, qu'il ne bouge d'auprés de vous, parce que vous en pourrez avoir beſoin quand vous y penſerez le moins. L'Eternel a creé les remedes & le Medecin, & tout homme ſage & prudent ne les negligera, ny ne les mépriſera. Honorez le Medecin, parce qu'il vous eſt fort neceſſaire.* Et de fait, combien a-on vû de gens de qualité mourir de mort ſubite & comme des miſerables pour n'avoir aſſez promtement du ſecours, aimant mieux entretenir des chevaux & des chiens qu'un honnête-homme qui les entretiendroit des belles ſciences, en veillant à leur ſanté: car il eſt des heures qu'on a beau courre aprés un Medecin, on ne ſauroit l'avoir qu'aprés qu'il n'y a plus de remede, par la trop grande violence du mal qui élude enſuite toute la vertu des remedes. Il arrive auſſi bien ſouvent qu'un homme tombant tout à coup ſans parole & ſans poux aparent, les aſſiſtans le croiront ſi bien mort qu'ils ne daigneront pas appeler ny Chirurgien, ny Medecin, & leur ignorance ſera cauſe qu'ils mourront ſans un ſecours dont ils avoient fort à faire. J'en puis parler ainſi, puiſque je me ſuis rencontré dans des endroits où l'on ne ſongeoit plus qu'à enſevelir, & qu'à enterrer de ces ſortes de malades, qui en ſont revenus, aprés leur avoir fait ſur le champ les remedes neceſſaires. Mais, que dis-je? l'on vient d'enterrer le Meunier du

Monaſtere que Monſieur Ferrier a fondé à Torſy par delà S. Maur, où je ſuis à preſent avec luy. Je viens d'apprendre qu'on a enterré cet homme qui ſe portoit fort bien hier, & à qui je parlay ; de quoy étant ſurpris, je m'en vay m'informer de ſa femme deſolée de la cauſe de ſa mort, & d'un ſi promt enterrement ; elle me dit, qu'aprés avoir ſoupé avec ſes enfans & s'étre couché, elle le trouva ronflant ſans pouvoir l'éveiller, & qu'ayant appelé un Chirurgien du vilage, il s'en étoit retourné, comme il étoit venu, le trouvant trop foible pour prendre l'emetique qu'il avoit preparé. Mais quoy, dis-je, ne l'a-t'il pas ſaigné de la jugulaire, ou du bras, ou du pied, ou du moins fait quelques ſcarifications ? rien, Monſieur, répond-elle ; Mais d'où vient qu'on ne m'a pas averti ? Helas ! dit-elle, Monſieur le Curé l'a vû, & comme il a dit qu'il étoit mort, je l'ay fait enſevelir. Mais, continuay-je, lors qu'on l'enſeveliſſoit, a-on rien remarqué ſur ſon viſage ? il ſuoit, dit-elle, mais il avoit les yeux fermés & ne diſoit mot. N'avez-vous pas pris garde s'il reſpiroit encore, en mettant devant la bouche un miroir ? Non Monſieur ? Mais n'a-t-on pas remarqué ſur ſa poitrine quelque petit mouvement, ou quelque chaleur apparente ? oüy, repart-elle, la poittine étoit encore bien chaude. Alors je vis bien qu'on l'avoit enterré tout en vie, & à la chaude, & je ſongeay à le faire déterrer : pour cela je m'informe ſi ſon pauvre mary n'a pas été mis dans une cave : & comme elle me dit que non, & qu'il

étoit bien avant dans la terre, y aïant neuf ou dix heures ; j'en parlay à Monſieur le Curé, pourquoy il ne ſuivoit pas les ordres de l'Egliſe marqués dans ſon Rituel, de n'enterrer aucun corps qu'aprés vingt-quatre heures, aprés méme une longue maladie : ho ! vrayement, dit-il, ce n'eſt point icy la coûtume, nous les enterrons le plutôt que nous pouvons, à cauſe qu'étant pauvres & leurs parens auſſi, ils ne peuvent l'étre plus tard. De plus, ce qu'étant ſans Vicaire, & aïant eu à faire un ſervice le lendemain, je n'ay pû attendre davantage. Vrayement, Monſieur, luy repars-je, je ſerois fâché de mourir dans vôtre Parroiſſe; car j'aurois peur que vous ne m'enterraſſiez tout en vie le même jour, ainſi que vôtre Meunier, qui étant tombé dans une letargie dix heures aprés, avec les marques de vie, étant jeune d'ailleurs & fort robuſte ; & s'il avoit été mis dans une cave, je vous le ferois voir encor plein de vie. Alors je luy racontay ce qui arriva au fameux Scot Cordelier, qui fut enterré de la ſorte, en l'abſence de ſon compagnon qui ſavoit qu'il étoit ſujet à tomber dans la letargie, & qu'il fit deterrer à ſon retour, mais trop tard ; car il étoit mort de rage, aprés s'étre mangé les mains, ainſi qu'il arriva à un autre dans S. Severin, & à pluſieurs dont on n'a pas connoiſſance, outre un grand nombre d'autres qui ſont revenus en les portant au tombeau, à qui bien leur en a pris, car il étoit tems.

CHAPITRE XXXI.

Des fautes qui ſe font ſur la varieté, & ſur l'ordre des alimens.

CEux qui ſe portent bien doivent garder inviolablement le precepte de Celſe, *l'homme qui eſt ſain*, dit-il, *& qui ne dépend de perſonne, ne doit s'aſſujetir à aucunes Loix, & il n'a beſoin ny de Medecin, ny de Baigneur, ny de Parfumeur.* Premierement, il faut que ſa maniere de vie ſoit diverſifiée. Secondement, manger & boire quelquefois un peu plus que de coûtume. Troiſiémement, ne refuſer aucune ſorte d'aliment dont le menu peuple ſe ſert. Quatriémement, en prendre toûjours en aſſés grande quantité, pourvû que l'eſtomac le puiſſe bien cuire. Et voilà les choſes qu'on doit bien conſiderer, parce que ceux-là menent une vie miſerable, qui étant bien ſains, s'attachent trop ſcrupuleuſement aux ordonnances des Medecins, & ceux d'entre ces Meſſieurs qui preſcrivent aux perſonnes ſaines les regles les plus exactes de la diete, pechent contre l'Art dont ils font profeſſion, lequel n'en determine aucune, excepté celle-cy, *Ne ſe point remplir trop d'alimens, ny ſe montrer pareſſeux au travail.* Et ce que quelques-uns ordonnent ſur la varieté & ſur l'ordre des alimens

ne ſont que pures phantaiſies : Et ceux qui condamnent abſolument la varieté des viandes, ôtent tout le bel ordre des feſtins : car la nature aura à la fin de l'averſion pour quelque ſorte d'aliment, ce qui luy cauſera du dégout, au lieu que la diverſité réveille l'apetit, & nous excite à manger ; & ce qu'on prend avec plus d'avidité, ſe digere beaucoup mieux. Et comme il y a diverſes parties, auſſi demandent-elles une nourriture de differente conſiſtance : ſi bien que ce qui manque à un eſt ſupleé par l'autre. N'avons-nous pas coûtume de prendre ſouvent dans un même repas du beurre, du lait, du fromage, du pain, de la viande, du vin, de la biere & des herbes potageres, ſans incommodité ; & que nous en devenons bien plus gras que ceux qui ne ſe ſervent que d'un ſeul aliment ſimple. Galien luy-même n'a-t-il pas dit, que le choix trop exat des alimens n'étoit bon que pour ceux qui vivent dans l'oiſiveté, & nullement pour les perſonnes qui font de l'exercice, ſelon leur vacation, & ſelon leurs forces. Or quand Ariſtote, Plutarque & Macrobe condamnent la diverſité des mets, il faut l'entendre de celle où les alimens cacochymes & aiſez à ſe corrompre, ſe mêlent en aſſez grande quantité avec ceux qui ſont d'un bon ſuc & de difficile digeſtion ; de ſorte qu'à peine pourront-ils ſe cuire dans l'eſtomac de certaines gens, encore qu'ils en uſent le plus ſouvent de la même maniere : à cela prés nous mangeons dans un même

repas de diverſes ſortes de viandes ſans en être incommodez, & même du pain & du lait; celuy-cy ſe cuiſant avec plus de facilité que celuy-là.

Quant à l'ordre, c'eſt le ſentiment de preſque tout le monde, qu'on doit manger les alimens faciles à digerer avant ceux qui ſont plus difficiles à ſe cuire; & ceux qui coulent plus vite doivent preceder les aſtringens, à cauſe que ceux-là étant plutôt cuits, reſtent dans l'eſtomac juſqu'à-ce que les autres alimens le ſoient. Et voilà comme le trop long ſejour les fait corrompre, à cauſe que l'eſtomac ſe ferme juſqu'aprés la coction de tous les alimens. D'autres neanmoins ſont moins ſuperſtitieux ſur l'ordre des mets, perſuadez qu'ils ſont que les alimens épais & liquides, ſe mêlent confuſément dans l'eſtomac, ſans que les premiers pris ſoient pour cela audeſſous de ceux qu'on prend les derniers. Il n'eſt pas non plus neceſſaire que l'orifice inferieur de l'eſtomac ſoit exactement fermé, juſqu'à-ce que toute la nourriture qui y eſt contenuë ait achevé de ſe cuire, parce que ceux qui s'y trouvent les premiers cuits, peuvent s'écouler en bas avant les autres, de ſorte que ce même paſſage du chyle peut durer quelques heures. Et en effet n'avalons-nous pas & du boüillon & du lait, avec du pain dans une ſeule cuillérée, ſans en reſſentir aucun mal. Je conclus donc que pourvû qu'on ſoit ſobre dans ſes repas, il importe fort peu quel ordre on garde en mangeant, cela s'entend des perſonnes qui

ſe portent bien ; car pour les malades, où ceux dont la ſanté n'eſt pas ferme, ils ont d'autres meſures à prendre.

CHAPITRE XXXII.

De ceux qui diſent que la repletion du pain, eſt la pire de toutes.

Toute repletion eſt mauvaiſe, dit le Proverbe, *mais celle du pain eſt la pire de toutes.* Et c'eſt ce que je croy étre tres-faux, pourvû qu'il ſoit bon, bien levé & de froment, parce que celuy qui ſe fait avec les farines des autres grains, ou des legumes, ne s'appele pas ſimplement pain, mais bien pain de féves, de millet, d'orge, &c. Or il eſt ſeur que la repletion exceſſive de pain eſt tres-rare, & quand même elle ſeroit plus frequente, elle ne ſeroit pas pour cela la plus mauvaiſe de toutes. Entre les choſes neceſſaires pour ſuſtenter la vie, Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt nous a commandé de ne demander que du pain. Dieu n'envoïoit autrefois au Prophete Helie que du pain par un corbeau ; de ſorte que ſous le nom de pain, on entend tout ce qui eſt bon à manger, étant la principale nourriture, & qui peut ſuffire toute ſeule ; & quiconque n'a pas de bons ſentimens pour le pain, eſt un ſot. La diſette du blé qui a coûtume d'étre ſi dommageable au peuple,

& que tout le monde apprehende ſi fort avec raiſon, ce n'eſt que le défaut du froment dont on ſe ſert à faire du pain, contant preſque pour rien l'abondance de la viande & du poiſſon. Mais pour nous faire mieux entendre, diſons que le bled avec quoy on fait du pain étant chaud au premier degré, ne ſauroit ny deſſecher, ny humecter tant ſoit peu, étant dis-je, d'une nature lente capable de faire des obſtructions, nourrit beaucoup, fourniſſant au corps un aliment ferme, ſolide & conſtant. Il a je ne ſay quoy en ſoy de viſqueux & de gluant, qui demeure dans les tourtes, dans les tartes, dans les gateaux, dans l'amidon, dans la boüillie & dans le pain à chanter. Ce qui a donné lieu de croire qu'ils fourniſſoient une nourriture moins commode, en ce qu'elle eſt glutineuſe en quelque maniere & opilative. Opinion que je ne crois pas non plus trop veritable : car ainſi que raiſonnoit un Païen. *Le Dieu des Hebreux étoit bon Medecin, puiſqu'entre les alimens permis & deffendus, il ne leur en a accordé aucun mauvais, ny ne leur en a deffendu aucun qui fut bon.*

Or il leur permit, & commanda même fort ſouvent, de manger des pains azimes avec de la viande & du boüillon plein de viſcoſité, par exemple, de l'Agneau, dont la chair viſqueuſe jointe au pain ſans levain ne donne au corps qu'un ſuc glutineux. Et ne ſait-on pas que les Prêtres de l'ancienne Loy, ne ſe nourriſſoient d'ordinaire que des pains

azimes ? Et les pains de Propoſition conſervez dans l'Arche, dont les mêmes ſe ſervoient toutes les ſemaines aprés y en avoir remis des nouveaux, étoient ſans levain ? Ne remarquons-nous pas que le deſſert de nos feſtins, les maſſe-pains, & les croûtes des pâtez, dont les femmes & les enfans ſont ſi friands, ſe mangent tous les jours ſans qu'on en ſoit malade.

Mais revenons à nôtre pain fait avec du levain & ſalé dont il eſt queſtion icy ; & diſons que s'il eſt capable d'aporter quelque fâcheuſe incommodité, elle ſe trouve corrigée par une duë preparation qui s'en fait : Je veux dire qu'un tel pain eſt delivré de la viſcoſité de ſa pâte, quoique petite, par la force du levain ; & ſon humidité corrigée par la chaleur du four & par la vertu du ſel. Il y a toutefois, quantité de gens qui aprés avoir mangé avec grand apetit & avec bien du plaiſir, du pain ſans ſel, ne s'en trouvent le moins du monde incommodes ; & ceux qui y ſont accoûtumez, ont de la peine à manger du pain ſalé, le trouvant moins ſavoureux, juſqu'à ce qu'ils s'en ſoient fait une habitude. Les Juifs croïent avoir ſuffiſamment corrigé les défauts de la pâte ſans levain, en y mêlant du ſel. Les alimens étant donc d'un bon ou d'un mauvais ſuc, de facile ou de difficile digeſtion, il eſt ſeur que les cacochymes ſont plus nuiſibles que ceux qui ne le ſont pas ; puiſqu'ils engendrent un mauvais ſang & fort ſujet à ſe corrompre : car il n'y a

rien de plus propre pour la production des maladies que la cacochymie, laquelle provient plus du côté des alimens, que de tout autre endroit, tels que ſont pluſieurs poiſſons, les fruits appelez precoces, quantité d'alimens acres, & bien d'autres que je paſſe ſoûs ſilence, dont les qualitez vicieuſes ſe trouvent corrigées, ou même empêchées par le mêlange du pain qu'on mange avec. Il y a beaucoup de gens qui ſeroient moins malades & plus aiſez à guerir s'ils ſe contentoient d'un pain ſec : les regals, les feſtins opulens, les repas ſplendides & frequens, les banquets aprés le ſouper, la crapule, &c. ont coûtume d'engendrer des maladies malignes & difficiles à guerir, & une tres-grande pourriture : ce que ne pourra jamais faire le pain, quand même on en mangeroit un peu trop, un grand nombre d'Anacoretes n'avoient autrefois pour tous mets que du pain, ſans le moindre prejudice de leur ſanté.

Savanarole le plus habile Medecin de ſon tems comme le plus ſavant, proteſte de n'avoir jamais pû voir dans aucun Auteur la ſentence dont il eſt queſtion dans ce Chapitre, & qu'en aïant demandé des nouvelles à pluſieurs Docteurs, ils luy répondirent ne l'avoir jamais luë. Quelques-uns l'attribuent, mais à faux, à Avicene : pour moy j'avouë bien qu'on la voit parmi les petites ſentences de l'Ecole de Salerne, mais c'eſt parce qu'on ne l'a pas aſſez bien examinée, ou que quelque Libraire l'y a inſerée, il ne paroit point dans l'Ecriture Sainte, que les hommes

hommes aïent mangé de la viande auparavant le deluge, & s'ils ne laiſſoient pas de vivre & plus de ſiecles, & plus ſainement que ceux qui ſont venus aprés, & peut-étre ſe paſſoient-ils de Medecins. Les Anciens donnoient à la vertu de la ſobrieté le nom de frugalité, parce qu'ils ne ſe nourriſſoient que de fruits. Concluons donc avec Seneque, que ſi quelqu'un s'étonne d'un ſi grand nombre de maladies qui affligent les hommes, qu'il faſſe le dénombrement des ſauſſes & des ragoûts, plutôt que de la repletion du pain, qu'on a inventé, & il ceſſera d'en étre ſurpris.

Innumerabiles eſſe morbos miraris, coquos numera, & non miraberis. Senec.

Pour la confirmation de tout ce que je viens d'avancer, on n'a qu'à conſiderer qu'au tems de la cherté du blé, les pauvres ſe trouvent pour la plûpart attaqués de la dyſſenterie, des fiévres, de la gale, du ſcorbut, & quelquefois de la peſte; parce qu'au lieu du pain, ils ne ſe rempliſſent plus que de fruits, ou d'autres alimens tels qu'ils peuvent attraper. Les Provinciaux qui mangent plus de pain que de viande, vivent plus long-tems, & plus ſainement que les Pariſiens qui ſe rempliſſent plutôt de viande que de pain. Mais la repletion du pain, me dira-t-on, fait beaucoup de ſang. Je l'avouë, auſſi voit-on les Limoſins travailler à merveilles, étant plus robuſtes que ceux qui ſe rempliſſent de viande, qui n'engendre que de la corruption beaucoup plus funeſte, ainſi il y auroit plus de raiſon de dire que de

toutes les repletions, celle des fruits ou de la viande eſt la pire.

CHAPITRE XXXIII.

De l'erreur de ceux qui rejettent l'uſage du poiſſon dans les maladies.

CEux qui deffendent toute ſorte de poiſſons dans les maladies, repugnent aux Anciens, à l'experience & à la raiſon. Galien veut bien qu'on uſe de poiſſons qui ſe tiennent auprés des rochers, dans la fiévre tierce reglée. *Dans la fiévre quarte*, dit-il, *il faut donner des poiſſons faciles à ſe cuire, dont la chair ſoit tendre & qui n'ait rien de gluant.* Et dans ſa Methode il aſſure que tous les poiſſons qui vivent parmi les cailloux ſont utiles aux febricitans, auſſi bien que les merlus, la ſole, la luyne, & la torpille & le muge qui ſe prend dans l'Ocean. Mais il n'en eſt pas de même de ceux qui ſe tiennent proche des lacs qui ſe déchargent dans la mer, ou tout auprés de l'emboucheure de quelque grand Fleuve. Le même Auteur, dis-je, recommande trop les poiſſons qui aiment les rochers, pour croire qu'ils puiſſent faire du mal aux malades, pretendant même qu'ils ſont agreables au goût, qu'ils

1. *ad Glaucon.*

8. *Meth.*

engendrent des bonnes humeurs, & que leur uſage frequent eſt tres-ſeur. Et ailleurs, *L'aliment*, pourſuit-il, *qui ſe tire des poiſſons eſt non ſeulement facile à ſe cuire, mais il eſt encor ſalutaire pour les corps des hommes, en ce qu'il produit un ſang d'une conſiſtance mediocre.* Entre les poiſſons de la mer, dit Athenée, ceux qui vivent parmi les cailloux ſont de facile digeſtion, d'un bon ſuc, deterſifs, nullement peſans à l'eſtomac, d'une petite nourriture, fort peu excrementeux. Aprés cela qui ne voit qu'ils ſont meilleurs pour les febricitans que n'eſt pas la viande?

Lib. de cibis boni & mali ſucci.

Lib. 3. de aliment. 8. Deipnoſophiſt.

C'eſt pourquoy Galien, aprés les avoir fait boüillir, & aprêtez dans une ſauſſe blanche, comme c'étoit la coûtume de ce tems-là, ne faiſoit point difficulté de les donner à ceux qui étoient dans des langueurs, ſoit par quelque maraſme, ou par quelque ſyncope ſuivi d'épuiſement d'eſprits, non moins qu'à ceux qui avoient des fiévres, ou des plevreſies. Hippocrate plus ancien que Galien, recommande fort les poiſſons tant frits que boüillis, aſſurant que c'eſt un bon manger, ſoit qu'on les prenne tout ſeuls, ou avec d'autres alimens, & que les boüillis ſont plus legers que les frits. Alexandre Tralian accorde aux phrenetiques l'uſage des poiſſons, auſſi bien qu'aux epileptiques: la preſite, le merlu, l'étourneau, le ſcorpion de mer & le danté, en leur deffendant la viande. Il permet encore à ceux qui touſſent par quelque fluxion acre, des poiſſons

dont la chair eſt ferme, & dont on fait des andoüilletes. Ceux qui ſont atteints d'une vraïe plevreſie, accompagnée d'une fiévre aiguë & fort dangereuſe, doivent manger du poiſſon, ſur tout la Vielle, qui a la chair tendre, humide, facile à ſe cuire, & exemte d'excremens. Il ordonne auſſi à ceux qui crachent le ſang, des poiſſons qui vivent parmi les pierres, mangez avec le vinaigre, & même tous les autres qui ont la chair dure, & les andoüilletes qui en ſont faites. Il n'en fait pas moins à l'égard de ceux qui crachent du pus, ou qui ont quelque empyeme, aprés les avoir fait cuire avec de l'anis, & leur avoir fait une ſauſſe : à ceux auſſi qui ont la fiévre engendrée par quelque crudité acide : dans les fiévres qui ne durent qu'un jour : Il preſcrit les mêmes poiſſons à cauſe qu'étant de facile digeſtion, ne laiſſent aucune obſtruction : mais pour les fiévres cauſées par la pituite, il veut que ce ſoit des poiſſons ſalez, que les Anglois & les François appelent *Anchoyes*, qu'il eſtime encore fort propres pour les fiévres quartes. Je n'aurois jamais fait ſi je voulois mettre par écrit tout ce qu'en diſent Aëce & Paul, premiers entre les plus celebres Medecins, & les autres qui les ont ſuivis. Et la raiſon s'y accorde parfaitement bien, puiſque les poiſſons qui ne ſont point de dure digeſtion, mais friables, ne ſe corrompent pas aiſément, ny ne ſont point peſans à l'eſtomac, & reſiſtent au contraire à la fiévre par leur qualité,

Lib. de affectionibus.

Gentilis & Arculanus interpretes des Arabes, disent bien que les poissons à raison de leur temperament froid & humide semblent être propres aux fiévres, principalement aux bilieuses : mais parce qu'ils sont fort sujets à se corrompre & à se putrefier, ils ne leur conviennent point du tout. Mais ce raisonnement est bien foible, si on a soin de faire choix des poissons qui soient bons & qu'on pêche proche des pierres, qui se gâtent difficilement & qui fourniſſent un bon suc, ainsi que nous venons de le faire voir, & qui au lieu de nourrir beaucoup comme fait la viande, ils ne nourrissent que fort mediocrement, & c'est ce que demandent plusieurs maladies auſquelles on peut permettre de manger. Les poissons sont donc souvent à preferer à la viande qui est davantage nourrissante, & qui fatigue plus l'estomac en se cuisant, & qui ne laisse au corps qu'un suc acre. J'entens parler des poissons de tous les meilleurs, & non pas des premiers qu'on rencontre, & preparez de la maniere que nous les mangeons dans le siecle où nous sommes, qui sait mieux les aprêter, & les mieux assaisonner que les Anciens qui se contentoient d'y faire une sausse blanche. Je prefererois toûjours les boüillis assaisonnez de vinaigre & de jus d'orange, &c. aux rotis ou frits, à l'imitation de nôtre Hippocrate.

CHAPITRE XXXIV.

De l'erreur de ceux qui prennent le froid, qu'on reſſent apres le repas pour un ſigne de ſanté.

IL y a quantité de gens qui ont froid, & qui tremblent même au ſortir de table : dequoy le même vulgaire prend bon augure pour la ſanté : il en eſt auſſi d'autres qui ſuent en mangeant, & c'eſt au dire des Maquignons un ſigne d'une bonne ſanté. Mais les premiers ſe trompent évidemment, parce qu'encor que cela arrive à un grand nombre de ſains, nous ne devons pas pour cela conjecturer qu'ils ſe portent mieux : car premierement, cela n'arrive ny à tous ceux qui ſont bien ſains, ny toûjours, ce qui nous ſuffit pour refuter l'imagination de ceux qui croïent que la chaleur des perſonnes qui ſe portent bien, ſe concentre dans leur corps, pour aider à cuire leurs alimens, puiſqu'elles en ont aſſez pour en achever la coction, à faute dequoy elles ſont infirmes & bien moins ſaines que les autres qui n'ont pas beſoin d'une telle concentration : Que s'il étoit naturel à la chaleur d'abandonner les extremitez du corps aprés le repas, & ſe retirer dans le plus profond des entrailles, la même choſe de-

vroit arriver toûjours & à tous ceux qui ſe portent bien, en y demeurant juſqu'aprés l'achevement de la coction : Et c'eſt ce qu'on ne voit pas : il arrive bien ſouvent que cette même chaleur n'eſt pas plutôt parvenuë à l'eſtomac, qu'elle s'en retourne vers la ſuperficie. Puis donc que l'homme bien ſain a ſuffiſamment de chaleur, & qu'il ne ſouffre pas toûjours un tel refroidiſſement ; Il nous faut chercher quelqu'autre meilleure raiſon : Alexandre Aphrodiſée dit, que cela arrive ſeulement à ceux qui mangent goulument aprés un long jeune. La raiſon eſt, dit-il, qu'en ſe privant de leur nourriture accoûtumée, ils deviennent bilieux, & amaſſent une matiere plus acre, parce qu'aprés le repas, les membres étant déja fortifiez, la bile ſe trouve expulſée ſi fort vers la peau, qu'elle cauſe un petit froid ſur les membres, qui ſe ſentant piquotez par ſon acrimonie, excitent la Nature à la repouſſer. J'aimerois pourtant mieux dire, que cela provient de ce que la chaleur naturelle de ceux qui ont jeuné quelque-tems, eſt moindre, & que l'eſtomac n'eſt pas plutôt plein d'alimens, ſur tout étant froids, qu'elle demeure comme ſuffoquée, juſqu'à-ce que gagnant le deſſus, elle ſe répand deſſus tous les membres : ainſi ceux qui ont ſouffert une longue faim, ou eſſuïé des grands travaux, courent grand riſque en mangeant ſelon leur apetit, & en beuvant froid, par l'extinction, ou du moins par l'affoibliſſement du peu de chaleur qui leur reſte ; Ainſi

Problem. 134. l. 1.

Cap. 34. lib. 6. que Dioſcoride l'a remarqué, en diſant la même choſe du vin pris en trop grande abondance au ſortir du bain, aprés avoir couru, ou s'être beaucoup fatigué, pour les grandes oppreſſions qu'il engendre. Il en eſt de même de ceux qui jeûnent, de qui la chaleur affoiblie eſt accablée & refroidie pour quelque-tems, ny plus ny moins qu'un petit feu ſoûs le poids de nouveaux charbons ou de nouvelles buches. Avicenne fait voir que cette petite froidure interne, ou cette oppreſſion de chaleur eſt la ſeule cauſe du froid externe, ou du petit friſſon qu'on ſent aprés le repas. *Sect. 8. Problemat.* Et c'eſt pour cela qu'il donne dans les fiévres chaudes & dans les ſynoques de l'eau froide, juſqu'à-ce que le malade friſſonne, & que ſon viſage change de couleur : ainſi ceux *Sect. 3. Problemat.* qui tremblent de froid, dit Ariſtote, deviennent livides, à cauſe que leur ſang ſe refroidit par l'aproche du froid. Le même Philoſophe demande, d'où vient que le vin étant chaud de ſa nature, ne laiſſe pas de cauſer un tremblement aux yvrognes, & qu'ils cherchent la chaleur du Soleil & du feu ? La raiſon qu'il en donne eſt, que leur chaleur ſe trouve refroidie & oppreſſée par une autre chaleur. Il y a même certains vins ſubtils & petits, qui étant bûs refroidiſſent au commancement le corps, & même les extremitez des membres, où cette froideur ſe fait *Lib 2. de Morbis.* d'abord reſſentir. La ſentence d'Hippocrate eſt tres-belle là-deſſus, qui nous enſeigne que le friſſon n'eſt pas ſeulement cauſé par les vents externes, par l'eau, par un air ſerain,

& par d'autres choſes de cette nature, mais encor par les alimens & par les boiſſons, comme auſſi dans les maladies par la bile, & par la pituite mêlée parmi le ſang. Il dit aprés de la maniere que cela ſe fait, laquelle ſe peut fort bien adapter aux perſonnes ſaines ; car toutes ces choſes épaiſiſſent & refroidiſſent le ſang, & voila ce qui donne le friſſon à tout le corps. Mais quand le ſang s'échauffe derechef dans les malades, la chaleur de la fiévre ne manque pas d'y ſucceder, au lieu que les perſonnes ſaines ne font que reprendre leur premiere temperature, quoi-l'un & l'autre refroidiſſement externe ſe faſſe de la même maniere. Le même Auteur en parle encor tres-élegamment dans ſon Livre des vents, dans lequel il raporte toute cette affaire à la trop grande quantité d'alimens, ſoit liquides ou ſolides, qui étant d'une nature variable & diſſemblable, excitent en dedans tout ce trouble, avec leſquels s'inſinuë beaucoup de vents, qui courant par tout le corps enſuite du bouchement du bas ventre, refroidiſſent le ſang, ce qui cauſe un friſſon à tout le corps, qui eſt plus ou moins vehement ſelon qu'ils ſont en plus grande, ou en plus petite quantité, plus ou moins froids. A quoy s'accorde la raiſon, parce que tout aliment étant dans ſon commancement fort diſſemblable, fatigue beaucoup la chaleur naturelle, ſur tout s'il eſt pris en grande quantité, s'il eſt froid & de diverſe nature, & ainſi il ne tarde guere de refroidir le corps, plus ou moins par raport à la

force de la chaleur & de la nature de l'aliment. Toutes les chairs ſont pour l'ordinaire plus froides que l'homme qui les mange, ainſi on ne doit pas s'étonner ſi ſa chaleur naturelle ſe trouve un peu opprimée, ou par l'abondance des viandes, comme il arrive en mangeant à ceux qui jeûnent, ou ſi elle en devient plus refroidie, tous les animaux, dis-je, dont nous nous nourriſſons ſont à la verité plus froids que nous-mêmes, mais encor plus étant morts; & aprés avoir un peu corrompu nôtre chaleur, & luy avoir fait violence, le corps en devient refroidi aprés le repas, juſqu'à-ce que cette même viande ait été cuite dans l'eſtomac, laquelle donne de nouvelles forces à l'homme. Ne voïez-vous pas comme tous ceux qui pâliſſent aprés le repas, courent du riſque, dit le Poëte. Et ſi cette couleur pâle eſt conſiderable, elle provient d'un tel refroidiſſement: tout aliment crud & non cuit eſt plus froid que les eſpris aſſoupis, qui n'en ont pas encor été tirez à l'aide de nôtre chaleur. C'eſt par la coction que s'échauffent les viandes que nous prenons, enſuite dequoy tout le corps prend de la vigueur par la multiplication du ſang & des eſprits, & les vaiſſeaux deviennent plus pleins; Ce qui fait voir la neceſſité qu'il y a de faire quelque exercice moderé avant que de prendre ſa refection, afin que la chaleur naturelle étant devenuë plus forte, agiſſe plus puiſſamment ſur les viandes ſans beaucoup pâtir de ſon côté; & de la ſorte ce refroidiſſement externe ſera bien

Vides ut omnis pallidus cœnâ deſurgat dubiâ.

moindre en ceux qui abondent plus en chaleur naturelle, & qui resistent davantage aux alimens. Or quand ce petit froid arrive, c'est que la chaleur est plus debile, ou bien c'est parce qu'on a pris plus d'alimens de difficile digestion, de differente nature & plus froids qu'elle ne sauroit domter. C'est une chose étonnante que nos Anciens aïent ignoré le tremblement ou le froid qui survient aux personnes saines, sans qu'il s'ensuive aucune fiévre. Cela n'arrivoit point, je croy, de ce qu'ils faisoient moins de fautes que nous sur le regime de vivre, au lieu qu'à present ce frisson, ce tremblement ou ce froid passe pour un des signes de la santé. Je dis donc qu'à moins qu'il ne provienne d'une cause externe, comme de la crainte, d'un air froid, &c. on peut l'attribuer à la paresse, à l'oisiveté, ou à une trop grande repletion de viande, ou de boisson, sur tout si elle est fort froide & capable de produire de la pituite. Joubert aporte quantité d'autres bonnes raisons contre cette erreur populaire, que je laisse de peur d'étre trop long. *Paradoxe tertio.*

CHAPITRE XXXV.

Chapitre ajoûté.

D'où vient qu'on doit donner du vin pur à ceux qui ſont fort échaufez, & faire piſſer ceux qui viennent de travailler.

PLuſieurs ont coûtume de donner un verre de vin pur, à ceux qui ſortent d'un grand travail, de peur, diſent-ils, qu'ils ne ſe morfondent par le froid inopiné capable de ſurprendre la chaleur naturelle, & congeler le ſang : en quoy ils font beaucoup mieux qu'ils ne le comprennent ; car ils diſent que cela rafraichit, & empéche de ſe morfondre ; neanmoins le vin étant chaud de ſa nature, ne peut rafraichir que par accident, comme qui diroit, le feu refroidit, puiſqu'en ſortant d'auprés d'un bon braſier pour aller ailleurs, je me ſens tout froid : cela provenant de ce que les pores étans ouverts par la chaleur donnent plus facile entrée à ſon contraire ; de méme le vin peut rafraichir en éteignant par ſa chaleur une moindre produite par le travail en entretenant la naturelle dans une juſte mediocrité. On peut encor dire que le vin apporte du rafraichiſſement, lors qu'il empéche que le froid ne ſurprenne la chaleur na-

turelle, laquelle ſe changeroit en étrangere, & brûlante. Il rafraichit, dis-je, en faiſant ceſſer peu à peu, & non tout à coup, l'émotion déja empreinte, ce qui cauſeroit du deſordre ordinaire à tout changement ſubit, & tel que la nature ne peut ſouffrir; outre le danger qu'il y a de tomber dans l'hydropiſie, ou dans la plevreſie en beuvant fort froid dans le fort du chaud, & encor tout en ſueur, ainſi que Galien dit, duquel peril le vin nous délivre par ſa chaleur potentielle capable d'entretenir celle qui eſt naturelle au foye & à l'eſtomac, bien qu'il rafraichiſſe par ſa froideur actuelle.

Le mot *Rafraichir*, eſt équivoque, ſignifiant tantôt une nouvelle proviſion de vivres, & tantôt une reparation, ou raccommodement: car on dit *rafraichir*, *avituailler*, ou *renouveller les munitions*, *rapiecer*, ou *racommoder un vieux habit*; *rafraichir les cheveux*, ou *le bord d'une robe*. Cette ſignification convient fort à nôtre propos: car aprés que le travail a fait une grande diſſipation tant des eſprits que des vapeurs du ſang, le vin repare tout ce dommage, en engendrant de nouveaux par ſa ſubtilité & par ſes douces vapeurs, en humectant même ceux qui y reſtoient encor entiers, mais fort deſſechez & fatiguez. Et voilà comme quoy cette liqueur rafraichit le corps en luy fourniſſant des nouveaux eſprits dans leſquels conſiſte toute nôtre vigueur. Ces raiſons font voir, que le vulgaire dit mieux qu'il ne penſe, faiſant encor plus ſagement

de donner du vin pur à ceux qui ſont extrémement échaufés. De plus, on pretend par là empécher le morfondement qui arrive en deux manieres. Premierement, quand on eſt ſurpris du froid qui conſtipe & reſſerre la peau, en augmentant ſi fort la chaleur naturelle que la fiévre s'en enſuit. Secondement, lors que le froid par ſa violence fait cailler le ſang, non pas dans les veines, ainſi que le menu peuple penſe, mais bien celui qui ſe répand dans l'eſtomac, dans les boyaux, ou ailleurs, n'étant pas poſſible qu'il ſe fige dans ſes vaiſſeaux naturels, à moins que ce ne ſoit par quelque malignité particuliere, mais ſeulement hors d'iceux, auſſi-tôt qu'il en eſt ſorti, ou quelque peu de tems aprés.

Le vin ſubtil, penetrant, & qui échaufe convient fort à ces deux ſortes de perſonnes échaufées, parce qu'il porte par ſa penetration la chaleur en dedans, tenant les pores du corps ouverts contre le froid, juſqu'à ce que la vapeur emeüe ait ceſſé de s'exhaler, & que la fumée du ſang échaufé ait libre paſſage. Et c'eſt par ce moyen que l'on détourne toute obſtruction tant interne, qu'externe, & par conſequent qu'il ne ſe forme quelque fiévre.

Le même vin empéche le ſang de ſe geler par la chaleur ſubtile qui entretient l'humeur dans ſa couleur rouge, & dans ſa ſubſtance liquide. Pour marque de cette verité, il n'eſt pas plutôt ſurpris du froid, qu'il devient noir, privé de ſa vivacité vermeille.

en ſe tournant en grumeaux, que l'on ne ſauroit aprés diſſoudre qu'avec bien de la peine, leſquels deviennent ſi dangereux, & ſuivis de tant d'accidens, qu'on peut les mettre au rang des venins; puiſque le corps en devient ſi froid, qu'il nous paroit mort, n'ayant qu'un poux preſque imperceptible.

On ne ſauroit donc mieux faire que d'empécher que le ſang ne ſorte des veines & ne ſe fige, ſoit par leur dilatation & rarefaction causée par la chaleur, ou par leur déchirement, ou par leur rupture, quand le froid les a rendus roides. Pour éviter cet accident le vulgaire ſe ſert des remedes que nous avons propoſez dans le chapitre du morfondement, mais il ne ſait pas s'en ſervir avec methode. On leur donne du vin tres à propos avant que de ſentir aucun mal, & c'eſt une tres-bonne coûtume d'en faire uſer à toutes gens fatiguées & échaufées, avant qu'elles ſe repoſent. Un ſi ſouverain remede n'eſt pas de l'invention du vulgaire, mais plutôt des Medecins que le menu peuple a aiſément retenu & pratiqué juſqu'icy, ſans ſavoir le plus ſouvent à quoy cela ſert, & ſans entendre non plus de la maniere que cela ſe fait. Il parle du rafraichiſſement & du morfondement ſans concevoir ny l'un ny l'autre: Qu'il l'apprene donc.

Les pauvres gens de la campagne rapportent toutes les maladies des laboureurs & des autres ruſtiques au morfondement, à propos de quoy je me reſſouviens d'un d'entr'eux, qui diſoit, que tous les maux ſont

un morfondement auquel un bon homme repartit en ſon patois, *non es pas l'eſcaudature*, c'eſt à dire, la brûlure, comme celle du feu, de l'eau boüillante, &c. En quoy il avoit raiſon.

Voyons maintenant pourquoy il eſt bon de piſſer avant que de ſe repoſer aprés un grand travail, & aprés avoir beaucoup marché, ainſi que le conſeillent les bonnes gens. En quoy elles ont raiſon : j'oſe même aſſurer qu'elles tiennent ce conſeil de leurs grands-peres qui l'avoient appris des anciens Medecins, non moins que bien d'autres bonnes choſes qu'elles pratiquent encor aujourd'huy pour la conſervation de la ſanté, ſans que le vulgaire en comprenne la raiſon, ſuivant en tout ſa coûtume ordinaire, bonne ou mauvaiſe.

J'avoüe bien que celle-cy eſt une des plus loüables, & qui profite le plus. La raiſon eſt, que nôtre corps n'eſt pas plutôt échaufé, que les humeurs deviennent piquantes & fortes par la chaleur qui les rend plus ſubtiles : à telles enſeignes qu'on reſſent alors par tout le corps des douleurs ſemblables aux piqueures d'épingle, enſuite d'un penible travail, pour peu qu'on ſoit d'un temperament chaud ; ce qui rend auſſi l'urine plus acre & plus cuiſante, comme l'on l'experimente en piſſant, laquelle chatoüille & piquote en ſortant de ſes conduits ordinaires, cauſant même une eſpece de petit friſſon ou tremblement par tout le corps dans les dernieres goutes qui tombent. L'urine

rine étant donc mordicante, pourroit par ſon acreté bleſſer la veſſie en la retenant plus long-tems, & même l'écorcher à la fin, ſur tout dans les corps mols, delicats & tendres, tels que ſont ceux des enfans; & y laiſſer des ulceres qui auroient aprés de la peine à ſe guerir. On fera donc bien de lâcher de l'eau au plutôt avant d'attendre que la veſcie en devienne plus ſollicitée par les petites pointes des ſels de l'urine.

Il y a une autre raiſon qui nous y oblige, qui n'eſt pas de moindre conſequence, qui eſt qu'à moins de vuider la veſcie aprés un grand travail & échaufement, il eſt fort à craindre que l'urine déja deſcenduë dans ce receptacle ne ſoit attirée des autres parties, & qu'elle ne nuiſe au corps par ſa mauvaiſe qualité, parce que les membres vuides deſſechez & échaufez par la fatigue, ont coûtume d'attirer les humeurs telles qu'elles s'y trouvent, les parties voiſines, ſur tout de la veſcie, qui en ſucent la portion tournée en vapeur en traverſant les pores dilatez. Or comme la matiere qui produit la ſueur eſt la même qui fait l'urine, il faut apprehender qu'aprés avoir beaucoup ſué, l'urine ne ſuive pour y remplir les vuides des parties, dont étant abrevées, le corps ne peut que s'en trouver fort incommodé, comme d'un excrement inutile & ſuperflu.

Ceux-là donc qui auront ſoin de piſſer auſſi-tôt, ſe délivreront de ces deux incommoditez, je veux dire, de ſon acrimonie piquante, & de ſon épanchement par tout le

corps. Qu'on apprene donc l'utilité, qui provient d'une conduite, & que ceux qui la pratiquoient, qu'ils la continuent, en faisant faire aux autres la même choſe, puis qu'on leur en apprend la conſequence; laquelle leur paroîtra encor plus grande quand ils auront ſçu que l'on ſe garantit par ce moyen de la pierre. En voicy la raiſon: c'eſt que le corps n'eſt pas plutôt échaufé, que tous ſes conduits s'ouvrent, & donnent paſſage libre à la groſſe matiere: car c'eſt le propre de la chaleur de dilater beaucoup les tuyaux. Ceux donc de l'urine ſe trouvant fort élargis, il s'écoule avec la ſeroſité une matiere épaiſſe juſques dans la veſcie, là pierre ne ſe formant que des phlegmes viſqueux, & de la craſſe ou lie de la bile par l'entremiſe de la chaleur deſſechante, tout de même que la boüe ne s'endurcit qu'aprés que le Soleil l'a deſſechée par l'attraction de ſon humidité. Tandis que le corps eſt ainſi agité, les humeurs groſſieres ſont entrainées dans la veſcie avec l'urine dont elles ſe ſeparent dés qu'on eſt dans un grand repos; & la même urine l'eſt auſſi; car alors la peſanteur de la matiere fait qu'elle tombe inſenſiblement au fonds, laquelle y reſte pendant que l'urine ſe vuide en piſſant; Ainſi s'il arrive qu'on s'échaufe ſouvent ſans deſemplir la veſcie, il s'y amaſſera aſſez de glaires viſqueuſes & aſſez de ſedimens craſſeux pour y former la pierre aujourd'huy de la groſſeur d'une lentille, & demain d'une autre, ainſi qu'on voit un

petit flocon de nege joint à un autre, & ces deux aux ſuivans, il s'en forme à la fin un gros peloton. Ceux qui auront de la peine à croire ce que je dis, ils n'ont qu'à mettre dans un verre l'urine qu'ils auront renduë aprés s'étre beaucoup fatigués, & ils remarqueront que de trouble qu'elle étoit au commencement, ils la trouveront quelque tems aprés claire par deſſus, & épaiſſie au deſſous, par la depoſition de ſon ſediment. Cette regle ne doit pas étre moins obſervée par les enfans que par les adultes, tant aprés le travail, qu'aprés le repas, afin de les preſerver de la pierre à laquelle ils ſont plus ſujets que les autres. J'entens icy de celle qui ſe forme dans la veſcie, à cauſe de leur voracité ordinaire, & de leur exercice immoderé, & à contre-tems, qui n'engendrent ſouvent que des cruditez. Et voilà les trois raiſons qui doivent nous obliger de piſſer aprés nous étre échaufez, dont la premiere eſt aſſez forte, la ſeconde plus forte, & la troiſiéme tres-forte; auſquelles j'en ajoûte une quatriéme, qui n'eſt pas de moindre conſideration, qui eſt, que le corps étant déja échaufé, le devient davantage par la retention de l'urine dans la veſcie dépuis qu'une fois elle a été échaufée, comme on voit quelquefois la nature ſe dégager d'elle-même de quelque portion du ſang par le nez ou par les hemorroïdes, dont elle ſe ſentoit oppreſſée, aprés quoy elle ſe trouve ſoulagée, non moins qu'aprés la ſaignée les corps des febricitans reſſentent du rafraichiſ-

ſement, de même, dis-je, en lâchant de l'eau on ſe ſent ſoulagé, à telles enſeignes qu'on prend un je ne ſay quel plaiſir en urinant aprés un grand exercice.

CHAPITRE XXXVI.

De l'inutilité des eaux diſtillées de la chair des animaux.

IL n'eſt que trop certain que les alimens d'un bon ſuc & faciles à digerer ſont les ſeuls propres pour tous les malades; ce qui porte pluſieurs à preferer l'eau tirée par diſtillation de la chair des animaux capable de nourrir promtement & beaucoup, dont on voit quantité de deſcriptions dans les Antidotaires que quelques autres appelent Reſtaurans diſtillez : mais ce n'eſt que de l'invention de je ne ſay quels Medecins qui veulent ſe rendre recommandables par quelque nouveauté, étant tres-faux qu'il y ait quelque vertu nutritive dans ces ſortes d'eaux, puiſqu'il n'y a que la ſeule partie aqueuſe des alimens qui s'éleve auſſi peu propre à nourrir que l'eau pure de la fonteine ; au lieu que la partie alimenteuſe & nutritive de la chair étant viſqueuſe, gluante & fixe, on ne ſauroit en tirer quoy que ce ſoit par l'alambic. Or comme c'eſt par la decoction qu'on la tire, & non par la diſtillation où elle reſte

au fonds ; ainſi les boüillons, les preſſis & les conſommez, ſont plus excellens que ces eaux diſtillées. Les alimens ne demandent aucune preparation chymique ; & ſi on reduiſoit en quinteſſence le pain, le vin, la viande, & le reſte des alimens & ſi on en ſeparoit la partie terreſtre, comme l'on dit, helas ! combien fades, mal propres, & mal ſains ſeroient tels mets à nos malades. Quercetan aprés avoir fait de fort grands éloges des mêmes eaux diſtillées dans ſa Pharmacopée, il ſe retracte enſuite dans ſon Livre du Regime de vivre, avoüant qu'elles n'ont aucune vertu. On doit bien ſe mocquer davantage de ceux qui y ajoûtent du corail, des perles, de l'or, &c. dont on ne ſauroit tirer quoyque ce ſoit par le bain. Et ceux-là n'impoſent pas moins au peuple, en voulant diſtiller du lait : Et comme les Galeniſtes ordonnent le lait entier pris au pied de la bête ; ceux-cy au contraire, ne preſcrivent que de l'eau pure, encor fort differente du petit lait, n'aïant ny force, ny vertu pour nourrir, laquelle neanmoins pourra étre propre tant pour rafraichir le corps, que pour temperer les reins à la maniere des autres eaux.

Chapitre ajoûté.

CHAPITRE XXXVII.

Des truffes & des huitres qu'on dit rendre les maris plus propres au jeu d'amour.

IL y a deux choſes à conſiderer dans les huitres à l'écaille, l'eau qui y eſt contenuë, & leur propre ſubſtance : celle-là n'eſt que l'eau marine attirée par cet animal dont il ſe nourrit ou ſe recrée, laquelle peut exciter quelque petit chatoüillement, ainſi que fait le ſel & toute ſalcure, auſſi voit-on que les bergers donnent ſouvent du ſel à leurs oüailles tant pour leur entretenir l'appetit, qu'afin de les rendre plus fecondes. Et les Poëtes ne feignent-ils pas que Venus fût engendrée de l'écume de la Mer. La chair des huitres, dis-je, a un ſuc ſalé, ſelon Galien, en vertu duquel elle peut cauſer quelque aiguillonnement, ſans étre toutefois ſuffiſante pour rendre un homme plus vigoureux, & même beaucoup moins, que les anchoyes ou ſardines ſalées, ou un bon jambon : Et je croy que les huitres ne peuvent tout au plus qu'exciter certaines ventoſités provenant de la pituite qui s'engendre d'un tel aliment, & par ainſi peu propre pour l'effet que le vulgaire ſe propoſe en les mangeant; de qui l'erreur paroîtra encor plus, en conſiderant

que les viandes les plus propres pour l'action maritale ſont celles qui fourniſſent beaucoup de bon ſang, dont la ſemence ſe forme, comme un bon chapon gras, le jeune mouton, le veau, les pigeons, les œufs frais, les moineaux, &c. le bon pain, le vin excellent, un bon potage, & choſes ſemblables priſes en mediocre quantité. On dit qu'en Italie, mais à Veniſe ſur tout, on mange des huitres en s'alant coucher pour la même fin, en quoy ils s'abuſent : car ils devroient du moins attendre qu'un tel aliment fut digeré, & converti en ſemence avant que d'en venir à ce jeu, parce qu'il faut premierement, que ces mêmes huitres ſoient changées en ſang, & que les vaiſſeaux ſpermatiques l'attirent du foye ou de la veine cave aprés pluſieurs circulations; puis il faut qu'il ſejourne quelque tems dans les teſticules, ou dans les vaiſſeaux ſpermatiques; ou bien dans les preparans qui ſont tout auprés. Ce ne peut donc étre pour cette nuit là que nos huitres ſerviront à rendre gaillards nos compagnons, n'ayant en ſoy aucune vertu piquante à la maniere des cantarides & de certains autres medicamens capables d'aiguillonner la chair : Et quand même elles auroient quelque faculté, c'eſt à jeun qu'ils devroient les avaler, comme on fait en France : car l'eſtomac étant vuide, alors il retient mieux les qualitez des alimens. Mais & les uns & les autres s'abuſent, puiſque Galien prouve expreſſement, que cette ſorte de poiſſon n'engen-

dre que du phlegme, gros & viſqueux, ne ſervant pas tant à nourrir le corps, qu'à lacher le ventre.

Et ſi quelqu'un m'objecte que l'experience fait voir qu'on eſt plus porté pour l'acte marital aprés avoir mangé des huitres qu'auparavant. Je répons, qu'un tel chatoüillement ne peut provenir que des ventoſitez, & que de certaines groſſes vapeurs, & qu'il ne peut par conſequent étre d'aucun bon effet, à faute de matiere ſuffiſante : autant en font les herbes uſuelles & potageres priſes en grande quantité, ſur tout les pois, les féves, les fazeols, & les haricos, qui outre leurs ventoſitez produiſent encor plus de nourriture que les huitres, mais encor davantage les marrons & les chataignes qui rendent feconds les hommes & les femmes, à telles enſeignes qu'on voit plus de nourrices dans les villages où il y a grand nombre de chataigniers, que là où il n'y en a point.

Le vulgaire ſe trompe encore, quand il croit que les mêmes huitres ſont chaudes, & qu'elles ſont pour ce ſujet fort propres à augmenter l'amour ; puiſqu'il eſt ſeur qu'elles ſont froides, & qu'on les reſſent telles dans l'eſtomac, même aprés y avoir mis du poivre qui eſt leur vray aſſaiſonnement.

On ne s'abuſe pas moins à l'égard des truſes qu'on veut faire paſſer pour chaudes, & par conſequent capables de rendre feconds : Mais ſi on aime tant la chaleur, que ne prend-on des épiceries les plus fines, de

l'hypocras, de la moutarde, & des ails, qui échauffent ſi evidemment, ou du vin ſubtil, vapoureux & penetrant, ſans s'amuſer ny aux huitres, ny aux truſes, qui ont beſoin du poivre pour empécher leur goût fade & leur froideur. Mais le poivre, me dira quelqu'un, eſt froid : Hé bien qu'il en avale une bonne poignée quand il aura bien chaud, ou quand il luy plaira, & il verra s'il en reſſentira bien du rafraichiſſement. Et pourquoy en met-on deſſus ces ſortes d'alimens, ſi ce n'eſt pour leur ſervir de correctif. Si on juge de la chaleur du feu par les ſens, les mêmes nous rendront tres-fidel témoignage de la chaleur du poivre.

Mais revenans à nos truſes, diſons avec Galien qu'elles n'ont aucune qualité conſiderable, & que ceux qui en mangent, le font plutôt par delice & par friandiſe, afin de ſe mettre en appetit par le moyen des ingrediens chauds qu'on y méle, ainſi qu'on uſe des autres choſes inſipides, qu'on appele aqueuſes, dont la nourriture eſt un peu froide & épaiſſe, chacune à leur maniere, ſans avoir aucune vertu notable. Celle des truffes approche fort de celle des courges, avec cette difference que celles-cy ſont plus humides & plus liquides. Il s'en faut donc bien que les truffes engendrent quantité de ſemence, ny qu'elles portent les hommes au jeu de Cypris, par leur propre chaleur, n'étant tout au plus capables que de produire de groſſes vapeurs ſteriles, à peu prés

comme les huitres : ce qui peut bien rendre les perſonnes emportées pour la volupté, mais point du tout capables d'engendrer. La ſterilité y ſeroit plutôt à craindre : & de fait, les plus adonnez à la lubricité ont moins d'enfans que les plus retenus, ſoit par une punition divine, ſoit par l'épuiſement de leurs eſprits & de leur chaleur naturelle, & de toutes leurs forces qui ſe détruiſent plus par la perte d'une once de ſemence, que par celle d'une livre entiere de ſang, ou enfin pour ne pas donner le tems au ſperme de ſe cuire, afin d'étre fecond.

CHAPITRE XXXVIII.

De certaines queſtions incommodes qu'on fait aux Medecins au ſujet des alimens.

IL arrive ſouvent qu'on ne voit pas plûtôt un Medecin dans un feſtin, ou dans quelqu'autre aſſemblée, qu'on commence à le queſtionner, mais ſur de choſes de ſi peu d'importance & ſi impertinentes au ſujet des alimens, que cela fait pitié : par exemple, ſi cet aliment là, ou celui-cy, eſt bon, ou mauvais. Monſieur, luy dira-t'on, la chair de ſanglier eſt-elle bonne au commencement du repas. Et aprés avoir mangé de

quelque excellent jambon, vaut-il mieux boire du vin muſcat que non pas du vin chaud. Les œufs frais échaufent-ils ? & une infinité d'autres choſes. En quoy il y a deux choſes à obſerver.

Premierement, le precepte de Celſe dont nous avons déja parlé ; l'homme ſain & qui eſt à ſoy, ne doit s'aſſujetir à aucune loy, ny mépriſer aucune ſorte d'alimens dont le menu peuple ſe nourrit : faire le plus ſouvent deux repas plutôt qu'un ſeul : manger toûjours ſelon ſon appetit, pourvû que la coction s'en faſſe bien : demeurer tantôt aux champs, & tantôt dans la ville, & quelquefois même manger plus que de coûtume. Celuy qui eſt d'une bonne conſtitution, & qui ne fait pas ſouvent des excés, & qui s'adonne à l'exercice, n'a que faire de ſe mettre en peine de faire choix des alimens pour ſe bien porter, mais qu'il mange plutôt de tous ceux dont le vulgaire ſe ſert tous tous les jours. Et c'eſt ce qui a donné lieu à ce proverbe, *Toutes choſes ſont ſaines aux perſonnes ſaines.*

Secondement, il faut remarquer qu'eſt-ce qu'il y a dans les alimens qui nourrit, ſans s'attacher à leurs premieres qualitez, mais ſeulement ces trois choſes. Je veux dire, s'ils ſont faciles ou difficiles à ſe cuire ; s'ils ſont d'un bon ou mauvais ſuc ; s'ils ſont beaucoup, ou peu nourriſſans. Or on appele alimens medicamenteux ceux qui font quelque impreſſion ſur nos corps par leurs

premieres qualitez, quoyque pris plus rarement & en petite quantité, tels que sont le sel, la moutarde, les ailles, les oignons, le vin, le vinaigre, le poivre, le gingembre, les aromates, & les autres choses qui sont plutôt des ragouts, que non pas des alimens, comme aussi les fruits & les herbes dont on ne mange d'ordinaire, ny en grande quantité, ny pour s'en nourrir, mais bien pour d'autres raisons, comme afin de reveiller l'appetit, ou pour flater & chatoüiller le goût du palais, &c. Le propre aliment n'a en en soy aucune qualité dominante, ne relâchant ny ne resserrant le ventre, ne fortifiant, ny n'affoiblissant l'estomac, ne provocant ny n'arrêtant ny sueurs, ny les urines. Il conserve même le corps tel qu'il l'a trouvé, sans le rendre ny plus chaud, ny plus froid, ny plus humide, ny plus sec. Les chairs des animaux sont pour l'ordinaire de cette nature, étant grasses, & d'un goût insipide, au dire de ceux qui le mettent au nombre des saveurs, & au rang des choses douces. Et c'est-ce qui nous oblige d'ajoûter souvent des ragouts & des saulses à ces sortes d'alimens, étant d'ailleurs plus froids que nôtre chaleur naturelle, par qui ils s'échauffent & se cuisent : Si on les fait boüillir, ils deviennent encor plus froids par l'atrouchement de l'eau, à moins que leur froideur ne soit corrigée par le moyen des herbes chaudes, ou par le poivre, par le safran, ou par le sel,

&c. ou bien qu'on ne les mange fort chauds. Et ſi quelqu'un ne ſe nourriſſoit que de fruits cruds, ainſi que les femmes font ſouvent, il s'en trouveroit mal, parce qu'ils ne ſont pas moins des medicamens que des alimens. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe en uſer, étant bien choiſis, bien cuits, & bien aſſaiſonnez, à l'exemple des Brachmanes, & des Philoſophes de chez les Indiens qui ne mangent jamais d'aucune chair d'animal, ainſi qu'il ſe pratiquoit avant le le deluge. Je n'entends parler icy que de ceux qui ſont d'une tres-bonne conſtitution : car pour les autres dont le temperament eſt plus froid, plus chaud, ou de qui le ventricule, ou quelqu'autre partie de leur corps eſt debile, encor qu'ils ne ſoient pas actuellement malades, ils doivent étre mis au nombre des malades par raport à la diete, en mélant dans leurs alimens ordinaires quelque choſe qui tienne du medicament, à raiſon de leur intemperie & de leur imbecillité.

A toutes ces queſtions il eſt juſte de répondre & d'y ſatisfaire, étant faites bien à propos. Mais je conſeilleray toûjours à un Medecin de faire comme le bon Pere Cordelier, lors qu'il ſe verra queſtionné (en dînant ou en ſoupant) par des gaillards, qui ne cherchent ſouvent qu'à ſe divertir, en l'empéchant de manger, aprés avoir couru toute la matinée, & dont le ventre eſt creux comme une lanterne, je

veux dire qu'il réponde par monoſyllabes comme luy : car quand on l'interrogeoit quelle viande on mangeoit dans ſon Convent, il répondoit, bœuf. Quel pain, bis. Les Vendredis & Samedis, œufs : oüi, non, verd, gris, long, court, mal, peu, mol, ſec, froid, chaud, rien, prés, &c. ainſi en ſortit-il autant à ſon profit qu'à ſon honneur, en mangeant toûjours & beuvant d'autant mieux, aprés s'étre mocqué des bons gaillards qui avoient deſſein de l'empécher de dîner.

Un certain Gentilhomme de campagne ne ſe depétra pas avec moins d'adreſſe d'un goguenard qui vouloit l'entretenir ſur les qualitez des huitres. Nôtre Gentilhomme, aïant par honnêteté entrepris de ſervir la compagnie à laquelle il donnoit à dîner chez, luy, il n'avoit pas plutôt donné un morceau de quelque mets qu'un autre le prioit de luy en donner autant, & les autres en faiſoient de même alternativement. Mais cependant comme il mouroit d'envie de joüer des machoires, il n'avoit pas plutôt ſervi, qu'il fourroit dans ſa bouche le plus vîte qu'il pouvoit quelque petit morceau. Mais voilà que l'un des conviez le met ſur le propos de ſes huitres, comme quoy leur écaille étant ſi bien fermée, s'ouvroit-elle ſi aiſément au feu ; le priant enſuite de lui dire s'il croit que ce ſoit un poiſſon, & par conſequent un veritable animal, comment, & dequoy

il vit, en quel endroit eſt ſa bouche, s'il eſt vivant durant que ſa coquille eſt fermée, & ſi on mange l'huitre toute en vie, & ſi en l'avallant entiere, nous n'avons pas un animal vivant dans nôtre eſtomac, & que devient-elle aprés. Nôtre bon Gentilhomme tâcha de luy répondre le mieux qu'il luy fût poſſible, comme aïant le principal ſoin d'entretenir la compagnie, mais s'apercevant enfin que tout cela duroit un peu trop, & que celuy qui le queſtionnoit avoit déja le ventre plein, & qu'il l'alloit jetter ſur un autre queſtion, ſans luy donner le tems de dîner, luy répondit bruſquement, par ma foy, Monſieur mon amy, je ne ſay rien de tout cela, je n'ay jamais été huitre, & il ſe mit aprés manger & boire comme un deſeſperé.

Ce n'eſt pas que je deſapprouve les propos de table & les entretiens parmy les hommes ſavans; mais bien la ſotte coûtume de certaines gens, qui pour s'applaudir, prennent plaiſir de troubler les Medecins, au meilleur de leur repas.

CHAPITRE XXXIX.

Des tabides qui aprehendent mal à propos l'uſage du lait, à cauſe, diſent-ils, qu'il produit de la pituite.

TOus les Medecins conviennent, qu'entre tous les alimens propres aux tabides, le lait l'emporte en bonté : les Anglois entr'autres Nations y ſont fort ſujets, durant laquelle ils ne font preſque que touſſer, en jettant par la bouche quantité de pituite purulente, cependant il s'en voit pluſieurs qui craignent le lait, s'étant perſuadez qu'il produit cette même pituite : mais leur crainte eſt fort mal fondée, vû que ce méme lait tel qu'il vient de la bête bien ſaine, & encor tout chaud, étant fait d'un ſang parfaitement bien cuit, tant s'en faut qu'on doive le inettre au nombre des mauvais alimens & pituiteux, à cauſe du mêlange de ſon beurre, il merite au contraire de paſſer pour l'un des meilleurs. Ce qui a porté Avicene de le faire écremer avant que de le donner à ſes malades, à cauſe que le beurre s'enflame aiſément, & qu'il prend même feu, bien loin qu'il ait c û qu'il ſe tournât en pituite, il ſe tourne en bile. Tralian ne recommande ſi fort le fromage frais, qu'à cauſe qu'il rafraîchit, ſans qu'il ſe convertiſſe

vertiſſe alors en cette pituite épaiſſe que les pulmoniques crachent quelquefois.

Galien avec le reſte des Medecins preferent le lait d'aneſſe pour étre plus rafraîchiſſant, moins peſant & plus ſereux, n'aïant que fort peu de caillé, & moins encor de beurre, ce qui le rend tres-propre tant pour corriger la ſechereſſe du corps, que pour temperer ſa chaleur, & lequel par conſequent on doit donner tout crud & en grande quantité ; ce qui ne ſe pourroit ſans un évident peril, s'il engendroit du phlegme. Ceux qui n'en peuvent avoir prennent ſoin de faire ôter le beurre à celuy de vache, ou bien ils y mêlent de l'eau tiede, ſelon l'avis d'Hippocrate. Il en eſt d'autres qui ſe contentent de nourrir l'animal avec des herbes rafraîchiſſantes, à deſſein d'en rendre le lait plus rafraîchiſſant, en quoy ils ont encor raiſon. Le lait eſt compoſé de la ſeroſité du beurre & du fromage : Or le petit lait étant d'une qualité nitreuſe, eſt deterſif & aſſez puiſſant pour ôter les obſtructions, & pour pouſſer les humeurs acres & brûlées par les ſeles, ce qui eſt un effet de la chaleur. Le caillé, au dire de Galien, n'eſt froid qu'à cauſe qu'il a perdu la qualité acre de ſa ſeroſité ; & quand même il aporteroit quelque rafraîchiſſement, il ne ſauroit jamais ſe changer en pituite épaiſſe, à cauſe de la ſubtilité de ſa ſubſtance, puiſque le beurre, même étant inflâmable ne devient jamais pituite, & la partie caſeuſe étant mêlée avec la ſeroſité & avec

le beurre, n'a nulle viſcoſité ; de ſorte que par le mêlange de ces trois choſes, le lait en devient fort temperé, aprés quoy il humecte, il nourrit & il tempere, ſans qu'il produiſe la pituite dont quelques phthiſiques ſe trouvent ſi fort incommodez. Et quand il ſeroit même pituiteux, la pituite reſidant dans le ventricule, bien loin d'en incommoder leurs poûmons, ſon uſage leur aporteroit plus d'utilité par la vertu qu'il a de nourrir & d'adoucir, que d'incommodité par la generation de ſa pituite. Il ſe trouve pourtant quelques differences dans le lait ſuivant la nature des animaux, par raport aux paturâges, aux âges, &c.

Quant à la couleur du poil des animaux, on ne doit point tant s'y arrêter, pourvû qu'ils ſoient bien nourris, ainſi que nous voïons que les femmes de quelque couleur qu'elles ſoient, font de fort belles nourritures, pourvû qu'elles ſoient bien ſaines, & qu'elles prennent de fort bons alimens ; car la ſanté peut ſe rencontrer avec toute ſorte de poil. Ce n'eſt donc qu'une pure ſuperſtition ou imagination de preferer une vache noire à une rouſſe, ou à une blanche, ou de diverſe couleur. Il eſt vray qu'Hippocrate a mis quelque difference dans les couleurs, mais qu'on y goûte du lait d'une vache noire, & aprés de celuy d'une rouſſe ou blanche pour voir ſi on y trouvera la moindre difference.

CHAPITRE XXLX.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui jugent de la ſuffiſance, & de l'habileté d'un Medecin, par le bon ſuccez qui eſt ſouvent dû au ſeul bon-heur.

IL n'eſt guere de Profeſſion plus expoſée à la calomnie que la nôtre, à cauſe de la neceſſité de la vie, & de l'excellence de la ſanté qu'on eſtime & prefere à toutes les choſes du monde ; auſſi ne trouve-t-on point d'état où il y ait plus de contrôlleurs : car chacun s'en mêle, en portant même ſon jugement ſur la capacité des Docteurs, qui eſt bien ſouvent fort injuſte, puiſqu'il le fonde toute ſur le ſuccez, qui bien ſouvent n'eſt quepar un heureux hazard, & point du tout par l'adreſſe ny par la ſage conduite d'un Medecin, parce qu'on voit guerir aſſez ſouvent les malades, nonobſtant quelque grande faute de leur part, & qui n'aura pû les accabler : joint qu'il eſt des Medecins ſi heureux pour rencontrer toûjours des malades curables, & qu'heureuſement pour eux, ils ne ſont point appelez pour traiter ceux qui avoient à mourir, qui n'eſt pas un petit bon-heur & peu commun, ſur lequel on ne doit ſe trop apuïer en fait de jugement, parce qu'il en faut venir au ſoin, à la dili-

Aliquando enim bonus dormitat Homerus.

gence, à la fidelité, & à la prudence; n'étant ny le bon, ny le mauvais ſuccez qui mettent la difference entre l'habile & le ſavant Medecin, puiſqu'il peut ſurvenir un mauvais ſuccez au plus expert & au meilleur du monde, aprés avoir fait humainement tout ce qu'il ſe pouvoit. Que s'il eſt aſſez heureux pour n'étre appelé le plus ſouvent pour ceux de qui les maladies ne ſont pas mortelles, il fera de ſi belles cures & ſi frequentes, qu'on pourra aiſément juger de ſa ſuffiſance. Je dis donc que lorſqu'on mépriſe quelque ſavant Medecin pour avoir fait quelque faute, à leur dire, & que cependant ils exaltent & prononcent par tout un ignorant, de ce qu'il aura mieux réüſſi dans une pareille rencontre, & qu'on prend auſſi grand ſoin de tenir regiſtre, tant des fautes des habiles Medecins, que des beaux faits des ignorans, & il ſe trouve toûjours quelque flateur intereſſé, ou quelque Commere dont la langue ne ceſſe de les prêcher, & les fait ſonner bien haut, parce qu'on les peut aiſément conter, tandis que leurs fautes ſont ſans nombre: au contraire les mediſans & les calomniateurs, repeteront plus d'une fois & en plus d'un quartier, les fautes ou réelles, ou prerendües d'un ſavant, de qui les belles cures ſont ſans nombre. Le peuple eſt ordinairement ſi ingrat, qu'il oublie facilement les bienfaits reçûs, & ne perd pas la memoire des plus legeres fautes.

Mais pour faire voir davantage l'abus de ceux qui jugent du ſavoir faire des Medecins

par les ſuccez, il ne faut que conſiderer qu'un même homme, ne ſera dit bon ou méchant Medecin, ſi en traitant deux malades atteints d'un même mal, dans le même-tems, d'un même âge, d'un même temperament & avec les autres circonſtances pareilles, l'un meurt & l'autre réchape, parce que le mal de celuy-là, ſera plus violent & ſes forces beaucoup moindres qu'en celuy-cy; ou bien à cauſe que ceux qui en prenoient ſoin, n'ont pas executé fidellement les ordonnances du Medecin; On ne doit donc pas toûjours juger de la ſuffiſance du Medecin, par les ſuccez qui ſont ſouvent plutôt dûs au bon-heur, ou au malheur qu'à ſon propre ſavoir.

DES ERREURS VULGAIRES DE LA MEDECINE.

LIVRE QUATRIEME.

Des Erreurs populaires, touchant l'uſage des remedes.

CHAPITRE I.

De ceux qui mépriſent les remedes des Chymiſtes.

LA principale partie de la Medecine regarde l'uſage des remedes; car c'eſt un Art établi pour chaſſer les maladies par une duë application d'iceux, dans l'adminiſtration & dans l'uſage deſquels nous remarquerons quelques erreurs populaires. Il y a donc deux

opinions ; les uns negligeans & aprehendans les remedes chymiques, & les autres au contraire, les mettant audeſſus des Galeniques preparez en la maniere ordinaire leſquels ils mépriſent. Mais examinons les uns & les autres, nous tenans dans une juſte mediocrité, & diſons que preſque toutes les erreurs qui ont vogue parmi le peuple ont pris leur origine de quelques Medecins, à faute de n'avoir bien entendu leurs ordonnances, & voilà ce qu'on en doit croire. Faiſons donc voir que les remedes chymiques ne doivent pas étre negligez, étant preparez & donnez par un Medecin prudent & homme de bien, dont la preparation n'a pas é.é inventée par Paracelſe, ainſi que nous l'avons déja dit ; puiſque pluſieurs ſiecles avant qu'il fut au monde, la Chymie étoit en regne par l'induſtrie des ſectateurs de Galien, comme Remond Lulle, de Villeneuve, & d'un grand nombre d'autres Medecins, qui nous ont laiſſé de fort bons remedes de cette nature. Et long-tems aprés Paracelſe, pluſieurs d'entre les Medecins qui ont tres-judicieuſement diſtingué la preparation Chymique, dans la doctrine de ce même Auteur, ont fort bien ſuivi celle-là en rejettant celle-cy. Fernel Prince des Medecins de nôtre tems, a cultivé cet Art avec grand ſoin. Matthiole ſe ſervoit de l'eſprit de vitriol & d'antimoine preparé par la Chymie, & il n'aprouve pas ſeulement cet Art, en exaltant ſes operations merveilleuſes, mails il croit qu'aucun ne peut abſolu-

Epiſt. ad Andream Blavv quæ ultima eſt l. 4 Epiſt.

ment être Medecin, non pas même comprendre quelque choſe dans cette Profeſſion, à moins qu'il ne ſe ſoit bien exercé dans cette noble Sience. Crato qui a été le Medecin de trois Empereurs, recommande fort les remedes que la Chymie fournit; avoüant qu'il s'en trouve fort bien. Et Eraſte ennemi juré de la Secte de Paracelſe, ne déſaprouve nullement une telle preparation à laquelle il donne de grands éloges. Et Riolan tres-éclairé interprete dans la Medecine, aprés avoir fulminé contre les artifices des Paracelſiſtes par le commandement de l'Univerſité de Paris, n'écrit-il pas que cette même Faculté compoſée des plus habiles Medecins de l'Europe, laiſſe aux Chymiſtes le libre uſage de leur Art, pourvû qu'ils ſe tiennent dans l'ancienne methode de pratiquer la Medecine, ſuivant les preceptes d'Hippocrate & de Galien. Et bien qu'il fut inconnu, & par conſequent nullement cultivé au tems de Galien, on ne doit pas pour cela le rejeter, parce qu'il a été toûjours permis & le ſera, d'ajoûter à un Art déja bien établi, les choſes qui en pourroient rendre l'uſage meilleur & plus agreable, comme à preſent nous mettons en uſage certains remedes inconnus aux Anciens, comme le ſené, la caſſe, la rhubarbe, les tamarins, &c. preferables au peplium, à la colokynte, & à leurs autres remedes violens. De plus dans la preparation des remedes vulgaires, n'y remarque-t-on pas les premiers rudimens de l'Art Chymique, puiſque ſelon ces Meſſieurs,

In Conſiliis à Scholtſio editis.

In præfatione operum Antiparacelſicorum.

tous les remedes ſe preparent ou en y ajoûtant, ou en retranchant, ou en y changeant, n'y aïant que trois choſes à deſirer dans tous les remedes, je veux dire, ou leur matiere, ou leur faculté & leur vertu ſeparée de la matiere. La matiere dans les remedes incraſſans, aſtringens, & deſſechans; leur vertu dans les attenuatifs, diaphoretiques & purgatifs, à l'éficacité deſquels l'épaiſſeur de la matiere s'opoſe. C'eſt pour cela que Meſues fait quatre ſortes d'operations, la coction, la lotion, l'infuſion & le broïement. Qu'eſt-ce en effet la coction, ſur tout celle qui ſe fait en rotiſſant, ſinon un commancement de calcination & l'infuſion, ſi ce n'eſt un extrait commancé. Or il eſt ſur que l'Art Chymique, excelle dans la maniere de ſeparer les choſes tant ſouhaitée des Anciens comme fort neceſſaire : car c'eſt par ſon moïen qu'on ſepare le pur d'avec l'impur, & qu'on tire diverſes vertus du ſein des medicamens qui demeureroient ſans cela aſſoupies ; encor moins pourroient-elles étre miſes en mouvement par nôtre chaleur naturelle, ce qui ſe remarque principalement dans les mineraux. De plus c'eſt luy qui cuit les ſubſtances terreſtres, qu'il attenuë, qu'il altere & qu'il détruit entierement leurs qualitez malignes, veneneuſes & étrangeres, en augmentant leurs propres vertus : car il y a plus de vertu & d'éficacité dans l'eau de canele, contre les ſyncopes & contre les autres indiſpoſitions de cette nature, que dans la canele toute entiere. S'il en faut dire

autant des huiles diſtilées & des extraits. L'huile de thym, de ſoufre ou des geroſles, & bien plus efficace que les ſimples dont elle a été tirée. Enfin la Chymie produit un grand nombre de choſes plus familieres & plus amies de la Nature, & reduit diverſes vertus dans une tres-petite maſſe, ainſi que nous voïons dans les extraits, dans les eaux, dans les huiles diſtilées, & dans differens ſels, &c. Or puiſque le devoir d'un bon Medecin eſt de guerir promtement, ſeurement & gaïement, il n'y a nul doute qu'il s'en acquitera beaucoup mieux, aïant en main les remedes Chymiques, de qui la vertu eſt plus grande dans l'operation, dont la doſe eſt plus petite, & la preparation deſquels eſt ſi belle & ſi agreable, qu'elle inſpire de la joïe.

Mais toute l'Antiquité, nous repartira peut-être, quelqu'un, s'eſt bien paſſée de tels remedes, & auquel tems on faiſoit beaucoup mieux la Medecine, qu'aujourd'huy, joint que les Medecins Galeniques font tous les jours de tres-belles cures, avec leurs ſeuls remedes vulgaires. Hé bien je l'avouë; mais comme nos Anciens ne vivant que du gland, ne laiſſoient pas de vivre long-tems, on n'a pas plutôt eu trouvé les bons grains, qu'on s'en eſt auſſitôt ſervi, en laiſſant une telle nourriture aux pourceaux. Que ſi les Anciens (dont le plus vieux étoit bien neuf) n'euſſent rien ajoûté aux découvertes de ceux qui les avoient precedé, nous n'aurions à preſent

que des Arts ébauchez : & ſi enſuite ils ont achevé ce qu'ils avoient entrepris, ç'a été fort lentement & avec moins de grace. On y a donc joint les operations Chymiques, tant pour le ſoulagement des malades que pour l'ornement & pour l'honneur de l'Art ; non à la verité pour que les Medecins gueriſſent abſolument, mais pour en venir mieux à bout & plus commodément. Neanmoins entre pluſieurs choſes qui détournent beaucoup de malades de leur uſage, ſont premierement, l'opinion qu'ils ont que tous les remedes Chymiques ſont tres-violens, gueriſſant ou tuant dans peu d'heures, & que c'eſt pour cela qu'on les appele remedes pour les deſeſperez, & qu'il eſt vray que leur operation eſt promte & agreable, mais peu ſeure, puiſqu'ils laiſſent aprés eux dans les entrailles une certaine impreſſion inéfaçable, ou du moins qu'on ne ſauroit ôter qu'avec bien de la peine. Et ils diſent pour leur raiſon, qu'ils aiment mieux demeurer plus long-tems malades, pourvû qu'ils ſoient ſeurs de recouvrer à la fin leur premiere ſanté : car au dire du Proverbe, c'eſt aſſés tôt quand c'eſt aſſés bien. Mais toutes ces raiſons prennent leur origine de l'ignorance de cet Art & de l'audace de certains fripons, qui ne ſe ſervent que des remedes les plus vehemens, & fort mal preparez, parce que toute preparation chymique n'eſt pas propre pour toute ſorte de remede : nous nous ſervons du mercure doux ſans aucun inconvenient, mais point

du tout du même ſans danger de la vie, étant ſublime ou precipité. Ceux qui ſe mêlent de la Chymie ont quantité de remedes tres-benins, ſans faire aucune violence : car la matiere ſur laquelle travaillent les Apoticaires Chymiſtes, eſt la même qu'emploïent les Apoticaires vulgaires, qui n'eſt autre que les vegetaux, les animaux, les mineraux, & tous les autres tant doux que violens, qui ſont ordinairement en uſage dans la Medecine : mais la preparation Chymique en ôtant ou en corrigeant ce qu'il y a dans les remedes de violent & de nuiſible, les rend plus ſeurs & plus agreables, & les Chymiſtes ont même ſouvent des cardiaques & pluſieurs confortatifs, beaucoup plus faciles à prendre que les vulgaires : Et il arrive ſouvent quantité de maladies qui demandent des remedes forts, ne faiſant qu'éluder & mépriſer la vertu des plus doux. Hippocrate, Galien, Aëce, & le reſte des Anciens en mettoient en uſage de beaucoup plus violens, que n'ont coûtume d'étre ceux de la plus part de nos Chymiſtes, parce qu'aux maux extrêmes, dit Hippocrate, conviennent les grands remedes. Et Galien ne reprend-t-il pas Eraſiſtrate, de ce qu'il ne donnoit que des medicamens doux, pretendant que ſa methode étoit trop prejudiciable dans les maladies perilleuſes, dans leſquelles ſi on laiſſe échaper l'occaſion qui paſſe vîte, les malades meurent, ou bien ils en deviennent incurables. Il eſt donc plus ordinaire aux Medecins Galeniſtes, je veux dire ceux qui

1. Aphor. 6.

5. Meth. medendi, cap. 15.

ſuivent encor la metode des Anciens, d'emploïer certains remedes ſi violens, que les Chymiſtes n'oſeroient mettre en uſage, à moins qu'ils ne les euſſent mieux preparez. Il n'eſt pas vray que les mêmes Artiſtes emploïoient un tres-grand feu, pour la preparation de tous leurs remedes, puiſqu'on voit qu'ils n'ont ſouvent beſoin que d'une chaleur fort moderée. Et Galien luy-même n'enſeigne-t-il pas qu'un grand nombre de remedes ſe dépoüillent de toute leur acrimonie & de leur mordacité, à l'aide d'un grand feu. Ne doutons donc point que par l'Art Spagirique, les medicamens les plus malins ne ſe trouvent domtez, & que quantité d'autres naturellement pernicieux deviennent de bons cordiaux, étant délivrez de leurs parties veneneuſes.

CHAPITRE II.

De ceux qui rejettent l'uſage des metaux.

L'Autre cauſe pour laquelle bien de gens apprehendent les medicamens chymiques, eſt l'opinion qu'ils ont qu'on y fait entrer les metaux, il eſt bien vray que pluſieurs gens de mauvaiſe foy mettent ſouvent en uſage des metaux mal preparez, les donnant même à contre-tems, & ils contrefont les Chymiſtes pour mieux cacher leurs four-

beries. Mais, comme je viens de dire, c'eſt la même matiere & le même ſujet ſurquoy operent également, l'Apoticaire Chymiſte & l'Apoticaire Galeniſte : celuy-là ne ſe ſervant pas moins des vegetaux que celuy-cy, leur étant fort facile de ne donner à leurs malades que des vegetaux, s'ils ont de l'averſion pour les mineraux : l'uſage neanmoins des metaux étoit plus familier aux anciens Medecins qu'à ceux d'apreſent, avant la connoiſſance de la Chymie : J'ay même connus pluſieurs qui ſe mêlent de cet Art, qui ne ſe ſervent que rarement des metaux, mais fort ſouvent des vegetaux. Il ne faut que lire les Livres des Anciens pour nous apprendre cette verité, car ils ſe ſervoient de l'acier, de l'airain brûlé, de ſon écaille, & de pluſieurs autres ſans étre preparez, ou bien legerement. L'écaille d'airain telle qu'elle eſt, purge fortement. *Quelques-uns*, dit Dioſcoride, *la donnent en pilules, aprés l'avoir mélée avec de la farine. L'airain brûle*, dit-il, *fait vomir donné en brevage dans l'hydromel ; Le poids de quatre oboles de ſa fleur attire l'humeur groſſiere.* Bien de gens ſe ſervent de la pierre d'Armenie ſans preparation. Ne doit-on pas approuver un Art qui ne donne aucun remede qu'aprés l'avoir bien preparé & en differentes manieres. Dioſcoride écrit que l'argent eſt bon contre le venim de l'aconit, & ſelon Avicenne, pour la palpitation du du cœur. Si donc l'autorité des Anciens nous eſt de quelque recommandation, on ne doit point blâmer les Chymiſtes de ce qu'ils ſe ſervent quelquefois des metaux, puiſque les Galeniſtes tombent dans la même faute, ſi

Lib. 5.

tant eſt qu'il y en ait. Bien eſt-il vray que les Chymiſtes experts les ſurpaſſent en addreſſe, puiſqu'ils les preparent ſi artiſtement qu'on les peut prendre avec moins de danger. Mathiole écrit fort bien qu'on ne ſauroit preſque guerir les maladies conſiderables, & les longues ſans le ſecours des remedes metalliques, leſquels on ne doit jamais donner ſans une parfaite connoiſſance de la Chymie. Eſt-il rien de plus ordinaire que l'uſage des eaux ſoit de Forges, de Bourbon, de Vichi, &c. qui toutes contiennent en ſoy une vertu metallique. *Epiſtolâ citatâ.*

Mais peut-étre quelqu'un nous objectera-t-il que les metaux ſont fort ennemis de nôtre nature, & qu'ainſi ils ne ſauroient étre teduits en acte : quoique cela ſe puiſſe dire de pluſieurs mineraux, il n'empêche pas qu'on n'en puiſſe faire de tres-bons remedes contre les maladies opiniâtres, qui demandent des ſecours plus puiſſans. C'eſt le naturel de tous les medicamens d'alterer nôtre corps : car, comme nous venons de dire, les maux extrêmes demandent des remedes extrêmes ; & c'eſt de là que les Empiriques gueriſſent quelquefois à la honte des Medecins, des malades abandonnez, avec leur temerité ordinaire, ſi donc les Anciens s'en ſervoient hardiment ſans la moindre preparation, combien plus heureux ſont nos ſiecles où nous avons coûtume d'en faire de ſi agreables preparations, & de ſi excellentes diſſolutions. J'avouë qu'il y en a quantité qui ne demandent pas une grande prepara-

tion pour agir, ainſi qu'on voit l'écaille d'airain ſi uſitée parmi les Anciens, ne laiſſe pas de purger avec violence, bien qu'elle ne puiſſe être domtée par nôtre chaleur. Avicenne mettant l'or entre l'argent & le hyacinthe, leur attribuë la vertu de fortifier, de réjoüir & de reſiſter au venin, aſſurant que telles vertus émanent du hyacinthe, ainſi que de l'aimant ſort la proprieté d'attirer le fer, ſans pouvoir ſe diſſoudre, ny être vaincu par nôtre chaleur naturelle à la maniere des vegetaux. Sa ſubſtance, dit-il, ne le ſouffre pas, n'y aïant que la chaleur naturelle qui aide à ſa penetration. Donc ſelon Avicenne ny le hyacinthe, ny l'or, ny l'argent ne peuvent être mis en acte, encor moins être tranſmuez & diſſous par nôtre chaleur naturelle. Il y a auſſi bien de choſes ſemblables qui aident par leur ſeul attouchement, comme la pœoine panduë au col, ſi recommandée par Galien. La pierre nephretique de Monard attachée au bras, operant par la ſeule diffuſion de ſa qualité, ainſi que la lumiere, & une infinité d'autres choſes. De plus non ſeulement les metaux, mais encor certains vegetaux ſont venimeux neanmoins, & qu'on peut donner ſans crainte, pourvû que ce ſoit dans une doſe à laquelle la nature puiſſe reſiſter. Or comme il eſt ſeur que les mineraux peuvent être preparez par les Chymiſtes, & qu'ils en peuvent tirer des extraits, des huiles, des eſſences, & des teintures, il faut auſſi avoüer qu'ils peuvent être domtés par nôtre chaleur naturelle, & par conſequent qu'on en peut prendre commodément ſans rien hazarder.

CHAPI

CHAPITRE III.

Chapitre ajoûté.

De certains importuns qui calomnient le procedé du Medecin, & des presomptueux fort nuisibles aux malades.

LE Medecin n'a pas peu d'affaires lors qu'outre le mal qu'il entreprend de combatre, il trouve de la resistance du côté des malades, ou de la part des assistans, & quelquefois de tous les deux ensemble : car comme il combat l'ennemi qu'il a en tête, il se trouve assailli & détourné par derriere par l'importunité de ceux qui interpretent tout en mal, en raportant les accidens & la longueur du mal à la methode du Medecin : car s'il arrive que les accez de la fiévre soient plus longs & plus grands aprés la saignée, ou ensuite de la purgation, on les entend murmurer contre les remedes, la faute de savoir que toute maladie va en augmentant, jusqu'à un certain point, aprés lequel si le mal est curable, il commence à decliner, & que les paroxismes seroient encor plus vehemens, & de plus longue durée sans de telles evacuations. Ils ignorent, dis-je, que les rechûtes arrivent par diverses occasions, que les maux ne donnent souvent tréves que pour declarer aprés plus ouvertement la guerre aux malades, suivant que les hu-

meurs ſe remuënt & ſe revoltent, s'entre-choquant les unes contre les autres, & qu'il arrive quelquefois par malheur qu'enſuite d'une medecine on eſt travaillé d'un flux de ventre, & neanmoins un tel accident étoit à la porte, quoy qu'on attribuë le tout à la medecine & au Medecin, qui ne l'a point procuré, & qui auroit paru ſans cela. De même je dis qu'il ſurvient plus d'une fois naturellement des douleurs de tête, des vomiſſemens, des alterations, des tranchées, des inquietudes à faute de ne pouvoir dormir, & autres fâcheux accidens qui ne paroiſſoient point dans le commencement du mal, qui pour l'ordinaire vient à petit pas. Que ceux-là donc à qui tout eſt ſuſpect ceſſent de nous chanter, ha, cela eſt arrivé depuis le lavement, depuis l'epitheme, depuis un tel bolus, depuis telles tabletes, depuis telles poudres, depuis ces onctions, &c. J'avoüe que tels accidens ſont venus aprés tels remedes, mais non pas à leur occaſion; car cela eſt auſſi peu vray que ſi je diſois, qu'un ſemblable accident me fut arrivé pour avoir regardé la Lune par un trou, ou pour avoir pris un bon boüillon, aprés avoir ſalué quelqu'un. C'eſt à faire au Medecin expert & ſubtil à rechercher les cauſes de pareils effets, comme d'en dire les veritables raiſons, ſi c'eſt de l'eſſence du mal, ou par la faute du malade, des aſſiſtans, ou par les cauſes externes. Cependant on le charge de tout, quoyque par crainte l'on n'oſe s'en plaindre ouvertement, voyant qu'on a enco-

beſoin de luy, ſans laiſſer de murmurer & d'executer à demi ſes ordonnances. Cependant c'eſt une tres-grande peine au Medecin de ſe voir inceſſamment interrogé & importuné, d'où vient un tel mal de tête ? d'où procede la blancheur de cette langue ? pourquoy a-il froid aux pieds aujourd'huy, & que cependant il mouroit de chaud hier ? C'eſt, dit-on, depuis un tel remede. Hé, je le diſois bien, dira un autre, que cela luy arriveroit, & autres reproches autant ridicules qu'importuns, & fort difficiles à ſupporter, ou à diſſimuler à un Medecin honorable & fidele, qui a du cœur, & qui n'oublie rien pour guerir promtement ſon malade. Qu'eſt-ce autre choſe, je vous prie, en l'importunant de la ſorte & en ſe méfiant ainſi de luy, ſi ce n'eſt de luy faire perdre courage, en luy ôtant la hardieſſe & la liberté de bien faire ſon métier, au lieu d'étre encouragé & ſoûtenu par les aſſiſtans qui ne ſe doivent point étonner à l'arrivée des ſymptomes tant qu'un Medecin bien éclairé leur donnera bonne eſperance.

Je tombe d'accord, que les plus habiles y ſont trompez, à cauſe que le jugement des maladies eſt, au dire d'Hippocrate, difficile & incertain, & ſelon que Celſe l'a tres-bien remarqué, la Medecine eſt un art conjectural, dont la conjecture eſt telle, que quand elle aura ſouvent répondu à nos ſouhaits, ne laiſſera pas pour cela de nous tromper quelquefois. Que ſi aprés mille bons ſuccés à peine ſommes-nous fruſtrez 1. *Aphor.* 1.

de nôtre attente une ſeule fois, cela n'eſt pas remarquable, puiſqu'elle répond, ſelon nos vœux en pluſieurs perſonnes, tant dans les choſes perilleuſes, que dans les ſalutaires, parce qu'on eſt ſouvent fruſtré de ſon eſperance; & tel meurt, de qui les Medecins s'eſtoient promis la gueriſon; & les choſes qu'on a inventées pour faciliter la cure, ne ſervent quelquefois qu'à faire empirer davantage le mal: & c'eſt ce que la foibleſſe humaine ne ſauroit éviter dans une ſi grande diverſité de corps; Ce n'eſt pas qu'on doive ceſſer d'avoir confiance dans cet Art, veu que ceux auſquels il eſt ſouvent avantageux, ſont en plus grand nombre, que les autres qui ne s'en trouvent bien. C'eſt une choſe certaine que les bons Medecins prevoyent au juſte avec l'aide de Dieu, les choſes à venir par les preſentes & par celles qui ſont paſſées, ſur leſquels ils font leur prognoſtic ſur la mort ou ſur la gueriſon des maladies. Mais ce n'eſt pas qu'il ne faille demeurer d'accord qu'il y ſurvient des accidens ſi peu attendus & ſi ſurprenans que les plus éclairés ne ſauroient détourner, étant au deſſus de la ſcience des hommes de pouvoir répondre d'un ſi grand nombre de ſuccés malheureux qui ſe remarquent dans la varieté des maladies: Car la nature a je ne ſay quels reſſorts & quels mouvemens ſecrets, & par fois des égaremens qui procedent de ſon impuiſſance, dont il ne ſe preſente pas la moindre indication à nos yeux pour nous en avertir, juſqu'à ce que le deſordre paroiſſe tout à

coup. C'eſt pourquoy quand le vulgaire ignorant commence à blâmer le Medecin, comme auteur de ce qui vient d'arriver, il devroit plutôt s'en prendre à la violence du mal qui entraîne aprés ſoy tels ſymptomes, & qui comme un ennemi mortel ne ceſſe de faire des nouvelles ſorties en donnant des aſſauts du côté d'où on ſe doute le moins, quelque ſoin & quelque bonne methode qu'il puiſſe apporter : Et bien ſouvent on eſt obligé de recommancer quand on penſe avoir achevé de guerir. Il n'en eſt pas de la maladie comme d'un ennemi qui ſe preſente à nous, dont on puiſſe aiſément comprendre les deſſeins, afin de les prevenir en rompant toutes ſes meſures : car aprés avoir reparé les ruines qu'elle a faites au corps, & l'avoir même obligée à quitter la place, la voicy venir ſur ces entrefaites eſcortée d'un grand nombre de ſymptomes, comme autant de ſatellites qui en renverſent toute l'œconomie & tout le bon ordre qu'on y avoit apporté : Mais que faire à tout cela, ſi ce n'eſt de s'armer de patience, en prenant le tout de bonne part, ſans s'amuſer à tourmenter un Medecin qui n'en eſt pas peu affligé, & croire qu'on n'y ſauroit donner autre remede que celui qu'il y emploit.

Aprés avoir parlé de ceux qui contrôllent les actions des Medecins, il reſte que nous diſions quelque choſe de certains preſomptueux qui croient ſavoir quelque choſe au ſujet de la Medecine, & dans la connoiſſance des maladies, ſoit par leurs obſervations,

par leur uſage, ou pour y avoir un peu étudié. Ceux qui y ſont plus ignorans & qui ne font que ce qu'on leur ordonne, ſont beaucoup moins dangereux que les premiers, qui ſont aſſez temeraires pour gloſer & pour entreprendre ſur la charge du Medecin, ſoit en diminuant, ſoit en ajoûtant, ſoit en changeant ſes ordonnances, n'eſtimant rien que ce qu'ils s'imaginent, & le même Medecin paſſera dans leur eſprit pour habile-homme, s'il convient avec eux de toutes les choſes qu'ils propoſent, mais pour trop hazardeux s'il en diſconvient. Terance a eu raiſon d'avancer, *qu'il n'y a rien de plus injuſte ny de plus inique que l'homme ignorant dont la coûtume eſt de ne trouver rien de bien fait que ce qu'il fait luy méme.* On ne doit donc mettre auprés des perſonnes malades pour les traiter ou gouverner que des Medecins habiles, non plus que des gens qui ne ſachent que bien obeïr, en executant avec fidelité & diligence ce qu'ils auront ordonné, & qu'ils ſoient neanmoins capables de comprendre ce qu'on leur dit de faire, parce qu'il n'y a rien de plus à craindre que ceux qui ne ſavent qu'à demi les choſes dont ils veulent ſe méler. Mais, ſous le nom d'ignorans, je n'entends pas ces groſſiers & ces lourdeaux, mais bien les autres qui ont aſſez d'eſprit pour faire les potages, les boüillons tels que les Medecins preſcrivent, non moins que pour cuire les viandes, pour faire le lit, pour lever & pour recoucher les malades, uſant avec beaucoup de diſcretion

des choſes ordonnées. Qu'ils ſachent enfin faire un fidele recit de tout ce qui s'eſt paſſé durant le jour, & pendant la nuit, obſervant toutes choſes fort ſoigneuſement. Il ne ſera pas hors de propos qu'ils propoſent par fois quelques doutes aux Medecins pour leur donner lieu de voir s'il n'eſt point neceſſaire de changer de methode ; car comme les gardes ne bougent d'auprés des malades, elles peuvent auſſi remarquer en eux divers changemens.

CHAPITRE IV.

De ceux qui donnent trop aux remedes Chymiques.

QUoy que j'aye approuvé en general dans le premier chapitre de ce Livre, la preparation des remedes Chymiques, j'avertis neanmoins qu'ils ne ſont pas également tous bons & ſalutaires, quelque ſoin que l'Art ait pris de les changer, y en ayant quelques-uns tres-mal preparés, qui demandoient peut-étre toute autre preparation. Il faut donc rabatre la complaiſance exceſſive de ceux qui ne ceſſent de prôner avec mille loüanges leurs propres remedes, les preferant à tous les autres ; car ils ne ſont point chiches en belles promeſſes, & ils nous voudroient même perſuader qu'ils en feront des

miracles, & forcent les gens à prendre leurs preparations, qui, à leur dire, gueriſſent infailliblement toute ſorte de fiévres, n'étant pas moins excellens pour diverſes maladies, quoyque produites par des cauſes entierement contraires. Y a-il quelqu'un d'entre-eux qui ne publie hautement par tout la ſolution de l'or, à qui ils donnent le nom d'or potable? qui n'enſeigne encore diverſes manieres de le faire, qu'il ne l'éleve, dis-je, juſques au Ciel avec des grands tranſports d'admiration? En verité ſi on vouloit mettre par écrit toutes les façons de compoſer ce ſeul remede, il y en auroit aſſez pour groſſir un juſte volume; & cependant ce ne ſont que pures fauſſetez, & qu'impoſtures, ſans que cela les empéche d'applaudir éfrontément l'efficace d'un remede juſques à preſent inconnu. On en peut dire autant de leurs autres remedes beaucoup plus faciles à preparer; car ils en debitent beaucoup ſous le nom de teintures, d'huiles, de ſels, qui ne ſont rien moins que ce qu'ils diſent étre, comme je le pourrois faire voir dans le détail, ſi je ne craignois d'étre trop ennuyant. Ecoutons toutefois leurs raiſons, en rapportant ſuccinctement celles que nous avons touchées dans le premier chapitre de ce Livre.

Les remedes vulgaires, diſent-ils, ſont pour l'ordinaire venimeux, comme preſque tous les purgatifs, avec une bonne partie des alteratifs, tels que ſont le ſafran, la ciguë, le coriandre, pris en trop grande

quantité ; au lieu que les Chymiques ſont tout à fait exempts de malignité, non moins que de toute impureté capable d'affoiblir la vertu du medicament. Mais dans les remedes ordinaires, elle y demeure toute entiere, qui ſe corrige par le mélange des autres, tout de même que ſi on faiſoit cuire des oyſeaux avec leurs nids, leurs entrailles, leurs excremens, mais qui y ajoûteroit de la canelle ou du ſucre. Auſſi les pilules, les electuaires, les tablettes, les opiates contiennent toutes les bonnes & mauvaiſes qualitez des remedes dont ils ſont compoſez, qui pour ce ſujet ne peuvent pas produire les effets que nous en attendons, la chaleur naturelle n'étant pas aſſez forte pour agir ſur de tels remedes. Au contraire dans les preparations chymiques, toutes ces qualitez contraires & oppoſées, bonnes & mauvaiſes ſont ſeparées les unes des autres produiſent plutôt leurs effets, ſont de plus grande efficace & ſont plus aſſurées. Le miel & le ſucre, que les Galeniſtes ajoûtent pour faire pluſieurs compoſitions, parce que les ſimples dont elles ſont faites contiennent des eſprits extremément penetrans, acres, & des puanteurs tres fortes, ſemblent y étre mis tres-mal à propos. Les Chymiſtes rejettent auſſi ces preparations qui ſe font par la coction, parce que par là les ingrediens perdent beaucoup de leurs forces, leur goût deſagreable demeure, & la vertu que l'on en attend eſt beaucoup diminuée

par le mélange d'une liqueur étrangere. Ces Meſſieurs relevent donc leurs preparations à cauſe de leur pureté, de l'aſſurance qu'il y a à les donner, de leur efficace, de leur goût agreable que l'on y trouve en les prenant, & de leur petite doſe qui ne rebute point un malade, & qui ne charge point l'eſtomac.

Il eſt vray que l'on peut leur accorder ce qu'ils avancent touchant la preparation de pluſieurs de leurs remedes, & principalement de ceux qu'ils tirent des mineraux. Mais pourtant leurs raiſons ne ſont pas generales, ny toûjours recevables.

Et premierement ils ſuppoſent tres-faux, quand ils veulent que tous les autres remedes tant purgatifs qu'alteratifs, ſont venimeux ; car c'eſt tres-mal à propos qu'ils nomment venin tout ce qui eſt trop compacte & d'une conſiſtence épaiſſe & groſſiere : à peine trouvera-t'on un corps mixte qui ne ſoit hererogene, & qui ne ſoit composé de diverſes parties, dont chacune ſeparément contient diverſes facultez tres-ſalutaires & tres-utiles, ce que l'on peut connoître par la reſolution que l'on en fait par le moyen de la Chymie.

On avoüe veritablement que pluſieurs venins ceſſent d'étre tels aïant été preparez chymiquement : mais il y a de la temerité de mettre d'abord au rang des poiſons & des choſes dangereuſes tout ce qui eſt impur, ou qui a quelque apparence de l'étre,

puiſque ce mélange de diverſes choſes n'a été fait que par une grande prevoyance de la Nature. C'eſt-ce que nous remarquons dans les alimens ordinaires, dans leſquels Dieu y a mis, & non ſans raiſon, pour les uſages de l'homme, des parties utiles avec d'autres qui ne ſervent de rien. Ne nous ſervons-nous pas plus commodement du vin, que de ſon eſprit, dont l'uſage continué eſt plus dangereux au corps que profitable. Mais le vin ſimple & dans ſon entier nous fournit une boiſſon tres-avantageuſe, tres-agreable & tres-cordiale. Donc il faudroit, ſelon le judicieux ſentiment d'un Savant, que ceux qui condamnent ſi fortement les parties terreſtres dans les ſimples, ne fuſſent nourris que d'eſprits, comme d'eſprit de vin, d'huile, d'extraits de grains, comme du froment, & de chairs. Je ne veux pas nier pour cela que la preparation dans les remedes ſoit neceſſaire, mais je dis, que celle qui ſe fait par la Chymie n'eſt pas toûjours neceſſaire. Pour faire du pain, par exemple, on prepare le grain, en le faiſant moudre, on ſepare le ſon de la farine, on la pétrit, on la cuit. Et ainſi la chair auparavant qu'elle ſerve pour la pourriture, on la lave & on la fait cuire. Que ſi on vouloit ſe ſervir des preparations chymiques pour ces choſes, bien loin de nous ſervir, elles nous nuiroient, & elles ſe diſſiperoient entierement. Car pourquoy y a-t'il dans les corps de l'homme une faculté ſecretrice, ſi ce n'eſt pour ſeparer ce qui

eſt bon & utile d'avec ce qui ne l'eſt pas ?

Un certain Auteur moderne appellé Faber, puiſſant en promeſſes, comme ſont tous les Chymiſtes, ſemble, à mon avis, faire une injure conſiderable à l'Auteur de la Nature, quand il aſſure que le mélange du pur avec l'impur, c'eſt à dire, de diverſes parties, dans un même mixte, eſt un effet de la malediction de Dieu, à cauſe du peché. Comme ſi l'homme n'eût jamais peché, Dieu n'eut créé que les ſeuls eſprits, & non pas des matieres groſſieres, l'huile de canelle, par exemple, & non pas la canelle même; ce qui eſt ridicule.

Le même Auteur dit, que le medicament eſt ce qu'il y a de pur dans la Nature, qui en alterant aide & ſoulage nôtre nature bleſſée & malade; & il veut & pretend qu'il n'y ait que ce qui eſt pur qui puiſſe ſervir de remede, étant ſeul capable d'action & de quelque vertu. O le plaiſant homme ! Eſt-ce qu'on ne tire pas des remedes des reſidus de toutes choſes, des excremens, des choſes carrées, des plus petites, & des plus méprisées, & qui ſemblent de nulle valeur ? Qui juſques à preſent a osé nier que ces parties excrementitieuſes ne contiennent pas une vertu d'agir & d'alterer nôtre corps? Y a-t'il aucun Chymiſte qui ne ſe ſerve des excremens pour les uſages de la Medecine ? Il n'y a aucune partie dans les medicamens qui ne poſſede quelque faculté avantageuſe pour le corps de l'homme, ſoit qu'on les employe au dehors, ou au de-

dans. Mais retournons à nôtre ſujet.

Ce mélange des parties les plus groſſieres avec les plus ſubtiles n'eſt pas ſeulement utile dans les alimens, mais encore dans les medicamens. Les Medecins ordonnent ſouvent la rhubarbe entiere pour purger doucement, mais il faut qu'elle ſoit pulverisée, & cette pulveriſation eſt une ſorte de preparation : ils la donnent ſouvent en infuſion, lors qu'ils n'ont pas beſoin de ſa partie la plus groſſiere ; car toute ſa vertu ſe conſerve dans l'infuſion. Mais dans l'extrait que l'on en fait, qui eſt une invention de Chymie, & qui eſt tres-utile en pluſieurs occaſions, une portion de ſa force, c'eſt exhalée. Donc l'infuſion des Galeniſtes eſt à preferer aux extraits des Chymiſtes. La même rhubarbe chymiquement preparée, ſoit en la diſtillant, en en tirant le ſel, ou l'eſſence, ne produira rien de bon, & toute ſa vertu purgative ſe diſſipera entierement, encore que les Chymiſtes la faſſent toute conſiſter dans ſon ſel.

Outre tout cela, dans les medicamens incraſſans, aſtringens, corroboratifs, deſiccatifs, il faut que toute la matiere & la ſubſtance du medicament y ſoit, comme nous avons déja fait voir dans le premier chapitre de ce livre : l'experience même nous fait connoître, que les conſerves, les electuaires & les poudres des Galeniſtes ſe donnent avec beaucoup plus de ſuccés, que les huiles & les eſſences des Chymiſtes : car il eſt tres-ſouvent neceſſaire d'employer les medica-

mens tout entiers, ſans avoir recours aux preparations chymiques. C'eſt pourquoy les Chymiſtes ſont ſouvent obligez de donner un corps étranger à leurs remedes qu'ils avoient dépoüillez de celuy qu'ils poſſedoient avant leurs preparations. Car qui eſt celuy qui oſeroit donner ſeule l'huyle d'origan, de ſoulphre, ou de vitriol, ſans les méler avec quelqu'autre liqueur, c'eſt pour cela qu'on les employe en tres-petite doſe, dans les opiates, dans les tablettes, les Jules, & les Apozemes; car autrement on ne les pourroit pas donner ſans danger, mais ils ne cauſeroient qu'une alteration tres-conſiderable à la partie qu'ils toucheroient la premiere, avec une fâcheuſe ſuite. Donc toute ſorte de ſeparation des parties groſſieres d'avec les plus ſubtiles n'eſt pas toûjours ſalutaire au corps, mais ſouvent tres-dommageable. C'eſt donc ſans fondement que les Chymiſtes la preferent à toute autre preparation, ſi ce n'eſt dans certains medicamens, & la même vertu qui eſt dans les medicamens entiers, n'eſt pas dans ceux qui ſe preparent par la ſolution.

Secondement. Les Chymiſtes ne trompent pas ſeulement le vulgaire, mais peut-étre auſſi ils ſe trompent eux-mêmes, lorſqu'ils exaltent ſi fort la ſeparation des parties les plus groſſieres d'avec les plus ſubtiles, & la ſeureté qu'il y a prendre leurs remedes: car par cette pretenduë preparation chymique on ne ſepare pas toûjours la partie mauvaiſe, mais au contraire, on l'augmente tres-

ſouvent, lors qu'étant toute reſerrée ſous une petite quantité, elle agit plus violemment. Qu'on examine, de grace, tous les extraits purgatifs, & les autres preparations des purgatifs par l'art de la Chymie, y en a-t'il quelqu'une qui ne ſoit pas dangereuſe, & que l'on puiſſe prendre en ſeureté? au contraire, elles ſont quelquefois beaucoup plus mauvaiſes, bien que par ces ſortes de preparations, elles ayent ſouvent perdu leur violence. Car leur vertu mal-faiſante n'eſt pas toûjours dans ce qu'il y a de plus groſſier, mais auſſi ſouvent dans la ſubſtance la plus ſpiritueuſe que l'on en tire. Les trochiſques d'alhandal (qui eſt la colokinte) purgent tres-bien; l'extrait n'eſt pas moins violent, & ce qui reſte de l'extrait a prêque perdu toute la force maligne de la colokinte, parce que toute cette violence malfaiſante, & purgative a toute paſſée dans la liqueur par le moyen de laquelle la vertu de l'extrait eſt tirée, que les Chymiſtes nomment tres-mal à propos menſtruë. C'eſt pourquoy ces Meſſieurs ajoûtent à tous ces extraits, auſſi bien que les Galeniſtes, des correctifs & des corroboratifs. N'ont-ils pas encore un extrait tant vanté par tout, qu'ils appellent *Laudanum*, à raiſon de l'opium, mais preparé par le mélange de pluſieurs autres drogues, pour correctifs de l'opium, lequel aprés l'avoir tout changé par pluſieurs moyens, ils n'oſent pourtant donner ſans quelques cor ectifs, comme ils parlent. Je demande donc, ſi c'eſt par l'ayde de cet-

te preparation chymique, que cette qualité malfaisante a été separée des purgatifs, ou de l'opium.

Pour ce que c'eſt de la quantité, & du mauvais goût dont les remedes chymiques ſont dépoüillez, cela n'arrive pas toûjours. Nous en pouvons donner des exemples tirez des extraits purgatifs & des autres remedes qui ſe donnent en plus grande doſe, & qui ne ſont pas moins deſagreables, car leur vertu purgative s'eſt tant ſoit peu diſſipée. Si quelques remedes des Galeniſtes ſont dangereux pris en trop grande quantité, ils ont cela de commun avec tous les alimens & tous les medicamens preparez par la Chymie; & il ne faut pas rejetter entierement tous les purgatifs violens, pour être dangereux, puiſque tous les remedes donnez mal-à-propos peuvent nuire beaucoup. Il faut donc conclure que les remedes chymiques ne ſont pas toûjours agreables au goût. Les extraits de colokinte, de rhubarbe, de l'aloës, ne ſont pas moins amers ny moins deſagreables que lors que ces drogues étoient dans leur entier, & que l'on donne pourtant en plus grande doſe: Et ſi quelque medicament a un goût deſagreable, on ne luy pourra point ôter par le moyen des preparations chymiques, ſans luy ôter en même tems toute ſa vertu. Dépoüillez l'aloës & l'abſynthe de leur amertume, toute leur force ſe diſſipe auſſi. Qu'eſt-ce, de grace, l'extrait des Chymiſtes, ſinon l'infuſion des Galeniſtes? car

quand

quand par la coction, quoyque lentement faite, on reduit l'infusion à la consistance d'extrait, les parties les plus subtiles dans lesquelles toute la faculté purgative consiste, s'exhalent ; d'où il arrive qu'une infusion de deux drachmes de rhubarbe purgera plus copieusement, que quatre drachmes d'extrait de la même rhubarbe. De même le suc des roses purge tres-bien, & point du tout l'eau distillée. L'extrait de colokynte est tres-amer, encore que ce soit une preparation chymique, & pourtant on en donne en plus grande dose que l'on ne fait pas des trochisques alhandal, qui est la même colokynte.

Et veritablement pour ce que c'est des purgatifs que l'on tire des vegetaux, la preparation ordinaire est preferable à la chymique : mais dans les purgatifs qu'on emprunte des mineraux, principalement les emetiques, la preparation chymique vaut beaucoup plus.

La petite dose que l'on donne des remedes chymiques, dont ces Messieurs tirent tant de vanité, doit être souvent suspecte, puisqu'elle n'est pas toûjours necessaire, & qu'elle fait douter de quelque qualité veneneuse, ou du moins qui n'est pas si bienfaisante, comme on peut le remarquer dans les huiles de vitriol, de soulphre, de geroffles, d'origan, & autres semblables ; & ceux qui auront assez peu d'esprit d'en vouloir faire l'experience, en en prenant eux-mêmes, connoîtront si on en peut user interieurement

ſans danger, c'eſt pour cela que ces Meſſieurs n'en donnent que quelques gouttes ſeulement mélées avec quelque liqueur. Il eſt donc beaucoup plus avantageux de donner certains remedes en une plus grande quantité & avec toute leur ſubſtance, que leurs eſſences en tres-petite doſe : Nous n'improuvons pas neanmoins dans pluſieurs choſes lorſque les bonnes facultez de quelque remede, ſont comme reſerrées & unies dans une petite quantité, pourveu que l'on s'en ſerve avec les conditions que le raiſonnement nous oblige de garder, & les regles qu'Hippocrate & Galien veulent qu'on obſerve.

C'eſt auſſi à tort que ces Meſſieurs les Chymiſtes rejettent la preparation des remedes qui ſe fait par la coction ; parce que, diſent-ils, la plus grande partie de leurs forces ſe diſſipe, leur mauvais goût demeure, & les effets que l'on en attend ſont beaucoup affoiblis par le mélange d'une autre liqueur. Mais on peut éviter ce premier inconvenient, ſi on fait la coction des medicamens dans un double vaiſſeau, de peur que les eſprits ne ſe diſſipent : Et pour ce que c'eſt du mauvais goût, les Chymiſtes ne le corrigent pas mieux que les Galeniſtes; & même ils ſe ſervent des eaux pour ſervir de vehicule aux eſprits ou eſſences. Il eſt auſſi tres-conſtant que les decoctions ſont ſouvent beaucoup meilleures que les eaux diſtillées & que les extraits, parce que toute la vertu des ſimples paſſe dans la liqueur ſans aucune deſtruction de leurs qualitez,

C'eſt auſſi à ce ſujet qu'Heurnius a obſervé, d'avoir gueri plus heureuſement des douleurs de colique, avec une decoction d'anis, qu'avec ſon eſſence ou ſon huile. Et moy-même j'ay remarqué ſouvent la même choſe, parce que la decoction abſorbe, pour ainſi dire, toutes les vertus de l'anis, & trois ou quatre petites gouttes de ſon huile ne font ſeulement qu'incommoder tres-ſenſiblement la premiere partie qui les reçoit, & toute leur force ne s'étend pas plus loin; que ſi au contraire, on les donne dans un boüillon, ou quelqu'autre liqueur, elles font tout ce qu'on en peut eſperer. Les qualitez de pluſieurs choſes ſe perdent en les diſtillant, & Paracelſe même l'avoüe ſouvent, que certaines choſes deviennent mauvaiſes par la diſtillation, ce qu'elles n'étoient point auparavant, comme le miel, lequel diſtillé trois fois ſe change en poiſon. On met infuſer les medicamens, quand il eſt neceſſaire d'employer le ſecours de quelques facultez plus ſpiritueuſes, que ſi nous jugeons le contraire, on les donne alors ou tout entiers, ou preparés d'autre façon; les infuſions ne ſe font pas ſeulement dans l'eau, mais encore dans pluſieurs autres liqueurs.

Ces Meſſieurs ſemblent auſſi trop apprehender le mélange du ſucre & du miel, parce, diſent-ils, qu'ils contiennent des eſprits venimeux. Ce que Paracelſe aſſure du miel diſtillé trois fois, comme nous venons de remarquer. Mais ſi on les prend en leur

propre ſubſtance & tout entiers, ils ne fourniſſent pas des eſprits ſi dangereux. Et par là on connoit que les ſeparations que la Nature fait & celles de la Chymie ſont tres-differentes. Qui croiroit que nôtre chaleur naturelle tire un eſprit tres-chaud du froment, auſſi-bien que l'Art de Chymie peut faire. La Nature tire des alimens, un chyle, elle fait du ſang & de la bile; & l'Art tire des eſprits, des huiles, & des eſſences qui different beaucoup de la nature & du temperament de la matiere dont ils ont été tirez. Encore que je ne croye pas que les operations de la Nature & de la Chymie ſoient ſemblables; il ſuffit pourtant que ce que l'on tire des ſimples par les operations de la Chymie, puiſſent ſervir pour le corps humain, & pour en guerir les maladies qui l'attaquent. Et ſelon mon avis, on peut donner avec juſtice des loüanges à un Art qui en imitant la Nature ſait ſi diverſement changer les choſes pour l'uſage des hommes.

De tout ce que nous venons de dire, il eſt tres-aiſé de conclurre, que les remedes Chymiques ne doivent pas toûjours étre preferez aux autres; & bien que les Galeniſtes rejettent avec raiſon la doctrine de Paracelſe, ils n'improüvent pas pour cela les remedes Chymiques; ils leur laiſſent le rang qu'ils doivent avoir dans la Medecine. Les Chymiſtes mêmes ne peuvent point ſe paſſer des remedes preparez ſelon l'ordinaire, comme on peut voir dans Querce-

tan, dans Paracelſe & dans pluſieurs autres Auteurs, qui ordonnent des decoctions, des infuſions, & qui ſe ſervent de pluſieurs autres remedes entiers ſans étre alterez par aucune preparation chymique. Donc les uns & les autres meritent leur éloge, en ce que quelquefois il eſt neceſſaire de ſe ſervir des remedes chymiques, & d'autrefois, & même plus ſouvent, des Galeniques. Et c'eſt pour ce ſujet que les Galeniſtes ſont tres-équitables, en n'improuvant pas les remedes chymiques; mais les Chymiſtes ſont blâmables, en ce qu'ils ne ſe ſervent point d'autres remedes que des leurs; d'où il arrive que ſouvent ils promettent des merveilles, que l'experience fait voir n'étre que de pures fauſſetez. Il n'appartient qu'aux ignorans & aux peu experimentez, de ne ſe ſervir que d'eſſences. L'encens entier, guerit les playes, ce que ſon huile ne ſauroit faire. La conſerve de roſes fait en fortifiant & en reſerrant, ce que ſon eſprit, ſon eau, ou ſon ſel ne feront jamais; & les huiles & les eſprits doüez d'une acreté alterent trop violemment & trop promtement la chaleur naturelle. Donc à raiſon de la varieté des circonſtances, il faut employer tantôt les eſprits & les extraits; tantôt il faut ſe ſervir de conſerve, d'électuaire, & de decoction: car tous les remedes ne veulent pas étre preparez par la Chymie, qui par ce moyen ſeroient rendus inutiles. Quelques autres au contraire ne peuvent point

étre employés pour les uſages de la Medecine, s'ils ne ſont chymiquement preparez, principalement ceux que l'on emprunte des metaux; & on en prepare quelques-uns d'une certaine façon, qui devoient étre preparez d'une autre.

Il faut obſerver cecy en general, que la faute qui ſe fait en preparant les remedes chymiques, eſt beaucoup plus conſiderable que celle qui ſe commet dans les preparations ordinaires.

Tout ce que nous avons dit, n'eſt pas pour avilir & faire mépriſer l'Art Spagyrique, mais c'eſt à l'occaſion des Empiriques, & de pluſieurs autres qui ſans raiſonnement, & avec trop de temerité ſe ſervent de certains remedes qu'ils ont pris dans quelques livres d'Impoſteurs : & qui ne ceſſent de loüer & d'admirer quelque miſerable remede, pourvû qu'il ſoit chymiquement preparé, quoy que peut-étre tres-mal.

CHAPITRE V.

De ceux qui changent de remede dés qu'ils voïent que le premier ne guerit pas.

D'Autant qu'il y a pluſieurs maladies rebelles & tres-difficiles à guerir qui ne cedent point à la vertu des remedes ſi on ne les reïtere pluſieurs fois ; en quoy ceux-là manquent, qui s'ennuïant du retardement de leur gueriſon, deſirent éprouver d'autres remedes qu'on leur dit avoir fort bien fait à d'autres gens, ou qui pis eſt, ils ne veulent plus entendre parler d'aucun medicament. Mais ils ſe trompent en l'une & l'autre maniere, parce que ſelon Hippocrate, *Quand toutes choſes ſe font ſuivant la droite raiſon, quoy que le ſuccés ne s'en enſuive pas ſi vite qu'on s'étoit promis, on ne doit pas recourir à d'autres remedes, tandis qu'il n'y arrivera aucun changement conſiderable.* Et bien que cela ſe doive entendre premierement du Medecin, de peur qu'il ne change trop legerement & ſans ſujet ſa methode, il peut s'appliquer auſſi aux malades : car comme dit Galien, *c'eſt une grande prudence de ne point s'éloigner des choſes qui ont paru bonnes, parce que comme une goutte tombant ſur une pierre ne ſauroit la creuſer qu'aprés une tres-longue*

2. Aphor. 52.

In Comment.

ſuite de jours, de même dans la crudité des maladies & de difficile coction, dés qu'on a trouvé ce qu'il faut pour en venir à bout, on doit s'y arrêter. Or un Medecin paſſe pour un homme qui fait toutes choſes avec prudence, qui aprés une pleine connoiſſance du mal & de ſon evenement, applique les remedes convenables dans leur juſte doſe, en tems & lieu, & de la meilleure maniere qu'il peut. Que s'il ſe trompe dans la connoiſſance & la maladie, ainſi qu'il arrive quelquefois, il eſt permis en ce cas de changer non ſeulement de remede, mais encor de Medecin, ou du moins d'en appeller quelqu'autre, afin qu'en conſultant enſemble, ils puiſſent découvrir la nature du mal. Aprés quoy le malade doit perſiſter dans l'uſage des remedes dont il s'eſt déja ſervi.

Mais pour connoître quand il faut changer les medicamens, premierement, on doit remarquer ſi le malade ſe ſent un peu ſoulagé aprés leur application, c'eſt une marque qu'on a bien reconnu la nature du mal, & qu'il n'eſt point neceſſaire d'en changer: car les Medecins font la recherche des ſignes des maladies par les choſes qui aident ou qui bleſſent: *C'eſt par les cures*, dit Hippocrate, *que la nature des maux ſe fait connoître.* Celſe écrit, que *dans les maladies aiguës, on doit quitter le premiers remedes auſſitôt qu'ils n'apportent aucun ſoulagement.* Ce qui ne ſe doit pas pratiquer dans les longues, dont il eſt icy queſtion, qui demandent qu'on ſe tienne inceſſamment dans

In principio lib. 3.

l'uſage des mêmes remedes, juſqu'à ce que l'on s'aperçoive par le défaut frequent de leur operation, que la propre nature du mal n'a pas été ſuffiſamment reconnuë.

Secondement, ſi les ſymptomes s'aigriſſent enſuite de l'application des remedes: c'eſt un ſigne evident qu'ils ne ſont pas propres pour le mal qui demande qu'on les change. Cela ſe doit entendre des maladies chroniques, & point du tout des violentes, eſquelles l'augmentation des ſymptomes joints avec les ſignes de la coction, eſt un indice ſeur d'une prochaine criſe: Ainſi Antoine Muſa Medecin d'Auguſte Ceſar, s'apercevant que la douleur d'eſtomac de Sa Majeſté s'irritoit de plus en plus par l'uſage des remedes chauds, il eût recours aux froids qui le guerirent.

Quelqu'un nous dira peut-étre que les medicamens par leur uſage aſſidu ſe rendent ſi familiers à la nature, qu'ils n'ont plus aucune vertu. A quoy je répons, qu'on peut bien alors changer les remedes auſſi bien que leur quantité, mais point du tout la methode de traitter, tant que le mal demeure le même, & qu'il fait paroître les mêmes indications. Que s'il arrive du changement, par exemple, d'une fiévre tierce en quarte, l'affoibliſſement des forces, le tranſport de l'humeur morbifique d'une partie dans un autre, ou quelque choſe de ſemblable; alors, dis-je, il eſt bon de changer, & le remede & la maniere de traiter. J'ay crû devoir donner cet avis à cauſe qu'il ar-

rive assez souvent qu'un malade fait appeller les Empiriques, ou quelques femmelettes aprés avoir renvoyé son Medecin ordinaire, qui étoit peut-étre tres-habile, dés qu'il voit que son mal ne finit pas si promtement qu'il auroit bien voulu : Or ces sortes de Medecins de nom combattent contre les maux à yeux clos à la maniere des Andabates, en essaïant mille remedes, sans jamais s'arrêter en celuy qui tout seul pouvoit redonner la santé. On loüe souvent le dernier remede, en mépriſant la vertu de tous ceux qui ont precedé, comme la saignée, la purgation, les remedes alteratifs, &c. encor qu'ils aïent pour la plûpart abbatu la vigueur du mal. Mais qui pis est, le Medecin luy-même vaincu par l'importunité & par les plaintes des malades & des assistans, precipite les remedes & les change contre tout droit & raison : C'est pourquoy les malades doivent attendre patiemment le tems de leur gueriſon, qui ne peut se rencontrer le même dans toutes les maladies.

Il en est d'autres, dis-je, qui rejettent entierement l'usage des remedes, s'ils ne se trouvent gueris à la premiere ou seconde prise : mais outre l'injure qu'ils font à la nature, laquelle veut que toutes les choses se fassent avec le tems, ils se nuisent fort à eux-mêmes, parce que les maux negligez jettent de profondes racines dans nos corps & deviennent enfin incurables en se rendant plus forts que toute la vertu des remedes ; ou bien il arrive que certai-

nes maladies nullement dangereuſes de leur nature, telles que ſont les fiévres intermittentes, ainſi qu'Hippocrate le dit, leſquelles étant negligées laiſſent à la fin une ſi méchante impreſſion dans les entrailles, qu'il s'en en ſuit des maladies fort perilleuſes, qui ſe ſeroient gueries peut-étre elles-mêmes: Galien nous apprend dans plus d'un endroit, que le foyer de la fiévre tierce eſt dans le foye, celuy de la quotidiene dans le ventricule, & celuy de la quarte, dans la rate: Et perſonne ne ſe doit étonner ſi les parties, par l'œconomie de qui tout le corps eſt gouverné, ſe trouvent à la fin gâtées & corrompuës, ce qui fait qu'en negligeant ces fiévres, il ſurvient des maladies tres-fâcheuſes dans ces mêmes parties; je veux dire, des obſtructions opiniâtres, des pourritures, des Skirres, le ſcorbut, l'hydropiſie, & bien d'autres qui ne ſauroient plus étre gueries aprés que le bel ordre & la correſpondance admirable des viſceres ont été renverſez, ainſi qu'on ne voit que trop par l'experience. Or l'excellence de la Medecine paroit en ce qu'elle conſerve du moins les entrailles en leur entier, ſi elle ne peut ſi promtement rétablir la ſanté, & diminuë ſi fort les cauſes morbifiques, en émouſſant leur malignité, que les parties nobles en ſont moins offensées. Et voilà comme on évite les maladies auſſi fâcheuſes & auſſi pleines de peril que celles-là. Ce n'eſt pas qu'on doive prendre ſi fort à la lettre ce que nous venons de

4. *Aph.* 43. *Febres quocumque modo intermiſerint, periculũ abeſſe ſignificant.*

dire, qu'il ne faille quelquefois ceſſer l'uſage des remedes : car les Medecins qui ont de la prudence, aprés s'étre ſervis dans les longues maladies, pendant quelques-jours, des remedes qui preparent les humeurs, des évacuatifs, des fortifians, & d'autres qui leur paroiſſoient propres pour leur deſſein, ils donnent quelque relâche à la nature, en la laiſſant agir elle-même, & enſuite ils recommancent tout de nouveau ; quoy faiſant, les forces ſe conſervent mieux, qui ſe fuſſent détruites par l'uſage continuel des remedes.

CHAPITRE VI.

De ceux qui refuſent de prendre les remedes à cauſe de leur mauvais goût.

ON ne ſauroit lire, ſans étonnement, les œuvres des anciens Medecins qui traitent des vertus des medicamens & des preceptes de guerir, non plus que la grande quantité des remedes dont ils accabloient leur mauvais goût, puiſqu'ils étoient amers, ſales, & pour la plûpart ſi groſſierement preparez, qu'à peine les pouvoit-on ſoufrir, & dont la coûtume étoit de les donner en breuvage, au lieu qu'à preſent nous les donnons en pilules, & beaucoup mieux prepa-

rez, afin d'éviter le mauvais goût ; étant du devoir du Medecin de guerir promtement, avec ſeureté & d'une maniere agreable. Aprés cela que dirons-nous de la delicateſſe de nos malades qui ont tant d'averſion pour nos remedes infiniment plus aiſez à prendre que ceux des Anciens, aimant mieux garder plus long-temps leur mal, que de s'en voir délivrez avec tres-peu de remedes. J'avoüe bien que ſi la plus grande partie des remedes ont été rendus & plus agreables & mieux preparez par les ſoins & par la diligence des Artiſtes qui ſont venus aprés, ils ne laiſſent pas pour cela de conſerver encore quelque petit mauvais goût : en quoy on ne ſauroit aſſez admirer la grande providence du Createur ; car s'il eut laiſſé dans les medicamens la même ſaveur qu'il a donnée aux alimens, il y a long-tems que le genre-humain ſe ſeroit ou perdu par leur uſage, ou du moins beaucoup affoibli, parce que tout ce qu'il y a de medicamens ſont d'une nature ennemie en quelque maniere a celle de nos corps, à cauſe de l'alteratiõ quils leur apportent, ſans quoy ils ne gueriroient pas ; & c'eſt de là qu'ils peuvent nuire ; & quand nous nous en ſervons, c'eſt à deſſein de reduire nos corps de l'état contre nature dans leur état naturel. Que s'il arrive que les malades s'en ſervent ou mal à propos, ou trop long-tems, ou bien trop frequemment il pourra arriver que les cauſes ſalutaires deviendront morbifiques, leſquelles imprimant leurs qua-

litez ſi opposées à la nature, en renverſent la bonne conſtitution ; & c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe,

Miſerè vivit, qui Medicè vivit.

Que le ſort de ces gens eſt rempli de miſere,
Chez qui ſe voit ſouvent Monſieur l'Apoticaire.

Ce qui m'oblige d'exhorter pluſieurs tant hommes que femmes à prendre moins de drogues pour être prejudiciables à la ſanté : Et ceux qui font ainſi une boutique d'Apoticaire de leurs corps, s'imaginent à la fin qu'ils ne ſauroient vivre à moins que d'être toûjours dans les remedes. Mais en échange je donne auſſi avis à ceux dont la ſanté n'eſt pas bien affermie, de ne point rejetter avec tant de chagrin & d'opiniâtreté les medecines ſalutaires, à cauſe de quelque petite amertume ou dégoût, ſur tout étant ordonnés par quelque Medecin prudent, & preparés par quelque habile Apoticaire.

CHAPITRE VII.

Chapitre ajoûté.

De ceux qui croïent que l'uſage du poiſſon rend les hommes plus propres pour engendrer, & de quelques autres queſtions fort curieuſes.

IL y a bien de gens qui croïent que l'uſage des poiſſons produiſant une plus grande quantité de ſemence, que la chair des animaux terreſtres, les hommes en deviennent auſſi plus feconds. Mais ſi cela étoit, il faudroit que leur chair nourrit davantage, puiſque la ſemence n'eſt que le reſidu de la bonne nourriture. Je tombe d'accord qu'en ne mangeant que du poiſſon, la ſemence en devient plus ſereuſe & plus petillante, & qui excite davantage la faculté expultrice de Cypris : Mais n'eſt-ce point qu'une telle erreur eſt provenuë de ce qu'on a remarqué dans les harans, dans les carpes, & dans pluſieurs autres poiſſons un ſi grand nombre d'œufs, qui les rend plus feconds, que les autres animaux terreſtres, & qu'on a conclud de là qu'en ſe nourriſſant des mémes poiſſons, on deviendroit plus propre pour faire des enfans, mais ſur tout en mangeant des carpes qui font tous les ans cinq ou ſix fois des œufs. Mais il ne s'en-

ſuit pas de là qu'en ſe repaiſſant de quelque animal fecond, on le devienne auſſi, ſi ce n'eſt peut-étre en ſe nourriſſant des pigeons, des moineaux, &c. encor faut-il que ce ſoit des jeunes qui ne ſe ſont pas encor accouplez, qui ſont les ſeuls capables de fournir une bonne nourriture au corps, & point du tout de ce qu'ils ſont fort amoureux : car il faudroit par la même raiſon que ceux qui s'en feroient une nourriture ordinaire s'abbregeaſſent leur propre vie, à cauſe que celle de ces animaux eſt fort courte, & qu'il vaudroit mieux par conſequent ne manger que des corbeaux, des corneilles & des cerfs, dont les premiers vivent trois cens ans, les ſeconds quatre cens, & les derniers ſix cens ans ; & par ainſi il ſeroit bon que tous ceux qui ont leurs corps fort apeſantis, comme les Suiſſes & les Allemans, ne vécuſſent que de Singes, que d'écurieux, ou que de chevres de montagne, afin de devenir plus diſpos & plus dégagés. Je n'ignore pas que ceux qui n'ont été nourris dans leur enfance que du lait de chevre, ſont plus remuans & beaucoup plus dégagez que les autres, à qui on a donné du lait de vache, à cauſe du peu d'excremens & de ſa grande pureté.

D'autres diſent que la membrane interne du geſier de la volaille a la vertu de rompre la pierre des reins & de la veſcie, mûs à cela de ce qu'on y trouve ſouvent de petites pierres qu'ils digerent : mais cela ſe fait par la proprieté d'un ſuc acide aidé par la chaleur

chaleur vigoureuſe de leur eſtomac fort charnu ; encor ne ſay-je ſi telles petites pierres n'y reſtent pas toûjours pour mieux inciſer les grains ſolides qu'ils avalent en ſi grande abondance : Et n'ay-je pas vû moy-même mourir des Autruches à Verſailles, pour n'avoir pû digerer les doubles que ceux qui les alloient voir leur avoient fait avaler, leſquels ſe trouvoient à l'ouverture de leur eſtomac encor tous entiers, n'y aïant que leurs caracteres effacez. D'autres ont eu la même opinion du jus de citron & du fort vinaigre, de ce que celuy-là diſſout les perles, & celuy-cy la coque d'un œuf frais. Mais il n'en eſt pas de même des pierres des reins, & de celles de la veſcie, parce qu'avant que ces ſucs & liqueurs y ſoient parvenuës, leur vertu eſt entierement affoiblie par l'humidité des parties par où ils doivent paſſer : On en dit tout autant du ſang de bouc, ſur ce qu'il rompt le diaman, qui eſt de toutes les pierres la plus dure : mais que cela ſe fait plutôt par quelque antipathie ou proprieté ſinguliere, qu'autrement, puiſqu'il n'y a que luy ſeul ſur qui il a priſe. Ce n'eſt pas qu'on doive le mépriſer étant bien preparé ; ce qui ſe peut faire en nourriſſant un bouc âgé de trois ans pendant le plus fort de l'Eté avec des herbes ſaxifrages, en l'abrevant de bon vin blanc, ſans oublier de luy faire faire beaucoup d'exercice ; en ce cas ſon ſang retient les vertus de ces mêmes herbes, ainſi que fait le moû vineux que l'on

prepare pour le même effet. Mais on a remarqué qu'il y a encor plus de vertu dans le ſang de bouc.

Il y a mille remedes ſuperſtitieux qui n'ont pour fondement ny la raiſon, ny l'experience, deſquels un grand nombre de perſonnes abuſent, en les eſtimant bien approuvez. Leur erreur vient de ce que le mal ceſſe, quelquefois aprés s'en étre ſervi, ou dans le tems-même qu'on s'en ſert, comme on voit ſouvent guerir aprés pluſieurs choſes priſes, apliquées, faites ou dites, à qui on attribuë toute la gueriſon. En quoy je ne m'étonne pas, puiſque le vulgaire ignorant n'en penetre pas la vraïe cauſe, & qui s'arrête à ce qui frape les ſens. Je ne m'amuſeray pas à les raporter icy, je renvoïe le Lecteur à ceux qui en ont traité.

Mais pour faire voir que le monde eſt également rempli d'erreurs, tant ſur les choſes naturelles, que ſur les remedes, je veux dire deux mots de la Vipere & de la Salamandre. On a donc crû juſqu'à preſent que la vipere s'accouploit avec ſon mâle en recevant ſa tête dans ſa bouche, à faute d'autres parties pour la generation, & qu'en ce faiſant, la femelle ſerroit ſi fort les dents par le plaiſir qu'elle y prenoit, qu'elle luy coupoit la tête, aprés quoy elle reſte pleine; Et le tems venu pour mettre déhors ſes petits, elle mouroit par les douleurs que ſes petits viperaux luy cauſoient en déchirant ſon ventre, n'aïant point d'autre paſſage. Ce qui a donné lieu de dire d'un petit enfant dont la mere meurt

en le mettant au monde, & de qui le pere étoit déja mort avant ſa naiſſance, *qu'il reſſemble à la vipere qui ne vit jamais pere ny mere* : Mais ſi on avoit bien entendu ce qu'en a dit Ariſtote, on n'auroit pas donné dans l'erreur : car il ſe forme des œufs dans le ventre de la vipere, leſquels y étant eſclos, il en ſort des petits & naiſſent tous formez aprés s'étre dépoüillez de la membrane qui les envelopoit dans la matrice. Mais comme la mere n'en fait qu'un tous les jours, & qu'elle en met bas plus de vingt, il arrive que les derniers impatians de ſortir, rongent leur membrane ou enveloppe, ſans toucher les côtes ny le ventre de leur mere. Peut-étre s'eſt-on trompé ſur l'étymologie du mot, comme ſi vipere étoit dite, *vi pariens*, c'eſt à dire, mettant bas ſes petits avec grande violence, au lieu de l'appeler *vivum pariens*, faiſant ſes petits vivans, parce que de tous les animaux qui rempent, la vipere eſt la ſeule qui produit des petits, le reſte ne faiſant que des œufs.

Quant à la Salamandre qu'on dit vivre dans le feu, lequel elle éteint, ſur laquelle François I. prit ſa deviſe, *nutriſco & extingo.* Dioſcoride & Galien diſent, que cet animal reſiſte bien au feu, mais qu'il s'y brûle en y demeurant long-tems. Ariſtote a donné lieu à cette erreur, quand il a dit que bien loin de brûler dans le feu, qu'il s'y promene, en éteignant la flâme & les charbons. Mais il y a bien de l'aparance que ce grand

Philoſophe n'en avoit pas fait l'eſſay : car il auroit été convaincu du contraire, ainſi que pluſieurs perſonnes ont été de nôtre tems, en en faiſant l'experience ; elle reſiſte à la verité quelque tems à l'ardeur du feu, à cauſe du ſuc blanc & froid dont ſon corps eſt tout farci, qui ne l'empêche pas pourtant d'y mourir & de s'y griller. Sa figure eſt à peu prés comme celle de ces petits lezards qui courent le long des murailles, & nullement de la groſſeur avec laquelle les Peintres nous la repreſentent. Le commun du peuple veut encor que les Ours n'engendrent qu'une groſſe piece de chair ſans aucune forme d'animal, à laquelle à force de lecher, ils donnent la figure d'animal. Mais cela n'eſt point, puiſque la mere ôte à chaque petit avec ſa langue, toute la bave dont il eſt couvert, de même qu'on feroit en lavant un chien ou un chat qu'on auroit retiré d'un grand trou plein de boüe, & qu'on prendroit la peine de netoïer.

On nous a voulu encor faire croire que la belette n'a pas plutôt aperçû un crapau, qu'elle s'écrie de toute ſa force, faiſant mille contorſions, & comme par un inſtinct ſecret, le crapau ouvrant ſa gueule, l'arrête ſi fort qu'elle ne peut s'enfuïr, & qu'il faut bon gré mal gré, qu'elle vienne mettre ſa tête dans celle de cet horrible animal qui luy donne la mort. Mais tout cela eſt tres-faux, ainſi que nous l'avons experimenté chez le Celebre Monſieur de Lonnay dans Paris ; car aïant mis dans la ſale des Confe-

lances une belette avec un crapau, ny l'un ny l'autre ne firent pas le moindre mouvement de tout ce qu'on leur attribuë.

Venons au Cameleon qu'on dit ne vivre que du vent, & qui paſſe pour prendre toute ſorte de couleur. Et pour ſavoir ce qui en eſt, il n'y a qu'à lire ce qu'en a écrit le Medecin Bontius, lequel exerçant la Medecine dans les Indes, dit avoir vû de ſes propres yeux ce même animal, qui eſt à peu prés comme un lezard, aïant neanmoins la queuë ſix fois plus longue, & les jambes à à proportion, avec une crête ſur ſa tête qui s'éleve dés qu'il eſt en colere. Ce qui fait qu'on voit en même-tems comme une veſcie ſous ſa gorge, laquelle paroit garnie d'un grand nombre de dents fort pointuës, dont la morſure eſt venimeuſe, au dire des habibitans. Ses deux pieds de devant ſe plient dans un ſeul endroit, & ceux de derriere en deux, étant plus longs que ceux de devant, garnis de cinq doigts chacun armez de bonnes griffes. Il eſt naturellement de couleur verte, aïant certaines taches rouges tendant ſur le jaune, & quelquefois ſur le bleu. Le même Auteur a remarqué en celuy qu'il nourriſſoit dans une cage, qu'il paroiſſoit plus jaune ou plus bleu ſelon qu'il étoit émû de colere ou de crainte, ſans aucun autre changement réel de ſon eſpece. C'eſt auſſi fabuleux qu'il ne vive que du vent, puiſque le même Auteur dit, luy avoir vû manger des mouches, des fourmis, & avoir trouvé dans le ventricule d'un de ces ani-

maux une certaine eſpece d'eſcargot & des ſauterelles à moitié digerées. Qu'eſt-ce qui a donné lieu à cette erreur, ſi ce n'eſt par avanture qu'on peut le garder long-tems ſans luy donner à manger : mais cela luy eſt commun avec un grand nombre d'inſectes, comme les couleuvres & les autres ſerpens que les Saltimbanques portent dans des boëtes, ſans aucune nourriture dont ils n'ont beſoin, à cauſe de leur temperament froid. Il en eſt de même des grenoüilles qui ſe tiennent cachées & immobiles au fonds des marais durant tout l'hyver.

CHAPITRE VIII.

Des remedes de chaque païs, ſavoir s'ils peuvent ſuffire.

IL ſeroit fort à ſouhaiter que comme la France a chés-elle dequoy ſe paſſer des autres Nations tant pour la nourriture, que pour les habits, il en fut de même à l'égard des remedes. On a vû autrefois des gens, & il s'en trouve encor à preſent, qui ont tâché de reduire toute la Medecine au ſeul uſage des medicamens domeſtiques, deſquels ſe ſert le menu peuple, en rejettant tous ceux qu'on nous aporte des Païs étrangers. Pline écrivant contre les Medecins, les reprend de ce qu'ils ont recours à ceux des Indes, de

l'Arabie & de l'Ethiopie : *Car c'eſt de là,* dit-il, *que les fraudes des hommes & la prevention des eſprits, ont inventé ces ſortes de Boutiques, où on promet à un chacun de luy donner la vie pour de l'argent, aprés on n'y parle que des compoſitions & que des mixtions ſecretes : On ne parle plus que de l'Arabie & que des Indes, & qu'enfin il n'y a pas le moindre petit ulcere qui puiſſe étre gueri que par les drogues qui viennent par la mer rouge ; quoy qu'à la verité le dernier des paiſans ne ſe nourriſſe tous les jours que de vrais remedes.* Mais on n'a encor pû obliger aucune Nation, (les Indiens prés) à ſe contenter de ſes propres remedes. J'avouë bien qu'en naiſſant dans diverſes Regions, ils ne ſauroient étre par tout d'une égale bonté, ny ſi excellens, & qu'ainſi il ne ſera pas mal à propos d'en faire venir des païs où ils ſe trouvent les meilleurs : car les vertus des ſimples varient ſelon la nature des lieux ; en effet, il y a certaines plantes dans l'Arabie chaudes au troiſiéme degré, leſquelles étant en Grece ne le ſont qu'au ſecond, & les mêmes tranſplantées dans l'Alemagne ; ne paſſent pas le premier. Galien qui vivoit dans un climat fort temperé, crût que les medicamens du païs ne ſuffiſoient pas, auſſi fit-il tranſporter de la terre Semnia de l'Iſle de Semnos, en aprouvant fort le Dictam de Crete, le perſil de Macedoine, &c. Et il paroit bien par l'uſage de nos Medecines, que les purgatifs nous viennent d'ailleurs, comme le ſené, la rhubarbe, & pluſieurs *Lib. 24. cap. 1.*

autres qui ne ſauroient naître dans nos jardins, & qu'on a beau les y tranſplanter & y aporter tous les ſoins poſſibles, leur vertu en devient fort affoiblie, outre qu'ils ne ſauroient jamais ſuffire pour tout un Roïaume. Ainſi on ſe ſert tous les jours du ſucre, du poivre, des aromates, &c. qu'on aporte de bien loin, l'Iris de la Libie, dit Galien, ne differe point de celuy de l'Illirie, qu'autant qu'un corps mort differe de celuy qui eſt vivant, celuy-là étant privé de toute odeur, & celuy-cy fort odoriferant & fort agreable. C'eſt Dieu qui n'a pas voulu que chaque Region abondât en toutes choſes ny toûjours, afin d'entretenir la ſocieté entre les hommes. Et ſi nous voïons qu'une Ville a beſoin du ſecours d'une autre, pourquoy tout un païs ne ſoulagera-t-il pas un autre dans ſes beſoins. Mais les remedes provenant dans nos terres, me répondra quelqu'un, ont plus de raport avec le temperament de ceux du même païs. A quoy je repars que l'experience nous fait connoître que l'uſage des drogues étrangeres & des aromates, ne nous aportent pas peu de ſoulagement, & que les remedes étant contraires à nôtre nature, luy cauſent quelque alteration, bien loin de ſe convertir dans ſa propre ſubſtance. C'eſt pour ce ſujet que les Medecins doivent ſe ſervir de ceux qu'ils ſavent étre plus propres pour purger plus doucement. Et comme un même remede ſouffre de la diminution dans ſes qualitez purgatives, dans une même Region, ſuivant

Antidot. lib. c. 23.

la ſituation & la nature des lieux, on doit le cüeillir dans l'endroit où il ſe trouve le meilleur, le faiſant même venir de déhors. & ſi davanture cela ſe peut faire avec la même utilité, on doit toûjours preferer les domeſtiques aux étrangers.

D'autres opinent tout au contraire, portez à cela plutôt par le déreglement de leurs eſprits, que fondez ſur la raiſon ny ſur aucune experience, pretendant nous convaincre par la conduite de la divine Providence, laquelle eût manqué, diſent-ils, de pourvoir au genre-humain des choſes neceſſaires, non ſeulement quant aux vêtemens & à la nourriture, mais encore pour ſe guerir des maladies. Ils l'accuſent encore d'avoir manqué de bonté & de ſageſſe, ſi tant eſt qu'elle n'ait pas donné à toutes les Nations des remedes capables de leur rétablir la ſanté qui ne leur eſt pas moins neceſſaire que la nourriture & les habits, à faute dequoy Dieu auroit eu plus de ſoin des brutes que des hommes, puiſque l'hirondele ſans aucun maître que la Nature, connoît, la chelidoine, la colombe, la vervaine, le chien ſon chiendent, le ſinge l'aragnée. Mais ne voilà-t-il pas un raiſonnement ſot & impie : & que n'acuſes-tu auſſi le Souverain Createur, ô homme ingrat ! de ne t'avoir fait de la nature de l'hirondele ou du chien, ou de ce qu'il ne t'a pas accordé ny les griffes, ny les dents des lions, non plus que les cornes des bœufs, au lieu de te laiſſer naître tout nud, denué de toute défenſe, expoſé aux

pleurs & aux gemiſſemens. Mais n'a-t-il pas donné infiniment davantage en te donnant la raiſon, te recommandant l'induſtrie & le travail, afin de joüir de tous les biens qu'il avoit créez pour toy. Ce ne peut étre, ce me ſemble, que l'argument de quelque petit eſprit pareſſeux & ſans cervelle, qui n'aime aucun avantage ny pour ſoy, ny pour autruy, qui ne cherche que le ſeul Etre, comme un miſerable inſecte, ſans ſe mettre en peine d'étre bien ou mieux. Car ſi les choſes qu'on nous aporte de déhors ſont bonnes, pourquoy ne nous en ſervirons-nous pas ? autrement on n'a que faire de recourir aux Marchands Drapiers, puiſqu'on peut ſe couvrir de la peau des brutes ; non plus que de ſuër aprés les ſemances & aprés les moiſſons, puiſque les chênes nous fourniſſent du gland.

Il n'y a aucune Nation qui n'ait chez ſoy en abondance certaines choſes, dont les autres ſont entierement privées, ou du moins dont elle n'a pas trop. Combien, je vous prie, ſeroit miſerable la Region laquelle étant chargée de ſes biens, n'en voudroit pas faire la moindre part à ſes voiſines, ſans vouloir non plus en recevoir des leurs. Nous appelons les habitans du nouveau Monde, c'eſt à dire les Americains, barbares & ruſtaux, de ce que contens de leurs commoditez, ménent une vie de feneans ; telle ſtupidité & negligence ruïne entierement l'Art de la Medecine, d'autant que ces ſortes de Nations n'aïant beſoin

d'aucun Medecin, elles n'en font auſſi aucun cas.

Pline cy-devant cité, ſur l'autorité de qui on s'apuïe, avoit raiſon de décrier non ſeulement les remedes aportez d'ailleurs, mais encor les Medecins, ſans laide deſquels la Republique Romaine a fleuri ſi long-tems. Il n'eſt non plus de Nation qui ne puiſſe s'en paſſer, ſi ſes habitans gardent la temperance & la ſobrieté. Mais ſi Dieu a fait l'Européen capable & ſuſceptible de la maladie des Indes, pourquoy devra-t-il negliger les medicamens qui en viennent? Ce n'eſt que pures imaginations tout ce que nous content certains Charlatans, ſur la vertu du boüis & de la ſaponaire pour la gueriſon de ce mal: car à peine s'en trouvera-t-il un ſeul gueri entre mille; & ſi quelqu'un ſe vante de l'avoir été, il eſt ſeur qu'il n'avoit point ce mal. Et je ſay que pluſieurs s'y ſont trompez; joint que ces ſimples ne croiſſent que par artifice dans des jardins, ou à peine s'en trouvera une entre cent propre à ce dont on aura affaire, ſur tout dans les païs froids, tels que ſont la baſſe Normandie, l'Angleterre, l'Alemagne, &c. où les plantes ſont menües, ſans ſuc, & de nulle valeur. Or comme il eſt certain qu'il eſt des païs qui n'ont aucun beſoin des remedes étrangers, il s'enſuit auſſi qu'ils ſe peuvent paſſer des Medecins. L'intemperance eſt la nourrice des enfans d'Eſculape; & dans toutes les Regions où regne la ſobrieté, ils ne ſavent ce que c'eſt

que de Medecins. Les Turcs, les Indiens, les Chinois & les Moſcovites ne s'en ſervent que depuis quelques années. Et comme les meilleurs & les plus habiles Medecins, ne ſont qu'afin de ſe mieux porter, il en doit étre de même des drogues du déhors. Je dis bien plus ; il y a ſouvent plus à craindre de la part des Medecins, que du côté des maladies. Je n'ay pû m'empêcher de rire d'un Medecin qui étoit aſſés bête pour preferer, l'Eſula, le tithymale, le mezereon, la Laureole, la racine de concombre ſauvage, dont il ne s'en trouve point en ſon païs, au jalap, au mechoacham, à la caſſe, au ſené, à la rhubarbe, à l'aloës, &c. que nous ſavons par mille experiences, étre tres-benins & tres-ſalutaires. J'avouë bien que la violete, l'ozeille domeſtique, la fumeterre, la coulouvrée & la rhubarbe des moines, &c. ſont purgatives dans les païs chauds, & point du tout dans ceux qui tournent vers le Nord.

Les remedes domeſtiques, me repartira-t-on encor, aïant plus d'affinité avec le temperament des habitans, doivent étre preferez. Mais quoique cela ne ſe rencontre pas toûjours, cela ſuffit pour qu'ils ceſſent d'étre purgatifs, entant qu'ils n'alterent ny ne changent point du tout nôtre nature. Le pêcher paſſe dans la Perſe pour veneneux, qui cependant produit dans l'Egypte des fruits tres-excelens, comme s'il avoit oublié de nuire. Aprés cela dira-t-on, que cet arbre naiſſant en Perſe, ſera preferable à celuy

d'Egypte, ou des autres païs. Il y a beaucoup de plantes qui dégenerent dans les climas du Septentrion, auſſi bien que le pêcher, qui ne vaut rien du côté du Nord, comparé à celuy d'Italie & de France. Il ſera donc toûjours permis d'imiter Galien & les autres Medecins de ſon tems, qui faiſoient venir des lieux éloignez, les meilleurs remedes qui s'y trouvaſſent. La Vigne du Rhim produit en Eſpagne du vin tres-excellent & plein de vigueur, quoique les Eſpagnols aïent plus beſoin de boire de l'eau que cette ſorte de liqueur, à cauſe des exceſſives chaleurs : & le même ſep tranſplanté en Angleterre ou en Picardie, à peine pourra-t-il produire du verjus, dont perſonne ne devra s'empreſſer de boire s'il aime ſa ſanté.

Je dis de plus, que tout ce qu'on a dit du temperament des peuples de diverſes regions, n'eſt le plus ſouvent que des comptes, ainſi que je l'ay fait voir. Qui croira que les medicamens de diverſe temperature produits dans un même ſol, ſoit chauds, froids, violens, foibles, purgatifs, ou veneneux, &c. outre leur propre vertu, ils en aquierent une autre qui leur ſoit commune avec tous les habitans du même lieu, une telle temperature ne ſe trouve nullement n'y aïant, ny dans l'ezula, ny dans le meſereon, ny dans laureole, aucune temperie qui puiſſe convenir avec celle de la laituë, du pourpié, ny des pomes, non plus que celle de ces choſes-cy avec le temperament

Lib. 2.

des hommes. Ce ſont les hommes eux-mêmes, qui à force d'uſer des choſes qui naiſſent chez-eux ſe les rendent familieres. Ceux qui ont coûtume de prendre du tabac en fumée y aperçoivent une tres-grande difference, ſelon la diverſité des païs qui le produit : Et c'eſt de là qu'il eſt plus ou moins cher. Qui eſt-ce qui ne preferera le meilleur au pire, celuy qui croit dans les lieux Septentrionaux ne vaut rien du tout, & cependant qui eſt l'homme de bon ſens, qui eſtimeroit celuy-cy plus propre aux hommes du même païs, que celuy qui eſt produit dans l'Eſpagne ? Galien n'auroit eu garde d'avoir un tel ſentiment, luy dis-je, qui faiſoit toûjours venir les meilleures drogues de quelque endroit que ce fut.

La Ciguë produit dans le païs de Socrate, luy fut un poiſon bien plus puiſſant que celle qui croit dn côté du Nord. Ce n'eſt donc qu'une pure imagination touchant l'affinité du temperament des hommes, avec celuy des choſes qui prennent naiſſance dans leur païs. Il n'eſt aucun climat où il ne ſe produiſe, & des plantes pernicieuſes & des ſalutaires, non ſeulement pour les propres habitans, que pour le reſte des autres hommes. Les plantes ſont quelquefois meilleures dans une année que dans une autre. Le polium, & le chamædrys qu'on aporte de Crete à Rome, ne ſont pas plus excelens, au dire de Mathiole, que celles qu'on amaſſe dans l'Italie, lorſque le Printems n'eſt pas humide, mais chaud & ſec : C'eſt pourquoy

ſi la conſtitution du Printems eſt ſeche, pluſieurs ſimples croiſſant en Italie, égaleront en bonté celles de Crete. Quelle vertu aura, je vous prie, le chamædrys qui naît en Angleterre, dans le Dannemarc ou dans les autres lieux Septrionnaux, ſi les Romains plus Orientaux qu'eux les font venir de Crete. Ainſi prefere-t-on le ſené d'Orient, l'Iris de Florence, l'Angelique d'Eſpagne, le Bitume de la Judée, le Stæchas d'Arabie, le Maſtic de Chio, la Manne de Calabre (qui n'eſt pas celle des Hebreux) la Terebentine de Chypre, &c. Ceux qui ont dans leurs jardins ces mêmes choſes, n'ont que faire de recourir aux étrangers.

On allegue une autre raiſon aſſez foible, qui eſt qu'on ignore à preſent une grande partie des remedes des Anciens, & que ceux qu'on tranſporte d'un lieu en un autre n'en portent que le nom. Mais qu'eſt tout cela ? Il faut bien nous paſſer de ceux que nous ne pouvons avoir, en nous ſervant de ceux que nous avons en main, pourvû qu'ils ſoient bons, comme ſont le cinamome, l'agalloche, la zedoaire, l'amome, le Calomus aromaticus, &c. Nous en avons au contraire bien plus, & on nous en aporte bien davantage que les Anciens n'en avoient.

On n'a que faire non plus de nous objecter que la Theriaque & le Mitridat, & ſemblables compoſitions que nous tenons des Anciens ne ſont pas legitimes, à cauſe que nous n'avons pas connoiſſance de quantité de ſimples qu'ils y faiſoient entrer : Car cela

n'y fait rien, puiſque nous y en mettons à leur place qui les ſurpaſſent en bonté. Ces compoſitions, ajoûtent-ils, n'aïant pas les mêmes vertus que les Anciens leur attribuoient, celles auſſi d'à preſent ne ſauroient non plus avoir les mêmes proprietez qu'on leur donne. Liſez, ſi vous voulez, les Livres de Quercetan, de Beguin, d'Evonime, de Liebaut, d'Adrian Amynſicht, d'Hartman, &c. & vous verrez de combien de fauſſetez ils ſont remplis. Nicolas Myrepſus, Meſué, & les autres Auteurs Arabes, avec quelques Grecs ont plus de ſyncerité, quoiqu'ils en donnaſſent ſouvent à garder. Je ne crois pas que nôtre Theriaque doive ceder en rien à celle des Anciens : & ſi les drogues qu'on leur ſubſtituë ne ſont pas les mêmes, elles ſont du moins équivalantes aux autres, & peut-être meilleures. Pour preuve de cette verité, c'eſt que nôtre Theriaque n'eſt pas plutôt faite, qu'on en peut uſer avec beaucoup d'utilité, quoy qu'en aïent écrit quelques-uns ; au lieu que celle de l'antiquité étoit dangereuſe avant les ſix mois.

Enfin quelqu'un dira encor, qu'on peut tranſplanter les ſimples qui nous manquent afin de les faire croitre dans un nouveau terrain ; mais comme je ne vois pas que la choſe ſoit fort faiſable ſans une grande diminution de leurs forces, ny en même quantité qu'il faudroit, j'en laiſſe à diſcoutir à ceux qui viendront aprés nous ; un Medecin ne ſauroit ſe paſſer de terebentine, de l'encens, du maſtic, du ſoulphre, ny de

pluſieurs

plusieurs autres drogues, bien qu'elles ne prennent pas naissance dans les païs où il exerce la Medecine. Qu'un chacun retienne donc les choses qu'il trouvera bonnes.

CHAPITRE IX.

De ceux qui aprehendent la saignée & la purgation, de peur de s'y accoûtumer.

IL y a quantité de gens qui se font saigner & purger sans peine deux fois l'année, à savoir au Printems, & dans l'Automne, afin d'évacuer les mauvaises humeurs, de peur de tomber malades durant l'Eté, ou pendant l'Hyver. Et c'est ce qu'Hippocrate nous conseille, *Ceux*, dit-t-il, *qui se trouvent bien de la saignée ou de la purgation, doivent les mettre en usage au Printems.* Il repete la même chose ailleurs. Il se rencontre toutefois des personnes si craintives, qui n'osent quelque besoin qu'elles en aïent, se mettre dans les remedes, de peur de s'y accoûtumer, s'imaginant étre assez si on y a eu recours une ou deux fois pour se voir necessairement malade, ou avoir moins de santé, si elles viennent aprés à en interrompre l'usage. Et voilà leur erreur que j'entreprens de combatre, encor qu'il y ait certains Medecins qui soient dans la même

6. Aphor. 47.

7. Aphor. 53.

opinion, deffendans de s'accoûtumer mal à propos aux grands remedes de la saignée & de la purgation, s'ils veulent éviter des grandes maladies. Mais ces raisons ne me paroissent pas bien solides : car c'est un axiome de Medecine, qu'une chose est indiquée par une autre : mais on ne peut pas dire qu'une coûtume soit une indication, mais seulement une coindication, vû qu'elle se raporte à la nature, l'habitude tenant lieu d'une seconde nature. Or tout ce qu'indique demande ou sa conservation, ou le retranchement de ce qui excede. Ce sera donc celle-là si tout est selon la nature, ou celuy-cy, quand c'est contre la nature, comme la maladie & la cause morbifique ; puis donc qu'une telle cause n'indique que l'évacuation soit par la saignée, soit par la purgation, la coûtume ne sauroit indiquer ces sortes de remedes, en ce que l'habitude se raporte à la nature, & qu'un seul & même remede ne peut étre indiqué par diverses causes. Lorsqu'une abondance de sang ou quelqu'autre cause semblable requierent la saignée, de peur qu'il ne s'ensuive quelque grande maladie, la Nature n'exigera pas pour cela necessairement le même remede l'année suivante, si ce n'est que le même mal s'y rencontre par hazard, à laquelle se raporte la coûtume, n'y aïant que la seule cause morbifique capable d'indiquer un tel remede, sans que la Nature y ait aucune part. Et quand il sera necessaire derechef d'ouvrir la veine, ce devra-étre à

cauſe de l'indiſpoſition venant de la cauſe morbifique, & point du tout de l'habitude : ſi cette année le ſang du corps de Socrate ſe trouve tellement vitié qu'il demande quelque évacuation, il ne s'enſuit pas pour cela que la même corruption doive luy arriver le Printems prochain : car il peut ſurvenir du changement tant du côté du même homme, & de celuy de l'air, que de la part de ſon regime de vivre. Autrement il n'y auroit jamais aucune maladie bien guerie ; ſi aprés avoir été une fois ſuffiſamment vuidé, on tomboit neceſſairement dans la même indiſpoſition.

Il s'enſuit de là que la coûtume ne demande point du tout de remede, mais qu'elle le permet ſeulement, en ce que les évacuations accoûtumées ſont moins difficiles à ſuporter, & que ceux qui y ſont habituez doivent ſe medicamenter avec plus d'aſſurance. La ſeule habitude pourtant ne fait rien pour les évacuations futures, à moins que la cauſe qui fait le mal ne ſoit en même-tems preſente. Que ſi certaines maladies ont coûtume de revenir tous les ans, telles que ſont la goute des pieds & des autres parties, la melancolie, &c. dont les cauſes ſont cachées en dedans, on fera tres-bien de les prevenir par des medicamens convenables, à l'exemple de Galien, leſquels ſont propres pour ces malades, non à cauſe de leur coûtume, mais pour leurs ſeules cauſes preſentes qui doivent étre corrigées, autant de fois par le

In Comment. ad Aphoriſ. pradict.

moïen des mêmes remedes, qu'elles preſſent les malades. Et qui oſeroit aſſurer que tous les maux fuſſent de même nature pour les apprehender tous les ans, ainſi on n'a que faire de craindre de ſe faire une habitude dans les medicamens, ſi ce n'eſt d'avanture que la maladie ne ſe rende de même familiere, & ne ſe change en coûtume.

Quant au remede qui détruit le mal, il n'eſt en aucune maniere cauſe de ſon retour, ce qui ſeroit pourtant ſi l'uſage du même medicament nous y neceſſitoit ; parce qu'il n'y a que la cauſe productive du mal qui demande d'étre évacuée, parce qu'autrement il faudroit qu'en évaçuant, la cauſe du mal s'augmentât, laquelle exigeroit l'application d'un pareil remede.

CHAPITRE X.

Du peu d'égard qu'on doit avoir pour les Aſtres, au ſujet de la ſaignée & de la purgation.

DE tous ceux qui ſe mêlent de la Medecine, il y en a une bonne partie dont la coûtume eſt d'obſerver la ſituation des ſignes avant que de donner aucun remede, afin de ſavoir ſi la Lune eſt dans ce ſigne là, ou dans celuy-cy, qu'on croit pre-

ſider ſur cette partie là, ou ſur celle-cy. D'autres conſiderent le concours & les oppoſitions des Aſtres, quand il s'agit de ſaigner ou de purger, s'imaginant que ce ſeroit un grand crime de mettre en uſage ces deux remedes, quand la Lune eſt en conjonction avec le Soleil. Voicy ce qu'en dit Avicenne. *Certaines gens*, dit-il, *deffendent d'appliquer des ventouſes au commencement du mois, à cauſe que les humeurs n'ont pas encor boüilli, ny ſur la fin du mois, parce qu'elles ne ſont non plus diminuées, mais bien dans le milieu, lorſqu'elles ſont dans leur ébullition; car elles ſuivent l'acroiſſement de la Lune, & le cerveau s'augmente dans ſon crane, ainſi que fait l'eau des Fleuves dans leur flux & reflux.* Les Interpretes de cet Auteur raportent ce paſſage aux autres évacuations plus conſiderables, la même cauſe ſubſiſtant. En quoy il faut faire reflexion ſur deux ſentences, dont la premiere eſt d'Hippocrate & de Galien, & la ſeconde des Aſtrologues. Hippocrate *ordonne d'obſerver les grands changemens des Saiſons avec les ſolſtices, afin de ne donner alors point de purgation, & qu'on n'applique non plus ny le feu, ny le fer ſur les parties qui ſont autour du ventre que dix jours aprés, ou davantage, mais ſur tout aprés les dix jours.* Or par le mot de *changement*, ils entendent les varietez de chaud & de froid qui arrivent dans les Solſtices, dans les Equinoxes, durant la canicule, & avant ſon aparition, par le lever & par le coucher de certaines Conſtellations. A quoy il ajoûte *que les deux*

Fen 4. lib. 1.

Lib. de aëre, aquis & locis.

Solſtices ſont tres-dangereux, ſur tout celuy d'Eté : que l'un & l'autre Equinoxe ſont auſſi perilleux, & celuy d'Automne encor plus ; qu'il ne faut pas moins obſerver le lever des Aſtres, mais principalement celuy de la Canicule & de l'Etoile polaire, avec le coucher des Pleïades ; d'autant qu'alors les maux finiſſent ou ils ſe changent. Il faut donc ſuivant l'avis du divin Vieillard, connoître toutes ces choſes à cauſe des changemens imprevus de l'air, qui ont coûtume de ſurvenir au lever de certains Aſtres. Quelques autres y ajoûtent la Lune, de qui la force ſur les choſes d'icy bas n'eſt pas mediocre : l'experience nous faiſant voir qu'elle domine particulierement ſur les humeurs. Galien reconnoît la même choſe ; mais les Aſtrologues ont pouſſé la choſe plus loin, puiſqu'ils attribuent les douze ſignes du Zodiaque à chaque partie de nôtre corps ; & quand la Lune ou le Soleil ſe trouvent dans quelqu'un de ces ſignes, ils croiroient de faire un grand crime que de mettre en uſage les remedes deſtinez pour ces mêmes parties, ſur qui tels ſignes dominent : & le menu peuple, à ce qu'on dit, n'a que trop de ſoin de prendre garde à ces ſortes d'amuſemens par la lecture des Almanachs qu'on fabrique tous les ans. Nous parlerons plus au long de toutes ces fadaiſes au Chapitre ſuivant.

3. *de diebus decretor.*

Mais enfin ſi toutes ces obſervations tant d'Hippocrate que de Galien ſont veritables, à peine pourra-t'on trouver le tems propre pour faire des remedes, puiſque dans tous

les Equinoxes, comme dans tous les Solſtices, environ le tems que ſe levent & ſe couchent l'Arcturus & les Pleiades, il faudra s'abſtenir de toute ſorte de remede durant dix jours avant la Canicule, & pendant icelle, il ſera neceſſaire d'en faire autant en ſe tenant ſans rien faire du moins quarante jours durant, & continuër ainſi dans toutes les oppoſitions, conjonctions, quadratures, & aſpects de la Lune; de maniere que ſi nous obſervons tout ce à quoy nous veulent obliger ſuperſtitieuſement Meſſieurs les Aſtrologues, il ne ſe trouvera pas un ſeul jour pour être employé à faire des remedes, bien que nous negligions les conſtellations, de qui les vertus n'ont pas encor été obſervées, entre leſquelles il y en a peut-être quelques-unes non moins nuiſibles. On n'a que faire d'aucune contemplation des Aſtres dans la cure des maladies, comme étant dans le Ciel, mais ſeulement à raiſon de leurs qualitez & des alterations qu'ils cauſent dans l'air: Et ſi Hippocrate défend les purgations pendant la canicule, c'eſt pour l'extreme chaleur du Soleil. Mais quelle que ſoit enfin l'alteration dans l'air, elle ne ſauroit étre également utile à tous, non plus que nuiſible pour l'évacuation, mais elle deviendra profitable pour quelques-uns, & prejudiciable pour quelques autres, eu égard à la differente conſtitution des hommes, ſans que jamais l'aſpect du Ciel ait été un ſeul jour, dont quelqu'un ne ſe ſoit mieux ou plus mal porté. *Entre les conſti-* 4. *Aph.* 5.

2. *Aphor.* 3. *Ibid.* *Aphor.* 3. *tutions naturelles*, dit Hippocrate, *les unes se portent à la verité en Eté beaucoup mieux, & les autres en Hyver bien mal. Il en eſt de même des maladies, dont les unes ſont plus ou moins à craindre ſelon les ſaiſons, ainſi que certains âges par rapport aux tems, aux lieux, & au regime de vivre*, d'autant que les vertus des Aſtres étant univerſelles, elles agiſſent toûjours d'une même maniere, & s'ils nuiſent aux uns en profitant aux autres, ce n'eſt qu'à cauſe de la diverſe nature, tant des maux que des malades, ſelon les âges, les regions, les ſaiſons des années, & autres pareilles circonſtances qui déterminent la vertu des cauſes univerſelles. Outre que le concours des Aſtres n'eſt tout au plus que la cauſe antecedente & univerſelle, qui ſuſcite & qui fait agir les cauſes internes. Or toutes ces choſes ſe donnent à connoître par leurs propres ſignes, ſans qu'il ſoit beſoin de faire attention ſur les conſtellations, mais ſur les ſeuls mouvemens des cauſes qui ſont dans nous-mêmes, qui conſtituent les tems des maladies.

Quant aux Aſtrologues qui aſſignent toutes les parties de nos corps, tant aux planetes qu'aux douze ſignes du Zodiaque, ce n'eſt qu'un effet de leur creuſe imagination. Et comme le mouvement des planetes & des ſignes du même Zodiaque, n'eſt ny ſeul, ny le même, celuy de certaines planetes étant vîte, celuy des autres tres-tardif; & qu'au contraire le mouvement des ſignes eſt le même & toûjours égal, rarement arrivera-t-il

que les planetes concourent de concert avec le ſigne deſtiné pour la même partie pretenduë. J'avouë que la Lune parcourt chaque mois tous les ſignes, & que c'eſt pour cela qu'elle ſe trouve auſſi plus ſouvent en conjonction avec eux tous : mais quant à Saturne qu'ils diſent preſider ſur la rate, il ne ſe conjoint que tres-rarement, avec le ſigne qu'on dit luy étre dévoüé ; les Aſtres donc qui paſſent pour avoir la direction de toutes les parties de nos corps, ne ſauroient le faire qu'en influant dans la propre ſubſtance de la partie, ou bien dans ſa conformation. Or qu'ils répandent leur influence dans celle-là, cela ne ſe peut, puiſqu'il n'eſt aucune partie organique dans nos corps qui ne ſoit compoſée de differentes parties, d'une nature diverſe, par exemple les pieds & les mains où ſe trouvent des os, des nerfs, des arteres, & des muſcles incapables d'étre aſſujetis également & auſſi-tôt à cette conſtellation là, ou à celle-cy. De plus comme les mêmes parties ſont auſſi contenües dans les autres organes ſelon la ſubſtance, comme les os dans les pieds, dans les mains, dans la poitrine & dans la tête, pourquoy une & même conſtellation ne pourra-t-elle pas dominer ſur toutes ces differentes parties, ſans avoir recours à la multiplicité ? Il reſte donc qu'ils jettent leurs influences dans la ſeule conformation qui n'eſt qu'accidentaire à chaque partie du corps, en ce qu'il n'y en a aucune qui ne puiſſe ſubſiſter ſans une telle conformation : pour marque de cela, c'eſt

que les os peuvent étre auſſi bien courbes que droits, ſans que cela empêche leur nourriture, comme il ſe voit en ceux qui ſont eſtropiez. Pour la conformation de chaque partie, elle dépend du nombre, de la grandeur, de la ſituation & de la figure. Ce n'eſt nullement dans le nombre des parties que l'influence ſe peut faire, attendu qu'il n'eſt aucun étre réel, outre que le retranchement ou l'adition d'une petite partie n'aporte aucun changement dans l'influence qui ſe fait deſſus la partie : poſé le cas qu'il n'y ait que quatre doigts à la main, l'influence ne ceſſera pas pour cela, moins encor vers la grandeur, parce qu'il faudroit qu'elle fut tout autre en un enfant qu'en un adulte. Ce ne peut étre non plus dans la ſituation ; car elle ne ſeroit pas plutôt changée qu'il faudroit qu'il y eût de la nouveauté dans la même influence qui ſe feroit dans la main étenduë appliquée ſur la tête, ou ſur les pieds ; ny enfin dans la figure, parce qu'on a beau luy donner un autre tour, la force & l'efficace des ſignes vers la partie n'y ſouffrent aucun changement.

On voit de là que toutes ces pretendües proprietez aſtrales tendantes plutôt vers une partie que vers une autre, ſont fauſſes & chimeriques : & ſi davanture il ſe rencontre quelque choſe d'aprochant, une telle vertu ne pourra s'étendre tout au plus que ſur ces parties là dont le propre parenchime eſt tout different des autres, tels que ſont le cœur, le foye, le cerveau, &c. ſans paſſer vers

les mains, vers les pieds, & ſemblables autres parties, dont les parties ſimilaires ſont les mêmes ſelon leur ſubſtance, n'étant diſtinguées que par leur conformation.

Il y a auſſi bon nombre de Medecins qui ne paroiſſent pas ſe mettre beaucoup en peine des obſervations de ces Aſtrologues : & en effet, ne voïons nous pas quantité de malades ſe bien trouver, & de la ſaignée, & de la purgation faites dans les Solſtices & dans les Equinoxes, quelques-uns deſquels fuſſent peut-être morts, s'ils ne ſe fuſſent mis dans les remedes. Je dis donc que dans les maladies preſſantes, comme l'apoplexie, l'eſquinance, la plevreſie, la fiévre chaude, &c. il eſt tres-dangereux d'omettre, ou de differer à faire les remedes neceſſaires, pour la diſpoſition du Ciel : car il vaut bien mieux regarder les tems des maladies & l'action de la Nature, & ſe reglant ſur ces obſervations preſcrire, tantôt ces remedes-cy, & tantôt ceux-là qui ſe doivent diverſifier par raport à la diverſité du mal. Mais quand ce n'eſt que par précaution que le Medecin ordonne ou la ſaignée ou la purgation, il ne fera pas mal d'obſerver les quatre quartiers de la Lune, les mettant neanmoins en uſage plutôt dans les premiers que dans les derniers quartiers, à cauſe de l'empire manifeſte que cet Aſtre a ſur les humeurs qui s'augmentent à meſure qu'il croit, & ſe diminuent

quand il eſt dans ſon declin. On peut auſſi éviter les Solſtices & les Equinoxes, mais on ne ſauroit faire la même choſe dans la gueriſon des malades, ſans riſquer beaucoup, vû que les maux n'en donnent pas le loiſir. Toutefois on ne ſauroit jamais manquer de rejetter toûjours les decrets, & les réveries de tous ces Contemplateurs du Ciel, touchant la puiſſance des ſignes, ſur toutes les parties de nos corps, puiſqu'il eſt abſurde qu'un tel Aſtre doive preſider à cette partie-là, & un autre à celle-cy, d'autant que tous les Aſtres preſident également à toutes les parties, ſans agir ſur elles que mediatement, c'eſt à dire par le moïen des alterations qui arrivent dans l'air, par leſquelles nos corps ſont conſiderablement changez.

CHAPITRE XI.

Des obſervations ridicules des faiſeurs d'Almanachs, touchant l'uſage des remedes.

QUi pourroit s'empêcher de rire, des précautions empreſſées que les Aſtrologues preſcrivent tous les ans au peuple dans leurs Calendriers ſur l'uſage des remedes, entre leſquelles celle dont nous venons de parler n'eſt pas la moindre, en ce qu'ils attribuent aux douze ſignes du Zodiaque une grande puiſſance ſur les parties de nos corps. Mais paſſons outre, & diſons qu'à leur dire le tems le plus commode pour purger, eſt quand la Lune ſe meut du côté des ſignes aquatiques, je veux dire dans le Cancer, le Scorpion & les Poiſſons. Secondement, lorſque la Lune eſt dans un tel ſigne, on doit purger avec les electuaires, dans un autre avec les potions, & avec les pilules étant dans un autre. Troiſiémement, dans un tel ſigne purgés la bile par les electuaires, dans un tel, par les pilules, dans un autre, par le moïen des potions, & ainſi des autres humeurs. Il eſt encor bon, diſent-ils, d'ouvrir la veine d'un phlegmatique, la Lune étant au ſigne du Belier ou du Sagitaire; celle d'un mélancolique étant

dans la Balance ou dans le Verſeau ; d'un bilieux étant dans l'Ecreviſſe, ou dans les Poiſſons, & celle auſſi d'un homme ſanguin étant dans quelqu'un de ceux-là. Surquoy il eſt à remarquer, *qu'en tout-tems*, ſelon Hippocrate, *il ſe peut faire des maladies de toutes les manieres, & ſe rendre fâcheuſes.* Et ainſi que dit Galien, l'air n'eſt pas la ſeule cauſe des maladies, mais bien le propre temperament du malade, & la maniere de vivre d'un chacun ; & c'eſt de là auſſi qu'on voit en plein Eté des perſonnes atteintes de maladies froides & pituiteuſes. Et comme il arrive que pluſieurs tombent en même-tems & tout à la fois dans des maladies differentes, & qu'il n'eſt pas poſſible de les tous purger, en la même heure, & qu'on ne le doit pas même quand on le pourroit ; & que dans les maux violens on riſque beaucoup differant d'y remedier, juſqu'à-ce que la Lune ait parcouru tels ou tels ſignes : outre qu'on perd l'occaſion d'aſſiſter les mêmes malades, laquelle paſſe auſſi vîte qu'un oiſeau ſans eſperance peut-étre de retour. L'occaſion, dit Galien, eſt ſoudaine à cauſe que nôtre corps change ſans ceſſe, non ſeulement par les cauſes externes, telles que ſont l'Air, les Aſtres, &c. mais encor par celles qui ſont au dedans de nous mêmes. Ce qui nous doit obliger à purger en divers jours, ceux qui commencent d'étre malades dans un même-tems : Dont la raiſon eſt qu'encore que les aſpects des Aſtres, & de la Lune ſoient les mêmes ; la vertu interne de nos

3. Aphor. 9. In Comment. hujus Aph.

1. Aphor. 1. In Comment. hujus Aph.

corps de ne laiſſe pas d'alterer diverſement nos humeurs, de les cuire & de les expulſer : Et voilà ce que le Medecin doit conſiderer en qualité de miniſtre, non des Aſtres, mais de la Nature, afin d'ordonner toutes choſes à ſes malades dans leur tems : Car la maniere de traitter les maux varie ſelon leurs divers tems. Or comme il y en a qui ſont plus longs aux uns & plus courts aux autres, ſi nous nous amuſons à attendre les aſpects de la Lune & des Corps celeſtes, nous perdrons aſſurément l'indication avantageuſe que les tems des maladies nous fourniſſent dans quelques-unes, deſquelles nous n'oſons purger qu'aprés que la matiere eſt bien cuite : & dans d'autres au contraire dés le commencement. Il eſt des maladies, dis-je, qui n'ont pas plutôt commencé qu'on les voit dans leur grande vigueur, tandis que d'autres ſont tant lentes.

C'eſt pourquoy on ne ſauroit les purger au même tems ; C'eſt a quoy pourtant nous ſerions obligez, s'il faloit s'attacher aux aſpects lunatiques & aſtrals, vû qu'il peut bien arriver que lorſque la nature demandera un remede purgatif, la Lune y repugnera, & qu'ainſi tout ce qu'on feroit ne ſerviroit de rien. Ce qui a porté les plus celebres, tant anciens que nouveaux, de negliger avec raiſon ces ſortes d'obſervations.

Je trouve encor bien plus abſurde ce qu'ont ajoûté ces faiſeurs d'Almanachs tou-

chant la forme des remedes ; car puiſque les Medecins les peuvent ordonner en pareille quantité, ou en potion, ou en electuaires, ou en pilules, vainement implore-t-on la vertu de la Lune : leur étant fort facile d'accorder aux malades ſous la forme d'electuaire, de l'hamech, du diaſenna, du catholicon, &c. délaïés ou dans du boüillon, ou dans des eaux diſtilées, ou dans quelqu'autre liqueur dont on fera une medecine. Ces Meſſieurs font aſſés paroître qu'ils ne ſavent ce que c'eſt ny qu'electuaires, ny que potions : car encor que toutes potions ne ſoient pas faites des electuaires, rien n'empêche qu'on ne mette les electuaires en potions : en effet ne ſe ſert-on pas preſque toûjours des mêmes purgatifs ſimples, comme du ſené, de la rhubarbe, du polypode, &c. tant en potions qu'en forme d'electuaires. Les Medecins ont coûtume de preſcrire leurs remedes tantôt ſous une forme, & tantôt ſous une autre, afin de s'accommoder au goût de leurs malades, dont les uns aiment mieux de les prendre ſolides, que non pas liquides, & d'autres au contraire ; & quelquefois à cauſe de la ſituation plus profonde des parties qui ont beſoin d'être purgées, ou pour la viſcoſité de la matiere, ou pour d'autres motifs, il en eſt de même des pilules. Les anciens Medecins, comme Aëce, Paul, &c. faiſoient diſſoudre l'aloës, quoique d'une extrême amertume, la colokinte & toutes les drogues que nous faiſons entrer dans la compoſition des pilules, avant que de

les

les donner à leurs malades, au lieu que nous ne les leur faiſons prendre qu'en bolus pour tromper le goût, comme auſſi afin qu'en demeurant plus long-tems dans l'eſtomac, elles puiſſent attirer les humeurs peccantes de la tête ou des parties éloignées.

On doit enfin remarquer que tous les remedes ſolides qu'on avale avant que d'agir ſur l'eſtomac par leurs vertus, s'y fondent auſſi bien qu'auroit pû faire l'Apoticaire le plus habile dans quelque liqueur, l'Art ne faiſant rien qu'imiter la Nature ; il eſt bien vray que les remedes liquides qu'on prend operent plus promtement, parce que leur liaiſon étant déja déſunie par le ſecours de l'Art, elle fait moins de peine à la Nature, & c'eſt de là que les Medecins dans les apoplexies & dans d'autres maladies froides délaïent dans de l'eau de vie, ou dans quelqu'autre liqueur propre, les pilules appelées cochies extrêmement ameres, afin qu'elles operent avec plus d'activité.

Il n'y a pas moins de vanité dans ce qu'ils nous chantent encor touchant la ſaignée, vû qu'en quelque état que ſe trouve la Lune, il ne ſera jamais bon de tirer du ſang aux pituiteux, non plus qu'à ceux qui ont des maladies froides, à moins que le ſang & la pituite ne ſe trouvent en abondance. Et Galien ne défend-t-il pas d'ouvrir la veine aux melancoliques, ſi ce n'eſt que le ſang qu'on évacuë paroiſſe noirâtre. Les bilieux & les

Lib. de vena ſectione.

ſanguins étant les ſeuls auſquels la ſaignée convient en quelque ſigne que la Lune ſe rencontre, ſi tant eſt que le mal, l'âge & les forces n'y repugnent, pour les raiſons aleguées. Le même Galien fait bien à nôtre ſujet lorſqu'il dit, qu'on peut ſaigner en quelque tems que ce ſoit de la maladie, ſi les indications pour ce faire s'y rencontrent, fut-il bien le vingtiéme jour depuis le commencement du mal. Or les indications ne ſont autres que la grandeur du mal & les forces, & point du tout la conſtitution des Aſtres, à laquelle ſi nous nous arrêtons, l'occaſion de ſecourir le malade nous échapera, peut-étre avec grand préjudice du malade, ainſi que nous l'avons déja dit.

CHAPITRE XII.

De quelle maniere on doit entendre l'Aphoriſme d'Hippocrate, au ſujet de la purgation, aux jours Caniculaires.

JE veux croire qu'il ſe troüvera quantité de gens qui ne negligent, & ſe mocquent même des obſervations des Aſtrologues: mais qui eſt celuy aujourd'huy qui ne ſache ce que c'eſt que les jours Caniculaires, & qui n'apprehende de ſe mettre dans les re-

medes en ce tems-là, ſelon l'ancien decret d'Hippocrate. *Les purgations*, dit-il, *ſont mal-aiſées durant la canicule & avant qu'elle paroiſſe.* Et quoy qu'il y ait bien de malades alors, qui auroient grand beſoin ou de la ſaignée, ou de la purgation; ils ne laiſſent pas de les rejetter, en quoy ils font tres-mal. Premierement, de ce qu'ils en laiſſent l'entiere gueriſon à la ſeule nature, au tems même qu'elle auroit plus de beſoin que jamais d'étre aidée par les bons remedes. Secondement, ſi pendant la Canicule leur mal peut ſe guerir ſans le ſecours de la Medecine, pourquoy ne le ſera-t-il pas dans tout autre tems, & par ainſi on n'aura qu'à retrancher l'uſage des medicamens dans la cure des maladies. *4. Aphor. 5.*

Mais voïons quelle raiſon a eu Hippocrate d'avancer que dans la canicule les purgations ſont difficiles. Galien nous en donne l'éclairciſſement. Premierement, à cauſe que les corps étant déja trop échauffez par les ardeurs du Soleil, ne peuvent qu'avec beaucoup de peine ſupporter l'acrimonie des medicamens. Secondement, en ce que les purgatifs trouvant les mêmes corps aſſés debiles, elles les affoibliſſent encor davantage. Troiſiémement, parce que la même ardeur de l'air s'oppoſe à leur operation: car tandis qu'elle attire les humeurs du centre à la circonferance, les purgatifs au contraire les repouſſent de la circonferance au centre du corps; ſe faiſant ainſi deux mouvemens contraires, l'effet de la medecine eſt ou nul, *In Commentar. præſentis Aphor.*

ou violent. Toutefois ces raiſons n'ont pas lieu dans une Region auſſi temperée que la France, encor moins dans les contrées qui tirent vers le Nord, comme la baſſe Normandie, l'Angleterre & tous les païs froids de leur nature, quoiqu'il s'y rencontre beaucoup de gens qui ſont aſſés ſimples, pour craindre autant les morſures de ce chien chimerique, que les Eſpagnols : c'eſt pourquoy on n'a que faire de craindre en France, que les corps n'en deviennent plus échauffez, ny qu'ils s'affoibliſſent davantage, encor moins que leurs humeurs ne ſe portent avec rapidité vers la ſuperficie exterieure : Joint que nos medicamens ſont beaucoup plus doux, que ceux du tems d'Hippocrate, tels que ſont le ſené, la caſſe, les tamarins, la rhubarbe, &c. incapables ny d'échauffer exceſſivement nos corps, ny trop agiter les humeurs. Et quand même nous uſerions des plus violens que nous aïons, on peut les preparer d'une telle maniere, & les donner en telle doze, qu'ils ne pourroient pas faire grand mal. On n'aura pas ſujet de s'étonner ſi même Hippocrate craignoit extrêmemẽt l'uſage des remedes purgatifs fort violens dans cette ſaiſon, ſur tout dans ſon païs le plus chaud & le plus ſec du monde. De plus il ne dit pas abſolument qu'il faille s'abſtenir de la purgation, mais ſeulement qu'elle eſt difficile, & non pas impoſſible. D'où vient que dans les maladies tres-aigües qui s'engendrent dans cette ſaiſon, & qu'on ne ſauroit guerir qu'en ſaignant, & qu'en purgeant,

lès Medecins des païs fort chauds, tels que ſont ceux d'Eſpagne, d'Italie, de Provence & du Languedoc, ſe ſervent tres-utilement des purgatifs, quoique moins frequemment & plus benins. Il en eſt pourtant quelqu'autres qui jugent devoir s'en abſtenir, non pas tant à cauſe de la violence de la chaleur, que pour les effets malins de cette conſtellation, à laquelle les Anciens attribuoient une ſi grande force, qu'il s'appeloit *l'Aſtre* par excellence, comme aïant quelque excellente qualité au deſſus des autres, non ſeulement ſur le corps, mais encor ſur l'eſprit; de ſorte que les hommes & les brutes ſont plus travaillez que dans un autre tems, mais ſur tout les chiens qui en deviennent enragez. Ce qui a obligé Galien a déſaprouver la ſaignée durant ces jours-là. Toutefois tous les maléfices dont Pline l'accuſe, ne ſont pas toûjours vrais, puiſque rarement, & même jamais on ne les a remarquez dans le climas de la France, encor moins dans l'Angleterre, n'y aïant que de l'abſurdité à croire qu'il y ait quelques Etoiles mal-faiſantes, puiſqu'elles ſont toutes également pleines de douces influences, & par conſequent fort ſalutaires, & que tout ce que les Anciens nous en ont raconté dans leurs écrits, ne ſe raporte point du tout à l'experience. Nous voïons toutes les années divers degrez de chaleur qui ne ſe rencontrent cependant point les mêmes dans chacune d'icelles; la vertu des Conſtellations a coûtume d'être alterée par la varieté des conjonctions & des aſpects;

ainſi les malignes influences de la Canicule, ſi tant eſt qu'il y en ait, peuvent ſe corriger par l'aſpect des autres Aſtres ; & ſi l'année paſſée 81. fut fort chaude, il ne s'enſuit pas que celle d'apreſent de 82. le doit auſſi être neceſſairement, puiſque nous voïons tout le contraire, étant obligez de reprendre les habits d'hyver, & de nous chauffer tout le mois de Juillet & d'Aouſt, ou peu s'en faut, en écrivant cecy dans Paris.

Il n'y a donc pas toûjours ſujet de craîndre la Canicule en prenant medecine durant qu'elle paroit, puiſque nous remarquons ſouvent qu'aprés un ou deux jours de grande chaleur, le tems ſe rafraîchit & ſe tempere, & au pis aller, il n'y a qu'à moins ſouvent purger, & d'une maniere plus douce ; & ſi les chaleurs continuent, comme il arrive quelquefois, il n'y a qu'à répandre deux ou trois ſeaux d'eau dans quelque ſale baſſe, ou y jetter beaucoup de fuëillages, en fermant porte & fenêtres, & voilà le mois de May revenu, en prenant la medecine un peu matin.

Les purgatifs dont uſoit Hippocrate, nous paroiſſent ſi violens, qu'à peine les mettons-nous en uſage, non pas même en Hyver. Les Auteurs qui ſont dans le même ſentiment, ſont * Joubert, Mercurial, Argentier, * Hollier, Fernel, Fuchſius, Valeriola, Claudinus, Valeſius, & tous ceux qui en ont auſſi écrit. Qu'il nous ſuffiſe donc de finir ce Chapitre par le témoignage autentique du celebre Hollier qui dit, *qu'un*

* *In vulgi erroribus.*
* *In Comment. ad pradict. Aſhor.*

tel precepte doit étre gardé dans la Grece païs natal d'Hippocrate, comme la Region du Monde la plus brûlante, & dans celles qui en approchent, mais nullement dans la France, parce qu'outre les purgatifs legers & benins, comme la caſſe, le catholicon, le lait d'Aneſſe, &c. que nous mettons en uſage, nous ſavons par l'experience que nous en avons, qu'il n'y a aucune Saiſon plus ſaine, ny plus temperée que celle des jours Caniculaires, (particulierement lorſque les vents frais appelez Eteſiæ, *ſoufflent :) tant il eſt vray que nous voïons de nos propres yeux que les maladies engendrées dans les mois de Iuin & Iuillet, ſe trouvent gueries dans le mois d'Aouſt & durant la Canicule. Et voilà ce qui nous oblige de ſaigner ceux qui tombent malades dans ce tems là, ſans craindre même de leur donner des remedes un peu plus forts. Mais ſi davanture il arrive que les chaleurs ſoient fort grandes, ſur tout dans les jours Caniculaires, comme il ſe voit ſouvent dans la France aux mois de May & de Iuin, alors, dis-je, le precepte d'Hippocrate ſera de ſaiſon, tant pour la ſaignée que pour la purgation.* Nous donnant à connoître par là qu'il ne faut pas tant prendre garde au nombre des jours, qu'à conſiderer l'excez de la chaleur, laquelle arrivant au mois de May avant la Canicule, ou en quelque ſaiſon que ce ſoit, il faudra en ce cas s'en tenir au reglement de nôtre divin Vieillard.

J'oſerois bien ajoûter à cette verité qu'il y a divers ſentimens ſur le lever de la Canicule, qui paroiſſoit plutôt du tems des

Anciens, qu'elle ne fait à preſent ; & par ainſi elle arrive chez nous juſtement au tems qu'elle eſt moins chaude, & par conſequent moins à craindre pour la purgation. Sur quoy on peut voir le tres-Savant Denis Petau. J'ay même oüi dire au Sieur du Caſtelet celebre Mathematicien, que ſelon la ſuputation qu'il en a faite, dans ſeize cens ans d'icy, la Canicule s'élevera au mois de Decembre, Mais pour voir la difference qu'il y a entre la Grece païs natal d'Hippocrate & la nôtre, on n'a qu'à lire ce qu'en écrit Heſiode.

Lib. 2. operum & dierum.

Pleïadibus Atlante natis exorientibus
Incipe meſſem, arationem occidentibus.
Hæ quidem noctesque & dies quadraginta
Latent : rurſum vero circumvolvente ſe anno
Apparent, primum ut acuitur ferrum :
Hæc utique arvorum eſt regula.

Pendant quarante jours nous perdons les Pleïades
Leur lever avertit de faire la moiſſon,
Leur coucher oppoſé te montre la Saiſon
Qu'il faut qu'un Laboureur n'ait pas ſes bœufs malades.

Il faut, dit-il, commencer la moiſſon au lever des Pleïades, & ſemer les terres quand elles ſe couchent, qui demeurant quarante jours & quarante nuits cachées, elles ſe montrent derechef au commancement de l'année, ſelon nous, comme on ſe remet à aiguiſer tous les inſtrumens ruſtiques. Et

voila la regle de nos champs.

On remarque par là, dis-je, qu'il met le commancement de la moiſſon au lever des Pleïades, auquel tems à peine commancent-elles dans nos contrées ; car elles ſe levent au mois d'Avril ſelon l'Ancien calcul, ou non pas bien loin du commancement de May.

CHAPITRE XIII.

De la neceſſité qu'il y a de reïterer les purgations.

LEs remedes étant ſi ennuïeux, comme nous venons de le faire voir, pluſieurs s'attendent de recouvrer leur premiere ſanté dés la premiere potion purgative, ſans quoy ils croïent que leur mal eſt audeſſus de la capacité & de l'induſtrie de leur Medecin. Et comme ils ignorent les raiſons qui l'obligent à recommancer, ils n'écoutent pas bien volontiers le mot de *reïterer.* Il ſeroit vraïement fort à ſouhaiter que les maux ceſſaſſent par une ſeule medecine, comme il arrive quelquefois. On ne doit à la verité point donner de medicament capable d'emporter tout à coup les mauvaiſes humeurs ſans beaucoup de conſideration, à cauſe que tous les remedes violens ſont ennemis de la Nature ; ainſi on

doit bien ſe garder de procurer une telle évacuation, à moins qu'il n'y ait des forces ſuffiſantes, que la matiere peccante ne ſoit en petite quantité, & coulante, & que la Nature ne ſe declare elle-même en nôtre faveur, que les humeurs ne ſoient bien cuites, & que les conduits qui les portent vers le bas ventre, ne ſoient bien ouverts. Que ſi les mêmes humeurs ne ſe trouvent cuites toutes à la fois, il n'y aura qu'à les purger à diverſes repriſes, en donnant dabord quelque purgatif fort doux. La même methode devra s'obſerver ſi les forces ſont diminuées, & les humeurs en grande quantité : car qui pourroit, je vous prie, ſans riſque, dans la cakexie faire couler d'un ſeul coup dans le bas ventre tout ce qu'il y a d'humeurs gâtées ; *Evaçuer beaucoup, & tout à la fois*, dit nôtre Hippocrate, *eſt fort perilleux*. Et ailleurs il dit, *que ceux qui ont des abſcez au côté, meurent auſſi bien que les hydropiques dans l'operation, lorſque tout le pus des uns, & toute l'eau des autres ſortent tout à coup*. Et ſi la ſaignée copieuſe juſqu'à la défaillance n'eſt pas capable d'attirer, & de faire ſortir toute l'humeur viciée ; quoiqu'il ſurvienne alors & des dévoiemens, & des vomiſſemens de bile & des ſueurs, combien moins pourra-t-on vuider tout ce qu'il y a de corrompu dans un corps, par un remede purgatif ? On purgera donc avec plus de ſeureté peu à peu, ſelon que les forces du malade le

2. *Aph.* 51.
6. *Aph.* 27.
8. *Meth. medend.*

permettront, eu égard à la partie malade, & par raport à la Nature & à la ſituation de l'humeur nuiſible, parce que rarement ſe trouve-t-elle de la même maniere dans tout le corps ; étant au contraire répanduë deçà & delà dans differentes parties, & bien ſouvent une portion d'icelle eſt cuite, & qu'une autre eſt encor cruë ; qu'une ſera coulante, & l'autre épaiſſe ; qu'une ſera dans un grand repos, tandis que l'autre ſera agitée par ſon boüillonnement. Eſtant donc impoſſible de les évacuer toutes en mêms-tems, il vaut beaucoup mieux purger lentement, & ſeurément, qu'avec promtitude & avec danger. En voilà aſſés pour obliger les malades à n'étre plus impatiens, ny ſi de mauvaiſe humeur quand leurs Medecins prudens & habiles, leur voudront perſuader de reïterer leurs purgations, qui ne laiſſent pas même d'étre utiles aprés leur gueriſon, tant pour emporter les reſtes des maladies, que pour les empêcher de retomber.

CHAPITRE XIV.

Du peu d'utilité des pilules qu'on prend aprés le ſouper.

QUoique cette vieille erreur ſe trouve fort bien refutée dans les écrits de pluſieurs habiles Medecins, elle ne laiſſe pas d'étre ſuivie par certains Docteurs, s'imaginant que pour purger la tête, il n'y a rien de meilleur que de prendre des pilules aprés avoir ſoupé, dont les vertus purgatives y montent plus commodément, avec la vapeur des alimens. Ce qui eſt pourtant faux : puiſque ſi les humeurs étoient attirées de la tête à l'eſtomac par la bouche & par le goſier, & non par les veines, elles s'évacuëroient, ſinon toutes, du moins une bonne partie par les crachats, & leur deſcente ſe feroit apercevoir des malades au tems de la purgation, ce qui n'eſt jamais arrivé comme l'a fort bien remarqué Julius Ceſar Claudinus : Et de vray je ne vois point de tems plus propre pour donner des pilules, que celuy qu'on prend pour les autres medicamens ; je veux dire le matin, aprés la parfaite coction des alimens ; car autrement la vertu du remede, ſe trouve émouſſée & opprimée par l'abondance des alimens qui ſe corrompent auſſi d'un autre côté, en ſe mêlant avec les humeurs viciées que le pur-

In libro elegantiſſimo de ingreſſu ad infirmos, c. 9. l. 2.

gatif a attirées dans l'eſtomac ; outre qu'en piquotant ſon orifice ſuperieur, il peut cauſer le vomiſſement, au dire de Galien. Paul Eginette reprend ceux qui donnent de l'aloës le ſoir & aprés avoir mangé, à cauſe qu'il corromp les alimens, au lieu de purger la bile. Si donc un purgatif auſſi benin que celuy-là eſt capable de nuire ſi fort donné aprés le répas, que ſera-ce ſi on avale des pilules plus violentes avant la parfaite coction des alimens. Que ce ſoit donc plutôt le matin que la nuit quand on voudra s'en ſervir. Je ſay fort bien qu'on en peut donner dans d'autres heures pour bien des raiſons, comme aprés midy & ſur le ſoir, pourvû que ce ſoit loin du repas, ainſi que faiſoit Galien, donnant des pilules compoſées d'aloës, de ſcamonée, & de colokinte, mais non aprés avoir mangé ; étant vray-ſemblable, que la perſonne à qui il les avoit fait prendre n'avoit pas encor ſoupé, puiſqu'elle avoit la langue tumefiée, & qu'elle étoit malade. Et on ſait aſſés que ceux qui ſont atteints de quelque maladie ne mangent, à moins qu'on ne les y oblige, en les preſſant de prendre de la nourriture. Le Savant Fuchſius en a parlé fort doctement, vers qui je renvoy le Lecteur, & je finis en diſant que les malades obeïſſent plus aiſément & plus volontiers à leurs Medecins, ſur ce ſujet qu'en pluſieurs autres choſes non moins neceſſaires qu'utiles.

4. de ſanitat. tuend. Lib. 7. c. 4.

In paradoxis.

CHAPITRE XV.

De l'utilité qu'il y a de prendre les medecines tantôt froides, & tantôt chaudes.

ON voit plusieurs personnes qui ont coûtume de faire chauffer les potions purgatives avant que de les avaler, comme s'il n'y avoit aucune difference entre les medecines & les boüillons. Ce que je ne désaprouve pourtant pas, vû qu'il semble par ce moïen qu'elles operent plutôt, en tardant moins de passer de puissance en acte. Je leur donne neanmoins avis qu'en Eté les froides ne sont pas moins utiles, sur tout étant reçües dans un estomac fort échauffé; outre qu'il n'y a pas peu de purgatifs entrant dans leur composition qui puissent aisément souffrir la decoction, à cause que leur vertu s'exhale à la moindre chaleur. Et si elle ne perit pas tout-à-fait, il y en a du moins une bonne partie qui devient moins efficace, à l'exemple de la rhubarbe, qui étant approchée du feu se trouve plus tardive dans l'operation; ce qui se verifie par son extrait, qui se fait permierement, par son infusion qui en tire & sa teinture & ses qualitez; aprés quoy on le reduit en consistance d'extrait en le faisant secher peu à peu. Ce qui

fait qu'un certain nombre de drachmes qui euſſent ſuffi pour pluſieurs infuſions, à peine peuvent-elles étre ſuffiſantes pour une ſeule once d'extrait, parce qu'en faiſant évaporer l'infuſion, la vertu purgative s'évanoüit avec elle. Secondement une medecine froide eſt ordinairement moins dégoûtante, tant pour la bouche que pour le goſier, qu'une chaude. Troiſiémement, ce qui fait auſſi qu'on la retient mieux ſans la vômir, étant le propre des choſes tiedes de bouleverſer l'eſtomac, & d'exciter au vomiſſement, ſur tout ſi elles ſont en même tems, & déſagreables & contraires à l'eſtomac, tels que ſont preſque tous les purgatifs.

CHAPITRE XVI.

Du peu de danger qu'il y a de boire froid le jour qu'on eſt purgé.

PReſque tout le monde croit qu'il eſt pernicieux de prendre quelque boiſſon froide le jour d'une medecine, & qu'on doit chauffer tout ce qu'on boit, ainſi qu'on fait en Angleterre la boiſſon qu'on appele *poſſetum*, qui ſont ſi en vogue chez les malades. Je ne déſaprouve pas une telle habitude, car elles aident à l'action du medicament, & détachent même les humeurs du ventri-

cule : Auſſi vois-je chez les Anciens que l'eau chaude convient bien aprés avoir avalé un purgatif, pour trois raiſons. Premierement, afin de le faire fondre s'il eſt ſolide. Secondement, pour ſervir de correctif à ſa malignité. Troiſiémement, à deſſein de le détacher des côtez de l'eſtomach, de peur qu'il ne s'y arrête. Ils pratiquoient la même choſe aprés une entiere purgation afin de laver l'eſtomac, de chaſſer les reſtes du purgatif, & pour arrêter ſa violence, ſi d'avanture il purgeoit au delà de la neceſſité. La méme choſe ſe doit entendre des boiſſons appelées *poſſetes*. Mais auſſi il n'eſt pas toûjours neceſſaire de refuſer de boire froid, puiſque les boiſſons froides peuvent être d'une grande utilité. Il y a bien de Medecins qui à l'exemple de Aëce, ordonnent un grand verre d'eau froide auſſitôt aprés, quand c'eſt un eſtomac chaud, pour corriger l'acrimonie du medicament. *Si ceux qui viennent*, dit-il, *d'avaler une medecine ſont purgez avec facilité, il faudra leur donner de l'eau froide à boire ou bien pour s'en garga-riſer.* Jean de Vega Vice-Roy de Sicile étant malade, prit une medecine, mais comme elle n'operoit que fort lentement, ſon Medecin luy fit prendre un boüillon de pouler ſans ſel ; mais comme cela n'y faiſoit rien ; voicy entrer le fameux Ingraſſias qui ne luy eût pas ſitôt fait avaler une livre d'eau froide avec un peu de ſucre, que voila ceſſer les nauſées & les piquotemens de l'eſtomac, & par ce moïen l'iſſuë de la medecine

Tetrab. 1. *Serm.* 3. *c.* 133.

decine fut tres-heureuſe. Pour reconnoiſſance dequoy, ce Prince joignit à tous ſes remercimens la même coupe d'argent dans laquelle il avoit beu ladite eau, & dont la valeur étoit de cinquante écus d'or, au rapport du même Ingraſſias. Sanctrius rapporte la même choſe. Il n'y a donc pas lieu de craindre de boire des boiſſons rafraichiſſantes, comme de la biere, au tems de la purgation, ſur tout dans les repas : car puiſque quatre ou cinq heures aprés la medecine, il eſt permis de prendre quelque nourriture, pourquoy refuſeroit-on de la boiſſon un peu froide, principalement quand celuy qui ſe purge actuellement, n'eſt pas malade, & que ce n'eſt que par precaution.

Lib. de frigi. potu poſt medicamentum. 7. Comment. in Artem Galen.

Mais écoutons Meſué l'un des plus authoriſez, qui traitant des cauſes qui empéchent les medicamens d'operer, *Si cela arrive*, dit-il, *par la debilité de la nature, il n'y aura qu'à donner à boire de l'eau un peu froide. Si au contraire, cela provient du defaut de la faculté expultrice, ou de l'action foible & pareſſeuſe du remede, en donnant de l'eau mediocrement froide, & une heure aprés quelque aſtringent ; on verra pouſſer en bas avec beaucoup de vigueur le même purgatif. Si le medicament*, continuë-t-il, *à faute d'operer, cauſe beaucoup de ſymptomes au corps, un verre d'eau bien froide, outre les ſuſdits ſecours, émouſſe la malignité des purgatifs, au dire de Rufus, & reprime leur acrimonie.* Et ailleurs, il reprend ceux qui ſe preſſent trop

Theoremate 3.

Eod. cap. Theoremat. 4. cap. 5. Canone 1.

tôt de prendre des boüillons gras enſuite d'un purgatif, ou des potages mitonez, à cauſe que ces choſes lâchent, amoliſſent & rempliſſent l'eſtomac, y laiſſent un dégoût pour les viandes avec des nauſées importunes, quoy qu'il avoüe que cela ſe peut pratiquer quelquefois. D'où il prend ſujet d'ordonner des confortatifs, entre leſquels il met le vin ſubtil, & odoriferant, leger, mélé avec de l'eau qu'on aura fait chaufer au feu, ou au Soleil, en évitant, ajoûte-il, celuy qui eſt doux, gros & troüble, non moins que l'eau, ou chaude, ou à la glace; celle-là relâche l'eſtomac, & diſſipe ſa force, & celle-cy éteint la chaleur naturelle déja affoiblie.

Concluons delà qu'on peut enſuite d'un purgatif mettre en uſage tantôt des boiſſons froides, & tantôt des chaudes, comme en Angleterre ce qu'on y appele *Poſſeta*.

Qu'on ſache auſſi qu'il y a des eſtomacs qui ne ſauroient ſouffrir un verre d'eau froide trois heures aprés la medecine, ce que j'ay moy-même épreuvé, qui a faute d'un boüillon pour me deſalterer, aïant bû de l'eau, j'en eus la fiévre accompagnée de grands maux de tête & de furieuſes tranchées, qui ceſſerent aprés un boüillon à la viande.

CHAPITRE XVII.

De ceux qui, paſſé le commencement du Printems, ne veulent plus entendre parler de purgation.

QUoy que pluſieurs de ceux qui ont coûtume d'étre affligez tous les ans de certaines maladies, ſachent par experience qu'il n'y a que la purgation qui les en délivre, ils ne veulent la mettre en uſage qu'au commencement du Printems, & alleguent pour raiſon que ſa fin eſt trop à craindre pour étre trop proche de l'Eté. En quoy ils ſe trompent lourdement, parce que ce remede ne ſe preſcrit que par precaution à ceux qui ſe portent à la verité aſſez bien, mais qui tomberoient malades ſans un tel ſecours. Or le tems le plus propre c'eſt quand le Printems commance, parce qu'alors il y a plus de forces dans nos corps, que le tems eſt tres-moderé, que les humeurs encor aſſoupies par l'hiver, devenant agitées à l'arrivée de la chaleur printaniere, obeïſſent mieux & à la nature & aux remedes evacuatifs. Il eſt vray, qu'il n'y a pas une même humeur en tous, & qu'au contraire, étant differentes, elles dominent diverſement, ſelon les differens ſujets, ſoit pour leur regime de vivre particulier, ſoit pour leur na-

turel ſingulier, qui fait que les uns ſont bilieux, & les autres pituiteux, ce qui empéche que la même purgation ne peut étre propre ny à tous, ny dans une même ſaiſon.

Secondement, le Printems commence dans certains lieux plutôt, & dans d'autres plus tard, ſuivant la differente ſituation des climas : car les Medecins ne definiſſent pas les tems de l'année par les quatre Saiſons, à à la maniere des Aſtrologues, mais ils ſe reglent ſur la ſeule temperature de l'air : ainſi voit-t-on bien ſouvent l'hiver aſſez rude vers la baſſe Normandie, & en Angleterre, lors que le Soleil entre dans le ſigne du Belier au commencement de Mars, qui eſt le tems auquel, ſelon les Aſtrologues, le Printems commence.

Que ceux donc qui ont beſoin de ſe purger le faſſent en s'accommodant à la temperature de l'air, ſans avoir égard à la ſupputation des mois, fût-il bien la fin de May, qui eſt le mois auquel il fait aſſeurément bon purger, à cauſe de la tres-grande douceur de l'air, qui approche fort de celle de la chaleur naturelle, & que les forces corporelles ſont dans leur plus haut point, ainſi qu'il ſe pratique par les Medecins dans les regions plus chaudes, ny que la France, ny que l'Angleterre. Je n'ignore pourtant pas que Galien ordonne la purgation aux uns quand la ſaiſon printaniere commence, & aux autres quand elle finit, ſelon la difference conſtitution de leurs corps. Ceux en qui

la pituite abonde doivent se purger dés son commencement, à cause que les humeurs phlegmatiques s'étant amassées durant l'hiver se fondent à l'arrivée du doux Printems; & à moins que de les evacuer, elles peuvent causer des maladies fâcheuses, en se repandant sans peine dans le corps. Quant aux bilieux, la purgation leur sera plus utile étant faits sur sa fin, de peur que ces sortes d'humeurs chaudes, s'enflammant davantage à l'approche des ardeurs de l'Eté, elles ne se corrompent, & qu'elles n'engendrent des fiévres. Ainsi que l'enseigne Galien. *Une certaine personne*, dit-il, *étant sujette à tomber tous les Etez dans une fiévre tierce, a passé déja plusieurs années sans l'avoir, depuis que nous luy fimes vuider de la bile jaune sur la fin du printems. Et par ainsi il vaut mieux purger ces sortes de gens de la méme maniere; comme il est meilleur de mettre dans les remedes dés que le Printems arrive, les epileptiques, les goûteux & les mélancoliques, aussi bien que tous ceux qui sont malades par la retention des humeurs grossieres.* *Com. ad Aph. 47. lib. sexti.*

CHAPITRE XVIII.

De la neceſſité qu'il y a de prendre medecine, bien qu'on ne mange pas, quand on eſt malade.

IL n'y a point de Medecin à qui il n'arrive que trop, qu'en ordonnant aux malades ſoit lavemens, ou purgations, il ne ſoit contrarié par les aſſiſtans, ou par les gardes, alleguant qu'ils ne mangent point, qu'ils ſont trop debiles pour pouvoir ſupporter ces ſortes de remedes. Qu'on apprenne donc que bien ſouvent on a vû ſortir des excremens fort endurcis par la grande chaleur de la fiévre, enſuite des lavemens les plus doux, quoy que les malades n'euſſent pris dépuis longtems que des boüillons, tant ils avoient d'averſion pour les autres alimens. De plus, il eſt bon de remarquer, que la purgation ne s'ordonne pas ſeulement afin de dégager le ventre, mais auſſi pour évacuer les humeurs morbifiques. Le dégoût dont les malades ſont travaillez, ne procedant que de la corruption des humeurs, qui demandent d'étre vuidées, aprés quoy l'appetit revient, & l'eſtomac ſe rétablit, reprenant ſa premiere vigueur; car l'averſion des viandes, l'amertume de la bouche, & ſemblables ſymptomes ſont un indice ſeur

pour la purgation, ſuivant l'Aphoriſme, diſant, *Que celuy qui eſt ſans fiévre a un grand dégoût pour les alimens, avec de maux de cœur, accompagnez de vertiges tenebreux, & de quelque amertume, ne doit pas manquer de prendre quelque purgatif par la bouche*, parce que tous ces ſymptomes ſont cauſez par les humeurs qui bouchent l'orifice de l'eſtomac. Or bien que les malades ne prennent aucun aliment ſolide, ne laiſſent pas d'avoir en dedans quantité d'humeurs viciées, qui empéchent que l'appetit ne leur revienne, juſqu'à ce qu'ils ſoient vuidées; à faute dequoy ils empirent tous les jours, & quelquefois en deviennent incurables. 4 *Aphor.* 17.

CHAPITRE XIX.

Du jugement favorable qu'on doit porter ſur le vomiſſement d'une medecine, quelque tems aprés l'avoir avalée.

ON entend quelquefois les malades ſe plaindre de ce qu'aprés avoir pris medecine à deſſein de ſe purger par en bas, ſe trouvent tout au contraire purgez par en haut. J'avoüe que cette maniere de purgation eſt fort incommode, puiſque les vomiſſs ont coûtume de violenter la Nature;

mais on doit ſavoir qu'il peut arriver un ſi grand changement dans l'action du même remede, que de purgatif par en bas, il deviendra vomitif, ou tout au contraire, de vomitif, dejectif; quoy que ſelon l'ordre naturel, le corps ſe dégage plutôt par les ſelles que par la bouche. Et c'eſt pour cela même que le bas ventre a été ainſi placé, dans lequel les humeurs excrementeuſes ſe precipitent par leur propre poids, & où il y a grand nombre de petites veines meſaraiques qui les déchargent dans les inteſtins. Si eſt-ce pourtant qu'un remede purgatif par les ſelles ne devient vomitif qu'en qualité de medicament, & que par rapport à la diſpoſition du malade.

De la part du medicament, premierement s'il eſt violent, & l'orifice du ventricule s'en trouve fort picoté.

Secondement, s'il eſt extrémément deſagreable, s'il eſt dégoûtant, & de mauvaiſe odeur, & que l'eſtomac ne peut ſouffrir.

Troiſiémement, s'il eſt ſubtil, leger & s'il ſurnage, comme quand il eſt mélé avec des choſes graſſes ou huileuſes.

Quatriémement, s'il engendre beaucoup de vents, comme le ſené, la fleur de thym, & l'agaric, leſquelles vapeurs irritent en s'élevant l'orifice ſuperieur du même ventricule.

Cinquiémement, quand la doſe en eſt exceſſive: par leſquelles cauſes non ſeulement le remede, mais auſſi l'aliment peut exciter à vomir.

De la part du malade, s'il eſt d'un eſtomac debile, & de qui le ſentiment ſoit fort ſenſible; s'il jette la veuë ſur des choſes qui font mal au cœur, s'il en flaire des puantes, & ſi enfin il agite extraordinairement ſon corps, parce que le mouvement fait vomir, comme il ſe voit en ceux qui vont ſur mer. Mais on n'a que faire de craindre pour celuy qui vomit une ou deux heures aprés avoir avalé une medecine, à cauſe que le purgatif aïant été déja diſſous & reduit de puiſſance en acte (comme parlent les Medecins,) a eu le tems de répandre ſa vertu par tout le corps, ce qui eſt cauſe qu'il ne purge pas moins que s'il y étoit reſté tout entier, étant même quelquefois avantageux de le rejetter par la bouche; car il entraine avec ſoy en ſortant des humeurs épaiſſes, pituiteuſes, avec d'autres, qui étoient fort adherantes dans l'eſtomac, & qui ne fuſſent peut-étre jamais ſorties par les ſeles. Il ne faut donc pas blâmer le Medecin ny l'Apoticaire quand la medecine opere quelquefois tout autrement qu'on ne s'étoit proposé, puiſque bien loin qu'il en arrive de là quelque incommodité, le malade en recevra beaucoup d'utilité.

CHAPITRE XX.

De ceux qui apprehendent la purgation lors qu'ils vont ſouvent à la ſelle.

LE peuple s'étonne ſouvent, & penſe même qu'il eſt inutile, ou plutôt que c'eſt mal fait aux Medecins d'ordonner des purgatifs à ceux qui ont quelque cours de ventre, capables de l'augmenter, de diminuër & de détruire les forces des malades. Mais il en va tout autrement, puiſque rien n'arrête tant le ventre que la purgation. Il eſt quelquefois bon d'avoir le ventre fort libre dans une parfaite ſanté, moyennant que ce flux ne ſoit pas exceſſif, ny nuiſible aux forces; pourvû, dit Celſe, que le ventre ceſſe de couler le ſeptiéme jour. Cet écoulement eſt tantôt bon, & tantôt mauvais pour les malades, ſelon la diverſe conſtitution du malade & du tems, & ſuivant la nature du mal. Il eſt ſalutaire, dis-je, s'il eſt critique, d'où il ne ſort que les humeurs qu'il faut, au grand ſoulagement du malade. Ce qui nous oblige tantôt de l'arrêter, & tantôt de le laiſſer aller. Mais ſi on l'arrête par des remedes aſtringens, l'humeur morbifique étant detenuë, cauſe ſouvent un plus grand mal, en gâtant & corrompant par ſa proximité, le reſte des humeurs qui infectent à leur tour les par-

ties nobles, ou bien le flux en devient pire & plus pernicieux que le precedent. C'eſt le commun proverbe des Medecins, que pour venir à bout des maladies, il en faut auparavant éloigner les cauſes; d'où il s'enſuit que la plus ſeure methode pour guerir le flux de ventre, conſiſte dans le retranchement de la cauſe qui le fomente; & c'eſt ce que fait ſur tout la purgation avec beaucoup de facilité & de ſeureté, aprés laquelle ou il s'arrête de ſoy-même, ou à faute dequoy les aſtringens ſont alors fort de ſaiſon: J'ay vû quantité de malades aller pluſieurs fois par jour à la garde-robe, auſquels aïant fait prendre aprés mille refus, de la rhubarbe, leur ventre en eſt devenu moins libre, qu'il n'avoit coûtume de faire, par l'effort de la Nature, & qui ſe ſont trouvez enſuite gueris: auſſi l'axiome vulgaire de Medecine ne porte-t-il, pas qu'une diarrhée ſe guerit par une autre diarrhée, non moins qu'un vomiſſement par un autre. Ce n'eſt pas à dire toutefois que les choſes ſemblables ſervent de remede à celles qui leurs reſſemblent, ſi ce n'eſt par accident, je veux dire que les cauſes qui faiſoient la diarrhée étant ôtées, elle ceſſe d'elle-même.

CHAPITRE XXI.

Chapitre ajoûté.

De certaines gens qui s'imaginent que les Medecins prolongent les maux, ne faiſant qu'abuſer les malades.

IL n'eſt gueres de Profeſſion plus ſujette à la calomnie que la Medecine, laquelle n'étant qu'un Art conjectural, un Medecin ne ſauroit faire toûjours un prognoſtic aſſuré, lorſqu'il tâche par ſes remedes de chaſſer la cauſe du mal, parce qu'il eſt ſouvent trompé par les ſignes externes; de ſorte que penſant être à la fin de ſa cure, il ſe voit obligé de recommencer tout de nouveau, à cauſe qu'il ſe trouve plus d'humeurs peccantes, & beaucoup plus de corruption, qu'il n'avoit pû prévoir, ainſi le malade ne ſauroit guerir, ſitôt qu'il l'avoit fait eſperer, ou que les parens ou amis qui n'y connoiſſent rien, ſe l'étoient imaginé. Ce qui les porte à accuſer le Medecin ou d'ignorance, ou de malice, ou bien de negligence. Quant au premier défaut, je ſupoſe que le Medecin ſoit expert, ſavant & honnête-homme, & s'il n'a toutes ces qualitez là, on a tort d'abandonner la vie du malade entre ſes mains; ſi bien qu'on doit plutôt s'en prendre à ceux qui le ſouffrent, qu'au Medecin même.

Pour la negligence, j'avouë qu'il eſt

des Medecins habiles & gens de bien, qui n'aportent pas tous les ſoins qu'ils pourroient bien. On ne doit pourtant jamais croire que ce ſoit à deſſein de faire durer plus long-tems le mal, mais plutôt qu'ils ſont occupés à voir d'autres malades, ou à leurs autres affaires. En quoy il y a bon remede, qui eſt de les ſi bien païer qu'ils n'y manquent pas, en leur donnant même un Coadjuteur, afin de veiller de plus prés à tous les mouvemens de la maladie.

Pour ce qui eſt du pretendu prolongement du mal, afin que les Medecins en retirent plus de profit, je ſuppoſe qu'il ſoit craignant Dieu, & s'il n'eſt pas tel, on ne le doit du tout point emploïer. J'avance même, que s'il ne guerit auſſi promtement qu'il pourroit, il s'en faut bien qu'il ne ſoit habile-homme, faiſant tout le contraire de ce qu'il pretend; vû que s'il guerit beaucoup plutôt que les autres, il ſera plus recherché qu'eux, ainſi gagnera-t-il plus de bien, & s'aquerra en même-tems une plus haute reputation, n'y aïant gueres de perſonnes qui n'aiment plûtôt donner un Loüis d'or par viſite à celuy qui ſaura les tirer promtement d'affaires, que vingt ſols à un autre moins habile. Mais en verité, ce n'eſt pas toûjours au pouvoir du Medecin, de remettre dans peu les malades ſur pied; encor moins de leur redonner leur premiere ſanté, en les touchant, en les voïant, ou en leur ordonnant quelque petite choſe: parce que ſi cela étoit, outre qu'il auroit moins de peine, & qu'il en ſe-

roit moins eſtimé, il deviendroit bientôt grand Seigneur. Il eſt des grandes maladies à peu prés comme des Places fortes, devant leſquelles on aura mis le ſiege qui dure quelquefois beaucoup plus long-tems, que celuy qui l'aſſiege ne s'étoit promis, ſoit par la vigoureuſe reſiſtance des Aſſiegez, ſoit par les bonnes proviſions & munitions de Guerre, ſoit par l'infidelité ou par l'ignorance des Eſpions, qui n'ont pas fait un raport au juſte de l'état de la place, &c. Cependant quoy que faſſe le Capitaine pour prendre la Place, il ne ſauroit quelquefois empêcher qu'on ne le ſoupçonne ou de negligence, ou de lâcheté, ou d'intelligence, ou d'ignorance, ou de precipitation, ou de trop de lenteur, tandis que ceux qui font de tels jugemens, ignorent la vigoureuſe reſiſtance des Aſſiegez, l'abondance de toutes choſes, la bravoure des Soldats, la reſolution des Bourgeois, & toutes les autres choſes requiſes pour ſe bien défendre. De plus ne voit-on pas que les Medecins les plus habiles, ne gueriſſent pas plutôt leurs parens, leurs amis, & les autres dont ils ne prennent quoy que ce ſoit dans de ſemblables maladies, & dans des mêmes ſujets, pour ne pas dire que les Medecins, leurs femmes & leurs enfans, ne ſont pas moins ſujets à de fort longues maladies. Ainſi c'eſt une injuſtice qu'on leur rend en les accuſant de prolonger les maux, pour peu qu'ils aïent d'attache à leur avancement, & qu'ils aïent d'honneur; à qui, dis-je, il arrive par mal-

heur, la même choſe qu'à ceux qui ont mis le Siege devant une Ville, qui penſant l'emporter dans trois jours, y ſeront les trois mois entiers, ſans qu'ils s'épargnent, & c'eſt compter ſans l'hôte, quand ils ſe ſont mis dans la tête qu'un tel Baſtion n'endurera qu'une trentaine de coups de Canons, qui cependant ne feront que blanchir, & il y en faudra plus de cent pour le mettre à bas; & que les Aſſiegez n'auront de vivres que pour huit jours, & ils en auront pour ſix mois. Je dis donc, que comme on ne doit pas s'en prendre au Capitaine, ny l'accuſer de manquer à ſon devoir quand il fait tout ce que l'Art demande; beaucoup moins devra-t-on accuſer le Medecin, lorſque les remedes ne ſont pas ſuivis des effets dont il s'étoit flaté. Et c'eſt ce qui rend ce noble Art conjectural. La conjecture, dit Galien, étant moïenne entre la connoiſſance parfaite, & la pure ignorance.

En voilà aſſés pour nous obliger à prendre en bonne part le ſuccés des remedes qu'un Medecin habile & ſavant aura ordonnés avec beaucoup de prudence, en en remettant toute l'iſſuë à Dieu qui donne, qui ôte, qui augmente, & qui diminuë la force aux medicamens, ſelon qu'il luy plaît.

Mais j'entens dire, ce me ſemble, à certaines perſonnes qu'il eſt des Medecins dont la coûtume eſt de mettre fort bas leurs malades tout exprés, tant par l'abſtinence que par des évacuations, en danger même de paſſer le pas, afin de faire voir combien leur Art

eſt admirable, & combien meritent-ils d'éloges & de veneration lorſqu'ils les peuvent retirer d'un ſi mauvais pas, aprés avoir fait dés le commencement leur prognoſtic d'une tres-dangereuſe maladie.

Je confeſſe que ce ſeroit l'action du monde & la plus lâche & la plus mêchante, ſi un Medecin en avoit uſé de la ſorte envers un malade, ſe rendant par là indigne de ſon caractere, & digne d'étre comparé à celuy qui auroit jetté un homme dans la riviere ſans ſavoir nager, eſperant de le ſauver en luy jettant une corde aprés qu'il auroit vû bien boire, parce qu'à faute de ne pouvoir la prendre, ou de la tenir bien ferme, il ſe noïeroit miſerablement, ou luy-même n'aura pas aſſés de forces pour l'en retirer. Diſons plutôt, que pour l'ordinaire c'eſt la violence du mal, qui diminuë & qui épuiſe les forces des malades, lequel va toûjours en augmentant juſqu'à un certain point appelé vigueur du mal, aprés lequel ſi le mal eſt gueriſſable, la Nature prend le deſſus. Je connois bien des gens qui aiment mieux guerir plus tard, & étre traitez plus doucement. En ce cas l'honneur du Medecin eſt à couvert de toute accuſation, n'y aïant aucun Medecin qui ſait bien ſa profeſſion, qui voulut malicieuſement faire durer le mal: car il n'en ſauroit meſurer la longueur, parce qu'en l'entretenant, la maladie interne pourroit bien empirer, ce qui eſt bien pis que d'étre ſimplement longue, d'autant qu'à faute de jetter de l'eau, avec

beaucoup

beaucoup de hâte dans un feu allumé aux quatre coins d'une maiſon, il s'en enſuit ſon entier embraſement. On ordonne bien quelquefois d'empêcher les ulceres de guerir ſi vîte, afin que les impuretez du dedans ſe vuident par là. En quoy il y a bien de la difference. Il eſt des maladies preſque incurables, comme des Villes fortes qu'on ne ſauroit prendre qu'avec une bonne batterie, ſoit de Canons, Petars, Bombes & Carcaſſes; car ce ſeroit une extrême folie de tenter à renverſer ſes murs à coups de piſtolets, & forcer à coups de poings ceux du dedans.

CHAPITRE XXII.

Du peu d'aprehenſion qu'on doit avoir de l'uſage des lavemens.

IL y a beaucoup de monde qui rejette les lavemens, comme un remede fâcheux & plein de danger. En quoy on ſe trompe fort, n'y aïant rien dans toute la Medecine, de plus benin & de plus innocent: car bien loin de toucher aucune des parties nobles, ils ne paſſent pas au delà des gros boïaux, à telles enſeignes que ſelon que la nature du mal l'exige, nous y ajoûtons ſouvent avec ſuccés des medicamens fort acres, qu'aucune autre partie ne pourroit jamais ſupporter.

Les clyſteres appelés émolliens & rafraîchiſſans qu'on donne dans les fiévres & dans d'autres maladies, ſont encor beaucoup moins nuiſibles, ne contenant rien d'ordinaire qu'on ne puiſſe prendre par la bouche, leur quantité prés, leſquels ſont utiles à pluſieurs parties, comme aux yeux, au cerveau, à l'eſtomac, & aux viſceres les plus cachés, dont la proprieté eſt non ſeulement de lâcher le bas ventre, mais auſſi de détacher par leur liquidité pluſieurs humeurs épaiſſes & viſqueuſes adherantes aux tuniques des inteſtins. Ils ſervent de plus d'une douce fomentation aux reins & aux viſceres contenus dans l'abdomen : Et c'eſt par ce moïen qu'ils font ſortir ſouvent des choſes du corps, que pluſieurs medecines n'auroient pû faire. Galien nous en eſt un ſeur garant : car comme il étoit fort tourmenté d'une cruelle colique, il s'en trouva délivré par l'expulſion d'une pituite groſſiere, gluante & viſqueuſe qu'on appele vitrée, enſuite d'un lavement fait avec l'huile de ruë. Or puiſque l'uſage des clyſteres peut étre ſi profitable, on n'a que faire de l'apprehender, mais au contraire s'en ſervir toutes les fois qu'il en ſera beſoin.

Je donne avis de trois choſes au Public : premierement, d'en prendre un la veille de la ſaignée, comme tous les Medecins l'enſeignent, de peur que l'impureté de la premiere region n'en ſoit attirée par les veines aprés leur évacuation, & que la maſſe du ſang n'en ſoit infectée.

Secondement. Si le ventre eſt fort reſſerré, & qu'il ſoit neceſſaire, de prendre un purgatif, on ne devra manquer de prendre un lavement auparavant, afin de vuider par ce moïen les gros excremens, parce que la dureté du ventre retarde la vertu du purgatif. Et comme dans tout medicament, il ſe trouve une certaine faculté generale propre pour expulſer les excremens, outre celle qui luy eſt propre, par laquelle le purgatif attire les humeurs qui luy ſont familieres par une proprieté ſinguliere. Le ventre étant fort dur, & les excremens fort endurcis, il ne peut les chaſſer ſans cauſer bien de tranchées, dans l'expulſion deſquels la vertu des purgatifs devient languiſſante dans leur operation, & les humeurs attirées par le medicament ne peuvent étre évacuées, qui reſtant à moitié chemin dans les inteſtins, produiſent la dyſenterie, les coliques, les vomiſſemens, des défaillances, des vertiges & d'autres ſymptomes. Hippocrate ſemble avoir voulu nous le donner à entendre quand il dit, *Si quelqu'un veut purger les corps, il les doit rendre fluides auparavant* : Or comme on peut les rendre coulans en pluſieurs manieres, celle qui ſe fait par les lavemens n'eſt pas à mépriſer. Et c'eſt ce que Galien louë fort. *Quelqu'un veut-il purger*, dit ailleurs Hippocrate, *qu'il rende bien fluides auparavant les corps. Veut-il les rendre fluides par en haut, qu'il reſſerre le ventre : mais ſi c'eſt le bas, qu'il veut rendre fluide, qu'il l'humecte :* Or le moïen du monde le plus commode pour

2. *Aph.* 9. *Sect.* 4. *de victu acutor.* 7. *Aph.* 72.

humecter, c'eſt l'uſage des clyſteres. Ainſi Galien entre les cauſes qui empêchent le purgatif d'operer, y met la condenſation des excremens. *Le plus ſouvent*, dit-il, *les excremens épeſſis & deſſechez dans quelque boïau, empêchent l'évacuation.*

Lib. quos purgare oportet.

Troiſiémement. Non ſeulement avant que de purger, mais encor aprés il ſera bon de donner un lavement leger & deterſif, afin d'entraîner les reſtes des humeurs qui demeurent quelquefois attachez dans les inteſtins, ainſi que les plus habiles Docteurs dans cet Art l'ordonnent, parce que le lavement n'eſt pas plutôt reçû, qu'il lave les inteſtins, & corrige en adouciſſant le dommage que le purgatif y a laiſſé par ſa violence, ſur tout quand c'eſt de ceux où il entre de la ſcamonée, qui a coûtume de bleſſer les boïaux par ſon acrimonie. Il en eſt de même des autres plus violens, ainſi que l'explique fort bien Valeriola aprés d'autres bons Auteurs.

Lib. 3. locor. commun.

On ſe ſervoit autrefois d'une veſcie de Bœuf attachée à un tuïau, mais comme tout le monde ſe ſert à preſent bien à propos des ſyringues, je n'en diray rien davantage.

CHAPITRE XXIII.

De l'ingratitude des perſonnes qui ont éte gueries, envers les Medecins.

Chapitre ajoûté.

SI au dire d'un Ancien, l'oubli d'un bien-fait reçû peut paſſer pour un ſacrilege, & pour un crime preſque indigne de pardon; que dirons-nous de l'ingratitude ordinaire de certains convaleſcens à l'égard de ceux qui les ont gueris avec l'aide de Dieu. Tout le monde convient que l'ingratitude eſt odieuſe à Dieu & aux hommes; & que c'eſt le plus grand reproche qu'on puiſſe faire à un homme que de l'appeler ingrat. Cependant il n'eſt rien de plus ordinaire aujourd'huy que ce vice à l'endroit des Medecins, qui au lieu des éloges & de la recompenſe deuë à leur merite, ne reçoivent que de la froideur & de l'ingratitude, n'y aïant guere de Profeſſion plus expoſée à la calomnie, couſine germaine de l'ingratitude, que la leur. Et je ſuis aſſûré qu'il y auroit peu d'honnêtes gens qui vouluſſent exercer la Medecine, s'il ne ſe rencontroit dans le monde des perſonnes aſſés reconnoiſſantes & aſſés genereuſes, pour publier hautement l'obligation qu'ils ont à tels & tels Medecins, dont ils tiennent la vie aprés

Dieu, les aïant ſatisfaits de leurs ſoins & de leurs peines ſelon leur pouvoir ; avoüans que comme la vie eſt audeſſus de tous les biens du monde, ils demeureront auſſi toûjours leurs redevables. Et d'éfet ſi vous aviés ôté des mains d'un furieux, l'épée qu'il alloit plonger dans le ſein d'un homme, ou bien la corde avec laquelle il s'étrangloit déja, ne vous ſeroit-il pas obligé de la vie & de tout ſon bien ? Seroit-il bien ſuffiſant pour vous en recompenſer ? Pour moy, dira quelqu'un, j'ay bien païé mon Medecin, & même au delà de ce que je luy devois pour tous ſes ſoins. Mais hélas ! ce n'eſt qu'une bien petite reconnoiſſance pour ce grand ſecours que vous avez reçûs de luy, en vous retirant du tombeau avec l'aide du Ciel, & il ne vous reſte pour le dignement recompenſer, que d'expoſer vôtre propre vie pour la ſienne, encor qu'il ne l'ait pas expoſée pour la vôtre. Tout cecy n'eſt que pour vous faire connoître que vous luy étes toûjours ſon redevable, quoique vous faſſiés d'ailleurs. Quoy, me dirés-vous, voilà qui eſt un peu fort, de dire ſauver la vie, & preſerver du trépas. Mais eſt-il pas vray, que ſi vous rencontriez en vôtre chemin un homme bleſſé d'un grand coup d'épée, & que vous miſſiez vôtre doigt ſur ſa plaïe afin d'en étancher le ſang qui ſortoit à gros boüillons, ne luy auriez-vous pas ſauvé la vie ? J'en dis de même à l'égard d'une plevreſie, d'un grand flux de ventre, d'un vomiſſement exceſſif, d'une perte de ſang con-

tinuelle, d'une ſquinance, d'une fluxion ſur la poitrine, d'une fiévre continuë ou chaude, &c. Ou bien ſi voïant un enfant tombé dans un grand feu, ou dans un puits, & que vous l'en retiraſſiés, ne voudriez-vous pas que les parens vous ſuſſent gré de ſa vie ? Il en eſt de même des Medecins qui remedient aux maladies internes, en ſecourant la Nature par des bons remedes en differentes manieres : *Quorum manus, inquit Herophilus, ſunt auxiliares Dei manus.* Auſſi Salomon n'a-t-il pas dit du Medecin que ſa ſience luy fait lever la tête, le rendant admirable entre les Princes, & qu'il ſera honnoré des Têtes couronnées. Et voilà les principales reconnoiſſances qu'on leur doit, je veux dire, l'honneur & une gratitude, enſuite d'une obligation extrême, ſans ſe perſuader qu'on les ait ſuffiſamment recompenſez de quelque ſomme d'argent.

Mais il y en a qui ſont encor bien pis : car ſont-ils gueris par les grands ſoins, & par les bons remedes de leurs Medecins, ils ne peuvent ſouffrir de ſe dire leurs redevables, & peu s'en faut qu'ils ne haïſſent ceux qui les ont rétablis dans leur premiere ſanté ; & ils changent de quartier s'ils peuvent, afin de ne leur donner rien du tout : Et ſi par hazard ils les rencontrent dans une ruë, ils font ſemblant de ne les pas voir, ou bien ils gagnent quelqu'autre coin de ruë, ou quelque maiſon inconnuë, faiſant ſemblant d'y avoir affaire, afin d'éviter leur rencontre. O ingratitude extrême ! ô mal-

honnêtes gens ! Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que ce vice regne, puiſque le divin Hippocrate fait parler ainſi Damagée. *Ie penſe, ô Hippocrate*, dit-il, *qu'au Siecle où nous ſommes, il ſe trouve quantité de choſes fort ſujettes à la calomnie & à l'ingratitude, vû que nos malades ne ſe voïent pas plutôt échapez, qu'ils en raportent toute leur gueriſon à leurs faux Dieux, ou à la Fortune, ou bien à leur bon temperament, & ils dérobent ainſi tout l'honneur au Medecin qui les a tirez d'affaires, lequel ils haiſſent dépuis, fort fâchez qu'ils ſont, de ce qu'on croit qu'ils luy ſont redevables d'un ſi grand bienfait ; étant méme bien aiſes que les Charlatans qui portent envie aux Medecins, ſachent le peu d'obligation qu'ils leurs ont.* Voilà ce qu'Hippocrate diſoit de ſon tems, qui ne convient pas mal à ce que nous voïons à preſent ; outre ce qu'on y a rencheri dépuis. La plûpart de nos malades raportent toute leur gueriſon à quelque Saint, ou à quelque Sainte à qui ils ſe ſeront voüez, encor que la plûpart manquent d'accomplir leurs vœux, ainſi que dit l'Italien, *paſſato lornalo, gabato lo ſanto.* Ils ne manquent pas de faire de grandes promeſſes aux Medecins dans le plus fort du mal, leur promettant mons & merveilles, & quelquefois une bonne penſion durant toute leur vie, les devant faire tout or & pierres precieuſes : mais eſt-on hors de peril, on enrage d'avoir promis quelque choſe, dans l'opinion qu'on a que les Medecins n'y ont guere contribué, & qu'on auroit bien gueri

In Epiſt.

ſans eux : que ce ſont les vœux qu'on a faits qui en ſont l'unique cauſe, ou le bon & fidel ſervice des gardes, les bons boüillons, les excellens potages, ou bien l'Apoticaire qui voudra s'attribüer tout le ſuccés, ou enfin leur forte complexion, ou quelque cas fortuit, comme un excés ou deſordre qu'on aura fait, à qui on ſera aſſés fou pour raporter toute la bonne iſſuë. Enfin Monſieur le Medecin n'aura que la moindre part, ou point du tout, dans l'honneur comme dans la reconnoiſſance qu'il a droit d'y pretendre.

Mais revenons aux promeſſes. Le malade eſt-il remis en ſanté, il allegue que ſa maladie luy coûte tant, qu'il a dépensé une telle ſomme qui eſt l'interêt d'un tel fonds, oubliant ſon devoir envers ſon Medecin, auquel il impute la plus grande partie de la dépenſe, l'eſtimant ſuperfluë, en luy en voulant de ce qu'il a été detenu ſi longtems dans ſon lit, dans la creance qu'il a qu'il pouvoit étre plutôt gueri, & a beaucoup moins de frais ; de ſorte qu'à l'oüir parler le Medecin luy ſeroit encor redevable ; & je croy qu'il ne tiendroit pas à luy qu'il ne fut condamné aux dépens, dommages & interêts, s'il trouvoit des juges à ſa poſte auſſi injuſtes que luy-même. Ne peut-on pas comparer une telle ingratitude à celle d'une perſonne qui en feroit ajourner une autre pour avoir couru pour luy couper la corde dont elle s'étrangloit, ou de quelqu'un qui tout prés d'étre noyé de-

manderoit reparation envers celuy qui luy auroit déchiré ſes habits dans les efforts qu'il auroit faits en le retirant du fonds de l'eau : ainſi, comme dit le proverbe, tel nous demande qui nous doit ; ils aimeront mieux dire qu'un valet ignorant, ou qu'une petite ſervante les ont rétablis, plûtôt qu'un Medecin, pour ne les payer que d'ingratitude.

D'autres ſont ſi habiles qu'ils ne comprennent pas ce à quoy ils ſont obligez, ou bien le ſachans, ils ſont honteux de n'avoir la volonté de l'avoüer & de leur rendre quelque juſtice, ce qui eſt odieux tant à Dieu qu'aux hommes. Un Medecin eſt plus à plaindre qu'un Procureur, ny qu'un Avocat, qui ſavent bien le moyen de ſe faire payer de leurs vacations, en retenant les pieces qu'on leur a miſes entre les mains, juſqu'à ce qu'ils ſe voyent ſatisfaits.

Quant aux prieres des Saints, c'eſt toûjours une choſe tres-bonne & tres-Chrêtienne d'y avoir recours, ainſi que dit l'Ecriture ſainte, mais l'on ne doit non plus douter que Dieu ne nous envoïe ſouvent des maladies qu'en punition de nos crimes, & pour nous faire rentrer en nous-mêmes, auſquelles il nous a rendus ſujets, afin de nous donner à connoître nôtre infirmité naturelle, auſſi bien que nôtre dependance abſoluë, & que c'eſt de luy que procede la gueriſon de nos maux, par les moyens qu'il a établis dans la nature dés le commancement de ſa creation, en donnant aux plantes &

autres creatures les vertus propres pour ſurmonter & pour chaſſer les maux qui nous affligent, nous ordonnant d'y avoir recours, à faute de quoy ce ſeroit le tenter que de vouloir ſotement qu'il fit des miracles ſans neceſſité, ſuivant nos deſirs déreglez. Que diriez-vous de celuy qui étant malade, diroit, ſi le bon Dieu veut que j'en gueriſſe, j'en reviendray bien, ſans me ſervir du Medecin, ny de ſes remedes : & ſi j'en dois au contraire mourir, il ne ſauroit me ſauver. Et n'eſt-ce pas la même choſe que ſi je diſois, ſi je dois vivre encor deux mois, & que Dieu l'ait ainſi ordonné, je vivray bien ſans boire & ſans manger : donc je me paſſeray bien de faire une telle dépenſe, parce que ſi j'ay à vivre tout ce tems-là il m'eſt impoſſible de mourir, encor que je ne mange, ny ne boive. Sans doute vous diriez qu'il y auroit en moy beaucoup de folie & de temerité de me promettre que Dieu fit ce miracle ſans aucune neceſſité, aïant en main dequoy entretenir ma vie, je veux dire les alimens qu'il a ordonnez pour nous ſuſtenter. Dieu veut qu'on agiſſe ſelon l'ordre que ſa bonté paternelle a établi dans ce monde au moment de ſa creation ; & il laiſſera mourir de faim tous ceux qui ſeront aſſez ſots pour tenir une autre route ; & ces pauvres idiots verront par effet qu'ils auront mal calculé dans leurs eſprits bleſſez, quand ils ſe ſont imaginez que le Ciel les conſerveroit toûjours en vie, en ſe repaiſſant de l'air. Ce n'eſt pas qu'il ne le puiſ-

ſe, & qu'il ne l'ait fait quelquefois en la perſonne de ſes Saints : mais nous ſavons que Dieu nous a commandé de luy demander tous les jours nôtre pain quotidien, qui comprend tous nos beſoins tant pour le corps que pour l'ame, afin de nous en ſervir, ſans s'attendre à nos appetits déreglez. Ainſi en eſt-il de la Medecine ordonnée de Dieu pour la gueriſon de nos maux, & pour la conſervation de nôtre ſanté : & quiconque pretend ſe guerir d'une autre maniere, eſt privé du bon ſens, ou il eſt un preſomptueux qui tente Dieu, en diſant, ſi j'ay à guerir, je le ſeray ſans avoir recours aux Medecins, encor que j'en aye grand beſoin, ny plus, ny moins que celuy qui voyant brûler ſa maiſon, ne voudroit pas qu'on y jettât de l'eau, allegant pour raiſon, que ſi Dieu veut qu'elle ſoit brûlée, on ne pourra pas éteindre le feu ; & s'il a la volonté de la preſerver de l'incendie, le feu s'éteindra de ſoy-même, & bien mieux que je ne ſaurois faire. On dit communément, aide-toy, & Dieu t'aidera ; cherche donc les meilleurs moyens que tu peux employer, & remets-en toute l'iſſuë à la divine Providence de qui toutes choſes dépendent.

CHAPITRE XXIV.

Du danger qu'il y a de prendre auſſi-tôt aprés les vomitifs les Poſſeta *des Anglois, pour les faire agir.*

CE n'eſt point icy où je pretens faire voir combien eſt utile le vomiſſement au corps humain, me contentant de dire quant à ſon uſage, qu'il eſt des vomitifs qui ne purgent que l'eſtomac, & d'autres qui attirent de tout le corps, & qu'on doit preferer à ceux-là dans diverſes maladies. Aprés donc que quelqu'un a pris un tel remede, il ne doit point auſſi-tôt recourir aux Poſſeta des Anglois, ainſi que pluſieurs font, à cauſe qu'en rempliſſant l'eſtomac, ils font operer le vomitif plutôt qu'il ne faudroit, lequel venant à ſortir de l'eſtomac ſans avoir peu porter ſa vertu par tout, il n'attire qu'à moitié les humeurs nuiſibles, & s'il ne laiſſe pas de troubler le même eſtomac. Il vaut donc mieux ſe repoſer ſans rien prendre, juſqu'à ce qu'il ait commancé d'agir, ou qu'il ait operé deux ou trois fois. Quoy faiſant nous ſerons ſeurs de ne vuider que les choſes gâtées contenuës dans l'eſtomac & dans le reſte du corps. Où il eſt à remarquer qu'un tel breuvage n'eſt pas ordonné par les Medecins pour faire agir les vomitifs, puis

qu'il émouſſe plutôt leur pointe, ſi tôt qu'il eſt avalé, & les détrempe ; mais ſeulement pour rendre le vomiſſement moins incommode : car l'eſtomac ne ſe trouve pas plutôt plein qu'il ſe dégorge en ſe renverſant ; Et pour marque de cela, c'eſt que la ſeule repletion excite bien ſouvent à vomir ; autrement il ſeroit plus utile que ſans prendre quoy que ce ſoit, le remede n'attirât dans l'eſtomac que ce qui eſt prejudiciable, & qu'il ne fût point alteré par le mélange d'aucun aliment ny d'aucune boiſſon.

Mais quelqu'un nous dira peut-étre que Paul & Aëce tres-celebres Medecins, preſcrivoient le vomiſſement aprés avoir pris de la nourriture dans une fiévre inveterée. Avicene n'en faiſoit pas moins. *Que l'on ſache*, dit-il, *qu'il n'eſt rien qui ſoit d'un plus grand ſecours que de faire vomir aprés les alimens.* Galien ordonne la même choſe. En quoy il eſt repris de Tralian, en ce que le vomiſſement eſt plus aiſé devant qu'avoir pris nourriture, ce qui eſt vray auſſi pour les raiſons ſuſdites. Car étant provoqué aprés avoir mangé, il ne fait ſortir de l'eſtomac que les humeurs qui y ſont contenuës, ſans toucher à celles qui ſont enfermées dans les veines, qu'aprés des efforts tres-violens de la nature. Il faut donc dire, que les malades vomiſſent bien plus aiſément enſuite de quelque nourriture, mais avec moins de fruit. Que s'ils y ont du panchant, il ſera meilleur de les faire vomir à jeun, & par ce moyen les humeurs des veines en ſortiront mieux. C'eſt ce qu'enſeignent

4 Canon tract. 2. c. 40. de cura tertiana ſpuria.

Gentilis & Arculanus celebres Interpretes d'Avicene. *Si le corps*, disent-ils, *n'a pas de la peine à vomir, on peut luy donner un vomitif à jeun, afin d'attirer la bile noire de la rate vers l'estomac. Que s'il y a quelque peine, il n'y a qu'à faire prendre quelque aliment pour en faciliter la sortie.* On en peut dire de même de la boisson prise aussi-tôt aprés. Aïant donc dessein de ne vuider que l'estomac de ses humeurs grossieres, il sera utile de faire preceder quelque aliment ou quelque boisson, ou la prendre, aussi tôt : mais si on veut évacuer de tout le corps, il est bon de prendre le vomitif avant que de rien prendre, & demeurer ainsi jusqu'à ce que sa vertu ait penetré par son action bien avant dans le corps, parce que la boisson n'est pas plutôt receüe dans l'estomac, que la vertu attractive du remede en est émoussée. Or les breuvages qu'on appelle *Posseta*, ne doivent étre donnez qu'aprés que le vomitif à fait une ou deux operations. On peut ensuite les donner pour que le malade vomisse encor avec plus de facilité, & que les humeurs les plus épaisses puissent étre détrempées. Et c'est ce qu'a observé Hartman fameux Chymiste de nôtre tems, qui défend la biere ensuite d'un vomitif, mais seulement aprés que le malade a vomi deux ou trois fois, à faute dequoy la vertu vomitive est renduë inefficace ; mais la matiere étant bien ébranlée, il consent qu'on boive beaucoup plus, aussi bien que sur la fin pour laver l'estomac, & pour en faire sortir quelques restes.

Capite de cura febris quartanæ.

Notis suis ad Crollium.

CHAPITRE XXV.

Du peu de danger qu'il y a de ſaigner les vieillards.

POur faire voir que le vulgaire ſe plait fort ſouvent à contredire aux Medecins, il n'y a qu'à conſiderer les excuſes qu'il apporte lors qu'il s'agit d'ouvrir la veine à quelque febricitant, ſoit par precaution, ou par grande neceſſité, allegant qu'il tire ſur l'âge, & qu'il ne ſauroit ſupporter la ſaignée. Voilà ce qu'on entend dire plus d'une fois à des gens qui n'ont pas encore cinquante-ans, étant d'ailleurs fort robuſtes & fort éveillez. Il eſt bien vray qu'il eſt de la derniere conſequence de bien conſiderer les forces dans l'application de toute ſorte de remedes, ſans leſquelles on doit s'abſtenir & de la ſaignée & de la purgation, tant aux adultes, qu'aux enfans: mais comme les forces ne ſont pas les mêmes en tous, & qu'il y a des perſonnes plus fortes & mieux compoſées à ſoixante & dix, que d'autres à cinquante, le Medecin ne doit pas tant s'attacher au nombre des années qu'à la grandeur des forces: ainſi il n'y a point de doute qu'on ne puiſſe & qu'on ne doive même ouvrir la veine à un vieillard qui a de la vigueur, s'il tombe dans une pleureſie, dans une inflammation

de poûmon, dans une fiévre chaude, ou s'il eſt atteint de quelqu'autre maladie de cette nature, qu'on ne ſauroit preſque guerir, à moins que de ſaigner. Que ſi les forces du malade ne ſont pas ſuffiſantes, pour ſupporter les remedes, il mourra infailliblement, & de cette ſorte toutes les maladies ſeroient incurables. Galien luy-même tiroit du ſang aux ſeptuagenaires : & ne voïons-nous pas ſouvent ouvrir la veine à des gens de même âge quatre ou cinq fois en moins de quatre jours, juſqu'environ trente ou trente-cinq onces. Et le fameux Rhaſes ne dit-il pas avoir ſaigné un homme dans un âge decrepit pour une grande plevreſie. On ne doit donc pas meſurer l'âge par le nombre des années, mais bien par la vigueur des forces, leſquelles étant conſtantes dans les plus vieux, pourquoy leur refuſera-t-on les remedes neceſſaires pour les guerir des maux dont ils ſe trouvent affligez. Je n'ignore pas que tout vieillard ne ſoit en luy-même plus foible que lors qu'il étoit jeune, & qu'il ne faille par conſequent luy tirer moins de ſang que s'il étoit encor dans la fleur de ſon âge : il ſe peut faire neanmoins que comparé à quelqu'autre plus jeune, il ne ſe trouve plus robuſte que luy, & plus capable de ſupporter les remedes. Il n'eſt donc point d'âge, la decrepite prés, qui ne puiſſe ſupporter quelque evacuation : pour celle qui n'eſt pas loin de la foſſe, elle n'eſt pas capable

Lib. de Phlebotomia.

de ce remede, à cauſe du peu de ſang & de la grande quantité d'humeurs cruës. Quant aux autres âges qui tiennent le milieu entre la premiere & la derniere, on peut dire qu'elles ont leurs degrés de force, & capables par ainſi de quelque evacuation. Celſe nous l'explique admirablement bien. *Il n'importe pas tant*, dit-il, *quel âge l'on a, ou s'il y a quelque groſſeſſe, qu'à conſiderer quelles ſont les forces.* Cette regle étant indubitable parmi les Medecins, nul malade bien qu'âgé ne doit refuſer de ſe faire ſaigner, encor moins les aſſiſtans doivent-ils le trouver étrange. On en peut dire autant de ceux qui ſont encor en bas âge, juſqu'à la quatriéme année; car l'enfance eſt doüée de ſes propres forces qui ne ſont pas mediocres, à proportion deſquelles pourquoy ne ſeroit-il pas permis d'évacuer, ſur tout ſi c'eſt un enfant potelé, bien nourri, & de qui les vaiſſeaux ſoient grands; & s'ils ont aſſez de force pour ſupporter la purgation, pour quelle raiſon ne porteroient-ils pas auſſi la ſaignée: ils ſont fort ſujets à être bleſſés, & d'avoir des grandes pertes de ſang ſans la moindre incommodité; & pourquoy n'endureroient-ils pas une petite ſaignée? Il n'y a donc point d'âge qui en doive être excluſe: Et comme les maux & les forces ſont proprement les buts auſquels on doit accommoder les remedes, on doit auſſi s'y attacher, ſans avoir égard à l'âge, ſi ce n'eſt entant qu'elle eſt jointe aux choſes pre-

cedentes : Et ſi le même enfant a aſſez de vigueur pour endurer ſon mal, pourquoy ne ſupportera-il pas l'operation du remede ? Galien accorde de donner dans ce même âge des purgatifs qui ſont ſans contredit bien plus méchans que les ſaignées, à cauſe de la nature du medicament ennemi de nôtre nature.

CHAPITRE XXVI.

De l'indiferent choix des veines du bras.

ETant ſur le point de tirer du ſang par precaution, ou pour guerir de quelque mal, les malades demandent ſouvent laquelle des veines on pretend ouvrir, pour avoir entendu raiſonner ſur la diſtribution des vaiſſeaux dans les bras dont ils en deſtinent une à la tête, & l'autre au foye, en faiſant la troiſiéme douteuſe entant qu'elle eſt d'une grande utilité à l'une & l'autre cavité du corps. Galien non plus qu'Hippocrate ne ſont pas auteurs de cette opinion, mais certains Medecins qui ſont venus aprés eux, à à faute de n'avoir une auſſi claire connoiſſance de l'Anatomie que l'on a preſentement, dans laquelle erreur donc non ſeulement le peuple, mais encor je ne ſay quels Docteurs,

par une pure ignorance du corps humain. Or il eſt ſeur que toutes les veines du bras provenant du même rameau, evacuent des mêmes parties, & que celle qu'on deſtine à la tête appelée cephalique, n'attire pas moins du foye que la baſilique, autrement dite jecoraire, bien que la même cephalique à cauſe du petit rameau qui luy vient quelquefois de la tête, paſſe pour tres-utile dans les indiſpoſitions de la même tête. Ce n'eſt pas que toutes les deux ne ſoient d'un grand ſecours dans les maladies internes des viſceres, puiſqu'elles tirent également le ſang de la veine cave. Et on a beau m'alleguer que les noms de *Cephalique* & de *Baſilique* ſont Grecs: car jamais Hippocrate, ny Galien, non plus que les autres de l'Antiquité n'en ont eu connoiſſance, aïant été inventés par les nouveaux Anatomiſtes qui nous ont apporté mal à propos une telle opinion ſur le choix des veines. Et pour que la verité de ce que je dis, ſoit plus connuë, voicy une briéve deſcription des veines du bras.

La veine cave montant du foye vers les parties ſuperieures n'eſt pas plutôt arrivée aux clavicules qu'elle ſe diviſe en deux grands rameaux, à qui l'on donne le nom de veines ſoûclavieres, à cauſe de la ſituation de la partie, pour étre placez ſoûs le goſier & ſous les clavicules. Une partie des mêmes rameaux ſe diſtribuë enſuite en pluſieurs veines dans la poitrine, tandis que l'autre

ſortant de la même poitrine ſe porte aux aiſſelles dont elle retient le nom d'axilaire, laquelle s'écoulant vers le long du bras ſe diviſe en deux rameaux fort conſiderables: Et c'eſt ce qu'on appele cephalique & baſilique. Il eſt vray que celle-là prend ſon origine dans les brutes de la jugulaire, au lieu qu'aux hommes elle ſort toûjours de l'axilaire, encor qu'elle reçoive un certain petit rameau de la jugulaire externe: Et c'eſt juſtement de ces deux rameaux que toutes les veines du bras naiſſent, qui ſe portent juſqu'à l'extremité de la main, dont il n'eſt pas beſoin de faire la deſcription, puiſqu'il ſuffit d'en avoir indiqué leur origine ſuivant nôtre deſſein. Donc puiſque toutes les veines contenuës dans le bras procedent d'un même tronc de la veine cave dans le goſier, vainement fait-on plutôt choix de celle-cy que de celle-là: car elles puiſent toutes leur ſang de la même ſource. Et afin que l'on ne s'imagine que tout cecy eſt dit en l'air, cette opinion a été bien receüe des plus excellens Anatomiſtes, mais entr'autres de Veſale, l'un des premiers; & quoy qu'il ſemble tirer la cephalique de la jugulaire externe, il ne laiſſe pas de ſe moquer de certains qui tranchent des Eſculapes qui forment des conteſtations ridicules; ſavoir, s'il faut diviſer dans la main la veine de l'humerus, ou la commune, ou l'axilaire, comme s'il y avoit vrayement une veine particuliere qui venant de toutes les parties in- *L. 3. c. 8.*

diſpoſées s'en allât dans le bras, quoy que neanmoins toutes les veines du même bras pullulent d'un ſeul tronc qui ſe tire de la diviſion de la veine cave dans le goſier, ainſi qu'il l'explique plus au long dans le lieu cité. Bauhin eſt du même ſentiment que Veſale, aſſeurant étre fort inutile de s'arrêter avec tant de ſoin ſur le choix des veines, & que l'on doit prendre la plus apparante, puiſque l'une & l'autre ſont égales en origine. C'eſt encor l'avis de Riolan, de Fallope, de Bartholin, & d'un grand nombre d'autres Medecins habiles Anatomiſtes.

In Theatro Anatomi.

In Anthropographia.

In Inſtitutionibus Anatomicis.

CHAPITRE XXVII.

De l'utilité qu'il y a de meſurer la quantité du ſang par les palettes plutôt que par les onces, les livres, & les poids.

C'Eſt une choſe ordinaire tant au peuple qu'aux Medecins de limiter dans les ſaignées la quantité du ſang par les onces & par les livres, à l'exemple de Galien, qui en tiroit quelquefois pluſieurs livres. Certes ſi cette coûtume eſt bonne, on devroit avoir toûjours en main les balances, afin de ne point ſe méprendre en ſaignant : ce qui ne ſe prati-

que pourtant pas, veu que les Medecins & les aſſiſtans en jugent par certaine conjecture ſeulement. L'évacuation du ſang, dit Hippocrate, eſt contenuë dans le creux des vaiſſeaux, & qui ſe doit faire quand le ſang peche. Or ce n'eſt pas dans ſon poids qu'il peche, mais bien dans ſa quantité, ou dans ſa qualité : Et quoy qu'il ait de la peſanteur, ce n'eſt pas à raiſon d'icelle qu'on le tire, mais à cauſe de ſa quantité, ou de quelqu'autre defaut : Cependant il eſt plus aiſé de connoître la quantité des liquides avec les meſures, qu'avec les poids, en ce qu'un ſang eſt plus peſant qu'un autre : Suppoſons donc que la plethore des vaiſſeaux dont Pierre eſt atteint, provient d'un ſang plus peſant que celui qui cauſe une autre plethore à Paul, par raport à ſes forces. Si par exemple, vous en tirez à l'un & à l'autre ſix onces : le ſang du premier pourra étre contenu dans moins de vaiſſeaux, à cauſe de ſa peſanteur, au lieu que celuy du dernier en occupera davantage, comme plus leger. Or encor qu'on ait tiré le même poids à tous les deux, toutesfois le dernier en a perdu une plus grande quantité que le premier. La maſſe du ſang eſt contenuë dans les veines & dans les arteres, comme dans un vaiſſeau. Or la repletion & l'inanition ont relation avec les vaiſſeaux. Un pot à vin qui ne ſeroit rempli qu'à moitié ou de fer, ou de gros cailloux, ne laiſſeroit pas d'étre moins plein que s'il étoit rempli juſqu'à ſon

2. *Aphor. l. 1.*

entrée de l'eſprit de vin, tout leger qu'il eſt, encor que la peſanteur du premier l'emporte de beaucoup ſur celui-cy ; ainſi en deſcompliſſant les vaiſſeaux, quiconque tire une bouteille d'eſprit de vin de quelque grand vaiſſeau, en ôte plus qu'un autre qui prendroit d'un autre vaiſſeau demi pot de pierres ; quoy qu'il y ait peut-étre icy plus de peſanteur. Donc puiſque la même raiſon ſe rencontre dans le ſang dont l'un eſt plus peſant que l'autre, ſi nous-nous arrêtons, dis-je, à la ſeule peſanteur en ſaignant, nous ne pourrons jamais bien determiner ſa quantité, puiſqu'il eſt renfermé dans les veines, non en qualité de peſant, mais comme rempliſſant ; à moins que quelqu'un ne ſuppoſe qu'il y ait toûjours dans tous les hommes la même peſanteur de ſang, ce que perſonne, je m'aſſeure, n'oſera aſſeurer. La quantité du ſang, ſelon Galien, ſe donne à connoître par la grandeur de ſa corruption & par la fermeté des forces, & ſuivant que ces deux choſes s'y rencontrent, on en doit tirer plus ou moins : C'eſt delà que dans un grand vice du ſang, les forces étant baſtantes, on eſt obligé d'ordonner une évacuation plus copieuſe, & une moindre dans une plus petite corruption, ou dans des moindres forces : mais ſi vous voulez au contraire juger de la quantité du ſang par ſon poids, il ſe pourra bien faire qu'on tirera plus de ſang dans des forces plus épuiſées que dans celles qui ſont dans tou-

te leur vigueur. Ce qui n'eſt pas une petite faute contre les regles de l'Art. Parce que le ſang eſt plus leger dans les plus debiles, & qu'il eſt plus peſant avec celles qui ſont vigoureuſes : ſi vous tirez dans celles-cy une demi livre de ſang, & dans celles-là quatre onces, les vaiſſeaux qui reçoivent ces quatre onces, ne demeureront pas moins pleins à cauſe de la legereté, que les autres dans leſquels ont fait couler une demi-livre d'un autre ſang plus peſant, & de la ſorte la même quantité de ſang aura été évacuée dans l'un & l'autre malade, ce qu'on ne devoit pourtant point faire. Et je ne voy pas la raiſon pour laquelle on doive determiner par le poids plutôt la ſaignée que les ſelles, puiſque ſouvent les humeurs ſe purgent par le moyen des vaiſſeaux, ce qui fait que la purgation eſt auſſi contenuë ſous le vuide des vaiſſeaux. Or puiſque les vaiſſeaux ne ſe rempliſſent pas d'aucunes choſes entant que peſantes, attendu que la capacité des mêmes vaiſſeaux ne reçoit aucun changement, quelque variable que ſoit le poids des choſes qu'ils enferment ; étant certain qu'une once d'huile tient plus d'eſpace qu'une once de miel, on fera mieux à l'avenir d'eſtimer la quantité de ſang par les paletes que par les onces, ny par les livres, puis qu'on peut s'y tromper.

Je n'ignore pas qu'il n'y eut chez les Anciens des livres tant par les poids que

par les mesures, leurs vaisseaux, aïant des lignes qui marquoient les livres & les onces, & toutes les choses qu'ils mesuroient de la sorte s'appelloient mesurables, comme par exemple, une livre d'huile, ou de vin mesurable. Et c'est ce que Galien a peut-étre entendu, lors qu'il tiroit du sang par le nombre des onces ou des livres. Mais comme le poids des choses mesurées a été different, la livre qui se pesoit ne convenoit guere à celle qui se mesuroit: car encor que la mesure d'huile, du vin, & du miel puisse étre la même, le poids neanmoins n'en est pas le même. Ce qui cause que leur maniere de mesurer a été incertaine: d'autant plus que nous n'avons plus aujourd'huy ces sortes de vaisseaux qui marquoient les onces avec les livres; & quand nous en aurions, on auroit de la peine à s'en servir sans s'y tromper, à cause du poids variable du même sang: Et quoyque je ne desapprouve pas la coûtume des Anciens, je tiens qu'il est plus seur de les mesurer par la capacité des petits vaisseaux, que par le poids des livres.

CHAPITRE XXVIII.

De l'erreur de ceux qui empéchent de boire & de dormir aprés la ſaignée.

PArmi quantité d'obſervations populaires, celle-cy n'en eſt pas la moindre, à ſavoir de prendre un grand ſoin que le malade ne dorme, qu'il ne boive, ou qu'il ne mange auſſi-tôt aprés la ſaignée : ça été auſſi le ſentiment de je ne ſay quels Medecins, dans la créance qu'ils ont que le ſang retourne au cœur, ce qui n'eſt pas pourtant toûjours vray, ſi ce n'eſt par haſard que l'évacuation fut exceſſive, ou qu'il y eût une telle timidité qu'elle fit tomber en ſyncope : outre qu'il n'y a nulle raiſon qui puiſſe nous perſuader que le retour du ſang ſoit pernicieux.

Premierement. N'eſt-ce pas au grand ſoulagement de la Nature que le ſang retourne dans les entrailles durant le ſommeil. Et y a-t-il quelqu'un qui ne ſache avec combien d'utilité le ſommeil revient aux malades qui ont paſſé ſans dormir : car c'eſt luy qui repare les eſprits avec les forces, & qui cuit les humeurs en les corrigeant de leurs vices ; à telles enſeignes que nous ſom-

mes ſouvent obligez d'ordonner des remedes propres pour le provoquer, lequel arrivant auſſi-tôt ou un peu aprés la ſaignée, il pourra étre bon, & comme ſigne & comme cauſe : Entant que ſigne, parce qu'il indique que la Nature oppreſſée par les humeurs morbifiques ſe trouve déja toute recreée, & qu'ainſi elle acheve de faire ſes fonctions naturelles.

Secondement. En qualité de cauſe, en ce que le ſommeil ſurvenant, la Nature a le tems de cuire ce qui reſte des humeurs peccantes. Ce n'eſt pas que je ne ſache fort bien, que le même ſommeil ne ſoit capable de nuire dans certaines maladies, par exemple, dans les inflammations des entrailles, dans les commencemens des accez, non moins que dans les maux peſtilentiels, eſquelles il faut bien ſe garder de dormir dés qu'on a été ſaigné : mais je ne vois pas pourquoy on doive défendre de dormir dans les autres maladies. Galien nous dit que les ſommeils qui reviennent aprés quelque-tems, ſont un indice ſeur de la bonne criſe, parce qu'on voit dormir quelquefois un jour tout entier le malade au grand ſoulagement de la Nature, ſur tout aprés avoir paſſé pluſieurs jours dans des veilles continuelles. Et qui plus eſt, les malades s'endorment par fois dans la criſe même, ſi donc le ſommeil ſuccedant aux autres évacuations, leur eſt de quelque ſecours, pourquoy ne le feroit-il pas enſuite d'une ſaignée. Mais puiſqu'il arrive plus d'une fois que certains febrici-

Exprorh. 2.

gans tombent dans un ſommeil ſi profond, qu'à peine les peut-on éveiller, & auſquels cependant on ne laiſſe pas que de leur tirer du ſang avec grande utilité, ainſi que nous avons fait ces jours paſſez dans une certaine femme atteinte d'une fiévre aiguë, accompagnée d'un grand aſſoupiſſement, qui ſans un tel ſecours auroit eu toutes les peines du monde d'en revenir, aïant été condamnée de tout le monde. Or ſi on peut tirer avec un heureux ſuccés, du ſang à une perſonne qui eſt endormie, quel dommage pourra apporter le ſommeil ſuccedant à la ſaignée? Galien ſemble tirer un bon augure de ce qu'un de ſes malades s'endormit à merveilles dés qu'on luy eût tiré du ſang. *Deux heures aprés la ſaignée*, dit-il, *je me retiray aïant fait prendre au malade quelque petite nourriture, avec ordre de ſe tenir en repos: cinq heures aprés y étant retourné, je le trouvay, enſeveli dans un ſi profond ſommeil, qu'en luy tâtant le poux il n'en ſentit rien. Je revins chez luy dix heures aprés ſans étre encor éveillé; de là je m'en allay voir mes autres malades, aprés quoy je me tranſportay vers luy à une heure de nuit, où étant entré je fais du bruit en parlant tout haut à deſſein de le réveiller.* Mais Galien, nous dira peut-étre quelqu'un, n'ordonna le ſommeil que deux heures aprés l'ouverture de la veine. A quoy je répons que le malade ſe ſeroit tres-bien trouvé s'il avoit pû s'endormir dés qu'il eût le bras bandé; & c'eſt ce que Galien ne déſapprouve en aucun endroit de ſes écrits, l'experience

9. Meth. cap. 4.

nous apprenant aſſés que le ſommeil ne dépend pas toûjours de nôtre volonté. Mais comme ce malade n'avoit pû dormir, il eût raiſon de luy ordonner de ſe repoſer deux heures aprés, afin de s'endormir, choſe qu'il n'auroit eu garde de faire, s'il eût jugé que le ſommeil luy eût été préjudiciable, à cauſe de la ſaignée qu'on venoit de luy faire. Que ſi quelqu'un m'objecte qu'on a raiſon de faire une telle deffenſe, de peur que le bras ne ſe délie, & qu'il n'arrive quelque accident fâcheux. Mais cette raiſon n'eſt pas valable, puiſqu'on peut l'empêcher tant par les ſoins des aſſiſtans. que par une bonne ligature.

Pour ce que c'eſt de la boiſſon priſe aprés s'étre fait ſaigner, Aymé celebre Medecin de Portugal, prouve par des bonnes & ſolides raiſons, qu'elle eſt fort ſalutaire, bien loin qu'elle ſoit nuiſible ; & il ordonne d'avaler auſſi-tôt aprés un verre d'eau fraîche, laquelle ſe diſtribuant d'abord dans le corps, par les veines déſemplies, elle rafraîchit le dedans avec plus de facilité, plus promtement, & même avec plus de ſeureté.

CHAPITRE XXIX.

Du peu de danger qu'il y a de ſaigner & de purger les femmes groſſes.

CEtte erreur n'eſt pas non plus l'une des moindres, en ne ſouffrant pas qu'on ſaigne, ny qu'on purge une femme enceinte, quoique malade, par la crainte qu'on a qu'elle n'accouche avant terme, quoique cela repugne à la raiſon, à l'autorité des Anciens, & à l'experience. A la raiſon, parce qu'une femme atteinte d'une maladie violente comme la fiévre, ou une plevreſie, eſt en grand peril. *Vne maladie aiguë*, dit Hippocrate, *eſt mortelle pour une femme groſſe.* Elle demande donc qu'on ſe preſſe de la ſecourir par les remedes : car le fœtus ſe nourriſſant du ſang de la mere, ſera en grand danger de perir tant par la même maladie, que par la corruption du ſang. Que ſi cela arrive, comme il n'eſt que trop ordinaire, la mere n'eſt pas plus en ſeureté, ſoit du côté de ſon propre mal, que de celuy de ſon enfant mort : de peur, dis-je, qu'étant devenuë plus debile par la violence de ſon mal, ſon fruit ne perde la vie par l'approche de la pourriture, & qu'elle n'ait pas aſſés de force pour le pouſſer dehors, ou

5. *Aph.* 30.

du moins l'avortement n'arrive jamais ſans peril. Eſtant certain qu'on ne peut éviter ces malheurs qu'en ôtant la cauſe ; vû qu'aucune maladie ne ſe guerit jamais autrement, & qu'elle ne le peut étre que par la ſaignée ou par la purgation.

Mais ceux qui croïent ces ſortes de remedes ſi dangereux pour les femmes enceintes, & qui ne les mettent en uſage qu'à contre-cœur, je les prie de conſiderer que ſi un Medecin peut guerir une femme groſſe travaillée d'une fiévre putride ſans ſaigner, & ſans purger, avec combien plus de facilité pourroit-il luy redonner la ſanté ſans les ſuſdits remedes, étant affligée du même mal ſans étre groſſe ; ainſi il faudroit en abolir entierement l'uſage. Que s'il ne peut ſans leur ſecours remettre ſur pied une femme qui n'eſt point groſſe, encor moins la pourra-t-il tirer d'affaire, étant tout à la fois & enceinte & malade : car le même mal indique le même remede, ſans que la preſence du fœtus ſoit capable d'ôter l'indication du mal, ne faiſant tout au plus que changer en quelque maniere la quantité des medicamens & la methode de s'en ſervir. On doit au contraire d'autant plus volontier appliquer tels remedes aux femmes groſſes, qu'elles en ont plus de beſoin. Nous ſommes perſuadez, diſent-ils, que par la ſaignée on prive le fœtus de ſon aliment, & que la purgation & les autres remedes ne ſervent qu'à faire accoucher avant terme.

A quoy je réponds, qu'ils ne prennent pas garde

garde que l'enfant eſt ſur le point de recevoir plus de dommage du côté du ſang gâté capable de l'étouffer, & qui cauſera enſuite la mort à ſa mere déja trop affligée de ſon propre mal. Et qu'enfin l'avortement eſt plus à craindre par la maladie, que par l'uſage des remedes.

Premierement. On ne doit jamais tirer du ſang en ſi grande abondance que le fœtus ſoit privé de ſa nourriture : bien loin de là nous remarquons qu'il a plus de vivacité, & plus de force aprés avoir tiré le mauvais ſang de la mere, y en reſtant aſſés, tant pour elle que pour luy. Une purgation legere & reïterée peut auſſi luy étre plutôt utile que nuiſible, en cas de beſoin : car la vertu du medicament à peine peut-elle parvenir juſqu'au fœtus, ou en tout cas ſa vertu contraire s'amortit par les longs tours & détours des voïes : Et quand même la vertu purgative atteindroit le fœtus, il n'en recevroit aucune mortelle atteinte. Le medicament étant donc dans une doſe mediocre, il n'y a que le ſang qui puiſſe en approcher, lequel ſe trouve épuré de ſes humeurs corrompües par le purgatif : de même la matrice des femmes groſſes reſiſte davantage contre tout ce qui eſt capable de préjudicier à leur fruit; vû que leur faculté retentive agit plus vigoureuſement que l'expultrice.

Cette erreur s'opoſe encor à l'autorité des Anciens, puis qu'Hippocrate commande de purger les femmes groſſes dépuis le quatriéme mois juſqu'au ſeptiéme. *Celles qui ont*

4. Aphor. 1. *conçû*, dit-il, *doivent être purgées, la matiere étant en mouvement, depuis le quatriéme mois juſqu'au ſeptiéme : mais celles-cy moins, ſur tout on doit s'en abſtenir au commencement & à la fin de la groſſeſſe, le fœtus étant ou trop jeune ou trop vieux.* Parce qu'il en eſt comme des fruits des arbres, auſquels il faut peu de choſe pour les faire tomber dés qu'ils ſont formés, auſſi bien que quand ils ſont meurs. Que ſi le Prince de la Medecine avance ces choſes touchant les remedes de ſon tems pleins de violence & de peril, à combien plus forte raiſon ſe trouveront-elles veritables à l'égard de ceux que nous avons, comme plus doux & plus benins, & qui étoient 7. Epid. inconnus aux Anciens. L'experience nous convainc aſſés ſouvent de cette verité, que le fœtus n'eſt pas ſi aiſément pouſſé déhors par l'uſage des purgatifs, ainſi qu'en fait foy l'Hiſtoire de la ſœur de Harpalide, laquelle étant groſſe de quatre mois, étoit tombée dans une hydropiſie accompagnée d'un aſthme, & de qui l'embrion étoit ſi infirme qu'il fut long-tems ſans remüer. On luy donna le cumin d'Ethiopie avec du miel dans du vin, à cauſe de ſon amertume, lequel toût diuretique qu'il ſoit, & par conſequent fort propre pour pouſſer en déhors les ordinaires, il eût un merveilleux ſuccez, puiſqu'il ne fit aucun mal à l'enfant, ny ne provoca les mois à la mere, qui eſt un indice ſeur que le fœtus n'eſt pas toûjours tué par l'uſage des medicamens, à moins qu'ils n'aïent beaucoup de vehemence, &

que leur uſage ne ſoit trop frequent. L'hiſtoire d'Avenzoar dont nous avons déja parlé, qui donna à ſa femme des remedes fort violens ſans ſavoir qu'elle fut groſſe, ce qui n'empêcha pas que le fœtus ne ſe portât bien. *Ie veux*, dit-il, *qu'on ſache icy ce qui m'arriva étant arrêté priſonnier dans la Conciergerie de Haly. Ma femme étoit donc enceinte ſans que je m'en aperçuſſe, & comme elle devint ſi malade, que je fus obligé de luy donner une potion laxative qui fut telle que perſonne ne ſauroit s'imaginer, qu'aucune femme groſſe aprés en avoir pris une quantité mediocre, puiſſe porter à terme ſon fruit. Et c'eſt ce qu'elle fit neanmoins, ſans le moindre dommage ny d'elle, ny de ſon enfant; aprés quoy comme les marques de ſa groſſeſſe parurent, je me repentis bien fort de ma faute, & en demanday pardon au Souverain Createur, quelque tems aprés elle accoucha d'un garçon qui eſt à preſent avec moy.* Voilà ce que nous en dit Avenzoar Medecin d'une tres-haute reputation parmi les Arabes, le repentir duquel, tout Mahometan qu'il eſt, doit bien ſervir d'exemple aux Medecins Chrêtiens. Hercule Saxon écrit qu'étant encor dans le ſein de ſa mere, qui paſſoit dans l'eſprit des Medecins pour avoir une mole, on luy fit prendre des medicamens extrêmement forts, afin de diſſiper la mole pretenduë : mais le tout en vain ; car il n'en reçût pas la moindre atteinte, étant né ſain & ſauf, s'étant depuis appliqué à l'étude de la Medecine, fut un fameux Medecin. La même avanture arrive ſouvent, à cauſe

que la violence des remedes ne parvient juſqu'au fœtus qu'aprés avoir été fort affoiblie, tandis que d'un autre côté la matrice le retient de toutes ſes forces, ſans jamais le laiſſer couler en bas avant le terme, ſi ce n'eſt par quelque grande violence. Autre choſe eſt lorſque le fruit eſt meur ; car la matrice faiſant ſes efforts pour s'en délivrer, les medicamens luy aident à le mettre déhors, mais non pas tant qu'elle s'éforce de le retenir. Nous avons vû plus d'une fois que la ſaignée & la purgation, ſe ſont trouvées heureuſement ordonnées aux femmes groſſes atteintes d'une maladie aiguë, même dans leur huitiéme mois. Et n'a-t-on pas vû depuis peu dans le Marais, une fille de Chambre dans un grand Hôtel avoir accouché d'un gros garçon, nonobſtant un fort grand nombre de medecines les plus fortes, dans la créance qu'on avoit qu'elle étoit hydropique n'oſant declarer ſa groſſeſſe.

CHAPITRE XXX.

Des femmes en couche auſquelles conviennent les mêmes remedes qu'on ordonne pour celles qui ſont enceintes.

CE que nous venons d'avancer au ſujet des femmes groſſes, peut convenir à

celles qui ſont en couche, quand elles tombent dans des maladies aigües, telles que ſont la fiévre, la plevreſie, &c. parce qu'elles ſont pour l'ordinaire affligées de diverſes indiſpoſitions aprés qu'elles ſont accouchées. La difference qui ſe trouve entre les femmes en couche & les groſſes, eſt qu'en celles-cy leurs mois ceſſent de couler, autrement l'enfant s'en trouve incommodé, & qu'en celles-là les vuidanges coulent, dont le cours ne peut étre interrompu qu'à leur grand prejudice : car c'eſt de là qu'elles tombent dans des violentes maladies qui demandent des remedes d'autant plus prompts, qu'elles les menacent davantage, car outre que leur arriere-faix eſt arrêté, quelquefois leurs mêmes vuidanges fluent trop abondamment, ou elles ſont ſuppriméés, ou bien leur écoulement n'eſt pas aſſés copieux, d'où naiſſent diverſes & dangereuſes maladies, comme des fiévres continües, des fiévres chaudes, des délires, des vomiſſemens, des nauſées, des epilepſies, des inflammations dans les viſceres, des plevreſies, &c. Il ſe peut faire auſſi que les mêmes maladies proviennent du ſeul appareil morbifique, enſuite d'une cacochymie cachée & remuée dans les ſecouſſes de l'enfantement, non moins que par les fautes dans le regime de vivre, encor qu'il n'y ait ny ſuppreſſion dans les vuidanges, ny écoulement exceſſif, tels accidens ſont dangereux & bien difficiles, qui à peine peuvent être corrigez par le ſeul effort de la

Nature, leſquels ſurvenant dans cette ſuppreſſion, ils leur cauſent d'étranges ſymptomes, non moins que des fiévres accompagnées de veilles & de délires ; mais s'engendrant du ſeul appareil des humeurs gâtées, deviennent d'autant plus perilleux dans les femmes en couche, qu'ils indiquent en dedans une grande cacochymie qui ne ſauroit étre ny ôtée, ny corrigée par l'expulſion des mêmes vuidanges. Ce tes quand ces choſes arrivent, tous les Medecins tombent d'accord qu'il eſt neceſſaire d'y aporter du remede, ſoit par la ſaignée, par la purgation, par les remedes alteratifs, ou par tels autres qu'un ſage & prudent Medecin jugera à propos.

Quant à la veine qu'on doit ouvrir, en quel tems, de quelle maniere, & avec quels remedes il faut purger, ce n'eſt point icy le lieu de le dire, nôtre deſſein n'étant que d'inſinuer les erreurs populaires, & me contente de dire au ſujet que je traite, qu'il y auroit de la temerité d'ouvrir aux femmes en couche, les vaiſſeaux ſuperieurs dont la revulſion ſupprimeroit leurs vuidanges, qui ſe diſperſeroient enſuite par leurs corps.

CHAPITRE XXXI.

Des femmes qui uſent des bains afin de devenir groſſes, & des autres qui emploïent mille remedes pour ce ſujet.

Chapitre ajoûté.

ENtre les erreurs dans leſquelles tombe le peuple, celle-cy n'eſt pas de moindre conſequence, en ce qu'il croit que les femmes mariées qui ont de la peine à devenir groſſes, ont la matrice trop froide, & qu'il n'y a qu'à les baigner ſouvent dans une decoction de toutes les herbes chaudes, celles ſur tout de la ſaint Jean, dont pluſieurs d'entr'elles ſe font auſſi une ceinture; comme ſi ce défaut ne procedoit pas ſouvent d'un excez de chaleur, qui brûlant & conſumant leur ſemence, & en reſolvant même la partie plus ſpirituelle, qui en eſt la principale portion, la rend incapable de generation. Ce défaut eſt aſſés ordinaire aux femmes lubriques & inſatiables, & auſquelles les bains chauds ne font qu'augmenter leur ardeur, qui eſt autant que ſi quelqu'un jettoit de l'huile dans le feu à deſſein de l'éteindre. Et n'eſt-ce pas de la ſorte les expoſer à courir les rües, & les obliger à ſe jetter dans quelque puits en danger de ſe noïer: Et d'éfet un bain d'eau douce leur

ſeroit d'un bien plus grand ſecours. C'eſt donc aux Medecins à qui on doit s'adreſſer, qui ſeuls peuvent diſcerner les veritables cauſes de la ſterilité des femmes, dont la matrice eſt tantôt trop froide, par qui la chaleur naturelle de la ſemence eſt éteinte; & tantôt trop humide, par qui elle eſt noïée, & puis chaſſée en bas; tantôt elle eſt trop brûlante, pour ne pas rôtir la même ſemence qui ne peut enſuite s'attacher contre la matrice; & quelquefois elle reſſemble par ſon aridité à une terre ſablonneuſe incapable de fructifier. Mais il eſt bon auſſi d'examiner ſi ce défaut ne vient point du côté du mary, parce qu'en vain travailleroit-on aprés ſon épouſe, à laquelle tous les bains naturels & artificiels ne ſerviroient de rien, étant de cela comme d'une terre qui quelque bonne & quelque temperée qu'elle ſoit, ne ſauroit faire germer la gréne qu'on auroit cachée dans ſon ſein lorſqu'elle eſt ou gâtée, ou trop vieille, ou trop menuë & trop mince. Et comme il eſt de bonnes ſemences qui ne ſauroient produire dans une bonne terre, à faute de l'aſpect du Soleil, il ſe trouve de même divers empêchemens tantôt du côté du mary, & tantôt de la part de la femme, à cauſe de leurs divers temperamens trop oppoſez, ou trop ſemblables: ainſi il eſt de certains maris qui engendreroient avec une autre femme, & reciproquement certaines femmes ſteriles concevroient ſi elles étoient mariées avec des autres hommes. L'exemple d'Henry le Grand

Roy de France eſt bien celebre : car ce Prince ne fut pas plutôt remarié avec Marie de Medicis, qu'il ſe vit pere de pluſieurs enfans, n'en aïant pû avoir de Marguerite ſa premiere femme qu'il repudia à la ſollicitation de toute la France ; auſſi voit-on des femmes veuves qui deviennent groſſes dés qu'elles ſont remariées. Toutefois le vulgaire ignorant accuſe toûjours la femme quand elle ne peut avoir des enfans, ſi ſon Epoux n'eſt ou fort malade, ou fort vieux, ce qui l'oblige à donner à ces jeunes femmes qui ont de la peine à devenir groſſes, mille receptes empiriques, leſquelles bien ſouvent ne font que corrompre leur bonne complexion qui n'étoit qu'un peu tardive à porter du fruit ; au lieu d'attendre avec patience le terme que leur temperament naturel demandoit. Quelqu'une de ces nouvelles mariées m'aleguera, qu'une telle & une telle ont déja chacune deux ou trois enfans ; & ſi je fus mariée au même tems. Mais ne ſait-elle pas que les complexions ne different pas moins que nos viſages ; & quoique les animaux & les arbres produi ent pour l'ordinaire plutôt que les hommes, il y a neanmoins des bêtes qui ne portent que quatre ou cinq ans, & d'autres que la douze ou quinziéme année, & qui voudroit les contraindre d'avancer leur terme, ne leur nuiroit pas peu. Cependant les hommes n'ont pas entr'eux moins de diverſité que les brutes. Que ces ſortes de femmes ceſſent donc de ſe tant droguer, de peur qu'elles ne mettent les mêmes em-

pêchemens à leur groſſeſſe, au même te
que la Nature étoit ſur le point de les re
dre fecondes, & qu'elles ne faſſent rien ſa
l'avis d'un ſage & habile Medecin qui n'i
nore pas qu'il faut ſouvent qu'une fem
ſoit parvenuë à un certain âge pour pouv
devenir groſſe, avant lequel il n'y a rien
eſperer. De plus elles doivent étre perſu
dées qu'en faiſant tant de receptes, il n'
pas poſſible qu'une ne gâte l'autre: & qua
même celle-cy y ſeroit propre par hazar
& que la groſſeſſe s'en enſuivit, il ne
pourroit faire que leur corps ne ſe trou
tellement alteré par une ſi grande confuſi
de drogues, & leur eſprit agité aujourd'h
de tant de dépit, le lendemain d'eſpoir,
aprés d'un ſi grand deſeſpoir, qu'il eſt i
poſſible que la ſemence puiſſe étre miſe
acte.

A cette erreur joignons-y encor quelq
autres, en diſant qu'on fait tres-mal de
gliger les maux que ſouffrent les femm
dans leur groſſeſſe par l'amas des humeu
dépravées qui regorgent dans leur eſtoma
dans leur ventre, comme dans leurs aut
parties de leur corps, qui ſont la ſource
mille dégoûts, & de pluſieurs vomiſſeme
de quantité d'apetits déteglez pour des ch
ſes abſurdes; outre la foibleſſe & la
faillance du cœur, l'enflure des jambes,
ſuffocation, &c. A quoy on peut remed
tant par la ſaignée aprés le quatriéme mo
que par la purgation douce, comme avec
rhubarbe laquelle reſſetre en vuidant, a

quelqu'autre, ſuivant l'avis d'un homme prudent. Ce qui empêche que la mere ny l'enfant ne periclitent, ainſi qu'il n'arrive que trop ſouvent, étant ſeur qu'une petite medecine ne fatiguera pas la moitié tant que font les vomiſſemens continuels qui briſent l'eſtomac, en ébranlant fort le fœtus, qui ſort par fois avant terme, tant par les ſecouſſes, qu'à faute de bonne nourriture.

Mais examinons un peu ce qui a donné ſujet de dire, que qui refuſe quelque choſe à une femme enceinte, il luy ſurvient un orgeolet en l'œil; c'eſt à dire une petite marque rouge de la forme d'un grain d'orge ſur le bord de la paupiere. Voilà le quolibet dont on menace les gens, afin qu'on ſe rende fort complaiſant aux femmes enceintes, qui ſont faciles à avorter enſuite de quelque grande envie de manger de quelque choſe qu'elles ne peuvent avoir; à peu-prés comme on dit aux enfans, que s'ils touchent le feu, ils piſſeront au lit, (tant pour les empêcher de ſe brûler, que de la peur qu'on a qu'ils ne mettent le feu dans la maiſon) dont ils s'abſtiennent, perſuadez qu'ils ſont qu'ils ne manqueroient d'avoir le foüet s'ils y piſſoient. On en dit autant à ceux dont les yeux ſont foibles, que s'ils regardent les pavots rouges, à cauſe qu'ils ébloüiſſent la veuë; comme à d'autres qu'ils ſe gardent bien de boire en mangeant leur ſoupe, car aprés leur mort ils ne verront goute, parce qu'on ſait qu'en beuvant froid, en mangeant ſa ſoupe, un

peu chaude,on gâte ſon eſtomac, & même
dents avec leurs gencives, à cauſe de le
tendreſſe. Ainſi on a juſte raiſon d'en u
de la ſorte envers les perſonnes qui ne ſo
pas aſſés honnêtes & complaiſantes enve
les femmes qui ont conçû, ſur tout cell
qui ſont fort ſujettes à l'avortement & tr
ſuſceptibles d'envie, de colere, de triſteſſ
de haine, de dépit, &c. d'autant que l
paſſions de l'ame ſont comme autant d'or
ges & de vents impetueux, qui agitent
leurs eſprits & leurs humeurs menſtruale
qui venant à débonder entraînent avec ell
le fœtus, ainſi que fait un torrent qui fa
rouler les rochers entiers.

L'Hiſtoire Romaine nous apprend que M
crine femme de Torquatus Conſul Roma
étant enceinte,mourut par le déplaiſir qu'el
eût de n'avoir oſé regarder par ſa fenêtre u
Egyptien qui n'avoit qu'un œil au milieu d
front,& qui paſſoit devant ſa maiſon, de pe
d'étre veuë des paſſans à la fenêtre penda
l'abſence de ſon mary qui étoit à la guerre
encor moins oſoit-elle ſortir pour aller vo
un tel prodige, ſi grandes étoient ſa ver
& ſa retenuë. Tout la ville conçût un gra
déplaiſir de ſa mort, & dés-lors le Sen
touché d'un tel accident, fit mettre ent
les privileges qu'il accorda aux Dames R
maines, à cauſe de leur liberalite envers
Republique, celuy-cy, ſavoir qu'à l'aven
qui que ce ſoit ne pourroit rien refuſer au
femmes groſſes, de tout ce qui eſt honnê
& permis de donner. Voicy ce qui don

ſujet aux Senateurs de gratifier les Dames. Le fameux Capitaine Camille partant de Rome contre les ennemis de l'Etat, fit vœu à Berecinthe de luy preſenter une Statuë d'argent, s'il en revenoit Victorieux. Aïant donc gagné la bataille, il s'en revint dans Rome glorieux & triomphant, où tout le Senat en Corps l'accompagna au Capitole, pour y faire ſon action de grace. Mais comme le Grand Camille eût fait ſavoir à tout le monde le vœu qu'il avoit fait, & qu'il ne ſe trouvoit pas alors aſſés d'argent pour effectuer ſon vœu, & que cela leur faiſoit beaucoup de peine, toutes les Dames s'aſſemblerent & reſolurent de leur propre mouvement de porter au Capitole leurs bagues, leurs joïaux, leurs chaînes, leurs carquans, leurs anneaux, leurs boutons, leurs affiquets, & toutes leurs pierreries, qu'elles mirent au pied du Senat pour en fabriquer la Statuë. Cependant Pomée Lucine la plus qualifiée d'entr'elles pria tous ces Meſſieurs au nom de ſes Compagnes de ne faire pas tant de cas du treſor dont elles ſe dépoüilloient d'un ſi bon cœur, pour faire l'Image de la mere Berecinthe, qu'ils ne ſeuſſent encor plus de gré à leurs maris, & à leurs enfans qui avoient expoſé leurs perſonnes aux perils de la guerre, afin d'obtenir cette grande Victoire. Tout le Senat émeu d'une ſi grande generoſité, & d'une magnificence ſi peu attenduë, leur accorda cinq beaux privileges à perpetuité. I. Qu'on n'oſeroit refuſer aux femmes groſſes ce qu'elles de-

manderoient, moïennant que la choſe fût honnête & permiſe. II. Qu'on enterreroit avec honneur & ceremonie les femmes, leur faiſant des oraiſons funebres accompagnées d'Epitaphes. III. Qu'il leur ſeroit permis de s'aſſeoir dans les Temples. IV. Qu'il leur ſeroit accordé d'avoir deux riches Jupes, ſans en demander permiſſion au Senat. V. Qu'elles pourroient boire un peu de vin en cas de neceſſité, & dans quelque grande maladie. Et voilà d'où eſt venuë la coûtume de dire que quiconque refuſe à une femme groſſe, un orgeolet luy vient à l'œil.

Je ſay bien qu'on conſeille aux femmes enceintes de mettre leur main à leur derriere quand elles ne peuvent avoir ce qu'elles deſirent, de peur que leurs enfans n'en portent la marque ſur quelqu'autre partie de leur corps. Mais je ne crois pas qu'une telle impreſſion s'y faſſe, ſi ce n'eſt au tems de la conception. Quant aux ſignes qu'on aperçoit en quelques uns en forme de ceriſe, de meure, &c. cela peut arriver naturellement ainſi qu'on voit ſix doigts en une main, & autant aux pieds; ou bien un orteil partagé en deux, &c. Il y a de bonnes femmes qui dans leur groſſeſſe mangent force cotignac, afin, diſent-elles, que leurs enfans aïent bon eſprit, aïant peut-étre entendu dire qu'il fortifie la faculté retentrice du cerveau, en le deſſechant, parce qu'étant encor tendre comme de la cire mole, il reçoit aiſément l'impreſſion & la vertu du cotignac. En quoy les meres ſe trompent fort, en ce qu'é-

tant pour l'ordinaire conſtipées alors, elles le deviennent davantage, au détriment de leur fruit. Pour ce qu'on dit du deſſechement, il n'y a pas moins d'erreur, puiſque la molleſſe leur eſt naturelle, & bien neceſſaire pour l'accroiſſement : car les enfans qui ſont d'un temperament chaud & ſec, ſont de fort petite taille, & deviennent plutôt vieux. Et c'eſt ce que tout le monde fuit.

Je ne ſay qui peut avoir donné lieu de croire au vulgaire, que le premier morceau que mange la femme groſſe, s'en va directement à ſon enfant, ſi ce n'eſt peut-étre qu'ignorant l'anatomie, il croit que l'enfant mange & boit auſſi bien que la mere, au lieu de ne ſe nourrir que du ſang qu'il tire par ſon nombril, ſans que la bouche luy ſerve de rien alors, parce qu'il vit dans le ventre de ſa mere, de méme qu'un fruit qui pend à ſon arbre, dont il attire le ſuc qui luy ſert de nourriture, par là méme qu'un fruit qui pend à ſon arbre, dont il attire le ſuc qui luy ſert de nourriture, par la queuë qui l'y tient attaché. Mais il eſt bon de les laiſſer dans une erreur qui peut leur étre fort utile, auſſi bien qu'à leur enfant, parce qu'elles ne refuſeront pas dans une telle perſuaſion de prendre les bons alimens qu'on leur preſentera, à la place des mauvais que leur apetit déreglé leur pourroit faire deſirer, d'autant qu'elles ont naturelement plus de ſoin de leurs fruits que d'elles-mêmes ; ainſi on ne ſauroit leur perſuader plus puiſſamment à ſe bien nourrir, que de leur dire, que cela leur eſt

bon & fort neceſſaire, qui tout les premiers en doivent manger, & aprés quoy ils s'attendent.

Mais j'entens, ce me ſemble, les femmes de Province m'aſſurer qu'un des meilleurs remedes pour heureuſement accoucher, c'eſt de faire aſſeoir les femmes qui ſont en travail, ſur le cul d'un chauderon chaud: J'avoüe qu'étant retiré du feu plein d'eau boüillante, ſon fonds n'eſt que tiede, & qu'une telle tiedeur peut ramolir leur croupion, en le rendant plus ſouple pour le paſſage de l'enfant, à peu prés comme les fomentations émolientes, dont nous uſons pour ce ſujet. Mais on fait mal de l'appliquer comme elles font, deſſus l'os bertrand, ou os pubis, vers la region de la matrice pardevant, ce qui ne peut étre que nuiſible à la matrice, qui à force d'étre ramolie, ne peut ſe ſervir de la faculté expultrice qui demande plutôt du reſſerrement. Il vaut donc beaucoup mieux de les faire mettre ſur le cul du chauderon ſortant du feu, au deſſus du croupion.

Mais voicy les femmes des villages qui alleguent ſe trouver fort bien d'appliquer deſſus leur bas ventre le bonnet ou le chapeau de leurs maris, & qu'elles en ſont plutôt délivrées. Hé bien! à la bonne-heure, je loüe leur petite methode, non moins que leur grande confiance maritale, leur aſſeurant neanmoins que tout cela ne leur peut ſervir que comme une compreſſe en leur reſerrant le ventre pardeſſus, en aidant à l'expulſion

pulſion de leurs enfans. Pour moy je croy qu'en voulant rire ſimplement, cette coûtume, s'eſt introduite tout de bon à la ſuite du temps ; le jeu aïant peut-étre commencé de la ſorte en ce que les maris, quoy que les Auteurs du vray-fait & du mal d'enfant, ont coûtume de s'excuſer & de ſe défendre d'aſſiſter à telles affaires. On ne laiſſe pas de vouloir par fois les y obliger, pour leur aider, & n'en pouvant venir à bour, on leur retient le bonnet ou chapeau qu'on applique ſur le ventre, voulant dire par là, puiſque du fait de l'homme eſt procedée l'enfleure de leur ventre, ſon bonnet aura la proprieté de la faire paſſer, ainſi qu'on applique du poil de la bête, ou la bête même deſſus la morſure, pour ſervir de contrepoiſon.

Voicy une autre erreur, qui conſiſte à faire bonne meſure aux garçons, & point du tout aux filles, en coupant leur nombril, communement dit la vedille, aprés leur naiſſance ; comme les bonnes femmes ſont fort ſoigneuſes de la conſervation du genre-humain, elles recommandent expreſſement aux ſages femmes, ſi c'eſt un garçon, de la luy laiſſer un peu longuette, s'imaginant que leur verge prendra de là ſon modele, & qu'elle croîtra davantage. En quoy elles s'abuſent, ou pour avoir mal entendu & retenu ce que pourroient avoir remontré autrefois quelque Medecin aux ſages femmes, qu'en liant leur vedille, elles ne la doivent pas trop ſerrer, encor moins la tirer en dehors ; car en la liant raſibus du ventre, la

veſcie qui en dépend par le moyen d'une attache, en devient plus retirée en dedans, & que c'eſt de là que leur membre en reſte plus court, parce que le tuyau commun à l'urine & à la ſemence dépend du col de leur veſcie : Et c'eſt là la raiſon qui doit obliger à laiſſer un peu longue la vedille. Il ſert au contraire aux filles d'étre bien tirée & liée de prés, afin que leur matrice tenant à la veſciè, en étant retirée, ait ſon col d'autant plus étroit qu'il eſt plus alongé. Mais il faut auſſi qu'on prenne garde qu'à faute de ne ſerrer comme il faut le nombril aux enfans, ils n'en meurent, ou qu'ils n'en reſtent toute leur vie valetudinaires, par la perte de leur ſang par le même endroit : Et c'eſt ce qui eſt arrivé plus d'une fois. Il eſt à propos de donner encor cet avis, que bien ſouvent ces pauvres petits ne font que crier par les douleurs qu'ils ſentent causées par la portion toute froide de leur nombril pendente, qui meurt peu à peu, & tombe à la fin à faute de chaleur naturelle & de vie, comme auſſi à cauſe que les ſages-femmes ont coûtume de la coucher ſur leur chair toute nuë, laquelle refroidiſſant leur petit ventre, leur fait beaucoup de douleur, & leur donne des tranchées, ſans que perſonne s'aviſe de la veritable cauſe de leurs pleurs & de leurs cris, en accuſent mille autres choſes ; ce qui n'arriveroit pas ſi on enveloppoit le reſte de leur nombril avec du coton, ou ſans quelque petit drapeau bien molet, au lieu de le coucher tout nud ſur

leur ventre delicat ; car autant vaudroit leur appliquer un glaçon que de les laiſſer ainſi.

Quelques-uns diſent, qu'on peut connoître le nombre des enfans que les femmes doivent avoir, par le nombre des nœuds qui ſe trouvent aux attaches de leurs arrierefais, les rouges deſignant les garçons, & les blancs les filles. Mais cela eſt ſi peu vrayſemblable, & il y a ſi peu de fondement, qu'il ne merite pas d'en dire davantage, encor que la choſe ſe ſoit rencontrée telle par hazard. Je ne m'arrêteray pas non plus à refuter l'erreur de ceux qui veulent faire paſſer pour heureux ceux qui naiſſent couverts d'une petite membrane qu'on appele *Chemiſe*, dont tous les enfans ſont envelopez dans la matrice, laquelle tantôt leur couvre le corps juſqu'aux épaules, & tantôt le viſage ſeulement. Cela arrive à ceux qui en ſortant ne font pas beaucoup d'effort, au contraire de ceux qui ſe tourmentent en venant au monde ; car ils s'en dépoüillent ainſi que les ſerpens de leur vieille peau, en paſſant tout exprés à travers de quelque trou bien étroit, ou par quelques brouſſailles. Et quand on voit un homme à qui tout reüſſit, on dit qu'il eſt né coëfé.

Mais n'eſt-ce pas plutôt une allegorie au ſujet de ceux qui étant iſſus de riches parens, ſont nés veritablement tous vétus & coëfez ; aïant tout à ſouhait, ſans avoir la peine d'amaſſer pour la neceſſité de la vie. Mais une telle chemiſe, me dira-t-on, porte avec ſoy tant de bon-heur à celuy qui en

eſt muni, qu'il n'a rien à craindre pour ſa perſonne. Hé bien ! il n'a qu'à s'en aller au Siege de quelque place armé d'une telle cuiraſſe, pour voir ce qu'il en ſera, & s'il n'y laiſſera pas ſa peau avec ſa camiſade ; & s'il ſe laiſſe tomber de cheval tout boté, & qu'il ſe caſſe les jambes, ſi les pieces ne ſe trouveront pas dans ſes botes ; où s'il tombe bien avant dans l'eau ſans ſavoir nager, s'il ne boira pas tout ſon ſou. On dit encor qu'une femme accouchant en pleine Lune, ne manquera de devenir groſſe enſuite d'un garçon, & d'une fille, ſi c'eſt en nouvelle Lune ; mais l'experience montre que ce ne ſont que fadaiſes.

Quant à ce qu'on dit quelquefois que femme en couche piſſe le lait, cela n'eſt point abſurde, puiſque cela arrive ſouvent, ſoit qu'on applique des remedes propres à faire perdre le lait, ſoit à faute de donner à téter : car alors un ſang pituiteux & blanchâtre s'en retourne dans les vaiſſeaux, d'où il eſt attiré par les veines & par les arteres emulgentes, & vuidé enfin par les urines qui en deviennent blanches. Et puiſque nous voyons que le pus contenu dans le foye, dans la rate, ou dans les poûmons ſe fait voir quelquefois dans les urines fort diſtinctement, & que la veſicule du fiel attire à ſoy la portion de la bile contenuë dans le ſang, comme les reins la partie plus ſereuſe, pourquoy ne ſe pourroit-il pas faire de même à l'égard du ſang pituiteux qui étoit deſtiné pour former le lait dans les mammelles,

CHAPITRE XXXII.

Que le Mercure pris par la bouche n'eſt point nuiſible.

CEtte erreur eſt excuſable en pluſieurs, en ce qu'elle eſt appuyée de l'autorité des anciens Medecins. *Le Vif-argent pris en boiſſon*, dit Dioſcoride, *contient en ſoy une qualité pernicieuſe : car il ronge par ſon poids les parties internes, & il cauſe les mêmes ſymptomes que l'écume de l'argent.* Auquel s'accorde Aëce, & Galien luy-même le met entre les venins, ainſi que fait Avicenne, encor qu'il ſe contrediſe luy-même au ſujet de ſes qualitez, le faiſant froid & tres-humide, & le met cependant ailleurs au nombre des poiſons chauds & acres : d'autres pretendent qu'il eſt de ſa nature froid, & chaud par l'artifice qu'on y apporte. Mais laiſſons-là leur diſpute. Certains Medecins modernes le prennent pour un venin. Le Conciliateur aſſeure qu'il glace le ſang pris en grande quantité ; dont il rapporte l'exemple d'un certain Charlatan, qui fort preſſé par la ſoif que ſa fiévre chaude luy cauſoit, & cherchant de quoy boire pour éteindre ſon ardeur, avala par mégarde une grande quantité de Vif-argent qui étoit dans un vaſe, le croyant plein d'eau, dont il mourut tout

Lib. 5. c. 7.
Lib. 6. c. 28.
Tetrab. 4 ſerm. 1. c. 79.
Lib. 2. Tract. 2. cap. 47.
Fen. 6. l. 4. tract. 1. c. 3.

gelé, en l'ouverture duquel les Medecins trouverent autour du cœur le ſang tout glacé. Fernel n'en abhorre pas moins l'uſage. Il y en a pourtant d'autres qui ſavent par experience qu'il n'eſt pas ſi pernicieux. En quoy ils ont raiſon : car ſelon Dioſcoride, il ne nuit que par ſa peſanteur ; encor faudroit-il que ce fut en grande quantité. Ga-
9. Simp. lien avoüe qu'il n'en a fait aucune épreuve pour ſavoir ſi c'eſt en le prenant par la bouche qu'il tuë, ou en s'en frottant. Ce qui fait bien voir qu'en luy donnant rang parmy les venins, il n'en a parlé que par l'opinion d'autruy, & point du tout ſelon ſon propre ſentiment. Ce qu'il n'eut aſſurément pas fait, s'il en eut fait l'eſſay, comme les Medecins d'apreſent, qui n'en blâment que la trop grande quantité. Et moy qui écris cecy, en pris deux ou trois fois l'année paſſé enſuite d'un grand coup de tête ſur la glace dans le Palais d'Orleans qui m'y cauſa un abſcez qui vint aboutir ſous la gorge, & qui coula durant pluſieurs jours, m'étant fait ſaigner deux fois aprés ma chute, & trois fois entre le dix-neuf, le vingt, & le vingt-deuxiéme jour qu'il parut, parce qu'il n'eſt point de medicament qui ne ſoit capable de nuire dont la doſe eſt exceſſive. Et ſi le Mercure a pu glacer le ſang, au dire du Conciliateur, ce ne fut que par ſa trop grande quantité. Ce qui prouve que ſa vertu n'eſt pas plus nuiſible que celle des autres medicamens. Rorarius nous raporte une hiſtoire opposée à celle du Conciliateur,

quand il dit, *avoir connu un Allemand qui s'étant endormi, pour avoir trop bû, dans la maiſon d'un Orfevre, ſe leva fort alteré: & comm'il marchoit à tâtons, cherchant de quoy boire, il trouva ſous ſa main par hazard un vaiſſeau où il y avoit trois livres de Vif-argent, qu'il porte à ſa bouche & l'avale à moitié endormi, qu'il trouva bien à ſon goût, étant rafraichiſſant & liquide. Aprés quoy il ſe r'endort, mais il fut bien ſurpris en ſon réveil, car en ſentant je ne ſay quoy de froid auprés, il trouva tout le Vif-argent dans ſes draps.* Avicenne écrit, *que bien de gens en prennent ſans en étre incommodez, à cauſe qu'il ſort par en bas, ce peut étre donc un poiſon par aucune maligne qualité qu'il ait en ſoy, ny capable de nuire ſinon par ſa peſanteur.* Le même Rorarius aſſeure avoir vû pluſieurs femmes ne s'étre du tout point trouvées mal pour avoir avalé du Mercure dans le travail d'enfant, ou pour pouſſer leur arrierefaix en dehors. D'autres proteſtent en avoir fait prendre à des enfans extremement malades par les vers, qui ſe ſont trouvez auſſi-tôt gueris. Et c'eſt ce que j'ay ſouvent fait moy-même en leur donnant à boire l'eau qui a boüilli avec le Mercure. Braſſavole dit auſſi en avoir donné à des enfans juſqu'à un ſcrupule. Or à combien plus forte raiſon le pourra-on donner hardiment aux hommes faits. Beaucoup de Medecins ſont dans le même ſentiment. Rorarius rapporte la même choſe, diſant, que le Mercure naturel eſt exempt de tout venin, dont la ſeule peſanteur eſt pernicieu-

In contradictione Gal. 20.

Cap. 2. de venenis.

Loco cit.

In examine ſimplic.

Contradict. 10. Avicen.

ſe, & qu'il ne l'a pas ſeulement oüy dire, mais qu'il l'a vû luy-même avoir été donné par des Medecins à des enfans à demy-morts par la violence des vers ; & à des femmes en travail d'enfant, auſſi-bien qu'à des accouchées, qui avoient de la peine à ſe vuider : Aymé de Portugal appele ignorans dans la pratique tous ceux qui le mépriſent, n'aïant que ſon ſeul poids à redouter. A quoy s'accorde Dioſcoride, & dont au contraire, on ſe ſert avec bon ſuccez en Eſpagne, & en France comme d'un excellent antidote pour les enfans enſorcelez & maltraitez des vers. Le même Auteur rapporte l'hiſtoire d'un garçon de dix ans, qui avala pour du vin plus d'une livre de Vif-argent ſans en reſſentir autre ſymptome que ſa peſanteur naturelle, & lequel il rendit entierement par les ſeles aprés quelques lavemens. Et voilà toute l'incommodité qu'il en eut. Matthiole ſemble étre de même ſentiment dans pluſieurs endroits de ſes écrits. *A moins*, dit-il, *qu'on n'en prenne une grande quantité, il ne ſauroit tüer, lequel coule aiſément en bas, tant à cauſe de ſa peſanteur, que de ſa ſubſtance fluide & gliſſante par en bas, ſans qu'il s'arrête ny dans l'eſtomac, ny dans les inteſtins. De là je ne m'étonne pas ſi Avicenne écrit qu'il ne manque pas de gens qui boivent du Vif-argent impunément, pour autant qu'il ne tarde guere de ſortir du corps, moyennant qu'ils ne ceſſent de ſe promener. Les Gorites en donnent un ſcrupule aux femmes en grand travail, comme le meilleur & dernier*

In Dioſcoridem.

Lib. 6. cap. 28.

Cap. 70. lib. 5.

remede. Il y a assez de gens qui en font prendre aux enfans, afin de faire mourir les vers, de la grosseur de deux grains de millet sans le moindre accident. Le même Auteur dit ailleurs, *qu'il se persuade aisément par semblables exemples que le Vif-argent ne fait point mourir, s'il n'est pris en trop grande quantité.* Il en parle encor tres-clairement, lors qu'il l'accorde aux enfans, pour n'avoir aucune dangereuse qualité, que sa seule pesanteur à l'égard des boyaux. *Lib. 4. epist. ad Steph. Laurent.*

La seule autorité d'un si grand nombre de celebres Auteurs pourroit suffire, sans avoir recours à celle des Medecins de nôtre siecle qui en ont fait l'experience, & que moy-même, dit Primerose, en ay donné souvent avec un tres-bon succez, sur tout aux pituiteux, qui s'en trouvent encor mieux que les autres.

Quant aux symptomes que Fernel, Palmarius & les autres luy attribuent, comme les engourdissemens, les convulsions, les tremblemens, les lethargies, les tranchées, &c. ils proviennent ou pour avoir été mal preparé, ou de sa quantité excessive. Mais y a-il rien icy bas, où il n'y ait quelque chose à redire & ce ne seroit plus un medicament s'il n'étoit capable de nuire dans quelque dose qu'il fut pris. La seule experience nous decouvre les vertus des medicamens, par laquelle nous avons été convaincus & desabusez de la qualité pernicieuse attribuée au Mercure par les Anciens.

CHAPITRE XXXIII.

Du peu de peril qu'il y a de prendre le Mercure ſans étre preparé.

QUelqu'un convaincu par les autoritez que nous venons de rapporter, penſera qu'il faut du moins y apporter un grand ſoin pour le bien preparer : & ce mot de *Preparation* ſemble porter en ſoy je ne ſay quoy de ſingulier, quoyqu'à la verité on ne doive entendre que ce que nous avons dit cy-deſſus du Mercure non preparé ou crud, tel que Braſſavole, Matthiole, Aymé de Portugal, & d'autres ont coûtume de le donner aux enfans & aux femmes en travail d'enfant. *Il ſe donne vif*, dit Matthiole, *& non éteint, ainſi que quelques-uns croyent : car celui-cy s'attache à l'eſtomac & aux inteſtins, où il excite de cruels ſymptomes.* Où il eſt à remarquer qu'on le prepare en diverſes manieres tant pour purger que pour provoquer la ſueur : mais par toutes ces preparations la nature du Mercure ne perit pas, ne faiſant que demeurer cachée ; & quoy qu'on y méle quantité d'ingrediens, il ne laiſſe pas de demeurer tout entier & de retourner en peu de tems dans ſon premier état, pour peu d'artifice qu'on y apporte. Sa principale fixation ſe fait par le mélange des eſprits des ſels dans le Sublimé

Epiſt. ad Laureü.

& dans le Precipité, & ainſi ce qui étoit cy-devant aſſez innocent, devient un tres-puiſſant poiſon, parce qu'étant de ſa nature fort actif, ſon activivé s'augmente étrangement par l'approche de ces eſprits acres dont une ſeule goute brûle. Je n'ignore pas qu'il n'y ait eu de gens aſſez hardis pour le donner en pilules juſqu'à un ou deux grains, dans celles qu'on dit de Barbarouſſe, qui eſt une grande temerité. On peut voir pourtant par là, que crud il eſt moins à craindre que le preparé de la ſorte, en ce que le vif eſt adherant en ſoy-même, qu'il eſt mobile, & qu'il coule par conſequent auſſi-tôt en bas. Il s'en eſt trouvé d'autres qui ont eu l'eſprit d'en inventer un nouveau à qui ils ont donné le nom de *Mercure doux*, & qu'il ſe peut prendre, à ce qu'ils diſent, ſans la moindre crainte, & c'eſt ce que j'ay éprouvé moy-même; ainſi le monde qui s'effrayoit auparavant au ſeul nom de *Mercure*, ſe trouve à preſent trompé à ſon grand profit, ſous l'apparence d'une ſimple poudre blanche. Je ne le croy pas neanmoins plus ſeur que le crud, veu que cette ſorte de Mercure doux ſe fait du Subliné qui n'eſt rien moins qu'un puiſſant poiſon, dans lequel on ajoûte le crud que l'on ſublime derechef par la mixtion corroſive duquel la vertu des eſprits du ſel & du vitriol s'affoiblit, ainſi la poudre devient douce, d'extrémément acre qu'elle étoit auparavant. En quoy je ne voy nulle preparation, mais ſeulement un certain mélange & une addition de Mercure,

dont la nature toutefois demeure toute entiere, & qui reprend ſa premiere forme avec le moindre artifice. Or ſi le Sublimé eſt un ſi pernicieux venin, ce qu'on y ajoûte enſuite du Mercure-vif n'eſt pas ſuffiſant pour le dépoüiller de ſa qualité maligne, n'en étant palliée & un peu adoucie; ainſi une force diviſée eſt plus foible que celle qui eſt unie, ce qui ſe verifie en ce qu'il en eſt de même des choſes naturelles de même genre. D'abord qu'on fait le Sublimé, le Mercure aquiert de la malignité par le mélange des eſprits ſalins, & qui bien loin de détruire leur violence, il ſe les aſſocie avec plaiſir, pour ainſi dire. Et lors qu'on y ajoûte d'autre Mercure pour le dulcifier, il s'unit pareillement avec ces eſprits, à cauſe qu'il eſt de même nature que le premier, ſans que celui-cy puiſſe davantage aſſoupir leur force que celui-là. Il eſt vray que le Mercure étant en plus grande quantité qu'auparavant, ils peuvent moins nuire, bien qu'ils ne ſoient pas moins efficaces de leur nature: ainſi boit-on hardiment quelques petites goutes d'eſprit de vitriol bien dilayé dans un verre d'eau, étant d'ailleurs un medicament aſtringeant. C'eſt pour cela qu'un tel Mercure eſt moins ſeur que celuy qui n'a pas été ſublimé. Que ſi le Mercure crud mélé avec celuy qui eſt ſublimé luy ôte ſon venin, le rendant incapable de nuire, à plus forte raiſon devra-il être luy-même exemt de toute malignité, *nihil dat quod non habet.* Si donc il ap-

porte de la bonté & de la douceur à un venin auſſi dangereux que celuy-là, il ne faut point douter qu'il n'air en ſoy ce dont il communique à autruy : car l'axiome veut, que *propter quod unum quodque eſt, tale & illud magis* ; par conſequent ſi la ſeule mixtion du Mercure crud rend le ſublimé ſalutaire & utile pour les uſages ordinaires, beaucoup plus devra-il avoir tout ſeul ces mêmes qualitez. Les hiſtoires raportées dans le chapitre precedant nous verifient cette verité, où l'on voit, qu'il a été donné fort utilement ſans la moindre preparation. J'avoüe bien qu'il peut nuire étant pris en trop grande quantité, ou receu dans un corps exemt des mauvaiſes humeurs, & qu'il profite moins aux bilieux, & aux melancoliques, qu'aux pituiteux : Mais s'il faloit rejetter le Mercure pour tels inconveniens, il ſe trouveroit bien peu de remedes qu'il ne falut à la fin bannir de l'uſage de la Medecine, à cauſe qu'ils ne ſauroient jamais tant profiter aux uns, qu'ils ne nuiſent en même tems à quelqu'autre, pour ne pas dire à tout le monde, pris à contre tems, ou dans une doſe exceſſive. Je m'en vay le confirmer par le témoignage du fameux Chymiſte Hartman, comme l'un des plus experts dans cet Art, puiſqu'il nous a laiſſé pluſieurs preparations ſur le Mercure. *Le Mercure vif ou crud*, dit-il, *eſt un tres-excellent remede depuis un ſcrupule juſqu'à quelques drachmes, ou aprés l'avoir fait mortifier dans le ſuc de limon. Mais en ce cas la doſe en doit étre plus petite, parce qu'étant*

De curatione lumbricorum.

mortifié de la ſorte, il s'arrête plus long-tems dans le corps.

CHAPITRE XXXIV.

Du parfun de la Nicotiane, ou Tabac.

L'Uſage du Tabac pris en pipe, eſt devenu ſi commun, qu'il eſt peu de gens aujourd'huy qui n'en prennent : Diſons en donc quelque choſe. Premierement, touchant ſa nature, il y a bien de gens qui croïent ſa fumée narcotique, ainſi que l'ont écrit quelques Auteurs, en l'appellant pour ce ſujet *la juſquiame du Perou*, auſquels ſemble favoriſer l'experience, en ce qu'elle fait dormir, & qu'elle appaiſe les douleurs. Cette opinion toute ſoûtenuë qu'elle ſoit par des ſavans Auteurs, ne me paroit pas fort veritable : car ſi elle provoque le ſommeil, cela ſe fait par une vapeur qui eſt ou excitée dans le cerveau, ou portée juſques-là, ou parce qu'elle aide à faire la digeſtion des alimens, parce que nous dormons plus tranquillement quand l'eſtomac n'eſt pas chargé de viandes, & la même fumée nous délivre des douleurs, c'eſt ou en ôtant leurs cauſes, ou en les alterant, & point du tout par quelque vertu narcotique qu'elle ait en ſoy. Ainſi ay-je vû des grandes douleurs de tête, inveterées & gueries par cette même fumée ; on peut connoître par diverſes raiſons qu'il

n'y a là aucune vertu narcotique.

Premierement, en ce qu'ils confeſſent que le Tabac étant chaud & ſec, attenuë, penetre & reſout les humeurs, à quoy l'experience s'accorde auſſi : or toutes ces qualitez repugnent à la nature des narcotiques, non que je les eſtime tous froids, y en aïant un grand nombre de chauds ; mais de ce que tous les narcotiques quels qu'ils ſoient, épaiſiſſent les humeurs ; d'où vient que ſi la douleur eſt cauſée par les humeurs groſſieres, ils apportent un tres-grand dommage, à cauſe qu'elles en deviennent encor plus épaiſſes, & par ce moyen le mal ſe rend plus difficile à guerir. Or la fumée du tabac convient mieux aux temperamens & aux humeurs froides contre la nature des narcotiques.

Secondement, s'il ſurvient quelque évacuation exorbitante des excremens ou du ſang, & laquelle on ne puiſſe arrêter par les remedes aſtringens, nous avons coûtume d'uſer des narcotiques & des autres remedes qui engourdiſſent, comme d'un puiſſant ſecours, afin d'arrêter le mouvement des humeurs. Mais quant à cette-cy, elle purge le corps & par le haut & par le bas à la maniere de l'ellebore, ou de l'antimoine ; & quiconque me prouvera que l'ellebore eſt narcotique, il n'aura pas de la peine à me perſuader qu'il en eſt de même de la nicotiane : Et il ſe peut bien faire qu'elle arrête le vomiſſement, mais c'eſt parce qu'elle en ôte la cauſe, ainſi qu'un vomiſſement en fait ceſſer un autre.

Troiſiémement, les remedes qui engourdiſſent appliquez en dehors ôtent le ſentiment à la partie, en la rafroidiſſant beaucoup, ce que ne ſauroit jamais faire l'herbe dont nous parlons, comme tout le monde peut l'éprouver.

CHAPITRE XXXV.

Du bon uſage du Tabac.

Bien que je n'aïe jamais usé de Tabac en pipe, ny envie d'en uſer, j'ay remarqué neanmoins pluſieurs perſonnes de toute ſorte de temperament qui en uſoient ſans aucune incommodité, je veux dire maigres, gras, bilieux, pituiteux, &c. Ce qui m'oblige à ne point donner dans l'opinion de ceux qui le croïent fort prejudiciable à la ſanté, ſi ce n'eſt par avanture dans ſon uſage immoderé; car tout excez eſt vicieux. Tous les Indiens n'auroient pas en ſi grande eſtime cette même herbe s'ils ne la croïent tres-ſalutaire. Je l'ay ordonnée à pluſieurs malades, à qui elle a ſervi pour étre plutôt gueris. Mercator fameux Medecin Eſpagnol en parle ſouvent avec des grands éloges, en la recommandant dans differentes maladies.

Il y a pourtant bien de raiſons qui ſemblent prouver le contraire en quelque maniere. Premierement, de ce qu'elle eſt contraire

traire à la nature en purgeant haut & bas avec violence : car tous les purgatifs ſont en quelque maniere contraires à la nature.

Secondement, la premiere fois que quelqu'un en uſe, il ſouffre des vertiges, des maux de cœur, des ſueurs froides, qui ſont des marques d'une qualité maligne. Ce qui eſt vray quand on en avale, au lieu qu'en en prenant en fumée ſeulement, ſans paſſer au de là de la gorge, il fait du bien au cerveau par ſa chaleur, en vuidant les humeurs pituiteuſes. Et bien loin de troubler l'eſtomac, il le fortifie, & l'aide même à la coction des alimens. L'orpiment tout venin mortel qu'il eſt, ne laiſſe pas d'avoir ſa fumée propre à deſopiler les poûmons, ſelon pluſieurs Auteurs. On dit que l'opium pris par la bouche eſt autant en uſage parmi les Turcs que le Tabac parmi nous, la nature s'accoûtumant à la fin à ces ſortes de remedes, ſans que leur malignité la puiſſe troubler. Or puiſque nous voyons que pluſieurs en uſent ſans aucune incommodité, je ne voy pas pourquoy on doive en avoir de l'averſion.

Les meſures qu'on y doit garder ſont premierement d'en uſer avec moderation : ce qui eſt vray en toutes autres choſes, mais ſur tout en celle-cy ; Quoique j'aïe obſervé que le mal qui provient de ſon abus ne fut pas conſiderable.

Secondement, qu'il eſt plus propre aux perſonnes graſſes, phlegmatiques & ſujettes à des fluxions à cauſe de la vertu qu'il a d'échaufer & de deſſecher ; elle ne nuit pas

même beaucoup pour l'ordinaire aux maigres, & y a-il quelqu'un, quelque propre & quelque ſain qu'il ſoit, dont le cerveau ne ſe trouve moleſté par les fumées qui y montent : Et ſi je n'ay jamais vû perſonne deſſecher pour en avoir usé, m'étonnant de ceux qui ont écrit qu'il étoit narcotique, & qui cependant le défendent aux temperamens chauds & bilieux, vû que les narcotiques leur conviennent beaucoup mieux qu'aux pituiteux.

Troiſiémement, quoique je ſache que quantité d'ethiques & extenués s'en ſoient bien trouvés, je ne laiſſe pas que de croire qu'il eſt moins propre à ces phthiſies causées par la chute de quelque catarrhe ſur les poûmons : car encor que cette fumée tire du cerveau une humeur pituiteuſe, elle porte neanmoins la nature à renvoyer les humeurs dans la poitrine, en quelqu'autre tems que ce ſoit, or comme il ne faut jamais, (ſelon les regles de l'Art,) attirer vers la partie malade, mais plutôt la dégager des humeurs qui l'incommodent, ſoit par la revulſion, ou par la derivation, il me ſemble qu'on ne doit point mettre en uſage les remedes qui purgent le cerveau par la bouche, mais bien ceux qui evacuent par le nez. La methode de Galien, dans un tel cas, étoit d'appliquer ſur la tête raſe un emplatre tres-fort, afin d'empécher la deſcente des humeurs, & de faire revulſion.

Quatriémement, il eſt à noter, que pluſieurs gens y font de grandes fautes, lors qu'en

fumant ils ne ceſſent de boire, & s'enyvrent bien ſouvent ; ce qui fait qu'à force de boire ils ſe privent des avantages qu'ils en recevroient : car bien qu'elle ſemble fondre les humeurs, échaufer & deſſecher le cerveau, & qui engendre, ce ſemble, auſſi moins d'excremens, étant chaud & ſec, ſelon Galien, il ne laiſſe pas toutefois d'attirer plus puiſſamment par ſa chaleur & par ſa ſechereſſe, & de ſe remplir avec plus de facilité de quantité de vapeurs élevées en haut des parties inferieures, d'où ne ceſſant d'étre enſuite plein, ne reçoit aucun ſoulagement du benefice d'un tel deſſechement, ainſi que l'enſeigne le même Galien au même lieu, *Lors que leur téte*, dit-il, *ſe remplit*, (*car cela arrive toûjours à ceux qui ne gardent aucun regime*) *il s'engendre en eux quantité d'excremens qui ne ſont pas pourtant cruds, qui s'imbibant dans leurs têtes, leur cauſent des peſanteurs, enſuite des alimens chauds auſſi bien que des boiſſons, & des odeurs & des autres choſes qui proviennent du dehors.* En effet celà paroit conforme à la raiſon, veu que les vapeurs montent aiſément vers la partie devenuë plus chaude ; or puiſque par l'uſage du Tabac en fumée, le cerveau s'échaufe, ſi l'on n'obſerve pas un bon regime de vivre; & ſi avec cela on vient à boire du vin, de la biere, & d'autres boiſſons fumeuſes, comme il n'arrive que trop ſouvent, la tête recommance de ſe remplir derechef. Et on a remarqué que ceux qui fument de la ſorte ont plus jetté d'excremens par la bouche & par

In Arte Medica, capite de ſignis calidi & ſicci cerebri.

le palais, qne les autres qui s'en abſtiennent, à cauſe de la crapule & de la gourmandiſe qui ne ſont que trop ordinaires à bien de gens.

Cinquiémement, ceux qui fument dépuis long-tems & qui en ont fait une habitude, doivent ſoigneuſement prendre garde d'en diſcontinuër l'uſage, à moins qu'ils ne menent en même tems une vie fort reglée; car autrement ils ne manqueront de reſſentir de grandes peſanteurs tant dans leur tête, que par tout leur corps, cauſées par l'abondance des humeurs qui avoient coûtumé de ſe vuider, en prenant tous les jours du Tabac en pipe, ce qui cauſe des ſommeils & plus cours & moins tranquiles, par le défaut des vapeurs qu'une telle fumée excitoit; de même que les coctions ſe font moins heureuſement dans l'eſtomac, & que c'eſt de là auſſi que naiſſent quantité d'incommodités. Ce qui nous oblige de prendre ſoin que les perſonnes agées & celles dont l'eſtomac eſt d'un temperament froid, ſe ſervent de cette fumée, bien qu'elles n'en aient jamais usé, parce qu'elle peut les garantir de la goute, comme auſſi d'un grand nombre d'indiſpoſitions froides.

CHAPITRE XXXVI.

De l'erreur de ceux qui croïent que la fumée du Tabac penetre juſqu'au cerveau.

NOus venons de faire voir l'utilité du Tabac en pipe, aïant pour garants tous les peuples des Indes Occidentales, parmi leſquels à peine s'en trouve-il un ſeul entre mille qui s'en abſtienne, & où l'on ne laiſſe pas de vivre tres-longtems. Or quand on le prend par la bouche, on rejette dehors autant de fumée qu'il y en avoit entré, ce qui eſt aiſé à voir : car tout ce qu'on en tire a coûtume d'être contenu dans la bouche, ainſi il eſt faux qu'elle aille juſqu'au cerveau, comme pluſieurs ſe l'imaginent, n'étant pas même neceſſaire qu'elle y parvienne. Les maſticatoires & les gargariſmes qu'on ordonne, afin d'attirer les humeurs de la tête, peuvent répandre leur vertu dans le cerveau, encor qu'ils ſoient retenus dans la bouche ; ainſi il n'eſt pas abſurde que la même choſe ſe faſſe par la fumée du Tabac entant que deſſicative & attenuante. Mais il n'eſt pas bien mal-aiſé de prouver qu'elle ne peut y être portée tandis qu'elle eſt enfermée dans la bouche.

Premierement, en ce qu'on n'apperçoit

que ſa ſaveur, & point du tout de ſon odeur.

Secondement, de ce qu'on reçoit cette même fumée en inſpirant, & que l'on retient en retenant ſon haleine, & laquelle enfin on pouſſe dehors en expirant. Il eſt vray qu'en inſpirant, l'air va juſqu'au cerveau, mais pour celuy qu'on attire par la bouche, il ne va qu'aux poûmons & qu'à l'eſtomac. Or puiſque ces fumées étant attirées par les levres avec l'air en inſpirant, ne peuvent arriver au cerveau. En expirant ou en retenant nôtre haleine, dit Galien, nous ne ſaurions flairer, quand même l'odeur ſeroit dans les narines, parce qu'en expirant, nous repouſſons l'odeur avec l'air, & en nous empéchant de reſpirer, nous n'admettons plus rien, à cauſe que l'haleine étant retenuë, aucun air ne ſe porte de ſoy-même au cerveau, qui ſe trouve déja plein de l'air qui y eſt entré en inſpirant : Qui eſt la raiſon pour laquelle nous ne ſaurions appercevoir des odeurs des choſes que nous retenons dans la bouche & dans l'eſtomac ; car autrement l'homme ne pourroit ſe ſupporter ſoy-même, à cauſe que la perception des mêmes odeurs ſe fait par l'inſpiration : or l'inſpiration juſqu'au cerveau ne ſe faiſant point par la bouche, la fumée du Tabac priſe par icelle, ne ſauroit par conſequent parvenir au cerveau. De plus, s'il étoit vray qu'elle penetra juſques-là, ces ſortes de vapeurs étant fort acres, ne manqueroient pas d'ébranler & de piquoter le même cerveau,

où elles exciteroient l'éternuëment au d'autres indiſpoſitions : ce qui n'arrive pourtant pas ordinairement : ainſi voyons nous arriver des éternuëmens excitez par la même fumée auſſi-tôt qu'elle eſt attirée par le nez, parce qu'elle monte de là veritablement juſqu'au cerveau. Que l'on tienne pour aſſuré qu'il n'y a que la tête ſeule qui reſſente ſa vertu, ſans que ſa ſubſtance s'y puiſſe porter.

Mais quelqu'un m'objectera, que par ſon long uſage la tête s'appeſantit, qu'il s'y excite des vertiges, & qu'on en devient comme yvre. A quoy je répons, que cela arrive ſeulement par une trop longue habitude ; ce qui ſe feroit toutefois bien vite s'il étoit veritable qu'une telle fumée rempliſſoit les ventricules du cerveau. Quant aux vertiges, ce n'eſt pas toûjours les vapeurs qui les cauſent, mais auſſi les eſprits trop échaufez & trop émus, ou même les vapeurs des humeurs miſes en mouvement par la chaleur immoderée de cette fumée, ou d'autres diverſes cauſes que je paſſe ſoûs ſilence. Mais qui plus eſt, il y a des perſonnes dont la tête eſt ſi foible qu'ils ſouffrent des vertiges à la moindre occaſion externe ; ainſi il n'y a pas de quoy s'étonner ſi la même choſe leur arrive en fumant, encor que la fumée n'y parvienne pas ; car cela ſe fait par l'ébranlement de quelque cauſe interne. Et qui plus eſt, au dire de Galien, il ne faut ſouvent qu'une purgation bien forte pour cauſer des vertiges ; c'eſt pourquoy ce n'eſt pas mer-

2. Aphor. 37. & lib. quos purgare oporteat.

veille ſi le cerveau étant trop purgé par un uſage immoderé, & les eſprits trop échauffez, attirent les mauvaiſes humeurs des parties inferieures qui engendrent les peſanteurs de tête & des vertiges, quoique la propre ſubſtance de la fumée du Tabac n'aille pas juſques-là.

CHAPITRE XXXVII.

De ceux qui diſent que la fumée du Tabac eſt un bon preſervatif contre la peſte.

J'Ay entendu dire à certaines perſonnes, que la fumée du Tabac preſervoit de la peſte. Je ſay bien que Monard la recommande contre les venins, ſur tout pour les playes des bétes venimeuſes, ou des dards empoiſonnez : mais cet Ecrivain & les autres Auteurs ne l'entendent que du Tabac encor en herbe, ou de l'application de ſon ſuc, & point du tout de ſa fumée en pipe. Or il ſe peut bien faire qu'elle ſerve contre la peſte, mais non pas par une vertu ſpecifique, ainſi que croïent pluſieurs, mais par d'autres cauſes, parce que les choſes qui détournent cette maladie, c'eſt ou en purgeant nos corps de toutes leurs impuretez, & en les deſſechant, aprés quoy ils deviennent moins ſuſceptibles du mal contagieux. Or comme il eſt

ſeur qu'une telle fumée deſſeche le cerveau & le corps, & qu'elle évacue les humeurs par la bouche, & quelquefois par le vomiſſement. Elle pourroit de la ſorte par hazard preſerver de la peſte. Mais cependant on n'y remarque aucune vertu particuliere pour produire un tel avantage, puiſque ce n'eſt que par accident que les évacuatifs nous défendent d'un ſi dangereux mal, comme la purgation, la ſaignée, &c. & partant aucune raiſon ne nous oblige d'attribuer à une telle fumée aucune qualité preſervative. Mais y a-il pas grand nombre de Medecins qui ſe gardent bien de donner de forts purgatifs en tems de peſte, à cauſe qu'alors les humeurs ſe troublent à la moindre occaſion. Je ſay que pluſieurs ont non ſeulement promis de guerir de la peſte, mais auſſi d'en garantir au moïen des vomitifs faits avec l'antimoine, qui peut-étre ne ſont pas eux-mêmes aſſez en ſeureté ; ainſi qu'il arriva à Adam de Bodenſtein, Chymiſte d'une grande reputation, qui aprés avoir donné au Public le veritable ſecret pour ſe preſerver & pour ſe guerir de la peſte, en mourut luy-même à Bâle au tems qu'elle y avoit déja tout à fait ceſſé. Tant il eſt vray que tout ce qu'on ordonne contre cette ſorte de venin, eſt trompeur & peu certain, principalement les vomitifs qui affoibliſſent la partie noble & qui violentent étrangement le corps.

Platerus in Obſervationibus.

L'autre maniere de s'en preſerver, ce ſont les antidotes qui ont auſſi la vertu de guerir, qui ſont autant puiſſans contre les ma-

ladies preſentes qu'envers celles qui nous menacent. Or l'experience ne nous a pas encor fait connoître qu'il y ait dans cette fumée une telle vertu : car tant de miliers d'hommes ſi ſouvent emportez par cette horrible peſte, tant dans l'Angleterre, dans la France, dans l'Allemagne, dans la Turquie, & dont la plûpart prenoit aſſeurément du Tabac en pipe, prouvent aſſez qu'il n'y a aucune vertu ny proprieté dans cette fumée ; & que pas un de ceux qui en ſont rechapez ne luy ſont redevables de leur ſanté : Et ſi elle ne peut guerir, elle ne pourra non plus en preſerver les hommes. De plus, il eſt bon qu'on ſache que tous les autres venins ont leurs propres preſervatifs, & qu'il n'en eſt aucun pour la peſte, contre laquelle les Medecins ne ſe ſervent que des cordiaux, non pas à deſſein d'éteindre le même venin, mais ſeulement pour fortifier la nature contre ſa malignité qu'elle chaſſe enſuite par les ſueurs ou par les autres emonctoires du corps.

Mais pour marque certaine qu'il n'y a dans la fumée du Tabac la moindre vertu cardiaque, il n'y a qu'à faire reflexion ſur les vertiges, ſur les maux de cœur, ſur les ſueurs froides, ſur les vomiſſemens, & ſur les autres ſymptomes qui procedent plutôt d'une qualité contraire au corps, que de quelque bienfaiſante. Or encor que je ne la croy pas nuiſible, je ne l'eſtime pas non plus beaucoup profitable ; bien au contraire, Galien n'enſeigne-t-il pas que le cerveau

eſt facilement offensé par la rencontre de l'air qui l'environne. *Les têtes chaudes*, dit-il, *ſouffrent & s'appeſantiſſent aiſément par les viandes & par les boiſſons chaudes, par les odeurs & par toutes les autres choſes qui viennent du dehors, au nombre d'ſquelles eſt l'air qui tourne autour de nous.* C'eſt pourquoy comme le cerveau s'échaufe par l'uſage du Tabac, il eſt fort à craindre qu'il ne reçoive quelque grand préjudice du côté de l'air peſtiferé. Pour preuve de cette verité, c'eſt que nous voïons les vieillards étre moins atteins de la peſte que les jeunes, à cauſe de la froideur de leur corps, ainſi que l'a auſſi remarqué Pline. Pour ce qui eſt de la vertu de cette plante qu'on dit être propre pour les plaïes & contre les morſures venimeuſes, cela ne conclud pas qu'elle porte en ſoy aucune vertu d'antidote ; car autrefois les Eſpagnols emploïoient le Sublimé pour telles plaïes, & nous mêmes ne nous ſervons-nous pas pour l'ordinaire de pluſieurs remedes pour le même effet, qui ne ſont point preſervatifs, ne ſervant tout au plus qu'à attirer en dehors le venin, ou qu'à l'éteindre, par exemple, le cautere actuel, &c. Il ſe peut bien faire que la Nicotiane aura la même faculté, quoiqu'elle n'ait aucune vertu propre & particuliere pour reſiſter aux poiſons.

In Arte Medica, c. de ſignis calidi cerebri.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'uſage trop frequent des cordiaux.

COmme dans toutes les maladies il faut toûjours veiller à la conſervation des forces, il ne faut pas s'étonner ſi les malades demandent qu'on les leur conſerve : & c'eſt de là qu'eſt venu le frequent uſage des remedes pour le cœur ; ce qui donne lieu à certaines gens de blâmer ſouvent les Medecins qui ne leur ordonnent pas aſſez de cordiaux, & des preſervatifs pour prendre, principalement ſur le ſoir, & à l'heure du ſommeil, dont toutefois l'uſage indiſcret nuit plus qu'il ne profite, comme de la theriaque, du mitridat, de l'orvietan, &c. Il ne faut pas ſe perſuader que tout ce qui paſſe pour cardiaque fortifie auſſi-tôt la nature, puiſqu'elle en peut étre détruite : car je ſoûtiens, que l'eau fraiche eſt d'un plus grand ſecours à un febricitant que ne ſont les eaux celeſte, imperiale, theriacale, &c. Mais il eſt bon de remarquer, que la debilité tant du cœur que des forces qui en dépendent, peut arriver par diverſes cauſes, & que tous remedes ne conviennent pas à des cauſes ſi differentes. Or ſi ce qui cauſe le mal prend de nouveaux accroiſſemens par quelque remede bien que cardiaque, il eſt évident, dis-je, que le même cardiaque devient un poiſon

pour le malade ; de même ſi on preſcrit un medicament chaud pour une maladie chaude, elle s'augmente, & le malade s'affoiblit davantage, bien loin d'en être fortifié. Et voilà comme ceux-là font tres-mal qui font prendre ſans jugement ces ſortes de corroboratifs. Je donne auſſi avis, que la theriaque, le mitridat, &c. dont on fait un uſage trop frequent peuvent être beaucoup nuiſibles, qui ſelon Galien, tiennent le milieu entre les corps & les venins ; de ſorte que la même proportion qui ſe trouve entre nos corps & les antidotes, ſe rencontre entre ceux-cy, & les poiſons ; d'où il conclud, que tout ce qui tient de la nature de la theriaque & du mitridat, nuit au corps de l'animal, ſi on luy en donne plus qu'il ne faut, & s'il n'y a quelque venin en dedans ſur lequel il puiſſe agir. Je n'ignore pas que cette comparaiſon ne plait pas à Averroës non moins habile Medecin que ſubtil Philoſophe, qui avoüe pourtant que tous ces remedes ne ſervent qu'aux corps empoiſonnez ; car ils nuiſent, dit-il, aux corps ſains, en devenant des poiſons pour eux, comme ſont tous les remedes faits avec le Bezoard, dont les corps ſouffrent, comme des poiſons, à moins qu'ils ne ſoient donnez bien à propos, à cauſe de leur grande activité. Verité qui a obligé Galien à défendre la theriaque aux temperamens chauds, auſſi bien qu'aux enfans. Quoique je ne deſapprouve pas abſolument l'uſage de ces ſortes de medicamens, ny que je croïe être vene-

5. *Simp.*

5. *Collig.* c. 23.

neux & pernicieux, il eſt évident qu'il faut uſer avec beaucoup de diſcretion, pour avoir tres-ſouvent des qualitez ennemies du corps, lors qu'ils n'y rencontrent un objet ſur lequel ils puiſſent agir. Donc il faut que tous corroboratifs & tous cordiaux ſoient differens par rapport à la varieté des maux : auſſi en voit-on des chauds, des froids, des temperez, & d'autres dont le propre eſt de fortifier d'une maniere occulte & inexplicable, & d'autres enfin qui reſiſtent aux venins, incapables neanmoins de convenir à toutes les cauſes qui bleſſent les forces. D'où on peut bien mettre au nombre des cordiaux les remedes qui en evacuant & alterant les cauſes morbifiques, apportent quelque ſecours, à quoy ſont incapables fort ſouvent pluſieurs des ſuſdits cordiaux, & ce n'eſt que par accident que ces remedes meritent le nom de cardiaques, qui ſont toutefois de tous les plus certains.

Lib. de viribus cordis. Avicenne n'a pas mauvaiſe grace de dire qu'un remede peut paſſer pour cardiaque premierement, à cauſe qu'il repare les eſprits, comme le vin, les œufs, les boüillons, & les alimens d'un bon ſuc & faciles à digerer; & c'eſt ſans mentir par les bons alimens que les forces ſe reparent, leſquelles s'affoibliſſent donnez à contre-tems, ainſi que nous l'avons fait voir dans ſon lieu. II. En les rendant plus brillans, comme la ſoïe, les perles & les pierres precieuſes. III. En reſſerrant la propre ſubſtance du cœur, il empéche la diſſipation des eſprits

comme le carabé, la terre ſigillée, le bol Armene : mais il eſt vray que telles choſes ne ſont pas profitables à tout le monde, puis qu'en qualité d'aſtringents ils peuvent quelquefois bien nuire. IV. En ce qu'il eſt ami du cœur, comme les choſes douces & odoriferantes, les eaux imperiales, celeſte, de nôtre Dame. V. Entant que confortatif, par des qualitez manifeſtes, par exemple, les herbes temperées, comme la bourache, la bugloſſe, & l'or. VI. Par l'evacuation qu'il fait en épurant l'humeur melancolique, & en chaſſant ce qui eſt nuiſible au cœur, ce que font les mirobalans. VII. D'autant qu'il fortifie le même cœur par une proprieté ſpecifique, comme le hyacinte, &c. Mais toutes ces choſes étant fort differentes ne ſauroient tout à fait convenir à toutes ces cauſes morbifiques. Or quand aujourd'huy le vulgaire demande des fortifians, il n'entend ny les boüillons, ny la ſaignée, ny la purgation, mais la theriaque, le mitridat, l'orvietan, les eaux diſtilées les plus fortes, la double biere, du vin cuit avec les aromates, &c. qui pour la plûpart nuiſent également & aux malades, & à ceux qui ſe portent bien.

CHAPITRE XXXIX.

Des erreurs ſur le Bezoar.

COmme nous avons parlé des cordiaux dans le dernier chapitre, il eſt bon de dire quelque choſe de la Pierre de Bezoar, dont l'uſage eſt devenu ſi commun, & qui paſſe dans l'eſprit de pluſieurs pour un tres-bon confortatif, & pour un admirable cardiaque auquel ils ont recours, ainſi qu'à quelque anchre ſacrée, en negligeant les autres remedes comme de nul effet. En quoy pourtant ils errent & pechent en trois manieres. Premierement, pour la trop bonne opinion qu'ils ont de cette pierre. Secondement, en ignorant ſa qualité. Troiſiémement, de ce qu'ils n'en ſavent pas bien la doſe.

Quant au premier, quelques-uns tirent ſon nom du mot *Paſar*, qu'on dit ſignifier chez les Indiens Orientaux une eſpece de bouc dans lequel elle ſe trouve. D'autres l'appellent *Belzaar*, qui en langue Maure, ſignifie le Seigneur du venin, & ce nom eſt commun chez eux pour tous les remedes appelez par les Grecs preſervatifs & antidotes. Ainſi Averroës aprés avoir diſcouru des venins dans le chapitre precedent, il fait mention du Beſoar, qui eſt le même qu'antidote. *Les medecines*, dit-il, *à qui on donne le nom de Bezoar, qui gueriſſent des poiſons.*

Cap. 23. lib. 5. collig.

L'Albe

L'Albezaar, dit Avicenne, *eſt un remede qui par ſa proprieté conſerve la ſanté & les eſprits dans leur vigueur, afin de chaſſer toute la malignité du venin.* Il paroit de là que c'eſt un nom general qui convient à toutes ces ſortes de medicamens; au lieu que parmi nous on entend cette pierre ſi en vogue, laquelle on tire des animaux, & qu'on nous apporte icy des Indes. Quelques-uns l'eſtiment ſi excellente, qu'ils diſent devoir étre preferée à tous autres remedes. Les Arabes la recommandent fort contre les poiſons, contre la peſte, la jauniſſe, les obſtructions du corps, & des viſceres. Avenzoar dit avoir délivré un homme qui avoit avalé un poiſon tres-malin, en luy donnant trois grains de Bezoar dans cinq onces d'eau de courge. Mais ſi nous conſiderons ce qu'Avenzoar écrit de cette pierre, nous trouverons que ce n'eſt point la nôtre qu'on apporte des Indes, mais bien la larme d'un cerf, dont il fait ce compte. Il y a un cerf, dit-il, au raport auſſi de Pline, qui par le ſeul ſoufle de ſes narines attire les ſerpens du profond des cavernes, leſquels il mange, dont il devient ſi alteré qu'il s'en va chercher les eaux croupiſſantes des étangs où il ſe plonge juſqu'au col, ſans boire neanmoins, par un inſtinc qu'il a; car il en mourroit auſſi-tôt: alors il coule de ſes yeux une certaine humeur qui s'épaiſſit peu à peu, qui ſe congele, en devenant de la groſſeur d'un gland, laquelle tombée dans l'eau y eſt recherchée par des hommes, aprés que le cerf en eſt

Lib. 2. fen 1. c. 4.

In libro Teiſir.

ſorti. Quelques-uns luy donnent le nom de Pierre de Bezoar, que l'on dit étre large, en forme de pyramide, de couleur de miel, & qu'Aimé de Portugal dit avoir veüe. Scaliger ſuit la même fable, aſſurant même qu'il en garde une : mais c'eſt un à ſavoir, s'ils diſent vray. Nous ſommes toûjours ſeurs que la nôtre n'eſt point du tout une larme de cerf, qui eſt d'ordinaire trop rare, tandis que celle qu'on debite icy eſt fort commune, étant, ſelon les Auteurs, de diverſe eſpece : car il en eſt des jaunes, de griſatres, & d'autres de couleur verte tirant ſur le blanc ; la plus excellente eſt la jaune, & celle de couleur de pouſſiere, dont parle ainſi Rhazis. Cette pierre eſt mole, dit-il, de couleur jaune, ſans aucune ſaveur, & dont je me ſuis heureuſement ſervi contre la malignité du napel, mais elle étoit de couleur jaune, blanchâtre, legere & brillante. Toutefois Garcias du Jardin Medecin du Vice-Roy des Indes la décrit tout autrement, avoüant avoir oüy dire, que quelques malades deſeſperez en avoient été gutris ; & il veut qu'elle ſoit noire, tirant ſur le vert, & dit que les habitans ſont obligez de les apporter toutes à leur Roy, & qu'ainſi il n'eſt pas ſi facile d'en avoir. Ce qui donne lieu de douter de la bonté de celles qui ſont ſi communes & ſi frequentes en Europe. Matthiole nous avertit tres-bien qu'il y en a quantité de falſifiées dont la ſuperficie a beaucoup de raport avec les veritables, mais deſtituées de toute vertu. *Le Sereniſſime*

Com. in Dioſcor. c. 39 l. 2. Exercit. 112. ad Cardan.

Lib. epiſt. 3. in

Prince, pourſuit-il, *a receu pour ſon uſage la pierre nommée Beſohar par les Maures, j'en ay vû moy-méme il y a long-tems pluſieurs ſemblables à celle-là, mais de dire ſi elles ſont veritables ou ſupposées, en verité je n'en ſay rien. Que ſi nous conſultons là-deſſus Serapion & Rhaſis, je ne voy pas des preuves qu'une telle pierre ſoit legitime.* On voit de là comme il avoüe ingenument qu'il ignore ſi la pierre Bezoar de l'Empereur eſt veritable, croïant plutôt qu'elle eſt contrefaite. Or il en eſt de deux ſortes : une Orientale, apportée de Perſe & des païs voiſins, que l'on a trouvée dans le corps d'une certaine eſpece de bouc. L'autre vient des Indes Occidentales du côté de l'Amerique qu'on rencontre dans pluſieurs animaux differens. Joſeph Delacoſte dit, qu'elle ſe trouve dans des animaux appelez *Vicugnas*, qui ſont une certaine eſpece de chévre, comme auſſi dans le *Taruges*, & dans toutes les autres bétes que le Perou porte ; elle ſe trouve dans leur eſtomac & dans leur ventre, tantôt une ſeulement, tantôt double, & tantôt triple, & par fois en plus grand nombre. Ces pierres different entr'elles en figure, en groſſeur, & en couleur, dont quelques-unes ne ſont pas plus groſſes qu'une noiſete, d'autres ſont comme des noix, comme des œufs de pigeon, & d'autres de la groſſeur de ceux des poules, & même quelquefois de la groſſeur d'une orange, & telles que le même Delacoſte dit avoir vû. Elles ne ſont pas moins variables dans leur figure qui eſt fort differente,

Epiſtol. ad Quacelbenum.

Quant à leur couleur, elle eſt tantôt noire, tantôt blanche, tantôt verte, tantôt jaune & tantôt griſe ; ainſi ny leur figure, ny leur couleur ne peuvent étre des marques certaines de leur bonté. On les tire dans le Perou de divers genre d'animaux, tant ſauvages que domeſtiques, comme des Ganaces, des Paces, des Vicugnes, des Taruges, dont cet Auteur fait la deſcription. Les Ganacès & les Paces ſont une eſpece de bêtes de qui les pierres ſont plus petites & noirâtres, & qui ne ſont pas ſi bonnes que les autres pour l'uſage de la Medecine, les meilleures étant celles des Vicugnes qui ſont plus groſſes, de couleur verte, ou blanchâtres : mais les plus excellentes de toutes ſont celles qui viennent des Taruges, qui ſont épaiſſes, blanches, tirant ſur le gris, aïant l'écorce plus groſſiere que celle des autres. Il s'en trouve auſſi en la nouvelle Eſpagne dans les cerfs. Celles qui nous viennent de l'Inde Orientale ſont les meilleures, étant d'une couleur d'olive : celles du Perou tiennent le ſecond rang, & celles de la nouvelle Eſpagne le troiſiéme. Les Indiens ont une addreſſe merveilleuſe pour en compoſer des fauſſes, ainſi que le même Delacoſte l'explique fort bien.

Lib. 4. *c.* 42.

Par tout ce que deſſus on voit combien peu nous devons ajoûter de foy à cette pierre. Premierement, par le peu de raport qu'il y a entre les effets des pierres que nous avons, & ceux de celles dont les Auteurs

ſont la deſcription, voulant qu'elles faſſent beaucoup ſuër, & quelquefois vomir, ce qui n'arrive pourtant pas toûjours, ainſi qu'on peut en faire l'eſſay. J'ay donné tres-ſouvent de cette pierre à divers malades, ſans que j'aye pû apercevoir la moindre choſe de tout ce qu'on nous en raconte. Pluſieurs Medecins modernes en diſent de même. Hercule de Saxe tres-celebre Praticien parmy les Italiens avoüe franchement qu'encore qu'il eut les pierres qui paſſoient dans Veniſe pour les plus excellentes, il ne parut jamais en elles aucun effet conſiderable. *Pour le dire ingenument*, dit-il, *au tems que je pratiquois la Medecine à Veniſe, j'ay uſé une tres-grande quantité de cette pierre de Bezoar, & ſi je n'en ay remarqué aucune operation admirable; je ſay bien que pluſieurs de ceux qui en ont pris, ont été gueris, mais je ne l'ay point rapporté à cette pierre. La raiſon eſt qu'au dire des Auteurs, on n'en a pas plûtot pris que l'on ſe trouve tout en ſueur, aprés quoy on ſe ſent tout ſoulagé auſſitôt. Cependant je n'en ay point remarqué, ou s'il y avoit de la ſueur, elle étoit bien petite. Et c'eſt ce qui m'a obligé de ne plus ajoûter foy à une telle pierre pour les fiévres. Il ſe peut bien faire que celles qui me ſont tombées entre les mains étoient ſophiſtiquées & ſuppoſées, neanmoins faiſant la Medecine à Veniſe dans les maiſons des plus grands Seigneurs, on me perſuadoit que c'étoient là les meilleures.* Matthiole ne laiſſe pas de loüer cette pierre, ainſi que pluſieurs Auteurs: mais je veux croire qu'ils en avoient des veritables, qui ſont

Cap. de febribus peſtiferis.

Epiſt. ela tasâ.

bien rares à preſent, avoüant luy-même, que celles de l'Empereur n'étoient pas naturelles. Valeſius Medecin de Philippe II. Roy d'Eſpagne croit qu'il n'y a nulle pierre de Bezoar, non pas même dans l'Eſpagne. Or ſi ce Prince n'en a eu aucune vraïe, beaucoup moins s'en trouvera-t-il parmi nous.

Lib. 4. Method.

Secondement, il y a grand ſujet de douter que nos pierres ne ſoient ſouvent falſifiées, puiſque les vraïes s'arrachent des bêtes éventrées & tuées, & qu'il n'eſt pas poſſible qu'une ſeule region puiſſe fournir tant d'animaux, ſans qu'enfin l'eſpece n'en devint plus rare; parce qu'il s'en trouve une telle quantité en France & dans l'Angleterre, que c'eſt une merveille qu'elles ne ſoient pas plus rares. Elles ne ſe rencontrent pas moins dans les autres Regions de l'Europe. Cependant les Docteurs qui ont exercé la Medecine chez les Indiens, confeſſent qu'il n'y en a guere, encor ſont elles fort cheres, & que ces peuples prennent un grand ſoin de les conſerver pour leurs propres beſoins; d'où peut nous provenir, je vous prie, une ſi prodigieuſe abondance de Bezoar, à moins qu'il n'en ait que le nom.

Troiſiémement, il eſt tres-difficile, pour ne pas dire impoſſible, autant que j'en puis juger, de pouvoir diſcerner le vray d'avec le faux, ſi grande eſt la fineſſe de certains impoſteurs. J'ay vû dans Paris un homme qui en faiſoit avec tant d'artifice, qu'il ne pouvoit luy-même les reconnoître, étant mélées avec d'autres, ſi ce n'eſt par une petite mar-

que qu'il leur laiſſoit exprés : Le ſavant Saxonia avoüe n'avoir jamais pû ſavoir le ſecret pour bien reconnoître le vray Bezoar. Il en eſt qui diſent, qu'il y a un petit fétu dans ſon milieu, ou du ſablon. J'y ay vû une fois une épingle. Delacoſte aſſure y avoir trouvé un pignon. Et voilà ce que ſavent faire les Impoſteurs. Roderic de Caſtre donne la maniere de le connoître. *On doit preferer*, dit-il, *celuy d'Orient qui eſt leger, fort tranſparent, lumineux, de couleur verte, tirant ſur le noir, inſipide, dont la poudre mélée avec de la chaux & de l'eau, devient verte de pâle qu'elle étoit, & jettée ſur les charbons ardens, ſe reduit toute en fumée.* Mais je ne voy pas encor que ces ſignes ſoient bien ſeurs. Selon les Auteurs, ces pierres ſont de diverſe couleur, & toutesfois preſque toutes celles que nous avons ſont de même couleur, je veux dire noirâtres, & les jaunes paſſent pour les plus excellentes. Or comme nous en voyons tres-rarement en Europe de telles, ainſi en avons nous fort rarement des exquiſes. Le même Delacoſte aſſure que les Indiens les ſophiſtiquent, ce qui eſt bien vray-ſemblable, leur coûtume étant d'en faire de même dans les autres medicamens de moindre prix.

Lib. 8. de morbis mulier.

Je ne deſapprouve pas de ſe ſervir du Bezoar, s'il y en a du veritable, dont on ſoit bien certain, & ſi on en a épreuvé la vertu une ſeule fois ; nôtre deſſein dans ce chapitre, n'étant que pour donner avis de n'ajoûter pas foy à toutes ſortes de pierres de cette nature, à cauſe que les veritables ne ſe trou-

vent guere en Europe : Et le pis que j'y trouve, c'eſt qu'il n'y a nul indice ſeur pour ne s'y point laiſſer tromper ; & qu'il ſe voit dans divers animaux, comme porcs, chevaux, &c. des pierres qui reſſemblent entierement à celles du Beſoar qui ne ſont d'aucune efficace. Dulaurens premier Medecin du Roy de France, approuve bien le Bezoar quand il eſt tel qu'il faut, & point du tout ſophiſtiqué, ny faux, de la nature de celuy que vendent mille Saltimbanques, mille fripons & charlatans, & certains Apoticaires avares, dont une centaine de grains ne ſauroit produire pour une once de ſanté.

Tom. 2. p. 348. *Relation recente de nôtre celebre Voyageur François, le Sieur Tavernier, ſur le Bezoar.*

LE Bezoar, dit-il, vient d'une Province du Royaume de Golconda tirant au Nord-Eſt ; il ſe trouve parmi la fiante qui eſt dans le ventre des chévres qui broutent un arbriſſeau dont j'ay oublié le nom ; cette plante pouſſe des petits boutons, autour deſquels & des extremitez des branches que les chevres mangent, ſe forme le Bezoar dans le ventre de ces animaux. Il y prend ſa forme ſelon celle des boutons & des bouts des branches ; & c'eſt pourquoy on en trouve de tant de figures differentes. Les païſans en palpant le ventre de la chévre, connoiſſent combien elle a de Bezoar, & la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour

le ſavoir ils coulent les deux mains ſous leur ventre, & battent la panſe en long des deux côtez, de ſorte que tout ſe rend dans le milieu de la panſe, & ils content au juſte en les palpant combien il y a des Bezoars.

La rareté du Bezoar eſt dans la groſſeur, bien que le menu n'ait pas moins de vertu que le gros : mais dans celui-cy on eſt bien ſouvent trompé, parce qu'il y a des gens qui groſſiſſent le Bezoar avec une certaine pâte composée de gomme & d'une autre matiere de la couleur du Bezoar. Ils luy ſavent même donner autant d'envelopes que le Bezoar naturel en doit avoir. On peut connoître cette tromperie principalement par deux moïens. Le premier eſt de peſer le Bezoar & le mettre tremper quelque temps dans l'eau tiede, ſi l'eau ne change point de couleur, & ſi le Bezoar ne perd rien de ſon poids, il n'eſt pas falſifié. Le ſecond eſt d'approcher du Bezoar un fer rouge pointu. Si le fer entre & le fait petiller, c'eſt une marque qu'il y a du mélange, & qu'il n'eſt pas naturel. Au reſte, plus le Bezoar eſt gros, & plus il eſt cher, hauſſant à proportion comme le diamant. Car ſi cinq ou ſix Bezoars peſent une once, l'once vaudra depuis quinze juſqu'à dix-huit francs : mais ſi c'eſt un Bezoar d'une once, l'once vaudra bien cent livres, j'en ay vendu un de quatre quarts & demi-d'onces juſqu'à deux mille francs.

J'ay eu la curioſité de me bien inſtruire de tout ce qui ſe peut ſavoir du Bezoar, & j'avois déja fait pluſieurs voyages à Golconda

qui eſt le lieu où il s'en fait le plus grand debit, ſans pouvoir apprendre en quelle partie du corps de la chévre il ſe rencontroit. A mon cinquiéme voïage, quelques particuliers qui étoient au ſervice des Compagnies Angloiſe & Hollandoiſe, & qui n'oſoient negocier à part, m'eurent l'obligation de leur avoir fait vendre environ pour ſoixante mille roupies de Bezoar. Les Marchands qui l'avoient vendu, voulant me témoigner leur reconnoiſſance, & me faire quelque preſent, je le refuſay, & leur dis, que je n'en avois jamais pris de qui que ce fut pour quelque ſervice que j'euſſe pû rendre : mais je leur fis connoître que je pourrois encor les ſervir dans la monçon prochaine, & qu'ils m'obligeroient auſſi de leur côté, s'ils vouloient m'aller querir trois ou quatre de ces chévres qui portent le Bezoar, leur promettant de les leur payer ce qu'elles vaudroient. Ils parurent fort ſurpris de cette demande, & me répondirent que la défenſe étoit ſi étroite, que ſi on pouvoit découvrir quelqu'un qui osât en faire ſortir de la Province, on le feroit mourir ſans remiſſion. Je vis bien que cela les fâchoit : car d'un côté, ils craignoient le châtiment, & de l'autre, ils apprehendoient que je ne les empéchaſſe de faire quelqu'autre vente, ce qui leur auroit causé un grand prejudice. Ces pauvres gens-là, quoy qu'is vendent ou non, ſont obligez de donner au Roy pour la ferme ſix mille pagodes vieilles, qui ſont quarante-cinq mil livres de nôtre monnoïe. Quinze jours aprés

ou environ, ne penſant plus à eux, il en vint trois avant jour hurter à ma porte : dés qu'ils furent entrez dans ma chambre où j'étois encor au lit, ils me demanderent ſi tous mes ſerviteurs étoient étrangers : comme je n'en avois aucun de la ville, & qu'ils étoient tous Perſans, ou de Surate ; je leur dis qu'ils étoient tous étrangers, & ſur cela ils ſe retirerent ſans me rien répondre. Une demi-heure aprés ils revinrent avec ſix de ces chévres que je conſideray à loiſir. Il faut avoüer que ce ſont de belles bêtes fort hautes, & qui ont un poil fin comme de la ſoye. Auſſi-tôt que ces chévres furent dans ma ſale, le plus ancien des trois Marchands qui me les avoit amenées, prenant la parole pour me faire un compliment, me dit, que puiſque je n'avois pas voulu accepter le preſent qu'ils m'avoient voulu faire pour leur avoir procuré la vente d'une ſi groſſe partie de Bezoar, au moins je ne devois pas refuſer ces ſix chévres qu'ils me donnoient de grand cœur. N'aïant pas voulu les prendre en pur don, comme ils le ſouhaitoient, je leur demanday ce qu'elles valoient, & aprés avoir fait grande difficulté de me le dire, je fus enfin fort ſurpris, & crus qu'ils ſe mocquoient en me diſant, qu'une de ces chévres qu'ils me montroient valoit trois roupies, que chacune des deux autres qui ſuivoient en valoient quatre, & que chacune des trois qui reſtoient valoient quatre & demi-quart. Surquoy je leur demanday, pour quelle raiſon ces chévres étoient plus cheres les unes que les autres ; & je

ſçûs que c'eſt que l'une n'avoit qu'un bezoar dans le ventre, & que les autres en avoient, ou deux, ou trois, ou quatre. Ce qu'ils me firent voir à l'heure même en leur battant le ventre de la maniere que j'ay dit plus haut. Ces ſix chévres avoient dix-ſept bezoars & une moitié, comme une moitié de noiſete. Le dedans étoit comme d'une crotte de chevre molle, ces bezoars, ainſi que j'ay dit, croiſſant parmi la fiante qui eſt dans le ventre de la chévre. Quelques-uns me diſoient que ces bezoars ſe prenoient contre le foye, d'autres ſoûtenoient, que c'étoit contre le cœur, je ne pûs jamais me bien éclaircir de la verité.

Tant en Orient qu'en Occident il y a grande quantité de Bezoars qui viennent de Suaches, & il s'en trouve tel qui peſe juſqu'à dix-ſept & dix-huit onces, en aïant eu un qui a été donné au Grand Duc de Toſcane. Mais on ne fait point de cas de ces ſortes de bezoars, ſix grains de l'autre faiſant plus d'effet que trente de celuy-cy. Pour le Bezoar qui vient des Singes, comme quelques-uns croïent, eſt ſi fort, que deux grains font autant que ſix de celuy de chévre, mais il eſt fort rare, & il ſe trouve particulierement de ces ſortes de Singes dans l'Iſle de *Macaſſar*. Il eſt rond, au lieu que l'autre eſt de diverſes figures, ſelon qu'il ſe forme de ces boutons & de ces bouts de branches que les chévres ont mangé, comme ces pierres que l'on croit venir des Singes, ſont beaucoup plus rares que les autres, elles ſont auſſi bien plus

cheres & plus recherchées; & quand on en trouve une de la groſſeur d'une noix, elle vaudra quelquefois plus de cent écus. Les Portugais ſur toutes les autres Nations font grand cas du Bezoar, parce qu'ils ſont toûjours ſur leurs gardes les uns contre les autres, craignant qu'un ennemi ne les veüille empoiſonner. Aprés cela, Lecteur, jugez ce que c'eſt que cette grande quantité de Bezoar qui ſe trouve en Europe, & à ſi bon marché.

CHAPITRE XL.

De la temperature & de la doſe du Bezoar.

JE veux ſuppoſer que la veritable pierre du Bezoar ſe trouve aiſément, puiſque le peuple s'opiniâtre à s'y fier. Il y a bien de gens qui apprehendent d'en prendre trop, comme d'un medicament tres-chaud & tres-puiſſant dans ſon operation. J'ay vû ſouvent certaines femelettes donner des remedes chauds aux malades pour les fortifier, par exemple, de l'eau de canele, du vin cuit avec les aromates, &c. qui cependant craignoient la trop grande doſe de cette pierre, s'oppoſant au Medecin s'il en ordonne au delà de trois ou quatre grains. Il ſemble qu'elles aïent raiſon, puiſqu'elle paſſe pour ſudorifique, & que tous les remedes qui provoquent la ſueur pa-

roiſſent étre chauds, en attenuant & inciſant les humeurs, & en les pouſſant vers la ſuperficie du corps. Cette pierre, dis-je, ſemble étre d'autant plus chaude qu'elle produit ces effets dans une fort petite doſe. Mais il faut premierement remarquer, que l'on ne voit guere aujourd'huy que ſon uſage faſſe ſuër, ainſi que l'experience le fait voir tous jours.

Secondement, quand quelqu'un en auroit pris une tres-grande quantité, il n'en deviendroit pas pour cela plus échaufé, comme toute perſonne ſaine peut l'experimenter en ſoy-même.

Troiſiémement, de tous ceux qui en ont écrit juſqu'icy, les uns veulent qu'elle ſoit temperée, & les autres qu'elle ſoit froide, ſans qu'aucun l'ait cruë chaude : car elle n'a ny ſaveur, ny aucune odeur. Ce qui ſeroit bien ſurprenant ſi elle l'étoit ſi fort. Il y a bien plus d'apparence qu'elle agit par une proprieté occulte, & nullement manifeſte, en fortifiant le cœur & le muniſſant contre toute malignité. D'où j'infere en paſſant, que cette pierre eſt inutile pour donner des nouvelles forces, à moins qu'il n'y ait dans le corps des humeurs malignes & pernicieuſes. Et bien qu'en la prenant elle ne faſſe aucun mal, il eſt fort inutile d'en donner.

Quatriémement, les Auteurs qui en ont écrit ne conviennent point de ſa doſe. Avenzoar en donna juſqu'à trois grains, qui eſt la doſe ordinaire, mais cette pierre là n'étoit pas nôtre veritable Bezoar. Matthiole

n'en ordonne pas moins de ſept grains. Garcias du Jardin va juſqu'à trente grains, aſſurant qu'on en peut prendre encor davantage ſans riſque. J'ay oüi dire à pluſieurs celebres Medecins qui avoient beaucoup de confiance en cette pierre, que le peu d'efficacité qu'on en reſſentoit devoit étre rapporté à la trop petite quantité qu'on en donnoit. J'ay encor lû dans quelque endroit que le Roy Edoüard en prit le poids d'un écu d'or, qui eſt ſoixante grains, ainſi qu'on peut encor voir touchant pluſieurs autres dans Monard, dans Fumanelle, dans Abra, & chez le Conciliateur. Or comme nous avons dit, il s'en trouve rarement de bon, & le veritable que nous avons eſt extrémément cher. Je conſeille de n'en donner qu'aux perſonnes riches, point du tout au gens qui ne peuvent faire cette dépenſe, & qu'on en preſcrive toûjours une bonne doſe, autrement elle ne ſervira de rien. Je ne doute point qu'on en puiſſe même donner juſqu'à une drachme ſans crainte, tant je trouve ce remede doux & innocent. Fumanelle recommande d'en prendre autant. Et Garcias dit, *qu'on a coûtume d'en prendre dans les Indes juſqu'à trente grains. Mais*, dit-il, *c'eſt un peu trop : car encor que cette pierre n'ait en ſoy aucunes qualitez nuiſibles, il eſt plus ſeur d'en prendre moins.* Mais ſi elle eſt incapable de faire du mal, elle le ſera auſſi dans ſa grande quantité, comme d'autres l'ont obſervé, c'eſt pour cela auſſi qu'on n'a que faire de craindre d'en faire prendre aux enfans juſqu'à trois ou

Lib. de peſte.

quatre grains. Et quoy que Galien défende la theriaque aux enfans, il y a pourtant bien de la difference entre elle & le Bezoar : celle-là étant un medicament tres-chaud, dans la compoſition duquel il entre divers ſimples qui peuvent augmenter davantage leur chaleur, au lieu que le Bezoar n'échaufe nullement, dont la vertu n'eſt que de fortifier par une qualité occulte, & point du tout evidente.

CHAPITRE XLI.

De la corne de la Licorne.

A Peine peut-on dire auquel des deux le vulgaire attribuë davantage de vertu, ſi au Bezoar, ou à la corne de Licorne : Car l'un & l'autre paſſent pour des tres-grands preſervatifs : & quoy que cette corne ſoit moins commune que la pierre Bezoar, pluſieurs ne laiſſent pas de ſe vanter d'en avoir d'aſſez gros morceaux, bien que quantité de gens doutent fort avec raiſon s'il s'en trouve veritablement. Qu'il y ait diverſes eſpeces d'animaux dont la tête eſt armée d'une ſeule corne, les Auteurs tant anciens que nouveaux nous en aſſurent.

Il y en a de quatre ſortes au dire d'Ariſtote, d'Elian & de Pline. Ariſtote pourtant ne met que l'oryx, qui eſt une certaine chévre à une corne, & l'âne des Indes, auſquels d'autres ajoutent

ajoûtent le Rhinoceros, qui eſt proprement ce qu'on appele *Licorne*, dont nous parlons icy. Il eſt vray qu'on ne ſait pas bien encor ce que c'eſt que la Licorne, puiſque ceux qui ont voïagez aux Indes n'en ont encor pû rien découvrir de certain. Et ceux qui ſe vantent d'avoir vû cette ſorte de bête, conviennent ſi peu dans la deſcription qu'ils en font, qu'on prendroit tout ce qu'ils en diſent plutôt pour une fable que pour une verité. Pline & Solin qui ne l'ont jamais veuë en parlent ainſi, ſans doute au raport d'autruy. *La Licorne*, dit celuy-là, *eſt une béte ſauvage tres-rude, dont le corps reſſemble au Cheval, aiant la téte d'un Cerf, les pieds d'un Elephant, la queuë d'un Sanglier, avec un mugiſſement fort, portant une corne noire au milieu de ſon front, longue de deux coudées. On dit qu'on ne la ſauroit prendre en vie. La Licorne*, dit celuy-cy, *eſt un monſtre tres-cruel, dont le mugiſſement eſt horrible, aïant le corps de Cheval, les pieds d'Elephant, la queuë d'un Cochon, la tête de Cerf, portant au milieu de ſon front, une corne longue de quatre pieds, de qui l'éclat eſt merveilleux, & ſi aiguë, qu'elle perce aiſément d'un ſeul coup tout ce qu'elle frape, tant qu'il vit il ne tombe jamais ſous la puiſſance des hommes, on peut bien le tuër, mais nullement le prendre.* Loüis Vartoman Auteur fort ſyncere, dit en avoir vû deux dans ſon voïage, au raport de Scaliger. *Les Licornes*, dit-il, *ſont de la grandeur d'un Cheval, aïant les cuiſſes, les pieds & la téte de Cerf, dont le poil eſt de couleur*

Cap. 60. Dans le Tréſor de S. Denis, on voit une corne de Licorne, de la même maniere dõt parle Solin. *Exercit.* 205.

bay, le crin du col eſt fort minſe, épais, & plus court que celuy du Cheval, les cuiſſes couvertes de poil. Nous voïons une corne dans Nicée qui eſt toute entiere. Il s'en voit d'autres ailleurs, dont l'une eſt rouſſâtre, & l'autre jaunâtre, tirant ſur le boüis, y en aïant même de couleur rougeâtre, nous en avons auſſi un mourceau tout blanc.

Cette deſcription eſt bien differente de celle de Pline, puiſque celuy-cy fait cet animal doux, & point du tout feroce, luy donnant les pieds & les cuiſſes de Cerf, au lieu que Pline luy attribuë des pieds d'Elephant; & dans leurs deſcriptions, d'autres y ajoûtent d'autres differences. Toutefois Aimé de Portugal avouë que les Medecins de ſon païs non plus que les autres qui ont penetré dans le fond des Indes, ne font aucune mention de cet animal, ſi ce n'eſt que les Indiens en font un tres-grand cas contre les venins, & contre les fiévres peſtilentielles. Le même Auteur dit bien que ſa corne eſt un peu noire, ou du moins tirant ſur la couleur de la cendre; aſſurant de plus que celle qui eſt fort vieille n'a aucune vertu, ainſi qu'il arrive aux autres remedes. De plus, qu'il en eſt beaucoup de ſophiſtiquées, qui par le moïen de la chaux & d'autres drogues, reſſemblent à la naturelle, qu'il ne manque pas d'Impoſteurs, qui vendent de l'os de Baleine pour de la corne de cet animal. J'ay auſſi oüi dire qu'on avoit ſuppoſé des dents de Cheval marin & d'Elephant en ſa place.

Enarration. 52. in libr. ſecund. Dioſcor.

Toutes ces raiſons ſemblent revoquer en doute la verité de ces cornes là. Mais l'Ecriture Sainte, me dira quelqu'un, parle de cet animal en pluſieurs endroits, comme d'une bête extrémement cruelle. A quoy je répons qu'on ignore peut-être le propre nom de l'animal, à qui les Interpretes ont attribué le mot de *Vnicorne* : car, ainſi que remarque fort bien Morin Prêtre de l'Oratoire tres-Docte, les Juifs avoüent ignorer les noms de pluſieurs oiſeaux, dont Moïſe fait mention dans ſon Levitique. Et quelle merveille y auroit-il qu'on ne ſçût pas le propre nom de cet animal, quoique l'Interprete luy ait donné le nom de *Licorne*, qui par haſard ſignifie auſſi l'Aſne des Indes, ou le Rhinoceros, ou en general toute bête cruelle à une ſeule corne. Ce ne peut étre le Rhinoceros qui a plutôt deux cornes qu'une ſeule, étant plutôt peſant que leger, & de qui la corne eſt tres-courte, & cependant celles qu'on montre d'un côté & d'autre de la Licorne, ſont d'une grande longueur, & qu'on fait croire qu'on les a arrachées au même animal que l'Ecriture Sainte dit étre fort vite. D'où Scaliger a pris ſujet de reprendre Cardan, d'avoir fait la deſcription de la Licorne ſoûs le nom du Rhinoceros, le même Scaliger proteſtant d'en avoir vû la figure, *à ſavoir de celuy dont le corps fut jetté ſur le rivage de la Mer Thyrriene, aiant la téte de Porc, le cuir fait en rondeaux, avec deux cornes, dont la moindre eſt ſur le front, & l'autre ſur le nez tres-forte, dont il attaque avec*

beaucoup de hardieſſe l'Elephant & le bat. Vous diriez que ce ſoit là la même dont parle Aymé de Portugal, que le Roy de Portugal Emanuel envoioit à Rome : mais le vaiſſeau aïant fait naufrage auprés de Marſeille, la bête perit & pêchée par les habitans, qui l'écorcherent, en apporterent la peau à François I. Roy de France. Mais c'eſt un à ſavoir ſi on doit entendre la Licorne ſoûs le nom de l'Aſne Indien. On en douteroit peut-être, dis-je, ſi Elian n'avoit pas levé un tel doute, en nous en faiſant la diſtinction de tous les deux. C'eſt pour cela que je ne veux pas aſſurer que la Licorne ſoit un animal feint, mais fort rare ſeulement, & dont on n'a pas encore une parfaite connoiſſance.

Lib. 6. de bello Gallico. Il n'y a pas juſqu'à Ceſar qui ne faſſe mention d'un certain Bœuf à une ſeule corne, outre ceux qui ſe trouvent dans les Indes, au raport des Hiſtoriographes. L'eau a auſſi bien ſes monſtres à une corne, que la terre, qui ſont peut-être amphibies, ainſi que l'eſtime Garcias du Jardin, en veuë d'un monſtre amphibie qui ſe trouve aux environs du Cap de Bonne-eſperance, n'aïant qu'une corne au front, avec laquelle il ſe bat avec fierté contre l'Elephant. On nous apporte encore des païs Septentrionnaux, comme d'Irlande & de Groëlande des cornes qu'on dit être des Licornes marines.

Le celebre Primeroſe dit pour ce ſujet qu'il vit deux têtes de Licornes de Mer, armées de grandes cornes au front, appor-

trées de Groëlande en la Ville de *Hullam*. Ce qui prouve ce que nous venons d'avancer ſur ces ſortes de bêtes, tant terreſtres qu'aquatiques. Joignons-y encor ce que Sennert Auteur nouveau, nous en dit d'une certaine corne qu'on tire des terres de Thuringe, de Boëme & d'autres lieux d'Allemagne, qui paſſe pour celle de Licorne, à laquelle il attribuë une vertu contre l'épilepſie, & contre d'autres grandes maladies. Pour connoître la veritable, dit-il, d'avec celle qui vient de la terre, c'eſt que celle-là eſt fort dure, & celle-cy point du tout, étant fort fragile & friable, laquelle appliquée ſur la langue, s'y attache comme de la terre ſigelée, ou de la marne, de laquelle ont auſſi parlé Geſner, Fallope, Agricola, & bien d'autres qui traittent des mineraux. Or comme il y a diverſes eſpeces de Licornes, il n'eſt pas poſſible qu'elles ſoient également bonnes contre les venins. L'Inde, dit Cteſias, porte des Aſnes ſauvages, auſſi grands que nos Chevaux, & quelquefois au delà, dont la tête eſt de couleur de pourpre, ſes yeux bleus, & le reſte du corps blanc, de qui le front eſt armé d'une corne longue d'une coudée, dont la partie inferieure vers le front environ deux pans de la main, eſt d'une grande blancheur, au lieu que la partie ſuperieure qui s'étend en pointe, eſt de couleur de grenade, jointe à une grande rougeur, mais noire dans ſon milieu, dont on fait des gobelets; & ceux qui s'en ſervent pour boire, ne ſont jamais attaquez

Lib. 5. ſuæ naturalis Philoſophiæ.

ny de convulsions, ny d'épilepsie, étant même hors des atteintes de tous poisons, pourvû qu'avant de les avaler, ou aussitôt aprés, ils boivent dans ces mêmes vaisseaux ou de l'eau, ou du vin, ou quelqu'autre chose.

Elian fait bien la description de toutes les Licornes, mais il ne leur assigne aucune vertu preservative, si ce n'est à celle de l'Asne Indien, dans laquelle boivent les plus grands Seigneurs du Païs, & quiconque, dit-il, s'en sert pour boire, se met à couvert des maladies incurables, sans se voir jamais atteint ny de convulsion, ny de mal caduc, non plus que d'aucuns venins: Et quand même il auroit avalé quelque chose de pestilentiel, la vertu de cette corne le luy feroit rejetter par la bouche, en reprenant sa premiere santé.

In vita Apollonii Thianei, lib. 3.

Philostrate en dit autant. Mais la corne de l'Asne Indien, poursuit Elian, est tres-rare, de couleur de grenade, dans sa partie superieure, blanche dans l'inferieure, & noire en son milieu; au lieu que celle de la Licorne est noire.

Ambroise Paré & grand nombre d'autres celebres Medecins, n'y ont jamais pû découvrir aucun de tous ces effets, n'approuvant du tout point la coûtume de mettre dans la Coupe du Roy un morceau de cette même corne. Mais en écrivant cecy, je viens d'apprendre que le premier Medecin de Sa Majesté l'avoit fait ôter. Le même Elian veut encor, que celle du Cheval Indien serve de

contre-poiſon. Garcias en dit autant de la corne du Rhinoceros, qui eſt courte, tres-forte, & noire, & ſelon d'autres en dedans d'un jaune obſcur, laquelle détrempée ſur la langue, rend une odeur ſemblable à celle de quelque matiere brûlée. Le même Garcias raporte que ſon monſtre amphibie qu'il avoit proche du Cap de Bonne-eſperance, à la forme de Cheval, de qui la corne eſt ſouveraine contre les venins, l'épreuve en aïant été faite en deux chiens, dont l'un qui avoit pris deux fois plus de poiſon revint en ſa premiere ſanté, aprés avoir avalé de cette corne en poudre, & le ſecond à qui on n'en donna pas, mourut ſur le champ, bien qu'il eût pris beaucoup moins de poiſon. Ainſi celles qu'on tire de la terre vers les païs du Nord, paſſent pour avoir une aſſés grande proprieté contre les venins, quoy qu'il y ait bien de gens qui le nient, & il en eſt pluſieurs autres qui montrent ces ſortes de cornes pour celle de Licorne, bien que differente de couleur, qui eſt noire dans la veritable. Mais tous ceux qui en ont écrit préferent celles qui ſe tirent de la terre, tels que Geſner, Ceſalpinus, &c. en ce qu'elles ſervent d'Antidote & de ſudorifique à la maniere de la terre de Lemnos.

Je dis donc en concluant ce Chapitre, que comme l'experience ſeule nous manifeſte les proprietez de ces ſortes de medicamens, il eſt bien aiſé à ceux qui en ont quelque piece, ou qu'ils deſirent en faire l'eſſay, de donner du poiſon à un petit chien, ou à

quelque poulet, aprés quoy leur faire prendre de la corne en poudre, & s'ils ne meurent point, il n'en faut pas davantage pour croire qu'elle eſt un veritable Antidote. Et encor qu'on ignore les animaux deſquels ces cornes proviennent, on ne doit pas leur dénier la vertu qu'elles ont, puiſque l'origine de toutes les bêtes étrangeres ne nous eſt pas encor bien connuë. Or en donnant nôtre approbation de la corne de Cerf, pour quelle raiſon priverons-nous les autres cornes de la même faculté. Il y a des gens qui paſſent encor bien plus avant, puiſqu'ils reconnoiſſent dans toutes les cornes, juſques dans celles des bœufs, certaines proprietez ſalutaires. C'étoit pour ce ſujet que les Anciens bevoient dans des cornes, d'où eſt venu le nom de gobelet de corne, κεράσαι, κρατὴν. Mais comme les cornes qu'on porte par les païs, ſont de diverſe couleur & de differente figure, il n'y a pas de doute qu'elles ne viennent auſſi de divers animaux. Qu'elle ſoit donc de l'Aſne Indien ſi approuvée par Elian, du Rhinoceros, ou de quelqu'autre animal aquatique, c'eſt la même choſe, moïennant que leurs bonnes qualitez ſe donnent à connoître par l'experience : ainſi on n'a que faire de s'inquieter avec tant de chagrin, pour ſavoir ſi c'eſt de celles de Licorne, du Cheval marin, ou de quelqu'autre animal, ſi elles ſont reconnües bonnes & fort efficaces : Il n'importe pas non plus s'il eſt à une ou à deux cornes, étant tres-certain, comme nous avons di-

cy-deſſus, que les dents des Elephans & les os des Baleines, auſſi bien que les foſſiles & d'autres faites par artifice, ſe vendent fort ſouvent pour la veritable corne de Licorne. Cardan veut que les os des Elephans ſe peuvent rendre ſouples à tel point, par l'Art, qu'on peut les étendre ainſi que des cornes, & qu'on peut les faire paſſer pour la corne de Licorne. *N'écoûtez-pas*, dit Aymé de Portugal, *ceux qui tâchent de vous prouver la corne de Licorne, en jettant de ſa raclure, ou de ſa limeure dans de l'eau, qui, à leur dire, ſuë & boüillonne, puiſqu'on peut apercevoir la même choſe dans toute ſorte de raclure de quelque os que ce ſoit, infuſée dans de l'eau, comme il paroit dans l'yvoire.*

On ne doit non plus ſe fier aux autres épreuves de cette nature, dont uſent quelques-uns pour voir ſi la corne de Licorne eſt bonne : car, à leur dire, elle ſuë étant miſe auprés du poiſon, ou de quelque animal empoiſonné, comme ſi elle ſouffroit à la veuë du venin. Ils diſent enſuite de faire comme un cercle de la même poudre, au milieu de laquelle, ou bien dans le creux de la corne, ils mettent une aragnée, laquelle ſautant par deſſus, eſt une marque qu'elle eſt contrefaite ; ſi au contraire elle créve, & qu'elle meure, c'eſt une marque qu'elle eſt vraïement legitime. Mais toutes ces épreuves ne ſont pas recevables.

CHAPITRE XLII.

De certaines eaux distilées qu'on ordonne mal à propos pour les fiévres.

COmme je vois plusieurs tant hommes que femmes, s'amuser à faire grand amas de remedes contre diverses maladies, qu'il se communiquent reciproquement sous le nom de secret, nous dirons quelque chose des eaux contre les fiévres intermitentes, appelées *Aguës*, dont se servent quantité de personnes, qui ne laissent pas d'étre quelquefois utiles, quoique leur usage imprudent en soit plus d'une fois pernicieux. Il est vray qu'on trouve ces sortes d'eaux dans certains Livres de Medecine. Quercetan en donne la recepte de deux, qu'il dit étre specifiques contre toutes sortes de fiévres intermitentes, sur tout pour les tierces, pures & bâtardes, si grande est l'audace de nos Chymistes en fait de remedes pour la santé. Galien ordonne luy-même pour les fiévres tierces, l'absynthe qui est un remede tres-chaud, & la camomile, quelques-uns croïent que ces sortes de medicamens sont propres pour faire suer : Or toutes les eaux de cette nature que j'ay veües en general tirées des simples chauds étoient distilées,

In Pharmacopœa sua.

1. ad Glauc. & 3. de simplic. medic.

desquelles ils veulent qu'on se serve d'abord dans chaque fiévre intermitente, quoique bien souvent au grand dommage des malades.

Premierement. Vous remarquerez que les fiévres intermitentes sont engendrées de diverses humeurs tant chaúdes que froides, pour la gueriſon desquelles on ne sauroit commodément se servir toûjours du même remede.

Secondement. Comme un contraire se guerit par son contraire, il n'y a aucun doute, que les humeurs bilieuses ne s'enflamment, & ne s'augmentent par l'usage de ces sortes de remedes chauds, & qu'ainsi une fiévre intermitente peut devenir continuë.

Troisiémement. Bien souvent la cause des fiévres non continües est cachée dans le mesentaire, dans le pancreas, ou dans les premieres voïes, & qu'il est fort à craindre qu'en repoussant la grosse matiere vers l'habitude du corps par l'usage de tels remedes, le sang des veines n'en devienne tres-impur, sur tout dans les fiévres bilieuses, dont la cause est pour l'ordinaire subtile & fort mobile.

Quatriémement. Galien deffend d'emploïer les remedes chauds & violens, dans le commencement de la fiévre quarte provenant d'une humeur melancolique froide & seche, raportant l'exemple du Philosophe Eudeme, qui pour s'étre servi à contre-tems de la Theriaque, pour la fiévre quarte, elle devint double de simple qu'elle étoit, qui fut

guerie par luy-même en leur redonnant de la même Theriaque bien à propos. Or ces remedes chauds, ne ſont propres que pour les fiévres engendrées des humeurs froides, ou pour la fiévre tierce bâtarde, où il ſe rencontre grande abondance d'humeur pituiteuſe avec la bilieuſe, ou lorſque les obſtructions ſont tres-grandes & difficiles à déboucher, & que les viſceres ſont foibles & gâtés, mais non pas avant la coction des humeurs. Ce qui portoit Galien à ordonner pour la fiévre quarte, un remede fait du ſuc cyrenaïque aprés que l'humeur étoit cuite. C'eſt pour le même motif, dis-je, qu'il recommande l'abſynthe dans la fiévre tierce, l'improuvant neanmoins avant la coction.

On doit rejetter par la même raiſon toutes ces eaux chaudes qui peuvent étre d'une grande utilité dans une maladie opiniâtre, la coction de l'humeur étant faite. C'eſt pourquoy on ſe doit bien donner de garde d'emploïer indiſcretement dans les fiévres ces medicamens chauds : car celuy qui s'en étoit ſervi à contre-tems durant ſa fiévre, de ſimple il la rendit double, ainſi que nous l'avons déja dit. Il eſt donc fort à craindre que la même choſe n'arrive, par l'uſage de ces ſortes de boiſſons. Qu'on conſulte donc bien auparavant quelque Medecin prudent, docte & fidelle, pour donner les remedes à propos & dans leur tems, & que le menu peuple ceſſe deſormais de s'attacher avec temerité à ces receptes ; parce que les medicamens operent divinement bien entre les

mains d'un habile Medecin, & ils ne ſont pas moins à craindre que le glaive bien tranchant entre les mains d'un furieux, quand ils ſont emploïez par une perſonne qui n'eſt pas beaucoup verſée dans l'Art de Medecine.

CHAPITRE XLIII.

Des Iuleps & des autres boiſſons rafraîchiſſantes, dont la doſe doit être grande dans les fiévres.

J'Ay ſouvent remarqué que des apozemes, des juleps & autres brevages rafraîchiſſans ordonnez par des Medecins, il n'en eſt donné ordinairement aux malades, que deux ou trois cuillerées par ceux qui les ſervent. En quoy il faut obſerver que les remedes de cette nature propres à preparer les humeurs, ne ſont point de ceux qui contiennent des grandes forces dans une tres-petite quantité: mais de ceux qui agiſſent au contraire par leurs premieres & ſecondes qualitez, à moins qu'il n'y ait proportion dans la quantité entre l'humeur qu'on veut alterer & le medicament. En vain l'ordonne-t-on: car ſi ces rafraîchiſſans ne ſurmontent l'humeur, elle les maîtriſe & corromt: & ſi on refuſe ces juleps à ceux qui ont la fiévre chaude, ou qu'on leur en donne trop peu, leurs corps

ſe deſſechent & deviennent arides par la chaleur fiévreuſe, à leur grand préjudice. On doit donc leur en faire prendre & plus ſouvent, & en plus grande quantité, afin de temperer l'ardeur morbifique, & recréer la Nature avec d'autant plus de hardieſſe, que la coction des humeurs eſt plus achevée, parce qu'elles ſont d'un grand ſecours pour les évacuations critiques par les ſueurs, par les ſelles & par le vomiſſement. Et Galien ne donnoit-il pas en pareil cas de l'eau froide aux malades autant qu'ils en vouloient boire. Et Avicenne vouloit qu'ils en beuſſent juſqu'à en devenir violets & tous tremblans de froid. Toutefois les plus habiles pouſſés par l'exemple d'Hippocrate, deffendent de rien donner au commencement des fiévres intermitentes. *Lorſque les pieds ſont devenus froids*, dit-il, *abſtenez vous de toute choſe liquide, ſur tout de toute boiſſon, mais la chaleur étant revenuë aux pieds, on pourra leur en donner :* Car la chaleur naturelle qui au commencement étoit comme ſuffoquée par l'humeur morbifique, éclate & ſe répand dans tout le corps, & c'eſt alors qu'elle peut plus commodément ſupporter la rencontre de l'eau froide. Elle excite même, dis-je, l'évacuation qui a coûtume de ſe faire ſur la fin du paroxiſme. Hollier explique tout cela en peu de mots. *Il ne faut pas permettre*, dit-il, *que les malades ſouffrent long-tems la ſoif, ſur tout dans les fiévres, y aïant grande ſechereſſe, il faut même les preſſer de boire au commencement : mais dans le plus fort du paroxiſme, on*

1. Acutor.

Lib. 2. cap. de ſiti.

doit les en priver, de peur qu'il ne leur arrive comme aux forges des Maréchaux, en y jettant de l'eau, ou quelqu'autre liqueur, dont le feu s'augmente davantage. Dans la vigueur on peut uſer de gargariſmes, & ſe laver la bouche; & dés qu'elle commence à decliner ils peuvent boire copieuſement & tout d'un trait, s'ils ſont fort alterez, ſans pourtant ſe trop efforcer : car il arrive de là que par le mouvement ſubit, & par la contrarieté de la boiſſon, la chaleur étant excitée, eſt pouſſée en dehors. Mercurial écrit fort bien auſſi, que pluſieurs gens s'imaginent étre aſſés, de prendre ſix onces ſeulement de Syrop ; mais j'ay appris par raiſon & par mon experience, qu'il vaut toûjours mieux en prendre en plus grande quantité, par raport à la proprieté du malade, en continuant d'en prendre plus long-tems ; de cette maniere les vaiſſeaux en étant devenus plus humides, ſont plus ſoupples dans l'attraction des humeurs, leſquelles étant de leur côté plus preparées, ſortent plus aiſément.

Comm. ad Aph. 9. lib. 2.

Je ſay bien qu'Ariſtote demande la raiſon pourquoy on ne doit donner aux febricitans de la boiſſon que peu à peu, mais ſouvent ; c'eſt qu'étant donnée de la ſorte, répond-t-il, elle ſe gliſſe & s'inſinuë mieux que celle qui eſt copieuſe & priſe tout à coup. Mais ſon intention dans ce lieu eſt que la boiſſon frequente réponde à cette grande quantité donnée toute à la fois : d'ailleurs nôtre Hippocrate ne dit-il pas, que l'eau beuë en petite quantité, ſe tourne en bile dans les fiévres continües, *Il faut*

1. Probl. 57.

Libro de locis in homine.

donner, dit-il, *de l'eau chaude, de l'eau milée & de l'oxycrat en abondance.*

Mais au reſte les Juleps dont il eſt icy queſtion, ne ſont pas une ſimple boiſſon, aiant une vertu medicinale, je veux dire aperitive, corroborative, ou quelqu'autre ſelon l'intention du Medecin qui l'ordonne.

Que les malades boivent donc tout autant qu'il en faut, tant pour aider à la coction, que pour étancher la ſoif, mais jamais pour augmenter les cauſes morbifiques. En quoy manquent fort ceux qui font mourir les malades à faute de leur donner ſuffiſamment à boire : erreur ſi blâmée par Galien en la perſonne des Medecins de ſon tems, ou en ſurchargeant leurs corps de trop d'humidité, ou en acumulant humeur ſur humeur. Galien dit qu'en voulant avaler de l'eau pour ſe deſalterer, le malade n'en doit prendre qu'autant que ſa reſpiration le luy peut permettre, ſans reprendre haleine : Mais ſi c'eſt afin d'éteindre ſon ardente chaleur, il en doit boire tout ſon ſou, & tout d'un trait, ainſi qu'Aymé de Portugal l'enſeigne plus amplement. Et c'eſt ce que Galien fit executer à un jeune homme, à qui la colere avoit donné la fiévre, dans les chaleurs de la Canicule, car il beut deux grands pots d'eau dans ſon premier accés.

Varijs in locis in libris Epidem. 1. Acut. 43. 9. Meth. 8.

Curatio. 11. centur. 1. 10. Meth.

CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

De l'erreur de ceux qui croïent que la pierre qui eſt dans la veſcie peut ſe diſſoudre par les remedes pris par la bouche.

JE veux auſſi faire connoître à ceux qui ſont tourmentez de la pierre dans la veſcie, de ne pas ſe preſſer d'ajoûter foy à quantité de gens qui leur promettent de les guerir. Je n'ignore pas que non ſeulement les Bateleurs, mais encor certains Medecins ne preſcrivent pas peu de remedes pour rompre la pierre dans la veſcie. Il eſt vray que Monard, Augenius & d'autres raportent la gueriſon de quelques-uns. Le même Augenius recommande fort le medicament de millepieds bien preparez, avec quoy Lauremberg dit avoir été gueri. Cependant d'autres qui en ont fait la même épreuve n'en ont reſſenti aucun ſoulagement. Quercetan donne auſſi la compoſition d'une eau pour rompre la pierre de la veſcie ſans douleur. Mais c'eſt la coûtume de ces Chymiſtes de promettre plus qu'ils ne peuvent faire, veu que s'il y a tant de peine à diminuër la pierre des reins, que devra-on eſperer de celle de la veſcie plus éloignée & plus dure que cel-

Peculiari Tractatu.

In Pharmacopœa reſtituta.

le-là ; outre le grand danger qu'il y a que tels remedes ne bleſſent les autres parties par où ils paſſent : Et quand même nous accorderions que cette pierre ſe peut briſer par l'uſage des medicamens, à moins qu'elle ne ſe diminuë à un tel point, qu'elle ſe reduiſe comme en poudre, ou en ſi petites parties qu'on puiſſe les faire ſortir avec facilité, ce ſeroit encor bien pis ; puiſqu'au lieu d'une ſeule, il s'y en feroit pluſieurs rabouteuſes & angulaires, qui cauſeroient encor bien plus de douleurs aux malades, & qui peut-étre deviendroient plus groſſes par l'adherance d'une matiere viſqueuſe qui s'y amaſſeroit. Galien ſe moque de Dioſcoride de ce qu'il recommande la pierre Judaïque pour le calcul de la veſcie. *Le medicament*, dit-il, *ne ſauroit parvenir doüé de toutes ſes vertus juſqu'à la veſcie : & quand même nous le luy accorderions, eſt-il pas vray que le remede eſt fort affoibli, tant par la grande capacité de la veſcie, par l'urine dans laquelle elle ſemble nager, par la dureté de la pierre, par ſon envelope, que par la grande quantité de pituite dont elle eſt entourée.* Hippocrate luy-même ne dit-il pas, qu'il ne taillera plus perſonne, ainſi qu'il faiſoit lors qu'il exerçoit la Chirurgie, mais qu'il en veut laiſſer l'execution à ceux qui ne ſe mélent que de ces operations. Il paroit bien de là qu'il n'avoit aucun remede propre à cela. On ne doit donc point s'amuſer aprés ces grands promteur & des remedes contre la pierre. Duret aſſure dans Hollier avoir vû une veſcie toute ulcerée par l'acrimonie de

Cap. de lapide Judaïco.

In Iuramento.

tels remedes, & que la mort s'en enſuivit, ſans que la pierre fut briſée. Le méme raporte, qu'un homme apprehendant la violence & la cruauté du raſoir, aima mieux boire du ſuc de limons durant trois mois par le conſeil de quelques-uns, mais il en mourut, aiant le dedans de ſon eſtomac tout plein d'ulceres cauſez par ce jus, n'étant pas poſſible que les medicamens acres n'alterent & n'ulcerent par leur violence les parties à travers deſquelles ils ſont obligez de paſſer. Sanctorius dit, qu'un Medecin Italien en voulant rompre la pierre par l'uſage de l'electuaire *de vitro*, il cauſa la dyſſenterie à ſon malade qui l'emporta. Une autre perſonne, continuë-il, aprés s'étre ſervi des remedes diuretiques tres-violens, à la perſuaſion d'un Charlatan, il vuida beaucoup de pituite, dont il luy ſembloit ſe mieux porter; mais comme la pierre devint plus raboteuſe, elle commença à piquoter davantage la veſcie, où s'étant formé un ulcere gangreneux, il en devint auſſi puant qu'un cadavre qu'on auroit ouvert, dont il mourut tôt aprés le plus miſerablement du monde. Capivace avoüe ne ſavoir quels remedes peuvent jamais rompre la pierre de la veſcie. Galien ne met que l'operation de la taille entre les remedes pour le calcul: d'où Argentier prend occaſion de dire que c'eſt par là qu'eſt refutée l'opinion de ceux qui croïent pouvoir guerir cette maladie par le moïen des remedes pris par la bouche.

Com. in Artem parvam Galeni.

In arte parva, cap. 94. text. 3.

CHAPITRE XLV.

Qu'on ne doit point faire mourir les vers ſi-tôt dans les fiévres.

IL arrive quelquefois que les adultes auſſi bien que les enfans ſont travaillez des vers qui leur cauſent divers ſymptomes, entre leſquels la fiévre n'eſt point à negliger, dont la nature eſt double, étant causée ou par ces mêmes vers qui la rendent lente, & non pas beaucoup forte, ou bien par d'autres cauſes qui ſe trouvent jointes avec ces inſectes, & elle eſt alors ordinairement maligne, & qui eſt ainſi appellée quelquefois par Hippocrate. Le peuple ſe trompe ſouvent dans une telle cure. Premierement dans la pensée qu'il a que ces vers étant avec la fiévre, qu'ils en ſont toûjours les auteurs, puiſqu'au contraire ils ſont ſouvent produits de la matiere qui a causé la fiévre : Car comme dit Aëce, *Etant engendrez ſur le commencement du mal, ils reçoivent leur ſubſtance de la corruption qui y reſte. Si c'eſt dans ſa vigueur, leur production vient de la malignité de la maladie : mais ſi c'eſt vers le declin, ce n'eſt que par un changement de bien en mieux, en ce que la nature les en chaſſe promtement.* Ces reptiles donc ſortant dés le commencement des maladies violentes,

Hippocrates Cap. 89. l. 1. tetrab. 3.

ſont un indice de leur malignité, & jamais la fiévre n'eſt ny violente, ny aiguë lors qu'elle eſt causée par les vers, qui paroiſſent neanmoins fort ſouvent dans la fiévre maligne. Ce qui eſt à remarquer, parce que dans le premier cas, la gueriſon de ces inſectes eſt ſuivie de celle de la fiévre, ou que dans ce dernier la fiévre n'eſt pas plutôt guerie que la nature les chaſſe dehors, lors qu'elle ſe prepare à une criſe, ainſi qu'Hippocrate en parle en pluſieurs endroits. *In Progn. & lib. de Criſib.*

Secondement, ils tombent dans l'erreur en ce qu'ils ne conſiderent dans ce rencontre, que les vers, en ſe mettant d'abord en devoir d'en délivrer les malades, tandis qu'ils négligent le mal duquel ils dépendent, ou qu'ils rendent le mal bien pire qu'auparavant par l'application indiſcrete des remedes, d'autant que les mêmes medicamens qui tuent les vers, augmentent ſouvent la fiévre. Or puiſqu'il faut tuër & expulſer ces inſectes qui ſont entierement contre nature, on ne doit point y proceder indifferemment par toute ſorte de remedes, il n'y a qu'à bien conſiderer la nature du mal qui ſe trouve joint avec eux, afin d'y apporter leurs propres remedes, lequel étant gueri, la nature ne manque pas de les mettre dehors dans le declin : ce qui fait qu'étant aſſez ordinaires dans les fiévres malignes, les mêmes remedes qui leur apportent la gueriſon, ſervent auſſi à les exterminer, tels que ſont pluſieurs cordiaux, la corne de cerf, de licorne, le

corail, la theriaque, le mitridat, la ſemence de citron, &c. n'y aïant preſque aucun cardiaque qui ne ſoit propre pour les vers, quoyque non pas toûjours : D'où vient, je vous prie, le peu d'effet que nous voyons ſi ſouvét du côté de ces ſortes de remedes qu'on dit étre bons contre cette vermine, ſi ce n'eſt de leur imprudente adminiſtration, à la maniere des Empiriques, ſans diſtinction quelconque, ny de leur cauſe, ny de leurs autres circonſtances, qui ſeroient à remarquer. Donnons audiance au ſavant Rondelet, & voïons avec quelle éloquence il traite cette même matiere. *Lors qu'on voit ſortir*, dit-il, *les vers dans les maladies aiguës, comme les fiévres tres-ardentes, comme auſſi dans les autres maux tant des vieillards que des enfans, nous ne devons pas pour cela nous empreſſer d'y appliquer tout nôtre ſoin, à l'exemple des fameletes & des Medecins qui ſe ſoûmettent aux femmes comme des valets, ce qui cauſe la mort aux malades, dont on a negligé le mal, ou lors qu'ils s'attachent plus à la gueriſon des inſectes qu'à celle de la maladie : comme quand quelqu'un eſt attaqué d'une fiévre continuë, ou de quelque maladie bilieuſe, ou bien par quelque flux de ventre, ou qu'il rende des vers dans le commencement des maladies violentes, on a coûtume de leur donner de la poudre à vers qui ne ſert qu'à allumer davantage la fiévre, ou du corail, & d'autres choſes aſtringentes qui ont la vertu de les faire mourir : Et tout cela eſt contraire aux principales indiſpoſitions, comme les choſes fort ameres le ſont à la fiévre, & au*

Cap de vermibus.

cours de ventre, & les astringentes & les dessicatives aux fiévres. C'eſt pourquoy un Medecin doit faire ſes diligences pour diſtinguer ſi la fiévre ne dépend point des vers, ou bien ſi les vers toûjours contenus dans le ventre, ſont pouſſez dehors par quelqu'autre cauſe. Que ſi nous reconnoiſſons que la fiévre provienne d'ailleurs, étant quarte, tierce, ou vraye quotidienne, ſans qu'il y paroiſſe aucun accident fâcheux, on negligera les vers, à moins qu'on ne veüille ordonner ſeulement les remedes qui conviennent & à la principale indiſpoſition, & à la vermine. J'ay bien voulu raporter tout au long le paſſage de cet Auteur, parce qu'il explique tres-doctement la matiere que nous traitons, Foreſtus, Mercator & pluſieurs autres en diſent autant de ces vilains animaux. *In obſervationibus. Cap. de Lumbricis.*

CHAPITRE XLVI.

Qu'on ne doit point ordonner la canele aux femmes pour arrêter le flux immoderé de leurs mois, ou de leurs vuidanges.

IL arrive ſouvent aux femmes d'être affligées d'une perte immoderée, ou de leurs vuidanges, ou de leurs menſtruës, ou bien de quelques autres humeurs, pour la gueriſon de laquelle des bonnes femmes ont coûtume de leur donner de la canele comme un

remede fort aſtringent, lequel pourroit bien quelquefois ſervir dans les diarrhées & dans les flux de ventre, en fortifiant l'eſtomac & les viſceres dont la ſeule foibleſſe en eſt ſouvent la cauſe : mais c'eſt toûjours mal fait d'en uſer, pour arrêter les ordinaires, puiſqu'elle les provoque encor plus en qualité d'aromate chaud & ſec, dont la vertu eſt aperitive, & par conſequent tres-propre à faire couler les menſtruës. Et c'eſt ainſi que Dioſcoride en parle, laquelle au jugement de Matthiole & de Dodonée, eſt le cinamome des Grecs, & la vraye canele des François. *Elle a*, dit-il, *la vertu d'échaufer, de faire uriner, de deſſecher, de reſſerrer doucement, & de provoquer les menſtruës.* La même Caſſia, ajoûte-il, produit les mêmes effets avec la canelle, dont il raiſonne de la ſorte. *Toute canelle échaufe, aide à la coction, au ramoliſſement, à l'expulſion des urines, à l'attraction tant des mois que de l'enfant lorſqu'elle eſt priſe en boiſſon, ou appliquée avec de la myrrhe.* Cela étant ainſi, ceux-là ne peuvent que ſe tromper lourdement, lorſqu'ils preſcrivent de la canelle à deſſein d'arrêter les flux lunaires du ſexe : ce n'eſt pas que la choſe ſoit d'une grande conſequence.

Cap. de Caſſia.

Cap. ſequenti.

Il en faut dire de même de certains demi-ſavans qui ſe mélent de faire la Medecine ſans ſavoir les vertus des remedes, qui ne laiſſent pas en repos ceux qui ſont plus habiles qu'eux, & ne ſe mettent point en peine de ſe rendre plus doctes. On en voit de ſi experts que de croire que le ſyrop

d'armoiſe eſt le ſeul propre pour les femmes ; que celuy de ſtœchas eſt l'unique pour la tête, & qu'il n'en eſt point d'autre pour faire dormir que le philonium ; & il s'en rencontre quelquefois d'autres bien differens, dont ils ignorent les vertus. Si neanmoins quelqu'un vient à conſiderer exactement les ſimples qui entrent dans la compoſition des remedes ſuſdits, il ſera obligé d'avoüer n'être pas moins utiles pour pluſieurs autres maux, par exemple, le ſyrop d'armoiſe eſt fait avec beaucoup de ſimples tres-propres pour diverſes indiſpoſitions, & l'armoiſe ſeule n'attire pas ſeulement les menſtruës, & aide à l'accouchement, mais encor elle échaufe, elle deſſeche, elle deſopile, & ſoulage fort ceux qui ſont tourmentez de la pierre des reins. Elle attenuë, dit Rondelet, & échaufe la pituite, elle deſſeche les parties nerveuſes, auſſi bien que la matrice. Elle eſt d'un grand ſecours aux catarrhes inveterez, aïant la même vertu que le ſyrop *de Praſſio*. On en peut dire autant du ſyrop de Stœchas, bon pour bien de maladies des entrailles, non moins que l'antidote de Philonium, qui, au dire de Philon & de Meſué, eſt ſouverain contre les indiſpoſitions froides, & ainſi d'un nombre preſque infini d'autres.

CHAPITRE XLVII.

Du peu de danger qu'il y a de prendre l'opium bien preparé.

PUiſque le ſommeil apporte de la fermeté aux entrailles, & qu'il n'eſt rien de plus doux ny de plus efficace pour la reparation des forces perduës, & pour la coction des humeurs ; on doit faire tout ſon poſſible pour le procurer à tous ceux qui pour quelque indiſpoſition paſſent les nuits ſans dormir : ce qui bien ſouvent n'eſt pas trop aiſé ; car les cauſes des maladies ſont quelquefois ſi fâcheuſes qu'elles ne permettent pas au corps de s'aſſoupir par quelque ſomnifere que ce ſoit, pour lequel provoquer on emploit divers remedes tant internes qu'externes. Entre pluſieurs de ceux-là il s'en trouve tres-ſouvent qui ne produiſent aucun effet, comme le lait d'amandes douces, la ſemence de pavot, qui ſe mange dans pluſieurs païs, où l'on ſe ſert même de ſon huile au défaut de celuy d'olives. Mais on en vient à l'opium quand les autres ſont ſans effet. Cependant le peuple l'abhorre & le rejette comme un puiſſant poiſon, lequel neanmoins eſt un remede innocent & ſalutaire lors qu'il eſt bien preparé, & dans une doſe convenable. Je ne diſconviens pas que

les Anciens n'en aïent parlé, comme d'un poiſon, lors ſeulement qu'il eſt pris en trop grande quantité : Mais y a-il rien au monde, je vous prie, de ſi ſalutaire qui ne devienne nuiſible par ſon mauvais uſage, ny rien de ſi pernicieux qui ne puiſſe étre bien ſain par la bonne application. Or il y a diverſes ſortes de poiſons, les uns étant mortels de toute leur ſubſtance, qui, de quelque maniere qu'on le prenne, ne ſont jamais d'aucune utilité, pour les corps ; quoy qu'on les puiſſe donner à preſent en ſi petite doſe qu'ils ſoient incapables de faire mourir, par exemple, l'arſenic, au lieu que les autres ſont d'une telle nature qui ne font aucun mal, ſi ce n'eſt dans une certaine quantité, à cela prés, ils peuvent étre utiles, tels que ſont preſque tous les medicamens, les purgatifs, ſur tout ; parce que tous ceux qu'on donne juſqu'à une certaine quantité capables de ſurmonter la nature, luy deviennent venins : C'eſt ainſi que le lait caillé dans l'eſtomac & le ſuc de laituë paſſent pour des poiſons, qui pourtant peuvent étre utiles au corps humain ſi on en uſe avec moderation. Et ce qui eſt plus ſurprenant, il s'eſt vû des filles, au dire des Hiſtoriens, qui ne ſe nourriſſoient que du napel & de la ciguë. De plus, il eſt à noter qu'entre un grand nombre de choſes qui paſſent pour ſomniferes, l'opium eſt fort innocent pour bien de raiſons.

Premierement, en ce que celuy que nous avons n'eſt ordinairement que le Meconium

de Dioſcoride, qui ſe fait avec le ſuc exprimé des têtes & des feüilles de pavot, le veritable opium n'étant qu'une larme. Or le Meconium eſt de beaucoup plus inéficace que l'opium, ſelon Dioſcoride & Matthiole; ainſi pour nuire, il faudroit que la doſe en fut plus grande que celle de l'opium. Dioſcoride écrit, que l'opium pris de la groſſeur d'un orobe fait ceſſer la douleur, qu'il aide à la coction & fait dormir, mais qu'il nuit ſi la doſe en eſt plus grande. Le même dit, que Mneſideme n'approuvoit que ſon odeur, en le flairant, comme tres-propre pour attirer le ſommeil, & qu'il le défendoit par tout ailleurs comme nuiſible. Mais Dioſcoride ajoûte, *que l'experience fait voir que tout cela eſt faux, veu que ſes bons effets nous rendent témoignage des vertus d'un tel medicament.*

In Epiſtolis.

Secondement, il faut remarquer, ſelon Galien, que les narcotiques ſont de diverſe nature, dont les uns humectent, & les autres deſſechent; que ceux-là ſont mal-faiſans qui ſont fort humides, tels que la mandragore, la ciguë, comme auſſi ceux qui ſont ennemis de nôtre nature de toute leur ſubſtance. Par exemple, le ſolanum ſomnifere, dont jamais aucun bon Medecin ne ſe ſert pour faire dormir. Mais pour les choſes qu'on prend ſans peril par la bouche, elles doivent étre deſſicatives, ſelon Galien. Ce qui provoque le ſommeil, dit-il, refroidit le corps, & c'eſt pour cela que les deſſicatifs luy ſont fort convenables, aſſeurant ailleurs

5. *Simp.* 18.

que les choſes qui refraichiſſent & humectent, au lieu du ſommeil, n'excitent que le Coma, l'aſſoupiſſement, & le Caros : mais que celles qui deſſechent, comme l'opium, ſont moins nuiſibles. Donc ſuivant Galien & Dioſcoride, l'opium pris en mediocre quantité n'eſt pas ſi à craindre, lequel entre dans la compoſition de pluſieurs remedes, que l'on garde dans les Boutiques, comme la Theriaque, le Mitridat, le Diaſcordium, le Philonium, & que les Medecins anciens avoient coûtume de méler dans preſque tous les antidotes, & dont ils ſe ſervoient ſouvent dans divers maux, outre pluſieurs autres bien pires qu'ils mettoient en pratique. Hippocrate ſe ſervoit-il pas du jusquiame, & de la mandragore pour la fiévre quarte. Et Aëce n'ordonne-il pas auſſi pour la même fiévre l'opium avec la myrrhe, le poivre & le caſtoreum en égales parties, tandis que nôtre methode eſt de nous ſervir avec plus de ſeureté du même opium mieux preparé & corrigé par les extraits chymiques, comme par le Laudanum, dont deux ou trois grains, ou quatre tout au plus, ſuffiſent, où cependant il n'y a pas un grain entier d'opium bien rectifié. Or comme celuy que nous avons aujourd'huy, n'eſt pour l'ordinaire que le Meconium de Dioſcoride qui a beaucoup moins de vertu que le veritable, & qu'ainſi on le peut donner en plus grande quantité, une telle doſe d'un grain ou deux ne ſauroit jamais nuire. Dioſcoride l'ordonne de la groſſeur d'un orobe, &

1. *De ſympto-mat. cauſis.*

2. *De morbis.*

nous faiſons prendre du Laudanum en piſules en même doſe, dont le tiers n'eſt pas le Meconium. Certes je ne voy pas par quelle raiſon l'opium eſt ſi fort à craindre, étant preparé comm'il faut, & toutes les autres precautions priſes, telles que demande Galien dans tous les narcotiques qu'on donne, ſans quoy il peut aſſurément faire du mal.

Il eſt bon de remarquer en paſſant qu'il y a diverſes deſcriptions du même Laudanum, qui ſont pour la plûpart impertinentes: car dans l'un vous verrez deſſecher l'opium par une chaleur lente du feu, & dans l'autre vous y remarquerez qu'outre l'opium, il y entre d'autres narcotiques, comme de la juſquiame, & autres de cette nature plus reformidables que l'opium même; & dans un autre enfin on y ajoûte un grand nombre de correctifs, ainſi appellez, comme les ſels de perles, le corail, la teinture d'or, & bien d'autres autant inutiles, qui augmentent bien le prix des remedes, ſans en accroître les vertus, ainſi que l'enſeigne Quercetan dans la deſcription difficile du Laudanum qu'il a donné au Public. Or j'entens le vray Laudanum fait par les habiles Apoticaires des bonnes villes, chez qui on le trouve, dont la compoſition eſt plus aiſée & plus aſſurée.

CHAPITRE XLVIII.

Des ſomnifères appliqués ſur la tête.

CEux qui apprehendent l'opium s'imaginent que c'eſt aſſez pour provoquer le ſommeil de ſe ſervir des remedes externes mis ſur la tête, & aux narines, tels que ſont les fronteaux & les onguents. Mneſideme, au dire de Dioſcoride, comme nous avons dit au chapitre precedant, vouloit qu'on ſe contenta de flairer l'opium, ſans en avaler. Mais je veux bien que l'on ſache que ces remedes externes n'ont pas toûjours l'effet qu'on en attendoit, parce qu'appliquez ſur le front, à peine peuvent-ils porter leur vertu juſqu'au cerveau, premierement, à cauſe que n'étant pas renouvellez ſi ſouvent qu'il faudroit, ils contractent de la chaleur, & ainſi la tête s'échaufe davantage, & par ce moyen au lieu d'apporter le ſommeil, ils cauſent des veilles importunes. Pour preuve de cette verité, Galien veut qu'on change ſouvent tels topiques rafraichiſſans, de peur qu'étant une fois échaufez par le corps, luy-même ne le devienne encor plus. *In libris Methodi variis in locis.*

Secondement, à cauſe que l'os du front eſt ſolide, épais & beaucoup plus éloigné du cerveau, auſſi bien que de ſes ventricules, que le reſte des os de la tête; ce qui

empéche auſſi que les vertus des topiques ont plus de peine à penetrer juſqu'au cerveau à travers ces mêmes os. C'eſt pour cela auſſi que Galien ordonne plus judicieuſement de les appliquer, non à l'os du front, mais plutôt ſur la ſuture coronale qui eſt couverte de cheveux, ſoit qu'on ait deſſein de rafraichir, ou d'échaufer, d'autant que les os du devant de la tête ſont plus minces, & que leur tiſſu en eſt plus relâché, non moins que leur ſynartroſe.

Ex lib. 2. de medic. ſecundum locos.

CHAPITRE XLIX.

Du peu d'efficacité des fomentations faites avec des veſcies.

L'Uſage des fomentations eſt aſſez commun entre les topiques chez les Medecins, que l'on fait avec quelque liqueur appliquée ſur les parties pour des intentions differentes, comme pour échaufer les parties, pour deſopiler, pour amolir les duretez, pour appaiſer les douleurs, pour preparer les humeurs, & pour les chaſſer dehors. Or on ſe ſert pour cela de quelque liqueur propre, ſur tout de la decoction de quantité de ſimples, ou de l'huile, ou de l'eau, ou du lait, &c. que bien de gens enferment dans une veſcie de peur de moüiller les linges & les draps du lit, ce qui donne aprés beaucoup de chagrin aux malades; mais

mais par ce moyen le mélange & la decoction de divers ſimples qu'on avoit preparée ſe trouve inutile, attendu que leur vertu ne peut penetrer dans le corps à travers la veſcie, n'y aïant que la ſeule chaleur qui puiſſe operer; que ſi quelque partie n'a beſoin que d'étre échaufée, on pourra ſe ſervir d'une telle fomentation par la veſcie pleine de quelque liqueur que ce ſoit, non moins que quand il s'agit d'appaiſer quelque douleur, & de diſſiper les humeurs : car la chaleur toute ſeule eſt capable de le faire par ſa vertu, mais l'uſage de la veſcie ſera moins utile quand il s'agira d'ôter les obſtructions, ou de remedier à quelqu'autre incommodité. En ce cas il faudra ſe ſervir de linges, des filtres, ou de morceaux de drap, ou d'éponges abreuvées de quelque liqueur convenable, & par ce moyen la proprieté du remede appliqué à nud ſur la partie, s'inſinuera bien avant dans le corps à travers les pores de la peau; & c'eſt là auſſi que ſes vertus opereront. Quelquefois auſſi le medicament attire les humeurs du profond du corps vers la ſuperficie, comme ceux qui ſe lavent dans un bain d'eau chaude, reſſentent l'effet de la même eau dans leurs parties internes. Donc encor que je ne deſapprouve par l'application des veſcies pour les fomentations du corps, je croirois pourtant qu'elle ſera moins utile pour les raiſons ſuſdites.

CHAPITRE L.

Des petits chiens & des pigeons qu'on applique à la plante des pieds, & sur la tête.

PLusieurs Medecins aussi bien que le peuple ont coûtume d'appliquer sur la plante des pieds des pigeonaux ou des petits chiens fendus par le milieu. Ce que je ne desapprouve pas, sachant que cela a souvent aporté beaucoup d'utilité aux malades : mais parce que fort peu les appliquent sur la tête, nous en allons parler. Tous les Medecins tant anciens que nouveaux, ordonnent souvent qu'on les mette sur la tête, & rarement, ou même jamais, aux pieds : On se sert pour l'ordinaire d'un tel remede dans les maladies du cerveau, comme dans la phrenesie & dans le délire, celle-là n'étant qu'une inflammation du même cerveau, ou de ses membranes, pour laquelle guerir, selon tous les Medecins, est de mettre en usage dés le commencement toute sorte de revulsifs, & d'appliquer sur la tête des repercussifs, afin d'en repousser bien loin les humeurs boüillantes. Et si tout cela n'y sert de rien pour empécher le mal, il faudra en venir aux resolutifs dans l'augmentation & dans le plus fort du mal, en les mélant pre-

mierement avec les repercuſſifs dans ſon accroiſſement, & n'employer dans ſon état que les ſeuls reſolutifs. Galien pour ſatisfaire à une telle indication, ſe ſert du Spondilion, du thym, du ſerpolet, & d'autres remedes chauds, cuits dans l'huile, nous apprenant que la phrenefie & la lethargie veulent étre traitez de la même maniere dans leur état, à cauſe que dans l'une & l'autre il eſt beſoin d'uſer des mêmes reſolvans. En quoy il approuve auſſi le ſenevé & le caſtoreum, qui ſont tres-chauds, leſquels toutesfois au lieu d'échaufer dans l'état & ſur le declin, ils reſolvent, parce que la veritable methode de guerir toute inflammation eſt, d'uſer des diſcuſſifs dans l'état & dans le declin : car les digeſtifs, dit Galien, rafraichiſſent par accident l'inflammation : en effet, il ſe ſert des mêmes digeſtifs dans les douleurs de tête durant les fiévres, aprés les évacuations univerſelles, au lieu que les Medecins d'apreſent mettent en uſage les pigeonneaux & les petits chiens coupez par le milieu, & même les poûmons de mouton fraichement tué : Et quoy que les Anciens aïent ignoré ces remedes, ils ne laiſſoient pour cela de ſatisfaire à la même indication par d'autres medicamens ſemblables en vertu. Or quand on applique maintenant ſur la plante des pieds ces animaux, c'eſt à deſſein de faire revulſion, ou de faire reſoudre la matiere morbifique : mais ce ne peut étre pour la revulſion, puiſqu'à peine le peuple s'en ſert, ſi ce n'eſt dans l'état, ou ſur le declin du mal,

13. Meth. c. 2.

1. Simp. c. 2.

1. Ad Glauc. c. 15. & 2. de medica. ſecund. locos.

& que la revulsion doit étre faite au commencement, tant à cause qu'alors leur chaleur est fort donce, & qu'elle ne peut suffisamment attirer à soy; en ce que les choses qui détournent les humeurs vers les parties fort éloignées, doivent participer d'une tres-grande chaleur & d'une grande ardeur. Les choses, continuë Galien, qui repoussent les humeurs qui prennent leurs cours vers la tête, ou du côté des entrailles, doivent étre acres. Oribase en dit autant, parce qu'elles attirent & par la chaleur & par la douleur: Or les pigeonneaux resolvent sans beaucoup de chaleur: ce qui me fait croire qu'ils n'attirent que fort doucement des parties éloignées par leur douce chaleur. Ils ne peuvent non plus servir pour resoudre les humeurs; car les topiques qui seuls le peuvent faire, doivent étre appliqués sur la partie malade. Qui est-ce, je vous prie, qui se pourroit persuader, que pour fondre les humeurs empreintes dans le cerveau, il ne falut qu'appliquer des remedes aux pieds. C'est-là l'avis commun de tous les Auteurs qui ont traité des maladies de la tête, non que je veüille blâmer cette pratique, puisqu'elle peut étre de quelque utilité, sans jamais pouvoir nuire. L'usage des pigeonneaux fendus par le milieu est fort en vogue parmi les Medecins de Montpelier, en les saupoudrant avec des poudres cordiales avant que de les appliquer sur la region du cœur en forme d'epitheme, à dessein de fortifier & de recréer les esprits par leur chaleur douce, amie & familiere avec la nôtre.

Lib. de Revulsione. & Collect. c. 19.

CHAPITRE LI.

Des onguens pour les armes, vulgairement nommé, onguens de ſympathie.

COmme je ſay que quelques perſonnes font grand cas de l'onguent pour les armes, appelé *Armarium, Sympathicum, Magneticum, Stellatum*, qu'on croit guerir entierement les playes étant appliqué, non ſur la partie bleſſée, mais au fer qui a fait le mal, nous en parlerons à fonds, puiſqu'il y a tant de gens qui le veulent mettre en uſage. C'a été de l'invention de quelques Allemands, ſur tout de Paracelſe, qui a été ſuivi de Goclenius & de Crolius : celui-cy aïant mis au jour une deſcription dudit onguent differente de celle de Paracelſe, & d'autres enſuite, dont une partie ſuit les deſcriptions de Paracelſe, & l'autre celle de Crolius. Il eſt des hommes qui regardent un tel medicament comme un don du Ciel, puiſqu'il guerit les plaïes avec tant de facilité, étant comme l'abregé de toute la Chirurgie, dont on n'aura plus que faire des preceptes ; puiſqu'il ſuffira tout ſeul pour la cure des plaïes & des ulceres. Mais n'aura-on pas ſujet de ſe plaindre de la Nature d'avoir tenu caché juſqu'icy un ſi ſouverain remede, ſans en avoir donné connoiſſance à Adam, non plus

qu'aux Patriarches, aux Juifs, aux Apôtres & aux plus grands Docteurs, ne l'aiant revelé qu'à des yvrognes, qu'à des gourmands, qu'à des paillards, qu'à des goinfres, qu'à des joüeurs de brelan & de dés, & qu'à des Magiciens, tel qu'a été Paracelſe, au raport & par l'aveu de ſes propres compatriotes. Quant aux autres ils s'en expliquent avec tant d'obſcurité, à mon jugement, qu'il y a toute apparence qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes ce qu'ils nous en ont voulu dire, ſans s'arréter à ce que dit Goclenius, aſſurant qu'il pourroit raporter le témoignage des Empereurs, des Roys & des Princes, qui en ont vû des effets. J'avoüe bien que certains fripons adroits peuvent en avoir donné à garder aux Grands du monde à la maniere des Charlatans, & que pour Goclenius il n'a jamais été, je croy, ſeulement connu ny des Roys, ny d'aucun Empereur. Mais n'en diſons pas davantage, pour remarquer premierement, qu'un tel onguent ſe fait de la mouſſe (appellée *Vſnée*) qui vient ſur le crane d'un homme, comme la plus pure quinteſſence, & comme la ſubſtance la plus remplie d'eſprits, ainſi que ſe l'eſt imaginé quelqu'un qui a voulu paroître plus ſavant que les autres. Crolius fait choix d'un qu'on a fait mourir de mort violente : Et Harman ſon Commentateur prefere un pendu, *parce que*, dit-il, *quand on étrangle quelqu'un les eſprits naturels & vitaux ſe portent en haut : mais ne pouvans ſortir dehors par la dureté du crane, ſe trouvent arrêtez avec les eſprits an-*

maux, & à la ſuite du tems ils s'uniſſent enſemble, & ſe jettent avec impetuoſité vers la ſuperficie externe du méme crane. Aprés quoy par l'approche du mercure ou de l'Eſprit du Monde répandu dans ce bas monde, au moyen des pluyes, de la roſée, de la neige & de la glace, comme par autant de vehicules, l'Vſnée ſe forme qui contient en ſoy toutes les vertus naturelles, vitales, & animales, qu'il communique enſuite audit pretendu onguent : De grace, qui n'admirera le peu de connoiſſance de cet homme dans la Philoſophie naturelle : car il a grand tort de dire que les eſprits naturels & vitaux s'élevent en haut dans le tems que quelqu'un eſt étranglé, puiſqu'alors ſes veines & ſes arteres ſe bouchent entierement, qui ſont les canaux par où les eſprits montent en haut, ainſi que tout le monde ſait. Et quand même ils ſe porteroient alors plus abondamment au cerveau qu'à l'ordinaire, pourquoy ſe trouveroient-ils ainſi arrêtez plutôt dans un pendu que dans un homme vivant, dans lequel les eſprits ſe diſſipent ſi aiſément.

Mais comment ſe peut-il faire que les mêmes eſprits ne ſe diſſipent & ne periſſent avant que le crane ait produit cette mouſſe ou ordure ? Et comment ſait-il que dans les pendus ces mêmes eſprits portez au cerveau s'arrêtent plutôt dans le crane que dans ſa propre ſubſtance ? veu que dans l'animal vivant ils ſe tiennent pour l'ordinaire dans le cerveau même, étant ou de ceux qui influent, ou de ceux qui reſident dans les parties : ſi c'eſt de ceux-

là qu'on entend parler, il eſt certain qu'ils ſe diſſipent tous à la moindre occaſion aprés le trépas, pour n'étre ny de la nature des parties du corps, ny ne peuvent non plus étre retenus par les forces du corps vivant qui ne ſubſiſtent plus. C'eſt delà qu'il faut qu'il ſe faſſe neceſſairement une nouvelle reparation d'eſprits dans l'animal vivant par la grande abondance qui s'en diſſipe, mais infiniment plus quand un corps mort ſe corrompt peut-étre durant quelques années avant que le crane ſoit tout-à-fait dépoüillé de ſa chair, & devenu propre pour contracter cette moiſſure. Ce ne peuvent étre non plus les eſprits qui reſident, à cauſe de leur immobilité : or au tems de la ſuffocation, les influans accourent vite vers le cerveau, n'étant pas croyable qu'aprés la mort ils deviennent connaturels, non plus qu'au moment du trépas, ainſi qu'Hartman ſemble l'avoir entendu, lors qu'il dit, qu'à la ſuite du tems tous ces eſprits s'uniſſent : car les connaturels ſe forment ou ſe reparent par les influans, au moyen de l'action nutritive qui ne ſe fait plus dans ceux qui ſont bien pendus : Et quand même elle ſe feroit, cette mouſſe devroit plutôt s'engendrer dans le cerveau que dans le crane ; joint, que la ſubſtance des eſprits eſt extrémément ſubtile & facile à étre diſſipée : comment ſe peut-il donc faire qu'en montant avec impetuoſité vers la circonferance du crane ſans pouvoir y étre davantage enfermez pour ſa dureté, au lieu de s'évanoüir, ils ſe convertiſſent en une mouſſe

tres-épaiſſe & fort ſale, ce que leur ſubſtance ſpirituеuſe ne ſauroit ſouffrir. D'où il appert le tort qu'il a d'avoir ajoûté que dans cette uſnée ou mouſſe ſont contenües toutes les vertus corporelles, & c'eſt une merveille qu'elle ne ſe nourriſſe, qu'elle n'ait du ſentiment, & qu'elle ne raiſonne.

Je paſſe ſoûs ſilence ce qu'il nous veut conter touchant l'Eſprit du Monde, auquel il donne le nom de Mercure du Monde. Or s'il y a un tel Eſprit, il eſt de toute neceſſité qu'il ſoit répandu par tout l'Univers, ſans être beſoin qu'il nous ſoit communiqué par les viciſſitudes incertaines des pluïes, des neiges & des orages.

Toutes ces abſurditez ſuffiſent pour ſaper les fondemens d'un tel remede.

Mais j'avois preſqu'oublié que Crolius ne mêle dans ſon onguent, que le poids de deux noiſettes de cette uſnée ou mouſſe, pour ſervir de baſe à un ſi ſalutaire remede, à ſavoir au dire d'Hartman ſon interprete, une drachme : mais Paracelſe a jugé qu'il n'en faloit pas moins de deux onces, encor que la deſcription du même Paracelſe ſoit de neuf onces, & celle de Crolius de treize onces : Et voilà ſur quelle foible baſe s'appuïe une ſi grande maſſe.

Secondement. On remarque que ſelon la deſcription de Crolius, la graiſſe & le ſang humain entrent dans cet onguent, dont Crolius ne parle aucunement ; & certes avec raiſon, ſi l'uſnée ſeule contient en ſoy toutes les vertus : cependant Paracelſe fait

aſſés connoître qu'il n'étoit pas dans ce ſentiment, puiſqu'il ajoûte, mais à leur place il y met de la graiſſe de verrat, de Sanglier & d'Ours. Mais pourquoy Paracelſe y ajoûte-t-il du ſang, c'eſt à cauſe, dit Hartman, que les eſprits attachez au ſel fixe du ſang y demeurent, tandis que les volatils s'évanoüiſſent. Cependant le même exigeoit auparavant les mêmes eſprits volatils portés au crane ; quoy qu'en effet Crolius les ait crus inutiles ; outre que Paracelſe & Crolius y ajoûtent de la mumie, par laquelle nôtre Hartman entend celle qui vient d'Egypte, qui eſt de tous les remedes le plus pitoïable, puiſqu'il eſt fait par des Impoſteurs dans l'Egypte avec de la chair des lepreux, des verolez & d'autres atteints de tres-méchans maux, & de quelques eſclaves qu'ils achetent, laquelle chair ils mixtionnent avec de la poix & du aſphaltum. Il eſt vray que Paracelſe donne ſouvent de grands éloges à la mumie qu'il appele du gibet ; c'eſt à dire, à celle qu'on prend d'un homme qui a été pendu : Et c'eſt ce que Crolius a voulu entendre ſans doute, puiſqu'il a obmis la graiſſe & le ſang humain, dont eſt fait cependant mention dans Paracelſe. On y mêle enfin des ſimples tels qu'on peut inſerer dans les autres onguens & dans les emplâtres. Le même Paracelſe y met de l'huile de lin, de roſes, avec du bol d'Armenie, au lieu que Crolius y mêle des vers bien lavés, de la cervelle de Sanglier, du ſantal rouge, de l'hematite.

Le Lecteur remarquera ici, s'il luy plaît, que ce ſont veritablement deux ſortes d'onguens tout-à-fait differents, & ſans avoir rien de commun que la ſeule *Vſnée*, de laquelle Crolius ne met qu'une tres-petite quantité. Et on dit cependant que l'un & l'autre ont une même vertu ; encor que Crolius ne parle du tout point de ces onguens, d'où les Paracelſiſtes pretendent tirer toute la vertu magnetique. Mais ce qui eſt encor plus remarquable, pluſieurs n'ont pas dit un ſeul mot de l'*Vſnée*.

Troiſiémement. Quelqu'uns d'entr'eux obſervent les aſpects des Aſtres, avant que de compoſer cet onguent, non moins que leurs differens concours. Crolius ratiſſe le crane pour en avoir l'*Vſnée*, au renouveau de la Lune, ou quand elle s'arrête dans la maiſon de Venus, ou dans quelqu'autre habitation heureuſe, mais jamais étant dans celle de Mars, ou de Saturne ; & il veut qu'on prepare cet onguent lorſque le Soleil eſt dans la Balance ; au lieu que d'autres ſe mettent fort peu en peine de telles obſervations : Car s'il y a une vertu aimantée, je veux dire, gueriſſant les plaïes par la même vertu avec laquelle l'Aiman attire le fer, le concours des Aſtres n'y peut de rien ſervir, puiſqu'il tient cette proprieté de la Nature, ainſi que l'Aiman attire le fer & regarde le pole en tout tems, & ſoûs quelque Conſtellation que ce ſoit.

Quatriémement. Il eſt des gens qui frotent l'arme avec cet onguent, & aprés l'a-

voir ſerrée avec grand ſoin, ils la tiennent enſuite bien chaudement, & à couvert de la pouſſiere & du vent ; à faute dequoy, diſent-ils, les bleſſez ne manquent pas d'endurer de grandes douleurs, dés que l'arme vient à ſe refroidir, & qu'elle ne ſoit pas bien liée. D'autres aſſurent avoir gueri des plaïes en plongeant ſeulement la même arme dans la boëte où eſt l'onguent, ſans aucune ligature. Et c'eſt ce que Paracelſe exige.

Cinquiémement. Si on n'a pas le fer qui a fait le coup, ils trempent dans le ſang qui coule, par l'avis de Crolius, un bâton de ſaulx, ou quelque brin d'arbre, où bien quelqu'autre choſe, ſur laquelle ils appliquent le remede.

Sixiémement. Ils recommandent de laver tous les jours la plaïe du malade avec ſon urine.

Septiémement. Crolius veut qu'on examine ſi la plaïe a été faite avec la pointe du fer ; car parce qu'en ce cas il prétend qu'on faſſe une onction deſſus le fer, en commançant par le manche, en déſcendant vers la pointe, & non à rebours. Dequoy Paracelſe ne ſemble pas s'étre ſoucié, luy qui ne recommande que de plonger le fer dans ledit onguent.

Huitiémement. Il eſt à remarquer que preſque tous les exemples des cures qu'on peut apporter, ne ſont que ſur de ſimples plaïes dans les chairs où il n'y a aucune déperdition de ſubſtance, mais ſeulement une indication, je veux dire la réünion.

Neuviémement. Quelqu'uns rendent raiſon d'un tel effet, ſavoir eſt, que les eſprits ſont contenus dans le ſang, & que par la familiarité & par la ſympathie qui ſe rencontre entre luy & eux, il ſe fait un onguent du ſang de l'homme auſſi bien que de ſa graiſſe, de ſa chair, que de la mouſſe de ſon crane, où ſont contenus les mêmes eſprits ; ce qui fait que le ſang du bleſſé étant approché de l'onguent, les eſprits répandus dans le même ſang, ſe joignent par ſympathie avec ceux de l'onguent qui leur ſont homogenes, & qui par ce moïen reçoivent les vertus du même onguent, & les portent juſqu'au bleſſé ; non ſeulement, dis-je, le vertus, mais encor les indiſpoſitions qui ſuivent l'application de l'onguent, telles que peuvent arriver de la ligature ou trop ſerrée, ou trop lâche, non moins que les autres qui pourroient s'enſuivre ſi la plaïe étoit laiſſée toute ouverte dans un lieu froid, ou trop chaud : Et ils eſtiment que ces mêmes eſprits ont tant de force, qu'ils peuvent tranſporter ſa vertu de l'Orient à l'Occident, du Midy au Septentrion. Mais tous ceux-là ſont tenus pour des ſots par Crolius, qui s'imaginent une telle cure être faite par la Magie, pretendant qu'elle ſe faſſe par une vertu magnetique, qui attire à l'exemple de l'Aiman, cauſée par les Aſtres, laquelle ſe joint à la plaïe par le moïen de l'air, & cela à cauſe de la ſympathie de la Nature, avec le baume du ſang qui ſe rencontre dans chaque homme, & de l'influence des Aſtres celeſtes.

Et voicy comme l'explique Hartman. Lorſque le fer, dit-il, en eſt froté, le ſel fixe du ſang qui eſt dans le même fer, attire par une vertu magnetique l'eſprit animal de l'onguent, & ces deux eſprits par l'entremiſe de l'Eſprit du Monde, s'uniſſent & ſe lient d'un étroit nœud d'amitié. Mais ſi l'eſprit qui eſt reſté dans le ſang dont le dard eſt teint, ne peut attirer l'eſprit de l'onguent ſans quelque onction, je veux dire, un attouchement corporel, de la même maniere qu'on dit en faire l'attraction par une qualité aimantée : Or il veut que cet Eſprit du Monde étant répandu par tout, & portant avec ſoy les mêmes ſemances de toutes les idées, & les differentes manieres des productions, unit toutes choſes en les embraſſant, & appliquant les agens aux paſſifs. Ce qui fait que tout ce que ce même eſprit coagulé ou épaiſſi hors des veines, reſſent de commodité ou d'incommodité, le communique d'abord par ſympathie à ſon ſemblable reſidant dans les veines. Et voilà la raiſon pour laquelle le malade ſouffre des douleurs ſi on approche l'arme au feu, ou qu'on l'expoſe à l'air froid : Et au contraire ſi le malade mange des oignons, de la moutarde, ou de l'ail, on le reconnoît dans le fer ; à cauſe que ces eſprits ſe communiquent mutuellement les uns les autres, leurs indiſpoſitions.

Par tout ce que nous venons de dire, il ſera facile de découvrir la vanité de la cure pretenduë, avoüant de bonne foy que je

n'en ay jamais fait aucune épreuve, ny envie d'en faire : J'eſpere neanmoins de montrer par les propres principes de ces Meſſieurs, combien elle eſt ridicule : car ils établiſſent pour fondement quantité de choſes fort douteuſes & pleines d'incertitude, comme par exemple, tout ce qu'a inventé Hartman touchant l'Eſprit du Monde, dont on n'a pû juſqu'icy faire voir l'exiſtance, bien qu'il écrive qu'il eſt répandu par tout : Cependant il a aſſuré un peu auparavant, qu'il étoit diſperſé ſur les choſes ſublunaires, par le moïen des pluïes, des grêles, & des roſées, ainſi que par des vehicules. Mais il ne s'aperçoit pas que dans un tems fort ſerain, le même Eſprit ne ſe rencontrera pas icy bas au tems peut-étre qu'il en ſeroit plus de beſoin : Et de peur que nous n'entendions par là une ſubſtance ſpirituelle & incorporelle, il l'appele *le Mercure du Monde*. Et certes, il ne peut étre que corporel, puiſqu'il ne peut ſe paſſer d'un vehicule de même nature. De plus il ſuppoſe que ces eſprits demeurent perpetuellement dans le ſang, quelque corrompu qu'il ſoit, ſans jamais s'alterer, quand même il en perdroit ſa forme par un excés de corruption, ſur tout étant ſorti des veines : Et il ne faut pas douter que le ſang mélangé parmi l'onguent, ne ſoit tout-à-fait privé de ſa forme, auſſi bien que de l'éficacité de ſes eſprits ; & que par ce moïen l'analogie & la ſympathie qui eſt entre les eſprits du malade, & ceux de l'onguent, ne ſe trouvent fort gâtées.

Ce n'eſt pas une choſe hors de probabilité, qu'il y ait de la Magie, ſelon quelqu'uns, dans ces ſortes de gueriſons ; vû que cette vertu de guerir qu'on dit être dans l'onguent, a beſoin de l'Eſprit du Monde, c'eſt à dire d'un porteur auſſi habile & auſſi leger que le Demon, appelé *le Prince du Monde*, par l'Ecriture Sainte. Pour moy je croirois plutôt fauſſe cette methode de guerir, que d'eſtimer que le Demon s'en mêle, parce qu'il y a un bon nombre de perſonnes fort innocentes d'un ſi deteſtable crime, qui ſoûtiennent la même opinion : Et ſi l'experience ſemble confirmer la verité d'une telle cure, cela n'y fait rien : car il n'y a eu que des plaïes qui aïent reçû la gueriſon, leſquelles ſe fuſſent gueries d'elles-mêmes, ſans aucune aide de l'Art : & il s'enſuit de là qu'on peut fort douter ſi la cure s'eſt faite par la vertu de l'onguent, ainſi que nous dirons plus bas.

Je dis premierement, qu'il eſt faux que cet onguent ſoit plus particulierement un don de Dieu que le reſte des onguens, & des autres remedes, puiſque ſelon leur propre aveu, toute cette gueriſon ſe fait par l'operation des agens naturels. Je tombe à la verité bien d'accord que toutes les boiſſons, toutes les viandes, & tous les autres alimens ſont autant de dons de la main liberale de Dieu, pour la conſervation de nos corps ; mais ce n'eſt point dans ce ſens qu'ils prennent ce medicament pour un don du Ciel ; mais κατ' ἐξοχὴν, c'eſt à dire par excellence

cellence, en tant que c'eſt par miracle que Dieu l'a appris aux hommes ; comme ſi vraïement toute la ſcience, toute la diſcipline, auſſi bien que toute la connoiſſance qu'on a des remedes provenoit de Dieu qui a créé, dit l'Ecriture Sainte, la Medecine de la Terre.

Mais enfin examinons ſi les cures de cette nature ſont poſſibles.

L'experience nous convainc que les ſympathies & les antipathies qui ſe rencontrent dans les choſes ſublunaires, ſont & grandes & fort diverſes, ſans qu'il ſoit poſſible d'en rendre raiſon, encor qu'elles ſoient contenües dans une certaine ſphere d'activité, & qu'elles s'y terminent toutes : Et ne voïons nous pas tous les jours, que l'Aiman ne peut attirer le fer que dans une certaine diſtance : un certain homme ne pouvoit ſouffrir la preſence des chats, ſans tomber en ſyncope, bien qu'il ne les vit pas, leſquels n'étoient pas plutôt chaſſés de ſa chambre, qu'il reprenoit ſes ſens par le ſeul objet de la muraille, & ainſi de cent autres choſes. Il n'eſt point d'autre plus grande ſympathie, que celle qui eſt entre le Ciel & les choſes de ce bas Monde, à cauſe que celuy-là les contient & les embraſſe toutes, en les environnant de toutes parts. Et comme il eſt doüé d'une tres-grande force d'agir, il peut reprendre & ſes qualitez, & ſes vertus ; ſi bien que toute cette machine ronde terreſtre, & chaque petite partie d'icelle, ſont dans la Sphere d'activité des corps celeſtes. Cepen-

dant nous remarquons que toute cette ſympathie devient languiſſante par la diſtance des lieux : l'aiman regarde le Pole-Arctique ; mais plus il s'en éloigne, plus auſſi s'en détourne-il ; de ſorte que peu à peu au lieu d'enviſager les Poles du Monde, il ſe retourne vers le Zodiaque, & peut-étre plutôt du côté de quelqu'autre partie du Ciel, que non pas du côté du Nord même. Si cela eſt vray à l'égard des choſes celeſtes, à plus forte raiſon le ſera-il des terreſtres. Comment eſt-ce donc que la vertu du pretendu onguent ſera portée ſi loin, ſans qu'elle puiſſe étre troublée par la rencontre des maiſons, des mers, des montagnes, des meurs, des vents, ou du cofre dans lequel on le tient bien ſouvent enfermé avec le dard ou le fer qui a fait la plaïe, les eſprits ſur tout qui tranſportent une telle vertu, qui étant corporels, peuvent étre arrêtez par l'oppoſition des autres corps, ou du moins plus l'objet en ſera éloigné, plus auſſi ſa vertu s'affoiblira-t-elle.

Hartman écrit, qu'une telle communication ſe fait par une force magnetique & attractive, de la même maniere que l'odeur d'un cadavre ſe communique aux Vautours éloignez de pluſieurs lieües. Mais il a beau dire : les odeurs ne ſe répandent pas dans toute ſorte d'eſpace dont la communication peut étre empéchée par la preſence de quantité de choſes differentes, telles que ſont les pluyes, les vents, &c.

Goclein n'a pas plus de raiſon que luy,

en nous apportant les exemples de plusieurs sympathies : car s'il s'en rencontre aux choses diverses, on ne doit pas pour cela conclurre qu'il y en ait dans l'onguent. De plus, la sympathie que l'on dit être dans l'onguent est fort dissemblable de celle des autres choses qui transmettent dans l'air leur vertu par des écoulemens insensibles, & qui n'ont pas pour cela besoin de l'Esprit du Monde, afin de la porter sans qu'elles se fassent jamais qu'en presence de l'objet, ny ne se peuvent non plus terminer, sinon dans un espace terminé. Or qu'il y ait dans le Monde certaines emissions imperceptibles, l'aiman nous le fait voir, qui n'est pas plutôt froté avec de l'ail, qu'il cesse d'attirer à soy le fer; qui est un indice seur qu'il se fait un écoulement non seulement d'une qualité, mais encor de quelque substance tres-subtile.

Secondement, il n'y a point d'assez juste attouchement de l'agent avec le patient, puisqu'il ne touche point la playe, mais le seul fer éloigné qui n'est ny l'objet du mal, ny celuy de la santé, & qui n'a que faire d'aucune gueriſon. Ce qui a donné occasion à quelqu'un de dire agreablement, que celui qui fait des bandages sur un instrument pour guerir la blessure qu'il a faite, agit de la même maniere que celuy qui enveloperoit bien chaudement le caillou qui auroit refroidit sa main, à dessein de la rechaufer par là.

Que personne ne vienne nous conter qu'il se fait un attouchement de vertu par le

moyen de l'Eſprit du Monde, qui tranſporte avec ſoy une telle vertu, juſqu'à la perſonne bleſſée, parce que ce même Eſprit (ſi tant eſt qu'il y en ait dans l'Univers) doit étre commun avec toutes les choſes contenuës ſous la Lune : car autrement il ne ſeroit pas dit Eſprit du Monde ; & toutefois il n'opere nullement dans les ſympathies des autres choſes, n'y en pouvant avoir dans l'abſence de l'objet : Joint que cette vertu ſympathique de l'onguent qui s'unit d'un nœud ſi étroit d'amitié avec l'Eſprit du Monde, n'étant point placée dans une choſe artificielle, comme telle, mais bien dans une je ne ſay quelle choſe naturelle, ils devroient prendre la peine de nous dire, qu'eſt-ce qu'elle eſt dans ce même onguent, entre lequel & l'Eſprit du Monde ſe trouve une ſi particuliere familiarité, ainſi que nous autres Galeniſtes aſſurons, qu'il y a dans chaque organe une certaine partie propre où reſide la faculté, & de laquelle ſur tout dépend l'action. La même choſe ſe doit faire ſans doute dans cet onguent ; veu que tous les ſimples qui entrent dans ſa compoſition ne peuvent ſi-tôt ſi bien s'unir avec l'Eſprit du Monde, qu'il puiſſe tranſporter d'un lieu à un autre leurs vertus, au gré de celuy qui doit faire l'operation. Il reſte donc, que la gueriſon ſe faſſe ou par la reſſemblance & le raport entre l'arme & la bleſſure qu'on doit bander. Or il n'y peut avoir aucune force pour agir efficacement dans les relations, qu'au contraire il devroit y avoir de l'anti-

pathie entre le fer & la perſonne bleſſée, ou bien il émane une certaine vertu du remede vers la plaïe : mais ces deux choſes-là ne ſe touchent nullement : car la nature de cet ongent, dit Crolius, eſt de faire ſuppurer la plaïe, de la netoïer, & de reünir ſes bords. Une telle ſympathie naturelle ne ſuffit pour cela que le même Auteur établit comme cauſe de la gueriſon avec le baume naturel : car s'il eſt quelque ſympathie de cette nature, une telle onction ſera ſuperfluë, d'autant que les vertus qui ſont portées à travers des eſpaces ſi éloignez à la façon de l'aiman, n'ont point beſoin d'une application corporelle. Or tout le contraire arrive dans cet onguent, puiſqu'il ne peut rien faire à moins qu'on ne faſſe quelque onction deſſus les armes. Il s'enſuit donc, que ſon action eſt materielle, & à la façon des autres médicamens, il ne peut operer qu'enſuite du contact corporel, comme il paroit par le frotement : car s'il pouvoit faire ſon effet à l'imitation de l'aiman, par un attouchement, en vain fait-on l'onction.

Je dis de plus, qu'inutilement Crolius obſerve une maniere particuliere en frotant la partie ſuperieure ou inferieure de l'arme, parce qu'en ce cas la vertu vulneraire ſortant de la boëte pourroit ſe porter enfin juſqu'à tous les bleſſez du monde, aïant de la ſympathie avec eux : mais comme elle ne peut operer ſans une application corporelle, non plus qu'avec une certaine methode d'oindre, il s'enſuit évidemment qu'elle ne

ſauroit agir qu'à la façon des autres remedes ſur la choſe à laquelle elle eſt appliquée, ſans s'étendre plus loin.

Troiſiémement, à quoy bon y méler du ſang, de la graiſſe, & de la mouſſe des os des hommes? Eſt-ce à cauſe des eſprits que l'on dit étre dans ces mêmes choſes là, quoique corrompuës : il y en a bien plus dans le corps que dans l'onguent, ny que dans le ſang qui ſort de la plaïe du bleſſé. Il reſte que la cure ſe faſſe ou par la vertu du même onguent, ou par la force de l'eſprit qui la tranſporte. Or ſi c'eſt la force de l'onguent qui guerit, elle eſt ou ſituée & contenuë principalement dans la graiſſe, dans le ſang & dans l'uſnée, ou dans les autres medicamens naturels ajoûtez à l'onguent, je veux dire, les huiles, & les poudres. Si c'eſt la vertu de la graiſſe, du ſang & de l'uſnée, d'où l'onguent tire toute ſa force, luy-même ſera inutile, puiſqu'il eſt certain que toutes ces choſes ſe trouvoient déja tres-avantageuſement dans le propre corps du malade, tant pour leur quantité, que pour leur efficacité. Que ſi elle dépend des autres ſimples qui ſervent à ſa compoſition; vainement y méle-on les premiers ingrediens, le ſang, la graiſſe & l'uſnée, incapables de communiquer aucunes forces au même onguent? Et par ainſi tout remede vulneraire pourra guerir par attraction les bleſſures, en y approchant le ſang du malade, à ſavoir par l'entremiſe de l'eſprit qui porte la vertu de l'onguent ſur la partie ma-

lade. Et d'effet, il n'y a nulle raiſon, (ſi tant eſt que cette cure par ſympathie ſoit naturellement poſſible) pour laquelle elle ne doive convenir au reſte des onguens : & que l'on y méle le ſang & la mouſſe du crane de pendu, non à cauſe de leur vertu curative, mais ſeulement pour la ſympathie. Par exemple, ſi voulant nettoyer une playe on ſe ſert du ſang du malade auquel on appliquera un onguent deterſif, les eſprits contenus dans le ſang tranſporteront par ſympathie la vertu du même remede pretendu juſqu'au bleſſé, à la faveur de l'Eſprit du Monde, d'où la gueriſon s'en enſuivra ; & ainſi qu'eſt-ce qui empéchera que toute ſorte de medicament ne devienne auſſi ſympathique, que l'on ne preſcrive des purgations, & que les Medecins ne viennent à bout de leurs autres deſſeins, en ne faiſant que mélanger du ſang de leurs malades avec le premier remede propre à cela, & de qui la vertu ſe portera enſuite juſqu'à eux, à l'aide de l'Eſprit du Monde. Que ſi la force des mêmes eſprits a la vertu de guerir, vainement à-on recours à la proprieté de l'onguent, puiſqu'il reſte encor plus d'eſprits dans le corps.

Quatriémement, il paroit clairement par toutes les circonſtances qu'une telle methode de traiter eſt inutile : car, à leur dire, par la ligature ou trop lâche, ou trop ſerrée, les mêmes ſymptomes ſurviennent aux malades qui ont coûtume d'affliger par les mêmes bandages qui ſe font ſur leurs propres corps :

or tels accidens proviennent ou de l'onguent, ou du côté de la ligature : ce ne peut être de la part de l'onguent, dont le propre eſt de guerir, au lieu de nuire ; encor moins de celle du bandage, veu que rien d'artificiel ne ſauroit operer de loin, ny ſur un autre ſujet que celuy du lequel il eſt approché. Et c'eſt de cela ſeul que Crolius nous en preſcrit diverſes formules pour ſon application, il nous doit être ſuſpet : car dans les choſes naturelles, cette maniere artificielle d'oindre ne ſauroit changer la vertu, & de bienfaiſante la rendre nuiſible, comme il ſe remarque dans l'aiman, ſans que cela dépende ny de l'un, ny de l'autre ; veu que la vertu magnetique étant censée tout à fait naturelle & reſidente dans l'onguent, elle provient des agens qui operent ſelon le cours de la nature, comme les ſimples dont il eſt composé, & point du tout des artificiels, dont la dependance eſt de la pure volonté de celuy qui fait l'onction.

Ils ajoûtent enſuite, que tout l'avantage ou l'incommodité que reſſent l'eſprit contenu dans le ſang du fer, eſt communiquée par ſympathie à celuy qui eſt ſemblable en eſpece dans les veines, qui eſt la ſeule cauſe pour laquelle le bleſſé ſouffre de la douleur auſſi-tôt que l'inſtrument eſt exposé au feu ou à l'air froid. Mais de la ſorte non ſeulement la vertu vulneraire de l'onguent aura une vertu magnetique, mais encor le froid externe, ce qui eſt abſurde. Un tel refroidiſſement nuiſible, dis-je, pourroit par ainſi être

tranſporté de l'arme refroidie juſqu'au bleſſé, à travers même l'air le plus chaud, comme dans les exceſſives ardeurs de l'Eté. Si donc une arme étoit frotée dudit onguent dans une region ſeptentrionale, & que le bleſſé fut dans l'Afrique brûlante, ſupposé que la même arme ſe fut refroidie, le même malade ne manqueroit pas de trembler de froid dans le même païs, & peut-étre auſſi auprés d'un grand feu. Or ſi, ſelon Crolius, cela ne ſe peut faire ſi ce n'eſt au travers de l'air, celuy du Nord, tout glacé qu'il eſt, devra avoir la vertu de refroidir celuy d'Afrique, ce qui eſt la choſe du monde la plus ridicule.

Mais je demanderois en outre, puiſque la ſympathie des eſprits eſt mutuelle, ainſi que l'écrivent ceux qui défendent l'opinion de la cure par la vertu magnetique : ſi au contraire le malade ne garde pas un bon regime de vivre, & qu'il mange de l'ail, des oignons, de la moutarde, &c. tout cela ſe devra remarquer auſſi-tôt ſur l'arme. Si le bleſſé eſt couché dans l'Afrique auprés d'un grand feu, & que d'un autre côté le même inſtrument qu'on aura oint ſoit exposé à l'air froid dans quelque contrée du Septentrion, pourquoy, dis-je, le malade ſe refroidira plutôt que l'arme ne s'échaufera, ſi, ſelon ces Meſſieurs, les eſprits ſe communiquent reciproquement leurs paſſions. Ces diſpoſitions externes, telles que ſont le refroidiſſement & échaufement, arrivent aux eſprits ou de la part de l'onguent, ou non : s'ils n'en proviennent point, le malade ne reſſentira au-

cun changement, parce que ce remede eſt neceſſaire à cauſe de la vertu ſympathique qui eſt en luy, & du tout point dans l'air qui nous entoure, non plus que dans les autres choſes externes, la communication des proprietez ſe faiſant de l'arme au malade par l'onguent ſeul : ny du côté de ce remede, dis-je, qui ne ſauroit avoir la force de refroidir non plus que d'échaufer. Tout cela donc étant quelque choſe d'externe non permanant, ſe change ſelon l'alteration de l'air, parce que tant l'eſprit que l'onguent deviendront chauds dans un air échaufé, l'arme étant exactement bandée & couverte, ou bien tout le contraire. Cela posé, je demande, comment ſe peut-il faire, qu'ils ne ſe refroidiſſent derechef en chemin par la rencontre de l'air, pouvant étre tranſportez à travers le milieu qui eſt froid, de même que les vents froids de leur nature paſſant par les campagnes chaudes, telles que ſont les Meridionales, devient chauds eux-mêmes. Par la même raiſon, ſi quelqu'un vient à perdre pluſieurs onces de ſang enſuite d'une bleſſure, d'une ſaignée, ou de quelque hemorragie, &c. n'eſt-ce pas une merveille que ſon ſang étant alteré & refroidi, il ne ſouffre divers accidens, s'il eſt vray qu'il y ait une ſi grande ſympathie entre les eſprits, & que tout ce qu'ils ſouffrent de commode ou d'incommode des cauſes externes, ils n'en rendent participant celuy qui reſte dans les veines de même genre qu'eux : de maniere que ces mêmes eſprits devenus refroidis, peuvent aporter du refroidiſſement une ſe-

conde fois au corps dont ils étoient ſortis. Si une goute ou deux de ſang répandu qui étoit reſté au fer enſuite de l'onction de l'onguent, eſt capable d'échaufer le corps bleſſé, ſi on le conſerve dans un lieu chaud, à cauſe de la chaleur qu'acquierent ces mêmes eſprits, il y a bien ſujet de s'étonner que le reſte de ſang épanché qui renferme des eſprits en plus grande abondance ſoit laiſſé, rejetté & exposé à l'air, & qu'ils ne refroidiſſent en même tems le corps, puis que là ſe trouve toûjours une plus grande vertu, où les eſprits ſont plus abondamment. Et ſi on jette dans le feu le même ſang, pourquoy le malade n'en reſſentira-il pas l'ardeur, ou s'il ſe pourrit, comment le corps ne ſe corrompra-il pas auſſi, s'il ſe rencontre uue ſi grande affinité entre les mêmes eſprits répandus & le corps, d'où ils ſont émanez? Je demande pareillement, ſi on n'a pas l'inſtrument qui a fait la plaïe, ce ſera aſſez, à leur dire, de froter avec une petite goute de ſang ſortie de la plaïe, un autre fer, ou du bois de ſaulx. Si donc au même tems qu'on fera tres-ſoigneuſement l'onction ſur ladite arme miſe à la place de la premiere, on jette auparavant celuy qui a fait le coup, ou dans le feu, ou dans l'eau, pourquoy le bleſſé n'en reſſentira-il pas de la douleur, de la froideur, ou de l'ardeur du même élement, n'y aïant aucune raiſon pour laquelle il doive plutôt ſoufrir d'une petite portion des eſprits que d'une autre. Il eſt donc ridicule de feindre qu'un tel échaufe-

ment, ou qu'une telle froideur ſe communique par attraction à la façon de l'aiman.

Le Lecteur pourra obſerver, que tout ce que ces gens diſent de la ſympathie qui eſt entre les eſprits, ne ſe trouve veritable qu'à l'égard de cette petite portion d'eſprits qu'ils s'imaginent s'unir avec ceux de leur onguent, tandis que l'onction ſe fait, & que tous les ſymptomes bons ou mauvais, qu'ils diſent arriver au corps bleſſé, procedent tous de là : Mais que les eſprits detenus dans le reſte du ſang épanché ſont incapables de nuire ou de faire du bien : Et voilà toute leur ſympathie évanoüie, encore qu'ils ſoient de même eſpece que les autres. Et qui croiroit qu'il n'y ait pas là dedans de la Magie, ſur tout ſi on vient à comparer les actions des Magiciens avec celles-cy. Tous ceux qui ont lû leurs livres ne ſavent-ils pas que ces ames perduës ont coûtume de faire des effigies de cire, au moyen deſquelles ils font de grands malefices.

Pour ce qui eſt du ſuſdit échaufement entre deux objets éloignez l'un de l'autre, voicy comme Virgile en parle,

Limus ut hic durescit, & hæc ut cera liquescit, uno eodēque igni, sic nostro

Nos cœurs, chere Daphnis, ſont de cire & de boüe,
L'Amour endurcit l'un, & de l'autre il ſe joüe.

Boëce & quelques autres Hiſtoriens ne raportent-ils pas, que certaines perſonnes ſe ſont veües roties à petit feu dans une effigie

de cire, en l'approchant trop prés du feu; ainſi qu'il arriva à Duffe Roy d'Ecoſſe; & & c'eſt par leurs artifices diaboliques qu'ils tranſportent, comme ils veulent, le froid, le chaud, & les autres diſpoſitions juſqu'aux abſens. Ce qui ne ſe peut faire naturellement, comme tout le monde en convient. Qu'eſt-ce qui n'a oüi dire que les ſorcieres ſont portées en l'air aprés s'étre frotées de leur onguent magique. Mais ce que Paracelſe dit des maladies inviſibles fait extrémément bien à nôtre ſujet. Dés que quelqu'un a été bleſſé, dit-il, il n'a qu'à ſe faire un pied, ou quelqu'autre membre à la reſſemblance de celuy qui eſt malade, ou la figure entiere, ſi on veut, du corps, laquelle étant frotée & bandée, le malade ceſſe de reſſentir de la douleur. Et je dis bien davantage, pourſuit-il, on doit guerir les autres maladies de la même maniere. Qui eſt l'homme qui voulut croire que cela ſe fit ſelon le cours ordinaire de la nature: & cependant il n'eſt pas moins aiſé de recourir icy aux vertus magnetiques & ſympathiques, & à l'Eſprit du Monde, qu'à l'onguent contre la bleſſure des armes. Et voilà des exemples ſur les cures faites par l'art Magique dans quelque éloignement que ce ſoit, qui ſe raportent tout à fait à l'onction de l'arme: car de même que pour guerir une plaie, on oint la figure de la partie, & aprés on la bande: il en eſt ainſi du fer qui a fait le coup: & par la même raiſon l'image étant approchée du feu, ou poſée ſur la glace, a coûtume

Daphnis Amore. Virgil. in Pharmaceutria.

de brûler, ou de geler : Autant en arrivera-il audit onguent dont on aura froté le fer : Et comme par cet artifice ce malheureux Roy d'Ecoſſe ſe vid preſque tout deſſecher, ſelon Boëce, dans une ſtatuë ; la même choſe peut aiſément arriver à un homme bleſſé, par l'onction du fer, ſi quelqu'un vient malicieuſement à le froter auprés du feu, ou qu'il le place en un lieu d'où il puiſſe communiquer du dommage au malade. Qui peut douter qu'il n'y puiſſe avoir le même genre de malefice, ſi quelqu'un fait cela au moïen de l'image ; il ſe ſert aſſurément du miniſtere du Demon qui eſt l'Eſprit de ce bas Monde, y aïant de l'apparence que c'eſt luy qui eſt l'auteur d'une telle cure qu'on a coloré du nom de Magnetique, à deſſein de cacher leur venin ſous le nom ſpecieux d'action naturelle : Et c'eſt à bon droit qu'on doit tenir pour ſuſpet un ſemblable remede, à cauſe des auteurs ſoupçonnez de Magie ; qu'ainſi ne ſoit, Paracelſe & Crolius donnent de grands éloges à l'art Magique dans divers endroits de leurs écrits, la jugent même neceſſaire aux Medecins. Mais ſuppoſons qu'il n'y ait icy aucune Magie, nous ne laiſſerons pas que de prouver cy-aprés que la gueriſon eſt fauſſe & vaine.

Je dis donc en cinquiéme lieu, que ſi toutes les choſes ſe font par l'operation de l'eſprit du ſang, & qu'il y ait de l'analogie & de la familiarité entre l'onguent & l'eſprit d'iceluy, pourquoy ne pourroit-on pas guerir auſſi bien les autres maux, en fortifiant les eſ-

prits, & au moïen du baume du ſang ? parce que Crolius tombe d'accord, que la gueriſon ſe fait par ledit baume, veu que les vertus du même medicament & les eſprits donnent la perfection à toutes choſes.

Sixiémement, ſi au dire d'Hartman, le ſel fixe du ſang n'attiroit point ſans onction l'eſprit de l'onguent, il s'enſuit qu'il n'y a aucune force attractive, puiſque le contact corporel y eſt requis ; il s'enſuivra pareillement delà, qu'il ne pourroit non plus faire ſon operation de loin, ſans un ſemblable attouchement corporel, ny répandre ſes proprietez juſqu'au bleſſé. Le ſang contient en ſoy ces vertus, ou ils les emprunte de l'onguent : s'il les a en poſſeſſion, l'onguent eſt inutile ; il ne les peut tenir de ce baume, parce que la ſympathie qu'on dit étre entre luy & les eſprits du malade, provient du ſang, de la chair, de la graiſſe & de l'uſnée qui entrent dans la compoſition : à raiſon des Eſprits qui reſtent, à ce qu'on dit, dans ces choſes là, il s'enſuit qu'il n'y a aucunes vertus dans l'onguent qui n'aïent été cachées auparavant dans les Eſprits. Ce qui oblige de conclurre derechef que ce pretendu baume eſt ſuperflu.

Septiémement, les Eſprits qui reſident dans le ſang, dans la graiſſe, & dans l'uſnée, ſont de differente, ou de même nature : s'ils ſont differens entr'eux, ils auront ſans doute diverſes vertus, ſans avoir la même proportion de ſympathie avec tous : or les eſprits du ſang ont une affinité bien plus gran-

de avec le ſang même ; de même que les eſprits de la graiſſe avec la graiſſe, & ceux de l'uſnée avec le crane : C'eſt pourquoy afin que la gueriſon s'en enſuive mieux, & que la ſympathie y ſoit entierement conſervée, outre le ſang du malade, on devroit oindre de cet onguent outre le fer, la graiſſe, & les os du malade, pour que la cure fut parfaite, & que la vertu magnetique put parvenir ſans s'écarter, juſques aux parties affligées, étant ſeur qu'elle ne ſe rencontre pas la même dans les eſprits ſuſdits. Que ſi eux-mêmes ſont tous de même eſpece, en vain prend-on tant de ſoin d'y méler du ſang, de la graiſſe, de la chair & de l'uſnée, le ſang tout ſeul pouvant ſuffire, en qui ſont contenus tous ces eſprits.

Huitiémement, il me ſouvient d'avoir lû l'hiſtoire d'un cheval de qui les pieds avoient été bleſſez d'un clou, pour leſquels guerir, on ne fit que froter le clou avec l'onguent ſuſdit, & le cheval fut gueri de la ſorte. Crolius avoüe auſſi la même choſe. Ce qui prouve qu'il y a bien de la ſympathie, & de la familiarité entre le remede & les eſprits du cheval ; y aïant même un homme tres-docte qui tient que la même vertu balſamique ſe rencontre également & dans l'homme & dans le cheval. Que ſi cela eſt ainſi, on n'a que faire de preferer le ſang humain à celuy de cette bête, puiſque les choſes qui ſont de même nature en une troiſiéme, ne different point entr'elles. Crolius paſſe encor bien plus avant, puiſqu'il ſoûtient, que non

ſeulement

ſeulement le cheval, mais auſſi tous les animaux compoſez de chair & d'os, peuvent en recevoir la gueriſon : Et de vray ſi une telle cure étoit certaine, toute ſorte d'onguent vulneraire ne ſeroit pas moins propre, d'autant que ſes qualitez pourroient auſſi étre portées juſques aux malades par la mediation de l'eſprit.

Neuviémement : Puiſque tres-ſouvent la Nature ſeule guerit non ſeulement les ſimples plaïes, mais encor les compliquées, les plus grandes, & les internes ; étant le ſeul ouvrage de la Nature, & non de l'Art d'unir les bords des plaïes, & de r'engendrer la chair, & que Crolius demeure d'accord que dans cette cure magnetique, le baume naturel ne laiſſe pas d'operer ; & il eſt ſurprenant de ce qu'on n'applique pas ſur le malade un tel liniment ; & d'où vient qu'il ne guerit pas les ulceres, puiſque toute plaïe ſe change à la fin en ulcere, & qu'il en peut ſortir du ſang, & qu'enfin les principales indications de la plaïe ne ſe remarquent pas moins dans le même ulcere. Et pourquoy n'uſe-on pas de la même methode pour la gueriſon des plaïes faites par les armes à feu avec deperdition de ſubſtance ? Quel ſujet a eu Crolius d'en excepter les plaïes des nerfs, des arteres, & des principaux membres, c'eſt à dire, qu'il n'eſt bon que pour les plaïes ſimples & faites ſeulement ſur la chair, qui peuvent s'unir naturellement par le ſeul bandage & par la vertu du baume naturel, je veux dire par la

chaleur naturelle. Il n'eſt pas mal-aiſé, dis-je, à la plaïe de ſe réünir de ſoy-même ſans le ſecours d'aucun onguent, en la nettoïant tous les jours, changeant de linge, en la lavant bien avec de l'urine nouvellement vuidée. Un tel remede ne ſervira donc de rien.

Que ces Meſſieurs ne nous produiſent pas leurs experiences : car indubitablement ces ſortes de plaïes pouvoient recevoir la gueriſon ſans ce remede, qui ne ſauroit ny chaſſer, ny netoïer les excremens des plaïes, non plus que de conſerver la temperature des parties, parce que celles qui peuvent étre bleſſées ſont differentes, dont les unes ſont ſanguines, les autres ſpermatiques, nerveuſes, membraneuſes, ou charnuës ; & d'un autre côté les hommes ne ſont-ils pas bilieux, ou ſanguins, ou melancoliques, ou pituiteux, plethoriques, ou cacochymes, & ſe trouver affligez de certains autres maux pour la gueriſon deſquels un ſeul onguent ne ſeroit pas également propre.

CHAPITRE LII.

De la gueriſon des Ecroüelles, qu'on dit ſe faire par l'attouchement du ſeptiéme garçon.

COmme dernierement certaines perſonnes ſe vantoient de faire merveilles ſur la cure des Ecroüelles, par leur ſeul attou-

chement, pour étre, disoient-ils, les septiémes garçons, j'ay resolu d'en entretenir le Lecteur, pour desabuser le peuple qui se laisse tromper par sa trop grande credulité, c'est aussi à la persuasion de quelques Medecins de la premiere reputation que j'ay ajoûté ce chapitre. Et certes l'autorité de plusieurs celebres Medecins nous persuade qu'il est certaines maladies qui se gueriſſent par le seul contact de quelques remedes, tels que sont les amuletes ou preservatifs & specifiques: ainsi Galien approuve la peoine penduë au col contre l'epilepsie, & d'autres la pierre d'Aigle attachée sur la cuisse pour le travail d'enfant. On trouve plusieurs autres exemples divers dans les Auteurs, qui disent en avoir vû de bons effets; quoy qu'à dire le vray, je me suis quelquefois servi de la peoine & de la pierre aëtites sans aucun succés; non que je nie qu'il n'y ait dans plusieurs sublunaires des convenances & des disconvenances occultes, mon dessein n'étant non plus d'aller contre l'experience & contre l'autorité des plus celebres Docteurs. Mais ce que ceux-cy promettent, est encor bien plus, puisqu'ils se vantent de guerir les Ecroüelles en les touchant, par cela seul qu'ils sont nez aprés six mâles tout de suite: Mais qui voudroit croire que cela est naturel? car ce qui l'est, dépend des principes internes & convient à tout individu de même espece, s'il est sain, & s'il agit selon l'ordre naturel. Toute rhubarbe, par exemple, purge la bile, & tout homme est risi-

ble. Un tel effet dépend encor moins du nombre qui n'a aucune vertu d'agir, au dire des Philoſophes, à cauſe que les actions ſuppoſent des ſujets, & ſont dependantes de la forme des choſes ; & neanmoins on attribuë une vertu ſinguliere au ſeptiéme mâle, laquelle n'a pas été accordée à ſes ſix autres freres qui l'ont precedé. Et toute la raiſon qu'on en donne, c'eſt qu'il eſt le ſeptiéme garçon. Il faut donc qu'un tel privilege vienne d'ailleurs ; le nombre, ny la forme, n'y pouvant rien du tout : encor moins du contact qui en cette qualité ne contient que la faculté de toucher. Que s'il y a au corps quelque vertu ſalutaire ou nuiſible, elle ſe peut bien communiquer par l'attouchement ; mais ce n'eſt pas à dire que ce même tact la poſſede. De plus comme la cure de toutes les maladies s'acheve par l'éloignement de ſa cauſe, ces faiſeurs de miracles ne gueriſſent les écroüelles qu'en ôtant la cauſe morbifique : Or, comme veulent les Medecins, c'eſt la pituite épaiſſe dont les glandes ſont abreuvées, qui eſt la ſeule cauſe, laquelle produit d'autres maladies étant arrêtée dans d'autres parties, le même enfant mâle pourroit leur apporter la même gueriſon par le même contact, & par la même vertu, puis qu'elles proviennent de la même cauſe : ce que ne pouvant, il reſte que la cure des écroüelles, ſoit ou miraculeuſe, ou qu'elle n'ait autre fondement que la ſeule imagination des malades : mais comme leur imagination agit differemment, & qu'elle eſt plus

forte aux uns, & plus foible aux autres, de bonne foy on ne doit attendre qu'un évenement incertain d'une cauſe douteuſe. C'eſt donc ou par une vertu divine, ou fauſſe & diabolique. Que la cure en ſoit miraculeuſe, on ne doit pas le croire ſi facilement. Autre fois les Apôtres & les premiers Chrêtiens operoient ordinairement pluſieurs gueriſons par leur ſeul attouchement à la plus grande gloire de Dieu, & pour la propagation de la foy Chrêtienne; mais à preſent Dieu ne veut pas qu'il ſe faſſe temerairement des miracles au gré d'un chacun; ainſi les prodiges que firent de leurs tems les Saints Apôtres, ſe faiſoient au Nom de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, & point du tout par leur propre vertu, ainſi qu'ils nous l'aprenent eux-mêmes. C'eſt pour cela auſſi que le demon châtia la temerité de ces ſept freres Juifs fils de Sceva, pour s'étre émancipez d'exorciſer les Diables ſous ce même Nom ſacré. Ce qui prouve aſſez qu'il ne fait pas bon entreprendre de faire des miracles. Les Roys de France & ceux d'Angleterre ont auſſi obtenu du Ciel le don de guerir les écroüelles, grace qui a été deniée aux autres Têtes Couronnées, & le Roy S. Edoüard, à cauſe de ſa ſinguliere pieté, ne gueriſſoit pas ſeulement les écroüelles par le toucher, mais encor d'autres ulceres. Et quoique ſes ſucceſſeurs pretendent que le même privilege ait paſſé juſqu'à eux, ils n'y reüſſiſſent pourtãt pas; ainſi comme cette faveur n'a été accordée qu'aux ſuſdits Souverains, qui toutesfois ne

peuvent rien operer qu'en la vertu & au Nom de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST : ſi les autres Roys Chrêtiens tâchoient d'en faire autant, leur procedé ſeroit temeraire, & ils tenteroient Dieu avec trop d'audace, qui n'a pas voulu leur accorder une telle puiſſance. C'eſt ſous ces divins auſpices que François premier Empereur des François gueriſſoit par ſon ſeul attouchement dans ſa priſon de Madrid, les Eſpagnols atteints du même mal, avec le même ſuccez, qu'il faiſoit ordinairement en France, témoin ce qu'en dit Marulle dans ſon Epigramme.

Hiſpanos inter ſanat Rex Chœradas, eſtque
Captivus Superis gratus ut ante fuit.
Indicio tali, Regum ſanctiſſime, qui te
Arcent, inviſos ſuſpicor eſſe Deo.
Roy Saint, qui dans Madrid operez des miracles,
C'eſt nous marquer aſſez du Tres-Haut les oracles;
Celuy qui vous retient dans la captivité
Ne ſauroit étre amy de la Divinité.

Il eſt encor à remarquer, que les Roys, à qui Dieu a accordé ce don, ne peuvent le conſerver que ſous certaine condition, & qu'il ne peut paſſer à leurs ſucceſſeurs, à moins qu'ils ne ſoient legitimes, & qu'ils ne faſſent toûjours profeſſion de la foy Chrêtienne : car ſi quelque uſurpateur chaſſoit du Thrône le Prince legitime, ainſi qu'il s'eſt vû quelquefois, il n'acquerroit pas avec ſon nouveau Royaume la même vertu, Dieu n'ignorant pas les deſtinées futures des Royau-

mes : de même ſi quelqu'un d'entre les ſucceſſeurs legitimes de ces Roys Chrêtiens, abandonnoit la vraïe foy, ainſi qu'il peut arriver par l'inconſtance de l'eſprit humain, pour en embraſſer une autre, il ne retiendroit pas pour cela le même droit de donner la gueriſon à tels malades, parce que S. Remy, par l'onction de qui une telle puiſſance a paſſé aux Roys de France, leur a fait entendre en qualité de fidel Interprete de ce beau privilege, qu'il ne leur a été accordé qu'autant qu'ils perſevereront dans la foy Catholique, leur donnant aſſez à connoître par là qu'ils s'en verront privés ſi jamais ils viennent à l'abandonner. Cela posé, qui pourra croire qu'une ſemblable vertu ait été donnée ſimplement & abſolument à toutes ſortes de perſonnes dépuis leur naiſſance juſqu'à leur mort, laquelle n'eſt cependant octroyée aux Têtes Couronnées qu'au tems de leur Sacre, & à condition qu'ils ſeront toûjours fermes dans la Foy Chrêtienne ; puiſque Dieu ne fait aucun miracle ſi ce n'eſt quand il y va de ſa plus grande gloire,& qu'il s'agit de confirmer la vraye foy. Et il n'y a nulle probabilité que Dieu ait voulu favoriſer d'un tel privilege les Roys, pour marque & pour recompenſe de leur pieté, qu'il auroit déja accordé à ces perſonnes là, & qui ſeroit ſi commun ; veu qu'il ſe trouve aſſez de ſeptiémes mâles qui n'ont bien ſouvent ny Religion, ny pieté. Il faut donc que les faveurs dont Dieu a comblé certains Potentats, ſoient telles que par leur rareté & leur

privilege ſingulier, ſervent à faire éclater davantage ſa gloire. Ce qui ne ſe feroit pas s'il avoit déja attaché la même grace à certains hommes par droit de naiſſance. En effet, où trouve-on que Dieu ait fait aucune promeſſe au ſeptiéme mâle, ſoit avant ou aprés la naiſſance de la loy Chrêtienne ? Et je m'étonne qu'il ne ſe rencontra aucuns enfans mâles au tems des Apôtres pour leur diſputer le privilege de faire des cures miraculeuſes, y aïant alors auſſi bien qu'à preſent pluſieurs familles tres-fecondes & tres-nombreuſes en garçons. C'eſt pourquoy s'il arrive quelque cure de cette force là, elle ne peut venir que de la propre foy des malades, ou de ceux qui les touchent, qui peuvent étre exaucez du Ciel par leur bonne & ſainte vie, comme peuvent étre quelques Anacoretes & quelques bons Religieux qui ont coûtume de ſe mettre bien avec le bon Dieu, avant que de toucher, s'y diſpoſant tant par la penitence, par les jeûnes, que par l'oraiſon, mais ſur tout par le Sacrifice de la Meſſe. Cela peut auſſi proceder par la forte imagination des malades, capable d'apporter du changement dans leurs humeurs; ou enfin par le moyen du Demon, quand ceux qui touchent ne ſont ny Roys, ny aſſez gens de bien pour étre exaucez du Ciel, parce que nous ſavons fort bien que cet Eſprit de tenebres eſt le ſinge de Dieu même dans ſes propres operations, à deſſein de diminuer ſon culte, tâchant d'imiter ce que Dieu fait, ainſi qu'il fit autrefois en preſence de Moyſe, changeant par ſon arti-

Si vous avez, dit l'Evãgile, de la foy, cõme un grain de moutarde, vous tranſporterez les montagnes.

fice les baguetes des Magiciens de Pharaon en des ſerpens ; & que par le propre aveu de quelques ſorciers de nôtre tems, cet Ange apoſtat prend ſoin de faire repreſenter par deriſion nos auguſtes Ceremonies de l'Egliſe dans les aſſemblées des Magiciens ; ainſi il tâche de faire la même choſe par ſes emiſſaires deteſtables, afin qu'une auſſi excellente vertu que celle dont il a honoré les Roys, tombe dans le mépris. Mais comme Dieu eſt trop jaloux de ſa gloire pour la donner à qui que ce ſoit, il ne ſoufre pas que le Demon faſſe de vrais miracles, luy permettant tout au plus d'en operer qui n'en ont que la ſeule apparence ; & par ainſi ces ſeptiémes mâles pour l'ordinaire ne gueriſſent pas bien les écroüeles, ainſi que l'experience nous apprend ; ou bien cet ennemi du genre-humain en procure promtement la gueriſon, comme il a coûtume de faire dans d'autres maladies, par le moyen des agens naturels dont il n'ignore pas les proprietez. En quoy il ne fait rien que les Medecins ne fiſſent s'ils connoiſſoient auſſi bien que luy toutes les vertus des plantes, des metaux & des mineraux. On peut neanmoins remarquer que ce mal eſt plus familier aux enfans, & qu'il eſt cauſé par la pituite ordinaire à leur âge, qui ſe diſſipe par ſucceſſion de tems, à meſure que leur chaleur naturelle prend de nouveaux accroiſſemens avec l'âge, ainſi il ſe gueric de luy-même, aïant cela de commun avec pluſieurs autres maux, auſquels ils ſont fort ſujets. Cela arrivant de la ſorte, on n'a que faire d'attribuër ce bon-heur à la vertu in-

certaine d'aucun homme qui les ait touchez; mais plutôt à l'éfort de leur nature appellée pour ce ſujet par Hippocrate, la curatrice des maladies.

CHAPITRE LIII.

De l'opinion erronée de ceux qui veulent qu'on devienne gras par la ſaignée.

TOus les Medecins conviennent que la plethore & la cacochymie ſont les deux cauſes de toutes les maladies; celle-là n'étant qu'une abondance de ſang, & ceux qui en ſont incommodez, comme autresfois les athletes, & encor aujourd'huy pluſieurs perſonnes, ont l'habitude du corps charnuë, & corpulante, & même pleine de graiſſe, qui venant à ſe corrompre, ou menaçant de quelque maladie, on peut y remedier par la ſeule ſaignée copieuſe & reïterée. Hippocrate ne qualifie pas du nom de graiſſe cet excés de repletion corporelle, mais ſeulement de celuy d'embonpoint, qu'il dit étre en même tems dangereux, étant capable d'étoufer la chaleur naturelle, & de rompre les vaiſſeaux, à moins qu'on n'en diminuë promtement l'abondance. Toutes les maladies preſentes, ou ſur le point d'arriver par la plenitude demandent la ſaignée: entre les remedes de ceux qui ſouhaitent de devenir

1. *Aphor.* 3.

maigres pour étre trop gras, la lancete en eſt un, des principaux; les Grecs appelent cet état πολυσαρκίαν, πίωλωλα, & les François, corpulance, graiſſe, & groſſeur, qui excedant la mediocrité, efface la beauté du corps, diminuë les actions, abrege la vie des hommes, les rendans ſujets à l'apoplexie, à l'aſthme, dont je ne parle pas pourtant icy, mais des charneux & des quatrés, & qui ſe croïent étre trop gras en même tems: telles perſonnes, dis-je, apprehendent de ſe faire ſaigner, de peur de devenir encor plus gras. Mais je m'en vay leur faire voir combien cela eſt peu veritable. Je dis donc, que toute bonne habitude du corps eſt un ſigne ſeur de la bonne coction, quoique les conſtitutions des hommes ſoient bien differentes, dont les uns ont les vaiſſeaux fort amples, & qui n'engraiſſent pas pour cela, paroiſſans maigres par raport à d'autres, qui ne laiſſent pas neanmoins d'étre plus charneux dans un tems que dans un autre, tels que pour l'ordinaire ſont les bilieux, ou les melancoliques, chez qui il ſe fait une plus grande evaporation inſenſible, que dans les autres, à cauſe de leur grande chaleur & du peu d'épaiſſeur de leur peau. Les ſanguins ont coûtume d'étre plus charneux que tous ceux-là, dont la chaleur plus temperée rend leurs humeurs plus adoucies, & moins diſſipables, mais auſſi plus ſujets à tomber dans la fiévre ſynoque à l'arrivée de la moindre obſtruction. Une telle fiévre ne ſe forme point ny dans les perſonnes maigres dont

les pores de toute l'habitude corporelle ſont ouverts, ny dans un corps d'un temperament froid, non plus que dans un âge caduc ; mais bien dans ceux de qui l'âge & le temperament ſont pleins de chaleur, qui abondent en ſang bien conditionné, & enfin dont la ſuperficie exterieure de leur corps eſt charnuë & ſerrée ; c'eſt à telles gens que les Anciens tiroient du ſang juſqu'à la défaillance du cœur ; & nous mêmes à preſent ordonnons des ſaignées fort copieuſes, à faute de quoy à peine pourrions nous venir à bout de leur mal. Le peuple pourtant ne ſe trompe pas trop de croire qu'on devient gras enſuite d'une ſaignée, pourvû que cette opinion ſoit bien entenduë ; aïant lieu en ceux qui ſont devenus plus maigres qu'à leur ordinaire par le vice du ſang. Il eſt certain que toute fiévre deſſeche, & à moins que d'y donner ordre, elle peut jetter le malade dans la phthiſie, & que les chairs de pluſieurs perſonnes ſe conſomment par l'ardeur du ſang, bien qu'il n'y ait point de fiévre, ainſi qu'il arriva à cette femme qui devenuë éthique par la ſuppreſſion de ſes mois, fut remiſe en pleine ſanté par la ſaignée copieuſe que Galien luy fit faire. Il ſe peut rencontrer pareilles cauſes de la maigreur, auſquelles la ſaignée peut étre utile, en évacuant le ſang gâté par la temperature qu'on apporte à ſon boüillonnement, qui ſont les deux cauſes qui empéchent que la nutrition ne ſe faſſe ſi heureuſement. Ce fût, dis-je, par là que la même femme dont Galien par-

le, recouvra ſon embonpoint, parce qu'une telle évacuation, fait que les facultez reprennent leur premiere vigueur & integrité. Mais de ſe perſuader qu'un homme bien ſain, & qui a grande diſpoſition pour devenir gras, le devienne davantage par la ſaignée, c'eſt une grande erreur. J'avouë que tombant malade & toute l'habitude de ſon corps ſe deſſechant, il pourra s'en tirer, en ſe faiſant ſaigner & devenir gras comme auparavant; en ce cas il ſera vray de dire alors qu'en gueriſſant, il deviendra plus gras qu'il n'étoit auparavant dans l'état de malade.

CHAPITRE LIV.

Que les hemorrhoïdes ne ſont pas toûjours utiles aux mélancoliques.

NOn ſeulement le peuple, mais encor certains Medecins tombent dans cette erreur. Il eſt quantité de mélancoliques, d'hypocondriaques, & d'autres de cette nature, pour la gueriſon deſquels ils ordonnent, entr'autres choſes, l'ouverture des veines hemorrhoïdales, dans la creance qu'on a que le ſang le plus groſſier y eſt plutôt contenu que dans les autres veines. Ce qui eſt, à mon avis, abſurde; en étant perſuadé tant par l'autorité des Anciens & des nouveaux, que par ma propre experience.

6. *Epid.* Sect. 3. Hippocrate entr'autres a crû, que ce n'eſt point l'ouverture des hemorrhoïdes par les ſangſues, ou autrement, (à quoy peu de Medecins ont pris garde) mais bien celle qui ſe fait par la force & par l'impetuoſité de la Nature, qui peut ſervir à détourner & à guerir pluſieurs maladies engendrées d'un ſang ſubtil, tel que ſont la plevreſie, la peripneumonie, ou inflammation des poûmons, les ulceres malins, les furoncles, la lepre, &c. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent être de quelque ſecours aux mélancoliques, aux maladies atrabilaires, à ceux qui ſont *Aph.* 11. *Sect.* 6. inſenſés. Hippocrate dit bien que c'eſt un bon ſigne quand les hemorrhoïdes ſurviennent à ceux qui ſont attaqués de mélancolie, & de la colique renale; mais il ne dit pas un ſeul mot, d'en provoquer l'ouverture, n'approuvant que celles qui s'ouvrent d'elles-mêmes: Or elles ne ſe rempliſſent pas ſeulement d'un ſang groſſier & noirâtre, mais de quelqu'autre que ce ſoit; vû que la Nature abuſe ſouvent d'un tel flux pour purger le ſang lorſqu'il y a quelque humeur gâtée, ou quand il peche en quantité, comme il arrive aux hommes plethoriques & aux femmes groſſes, ou à celles dont les ordinaires ſont arrêtés, & à ceux à qui on a fait quelque amputation conſiderable, dont le ſang 1. *Meth.* 20. fluë en abondance. C'eſt de là qu'Actuarius remarque, qu'outre le ſang mélancolique, ces mêmes veines s'ouvrent en ceux qui ont interrompu leurs exercices ordinaires, qui mangent plus que de coûtume; en ceux auſſi

dont les évacuations frequentes du nez, de la matrice, &c. ſont ſupprimées, ou de qui la coûtume étoit de ſe faire ſaigner auparavant. A telles gens, dis-je, l'abondance des humeurs ne s'évacuë pas quelquefois moins par les hemorrhoïdes, que par les narines. On a obſervé de nôtre tems qu'il eſt de deux ſortes d'hemorrhoïdes, les unes provenant de la veine cave, & les autres de la veine porte, & que celles-là purgent le ſang le plus ſubtil, & le plus pur, & celles-cy le plus groſſier. Mais cela ne ſe fait pas toûjours: car celles qui viennent de la porte, en rendent auſſi d'aſſés pur, & celles de la veine cave d'aſſés épais. Ce qui nous fait connoître qu'à moins que la Nature ne faſſe ſes efforts pour en procurer l'ouverture, on ne doit point les ouvrir mal à propos, & dés que le ſang paroît pur & reluiſant, il n'y a qu'à les fermer, parce que leur épanchement ne nuit pas peu aux mélancoliques : & quand quelqu'un en fait l'ouverture, il ne ſauroit ſe promettre qu'il ne fera ſortir que le melancolique, & point du tout le pur & le beau. Que ſi quelqu'uns étant accoûtumez de les avoir ouvertes, elles viennent à ſe boucher, & qu'ils en deviennent mélancoliques, foux, nefretiques, ou épileptiques, il ſera fort utile de les r'ouvrir, afin que l'humeur qui a pris ſon cours en haut, reprenne ſon chemin ordinaire, dont l'iſſuë avoit été bouchée. Et en cas que la Nature ne manque pas d'affecter cette voïe, on ne doit point prendre une telle habitude : car, ainſi que l'enſeigne Galien, il ſe faut

4. Aphor. 25.

bien garder de s'accoûtumer à l'évacuation par les hemorrhoïdes. Et Holier deffend avec raiſon d'en procurer l'ouverture, à moins qu'elles ne deviennent tumefiées, & quand elles n'ont jamais flué. Mais ſi la Nature panche de ce côté là, alors on pourra à ſon imitation les ouvrir, & jamais autrement, parce qu'encor que la Nature évacuë utilement quelquefois par les veines hemorrhoïdales, le ſang, on ne doit pas toûjours pour cela l'imiter ; comme quand les fiévres intermitentes ceſſent enſuite d'une hemorrhagie par le nez, ou d'une ſueur ; qu'eſt-ce qui ſeroit aſſés temeraire pour ouvrir les veines des narines, ou de provoquer les ſueurs avant les ſignes de la coction, ou auparavant que la Nature ſe ſoit declarée, par quelque indice. J'en dis la même choſe des hemorrhoïdes : Ce qui ne ſe doit pas neanmoins entendre des indiſpoſitions particulieres, où on peut ouvrir certains vaiſſeaux ; ainſi les Medecins procurent avec un heureux ſuccés l'hemorrhagie dans la phreneſie, aux douleurs de tête, à cauſe de la communication qu'ont ces veines avec la partie malade. On peut de même donner iſſuë au ſang par les vaiſſeaux du fondement, dans les nephretiques & aux rateleux, mais jamais és autres maux, ſi ce n'eſt que la Nature ſuive ce mouvement.

Ajoûtons icy une autre plaiſante invention pour errater ceux qui ſont ſujets au mal de rate. Quelques uns ſe vantent d'en faire l'amputation ſans bleſſer les muſcles, ny les

parties

parties qui ſont au deſſus : mais Aurelian dit qu'on peut bien propoſer d'ôter la rate, ſans en venir jamais à l'execution, pour étre trop perilleuſe, à cauſe qu'elle ne ſauroit ſe faire ſans bleſſer les muſcles de l'abdomen, & ceux du peritoine. Les Anciens aïant pris garde que la rate étoit un empêchement particulier pour courir, ils brûloient aux coureurs l'endroit où elle eſt, ſans toutefois porter le fer juſques là, ainſi que l'aſſure Eginette, n'étant pas trop ſeur de faire une grande inciſion à cette partie, ou de l'arracher, à cauſe des veines & des arteres qui ne peuvent ſouffrir le tranchant de l'acier, ſans danger & ſans une grande effuſion de l'un & de l'autre ſang ; beaucoup moins peut-elle étre coupée avec une hache, ainſi que diſent quelqu'uns, ſans plaïe & ſans contuſion de l'abdomen ; car étant une fois coupée, elle ne pourroit y reſter ſans une grande pourriture qui deviendroit fort incommode à toutes les parties voiſines, & de là à tout le corps. 3. *Chron.*

Quant à ce que Pline raporte qu'en ſon tems, on voïoit vivre des animaux à qui on avoit arraché la rate, en ouvrant leur côté, on peut le croire là-deſſus, puiſqu'en cette année 1682. nous en avons fait l'experience à Paris dans nôtre Academie des nouvelles Découvertes de Medecine, où Meſſieurs de Blegny & Denoües, en firent l'extirpation ſur un chien qui ſautoit, gambadoit, & mangeoit tout comme auparavant un moment aprés.

CHAPITRE LV.

Du peu de vertu qu'a le ſang de Bouc pour rompre la pierre.

ENtre les principaux remedes qu'on dit étre propres pour ceux qui ſont affligez de la pierre, on conte le ſang de Bouc, ſelon l'ancienne erreur, & qui ſeul ramolit le Diamant, ſi nous en croïons certains faiſeurs de contes, qui l'ont de là emploïé pour rompre la pierre. D'autres paſſant plus avant, nourriſſent le Bouc long-tems avec des herbes propres contre la pierre, afin que le ſang de cet animal acquiere une vertu plus puiſſante pour la briſer. Mais comme cette pretenduë qualité ne répond nullement à l'experience, & qu'il ne ſe trouve qui que ce ſoit qui en ait été gueri, on peut tenir pour trompeuſes toutes les raiſons dont certaines gens ſe ſervent pour en perſuader.

Premierement. Il eſt faux que le Diamant ſe ramoliſſe par le ſang de Bouc : & ſi cela étoit vray, il ne s'enſuivroit pas qu'il eût la même force ſur les autres pierres, quoique moins dures que les Diamans. Les perles, le corail, &c. ſe fondent par les ſucs acides & acres, mais je ne vois aucun Auteur qui aſſure que le ſang de Bouc rompe la pierre : & les herbes ſaxifrages dont on nourrit la

bête, ne rendent pas ſon ſang plus diuretique, que ny ſa chair, ny ſes excremens, non plus que le ſang du reſte des animaux qui paiſſent indifferemment dans les prairies toutes ſortes d'herbes. Et comme on tire de la fiante de vache une certaine eau pour la phthiſie, appelée de mille-fleurs, comme s'il reſtoit dans cette ordure les vertus de toutes les plantes, & de toutes les fleurs dont la vache s'eſt nourrie. Par la même raiſon, les qualitez des herbes ſaxifrages devront paroître avec autant d'éclat, dans les crotes du Bouc que dans ſon ſang. Si quelqu'un toutefois pouſſé par l'autorité des autres, veut y avoir beaucoup de confiance ; je ne le blâmeray pas pour cela,& ne l'en détourneray point, vû que c'eſt un remede innocent, & qui ne fait ny bien, ny mal, pour n'y avoir jamais pû remarquer la vertu qu'on luy attribuë, bien que je l'aïe ordonné pluſieurs fois. On a même découvert que le Boue eſt ſujet à étre travaillé de la pierre, au lieu de ſervir de remede aux autres. Que ſi on vient à preſcrire ces mêmes pierres pour la gueriſon du calcul, on doit auparavant les calciner, ou les reduire en magiſteres, comme on dit, par le moïen des ſucs acides, quoy qu'avec tout cela elles n'en vaudront peut-étre pas davantage.

CHAPITRE LVI.

Qu'on ne doit point faire avorter, pour procurer la gueriſon aux femmes groſſes.

ON remarque tous les jours, que les femmes enceintes ſont ſujettes à pluſieurs fâcheuſes maladies, tant longues, qu'aigües, qui deviennent plus dangereuſes & plus difficiles à guerir par leurs groſſeſſes, comme les fiévres, les plevreſies. *Une femme groſſe*, dit Hippocrate, *eſt en danger de mourir, étant atteinte de quelque maladie aiguë*, dont le peril eſt double, ſelon Galien. Premierement, du côté de la fiévre qui cauſe la mort à l'enfant. Secondement, de la part du regime de vivre fort leger, qu'on eſt obligé de garder dans les maladies violentes, qui cependant eſt nuiſible à telles femmes; tant pour la neceſſité des plus grands remedes, je veux dire, la ſaignée & la purgation. Mais il eſt certains temeraires qui s'aviſent de faire avorter la mere, dés qu'ils la voïent en danger: toutefois l'avortement eſt bien plus douleureux, & bien plus dangereux que l'accouchement naturel, par la violence qu'on apporte à faire tomber ce beau fruit non encor meur, dont quantité de femmes periſſent; & s'il y en a qui en réchapent,

1. Aphor. 30. In Commentar. hujus Aphor.

ce n'eſt qu'aprés pluſieurs ſymptomes fort violens. Et il y a bien plus de peril lorſque l'enfant eſt avancé, comme au ſeptiéme, ou au huitiéme mois, ou ſi la mere eſt languiſſante & debile, enſuite des maladies violentes & pleines de danger : Et on ne voit point avorter une femme ſans riſque, bien qu'elle ſoit ſaine ; il s'en trouve d'autres, dont les matrices tiennent ſi ſerrés leurs fœtus, qu'elles ne les laiſſent jamais aller par quelques grands remedes dont elles puiſſent étre fatiguées. C'eſt pourquoy le conſeil de ceux-là eſt pernicieux, qui perſuadent de faire accoucher avant terme aux maladies aigües.

Premierement. Cela n'eſt pas bien facile en pluſieurs.

Secondement. On n'en ſauroit venir à bout qu'avec des remedes dangereux & reïterés pluſieurs fois, qui ne ſervent qu'à irriter davantage les grandes maladies ; & qu'à les rendre encor pires.

Troiſiémement. Cela n'eſt non plus ſeur, puiſque l'avortement eſt luy-même un accident bien perilleux, & quelquefois mortel, ainſi que l'experience ne fait que trop voir : car comme nous venons de le dire avec Hippocrate, c'eſt quelque choſe de funeſte quand une femme groſſe tombe dans une maladie violente, tant pour la fiévre, pour le regime ; que pour le danger de l'avortement : mal ſur mal, dit le Proverbe, n'eſt pas ſanté, & bien ſouvent le fruit étant mort par le moïen de tous les remedes, la mere ne laiſſe pas de perir.

Quatriémement. Si l'accouchement naturel ne ſauroit bien de fois delivrer les femmes de quantité de maux dont elles ſont alors affligées, de quelle utilité pourroit étre une fauſſe couche procurée pour guerir de quelque grand mal qui s'augmenteroit plutôt par là, ſi ce n'eſt que l'enfant ſoit déja mort : car en ce cas il faut le faire ſortir. Ce n'eſt pas qu'on doive s'abſtenir des ſecours neceſſaires, comme de la ſaignée & de la purgation, qui empêchent ſouvent que la mere n'avorte. Que ſi par malheur elle ne laiſſe pas d'accoucher avant ſon terme, il ne faut pas s'en prendre aux remedes bien emploïés, mais ou à la violence du mal plus fort que tous les remedes, ou bien à la debilité de la mere, ou à celle du fœtus, ou enfin à ſa mort. Le divin Hippocrate fait ſerment de ne donner de ſa vie un ſeul remede capable de faire avorter aucune femme. L'office & le devoir d'un Medecin étant, non de perdre, mais bien de conſerver, autant qu'il eſt en ſon pouvoir.

In ſuo Iuramento.

CHAPITRE LVII.

Du peu de profit qu'apportent les injections dans la matrice, & dans la veſcie.

LEs Medecins ordonnent des injections dans quantité de maladies, tant de la

matrice que de la veſcie, ſelon les indiſpoſitions differentes de ces parties là, ſoit pour guerir leurs ulceres, leurs fiſtules, ſoit pour en chaſſer les ventoſitez, pour adoucir leurs douleurs, pour cicatriſer leurs plaïes, pour arrêter la gonorrhée, ou pour leurs autres maladies, on ne doit pas pour cela croire que telles injections entrent dans la veſcie, ou dans l'uterus, & par conſequent fort inutiles pour leur gueriſon. La matrice dans les filles & dans les femmes eſt extrêmement reſſerrée, ne s'ouvrant jamais que pour recevoir la ſemance, ou pour ſe décharger de ſon fruit : la choſe aïant été ainſi faite par une ſinguliere providence de la Nature, de peur que l'air y entrant, ne luy cauſât du dommage par ſa froideur, & qu'elle ne devint ſterile. La veſcie n'eſt pas moins bouchée par le muſcle ſphincter, qui ne s'ouvre que par force, ou pour uriner, ou en y introduiſant la ſonde. Quant aux choſes qu'on y jette ou par la ſyringue, elles ne parviennent nullement, juſques dans la capacité de la veſcie : car elles retombent auſſi-tôt, ainſi telles liqueurs ne peuvent ſervir qu'aux indiſpoſitions de canaux de la verge, ou de la matrice ; Et ſi elles y entroient, elles s'y arrêteroient quelquefois plus long-tems qu'il ne faudroit, le col de la matrice ne s'ouvrant pour l'ordinaire non plus que le ſphincter, ou muſcle de la veſcie, qui ne ſe relâchent à moins qu'ils ne ſoient piquotés par l'acrimonie des humeurs qui y ſont contenües. Quant à la gonorrhée virulente, à laquelle

telles injections ſont ſouvent utiles, elle n'eſt point dans la capacité de la veſcie, mais bien dans le canal de l'urine, ou aux environs, parmi les parties ſpermatiques, d'où elle regorge dans le canal de la verge.

CHAPITRE LVIII.

Des Taſſes d'Antimoine.

ON a mis en vogue depuis peu les Taſſes faites du Regule d'Antimoine qui ſe vendent bien cher, à cauſe qu'on les croit propres à pluſieurs maux, tant celuy qui les compoſe, les vante devant le peuple, qui court toûjours aprés la nouveauté comme vers quelque choſe de bien precieux; s'imaginant même qu'un tel remede a été juſqu'icy inconnu aux Medecins, quoiqu'il ſoit connu à tous ceux qui ſavent la Chymie, n'y aïant rien de plus facile que la maniere de faire le regule d'Antimoine. Et pour bien faire comprendre au vulgaire une erreur auſſi pernicieuſe que celle-cy, nous parlerons premierement de ces Taſſes, & enſuite de leurs vertus.

Je dis donc qu'elles ne tirent point leur force de leur figure artificielle; car ſi cela étoit, toute ſorte de taſſe d'or ou d'argent produiroit le même effet; mais c'eſt de l'Antimoine qu'elles empruntent leur vertu: Or ceux qui recherchent la nature des mi-

neraux & des metaux, croïent que l'Antimoine eſt compoſé de ſoufre crud fort impur, de mercure & d'arſenic, & par conſequent ſi ennemi de nôtre nature, que de quelque maniere qu'on le prepare, & qu'on le corrige, il ne laiſſe pas de faire beaucoup de violence aux entrailles, dans telle petite quantité qu'on le prenne, & de qui la qualité maligne qu'elle retient, à peine peut-elle ceſſer par aucunes infuſions. Il ſe peut bien rencontrer quelqu'un aſſés robuſte pour ſupporter ſa violence, en le rejettant par en haut & par en bas, mélé avec pluſieurs differentes humeurs ; Mais les plus debiles & non accoûtumés à vomir, s'en trouvent fort ébranlés & tourmentés, parce que quelque preparation qu'on luy donne, & quelque correctif qu'on y ajoûte, il ne ſe dépoüille jamais de toute ſa malignité, ny de tout ſon venin. Ce qui a obligé pluſieurs graves Auteurs, comme Fernel, Riolan, Geſner, & toute la Faculté de Medecine de Paris, d'en improuver entierement l'uſage interne, à cauſe de ſa qualité trop oppoſée à nôtre nature. Toutefois pour donner quelque ſatisfaction là-deſſus au peuple, nous accorderons que ſon uſage peut étre ſalutaire, étant bien preparé & donné avec beaucoup de prudence.

Je ſay que les Chymiſtes ont aporté tous leurs ſoins pour le bien preparer, & qu'ils en ont fait diverſes preparations, & aprés tout, s'ils n'en ont pû ôter toute la malignité, ils l'ont du moins fort affoiblie, igno-

rans encor le secret de dépoüiller ce remede de toute sa cruauté. Mais les preparations vulgaires & plus communes qui se vendent chez les Apoticaires, ne sont autre chose que le Regule d'Antimoine, d'où se font les susdites tasses ou verre d'antimoine, communément appelé *Stibium* (qui est son veritable nom) & que c'est de luy, & non du Regule que se doivent faire ces Tasses, au dire de Sennert. Et c'est de là aussi que se composent le *Crocus metallorum*, la poudre emetique, le Mercure de vie, la teinture & l'huile. Toutes ces preparations-là ont une & même proprieté purgative, tant par le vomissement que par les seles. Ce qui montre assés que sa malignité n'a pû étre domtée par aucune de ces mêmes preparations. Or comme dans toutes les choses les plus mauvaises, il s'y rencontre differens degrez de pravité, le monde doit étre persuadé qu'entre toutes les preparations des metaux, celle-là doit passer pour la meilleure & pour la moins malfaisante, dans laquelle la forme metallique perit. Car c'est une marque d'une plus parfaite separation du pur d'avec l'impur : c'est de là aussi que tous les Chymistes font tous leurs efforts de dissoudre l'or, medicament fort innocent, afin de le rendre potable aprés l'avoir dépoüillé de sa forme de metal ; dans la pensée qu'ils ont que sa solution n'est point parfaite lorsqu'elle peut reprendre sa premiere forme. Ce qui est encor bien plus vray à l'égard des mineraux pernicieux.

In Instit.

On doit donc remarquer que l'Antimoine que nous appelons crud, je veux dire qui n'eſt point preparé, n'eſt pas capable de fatiguer le corps ; ce qui a été cauſe que ceux d'entre les Anciens qui ignoroient la Chymie, n'avoient aucune connoiſſance de ſon uſage interne. Or la premiere & la plus aiſée de toutes ſes preparations, eſt celle que nous appelons *Regule*, dans laquelle la forme metallique demeure ſoûs une certaine eſpece de plomb fondu ; ce qui a donné lieu à Dioſcoride d'écrire que l'Antimoine fondu devient plomb, n'aïant qu'une bien legere connoiſſance du Regule : car il ſe fait d'iceluy, n'étant que liquefié, & par conſequent tant ſoit peu épuré, & qui ne laiſſe pas de retenir toute la malignité de l'Antimoine qui demeuroit auparavant toute aſſoupie ſoûs un excrement de terre, dont ſe ſervent pluſieurs Artiſans, qui travaillent à la fonte des metaux, en le mêlant dans les bombes, dans les cloches, & dans d'autres machines ſemblables : Mais comme il retient encor en ſoy toutes les qualitez malignes & horribles du même Antimoine ; la taſſe qui en eſt faite, ne peut qu'étre fort pernicieuſe. C'eſt pour cela que les plus experts d'entre les Chymiſtes, l'ont rejetté de l'uſage de la Medecine, à la reſerve que par ſa derniere preparation, on peut tirer de ce Regule, les Fleurs, le Verre d'Antimoine, & pluſieurs autres choſes de cette nature, beaucoup plus excellentes que le Regule même. C'eſt pourquoy d'autres aiment mieux

ſe ſervir en ſa place du Verre d'Antimoine ; duquel le celebre Matthiole uſoit ordinairement, le peuple l'appele Antimoine ; & dont il a beaucoup d'horreur, quoiqu'à la verité il merite bien d'étre preferé au Regule. Toutefois Quercetan, Hartman & d'autres tres-fameux Chymiſtes, grands proneurs des facultez de l'Antimoine, ne laiſſent pas de douter de la ſeureté d'une telle preparation, à cauſe du mêlange du ſoufre plein d'impureté : C'eſt pourquoy ces deux-cy étant rejettées comme les moins ſeures, ils mettent en uſage pour l'ordinaire le *Crocus* ou foye d'Antimoine, la poudre emetique, le Mercure de Vie. Ce ſont des preparations que les Medecins, & de France & d'Angleterre ont inſerées dans leurs Pharmacopées, y aïant peu de Boutiques où on ne trouve cette drogue, ſoit en ſubſtance, ou en infuſion ; D'où on peut conclurre, que ceux qui vantent ſi fort les Taſſes d'Antimoine, ſe ſervent d'un tres-méchant remede, en pouvant trouver par tout qui eſt mieux preparé & plus excellent.

Quant aux vertus de ces Taſſes, elles font vomir puiſſamment : & je ſuis ſeur que tout vomiſſement excité par les moindres vomitifs, eſt toûjours plus fâcheux que toute purgation par les ſeles, à cauſe que l'eſtomac a été fait pour prendre, & non pour rendre, qui étant fort conſiderable & fort ſenſible, a une grande correſpondance avec le cerveau & avec le cœur, lequel n'eſt pas

plutôt affligée que le vulgaire ſe plaint d'avoir mal au cœur, s'imaginant que c'eſt là où reſide leur indiſpoſition. Il ne fait donc pas bon d'irriter une partie ſi noble par un remede pernicieux, joint que le vomiſſement donne de grandes ſecouſſes à toutes les forces du corps, en ébranlant avec violence la tête, le cerveau, les muſcles, l'abdomen, la poitrine, & toutes les entrailles contenuës dans le bas ventre, rompant même par fois les veines, d'où s'enſuit le crachement de ſang. Or puiſqu'on ne doit ſe ſervir des medicamens purgatifs qu'avec beaucoup de precaution & de prevoïance, à plus forte raiſon devra-on ſe ſervir des vomitifs; le vomiſſement étant de toutes les évacuations la plus incommode, comme la plus dangereuſe, & par ainſi il y a pluſieurs choſes à conſiderer avant que d'en venir là.

Premierement, le temperament du malade, la facilité ou difficulté à vomir, parce que ceux qui ne vomiſſent qu'avec grande peine, courent riſque de la vie, bien que le mal dont ils ſont atteins demanderoit un vomitif, tels que ſont ceux qui ſont gras, & qui ont la poitrine étroite, & quantité de gens maigres dont l'eſtomac eſt delicat & ſujet à l'aſthme, ou qui ont des ulceres ou des tubercules dans leur poitrine, de qui la tête & les yeux ſont debiles; ceux encor de qui les entrailles ſoufrent ou inflammation, ou douleur.

Secondement, il faut conſiderer la ſaiſon

de l'année ; car le vomiſſement n'eſt pas commode ni utile en tout tems.

Troiſiémement, la nature des maladies, étant plus dommageable en certains maux que profitable ; & il ne s'en faut pas même ſervir dans ceux auſquels il pourroit étre de quelque utilité. Aprés cela l'Auteur n'a-il pas grand tort d'écrire, que les Taſſes d'Antimoine peuvent étre profitables à tous les maux auſquels la purgation eſt neceſſaire, comme nous dirons cy-aprés.

Quatriémement, la conſtitution des maladies : car on ne peut avec ſeureté l'ordonner dans toute ſorte de tems de la maladie.

Cinquiémement, on doit aporter une tres-grande preparation à l'égard du corps & des humeurs, outre un grand nombre d'autres choſes à conſiderer, ſoit avant les vomiſſement, ſoit dans le tems qu'on vomit, que je n'entreprens pas d'expliquer dans ce lieu : de ſorte que je ne voy aucune évacuation qui demande tant de circonſpection que celle qui ſe pratique par le vomiſſement.

Or comme toutes ces choſes ne ſe peuvent connoître que par un Medecin tres-ſavant & tres-habile, je ne peux regarder qu'avec étonnement la temerité des perſonnes qui ſans avoir aucune connoiſſance des preceptes de Medecine, ignorans même celle des maladies & leurs cauſes, & par conſequent la veritable methode de les traiter, oſent neanmoins fatiguer un ſujet auſſi noble qu'eſt le corps humain par divers remedes.

Secondement, de conſeiller le vomiſſe-

ment qui eſt de toutes les excretions la plus difficile, comme la plus perilleuſe.

Troiſiémement, le provoquer par un medicament metallique, & point du tout amy de la nature.

Quatriémement, ſe ſervir pour cela de l'Antimoine, je veux dire, d'un mineral qui n'a pas preſque ſon pareil en malignité, ſur tout dans une telle preparation qui eſt la pire de toutes. Ce n'eſt pas que je deſapprouve tout à fait l'uſage de l'Antimoine, puiſque je m'en ſuis ſouvent ſervi avec beaucoup de ſuccés, principalement quand il a été bien preparé. Mais je croy que celuy-là merite d'étre repris qui vend ſi chèr au peuple un remede ſi vil, ſans luy dire comme quoy il doit le mettre en uſage : mais je penſe qu'il ne le ſait pas luy-même ; auſſi en ay-je vû pluſieurs qui ont été extrémement travaillez d'un tel breuvage, & d'autres qui en ſont morts pour en avoir pris à contretems, malgré les bons avis des Medecins : car comme nous avons déja dit, tous les medicamens, quelques bons qu'ils ſoient, ſont comme les mains de Dieu, & comme un glaive entre les mains d'un furieux. Il ſe voit quantité d'autres choſes dans l'exemplaire Anglois, qui ne concernent que celuy qui debite ces Taſſes, que je paſſe ſous ſilence, de peur d'ennuïer le Lecteur par la prolixité du diſcours. *Ex Herophilo.*

Mais voicy en abregé ce qui eſt contenu dans le livre qui parle des proprietez de ces Taſſes, dans lequel l'Auteur exalte

premierement mal à propos l'Antimoine par deſſus le reſte des mineraux, vû que l'Or par par l'aveu des Chymiſtes, eſt beaucoup plus excellent.

Secondement, c'eſt encor à tort qu'il prefere le Regule aux autres preparations du même Antimoine, puiſqu'elle eſt & la plus legere & la pire de toutes : bien eſt-il vray que de ce Regule on peut encor preparer les Fleurs, le *Crocus*, le Foye, &c.

Troiſiémement, il ne devroit pas citer Paracelſe, non plus que les auteurs qui recommandent à la verité l'Antimoine, mais jamais le Regule.

Quatriémement, il eſt faux qu'il gueriſſe la lepre, la phreneſie, l'épilepſie, la plevreſie, les abſcez des poûmons & de la poitrine, la goute, le mal venerien, les écroüelles, la peſte, les fiévres pourprées, la petite verole & la rougeole, puiſque le vomiſſement eſt plutôt nuiſible qu'utile à la plûpart de ces maladies.

Cinquiémement, il n'apprend pas bien l'uſage de ſes Taſſes, parce qu'aprés l'avoir mis dans la liqueur, il le fait boüillir durant deux heures, dont il en fait prendre enſuite deux ou trois verres, avec proteſtation qu'il opere ſans violence. Mais ſi ſon operation continuë, ajoûte-t-il, trois ou quatre jours, il ne faut pas pour cela en arrêter le cours. Ce qui eſt le conſeil du monde le plus mêchant, & le plus temeraire qu'on puiſſe donner, que de n'arrêter pas la purgation exceſſive, ou de l'exciter. Il

avertit

avertit enfin ceux qui acheterent ſon gobelet, de ſe donner garde de ceux qui ſont falſifiez & contrefaits; & en cas qu'il ſe caſſe, il en promet un autre en luy donnant encore cinq florins. J'en ay vû acheter juſqu'à trente florins, dont les fragmens ne laiſſent pas de faire le même effet que le vaſe en ſon entier, à cauſe que ſes vertus ne periſſent point en ſe briſant; ſi bien qu'aprés tout, on pourroit vendre un verre de trois ou quatre onces au lieu d'un grand, en gagnant encor bien là-deſſus, comme je l'ay fait voir ailleurs.

CHAPITRE LIX.

De l'abus des Cauteres.

VOicy un remede qui pour étre abominable, & entierement inconnu aux Anciens, ne laiſſe pas d'étre aujourd'huy fort en vogue (ſur tout en Angleterre) qui n'eſt autre que certains petits ulceres, communément dits Fontenelles, ou Cauteres, par leſquelles par autant d'égoûts, les humeurs gâtées ſe purgent, ainſi que veut le vulgaire; on a en France (d'où cette mauvaiſe coûtume s'eſt gliſſée en Angleterre, étant premierement venuë d'Eſpagne,) une ſi grande averſion pour ces ſales remedes, qu'une fille en âge d'étre mariée, ou quelque veuve qui paſſe pour en avoir ſur ſon corps, ne trouve

guere qui la veüeille épouſer, & quand mêmes les bans en ſeroient jettés, & le contrat paſſé, on ne laiſſeroit pas que de tout rompre, ſi l'une des deux parties venoit à découvrir qu'il y en eût de cachés. Cependant les filles & les femmes d'Angleterre, affectent d'en avoir, portées à cela plutôt par la perſuaſion de certains Medecins, que par aucune bonne raiſon, non que je veüeille ôter de l'eſprit de perſonne une ſi douce erreur, encor moins d'irriter contre moy les guépes, & je n'empêche pas que chacun n'abonde en ſon ſens. Pour décrire ce remede, je diray *que les Cauteres ſont de petits ulceres faits avec le fer ou quelque cauſtique, à deſſein d'évacuer, d'attirer, & de détourner les humeurs dans les maladies longues, & non dans les violentes qui demandent des promtes évacuations.* Comme ſi vraïement les maladies longues, telles que ſont les fiévres quartes, la goute, l'épilepſie, les obſtructions de la rate, du foye, les hydropiſies, & d'autres ſemblables qui paſſent pour les fleaux des Medecins, ne demandaſſent pas des évacuations faites par des promts purgatifs, & & même reïterés, ſelon les meilleurs Auteurs en Medecine. Mais quel ſecours peut-on attendre dans ces ſortes de maux, de l'uſage des Cauteres qui ne purgent rien ou bien peu ? Ces fontenelles paſſent pour tres-utiles dans le crachement de ſang qui n'eſt que trop commun, & qui provient pour l'ordinaire d'une fluxion acre, laquelle ſe jette ſur les poûmons en tombant. N'y a-t-il

pas de l'abſurdité de croire que les humeurs contenües dans la cavité ou dans la ſubſtance du cerveau, puiſſent traverſer la propre ſubſtance du même cerveau & du crane, pour de là ſe porter aux bras, aux jambes, où ſont les ouvertures, à travers les jointures externes de la peau, & des muſcles, d'une maniere ſenſible, & dans une quantité incapable de guerir la moindre maladie. Et qui eſt-ce qui ne voit par experience qu'on jette par la bouche plus d'excremens & plus épais d'un ſeul effort en touſſant, que n'en ſauroit évacuer le cautere en deux jours. La plethore & la cacochymie qui ſont les deux cauſes des maladies internes, ſoit qu'elles reſident dedans ou dehors les veines, ſe purgent plus commodément par les ſeles que par l'habitude du même corps. Il eſt vray que la Nature reſout quelquefois dans les criſes par les ſueurs, ainſi que l'Art à l'imitation de la Nature, par le ſecours des ſudorifiques, les cauſes des maladies par l'habitude du corps : Mais il y a bien difference entre l'évacuation forte & entiere, & une petite qui ſe fait par les cauteres. La Nature produit auſſi des accez critiques qui à moins que d'étre reſous, degenerent en ulceres, & quelquefois en fiſtules, d'où ſort grande quantité de groſſe matiere, laquelle étant déhors, le malade peut devenir ethique. Il ſe forme auſſi dans les cuiſſes des ulceres chancreux & malins, avec un grand amas d'humeurs, jointes à des varices, à des ordures, à des pourritu-

res, auſſi bien que dans les autres parties. Ces ſortes d'ulceres opiniâtres, ne cedent pas aiſément aux remedes, quoique bien appliquez : ces fontenelles ſe gueriſſent d'elles mêmes, en n'y remettant plus le pois, ce qui prouve qu'il n'y a aucun concours d'humeurs. Il coule toûjours une plus grande abondance de ſanie & de pus dans les ulceres malins, qu'il ne convient à la grandeur de l'ulcere, au lieu que dans ceux-cy, ce qui en coule eſt bien peu de choſe ; & dans ceux-là, dis-je, leurs bords & les parties voiſines deviennent d'autant plus tumefiées, dilatées & rongées, que l'humeur qui en découle eſt plus grande & plus acre ; au lieu que ceux-cy à peine peuvent-ils retenir leur capacité, n'y aïant que le pois, le grain d'orange, ou la petite bale qu'on y met qui empêche qu'ils ne ſe ferment en peu de jours. Les fiſtules profondes ſont auſſi au nombre des ulceres, accompagnées de pluſieurs cavitez, & d'un grand nombre de détours, qui ſouvent ne ſe peuvent guerir, à cauſe que la Nature ſe purge des humeurs ſuperfluës par telles iſſuës : les Cauteres ou fontenelles, ne ſont pour l'ordinaire que des ulceres à fleur de chair, & bien faciles à étre gueris, comme nous l'avons déja dit, par leſquels rarement la Nature évacuë-t-elle quelque choſe ; & ce qui en ſort, n'eſt qu'un excrement de la ſeule partie qui devenuë plus foible, ne ſauroit plus ſi bien cuire l'aliment qui s'y écoule. Y a-t-il quelqu'un, à qui tels ulceres ſurvenans

Ex Galeno c. 5. lib. 4. Meth.

d'eux-mêmes, ne cherche auſſi-tôt à s'en guerir, encor qu'il en ſorte beaucoup de ſanie. Combien peu judicieuſement agiſſent ceux-là qui deſirent d'avoir des Cauteres pour les tenir ouverts toute leur vie.

Mais voicy une autre erreur, c'eſt que ceux qui en ont, s'imaginent qu'on ne ſauroit les laiſſer fermer ſans peril, ou ſans encourir quelque plus grand mal. Ce qui n'eſt pas plus vray de ces ulceres-cy, que des autres quels qu'ils ſoient, & qu'on guerit ſeurément, bien qu'il en ſorte quantité d'humeurs qui ſe trouvent interceptées, repouſſées & détournées : Et même bien ſouvent la ſanie qui en ſort ne provient du tout point des humeurs corrompües, qui ſe tiennent cachées dans le corps, puiſqu'il en ſort auſſi de bonnes que la Nature fait paſſer vers la partie plus foible, à deſſein de luy fournir de la nourriture, leſquelles s'y corrompant, ſe convertiſſent en la même ſanie, ainſi qu'il arrive ordinairement dans pluſieurs autres ulceres intemperez, douloureux, pourris, virulens, contus, &c. qui ne laiſſent pas de recevoir une heureuſe gueriſon, nonobſtant le grand concours d'humeurs dont elles ſont accablées : Or ces fontenelles ou Cauteres, n'approchent pas de la nature de tels ulceres, n'étant pour l'ordinaire ny malins, ny profonds, qui par ce moïen étant faciles à guerir, montrent qu'ils ne ſouffrent pas de grandes fluxions, & qu'ainſi on les retient fort inutilement, parce que ſi la fluxion étoit abon-

dante, ils en deviendroient malins & corrosifs, ce qui n'arrive guere ; Et bien souvent l'humeur ne coule pas vers la partie malade qu'aprés plusieurs mois, & encor fort doucement ; mais l'impetuosité des humeurs devenant plus grande, il y a du danger qu'elles ne se dépravent, & alors on peut les boucher. Mais enfin comme on les porte le plus souvent sans aucune risque, & que le peuple en a bonne opinion, il est bon d'accorder quelque chose à leur phantaisie.

CHAPITRE LX.

De l'abus de plusieurs remedes.

CE ne seroit jamais fait, s'il me faloit discourir en particulier sur toutes les erreurs du peuple touchant plusieurs remedes ; c'est pourquoy dans ce seul Chapitre je parleray de plusieurs.

Je dis donc premierement, que les Chymistes qui se flattent d'avoir trouvé la Medecine universelle, sont des vrais chimeriques, puisqu'ils ne sauroient nous dire qui elle est, de quelle maniere elle est, & qui est celuy qui a fait une si heureuse découverte. Dieu en créant une si grande varieté dans toutes les choses, leur a donné à chacune en particulier des vertus admirables, lesquelles il n'a pas voulu rendre inutiles par un remede seul : or comme les maux sont si differens & si opposés entr'eux, qu'ils

demandent des medicamens divers & contraires, ils ne ſauroient étre gueris par un ſeul : car pourroit-il bien en même-tems échauffer, rafraîchir, humecter & deſſecher, redonner la ſanté aux hetiques, vuider les eaux des hydropiques, rompre la pierre, fondre les nodoſités des gouteux, purifier le ſang aux verolez, ſervir d'Antidote aux poiſons & aux venins : & enfin s'oppoſer à la corruption de toutes les humeurs de differente nature, ſans avoir beſoin des purgatifs ny des alteratifs, ſans parler des luxations, des plaïes, & des maladies de la figure & de la mauvaiſe conformation, que quelques-uns croïent avec raiſon étre indépendans de cette Medecine. Et certes ſi on avoit un tel remede, n'aurions-nous pas ſujet de regreter les années entieres que nous aurions emploïées à l'étude.

Nos fruſtrà in nugis totos conſumpſimus annos :
Et tulimus tetricæ jurgia lenta Schole.

Nos études s'en vont en pures bagatelles,
L'Ecole nous apprend à brouiller les cervelles.

Nous n'aurions plus que faire, dis-je, que la Medecine nous donnât la connoiſſance des maladies, qu'elle nous indiquât quelle en doit étre l'iſſuë, non plus que de nous fournir les remedes propres pour les détruire, en vain s'attacheroit-on à la connoiſ-

ſance des ſimples, en vain en feroit-on un bon choix pour les preparer, vainement enfin Dieu auroit-il créé les autres remedes en faveur du genre-humain. Ceux-là ne ſe trompent pas moins qui pretendent que cette Medecine univerſelle, opere en fortifiant la chaleur naturelle, puiſque nous voïons que quantité de choſes donnent bien de la vigueur à la Nature, ſans toutefois la guerir de ſes maux : Et ſi au tems que la même Nature étoit dans toute ſa force, n'a pû empêcher l'homme d'être malade, comment le pourroit-elle tirer de là, à moins qu'elle n'empêche la production des mauvaiſes humeurs, qui étant une fois engendrées, de quelle maniere les pourra-t-elle corriger & conſumer ſans le ſecours des alteratifs & des évacuatifs ?

Secondement. C'eſt en vain qu'on tâche de faire des cures par des caracteres, par des paroles & des figures magiques, vû que ces choſes n'ont aucune vertu naturelle, & que toute action vient de la forme, ou de quelque vertu phyſique ; au lieu que la figure des caracteres étant artificielle, ne ſauroit avoir de ſa nature la moindre force ſur les choſes naturelles, non plus que ſur la perſonne qui l'a. Tout le monde tombe d'accord qu'une telle vertu ne ſe trouve point dans la matiere des caracteres, ſoit or, étain, ou pierre precieuſe. Dirons-nous que l'Artiſan la communique à la figure qu'il fait ? point du tout, puiſqu'il ne l'a pas luy-même, & que perſonne ne ſauroit donner ce

qu'il n'a pas : encore moins ces figures la poſſedent-elles, n'aïant en ſoy, ny vertu, ny efficacité ; la figure n'étant qu'une ſimple diſpoſition de quantité inefficace d'elle-même. Et de plus comme l'action eſt entre des contraires, il n'y a nulle contrarieté entre la figure & la choſe naturelle. Ce qui oblige telles gens à dire qu'elle provient des Aſtres. Mais ou le Ciel n'a pas une telle proprieté, & par conſequent il ne ſauroit la communiquer icy bas ; ou bien il l'a toute entiere ; cela étant ainſi, qui empêche le même Ciel de l'inſinuer dans nos corps ſans figure, ainſi que nous remarquons que ſans cette pretenduë configuration, la chaleur, la lumiere, & les autres influences cachées à nos yeux operent icy bas. Il n'eſt pas beſoin de caractere pour faire que la mer ſoit agitée, que l'Aiman regarde le pole, ou qu'il attire le fer ; car il n'y a pas plus de raiſon pour une choſe que pour l'autre, ny comme telle ; car en cette qualité, cela dépend de la volonté de celuy qui fait la figure, ſuivant l'idée qu'il en a dans ſon eſprit, laquelle n'a aucune force pour agir ſur les choſes exterieures, étant privé de toute perfection virtuelle & formelle des choſes qui ſe produiſent. N'eſt-ce pas une pure imagination, de dire que la figure du Lion ou du Scorpion, tire ſa vertu du Lion & du Scorpion celeſte, parce qu'il n'y a en effet aucune peinture dans le Ciel de ces bêtes-là ; & quand même il y en auroit, il ne s'enſuivroit pas pour cela qu'elles puſſent agir

par leurs figures. Ceux-là donc qui croïent qu'il ſe peut faire par ces ſortes de figures, que certains maux ſoient chaſſés ou attirés ; que les venins demeurent ſans effet, & que d'autres en meurent, tous ces gens là, dis-je, ſe trompent eux-mêmes & abuſent les autres, ſi ce n'eſt qu'ils n'en raportent l'action à Dieu, ou au Demon. Et ſi d'avanture un tel effet s'enſuit par la force de l'imagination, telles figures n'en ſeront pas les cauſes naturelles. Paracelſe avouë que ſes caracteres ſont magiques, les appelant les ſyrops & les apozemes du Diable. J'en dis autant des paroles qui ne ſignifient rien de leur nature, mais ſeulement par leur impoſition, quelque barbare qu'elle ſoit ; d'où eſt venu la diverſité des Langues en expliquant la même choſe : Or les choſes ſont efficaces par leurs qualitez & par leurs puiſſances. Que ſi elles ſignifient quelque choſe auprés des malins Eſprits, cela procede de leur inſtitut, par leſquelles ils veulent étre invoqués. La voix peut faire impreſſion ſur l'oüie en qualité de ſon, ou par accident par l'entremiſe des paſſions de l'ame qui s'en trouvent émües, non pas par la parole entant que ſimple ſon, mais par la choſe ſignifiée, ainſi que Delrio l'explique fort au long, où je renvoïe le Lecteur.

Troiſiémement : ceux-là ne diſent pas vray qui aſſurent que les remedes alteratifs & purgatifs receus dans l'eſtomac fortifient ou

purgent une partie plus que l'autre ; ce qui les a portez à appeler les uns cephaliques, les autres hepatiques, ſpleniques, &c. Ce qui eſt tres-faux, parce qu'entant qu'ils agiſſent manifeſtement par leur premiere qualité, en échaufant, en rafraichiſſant ; ou par leur ſeconde, en relâchant, en reſſerrant, en ouvrant, &c. il eſt neceſſaire qu'ils alterent premierement les mêmes parties qu'ils touchent. Mais comment corrigeront-ils l'intemperie des reins, ou de la tête, s'ils ne changent auparavant les parties interposées.

Mais quelle eſt cette vertu qui agit avec tant de prudence ? que de diſtribuer la Betoine à la tête, & la Scolopendre, ou ceterac à la rate. S'il eſt des remedes qui évacuent du cerveau, il faut de neceſſité qu'ils épuiſent la premiere & la ſeconde region du corps, où les mêmes humeurs peuvent ſe rencontrer, à cauſe que ce n'eſt pas les parties, mais bien les humeurs que les remedes attirent des parties vers le ventre. Et je me ſuis ſouvent étonné de voir le procedé frauduleux de certaines gens qui donnent des pilules cephaliques. Mais je veux que le Monde ſache que c'eſt un abus ; car étant receüies dans l'eſtomac elles purgent premierement cette region là, & à la fin la tête par une certaine ſuite, lors qu'elles ſont aſſez fortes ; & c'eſt ce que font tous les purgatifs auſſi bien l'aloës que l'agaric, &c. pourvû qu'on les donne en telle quantité qu'elles puiſſent porter leurs vertus par tout le corps.

Il n'eſt donc point vray qu'on puiſſe purger la tête à l'aide des pilules, en attirant les humeurs de la bouche vers l'eſtomac, comme nous avons dit ailleurs, puiſque cela ſe fait par les veines. Les Methodiques ſi haïs de Galien à cauſe de leur grande reputation dans Rome, tandis que luy n'y étoit pas encor bien connu, ainſi qu'il ſe voit par les fragmens qui ſont chez Aurelianus, ſe mocquoient de toutes ces facultez ſpeciales contenuës dans les remedes qu'on attribuë à certaines parties du corps, jugeant avec raiſon, qu'il n'y en avoit ny d'hepatiques, ny de ſpleniques, *parce que tous les medicamens ſont communs à toutes les parties du corps quand elles ſont atteintes de la méme indiſpoſition; d'autant que leurs vertus ſont reglées & dirigées non par la nature du lieu qui ſouffre, mais par le genre de l'indiſpoſition étenduë & traitée ſuivant l'eſpece du mal. Et elles s'étendent ſelon la grandeur du mal & des forces du corps, où l'on apporte du ſecours, non par raport à l'eſpece de la partie qui eſt affligée*, dit le même Auteur.

Cap. 10. hujus libri.

3. Tardarum paſſionũ, cap. 4.

Quelqu'un m'objectera, que le liévre marin par je ne ſay quelle vertu ſinguliere offenſe le poûmon, comme les cantarides la veſcie. Mais l'un & l'autre ſont tres-faux; cela ne ſe pouvant faire ſans que les autres parties n'en ſoient auſſi bleſſées, au raport de Dioſcoride, de Nicandre, d'Aëce, &c. Pour preuve de cette verité, c'eſt qu'on n'a pas plutôt avalé le liévre de Mer, qu'on ſouffre des tranchées, que l'urine s'arrête, ou qu'elle devient de couleur de pourpre, que

l'on jette de la bile par la bouche, & quelquefois du ſang, que l'on ſe trouve couvert d'une ſueur puante, que le corps devient tout jaune, que la face pâlit, que les reins ſouffrent de grandes douleurs, & enfin une grande inflammation dans les parties genitales. Et appelera-on cela n'offenſer que le poûmon ? Ceux qui avalent des cantarides ſe ſentent ronger dépuis la bouche juſqu'à la veſcie, ſelon Dioſcoride, ce qui ſuffit, outre pluſieurs autres ſymptomes dont les Auteurs font la deſcription.

Quatriémement. C'eſt encor une erreur de croire, comme font quelques femmes, qu'il y ait des medicamens qui aïent la vertu particuliere pour provoquer les mois, pour faire venir du lait, ou de la ſemence, & pour faire uriner. Galien veut bien que toutes les choſes conviennent enſemble, mais qu'elles ne different que par certains degrez : Que ceux qui produiſent le lait ſont chauds, ſans étre ſecs. Ceux qui provoquent les mois ſont chauds & un peu ſecs ; les diuretiques chauds & ſecs : mais cela eſt tres-faux, puis que, ſelon le même Auteur, le perſil, le fenoüil, le cabaret & le Meum font également piſſer & pouſſer dehors les ordinaires, n'y aïant aucun remede doüé de la moindre vertu pour les exciter ; & on n'a pû juſqu'icy connoître un ſeul purgatif pour le ſang, ſi ce n'eſt ceux qui par accident attenuent le ſang, deſopilent les orifices des vaiſſeaux, & irritent les facultez, parce qu'ils on coûtume d'ôter les obſtructions du foye, de

la rate, des reins, & du reſte des viſceres; & de cette ſorte ils provoquent en même tems les mois, non d'une maniere particuliere par laquelle, ils regardent plutôt la matrice que les autres parties, & ainſi des autres.

Cinquiémement. Que les femmes ceſſent de croire qu'il y ait des medicamens capables de les rendre ſteriles par leur vertu occulte & par leur proprieté particuliere, ſans engendrer pour cela aucune maladie, & ſans bleſſer le germe dans celles qui ſont enceintes. Aëce en raporte pluſieurs. Comme *la racine de fougere femele, la poudre de lierre, l'os qu'on trouve dans le cœur du cerf, la matrice d'une mule & d'une chévre, le jayet, la pierre d'Aigle, l'émeraude, le ſaphir, le camfre, le ver luiſant, le vinaigre, le creſſon aquatique, les feves, &c.* Si une femme a une temperature convenable pour la conception, & qu'elle ait receu une ſemence prolifique, rien ne l'empéchera d'engendrer, à moins que la bonne temperature de la ſemence, ou de la matrice ne ſoit alterée, parce que tout ce qui peut mettre empéchement à la generation, c'eſt en empéchant ou la ſemence, ou le ſang menſtrual qu'il ne ſoit admis dans la matrice, ou bien en le corrompant y étant receu, ou en le laiſſant couler, ou enfin à cauſe des autres viſceres contenus dans la matrice, dont je ne veux pas faire la deſcription icy. Il n'en eſt pas un ſeul qui puiſſe operer telles choſes, ſi ce n'eſt par accident, ſoit en formant, ou en introduiſant certaines intemperies & d'autres vices qui s'oppo-

ſent à la generation. Cela fait voir le peu de foy qu'on doit ajoûter à tout ce que deſſus, non moins qu'à ce que les Anciens ont laiſſé par écrit, qu'en tems de guerre on ne doit point ſemer de la mente ; ce qui donne de la peine à nos Interpretes, quoyque ce ne ſoit là qu'une pure bagatele, puiſqu'elle croit d'elle-même malgré nous, outre qu'elle n'eſt pas une herbe potagere & familiere à bien de gens ; & quand même elle le ſeroit, il n'y auroit rien à craindre.

Sixiémement. Ceux-là ne ſemblent-ils pas tomber dans une grande erreur, en pretendant fortifier les parties en mengeant d'autres parties ſemblables, par exemple, leur cerveau en mangeant un autre cerveau, le foye par un autre foye, &c. Quelle eſt, je vous prie, cette vertu qui portée dans le ventre prend tant de ſoin que d'envoïer chaque proprieté dans ſon propre lieu, en la ſeparant du reſte des parties du ſang, afin d'aller de là juſqu'au cerveau. Ha ! que l'on feroit bien de ne nourrir ces inſenſez que des têtes, les gouteux que des pieds tronçonez. Mais de grace, quelle cervelle, & quel ſorte de foye faudroit-il avoir ? Eſt-ce indifferemment de toute ſorte d'animal, ou bien de celui-cy, plutôt que de celuy-là. Que l'on me faſſe voir une ſeule perſonne qui ait acquis plus de cervele ou d'intelligence à force d'en manger ? car il n'y a que l'experience qui nous en puiſſe convaincre ; joint que les viſceres qu'on mange ſont d'un mauvais ſuc, & par conſequent fort peu à ſou-

haiter ; qui le ſeroient neanmoins s'ils fortifioient leurs ſemblables. Et y a-il rien de plus mal-aiſé à cuire que le cœur qui eſt ſec, & tout plein de fibres : le foye comme difficile à digérer, ne fournit qu'un aliment plus ou moins groſſier ſelon l'âge de l'animal. Quant à la rate, n'engendre-elle pas auſſi un ſuc groſſier & melancolique ? Les reins n'en font-il pas autant, excepté ceux des jeunes animaux ? Le cerveau eſt pituiteux, & lequel ne pouvant ny ſe cuire, ny étre diſtribué, cauſe des nauſées. L'eſtomac & les inteſtins étans d'une ſubſtance plus dure, ne peuvent étre aiſément digerez, & ils n'engendrent qu'un peu de ſang froid & peu loüable. Qui pourra croire que les parties de telles bétes étant premierement cuites, portées enſuite dans l'eſtomac, où étant changées en chyle, elle puiſſent ſe porter vers celles qui ſont de même nature qu'elles mêmes, dans nos corps, & attirées par icelles ; & qu'ainſi les reins ſervent plus aux reins qu'au foye. Une telle opinion eſt ſortie de la cervelle creuſe des certaines gens qui n'avoient aucune experience certaine de cela. Et quand même une perſonne ne mangeroit autre choſe que des cervelles, ce qui n'eſt pas poſſible, ſes reins ou ſes pieds n'en retireroient pas moins de nourriture que ſa tête propre. L'eſtomac & les inteſtins boüillis ou rôtis receus dans l'eſtomac d'un homme, ſe changent en chyle, dont l'eſtomac ne ſe peut nourrir, mais il ſe change en ſang dans le foye, & il ſe rectifie aprés dans le cœur : il faudroit donc qu'il

qu'il s'en retourna vers l'eſtomac pour le fortifier & pour le ſoûtenir. Mais loin d'icy telles reveries.

Septiémement. Je doute fort qu'il ſe trouve aucuns medicamens qui purgent par leur proprieté naturelle plutôt une humeur qu'une autre, ainſi que ſe le perſuadent quantité de Medecins. Certes ſi je fais voir que cela eſt faux, je découvriray en même tems un grand nombre d'erreurs qui en dépendent. Ce qui me ſera aiſé premierement par le propre aveu de Fernel, de Galien & d'un grand nombre d'autres, qui tous avoüent qu'on peut purger toute ſorte d'humeur qui ſe rencontre propre à couler, ou qui excede en quantité, ou enfin qui s'arrête au paſſage par où le remede paſſe. Il faut donc avoüer, que toute ſorte de medecine peut évacuer quelque humeur que ce ſoit qui ſe preſente. Mais qui pourroit l'empécher de s'y rencontrer ? Ils repartent, que cela arrive quand elle eſt contenuë dans une partie épaiſſe, ſerrée, bouchée, ou répanduë dans les parties éloignées. La rhubarbe, ſuivant leur vieille erreur, purge par élection la bile, & par accident la pituite, & la bile noire, ſi elles ſe rencontrent dans ſon chemin. Mais telles humeurs ne s'y rencontrent pas, quand elles ſont dans le cerveau, ou aux jambes, aux pieds, ou aux bras, ou dans toute l'habitude du corps. Et de même elle n'attirera pas alors la bile, ſi elle eſt renfermée dans ces parties. Elle ne l'attire donc que quand elle la trouve à ſon oppoſite.

Mais augmentons la doſe de la rhubarbe, & nous verrons qu'il ſe trouvera alors de la pituite avec de la bile noire, & de la ſorte par leur propre confeſſion, un tel purgatif evacuera ces humeurs pour étre en ſon chemin : car pour quelle raiſon vuideroit-il toutes ſortes d'humeurs d'une partie plutôt que d'une autre, ſi elles s'y rencontrent également. De plus, ſi cela n'étoit ainſi, il n'arriveroit jamais de ſuperpurgation enſuite d'un remede violent. Ils tombent donc d'accord, qu'aprés qu'un purgatif bien fort a purgé l'humeur qui luy convient, il attire les autres plus teniuës, aprés les plus groſſieres, & enfin le ſang. Il s'enſuit delà qu'un tel purgatif n'évacuë point avec choix, parce qu'autrement aprés avoir attiré l'humeur qui luy eſt propre, il n'en purgeroit jamais aucune autre. L'aimant, (de l'exemple duquel ils ſe ſervent) approché d'un tas de morceaux de fer, d'airain, d'argent, de brins de paille, &c. n'attirera que le fer, à cauſe que c'eſt par élection qu'il agit deſſus. Que l'on ne s'amuſe pas de nous repartir que la ſuperpurgation ſe fait par la chaleur & par l'acrimonie du remede en ouvrant les orifices des veines, & qu'ainſi il irrite de telle ſorte la nature, qu'elle ne peut plus retenir les humeurs. Mais ſi cela étoit ainſi, qui empécheroit que l'ail, le pyretre, le poivre, & toutes les choſes acres n'euſſent la même proprieté de purger, d'autant que cela ſe fait par une vertu purgative, laquelle regardant en

PREFACE
DE PRIMEROSE.

HIPPOCRATE eut raiſon d'écrire que la Medecine *étoit la plus conſiderable de tous les Arts.* Ce qui ſe verifie autant par ſon ancieneté & par la neceſſité qu'on en a, que par l'excellence de ſon ſujet, qui eſt le corps humain. *Cependant*, ajoûte-il, *ce bel Art ſemble être aujourd'huy ravalé au deſſous de tous les autres, à cauſe de l'ignorance de ceux qui l'exercent, & de ceux qui n'en jugent pas ſainement.* C'eſt par ces paroles que ce grand Homme nous fait connoître les cauſes de toutes les erreurs qui arrivent dans le traitemens des maladies. La premiere regarde les Medecins; Et la ſeconde, ceux qui veulent critiquer ſur la Medecine, & ſur les Medecins. Pour ce que c'eſt des Medecins, il dit, qu'il y en a pluſieurs qui n'en ont que l'apparence, ſemblables en cela aux Comediens, qui repreſentent à la verité le perſonnage de ceux dont ils ne ſauroient ſoûtenir le caractere. Ce qu'Hippocrate a dit de ſon tems, nous le voïons dans le nôtre. *Libro de Lege.*

La ſeconde cauſe regarde ceux qui parlent deſavantageuſement des Medecins, quoy que chacun ſouhaite d'en avoir toûjours des plus habiles & des plus experts. Mais qui

eſt-ce qui pourra faire un juſte diſcernement entre les habiles, & ceux qui ne le ſont pas, puiſqu'on voit ſouvent que pluſieurs ſe mettent entre les mains de ceux qui ſe ſont aquis de la reputation, non par une ſolide connoiſſance de la Medecine, mais ſeulement par leur hardieſſe & par leur effronterie; par la faveur de quelque ami, ou par leur grand babil.

Ce vice étoit commun au ſiecle de Pline. Voicy comme il en parle. *Auſſi-tôt qu'un homme ſe vante d'être Medecin, on le croit ſur ſa parole; encor qu'il n'y ait rien au monde où les fautes ſoient plus dangereuſes, y aïant ſouvent plus à craindre de la part du Medecin, que du côté du mal même.* Voilà les deux ſources d'où naiſſent toutes les erreurs parmy le vulgaire: Car on trouve pluſieurs de ceux qui exercent la Medecine (quoy qu'ils n'en aïent qu'une tres-petite connoiſſance) qui ont perſuadé beaucoup de choſes à la populace, qui luy demeurent ſi avant imprimées dans l'eſprit, qu'il eſt preſque impoſſible de l'en deſabuſer par quelque forte raiſon qu'on luy allegue. Car il eſt tres-peu d'erreurs dans le monde, à qui quelque Medecin n'ait autrefois donné occaſion, pour n'avoir pas bien compris quelques maximes ou regles de Medecine. C'eſt de quoy il ne faut pas s'étonner, puiſque parmy les plus doctes & les plus experts dans cet Art, il s'y rencontre un ſi grand nombre d'opinions differentes, ſans avoir encore pû accorder tant de ſentimens opposés. C'eſt pourquoy je ne me

inconnuë, donc à quoy bon le hyacinthe? où trouvera-on les perles, seront-elles avec le saphir? car on doit rendre raison dans les compositions pourquoy on y met celles-cy, & celles-là pour servir de base au medicament: par exemple, dans la confection anacardine, la base sont les anacardes, d'où est derivé le nom, de qui la vertu est attenuative, & incisive, laquelle on augmente, en y ajoûtant du costus, du castoreum, de la semence de niele; & la vertu qui expulse les vens s'acroit en y ajoûtant du poivre, des grains de laurier. Et afin de le rendre detersif, on y jette du sucre & du miel; & pour qu'il fortifie les visceres, il n'y a qu'à y mettre du souchet avec les myrobalans dont la nature est astringente: le beurre y est mis pour adoucir, dit Bauderon, le principal Interprete de la Pharmacie. Ces choses sont fausses, puisqu'on peut considerer pour base de cette confection aussi bien le poivre & le castoreum, ou quelqu'autre que ce soit, que l'anacarde. Il fait voir pourtant, qu'il faut rendre raison pourquoy on méle ensemble un si grand nombre de medicamens, ce qui ne se pourra faire si toutes les pierres precieuses sont doüées de la même vertu cardiaque, comme dans la poudre de *Gemmis*, où entrent les perles & les cinq pierres precieuses, dont on ne sauroit dire laquelle sert de base, ny pourquoy toutes ensemble, si elles ont également la même vertu. Que si elles ne l'ont pas, outre qu'on ignore qui elle est, de plus, ces gens se trouvent pressez pour la susdite raison touchant les

purgatifs, c'eſt à dire, que toute la compoſition eſt d'environ cinquante-quatre drachmes, y en aïant neuf & demi de pierres precieuſes, & quarante-cinq des autres ſimples : de ſorte que dans une drachme qui eſt la grande doſe, il ne ſe trouve pas la ſixiéme partie des pierres precieuſes, je veux dire dix grains, où ſont contenus ſix de ces pierres de prix ; ſi bien qu'il n'y a de chacune qu'environ un grain & demi, ou un peu davantage. Si toutes les pierres en particulier ont des vertus differentes, pas une d'icelles ne pourra la produire dans une telle doſe ; mais ſi elle leur eſt commune, une ſeule d'entr'elles a pû ſuffire. Ce raiſonnement bien peſé on trouvera que les compoſitions des Apoticaires ne ſont pas ſi recommandables que l'on pourroit bien croire.

Quant aux pierres precieuſes, Eraſiſtrate, Matthiole, & quantité d'autres tres-ſavans, doutent avec raiſon qu'elles puiſſent étre de quelque utilité, puiſqu'il ne paroit point qu'elles échaufent, ou qu'elles rafraichiſſent, & nous n'avons pû encor experimenter la moindre de leurs qualitez ; joint qu'à moins que le medicament ne ſoit diſſous, il ne ſauroit agir, & neanmoins toutes ces choſes ſont renduës par les ſelles telles qu'on les a priſes, ſans la moindre diminution de leur groſſeur, ny de leur poids. Tous ceux qui ont écrit ſur la Pharmacie ordonnent de les bien pulveriſer, de peur qu'en tombant au fonds de l'eſtomac par leur peſanteur,

general toute ſorte d'humeur, ſi d'avanture, elle eſt plus puiſſante que n'exige la nature, l'effet de la purgation eſt exceſſif. Hippocrate l'a bien remarqué, encor qu'il ſe ſoit contredit quelquefois ſoy-même. *Si vous donnez*, dit-il, *le même medicament à une même perſonne quatre fois par an, vous verrez ſortir des humeurs pituiteuſes en hyver, de tres-liquides au printems, des bilieuſes en Eté, & de fort noires dans l'Automne.* C'eſt à dire, que le purgatif évacuë telles humeurs qu'il rencontre. Le ſentiment d'Eraſiſtrate étoit, que tout remede étoit propre pour évacuer toutes ſortes d'humeurs. Premierement, les plus ſubtiles, aprés les plus groſſieres, ſelon qu'il eſt plus fort ou plus debile. Suivant Hippocrate, la ſaignée & la purgation conviennent aux mêmes indiſpoſitions, comme à la plevreſie. Donc de même que la ſaignée peut évacuer toutes les humeurs, il en eſt ainſi du purgatif. Le même Hippocrate preſcrit le peplium pour la plevreſie, parce qu'on croit qu'il ne purge que la bile noire : Or c'eſt à tort qu'on l'ordonne, s'il ne purge pas auſſi bien la jaune. Il approuve encor les ſelles de differente couleur, ſi elles ſont renduës telles par un medicament. Et cela prouve aſſez qu'il a la vertu de purger plus d'une humeur. Cela paroit ſur tout dans les compoſez qui ne purgent point par élection. Une drachme d'extrait de catholicum purge copieuſement, ce qu'il ne ſauroit faire s'il purgeoit avec choix ; veu qu'il n'y a aucun remede

de la guerir, comme la ſemence de pœoine penduë au cou, la corne du pied d'un Elan penduë ou enfermée dans un anneau : d'autres y ajoûtent la corne & le crane d'un âne, remede que Tralian dit avoir appris en Eſpagne, & auquel il donne de grands éloges. Mais Matthiole, Eraſte, Montanus & Mercurial ſe moquent avec raiſon de la pœoine penduë au cou, proteſtant n'y avoir jamais remarqué la moindre vertu & utilité, non plus que moy. Et quelques-uns remarquans qu'un tel remede ne répondoit pas aux loüanges que Galien luy donnoit, curent recours à un pur ſubterfuge, diſans qu'ils n'avoient pas la pœoine mâle. Et de vray il ne faut pas trop ajoûter de foy à ces remedes qu'on attache ainſi, que l'on nomme Periaptes, étant incapables de chaſſer la cauſe morbifique, non plus que de l'alterer. Que ſi cela étoit ainſi, pour quelle raiſon ne ſerviroient-ils pas aux autres maux produits par une cauſe ſemblable : or il eſt abſurde de croire qu'aucune maladie ou ſymptome ſe puiſſe guerir ſans changement ou evacuation quelconque, parce que tous les remedes ne s'oppoſent pas aux maladies, comme telles, mais à leurs cauſes : Et quand même ils le feroient, ils n'apporteroient jamais la gueriſon tant que leur cauſe efficace perſiſteroit. Une cure de cette nature eſt fort ſuſpecte, ſur tout ſi on remarque qu'ils veulent qu'on cueille la pœoine au declin de la Lune au mois de Juillet, le Soleil étant au ſigne du Lion, ſur le midy, &

dans un beau jour. Et encor qu'étant prise par la bouche elle peut en échaufant & en deſſechant, étre d'un grand ſecours, non ſeulement à l'épilepſie, mais encor aux autres maux, on ne doit point ſe perſuader ſi aiſément que cela ſe puiſſe faire en la portant penduë à ſon cou.

Quant à la corne du pied d'Elan, il y a aſſurément de la ſuperſtition, en ce qu'on pretend qu'elle ſoit un aſſuré remede pour le haut-mal, à cauſe que cet animal y étant ſujet, il s'en guerit en portant la corne de ſon pied à ſa tête dés qu'il en eſt atteint, & qu'elle peut faire le même effet en la flairant, ou en la portant au cou. Mais que ce ſoit, diſent-ils, celle du pied gauche de derriere, & coupée, l'animal étant encor en vie, au declin de la Lune, celle des autres pieds étant inutile. Ce choix ſemble étre ſuperſtitieux, puiſqu'il n'y a pas une ſi grande difference parmi les autres cornes de la même bête: ce qui fait que bien de gens ſouhaitent en voir un veritable exemple, ſans que j'aïe encor pû moy-même voir une telle verité, quelque épreuves que j'en aïe faites. Duret, le plus ſavant de ſon ſiecle, dit avoir vû une femme attaquée de l'epilepſie, laquelle avoit beau flairer ſans ceſſe le pied tout entier d'un Elan, elle n'en recevoit aucun ſoulagement. Et ſi l'hiſtoire de cet animal eſt veritable, ou il porte ſon pied à la tête auſſi-tôt que l'accez arrive (qui neanmoins ſurprend toûjours inopinément) & ainſi il s'en garantit, & par ce moïen, dis-je, il n'en

elles n'y demeurent, ou qu'en ſe coulant dans les veines, elles ne deviennent inutiles. Et de quelque maniere qu'elles ſoient preparées, elles demeurent toûjours en poudre.

Pour ce qui eſt des vertus que les Chymiſtes leur attribuent, ce ne ſont d'ordinaire que des contes, ſoit qu'on les calcine, ſoit qu'on leur donne un autre changement, ou qu'on les faſſe fondre dans les liqueurs acides, elles reſtent toûjours poudre, & le plus ſouvent bien pire que n'eſt la ſeule trituration, qui eſt dépourvuë de toute proprieté, ou s'il en reſte, c'eſt bien peu de choſe.

Neuviémement. Ceux-là n'ont pas moins mal rencontré qui ont osé attribuer à la pierre d'Aigle la vertu de faire promtement accoucher, en l'attachant ſur la cuiſſe, & au contraire, le retarder en la pendant au bras. Et quoy qu'en diſe Dioſcoride, l'experience y eſt toute contraire. De quelque maniere que cela ſe puiſſe faire, par attraction, ou par expulſion, il eſt conſtant, qu'en mettant un cent de ces pierres en un tas, elles ne ſauroient attirer à ſoy, non plus que de faire remuër la moindre petite partie d'un enfant. De dire que telle vertu n'a lieu qu'au tems que le fœtus eſt dans le ventre, & qu'elle ceſſe auſſi-tôt qu'il en eſt ſorti. Il n'y a rien de moins vray-ſemblable : mais ſi elle a la proprieté de l'attirer, pourquoy ne le fait-elle pas étant dehors ? Joint que perſonne n'a pû encor découvrir

en quelle partie de l'enfant cette attraction ſe doit principalement raporter, parce qu'étant composé de chairs, d'os, de membranes, elle ne ſauroit l'attirer d'une égale force des parties ſi diſſemblables en nature, mais une ſur tout, & le reſte du corps par quelqu'autre choſe, à cauſe de l'aſſemblage & de la connexité qu'il y a entre elles. Mais on n'a que faire de raiſonner là où l'experience manque. Il eſt arrivé, repartira quelqu'un, qu'en appliquant cette pierre, la femme a été plutôt délivrée. Helas! la même choſe ſeroit arrivée ſans cela: & je ſay qu'en l'approchant, l'accouchement n'en n'a pas été moins difficile, & même pluſieurs fois. Et ſi tandis que j'écris cecy, il pleut, ce n'eſt pas à dire pour cela que mon écriture ſoit cauſe de la pluïe. J'en dis de même; ſi une femme acouche aiſément en preſence d'une telle pierre, elle n'en doit pas étre censée la cauſe. De dire auſſi que la mere ou l'enfant prennent de nouvelles forces de la pierre: cela eſt pitoïable: car d'où l'a-on reconnu, je vous prie, & il faudroit que les autres choſes fortifiantes qui ſont en plus grand nombre, & même plus certaines, en fiſſent tout autant. Concluons donc, qu'une telle pierre ſera toûjours inutile de quelque maniere qu'on la tourne.

Dixiémement. Je me ſuis ſouvent étonné de l'aſſurance avec laquelle pluſieurs loüent certains remedes pour leur ſecrete proprieté capable d'empécher l'épilepſie, & même

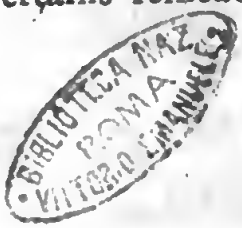
ſuis pas proposé de parler dans ce Livre des diſputes ordinaires aux Medecins, me contentant de faire connoître au public quelques erreurs qui empéchent que la Medecine ne ſoit pas pratiquée comme elle devroit étre.

Je trouve peu d'Auteurs qui aïent traité de cette matiere. Laurens Joubert, François de Nation, avoit eu le même deſſein que moy; mais comme il a laiſſé ſon ouvrage imparfait, il n'a touché que fort legerement certains abus du vulgaire, de peu d'importance. Aïant donc obſervé icy quelques erreurs prejudiciables, j'ay trouvé à propos d'en dire mon ſentiment en peu de mots.

Et ce qui m'en donna la premiere occaſion, ce fût la frequente coûtume de déviner l'état de la maladie par l'inſpection des urines, qui ſe trouve maintenant ſuivie & fomentée par un grand nombre des Medecins, ſur quoy aïant été prié de dire mon avis, je n'ay pû refuſer de le donner par écrit. Mais depuis aïant encore remarqué d'autres nouvelles erreurs, j'en fis un recüeil pour mon uſage particulier. Et enfin aprés en avoir composé une centurie, & ce Livre aïant une juſte groſſeur, je finis là, me reſervant d'en écrire davantage ſi l'occaſion ſe preſentoit, & ſur tout ſi ce petit Traité agréoit & pouvoir étre utile aux gens de probité & aux ſavans: car c'eſt à leur jugement que je ſoûmets tout ce que j'en ay écrit. Je n'ay pas parlé dans ce Livre des erreurs d'un ſeul Royaume, mais encor de

celles de plusieurs autres Nations, afin qu'un chacun fasse son profit en particulier, de tout ce qui aura été dit en general au sujet des erreurs qu'il trouvera dans son propre Païs. Voicy l'ordre que j'ay gardé dans ce Traité des Erreurs populaires.

Le premier Livre comprend les erreurs des Medecins ignorans, c'est à dire, de ceux qui se mélent d'exercer une profession, qui ne leur convient point. Le second est touchant la nature & les signes de certaines maladies. Le troisiéme est au sujet de la diete tant des personnes malades, que de celles qui se portent bien. Enfin le quatriéme & dernier, traitera de certains remedes mal entendus du peuple.



DES

devroit être jamais malade : ou bien il attend que le même accés ſoit arrivé, ce qui eſt tout-à-fait impoſſible, veu qu'alors toutes les fonctions des ſens ſe trouvent interceptées, & que l'animal tombe par terre ſur le champ. L'accez étant fini, le remede y eſt du tout inutile. Et voilà une raiſon convainquante qui m'oblige à croire que tout cela eſt une fable. Tralian n'accorde pas moins de vertu à la corne du pied & au crane d'un âne, lors qu'il ignoroit ce qu'on diſoit de l'Elan.

Pour ce qui eſt des remedes internes, quelques utiles qu'ils puiſſent étre à l'epilepſie, il y a pourtant beaucoup de ſuperſtition, comme quand on fait plutôt choix des os du crane humain que des autres parties, comme des jambes, d'un mâle, ſi c'eſt pour un homme, & d'une femele, ſi c'eſt pour une femme. Toutes ces obſervations ſont vaines. Galien n'approuve-il pas indifferemment tous les os ſecs du corps humain, tant ceux des jambes, que ceux de la tête, non pour aucune proprieté cachée qu'ils aïent, mais ſeulement de ce qu'ils peuvent ſervir de digeſtif & de deſicatif. On en peut dire autant du Caſtoreum, de la ruë, du jonc marin, des fleurs de tillot, &c. qui peuvent apporter du ſoulagement & à ce mal, & aux autres dont la cauſe eſt ſemblable, non par aucune proprieté de ſubſtance, mais par une autre vertu. 10. *Simpli.*

Par la même raiſon, il y a beaucoup d'autres remedes ſemblables, qui ne ſont que

de pures fauſſetez & impoſtures, que l'on emploïe pour pluſieurs maladies, comme pour la fiévre quarte, la peſte, les poiſons, les ſortileges, les douleurs de colique, auſquels ſi le vulgaire a beaucoup de confiance, pourveu qu'ils ne ſoient point mal-faiſans, ils peuvent étre utiles à ceux qui s'en ſervent, mais c'eſt ſeulement par la force de l'imagination; & par conſequent Matthiole & pluſieurs autres Auteurs ſont d'avis qu'on peut les permettre.

F I N.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE